



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

T258 Bg

8261

BX
2460

H48

1792

V.7

HISTOIRE DES ORDRES RELIGIEUX ET MILITAIRES,

Ainsi que des Congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été
établies jusqu'à présent,

C O N T E N A N T

Leur Origine, leur Fondation, leurs Progrès; les Événemens les plus considérables
qui y sont arrivés; la décadence des uns et leur suppression; l'aggrandissement
des autres par le moyen des différentes réformes qui y ont été introduites; les
Vies de leurs Fondateurs et de leurs Réformateurs,

PAR le R. P. HELYOT.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE;

Ornée de 812 figures coloriées; qui représentent d'une manière parfaite tous les
différens Costumes de ces Ordres et de ces Congrégations.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez LOUIS, Libraire, Commissionnaire, rue S. Severin, N^o. 29.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY

RECEIVED
JAN 10 1963

FROM THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF CHEMISTRY



tiré sur plusieurs originaux

de Poilly f.

HISTOIRE
DES ORDRES RELIGIEUX,
ET DES CONGRÉGATIONS
DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE,
CINQUIÈME PARTIE,
CONTENANT

Les Ordres de Saint François, & les autres qui ont des Regles
particulieres.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Ordre des Freres Mineurs, avec la Vie de S. François
d'Assise, Patriarche & Fondateur de cet Ordre.*

Les victoires que l'Eglise avoit remportées sur le paganisme, dans les premiers siècles de son établissement, sembloient l'avoir mise à l'abri de la crainte; mais le douzième & le treizième siècle lui furent si fatals, que si Jésus-Christ, qui avoit promis au Prince des Apôtres & à ses successeurs, que les puissances de l'enfer n'auroient jamais aucun avantage sur elle, ne lui eût envoyé un nouveau secours pour la défendre contre les attaques de ses ennemis, elle y eût

Tome VII.

A

enfin succombé. Les Vaudois, les Albigeois, les Humiliés, & un grand nombre d'autres hérétiques la combattoient par leur perniciëuse doctrine ; les empereurs chrétiens, pour contribuer à son affliction, embrassèrent le chisme, portèrent la guerre en Italie, dépouillèrent les temples de leurs plus beaux ornemens, firent souffrir dans des prisons, les derniers outrages aux prélats & aux cardinaux, & la simonie régna impunément, au scandale de la religion, & au mépris de la pauvreté de Jésus-Christ.

Au milieu de ces miseres & de ces calamités, Dieu, touché de l'affliction de son Eglise, suscita l'humble S. François, pour opposer, par son moyen, la vérité de l'évangile à l'erreur, la pauvreté au désir des richesses, & l'humilité à l'ambition, qui avoit été la source de tous ces désordres. Il naquit à Assise, ville d'Ombrie, en 1182. Son pere, marchand de cette ville, se nommoit *Pierre Bernardon* ; & sa mere *Pique* ; c'étoit une femme d'une grande piété, & très-recommandable par ses vertus ; se trouvant au terme de sa grossesse, elle souffrit d'extrêmes douleurs, & plusieurs jours s'écoulerent sans aucune apparence qu'elle pût accoucher heureusement ; on craignoit de perdre la mere & son fruit ; mais un ange en forme de pèlerin s'étant présenté à la porte de sa maison, sous prétexte de demander l'aumône, qu'on lui donna, en recommandant à ses prieres la délivrance de la mere & de l'enfant, leur conseilla de la porter dans une étable, les assurant qu'elle se trouveroit bientôt soulagée. Son conseil fut suivi, & l'enfant vint au monde heureusement sur le foin & parmi les bêtes : ce qu'on a regardé comme la premiere circonstance des conformités que S. François a eues avec Jésus-Christ dans son humanité. Il reçut au baptême le nom de *Jean* ; mais la langue françoise que son pere, qui trafiquoit en France, lui fit apprendre, lui devint si familiere, qu'on l'appeloit ordinairement *le François*, & ce nom lui est toujours demeuré. Son pere lui fit aussi apprendre la langue latine ; & quand il le vit en état de s'expliquer en cette langue, il le retira des écoles pour le mettre dans le commerce. Le pere & le fils avoient des inclinations bien différentes ; celui-là étoit avare, & celui-ci libéral & généreux ; rien ne lui coutoit pour satis-

faire son inclination, qui le portoit aux plaisirs honnêtes & permis. La miséricorde sembloit être tellement née avec lui, qu'il ne pouvoit voir de malheureux sans être vivement touché de leur misere, & il s'étoit fait une habitude de ne point refuser l'aumône à celui qui la lui demandoit pour l'amour de Dieu. Il avoit une douceur & une honnêteté qui gaignoient le cœur de tout le monde. Il étoit si caressant, si officieux, si poli, & si sincere, que ces belles qualités faisoient espérer à ses compatriotes qu'il deviendrait un jour l'ornement de leur ville; & l'on voyoit dans sa physionomie quelque chose de si grand & de si extraordinaire, qu'un bonhomme son concitoyen, toutes les fois qui le rencontroit dans les rues, étendoit son manteau par terre, afin qu'il passât dessus, disant qu'on ne pouvoit déjà faire trop d'honneur à une personne qui étoit si visiblement destinée à de grandes choses.

Cependant, comme il étoit plein de l'esprit du monde, & distrait par les occupations du commerce où son pere l'avoit engagé, il étoit fort éloigné de comprendre si-tôt les vues de Dieu; & il n'avoit du goût que pour les choses de la terre: mais le temps auquel Dieu avoit déterminé l'exécution des grands desseins qu'il avoit sur lui, étant enfin venu, il le détacha du monde, & l'attira à son service par la voie des amertumes & des afflictions: ce qui commença par un démêlé qui, étant survenu entre les habitans d'Assise & de Perouse, aigrit de telle sorte l'esprit des uns & des autres, qu'ils prirent les armes, & firent plusieurs actes d'hostilité les uns contre les autres, dans l'un desquels François fut fait prisonnier par ceux de Perouse. Cette captivité dura un an, sans altérer la liberté de son esprit. Les soldats de son parti qui avoient été pris avec lui, souffroient impatiemment les peines de leur prison; mais François les encourageoit par ses discours & par sa patience.

Il n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il fut attaqué d'une maladie si violente, qu'il se disposa à mourir. Ces premières afflictions commencerent à disposer son cœur à écouter la voix du Seigneur, à mettre à profit les inspirations du ciel, & à connoître l'inutilité & l'abus de ses vanités passées: cependant l'heure de son entière conversion n'étoit pas en-

core venue : car quoiqu'on remarquât quelque changement dans sa conduite, son penchant à la vanité n'étoit pas entierement éteint dans son cœur ; mais sa miséricorde envers les pauvres acheva ce que l'affliction avoit commencé : car ayant fait faire un habit fort propre, il le donna le premier jour qu'il le mit, à un pauvre gentilhomme presque nu ; cette action de charité acheva l'ouvrage de sa conversion, par les nouvelles graces qu'elle lui attira, conformément à la promesse que Jésus - Christ fait dans son évangile à ceux qui pratiqueront les actes de cette héroïque vertu : ce que Dieu lui fit connoître la nuit suivante par une vision dans laquelle il lui sembloit voir un palais magnifique rempli d'armes marquées du signe de la croix, qu'on l'assura être pour lui & pour ses soldats. Comme il n'étoit pas assez éclairé pour pénétrer le vrai sens de cette vision, il s'imagina qu'il ne s'agissoit que d'une guerre temporelle. C'est pourquoi ayant appris que Gauthier, comte de Brienne en Champagne, gendre du feu Roi de Sicile, Tancrede, & frere de Jean, qui fut Roi de Jérusalem quelques années après, assisté par le pape Innocent III & par Philippe Auguste, Roi de France, étoit entré avec une grosse armée dans la Pouille ; il alla pour lui offrir ses services : mais à peine arrivé à Spolette, son premier gîte, il fut rappelé à Assise par une autre vision où Dieu l'avertit de ne pas préférer le pauvre au riche, ni le valet au maître, & de n'en point servir d'autre que lui. Il commença pour lors à comprendre que la milice où il devoit s'engager étoit toute spirituelle. Il revint donc chez son pere, mais tout autre qu'il en étoit sorti : la solitude étoit son unique plaisir, & la priere son occupation ordinaire. Il demandoit instamment à Dieu qu'il lui fît connoître sa volonté, & il lui sembloit que la réponse du ciel étoit qu'il devoit mépriser les choses du monde, & travailler fortement à se combattre & se vaincre soi-même. Un jour que, rempli de ces deux grandes maximes, il étoit à cheval dans la plaine d'Assise, il rencontra un lépreux, dont la vue lui fit horreur. Il avoit déjà détourné ses yeux d'un objet si hideux & si dégoûtant, lorsque, se souvenant qu'il devoit travailler à se vaincre lui-même, s'il vouloit être soldat de Jésus-Christ, il des-

cendit de cheval, & alla embrasser ce lépreux, malgré toute sa répugnance. Après lui avoir fait une aumône considérable, il remonta à cheval; mais un moment après, ayant tourné la tête pour voir ce que faisoit ce pauvre misérable, il vit avec étonnement qu'il avoit disparu. Ce prodige, au lieu de l'effrayer, lui donna une joie intérieure, & l'encouragea à marcher dans la voie de la perfection où il étoit entré, & dans laquelle il commençoit à jouir des consolations des âmes qui cherchent véritablement Dieu.

L'amour qu'il conçut pour la pauvreté & les humiliations lui faisoit porter envie à l'état des pauvres & des plus misérables. Il le fit paroître peu de temps après dans un voyage de dévotion qu'il fit à Rome. Car après avoir visité le tombeau des saints apôtres, ayant vu sortir de l'église une grande quantité de pauvres qui attendoient les effets de la miséricorde des passans, il leur distribua tout l'argent qu'il avoit, se dépouilla de son habit pour le donner à celui qui paroissoit le plus nu, prit ses haillons dont il se couvrit, & passa le reste de la journée au milieu de ces pauvres avec beaucoup de satisfaction de se voir revêtu d'un méchant habillement, plein d'ordure & de vermine, qu'il avoit pris en échange de celui qu'il avoit donné à ce misérable.

Peu de temps après son retour à Assise, se trouvant dans l'église de S. Damien, & priant avec beaucoup de ferveur devant l'image du crucifix, il entendit une voix qui lui dit: *Va, François, répare ma maison qui tombe en ruine.* Notre S. ne comprenant pas que cette voix celeste lui ordonnoit de s'appliquer à l'édification & au salut des âmes, qui sont la demeure de dieu & les temples de son S. esprit, & croyant que c'étoit cette église de S. Damien [qui véritablement tomboit en ruine] que Dieu vouloit qu'il réparât, il retourna chez son pere, prit des étoffes qu'il alla vendre à Foligny, avec le cheval qui les avoit portées, & en porta l'argent au prêtre qui servoit cette église, le priant de le loger chez lui. Le prêtre, qui d'ailleurs étoit fort pauvre, voulut bien le recevoir, mais non pas son argent, craignant de se faire des affaires avec son pere. Ce refus ne découragea pas François, qui

jeta sa bourse sur une fenêtre, & passa quelques jours avec ce bon prêtre dans la prière, les veilles & les austérités. Son pere n'en ayant point de nouvelles, s'informa de ce qu'il étoit devenu, & ayant su qu'il étoit à S. Damien, il y vint tout en colere, accompagné de gens pour le prendre, comme s'il eût été un voleur. Dieu, qui prenoit la protection de François, le cacha aux yeux de ce pere furieux; qui, ne l'ayant pas trouvé, s'en retourna à Assise, & François se retira dans une caverne où il demeura pendant quarante jours dans les jeûnes & les larmes, exerçant sur son corps les austérités les plus rigoureuses. Mais honteux de sa fuite, qu'il regardoit comme une lâcheté, il sortit de sa retraite, déterminé à supporter pour l'amour de Dieu tout ce qu'on voudroit lui faire souffrir. Il parut dans les rues d'Assise dans un équipage si différent de son premier état, qu'on le regarda comme un fou. On lui jeta de la boue & des pierres, & les enfans le poursuivoient avec de grandes huées. Son pere accourut au bruit de ces clameurs, & voyant que son fils étoit le jouet de toute la populace, il le fit amener chez lui, où, après l'avoir accablé de coups, il l'enferma dans une espece de cachot, où il lui fit souffrir toutes fortes d'outrages & de mauvais traitemens: mais étant obligé d'aller à la campagne, il en laissa la garde à sa femme, qui, persuadée des grands desseins que dieu avoit sur son fils, lui donna la liberté.

François se retira aussi-tôt à l'église de S. Damien, où son pere, à son retour, alla encore le trouver; mais notre Saint ne s'enfuit pas comme la premiere fois, il se présenta hardiment devant lui, & protesta qu'il étoit prêt à souffrir toutes sortes de supplices, plutôt que de changer de résolution. L'assurance du fils déconcerta le pere, qui, voyant ses remontrances inutiles, se contenta de reprendre son argent qui étoit encore sur la fenêtre, où François l'avoit jeté. Mais sachant que ce jeune homme étoit naturellement porté à faire des aumônes, & qu'il avoit dessein de réparer l'église de S. Damien, craignant d'ailleurs qu'il ne ruinât sa famille par ses dépenses, il lui proposa, ou d'acquiescer à ses volontés, ou de renoncer à sa succession, François choisit le dernier sans balancer; le pere, indigné

de ce procédé qui lui sembloit trop injurieux, l'obligeade lui rendre tout ce qui lui restoit d'argent, & pour lui ôter toute espérance de retour dans la possession de ses biens & de ses héritages, il exigea un renoncement général & revêtu de formalités solennelles. Il le mena pour ce sujet à l'Evêque d'Assise; qui voulut bien recevoir leur concordat. François ne fut pas plutôt en présence du prélat, qu'il se dépouilla de tous ses habits jusqu'à la chemise, & les remit entre les mains de son pere, en lui disant, que jusques-là il l'avoit appelé son pere, mais que dorénavant il n'en auroit pas d'autre que Dieu seul, en qui étoit tout son trésor & son espérance. On découvrit pour lors qu'il portoit sur sa chair nue un rude cilice, & que Dieu seul & l'amour de la pénitence étoient le véritable & seul motif d'un si grand détachement des biens de la fortune. L'Evêque, touché d'admiration, embrassa François, le couvrit du manteau qu'il avoit sur ses épaules, & lui fit donner l'habit d'un paysan qui se trouvoit là; François le reçut comme la premiere aumône qui lui étoit faite en l'état de mendiant, où il vouloit demeurer le reste de ses jours; il lui donna la forme d'une croix, & s'en revêtit avec satisfaction.

Agé de vingt-cinq ans & dégagé de tous les biens qui l'avoient retenu dans le siècle, il prit le chemin de sa solitude, afin de s'y appliquer uniquement à l'acquisition des vertus qui sont les véritables richesses & consolations de l'ame: mais dans le temps qu'il n'étoit occupé que de la joie que lui inspiroit l'espérance qu'il avoit d'y trouver son bien aimé dont il chantoit les louanges en françois, il tomba entre les mains de quelques voleurs qui ne lui ayant rien trouvé, & n'ayant pu tirer d'autre raison de lui, sinon qu'il étoit le héraut du grand Roi, le battirent cruellement & le jetterent dans une fosse pleine de neige. Il en sortit en louant Dieu de ce qu'il le trouvoit digne de souffrir quelque chose pour son amour, & il alla à Eugubio où un de ses anciens amis l'ayant reconnu, lui donna un habit d'hermite fort court, qu'il porta l'espace de deux ans avec une ceinture de cuir; ce qui a fait croire aux hermites de S. Augustin qu'il avoit d'abord suivi leur Institut (ce que nous avons réfuté

dans un autre) endroit). Le désir qu'il avoit de réparer l'église de S. Damien le rappela à Assise pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit avoir reçu du ciel. Il quëta suffisamment pour y fournir, & travailla lui-même avec les maçons. Il en répara une autre sous le titre de S. Pierre, & entreprit la même chose à l'égard d'une troisieme dédiée sous le nom de Notre - Dame des Anges, qui étoit entièrement abandonnée. Le lieu où se trouvoit cette dernière s'appelloit la portioncule, à cause qu'il faisoit une petite partie du bien que les Bénédictins du Mont Soubaze possédoient, & étoit éloigné d'Assise d'environ une demi-lieue. Ce lieu fut si agréable à S. François, qu'il résolut de s'y arrêter & d'y fixer sa demeure, & il y jeta dans la suite les fondemens de son Ordre. Il vécut seul en ce lieu pendant deux ans. Un jour, étant à la messe, il entendit cet endroit de l'évangile, où Jésus-Christ recommandoit à ses disciples qu'il envoyoit prêcher, de ne point avoir d'argent & de ne porter ni besace, ni deux habits, ni chausure, ni bâton; il le prit pour sa règle, & voulut l'observer à la lettre. Il quitta alors sa ceinture de cuir, pour prendre une corde, & alla prêcher la pénitence avec tant de ferveur, qu'il fit des conversions admirables. Quelques-uns de ceux que Dieu toucha par ses discours, ne se contentant pas de ce qu'il prescrivait pour bien vivre dans l'état où l'on se trouvoit, voulurent suivre & s'attacher à l'imiter plus parfaitement. Le premier fut le bienheureux Bernard de Quintavalle, riche bourgeois d'Assise, qui, admirant dans ce S. fondateur un si grand mépris du monde, assembla dans l'église de S. Georges tous les pauvres, les veuves & les orphelins, leur distribua tous ses biens, & s'étant revêtu d'un habit pareil à celui de S. François, s'affocia à lui le 16 mai 1287. C'est à cette époque qu'on rapporte l'origine de l'Ordre des Mineurs. Le même jour, Pierre de Catanne, chanoine d'Assise, animé du zèle de la gloire de Dieu & d'un ardent désir de la pénitence, imita Bernard de Quintavalle. Gilles d'Assise, qui étoit un S. homme & craignant Dieu, n'étoit point dans cette ville lorsque Bernard de Quintavalle & Pierre de Catanne renoncèrent ainsi généreusement au monde; mais
ayant

ayant appris sept jours après ce qui s'étoit passé en son absence, il en fut si vivement touché, qu'il voulut aussi les suivre. S. François les ayant instruits, ne voulut pas les laisser oisifs. Il envoya Bernard de Quintavalle & Pierre de Catanne dans l'Emilie, pour instruire les peuples de l'importance du salut, & de la nécessité de la pénitence, & il alla avec Gilles d'Assise dans la Marche d'Ancone, où manquant de toutes choses, ils s'estimoient heureux d'avoir trouvé le trésor évangélique. Quelques-uns néanmoins les recevoient avec beaucoup de charité, mais il y en avoit d'autres qui se moquoient de la nouveauté de leurs habillemens, & les regardoient comme des fous, ce qu'ils souffroient avec beaucoup de joie. Gilles d'Assise témoigna même son chagrin à S. François de ce qu'il y en avoit quelques-uns qui leur faisoient des honneurs, ce qu'il regardoit comme un affront pour une ame véritablement religieuse, qui ne devoit mettre sa gloire que dans le mépris & les opprobres. François fut bien aise de voir que ses disciples ne se glorifioient point des honneurs qu'on leur faisoit, & que les opprobres qu'ils enduroient ne troubloient point la tranquillité de leur ame, & n'apportoient aucun obstacle à la persévérance dans leur vocation.

Quoique ce S. fondateur ne suivit pas dans les vérités évangéliques qu'il prêchoit à ses peuples, la méthode & l'éloquence ordinaires des prédicateurs, il ne laissoit pas de faire de grands fruits par ses discours, qui, quoiqu'e simples, étoient si animés de l'esprit divin, qu'il leur inspiroit l'amour de Dieu & un ardent désir de la pénitence. Enfin après avoir parcouru quelques villes & quelques bourgs de ces provinces, ces quatre hommes apostoliques se retirèrent dans leur pauvre chaumine, où en peu de jours ils eurent pour cinquieme compagnon le frere Sabattin dont on ignore le pays, mais qui étoit un homme d'une éminente vertu. Frere Morique se joignit bientôt à eux, & frere Jean de la Capella ou du Chapeau, fut le septieme; mais il joua dans l'Ordre le rôle de Judas parmi les apôtres. C'étoit lui qui distribuoit aux Freres les aumônes destinées à leur subsistance Il fut souvent repris par S.

François d'amasser au delà de ce qui étoit nécessaire, de son attachement aux biens & aux affaires temporels, & de sa trop grande familiarité avec les séculiers; mais il ne voulut point s'en corriger. Il fut la première cause du relâchement dans l'Ordre; quelques-uns suivirent son exemple, & introduisirent l'usage des chapeaux, ou plutôt des bonnets ou aumusses pour couvrir la tête, qu'on appelle *Capelle*, selon l'usage du pays: ce qui fit donner à ce religieux le nom de *Jean de la Capella*. S. François lui prédit une maladie honteuse & une fin malheureuse; ce qui se vérifia; car il fut tout couvert de lepres, & bien loin de souffrir ce mal patiemment, il s'abandonna au désespoir, & s'étrangla.

Le nombre des Disciples de S. François étant donc augmenté, il leur enseigna les moyens d'acquérir toutes les vertus, mais principalement celle de la pauvreté, dont il s'efforçoit de leur faire connoître le mérite & de leur persuader la pratique. C'est pourquoi il les mena avec lui par la ville d'Assise demander l'aumône à toutes les portes, pour leur apprendre qu'ils n'auroient point d'autre patrimoine que ce que la charité des personnes dévotes leur procureroit. Outre la honte qu'ils avoient de demander ainsi l'aumône, ils avoient encore à souffrir des paroles piquantes & des railleries, les reproches de leurs parens, les insultes des enfans qui leur jetoient de la boue, & les rebuts de plusieurs personnes: mais Dieu qui, outre la béatitude qu'il promet à ceux qui souffriront les injures, les mépris, & les persécutions pour son amour, prévient souvent cette récompense éternelle par des douceurs qu'il fait éprouver à ses élus dans les temps de leurs plus grandes amertumes, voulut, par un effet de sa miséricorde, faire connoître à ces nouveaux Disciples de la croix quelle étoit son attention à la patience & au plaisir avec lesquels ils souffroient ces mépris; il permit qu'ils trouvassent des gens de bien qui, par les libéralités & les bons traitemens qu'ils leur firent, modérèrent la rigueur de leur pauvreté, & adoucirent l'amertume des mépris & des humiliations qu'ils avoient endurés.

Le S. fondateur voulant ensuite les exercer parmi

les étrangers & les inconnus, les mena dans la vallée de Rieti, afin qu'ils pussent demander l'aumône avec plus de confiance de leur part, & moins de reproches & d'insultes de la part de ceux auxquels ils s'adrescoient. Pendant son séjour en cette ville, plusieurs personnes attirées par sa réputation qui commençoit déjà à s'étendre, le venoient trouver, pour apprendre de lui les voies de la perfection, & profiter de ses exemples. Il y en eut un entre les autres, qui, ne se contentant pas de recevoir des instructions, voulut encore être reçu au nombre de ses disciples. Le Saint, après avoir augmenté sa petite société jusqu'au nombre de sept, retourna à Assise, où il instruisit ses disciples de tous les exercices de la vie spirituelle; il leur faisoit de fréquens discours sur le royaume de Dieu, le mépris du monde, l'abnégation de leur volonté, les mortifications du corps, afin de les mieux disposer à l'exécution du dessein qu'il avoit de les envoyer dans les quatre parties du monde, & afin de les prévenir sur toutes les difficultés & les persécutions qu'ils auroient à souffrir de la part du monde & du démon. Les exhortations de ce S. patriarche, animées du feu de l'amour de Dieu, & soutenues par un zèle ardent du salut des âmes, firent sur le cœur de ces disciples de la croix tout l'effet qu'il avoit espéré : car un jour qu'il leur parloit de ces missions, poussés d'une sainte impatience, ils se prosternerent à ses pieds, pour le prier de ne plus différer l'accomplissement de ses desirs, qu'ils regardoient comme les signes assurés des victoires qu'ils se flatoient de remporter sur les puissances de l'enfer : mais comme il devoit être le premier à donner l'exemple, il prit un compagnon avec lequel il alla d'un côté, & assigna aux autres les endroits où ils devoient prêcher la pénitence.

S. François ayant employé quelque temps à la mission qu'il s'étoit proposée, retourna à Assise, où il lui vint encore quatre nouveaux disciples. Il souhaita revoir les six autres qui étoient allés en différens pays, & ne pouvant leur faire savoir sa volonté, faute de savoir où ils étoient, il pria Dieu de les réunir; & en peu de temps il reconnut que sa prière étoit exaucée; car, sans avoir été avertis, ils se trouverent tous au même lieu & dans le même temps

comme S. François l'avoit souhaité. Ce ne fut pas sans un grand étonnement de ces saints religieux qui admiroient en cela la providence divine; & le S. reçut beaucoup de satisfaction, lorsqu'ils lui raconterent les travaux qu'ils avoient endurés dans leur voyage, & le fruit qu'ils avoient fait dans le salut des ames. Il commença pour lors à leur prescrire un règlement de vie, & leur ordonna de réciter, pour chaque heure de l'office, trois *Pater*. Il leur recommanda aussi d'entendre la messe tous les jours, avec ordre d'être plus appliqués à la contemplation des divins mystères qu'à la priere vocale. L'année suivante 1210, ce S. fondateur ayant assemblé ces onze disciples, leur dit que voyant que Dieu vouloit augmenter leur congrégation, il étoit à propos qu'ils se prescrivissent une maniere de vie uniforme, & qu'ils la fissent approuver par le souverain Pontife. Ils agréerent tous sa proposition, & lui dirent qu'ils étoient prêts de se soumettre à la regle qu'il leur prescrirait. Il n'y avoit alors aucune obligation de demander cette confirmation, il n'y avoit pas même d'exemple qu'on eût déjà contraint quelque Ordre religieux à la demander; mais S. François le voulut faire pour mieux affermir le sien, de peur qu'il ne lui arrivât de même qu'aux Vaudois, dont l'institut avoit été rejeté par les papes Lucius & Innocent III. Il écrivit donc la même année sa regle. Elle étoit divisée en vingt-trois chapitres contenant vingt-sept préceptes, que les souverains pontifes ont déclarés obliger sous peine de péché mortel; & c'est de ces vingt-sept préceptes que les trois vœux ordinaires de religion, communs à tous les autres Ordres, sont environnés comme de forts remparts contre toutes sortes de transgression. Premièrement pour la défense de la pauvreté, S. François rejette, comme une peste, dans son Ordre tout maniement d'argent, soit par soi-même, soit par quelque autre personne interposée. Il prescrit la qualité, la quantité & la valeur des habits. Une tunique avec un capuce, une autre sans capuce (si la nécessité le demande), avec une corde ou ceinture: & un caleçon. C'est tout ce qu'il accorde pour vêtement à chaque religieux, & il leur permet de rapiécer leurs robes avec des sacs ou quelque autre étoffe vile. Il leur défend d'aller à cheval, & d'avoir

des chaussures ; & afin que cela puisse être pratiqué exactement, & que la propriété ne se puisse introduire sous aucune apparence, il donne le soin aux ministres & aux custodes de pourvoir à la nécessité des infirmes, à l'habillement des freres, & généralement il leur laisse le soin de pourvoir à tous leurs besoins, autant que la pauvreté & la charité le pourront permettre.

Pour conserver le précieux trésor de la chasteté, il défend très-rigoureusement les conversations avec les femmes, l'entrée dans les monasteres de religieuses, le luxe dans les habits, la délicatesse dans le manger, & les commodités dans leurs voyages ; il leur ordonne la nudité des pieds, les jeûnes de tous les vendredis de l'année, ceux depuis la Toussaints jusqu'à Noël, & depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques, sans parler des autres mortifications & pénitences capables de contribuer à l'acquisition de cette vertu, & de réprimer les ardeurs de la concupiscence ; il leur recommande aussi la pratique de l'oraison (que ce S. veut que l'on préfère à l'étude des lettres humaines), principalement l'office divin, dont il fait un précepte, tant pour les clercs que pour les freres laïques.

Pour leur inspirer l'obéissance, il ordonne le renoncement à sa propre volonté, pour suivre aveuglément celle de ses supérieurs, sans réserve & sans limitation, dans toutes les choses qui ne sont point contraires à la règle ; & afin d'ôter tous les scrupules que les religieux pourroient avoir au sujet de cette même règle, il les renvoie aux supérieurs pour lever leurs doutes & mettre leur conscience en repos. Il y ajoute encore dix-huit avis ou instructions, dont l'infraction n'est point un péché mortel, touchant la conduite des religieux dans leurs conversations intérieures & extérieures, soit par rapport à eux, soit à l'égard du prochain, dans la maison ou dans les voyages, avec les religieux ou avec les séculiers. A ces préceptes & à ces avis, il joint encore douze conditions nécessaires pour la réception des novices, & six que l'on appelle les libertés de la règle, qui contient en substance ce que nous venons de dire. Les disciples de S. François l'ayant agréée, il alla avec eux à Rome trouver le pape Innocent III, qui ne l'écouta pas

d'abord, & qui le rejeta même avec indignation ; mais François, sans se rebuter, se retira avec ses disciples à l'hôpital de S. Antoine, & se contenta de recommander son affaire à Dieu, en qui il mettoit toute sa confiance. En effet, dès le lendemain le pape l'envoya chercher, & lui donna une audience favorable, sur un songe qu'il avoit eu la nuit, d'une palme qui étoit crue à ses pieds, & qu'il avoit interprété en sa faveur, & sur ce qu'il lui avoit semblé voir S. François soutenir l'église de Latran, qui étoit prête à tomber. Le pape fit examiner sa regle dans la congrégation des cardinaux, & l'approuva de vive voix, après qu'on eut levé les difficultés qu'on y avoit trouvées touchant cette grande pauvreté qu'il y prescrivait, & qu'on croyoit presque impraticable. Il leur ordonna de prêcher par-tout la pénitence, d'étendre la foi catholique de toutes parts, & fit faire de petites couronnes à tous les freres laïques qui accompagnoient le S. fondateur, afin qu'ils fussent distingués des séculiers, & qu'ils pussent aider les prêtres dans les fonctions de leur ministère. Wadingue dit qu'il y a encore des pays où les freres laïques portent de ces sortes de couronnes ; mais elles ne sont plus en usage dans le reste de l'Ordre, parce que cette grace que ce pontife leur avoit accordée, fut cause que quelques-uns devinrent orgueilleux & osèrent se comparer aux prêtres, à qui ces couronnes appartiennent de droit.

Quoique S. François eût écrit sa regle & l'eût fait approuver par le pape Innocent III en 1210, il n'avoit pas encore de couvent formé, & n'avoit demeuré jusqu'alors avec ses compagnons que dans une pauvre chaumine proche d'Assise. Il quitta la ville de Rome, & pour obéir aux ordres du pape qui lui avoit ordonné de prêcher la pénitence, il alla du côté de Spolette ; & comme dans le chemin il s'entretenoit avec ses disciples des moyens de mettre leur regle en pratique, fatigués & atténués par la faim, ils s'arrêtèrent dans une solitude où ils ne trouverent rien à manger ; mais la providence divine, qui fournit attentivement la nourriture aux animaux même les plus vils & les plus méprisables, n'abandonna pas ses serviteurs dans leur besoin. Car un homme se présenta à eux, leur donna un

pain , & disparut aussi-tôt , ce qui les confirma dans la résolution qu'ils avoient prise d'observer exactement la pauvreté.

Etant arrivés à Orli, petite ville de l'état ecclésiastique , sur les frontieres de Toscane , du côté de Lombardie , ils trouverent dans une plaine proche de cette ville une église abandonnée , dans laquelle ils entrèrent pour faire leurs prieres , & résolurent d'y demeurer jusqu'à ce que Dieu leur eût fait connoître le lieu où il vouloit qu'ils fixassent leur demeure ; ils ne furent pas oisifs pendant ce temps-là ; car ils alloient continuellement à la ville pour y instruire le peuple , & y firent beaucoup de conversions. Le grand concours de monde qui les venoit trouver , troublant le repos de ces bons religieux , obligea S. François d'abandonner ce lieu , qui d'ailleurs lui paroissoit trop agréable. Il passa dans la vallée de Spolète , où après avoir conféré avec ses compagnons , pour savoir s'il étoit plus à propos de rester dans des lieux solitaires que dans des villes , ils se mirent en prieres pour connoître la volonté de Dieu. Ils furent exaucés. Dieu manifesta à ce S. patriarche qu'ils étoient destinés à la conversion des ames. Ils retournerent à leur premiere chaumine proche d'Assise , qui étoit si petite qu'ils ne pouvoient , ni s'y asseoir tous , ni étendre leurs corps étant couchés ; mais comme il y avoit plusieurs personnes qui demandoient d'entrer dans leur compagnie , & que d'ailleurs ils n'avoient point d'église , S. François chercha un lieu plus commode & plus ample , pour y recevoir ceux qui vouloient entrer dans son Ordre. Il s'adressa à l'évêque & aux chanoines d'Assise , pour les prier de lui donner une église ; mais comme ils n'en avoient point qu'ils voulussent quitter , le S. en demanda une aux Bénédictins du Mont-Soubaze , qui lui accorderent celle de Notre-Dame des Anges , appelée de la Portioncule : il n'en pouvoit pas avoir une qui lui fût plus agréable , puisqu'il avoit toujours eu beaucoup de dévotion pour cette église qu'il avoit autrefois réparée , & où il avoit formé le projet d'établir son Ordre. S. François n'en voulut avoir que l'usage , afin que lui & ses enfans parussent étrangers sur la terre ; & pour faire voir qu'elle ne lui appartenoit pas ; & qu'il ne la tenoit que

de la libéralité des religieux Bénédictins de Soubaze, il leur envoyoit tous les ans un panier plein de petits poissons que les Italiens appellent *laschi*, & qui se pêchent dans une riviere voisine. Les Bénédictins recevoient agréablement ce présent qu'ils estimoient plus que tous leurs autres revenus, & ils envoyoit aussi de leur côté un vase plein d'huile à ces pauvres religieux.

Ce fut dans ce pauvre lieu que furent jetés les fondemens de l'Ordre des mineurs. C'est cette pauvre maison qui en a produit tant de milliers d'autres, & de laquelle sont sortis tant d'illustres martyrs qui ont combattu pour le nom de Jésus-Christ, & qui l'ont fait connoître par toutes les parties du monde; c'est elle qui a donné tant de docteurs & de prélats à l'église, qu'ils ont édifiée par la sainteté de leur vie, & soutenue par la pureté de leur doctrine. Quoique S. François eût dit plusieurs fois que cette petite maison lui suffisoit, qu'il ne voulût pas qu'on l'augmentât, & qu'il en eût fait abattre les couvertures qui lui avoient paru trop somptueuses, elle a néanmoins été tellement augmentée, qu'il y a ordinairement plus de deux cents religieux de communauté. On y voit encore la petite chapelle de Notre-Dame des Anges, placée, comme, la maison de Laurette, au milieu d'une vaste & magnifique église, qui est un des plus beaux édifices de toute l'Italie, & qui a été beaucoup embellie par les libéralités des grands ducs de Toscane. Vis-à-vis de cette église, le grand Duc, Côme de Medicis, fit faire une belle fontaine pour la commodité des pèlerins qui y abordent de toutes parts, afin de gagner l'indulgence dont nous parlerons dans la suite, & ce prince y fit conduire l'eau par un aqueduc qui a plus d'une lieue & demie de longueur.

S. François & sa petite troupe s'étant établis dans cette maison, reçurent, la même année, de nouveaux compagnons, dont les principaux furent Léon, Etienne, Léonard & Simon d'Assise, Massée, Junipere, Illuminé, & un autre Simon de Collozano. L'année suivante l'Ordre commença à s'étendre, tant par les couvens que l'on donna à ce S. fondateur à Cortonne, à Agheret, à Piscia, à Pise, à S. Germinien & en d'autres lieux, que par le grand nombre de

de disciples qui le venoient trouver de toutes parts , attirés par ses prédications ou par celles des autres religieux qu'il avoit envoyés en plusieurs endroits pour l'instruction des peuples. Ce fut dans le couvent de Cortonne qu'il donna , la même année , l'habit à frere Helie , qui fut son successeur dans le gouvernement de l'Ordre , mais qui n'imita pas la sainteté de son maître , comme nous dirons dans la suite. L'Ordre fit encore de grand progrès en Italie & dans d'autres provinces. Le S. entreprit le voyage d'Espagne , dans le dessein d'aller ensuite en Afrique , où il espéroit trouver le martyre parmi les Maures , & répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Il fut reçu favorablement d'Alphonse pere de Blanche , qui fut Reine de France & mere de S. Louis. Ce prince lui permit de fonder un couvent de son Ordre à Burgos , & étant allé par dévotion à S. Jacques de Compostelle , il y fit un second établissement , & en obtint d'autres en plusieurs endroits de ce Royaume. D'Espagne il alla en Portugal , d'où étant retourné dans le même Royaume , il y fit encore de nouveaux établissemens. Par-tout où il passoit il laissoit des marques du pouvoir que Dieu lui avoit donné sur les maladies , sur les démons , sur les animaux , & même sur le cœur de l'homme , par les conversions extraordinaires qu'il faisoit. Mais il ne put exécuter le dessein qu'il avoit pris d'aller annoncer la foi de Jésus-Christ aux infideles du Royaume de Maroc ; car il fut arrêté par une autre maladie , qui lui fit juger que Dieu réservoir cette conquête à d'autres , & qu'il le rappeloit en Italie. Il y revint en 1215 , dès que sa santé le lui permit , & toute sa route ne fut qu'une suite de prodiges. Arrivé au couvent de Notre-Dame des Anges , il réprimanda Pierre de Catane , son vicaire , d'avoir fait faire en son absence une nouvelle maison pour recevoir les hôtes , & il vouloit la faire abattre , disant que ceux qui y venoient , devoient aussi souffrir patiemment les incommodités de la pauvreté ; mais on lui fit tant d'instances pour la laisser subsister , qu'il y consentit. Le comte Orlando de Catane lui avoit donné pendant son absence le Mont Alverne ; les religieux qui y demeuroient & qui l'étoient venus trouver pour le saluer à son retour , lui ayant fait la description de ce lieu solitaire , des douceurs

& des consolations spirituelles que l'on y goûtoit, par le repos & la tranquillité avec lesquels on pouvoit s'y appliquer, sans distraction, à la méditation & à la priere. Il voulut y aller, & fut charmé de la solitude de ce lieu, & de la pauvreté que ses freres y pratiquoient ; il passa de là dans la vallée de Fabriano, où il travailla à affermir divers établissemens, & en fit de nouveaux pour ses religieux qui se multiplioient tous les jours d'une maniere prodigieuse.

Ce fut cette même année 1215 que, dans le concile général de Latran, tenu sous le pape Innocent III, François alla encore à Rome pour faire approuver sa regle dans ce concile : elle y fut lue & approuvée, mais verbalement. Il s'en retourna ensuite à Assise, où l'année suivante il assembla un chapitre général dans lequel il commença à distribuer des missions à ses freres, pour la France, l'Angleterre & l'Allemagne. Il en envoya d'autres en Lombardie, dans la Marche d'Ancone, dans la Calabre, la Pouille, la Terre de Labour, & en Toscane. Il avoit assigné à ceux qu'il avoit envoyés en France la Gaule Narbonoise, & il s'étoit réservé la capitale de ce Royaume ; mais il fut détourné de ce voyage par le cardinal Hugolin, qui fut ensuite pape sous le nom de Grégoire IX, & il demanda pour premier protecteur de son Ordre ce cardinal, à Honorius III qui avoit succédé à Innocent III.

Rien de plus surprenant que les grands progrès que cet Ordre fit en si peu de temps ; dans le chapitre général qui se tint en 1219 au couvent de Notre-Dame des Anges, près d'Assise (& qui fut nommé le chapitre des Nattes, à cause que pour loger les religieux qui s'y rendirent, on fut obligé de faire en pleine campagne des cellules de joncs, de roseaux, & de nattes) ; on en vit plus de cinq mille, qui n'étoient que les députés d'un plus grand nombre resté dans les couvens. Le cardinal Hugolin, protecteur de l'Ordre, y présida. S. François n'avoit pas pourvu aux besoins de tant de monde ; mais, par un effet de la divine providence, les habitans d'Assise, de Spolète, de Perouse, de Foligni & autres villes voisines, fournirent à l'envi tout ce qui leur étoit nécessaire. Le S. fondateur avoit souhaité voir les principaux de ses enfans ainsi assemblés pour renouveler son esprit, c'est-à-dire, les sentimens de pauvreté, d'humilité,

& des autres vertus évangéliques qu'il leur avoit inspirés ; craignant que la multitude n'eût produit le relâchement ; mais loin de voir ses craintes vérifiées , il ne fut presque occupé qu'à modérer les austérités que les particuliers avoient ajoutées à la regle. Il n'y eut que le frere Helie & Jean Striachia , ministre de Toscane & de Bologne , avec quelques autres qui allerent trouver le cardinal protecteur , pour le prier de persuader à S. François de consulter ses freres , dont la plupart étoient gens de lettres & propres au gouvernement , ne pouvant lui seul gouverner un si grand nombre de religieux ; d'autant plus qu'il étoit simple & sans étude ; ils lui proposerent en outre d'adopter une partie des regles de S. Augustin & de S. Benoît , qu'il étoit , disoient-ils , plus à propos de suivre. Le cardinal , pour les contenter , en parla à S. François ; mais le S. fondateur ne voulut rien relâcher des rigueurs de l'Ordre. Il envoya de nouveaux missionnaires en Grece & en Afrique , choisit pour lui la Syrie & l'Egypte , où il résolut d'aller avec douze compagnons ; & comme il ne vouloit pas que ses religieux prêchassent sans en avoir eu la permission des Ordinaires , il obtint du pape Honorius III , des lettres adressées à tous les archevêques , évêques & abbés , par lesquelles il leur recommandoit S. François & ses religieux , qui , ayant renoncé à toutes les vanités du monde , avoient choisi une vie approuvée par le S. siège , & alloient en diverses provinces semer la parole de l'évangile : c'est pourquoi il les prioit de les recevoir comme de fideles catholiques & de saints missionnaires , zélés pour la foi de Jésus-Christ & le salut des ames.

Le chapitre étant fini , S. François partit avec ses compagnons pour aller en Syrie , & aborda heureusement au port d'Acre en Palestine , d'où il passa en Damiette , dont l'armée chrétienne des Croisés contre le sultan d'Egypte , venoit de s'emparer après un siège de vingt-deux jours ; il y laissa dix de ses compagnons , & alla hardiment avec le frere Illuminé au camp des infideles , qui , après l'avoir accablé de coups & d'outrages , le conduisirent devant le sultan , comme François le souhaitoit. Ce prince parut disposé à écouter favorablement cet homme apostolique , & lui de-

manda ce qui l'amenoit en Egypte ; François lui répondit que c'étoit le désir de procurer le salut éternel à lui & à tous ses sujets, & que Dieu l'avoit envoyé pour le tirer de l'infidélité, & lui faire connoître la vérité de l'évangile : tout ce qu'il put dire au sultan fut inutile, il persista dans l'erreur. Il conçut néanmoins tant d'estime pour la vertu de ce grand S., qu'il voulut lui en donner des marques par les présens qu'il lui offrit ; le refus généreux qu'en fit le S., acheva de lui faire connoître le mérite d'un homme si rare. Il insista à lui faire recevoir au moins une somme d'argent pour les pauvres chrétiens ou pour leur église ; mais ses instances furent inutiles : enfin, ne pouvant rien gagner sur ce cœur insensible à tout ce qui n'étoit pas du salut des ames, il lui donna permission de prêcher l'évangile dans ses Etats ; ce qui étoit la plus grande marque d'estime, eu égard à l'éloignement de ces infideles pour le culte & le nom chrétiens. Le S., voyant qu'il perdoit son temps, eut le déplaisir de s'en retourner sans avoir pu gagner une ame à Dieu ou obtenir la palme du martyre, ce qu'il souhaitoit ardemment.

Une autre raison pressa le retour de S. François en Italie : il apprit avec beaucoup de chagrin que le frere Helie, qu'il avoit établi vicaire général en son absence, avoit innové beaucoup de choses qui tendoient au relâchement ; ce vicaire avoit attiré dans son parti plusieurs provinciaux qui blâmoient la simplicité du S. fondateur, & taxoient d'imprudence l'austérité à laquelle les obligeoit sa règle, qu'ils élaguerent & modifierent à leur gré. S. François, de retour en Italie en 1226, vit avec douleur le danger où son Ordre étoit exposé, par le relâchement qui y avoit été introduit. Il cassa l'étude que l'on avoit établie à Bologne, il voulut que ses religieux abandonnassent ou démolissent ce couvent, qui avoit été bâti avec trop de magnificence, & qui ne se ressentoit point de la pauvreté : néanmoins, à la sollicitation du cardinal protecteur, il consentit qu'ils y demeurassent ; & comme le provincial de cette province, Jean de Striachia, qui avoit ordonné ces bâtimens, & qui avoit contribué au relâchement, persistoit toujours à soutenir ce qu'il avoit fait, il lui donna sa malédiction. Il cassa toutes les inno-

vations que le pere Hélie avoit faites dans l'Ordre pendant son absence, à la réserve d'un statut qui interdisoit l'usage de la viande, quoique contre l'esprit de la regle, qui, conformément à l'évangile, permet aux religieux de manger ce qu'on leur présente, de peur qu'il ne parût vouloir favoriser la gourmandise; ce qu'il jugea plus à propos de tolérer pendant un temps.

CHAPITRE II.

*Continuation de l'Histoire de l'Ordre des Freres Mineurs;
& de la vie de Saint François d'Assise, leur Fondateur.*

TOUT étant pacifié dans l'Ordre, S. François, après avoir écouté les approbateurs & les détracteurs du gouvernement du pere Hélie, assembla le chapitre général à Notre Dame des Anges la même année 1220. Le provincial de Bologne y fut privé de son office, & le pere Hélie ayant aussi été déchargé du vicariat général, le S. fondateur nomma à sa place le pere Pierre de Catane qui avoit été son second disciple. Celui-ci étant mort l'année suivante 1221 en grande réputation de sainteté, S. François indiqua un autre chapitre pour les fêtes de la pentecôte, où, par révélation divine & selon le commandement qui lui en avoit été fait dans une de ses oraisons, il désigna encore une fois pour vicaire général le pere Hélie.

Cet homme étoit plein d'ambition; il recevoit à la vérité fort bien les religieux qui venoient voir S. François; mais ayant égard à la qualité, à la science, & à la dignité des personnes, il donnoit les premiers rangs à ceux qui avoient plus de mérite, & ne donnoit aux simples que les dernières places; souvent même il négligeoit ceux-ci, pour accorder toutes les commodités aux autres. S. François ne pouvoit souffrir cette acception & cette préférence dans des personnes d'un même ordre; c'est pourquoi

un jour qu'il en vint de plusieurs conditions, de doctes & d'ignorans, le S., après la bénédiction de la table, en fit asseoir à ses côtés deux qui paroissent les plus simples, & affecta de ne pas regarder les autres qui paroissent avoir du mérite. Hélié en fut choqué, & ne put s'empêcher d'en murmurer, disant en lui-même : « Hélas ! frere François, que ta simplicité fera de tort à l'Ordre ! tu mets à tes côtés des ignorans, & tu ne fais pas de cas des personnes doctes & savantes ». Mais le S., connoissant sa pensée par révélation divine, lui répondit « qu'il faisoit tort à l'Ordre par son orgueil, son faste, & sa prudence humaine. Oh ! que les jugemens de Dieu sont impénétrables ! [s'écria le Saint] il te connoît pour tel, & il a voulu cependant que tu sois supérieur, il a même déjà ordonné que je te laisse le gouvernement de l'Ordre ; mais que je crains qu'il ne te juge un jour autrement, & d'une manière contraire aux sentimens du peuple ! que je crains qu'il ne donne à ses brebis futures un pasteur digne d'elles. Hélas ! misérable que tu es ; ton sort est déjà décidé, tu ne mourras pas dans la religion, tu as déjà été pesé dans la balance, & tu as été trouvé trop léger avec ton orgueil & ta science mondaine ». Cette prophétie du Saint fut accomplie ; car Hélié fut le second général de l'Ordre après la mort du S. fondateur, & apostasia dans la suite, comme nous dirons dans les chapitres suivans.

S. François obtint, en 1222, un privilège du pape Honorius III ; qui permettoit aux religieux de son Ordre de célébrer les offices divins, les portes fermées, dans un temps d'interdit ; & un an après il obtint cette indulgence si fameuse pour l'église de la Portioncule, où se rendent de toutes parts une infinité de pèlerins, le second jour du mois d'août, auquel est fixée cette indulgence, à cause que l'on y célèbre ce même jour la dédicace de cette première église & berceau de l'Ordre. Cette indulgence a été confirmée par les papes Martin IV, Alexandre IV, Boniface VIII, Clément V, Jean XXII, Benoît XI & Sixte IV, qui, en 1481, l'étendit à toutes les religieuses de l'Ordre, voulant qu'elles pussent le gagner dans leurs monastères, ce qu'il communiqua aussi à toutes les maisons d'hommes tant du

premier que du troisieme Ordre. Léon X confirma ce que Sixte IV avoit accordé, ainsi que Paul V & Grégoire XV. En 1624, Urbain VIII ayant publié le jubilé universel qui devoit commencer le jour de Noël de l'année suivante, suspendit, selon la coutume, pendant sa durée, toutes les autres indulgences, & donna une bulle par laquelle il exceptoit celle de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule. Innocent X déclara la même chose dans le jubilé universel de l'an 1650; ce qu'ont fait aussi ses successeurs. Innocent XII a étendu cette indulgence à perpétuité pour tous les jours de l'année, en faveur de ceux, qui ne pouvant pas s'y trouver le jour de la dédicace de cette église, en choisissent un autre dans l'année, auquel ils peuvent jouir de la même indulgence pour une fois seulement. On a vu jusqu'à cent mille pèlerins à Notre-Dame des Anges le jour de cette fête: pour empêcher le désordre; les officiers d'Assise & de Perouse se mettoient sous les armes; & quoique la ferveur des fideles soit bien diminuée pour les autres indulgences, ils ont pour celle-ci une si grande vénération, qu'il est difficile d'imaginer le nombre de pèlerins qui s'y trouvent le deuxième du mois d'août: en sorte qu'il est facile d'y voir l'accomplissement de la prophétie de S. François, lorsque, refusant les lettres patentes que le pape lui offroit pour la publication de cette indulgence il répondit à sa Sainteté, qu'étant l'ouvrage de Dieu, il prendroit lui même le soin de la divulguer.

Nous avons déjà dit que le pape Innocent III & le concile général de Latran n'avoient lu & approuvé que verbalement la regle de S. François; mais le S. fondateur voulant en avoir, la même année 1223, la confirmation par écrit du pape Honorius III [sur une vision qu'il eut], alla avec deux compagnons dans la vallée de Rieti, & monta sur le mont de la Colombe, éloigné de deux milles de la ville de Rieti, pour retoucher sa regle, invoquant pour cet effet le secours du ciel par un jeûne au pain & à l'eau qu'il y pratiqua pendant quarante jours, après lesquels il fit écrire cette même regle selon que le S. Esprit la lui avoit inspirée; il descendit ensuite de la montagne, & retourna à Assise, où il la donna au pere Hélie, son vicaire,

pour la lire & la garder; mais celui-ci la trouva trop austere pour lui & pour ceux qui étoient portés au relâchement. Le S. alla ensuite à Rome pour en demander la confirmation au pape, qui la lui accorda par une bulle du 30 octobre de la même année. Cette regle est plus courte & plus méthodique que celle qui avoit été approuvée de vive voix par le pape Innocent III ; & quoiqu'elle ne renferme que douze chapitres, ils contiennent néanmoins en substance tout ce qui étoit marqué dans les vingt-trois chapitres de la premiere.

Ce fut en 1224 que ce S. fondateur connut parfaitement qu'il devoit travailler à devenir un modele accompli d'un Dieu crucifié, Dieu le lui ayant fait connoître par l'ouverture du livre des évangiles, comme on va le voir. Ce S. s'étant retiré sur le Mont-Alverne pour y jeûner quarante jours en l'honneur de S. Michel, & priant instamment Dieu de lui faire connoître sa volonté, afin de s'y conformer entierement, eut une forte pensée que Dieu la lui révéleroit à l'ouverture du livre des évangiles. C'est pourquoi il dit à son compagnon de l'ouvrir en l'honneur de la très-St^e Trinité. Celui-ci obéit, & ayant trouvé par trois fois différentes la passion de N. S. Jésus-Christ, il comprit que comme il avoit imité ce divin Rédempteur dans toutes les actions de sa vie, il devoit l'imiter aussi dans les douleurs & les souffrances avant de mourir: ce qui ranima tellement en lui le feu de l'amour divin & l'ardent désir qu'il avoit d'être crucifié avec Jésus-Christ, qu'il mérita ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur. Le jour de la fête de l'exaltation de la sainte croix, pendant qu'il prioit avec plus de ferveur, & qu'il méditoit avec une profonde douleur les souffrances de Jésus crucifié pour nous, il vit un séraphin descendant du haut des cieux, qui s'approchant de lui avec un vol précipité, lui parut non seulement ailé, mais même crucifié, ayant les pieds & les mains en forme de croix. Sa tête étoit couverte de deux ailes, deux lui servoient pour voler, & les deux autres lui couvroient les pieds.

La vision disparut, & aussi-tôt ce S. patriarche sentit son cœur enflammé d'une ardeur séraphique, & les marques
des

des plaies du fauveur parvient sur son corps, par la représentation des cloux, dont les têtes paroissoient très distinctement au dedans des mains & sur les pieds, & les pointes à l'opposé ; la cicatrice du côté étoit rouge & vermeille, & le sang en couloit souvent en abondance. On ne peut douter de la vérité de ces stigmates, après le témoignage du pape Alexandre IV, qui, dans un sermon prononcé en présence de S. Bonaventure, dit les avoir vues : ce témoignage est d'ailleurs confirmé par les dépositions de plusieurs autres personnes qui assurèrent aussi la même chose avec serment, lorsque le S. fut canonisé, aussi bien que par le bref du pape Grégoire IX donné en 1237, par lequel, souhaitant qu'on le croye fermement, il exhorte tous les fideles à ne point écouter le contraire. *Verumtamen grande ac singulare miraculum quo ipsum sanctorum splendor & gloria Dominus Jesus Christus mirabiliter decoravit, universitati vestræ tenore præsentium non indignè duximus exprimendum, videlicet quod idem sanctus cum adhuc spatium præsentis vitæ pecurreret, & postquàm illud feliciter consummavit, manibus, latere ac pedibus specie-stigmatum divinitus extitit insignitus..... Igitur cum id ab universis fidelibus credi firmiter cupimus, devotionem vestram rogamus & hortamur in Domino Jesu Christo, in remissionem vobis peccaminum injungendo, quatenus ab assertionem contrarii aures de cætero pænitus avertentes confessorem eundem apud Deum piâ vobis reddatis veneratione propitium.* Ce pontife qui voyoit souvent S. François, n'auroit pas parlé de la sorte, s'il n'avoit été assuré de la vérité de ces stigmates. Benoît XI permit d'en faire l'office publiquement. Sixte IV en fit insérer la mémoire dans le martyrologe romain ; & Paul V, à la priere de Philippe III Roi d'Espagne, sur ce que dans quelques lieux on avoit cessé de dire l'office des stigmates de S. François, en fit une obligation à tous les ecclésiastiques.

Ce S., après avoir demeuré encore quinze jours sur le mont Alverne, pour finir son carême, en descendit portant l'image de Jésus-Christ crucifié, gravée, non sur des tables d'airain ou de bois taillées par la main de l'ouvrier, mais écrite sur sa chair avec le doigt de Dieu ; fauveur dont il s'estimoit si indigne, qu'il faisoit son possible pour

la cacher aux yeux des hommes ; mais inutilement : car Dieu manifesta ces signes de son amour pour François par plusieurs miracles qui en firent connoître la vertu & la sainteté à tout le monde : malgré les douleurs qu'elles lui causoient, & qui quelquefois l'empêchoient de marcher, il ne laissoit pas de continuer ses fonctions apostoliques, se faisant porter pour cet effet sur des charrettes dans les villes & bourgades, pour animer tout le monde à porter la croix de Jésus-Christ. C'étoit là toute sa science ; il faisoit profession, comme l'apôtre, de ne savoir autre chose que Jésus crucifié, n'ayant point fait d'autre étude depuis sa conversion.

Depuis le jour qu'il reçut les stigmates, jusqu'à sa mort, sa vie fut toujours languissante. Il eut tant d'occasions de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ, qu'il pouvoit dire avec ce divin sauveur, qu'il n'y avoit pas une partie dans son corps qui fût exempte de souffrance : car outre les douleurs continues dont nous venons de parler, il eut un mal aux yeux, pour lequel on lui fit un cautere qu'il souffrit avec autant de patience qu'il étoit cruel & extraordinaire ; puisqu'on lui brûla la peau & les chairs jusqu'aux os, depuis l'oreille jusqu'au sourcil ; & il eut peu de temps après le corps tout brisé par une chute violente, qu'il fit par l'inadvertance de l'infirmier : il souffrit cela avec tant de patience, que, bien loin de se plaindre, il baïsa plusieurs fois la terre qui devoit bientôt le recevoir dans son sein. Enfin, après avoir passé par toutes les épreuves, le S., sentant que sa fin approchoit, se fit transporter du couvent de Font-Colombe à celui de Notre-Dame des Anges, proche Assise, pour mourir dans le lieu où il avoit reçu le premier esprit de dévotion, & qui avoit servi de berceau à son Ordre. Y étant arrivé, il se fit mettre nu sur la terre, disant qu'il vouloit combattre en athlète. Le Gardien, voyant sa pauvreté, prit une méchante robe, avec une corde & un capuce, & lui dit de les recevoir par aumône comme un pauvre ; ce qu'il lui commanda en vertu de la sainte obéissance. Le serviteur de Dieu, ravi de ce qu'on lui donnoit par aumône un habit pour sa sépulture, le reçut pour y être enseveli comme un Frere Mineur, à condition qu'il mourroit nu, & qu'il demeu-

roit quelque temps en cet état après sa mort. Ayant fait ensuite assembler tous ses freres, qui se trouvoient pour lors dans cette maison, il leur donna sa bénédiction, & à tous les absens, comme le patriarche Jacob l'avoit donnée aux enfans de son fils Joseph, en se faisant croiser les bras, & mourut tranquillement le quatrieme jour d'octobre, en 1226, dans la quarante-cinquieme année de son âge, ayant vu plus de quatre vingts maisons de son Ordre établies presque dans tous les royaumes de la chrétienté. Il n'étoit que diacre, son humilité l'ayant empêché de recevoir la prêtrise.

A peine fut-il expiré, qu'on vit sur son corps un changement merveilleux ; sa peau, qui étoit noire & brulée du soleil, devint blanche comme la neige ; les stigmates s'y découvrirent avec plus d'évidence qu'auparavant : alors on eut la liberté de les examiner, & toute la ville d'Assise accourut pour voir ces signes salutaires de notre rédemption, dont Jésus-Christ l'avoit favorisé, & que son humilité lui avoit fait cacher pendant sa vie. Le lendemain de grand matin, on porta dans la ville d'Assise ce sacré dépôt, escorté d'une multitude incroyable de peuple, qui avoit des rameaux ou des cierges a la main. Il fut porté, en passant, dans l'église de S. Damien, pour donner à S^{te} Claire & à ses religieuses la satisfaction de le voir & de baiser ses stigmates, & on l'enterra ensuite dans l'église de S. Georges, où Dieu rendit son tombeau glorieux par le grand nombre de miracles qui s'y firent.

Le pere Elie, vicaire-général, écrivit une lettre circulaire à tous les couvens de l'Ordre, pour leur donner avis de la mort du S. fondateur. Grégoire IX ayant fait assembler le chapitre général en 1227, y voulut assister. Le gouvernement de l'Ordre fut confié au pere Hélie, qui, affectant beaucoup de piété & de zele pour maintenir la régularité, fit difficulté d'accepter le généralat, sous prétexte de ses infirmités & de son peu de capacité : il vouloit, par cette conduite, se procurer ses aises & ses commodités, au préjudice de la régularité, en trompant par ces belles apparences les religieux, qui le voyant si humble, l'en crurent plus digne, le dispenserent au besoin de

quelques austérités de la regle, & lui permirent l'usage des montures dans ses voyages. A ces conditions il accepta le généralat, & fut le premier après S. François. Ce qu'il fit de mieux pendant son gouvernement, fut qu'il procura la canonisation de ce S. fondateur, que le pape Grégoire IX fit avec beaucoup de solennité en 1228. Il étendit son culte dans toute l'église, en fixant sa fête au 4 octobre, par une bulle qu'il publia en 1230. On n'eut pas plutôt achevé la cérémonie de la canonisation, qu'on travailla aux fondemens d'une église magnifique, qui devoit lui être dédiée, près des murs d'Assise. Le pape voulut mettre la première pierre, & donna de grosses sommes pour contribuer à cet édifice, dont il donna le soin au général Hélie: celui-ci, par une transgression manifeste de la regle du S. patriarche, fit mettre des troncs dans cette église, & faire une quête d'argent dans toutes les provinces. Nous verrons dans les chapitres suivans, en parlant des Césarins & des autres réformes, les troubles que cela causa dans l'Ordre, aussi bien que le relâchement que quelques autres généraux introduisirent dans la suite. Nous nous contenterons de rapporter ici en peu de mots l'état présent de cet Ordre, qui s'est étendu dans toutes les parties du monde, où, nonobstant les hérésies dont l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, le Danemarck, la Suede, la Hollande, & plusieurs autres provinces, tant en Allemagne que dans d'autres pays, ont été infectées, & où l'Ordre de S. François a perdu une infinité de monasteres de l'un & de l'autre sexe, il a encore plus de sept mille maisons d'hommes, tant de l'Observance, Déchaussés, Réformés, Récollets, Conventuels, Capucins, que du Tiers Ordre, dans lesquels il y a plus de cent quinze mille religieux, & plus de neuf cents monasteres de filles, tant Clarisses & Urbanistes, que du Tiers Ordre, de la Conception & Annonciades, toutes soumises aux supérieurs du premier & du troisième Ordre, dans lesquels il y a plus de vingt huit mille trois cents religieuses: ce qui consiste par les chapitres généraux de ces différentes congrégations où l'on fait toujours le calcul des maisons & des religieux & religieuses, sans compter les nombreux monasteres de filles,

qui sont sous la juridiction des Ordinaires des lieux où ils sont situés.

Tout l'Ordre de S. François est divisé en plusieurs branches, qui sont, les religieux de l'Observance, les Déchauffés, Réformés, & Récollets, qui se disent de l'étroite observance, les Conventuels & les Capucins, qui forment le premier Ordre, Les Clarisses, Urbanistes & Capucines, qui sont du second Ordre; & le troisième qui n'avoit été institué par S. François, que pour des séculiers, comprend aussi des religieux & religieuses qui forment différentes congrégations. Les religieux du premier Ordre de l'une & l'autre observance sont divisés en famille cismontaine & ultramontaine. La cismontaine comprend les couvens qui sont dans l'Italie, l'Allemagne supérieure, la Hongrie, la Pologne, en Syrie & dans la Palestine. L'ultramontaine est composée des couvens de France, d'Espagne, de l'Allemagne inférieure, de Saxe, jusqu'au continent des isles de la Méditerranée, d'Afrique, d'Asie & des Indes. Les deux familles sont encore divisées en provinces, vicairies & custodies. On entend par provinces l'union d'un certain nombre de couvens sous un chef qui dépend du Général. On appeloit au commencement de l'Ordre, *vicairies*, quelques couvens unis ensemble, qui, à cause de leur petit nombre, ne pouvoient pas jouir de la dignité & des prérogatives des provinces. Sous le pape Eugene IV, les congrégations provinciales de l'Observance, quoique considérables par le grand nombre des couvens, n'avoient néanmoins que le titre de vicairies; parce qu'elles étoient subordonnées au ministre provincial de la communauté ou des conventuels; & l'on appeloit *vicaires provinciaux*, ceux qui étoient supérieurs de ces congrégations; parce qu'ils étoient obligés de demander leur confirmation au provincial; mais elles ne jouissoient cependant pas des prérogatives des provinces: ce qui dura jusqu'à la bulle d'union de Léon X, dont nous parlerons dans la suite.

On appeloit aussi *custodiles*, au commencement de l'Ordre, quelques couvens faisant partie d'une province qui, ne pouvant à cause de son étendue être gouvernée par les pro-

vinciaux, étoit divisée en plusieurs custodies gouvernées par des custodes, dépendant toujours du provincial, qui étoit obligé d'y faire la visite tous les ans. Présentement les custodies ont succédé aux vicairies; & celles qui ne dépendent d'aucun provincial, sont immédiatement sujettes au général. Elles tiennent leurs chapitres en particulier, ont un diffinitoire custodial, & se gouvernent elles-mêmes sous l'autorité d'un custode. Les préfectures sont les missions parmi les infideles.

La famille cismontaine a soixante-six provinces, trois custodies, & six préfectures; l'ultramontaine a quatre-vingt-une provinces & plusieurs custodies. Toutes ces provinces & custodies sont soumises à un général qui prend la qualité de ministre général de l'Ordre de S. François. Il a encore sous sa juridiction les Clarisses & Urbanistes, & les religieux du Tiers Ordre de S. François, qui ont une province en Portugal, deux en Espagne, & quatre en France. Les conventuels ont un général qui prend le titre de maître général des freres mineurs conventuels; & les Capucins en ont aussi un qui se dit ministre général des freres mineurs Capucins. Les religieux du Tiers-Ordre en Italie en ont pareillement un particulier, que ceux de Flandre reconnoissent pour supérieur. Ceux d'Allemagne sont peu connus, & font bande à part, la plupart étant soumis aux évêques.

Le général de l'Ordre de S. François est tiré alternativement de la famille cismontaine & de l'ultramontaine; cependant depuis un temps considérable on choisit toujours un sujet du Roi d'Espagne. Comme la regle ni les statuts de l'Ordre ne fixent pas la durée du généralat, les premiers généraux l'exerçoient jusqu'à leur mort, à moins qu'ils n'y renonçassent volontairement, comme firent les bienheureux Jean Parent & Jean de Parme; ou malgré eux, comme firent Raimond Gaufredy, par ordre de Boniface VIII, & Gilles Delphino. Il y en a même qui ont été déposés, comme Hélié de Cartone, Crescenze Esius, Michel de Cesene, Antoine de Massa, Raimond de Cortignola, & Paul Pifoti; mais en ôtant à ce dernier le gouvernement de l'Ordre, on lui laissa le titre de général. Le

pape Jules II, qui avoit été pendant vingt-six ans protecteur de l'Ordre avant de parvenir au souverain pontificat, voyant que l'office du général, qui étoit à vie, caufoit un préjudice considérable à l'Ordre, le réduisit à six ans seulement, dans le sixieme chapitre généralissime qui se tint à Rome en 1506, après la renonciation forcée de Gilles Delphino. Raimond de Cottignola exerça le premier la charge de général, après que Jules II en eut fixé la durée à six ans. Pie V, par une bulle de 1571, ordonna que les généraux exerceroient leur office pendant huit ans; mais Sixte V, en 1587, le réduisit à six ans, comme il avoit été ordonné par Jules II. Si le général meurt ou est élevé à quelque dignité de l'église, avant l'expiration du terme fixé, on lui substitue un vicaire général qui est élu par les peres discrets perpétuels de l'Ordre, qui sont ceux qui ont exercé l'office de général, ou qui ont été vicaires généraux pendant deux ans, s'ils sont présens dans l'une & l'autre famille, c'est-à-dire, cismontaine ou ultramontaine, ne devant point être appelés s'ils sont absens; dans la famille cismontaine, on doit appeler à l'élection le procureur général, le commissaire général en cour de Rome, le procureur général des Réformés, tous les diffiniteurs généraux cismontains, & les ultramontains qui se trouvent au lieu de l'élection, aussi bien que le provincial, le vicaire ou commissaire de la province dans laquelle se fait l'élection; & dans la famille ultramontaine, le vicaire général est élu par le commissaire général des Indes, les diffiniteurs généraux de la nation seulement où se fait l'élection, & les autres, s'ils sont présens, avec six des provinciaux des plus proches. Si le général, avant que de mourir, n'a pas fini son premier triennal, ou qu'il donne sa renonciation, ou qu'il soit déposé, ou qu'il soit élevé à quelque dignité de l'église, le vicaire général qui lui succede ne peut pas gouverner l'Ordre jusqu'au premier chapitre général, mais il doit assembler les vœux solennels de sa famille, & procéder à l'élection, non d'un vicaire, mais d'un ministre général. Si le général meurt avant que d'avoir fini son second triennal, le vicaire général qui lui est substitué doit finir ce qui restoit de ce triennal, & il ne peut être de nouveau élu général, qu'a-

près seize ans de vacance. Ce qui a toujours été observé jusqu'en 1700, que le révérendissime pere Jean de Las Torres fut élu général dans le chapitre qui se tint à Rome. Ce général étant mort en 1701, on lui substitua le révérendissime pere Alphonse de Biezma, pour lors commissaire général des Indes, qui fut confirmé en qualité de général par le pape Clément XI. Mais à la fin du second triennal, n'ayant pu faire tenir le chapitre général à cause de la guerre dont l'Europe a été affligée depuis 1700, il fut d'abord continué dans son office pour deux ans par le même Clément XI, en vertu d'un bref de 1706, & enfin jusqu'à la conclusion de la paix, par un autre bref de 1707. Mais étant mort en 1716, & les mêmes raisons qui ont empêché l'assemblée d'un chapitre général depuis 1700, subsistant encore, par les prétentions de l'empereur Charles VI sur les royaumes d'Espagne, nonobstant la juste possession de Philippe V, le révérendissime pere Joseph de Garcia lui fut substitué par l'élection qui en fut faite selon la pratique de l'Ordre en semblable cas; [ce qui a été confirmé par un bref de Clément IX, en vertu duquel il jouit de tous les droits & de la qualité de général.

On élit aussi dans les chapitres généraux un commissaire général pour la famille dont le général n'a point été tiré, afin de conserver la paix entre les religieux de l'une & l'autre observance; on décréta dans le chapitre général tenu à Rome en 1664, que le commissaire général seroit pris alternativement entre les observans & les réformés, & qu'ils auroient également des diffiniteurs généraux : ce qui fut approuvé par le pape Alexandre VII. Il a le même pouvoir dans sa famille que le général dans tout l'Ordre, excepté qu'il ne peut nommer aux offices dont la nomination appartient de droit au général. Il peut même faire valoir son autorité en présence du général, excepté dans les provinces que le général s'est réservées. Son office ne dure que trois ans. Le général pouvoit autrefois, quand bon lui sembloit, ne pas assembler de chapitre pour en élire un autre, & il lui étoit permis de faire élire un vice-commissaire jusqu'au premier chapitre général, par les peres discrets de la famille dont le commissaire général étoit tiré.

Dans

Dans le chapitre général de Rome de 1676, on fit un décret par lequel le commissaire général, aussi bien que les diffiniteurs généraux de la même famille, exerceroit son office depuis un chapitre général jusqu'à l'autre; mais Innocent XI ne voulut pas approuver ce décret, & même le révoqua par une bulle, ayant donné ordre au général de tenir un chapitre pour l'élection d'un commissaire général. Ainsi, en vertu de la bulle de ce pontife, après que le commissaire général a fini son triennal, les vocaux de sa famille en élisent un autre; & si la guerre s'oppose à la tenue du chapitre, le général peut continuer le commissaire jusqu'à ce que le chapitre se puisse tenir, ou bien il peut de son autorité en nommer un autre de la même famille. Ce commissaire, après son triennal, est discret perpétuel dans la même famille, & ne peut être de nouveau élu commissaire général ou ministre général, qu'après avoir vaqué pendant seize ans, à moins qu'il n'en soit dispensé par le S. Siège.

Les principaux offices de l'Ordre à la nomination du général, sont ceux de commissaire des Indes, résidant à la cour du Roi d'Espagne, de commissaire en cour de Rome, & de procureur général de la régulière observance, qui étoit autrefois commun pour tous les religieux de l'une & l'autre observance; mais les réformés d'Italie en obtinrent un du pape Clément VIII en 1603. Il fut d'abord élu par les généraux; mais par un bref d'Urbain VIII de 1632, il est à la nomination du cardinal protecteur. En 1633, on accorda aux François un agent en cour de Rome; ils ont aussi obtenu un procureur général en 1704. Il n'y a néanmoins que le procureur général de l'observance qui ait place dans les chapelles papales. Le général nomme encore le gardien du couvent du Mont de Sion à Jérusalem ou du S. sépulchre; ce gardien est commissaire & nonce apostolique dans la terre sainte, & a droit de se servir d'ornemens pontificaux. Le couvent d'Araceli à Rome, & le grand couvent des cordeliers de Paris sont soumis immédiatement au général, aussi bien que l'hospice de pénitencier de la basilique de S. Jean de Latran à Rome, qui sont des religieux réformés. Sa juridiction s'étend en outre

sur le couvent de S. Pierre In-mont-Orio de la même ville ; où l'on enseigne les langues orientales ; sur le gardien de Constantinople, qui est commissaire des couvens de Chiò, de Smyrne, & quelques autres du Levant, les pauvres Clarisse de Madrid & de Vienne en Autriche, les Urbanistes du célèbre monastere du S. sacrement de Naples, & celles de Ste Marie l'Egyptienne, de la même ville.

L'Ordre de S. François a donné à l'Eglise quatre papes, Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, & Sixte V, quarante-cinq cardinaux, un nombre infini de patriarches, d'archevêques & d'évêques, & deux électeurs du S. Empire ; il a produit une infinité de personnes illustres par leur science & la sainteté de leur vie ; de nombreux missionnaires ont parcouru & parcourent encore aujourd'hui toutes les parties du globe pour prêcher la parole de Dieu, & convertir les infideles. Il se glorifie d'avoir quarante-six martyrs qui ont été mis au catalogue des saints, & dont on fait l'office dans tout l'Ordre : il y en a dix-sept qui ont été canonisés sous le titre de confesseurs ; plusieurs autres à qui l'Eglise a donné le nom de bienheureux, & dont elle a permis de faire l'office : en 1628, dans le chapitre général qui se tint à Rome, on en comptoit quatre-vingts dont on poursuivoit la canonisation, & ce nombre est augmenté depuis ce temps-là jusqu'à cent quatre, auxquels on pourroit encore ajouter plus de deux mille autres personnes de l'un & l'autre sexe, qui ont répandu leur sang pour le nom de Jésus-Christ, ou qui ont mérité d'être regardés comme saints par la pureté de leur vie, la rigueur de leur pénitence, & le don des miracles. C'est de lui que sont sortis S. Bonaventure qui a mérité le titre de docteur séraphique ; S. Antoine de Padoue, S. Bernardin de Sienne, S. Jean Capistran, & S. Louis évêque de Toulouse, qui ont été les plus beaux ornemens de ce même Ordre, qui se glorifie d'avoir eu aussi Alexandre de Halès, maître de S. Bonaventure, & Jean Duns, surnommé Scot, à cause qu'il étoit Ecoffois, auquel on a donné le nom de docteur subtil, pour avoir défendu avec autant de force que d'érudition la vérité de l'immaculée conception de la Ste Vierge, que l'Ordre prit pour patronne sous ce titre, dans le chapitre

général qui se tint à Tolède en 1645. Il seroit trop long de parler de tous les célèbres écrivains qui en sont sortis. Wadingue en a donné un catalogue qui contient un volume *in-folio*, & dont le nombre a été bien augmenté de puis 1650, qu'il fut imprimé à Rome. Les personnes qui ont été employées par les souverains pontifes & les Princes de l'Europe dans les légations & les affaires importantes, sont en trop grand nombre pour en faire un détail. Le pape Grégoire IX donna ordre à Haimond, général de l'Ordre, de réformer le bréviaire & le missel romain, & les corrections qu'il y fit, furent reçues & dans l'Ordre de S. François & dans toute l'église. Clément VII donna ordre aussi au Cardinal Quignonez, qui avoit été général du même Ordre, de composer un bréviaire particulier pour les personnes de sa cour, qui fut approuvé par son successeur Paul III, & imprimé pour la première fois à Rome, en 1535. La commodité de ce bréviaire, qui étoit fort court, & disposé de telle sorte qu'on lisoit l'écriture sainte pendant toute l'année, & le psautier entier chaque semaine, fit que plusieurs personnes voulurent s'en servir; il n'y avoit que les prêtres & les clercs séculiers qui le pussent réciter, avec une permission du S. Siège, ce qui dura jusqu'à la réformation du bréviaire romain, faite en 1568, par ordre du pape Pie V, qui supprima tous les autres bréviaires, spécialement celui du cardinal Quignonez, dont il y avoit eu un très grand nombre d'éditions, mais toutes falsifiées, à la réserve des trois premières qui sont très-rares. Outre la bible d'Alcala en langue latine, grecque, hébraïque & chaldaïque, que le cardinal Ximenès fit faire à ses dépens, on lui doit encore la conservation de l'ancien office morzarabique, dont les exemplaires sont devenus très-rares, principalement le missel, quoiqu'il en eût fait tirer un très-grand nombre d'exemplaire S.

Le véritable habillement de S. François & de ses premiers disciples étoit une robe en forme de sac, d'un méchant drap couleur de cendre, à laquelle étoit attaché un capucé pointu, comme on peut le voir dans l'estampe qui est au commencement de ce tome. De toutes les congrégations qui subsistent encore des Freres Mineurs, comme Observans,

Déchauffés, Réformés, Récollets, Conventuels & Capucins, l'habit de ces derniers est le seul qui approche de celui de S. François; ils ont seulement élargi & alongé le capuce, par la forme pyramidale qu'ils lui ont donnée. La pauvreté de cet habillement ne tarda pas à être altérée par la vanité du pere Hélié, qui ayant pris un habit plus ample, en fut repris par S. François d'une manière aussi sévère qu'humiliante; car ce S. fondateur le lui ayant demandé, s'en revêtit, & après s'être promené avec ostentation en présence de ses freres, du nombre desquels étoit ce premier infracteur de la pauvreté, il le dépouilla & le jeta par terre avec indignation, en disant que les bâtards de l'Ordre étoient ainsi habillés. S. Bonaventure, dans le chapitre général de Narbonne, en 1266, fit du changement dans l'habillement; premièrement, afin que les religieux fussent distingués des bergers, & secondement pour ôter l'abus que quelques-uns avoient introduit, de porter des capuces amples, qui, ne pouvant pas bien couvrir leur tête, les obligeoient à y ajouter des aumusses; il ordonna donc que les capuces seroient ronds, attachés à une espece de mozette ronde pardevant, & terminée en pointe par derriere. La différence entre ces sortes de capuces & ceux des bergers de ce temps-là, c'est que les capuces des bergers étoient pointus & longs, & ceux que S. Bonaventure fit prendre à ses religieux étoient ronds & courts; mais les uns & les autres avoient des mozettes, & il y a bien de l'apparence que ceux des bergers avoient encore cette forme sur la fin du quatorzieme siècle & le commencement du quinzieme; car j'ai vu des heures en vélin, à l'usage du cardinal Jean d'Armagnac, mort en 1409, où, entre autres miniatures, il y a un berger représenté avec un capuce pointu & une mozette, comme on peut voir dans la figure que nous avons fait graver. Il est à présumer que cette forme d'habillement, ordonnée dans le chapitre de Narbonne, ne fut pas introduite tout d'un coup dans l'Ordre, puisque dans la mosaïque que le pape Nicolas IV fit faire dans la basilique de S. Jean de Latran, S. François y est représenté avec un capuce long & pointu, assez semblable à celui des capucins qui ont toujours fait tant d'estime de la découverte qu'ils avoient faite de ce capuce, qu'ils ont souvent intenté pro-

du tems de S^t Francois

de Poilly f.²

cès aux autres congrégations de l'Ordre, au sujet de l'habillement, particulièrement aux religieux du troisieme Ordre de S. François en Sicile, sur la couleur de leurs habits; aux conventuels réformés, sur la forme de l'habit & les sandales de cuir; aux récollets, sur leur capuce pointu, & aux religieux pénitens du Tiers-Ordre de S. François en France, sur ce qu'ils laissoient croître leur barbe, & qu'ils portoient comme eux une corde blanche.

Luc Wading, *Annal. Minorum*. Francisc. Gonzaga, *de origine seraphicæ religionis*. Rodolph. Tuffinian. *Historia seraphica*. Dominic. de Gubernatis, *Orbis seraphicus*. Marc de Lisboa, *Cronica de los menores*. Juanetin Ninno, *Cronicas de los menores*. Francisco de Royas, *Annal. de la Orden de los menores*. Michel de la purification, *Vida evangelica de los frayles menores*. Sanctus Bonaventura, *vit. S. Francisci*. Bartholom. de Pisis, *Liber conformitatum vit. S. Francisci cum vita J. C.* Henricus Sedulius, *Historia seraphica*. Petrus de Alva, *Naturæ prodigium gratiæ portentum, hoc est, seraphici Francisci vitæ acta & Christi vitam & moriem regulata*. Arturius à Monasterio, *Martyrologium Franciscanum*. *Speculum Minorum, monumenta Ordinis Minorum, & firmamenta trium Ordinum S. Francisci*.

CHAPITRE III.

Des Freres Mineurs appelés Césarins

LE relâchement ayant été introduit dans l'Ordre pendant le gouvernement du pere Hélie, comme nous avons dit dans le chapitre précédent, il se trouva de temps en temps des religieux assez zélés pour l'observance de la règle, qui lui résisterent. En 1229, après la canonisation de S. François, ce général ayant reçu ordre du pape Grégoire IX, de faire bâtir une église en l'honneur de ce S. fondateur, il exigea de toutes les provinces de l'argent pour la construction de cette église, qu'il fit faire avec une magnificence

qui ne convenoit, ni à l'humilité dont le S. avoit toujours fait profession, ni à la pauvreté qu'il avoit ordonnée à ses disciples; & par une transgression formelle contre la regle, il fit mettre des troncs pour recevoir les aumônes des fideles. Les compagnons de S. François, auxquels il avoit laissé en mourant son esprit & ses vertus, ne pouvant souffrir une transgression si manifeste de la regle, consulterent ensemble sur les moyens de couper cours à ce désordre, & conclurent qu'il n'y auroit pas de meilleur expédient que celui d'aller rompre les troncs que le général avoit faits à la porte de l'église. Ce projet fut exécuté par quelques-uns des plus fervens & des plus zelés pour l'observance de la regle. Les privilèges qu'il obtint en 1230, & qui tendoient à entretenir le relâchement, firent soulever S. Antoine de Padouë & quelques autres; ils furent obligés d'avoir recours au pape, pour le prier de révoquer ces privilèges; ils en obtinrent la déposition de ce général, & le pere Jean Parent ayant été élu à sa place, fit des réglemens pour rétablir les observances régulières auxquelles la mauvaise conduite du pere Helie avoit donné atteinte.

Le pere Hélié, indigné de cet affront, n'oublia rien pour excuser sa mauvaise conduite, principalement au sujet de ses transgressions contre la pauvreté à laquelle il prétendoit n'être pas si étroitement obligé, à raison de sa profession, prétendant ne s'être engagé qu'à la première regle, approuvée par Innocent III, & non pas à la seconde, confirmée par Honorius III, qui oblige à une si étroite pauvreté: mais toutes ces raisons ne servirent à rien; au contraire, Grégoire IX, pour lui ôter tout prétexte, l'obligea de faire de nouveau profession, en sa présence, de la regle de S. François, confirmée par Honorius. Hélié, feignant une véritable conversion, fit ce que le pape souhaitoit, & afin de le mieux surprendre & de réussir avec plus de sûreté dans les desseins que lui inspiroient son orgueil & son ambition, qu'il couvroit d'une humilité apparente & d'un faux renoncement à toutes choses, il déclara qu'il ne vouloit plus se mêler des affaires de l'Ordre; mais qu'il vouloit passer le reste de ses jours dans la retraite & dans la solitude. Ce souverain pontife, touché de cette conduite, lui permit de se retirer où bon

Religieux Cesarin
sans Manteau

3
de Poilly f.

lui sembleroit. Hélie , pour soutenir ce qu'il avoit avancé , prit toutes les mesures nécessaires pour mieux abuser de la bonté du souverain pontife , & en imposer aux ames simples & dévotes ; il choisit pour sa demeure les Celles de Cortonne , bâties par S. François , laissa croître sa barbe , & menoit une vie si austere , que tout le monde le regardoit comme un saint. Mais on s'aperçut bientôt qu'il entretenoit sous main un parti composé de religieux ennemis de la pauvreté. Dans le chapitre général que le pere Jean Parent convoqua en 1236 , ses partisans le demanderent tumultuairement pour général , disant qu'il avoit été déposé injustement , & l'élirent effectivement ; ce qui causa une division entre les vocaux. Les religieux zélés , qui avoient à leur tête leur dernier général , ne vouloient point reconnoître Hélie pour chef de l'Ordre , le regardant comme indigne de posséder cette charge ; les autres , qui soutenoient son parti , s'adresserent au pape , qui , s'étant repenti d'avoir déposé Hélie , qu'il croyoit véritablement converti , fut ravi de trouver cette occasion pour le rétablir dans sa dignité : ainsi il le confirma dans l'office de général : mais cet ambitieux quitta bientôt le masque de l'hypocrisie. Il favorisoit en toutes choses les religieux portés au relâchement , & persécutoit ceux qui étoient zélés pour l'observance de la regle. Le parti le plus fort étoit le sien : il avoit pour lui toutes les puissances , tant ecclésiastiques que séculières , qui se laissoient prévenir en sa faveur , par la supériorité de son génie , & par son adresse & son habileté dans le maniement des affaires qui lui étoient confiées. Les zélés néanmoins , ne voyant qu'avec peine les désordres causés par la tolérance de ce général , le furent trouver , ayant à leur tête le pere Césaire de Spire , qui étoit un très-saint homme , & un grand défenseur de la pauvreté ; ils lui firent des remontrances sur les abus auxquels il donnoit si volontiers les mains. Hélie , dissimulant pour un temps , leur répondit avec beaucoup de douceur , & les renvoya avec de belles promesses : mais au lieu de leur tenir parole , en remédiant à ces abus , il alla trouver le pape à Perouse , auquel il fit entendre qu'il y avoit plusieurs religieux dans l'Ordre , qui , sous une apparence de sainteté qui leur attiroit l'estime de tout le monde , fesoient la division , & ne vouloient

point obéir. Grégoire IX, toujours persuadé que la conversion d'Hélie avoit été véritable, lui donna pouvoir de corriger ces religieux, & même sévèrement, s'il en étoit besoin. Hélie, qui ne désiroit que cela pour se défaire de ceux qui s'opposoient à son esprit de relâchement, & qui condamnoient les désordres de sa conduite par la sainteté de leur vie, retourna à Assise, fort content de la réussite de sa fourberie & de son imposture. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il fit une exacte recherche des Césarins (c'est ainsi qu'on appela ces religieux zélés, du nom de leur chef, Césaire); il en envoya quelques-uns en exil, en traita d'autres plus durement, en dispersa douze dans différentes provinces, après leur avoir fait subir quelques peines, & fit jeter dans une prison obscure le pere Césaire, chargé de chaînes, comme s'il avoit commis quelque crime contre les lois divines & humaines.

Ce S. homme demeura deux ans dans cette prison, & toute la grace que le général Hélie lui fit pendant ce temps, fut de lui faire ôter les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains; mais au commencement de 1239, celui à qui on en avoit confié la garde ayant laissé la porte de sa prison ouverte par mégarde, le pere Césaire, qui ne souffroit pas moins du froid de la saison (qui étoit pour lors fort rigoureuse), que des autres peines de sa captivité, sortit de sa prison, en intention de se réchauffer aux rayons du soleil; mais son geolier, homme inhumain & grand ennemi des Césarins, l'ayant aperçu, & croyant qu'il en étoit sorti pour prendre la fuite, alla au devant de lui avec un bâton à la main, dont il lui déchargea un coup si violent sur la tête, qu'il expira sur le champ, en recommandant son ame à Dieu, & lui demandant le pardon & la conversion de son meurtrier & de ses persécuteurs.

Les annales de l'Ordre disent que Grégoire IX eut un songe, dans lequel il lui sembla que les anges portoient au ciel l'ame d'un serviteur de Dieu, & qu'un ange lui disoit que c'étoit celle de Césaire de Spire, qui avoit été mis à mort pour avoir défendu les observances de son Ordre : elles ajoutent qu'à son réveil il fit venir les religieux de l'Ordre de S. François qui étoient de Perouse, auxquels il fit le récit de ce songe, qui se trouva vérifié le lendemain par un cou-

rier;

Religieux Cesarin
avec le Manteau

de Perilly f.

24

rier, qui lui apporta la nouvelle du meurtre commis en la personne de ce S. religieux.

Le pape reconnut, mais trop tard, qu'il avoit été trompé par Hélié; c'est pourquoi, afin de ne pas différer plus longtemps le juste châtement que méritoient des impostures si indignes, non seulement d'un religieux, mais même d'un honnête homme, il fit assembler à Rome tous les provinciaux de l'Ordre, le 15 mai de la même année, & déposa pour la seconde fois ce général, auquel on substitua le pere Albert de Pise, religieux d'une grande vertu; celui-ci étant mort peu de temps après son élection, eut pour successeur Haymont de Feversham, Anglois, qui étoit aussi un S. homme, & qui, par sa bonne conduite, empêcha les progrès du relâchement, dont les auteurs étoient les plus nombreux. Après la mort de ce général, arrivée en 1244, on assemble le chapitre, dans lequel ces mêmes partisans du dérèglement & de la liberté firent de nouveaux efforts pour faire tomber le gouvernement de l'Ordre entre les mains du pere Hélié; mais leurs brigues furent inutiles, & le pere Crescenze de Jéfi fut élu général. Le pape Innocent IV avoit pour lors de grands différens avec l'empereur Frédéric II. Le pere Hélié, qui n'oubloit rien pour contenter son ambition, à laquelle il sacrifioit ce que l'honneur & la conscience ont de plus cher, employa la tromperie & le mensonge pour se rendre ce pontife favorable; il voulut lui persuader qu'il étoit chargé de la part de l'empereur de lui faire des propositions de paix, & lui promit même beaucoup de choses au nom de ce prince: mais sa fourberie ayant été découverte, le pape le fit venir en sa présence, & après lui avoir reproché ses indignités & ses impostures, il lui ôta tous les privilèges & toutes les graces dont il jouissoit. Il fut déclaré privé de ces privilèges dans le chapitre général; toute l'autorité qu'il prétendoit avoir reçue du pape Grégoire IX lui fût ôtée, & l'on fit défense à tous les religieux de l'Ordre de le reconnoître pour supérieur: on lui ordonna de ne plus courir de côté & d'autre, comme il faisoit, & comme membre de la religion, d'obéir à son chef. Cet homme ambitieux ne pouvant se soumettre au joug de l'obéissance, & oubliant toutes les obligations qu'il

avoit à un Ordre dont il avoit fait profession, le quitta par une honteuse apostasie, & se retira auprès de l'empereur Frédéric.

Après la déposition d'Hélie, & la mort d'Albert de Pise & d'Haymont de Feversham, ses successeurs consécutifs, les Zélés ou Césarins, quoique divisés dans de pauvres hermitages & dans des lieux solitaires, toujours unis pour ce qui regardoit les observances, demeurèrent tranquilles jusqu'après l'élection de Crescenze de Jéfi; à cette époque, ils se virent forcés à sortir de leur tranquillité & de leur solitude, pour s'opposer au dérèglement de sa conduite; car bien loin d'ôter les abus qui avoient été introduits dans l'Ordre par le pere Hélie, il les augmentoit, au contraire, en bâtissant des couvens magnifiques dans les villes, procurant à l'Ordre des legs pieux & des sépultures dans les églises, pour les enrichir & les orner magnifiquement, sans égard à la pauvreté de son état & aux défenses de sa règle: en sorte que les religieux n'avoient point de honte, en plusieurs endroits d'Italie, de recevoir de l'argent, & de plaider dans les tribunaux séculiers, pour des intérêts temporels. Les Zélés résolurent d'en porter leurs plaintes au pape; mais le général prévint le pontife, & lui ayant exposé des faussetés pour des vérités, il reçut ordre de punir ces religieux, qu'il traitoit de rebelles & de séditeux. Il y en avoit soixante & douze qui avoient fortement résolu de défendre la pauvreté, mais ce fut sans succès; ils retournerent donc dans leurs pauvres maisons, vivant toujours sous l'obéissance de l'Ordre, sans vouloir faire de congrégation séparée. S. Bonaventure fut élu général en 1256, & retrancha les abus qui s'étoient glissés dans l'Ordre; toute la communauté, c'est-à-dire, tous les religieux de l'Ordre furent réformés; on ne parla plus de Césarins, & ce nom fut aboli, par le retour de tous les religieux, qui reprirent avec beaucoup de ferveur le premier esprit de leur règle & la sainteté de leurs pratiques.

Francisc. Gonzag. *de orig. Seraphicæ religionis*. Rodolph. Tuffinian. *Historia Seraphica*, lib. 2. Wading. *Annal. Minor. tom. 1.* Dominic. de Gubernatis. *Orb. Seraph. tom. 1. lib. 5. cap 4.*

C H A P I T R E I V.

Les Freres Mineurs Célestins.

A CRESCENZE de Jéfi, déposé par ordre d'Innocent IV, pour sa mauvaise conduite, dans le chapitre général tenu à Avignon en 1227, succéda Jean de Parme, grand zéléteur de la pauvreté & de la discipline régulière. L'on crut voir revivre en lui l'humble S. François, & son élection ramena la paix dans l'Ordre, que quatre de ses successeurs eurent tant de soin d'entretenir, que cet Ordre fit de grands progrès sous leur conduite. Le nombre des monastères se multiplia, & l'observance régulière s'affermir encore davantage. Le premier de ces généraux fut S. Bonaventure, docteur de l'église, que son mérite singulier & son éminente vertu avoient fait élire dans le chapitre tenu à Rome en 1256, quoiqu'il n'eût que trente-trois ans; il enseignoit alors la théologie à Paris. Elevé au cardinalat par Grégoire X, il ne continua pas moins à gouverner l'Ordre jusqu'à sa mort. Son successeur, Jérôme d'Ascoli, qui fut élu général dans le chapitre tenu à Lyon en 1274, & qui fut aussi revêtu de la dignité de cardinal par le pape Nicolas III en 1278, gouverna l'Ordre avec tant de sagesse & de prudence, qu'après la mort d'Honorius IV, les cardinaux assemblés dans le conclave lui déferèrent le gouvernement de l'église universelle, & il prit le nom de Nicolas IV.

Bonagrata, son successeur au généralat dès 1279, gouverna l'Ordre avec beaucoup d'édification & de prudence jusqu'à sa mort, qui arriva en 1284: on mit à sa place Arlot du Pré, qui fut élu dans le chapitre tenu à Milan en 1285; mais malheureusement pour l'Ordre, il mourut au bout de dix mois: car Matthieu d'Aquas Spartas, élu son successeur dans le chapitre général tenu à Montpellier en 1287, bien loin d'imiter le zèle & la fermeté de ses prédécesseurs, pour s'opposer aux abus qui vouloient s'introduire dans l'Ordre, fut le premier à donner occasion au relâchement,

par la foiblesse avec laquelle il souffroit les transgressions des regles & de la discipline régulière : devenu cardinal en 1288, il retint le généralat, & crut ne pouvoir plus exiger des religieux une austérité qu'il avoit lui-même abandonnée, pour se procurer les douceurs que lui permettoit sa nouvelle dignité. On vit alors les religieux recevoir des offrandes aux premières messes des prêtres nouvellement promus au sacerdoce. On mit des tronc dans les églises ; on reçut de l'argent pour la rétribution des messes ; on assista aux processions à la manière des prêtres séculiers, & dans plusieurs lieux, des religieux quêtoient de l'argent, menant avec eux des enfans pour le recevoir. On abandonnoit les lieux solitaires & retirés, pour bâtir dans les villes d'amples & superbes monasteres ; & la plupart des religieux refusoient de demeurer hors de leur patrie.

Il s'en trouva néanmoins d'assez fervens & d'assez zélés pour s'opposer à ces abus ; les principaux furent Raimond, Thomas de Tolentin, & Pierre de Macerata, qui commencerent à faire éclater leurs plaintes dans la province de la Marche, d'où elles se répandirent ensuite dans les autres. On envoya dans celle de la Marche des commissaires qui, par une conduite aussi injuste qu'indigne de leur ministère, firent d'abord emprisonner les pieux auteurs de ce schisme prétendu, qu'on craignoit devoir arriver dans l'Ordre par le zele de ces religieux fervens ; ils firent une ordonnance par laquelle il étoit défendu à tout religieux de l'Ordre de rien alléguer pour leur défense, ni de publier qu'ils avoient été injustement condamnés. Ces saints religieux, Raimond, Thomas, & Pierre, demurerent ainsi en prison jusqu'en 1290, que Raimond Gaufredy, élu général dans le chapitre tenu l'année précédente à Assise, après que le cardinal Matthieu d'Aquas Spartas eut enfin renoncé au gouvernement de l'Ordre, leur donna la liberté, voyant qu'ils n'avoient été persécutés que pour avoir pris la défense de la pauvreté & de l'observance régulière, dont il étoit lui-même zélé partisan : & pour faire voir l'estime qu'il faisoit de Pierre Macerata, il l'envoya avec quelques autres religieux au roi d'Arménie, qui lui en avoit demandé.

Ce fut sous le gouvernement de ce général, que quelques religieux de l'Ordre, poussés d'un saint zèle après l'élévation de Célestin V au souverain pontificat, voulant mener une vie plus austère & retirée, s'adressèrent à ce pontife, qui avoit toujours eu de l'inclination pour la vie herémique, & lui demandèrent permission de vivre aussi dans la solitude, & d'y pratiquer à la lettre la règle de S. François. Ils députèrent vers sa sainteté les pères Liberat, & Pierre de Macerata qui étoit de retour de son voyage d'Arménie. Le pape, qui étoit à Aquila, leur accorda, en 1294, ce qu'ils demandoient, dans le désir d'une plus grande perfection ; & afin qu'ils ne fussent pas inquiétés par leurs supérieurs, il leur ordonna de quitter le nom de frères mineurs, & de prendre celui de *pauvres hermites Célestins*, & d'obéir au père Liberat, comme à leur supérieur.

Ceux qui gouvernoient l'Ordre furent fort fâchés de cette séparation ; mais ils n'osèrent inquiéter ces pauvres hermites, jusqu'à ce que le pape Célestin ayant abdiqué le pontificat la même année, Boniface VIII fut mis à sa place : ils cherchèrent les moyens de faire rentrer dans l'obéissance de l'Ordre les hermites Célestins ; ceux-ci, craignant les effets de leurs poursuites, se retirèrent en Grèce, où ils demeurèrent quelque temps dans une île de l'Achaïe. Le pape cependant nomma Raimond Gaufredi à l'évêché de Padoue ; le refus qu'il fit de l'accepter, sous prétexte d'incapacité, irrita tellement Boniface, qu'après qu'il lui eut fait réponse que puisqu'il ne se sentoit pas assez de forces pour gouverner un évêché, il n'étoit pas capable non plus de gouverner l'Ordre de S. François, il le déposa de son office, & ayant convoqué le chapitre général à Agnanie pour le 22 juin de 1296, Jean de Muro y fut élu général : sa piété & son zèle pour les observances régulières lui firent entreprendre la réforme de l'Ordre ; ce qui lui auroit peut-être réussi, si, ayant été fait cardinal en 1302, il n'eût été employé dans des négociations & des affaires importantes, qui, demandant toute son application, empêchèrent l'effet des bonnes intentions qu'il avoit de faire vivre les religieux dans une exacte pauvreté & une parfaite observance des règles, dont il vouloit faire renaître le premier esprit dans tout l'Ordre

que le pape avoit laissé sous sa conduite jusqu'au premier chapitre, nonobstant la dignité à laquelle il l'avoit élevé.

Avant qu'il fût revêtu de cette même dignité, il avoit convoqué un chapitre général à Gênes, dans lequel les peres de la province de la Romagne firent tant de bruit contre ceux qui se disoient hermites Célestins, qu'on y résolut de demander au pape la révocation du privilège qu'ils avoient obtenu de Célestin V, ce qui fut exécuté ; mais la réponse de Boniface (selon le sentiment de quelques-uns) ne leur fut pas favorable : il les taxa d'être moins zélés & moins fideles observateurs de la regle que ceux contre lesquels ils se récrioient mal à propos : confus de la mauvaise réussite de leur entreprise, & résolus, à quelque prix que ce fût, de détruire, ceux qui, par leur régularité faisoient honte à leur relâchement, ils résolurent de suggérer (quoique fausement) à ce pontife que ceux qui prenoient le nom de Célestins, cabaloient contre lui & vouloient faire voir qu'il n'étoit pas parvenu au pontificat par des voies légitimes. Il n'en fallut pas davantage à Boniface pour se déclarer ennemi des hermites Célestins ; c'est pourquoi, sans examiner la vérité de cette accusation, il ordonna au patriarche de Constantinople & aux archevêques d'Athènes & de Patras d'informer contre eux, & de les réduire à l'obéissance des supérieurs de l'Ordre.

Celui d'Athènes commanda à Thomas Sola, seigneur de l'île où ils demeuroient, de les en chasser ; ce qu'il exécuta dans un temps de famine, & si fâcheux par rapport à la misère dont les peuples étoient accablés, que ces pauvres religieux furent exposés à souffrir de grands maux dans leurs voyages, sur-tout lorsqu'ils passèrent sur les terres des Latins, qui les regardoient comme des schismatique. Ils furent un peu mieux traités sur les terres des Grecs, où ils demeurèrent pendant deux ans assez tranquilles ; mais le patriarche de Constantinople étant revenu de Venise, les excommunia deux fois, parce qu'ils ne se soumettoient pas aux supérieurs de l'Ordre ; ce qui causa de grands troubles entre eux & les religieux de la vicairie d'Orient. Ces saints solitaires ne manquoient pas de protecteurs, qui, connoissant leur innocence & leur vertu, les consoloient dans leur afflic-

tion. L'archevêque de Patras s'intéressoit particulièrement pour eux; & ce procédé violent qu'on exerçoit à leur égard, lui fit concevoir une grande indignation & un grand mépris pour ceux qui les persécutoient si injustement.

Au commencement de ces troubles, S. Jacques du Mont & S. Thomas de Tolentin, qui étoient du nombre de ces hermites, ayant demeuré quelque temps en Arménie sans savoir de ce qui se passoit à leur sujet, retournerent en Italie, & reconnurent le général, auquel ils exposèrent le fruit qu'il y avoit à faire en ces quartiers-là pour le salut des ames, si on y envoyoit des missionnaires zélés & fervens. Le général, content de leur soumission, & édifié de l'ardeur qu'ils témoignoient pour l'augmentation du Royaume de Dieu & la propagation de l'évangile, leur permit de retourner en Orient pour prêcher aux infideles, avec frere Conrad d'Offida & douze compagnons à leur choix. Arrivé à Negrepont, & ayant appris la persécution qu'on avoit suscitée aux hermites Célestins, frere Jacques du Mont, comme supérieur des missionnaires, entreprit d'accommoder ce différent, & traita cette affaire avec tant de prudence, que les peres de la Romagne consentirent que tous ces hermites le reconnussent pour supérieur, sous la dépendance du général Jean de Murano, qui, quoique déjà nommé au cardinalat, gouvernoit encore l'Ordre en qualité de général, conformément à l'obligation que le pape lui en avoit imposée, n'y voulut pas consentir. Ce rebut obligea le frere Liberat, qui étoit le principal de ces solitaires, de revenir en Italie pour faire connoître au pape que c'étoit à tort qu'on les calomnioit, & que lui & ses freres avoient toujours été fideles à l'église, à laquelle ils étoient très-attachés, comme ses véritables enfans. Il aborda en 1303, avec quelques-uns de ses compagnons, à un port de la Pouille, où ils obtinrent d'André de Segna une petite demeure dans un désert qui lui appartenoit.

Le cardinal Jean de Muro s'étant démis du gouvernement de l'Ordre dans le chapitre général assemblé à Assise en 1304, on y élut pour général Conzaves de Valbonne en Galice, homme fort zélé pour la pauvreté, les observances & la pureté de la regle. Il s'efforça de la conserver, en renouvelant & confirmant les décrets que ses prédécesseurs

avoient faits à ce sujet ; cependant il se laissa tellement prévenir contre les hermites Célestins , sur lesquels il lui sembloit n'avoir pas assez d'autorité , qu'il chercha tous les moyens & toutes les occasions de les persécuter , sous prétexte qu'ils étoient hérétiques & schismatiques : c'est pourquoi , après avoir tenu un chapitre général à Toulouse en 1307 , où se trouverent neuf cent quatre-vingt-dix religieux , il pria Charles II, roi de Naples , d'écrire à frere Thomas d'Aversa , dominicain & inquisiteur de la foi dans cet état , pour l'obliger d'agir contre le frere Liberat & ses compagnons. Cet inquisiteur les interrogea , & les ayant trouvés innocens , il leur conseilla de le suivre , pour éviter la persécution de leurs ennemis. Comme ils passaient devant le petit hospice qui leur a donné André de Segna , il s'éleva un furieux orage avec des tonnerres & des éclairs qui effrayèrent l'inquisiteur. Il crut que le ciel s'armoit pour prendre la défense de ces saints religieux ; c'est pourquoi il voulut les renvoyer , dans la crainte d'attirer sur lui la colère de Dieu : mais frere Liberat lui dit qu'ils vouloient le suivre & subir l'examen le plus rigoureux , pour être purgés des calomnies atroces qu'on avoit inventées contre eux , & pour que leurs ennemis ne les insultassent plus & ne les tradussent plus aux tribunaux des princes , comme coupables des crimes dont ils étoient innocens.

Ils vinrent donc avec l'inquisiteur jusqu'à Anciano , où ils demeurèrent quelque temps sous sa protection , dans un petit hospice ; mais les religieux de l'Ordre , qui avoient un couvent au même lieu , redemanderent frere Liberat , comme un apostat qui avoit fui de chez eux sans la permission de ses supérieurs , regardant comme nuls les privilèges qu'il avoit obtenus du pape Célestin V , qui , selon eux , avoient été révoqués par Boniface VIII. L'inquisiteur , embarrassé de cette réclamation , conseilla au frere Liberat d'aller trouver le pape Clément V , & de ne point revenir sans être muni de quelques lettres de recommandation de sa sainteté , ou du moins de quelques cardinaux , afin de se délivrer de la persécution. Frere Liberat suivit son avis , & partit avec un compagnon ; mais comme il étoit en chemin pour venir trouver le pape en France , il tomba malade , & s'étant fait porter

au

au couvent de S. Ange Dellavenna ; il y mourut après un an de maladie qu'il souffrit avec beaucoup de résignation à la volonté de Dieu.

Les autres religieux qui étoient restés dans le Royaume de Naples, frustrés de l'espérance qu'ils avoient conçue du frere Liberat, dont la mort leur fit perdre courage, ne croyant pas être en sûreté dans ce Royaume, où le roi s'étoit déclaré ouvertement contre eux à la sollicitation des freres mineurs, prirent la résolution de se retirer. Mais l'inquisiteur, gagné par les ennemis de ces hermites, leur ordonna de rester, les fit citer de nouveau devant lui, & mêlant leur cause avec celle de quelques hérétiques qu'on appeloit de S. Onuphre, & de la secte des apôtres, il les condamna sans distinction, comme hérétiques & schismatiques, menaçant de censures ecclésiastiques ceux qui les protégeoient & leur donnoient asile. Le seigneur de Segna, qui les avoit établis sur ses terres, fut fort indigné de cette sentence, & écrivit à l'inquisiteur qu'il ne devoit pas agir avec tant de passion contre des personnes qui étoient innocentes des crimes dont on les accusoit. Les lettres de ce seigneur ne firent qu'aigrir l'esprit de l'inquisiteur, qui fit conduire sous sûre garde ces hermites Célestins dans la ville de Trivento, où il les fit jeter dans une prison obscure. Ils y restèrent pendant quinze jours, après lesquels l'inquisiteur, voyant que l'évêque & les principaux de la ville n'approuvoient pas un traitement si indigne, les transféra dans un autre lieu, où il les fit tourmenter pendant cinq mois ; enfin deux de ces hermites ayant avoué, par foiblesse & par les douleurs qu'ils souffrirent dans la torture, qu'ils étoient véritablement schismatiques & hérétiques, quoiqu'ils se rétractassent étant en liberté, il les condamna à être fouettés tout nus par les rues de Naples, & à être bannis du royaume. Mais Dieu qui est juste, & qui se réserve la vengeance de l'innocence opprimée, punit l'auteur de cette sentence ; car il mourut peu de temps après, confessant hautement son injustice & l'innocence de ces saints religieux. Ceux qui échappèrent aux tourmens (car il y en eut quelques-uns qui en moururent), allèrent en France se présenter au pape & faire connoître leur innocence ; lorsqu'ils y furent arrivés,

ils se joignirent à d'autres religieux zélés qui se séparèrent du corps de l'Ordre, parce qu'on y transgressoit ouvertement la pauvreté; ce qui donna occasion à deux partis qui divisèrent l'Ordre; l'un qu'on nomma des spirituels, & l'autre de la communauté, comme nous dirons dans le chapitre suivant.

Luc. Wading. *Annal. Minorum*, tom. II & III, Dominic. de Gubernatis, *Orbis Scraphicus*.

CHAPITRE V.

Des freres mineurs de la congrégation de Narbonne & des Spirituels.

DÈS 1290 quelques religieux de Provence & de cette partie de la France qu'on nommoit anciennement France Narbonnoise, voulant conserver l'esprit de pauvreté, déclamerent fortement contre ceux qui étoient tombés dans le relâchement : mais lorsque la congrégation des hermites Célestins eut été supprimée, & qu'une partie de ceux qui en étoient, eut cherché un asile chez ces religieux zélés de France, non contents de blâmer & de condamner une conduite si contraire à l'esprit de leur S. fondateur, se trouvant assez nombreux pour composer une congrégation, ils en commencerent une qui prit le nom de Narbonne, à laquelle s'unirent aussi certains autres religieux zélés de la province de Toscane, qui prenoient le nom de freres Spirituels. Le reste de l'Ordre, qui formoit la plus grande partie, & qu'on appeloit la Communauté, se souleva contre cette congrégation naissante qu'on accusa de suivre la doctrine & les erreurs de Pierre-Jean Olive, afin de l'étouffer dans son commencement, en la rendant suspecte d'hérésie.

Pierre-Jean Olive étoit un religieux de l'Ordre de la province de Provence, & de la Custodie de Narbonne. Il avoit toujours fait profession d'une grande pauvreté, pour laquelle il étoit si zélé, que, non content de la pratiquer, il reprenoit librement ceux qui la transgressoient, & s'en fai-

T. VII. p. 61.



5

*Religieux de S. François
de la Reforme des Clarenins*

de Poulx, f

soit autant d'ennemis : mais comme la vertu ne peut s'attirer la haine des vicieux, sans en même temps se faire aimer & honorer des vertueux, ce S. religieux eut de véritables amis qui lui furent attachés par les liens d'une piété solide & sincère, & qui ne servirent pas peu à le consoler dans les chagrins qu'il reçut dans la suite : le premier qu'il essuya, fut l'accusation faite contre lui dans le chapitre général tenu à Strasbourg en 1282, de blâmer continuellement la communauté, & d'avoir avancé plusieurs hérésies dans ses écrits. Le chapitre ordonna que le général, faisant sa visite en France, informeroit juridiquement contre la conduite de ce religieux, & examineroit ses écrits. En effet, le général étant en France, ordonna qu'on lui mît en main tous les écrits de Pierre-Jean Olive, qu'il donna à examiner à quatre docteurs & trois bacheliers de l'université de Paris, tous religieux de l'Ordre, qui jugerent, soit par prévention ou par complaisance, quelques-unes des propositions qu'Olive avoit avancées, comme dangereuses, & d'autres, comme pouvant avoir un mauvais sens : Olive, dont les intentions étoient droites & soumises à l'église, se rétracta, & acquiesça à la censure qui avoit été faite de ses ouvrages ; ce qui sans doute auroit apaisé toutes choses, si quelques religieux, soit par zèle indiscret, soit par un attachement outré à sa personne, n'avoient obligé, par leurs plaintes réitérées & excessives contre les transgresseurs de la pauvreté, le pape Nicolas IV à donner ordre, en 1290, à Raimond Gaufredy, alors général, d'imposer silence & même d'agir contre les sectateurs de Pierre-Jean Olive, comme perturbateurs de la paix par leur orgueil, qui leur faisoit mépriser & blâmer la conduite de leurs freres, qu'ils regardoient comme beaucoup au dessous d'eux dans le chemin de la perfection. En conséquence de cet ordre, plusieurs furent arrêtés & envoyés à Bertrand de Cigotere, inquisiteur dans le comtat Venaissin : il s'en trouva à la vérité quelques-uns qui, par entêtement, ou pour se distinguer des autres aux dépens de la foi & de l'honneur, avoient des sentimens dangereux ; mais aussi il faut avouer que le plus grand nombre de ces prisonniers n'étoient coupables, que par l'attachement qu'ils avoient peut-être eu avec ceux

qui, sous un intérieur composé & zélés en apparence, cachotent un venin dont ceux-ci ne s'apercevoient pas, ignorant de quoi il s'agissoit, & ne se défiant aucunement de leur malice, qu'ils couvroient d'une piété feinte.

Pierre-Jean Olive s'étant trouvé au chapitre général tenu à Paris en 1292, on lui demanda ce qu'il pensoit de l'usage des choses qui étoient accordées aux freres, & s'ils étoient strictement obligés à s'y borner : il reconnut qu'ils devoient suivre exactement la déclaration du pape Nicolas III, sur la règle que la communauté de l'Ordre pratiquoit ; qu'il n'avoit rien dit ni écrit qui y fût contraire, & que s'il lui étoit échappé quelque chose à ce sujet (ce qu'il ne croyoit pas), il le révoquoit. Le chapitre reçut sa protestation, qui sembloit devoir appaiser toutes choses. Mais il y eut de ses sectateurs qui, au lieu d'imiter sa soumission & sa bonne foi, lui firent un tort considérable par leur entêtement & leur imprudence ; car quoiqu'il eût été renvoyé absous, & déclaré innocent par le chapitre général, ils continuerent à causer tant de divisions & de schismes dans sa province, que sa doctrine, ou du moins celle qu'ils prétendoient avoir apprise de lui, devint odieuse à toute la communauté de l'Ordre. Enfin, après avoir fait encore une déclaration publique sur ce qu'il pensoit de la pauvreté & de l'usage des choses, conforme à celle qu'il avoit faite dans le chapitre général de Paris, il mourut dans le couvent de Narbonne en 1297. Dieu voulut faire connoître sa sainteté & son innocence par les miracles qui se firent à son tombeau ; cela n'empêcha pas que les religieux de la communauté ne le persécutassent encore après sa mort, l'accusant d'hérésie, & condamnant sa doctrine ; ils obtinrent même du général Jean de Muro, qu'on défendrait aux religieux la lecture de ses ouvrages, & que ceux qui en auroient, seroient obligés de les mettre entre les mains des supérieurs. C'est ce qui fut cause de la persécution qu'on suscita contre Ponce Carbonelle de Bottingat, personnage illustre par sa science & par la sainteté de sa vie, & qui avoit été le maître de S. Louis, évêque de Toulouse ; car sur ce qu'il ne voulut pas donner quelques traités qu'il avoit de Pierre Jean Olive ; qu'on lui demandoit pour les mettre au feu, il fut mis en

prison, & souffrit beaucoup de maux : plusieurs autres furent aussi chargés de fers & enfermés très-étroitement pour le même sujet ; ce qui causa encore des divisions & des schismes dans d'autres provinces, où les religieux, sous prétexte de réformer l'Ordre, se disoient sectateurs & disciples de Pierre-Jean Olive. C'est pourquoi dans le chapitre général tenu en 1302, les supérieurs voulant remédier à ces troubles & en prévenir les suites fâcheuses, défendirent sous de grosses peines la lecture des ouvrages de Pierre-Jean Olive, & cette défense dura jusques sous le pontificat de Sixte IV, qui, les ayant fait examiner, déclara qu'il n'y avoit rien dans ces écrits de contraire à la foi & aux bonnes mœurs.

Cependant malgré toutes les précautions & les diligences des supérieurs, la discorde qui s'étoit ainsi glissée dans l'Ordre, éclata plus ouvertement en 1310. Le nombre des religieux de la communauté de l'Ordre étoit bien plus considérable que celui des freres spirituels, ou sectateurs de Pierre-Jean Olive ; & ceux-ci, manquant de force & d'autorité, étoient tous les jours molestés par les autres qui vouloient les détruire, ou les obliger de s'unir à eux. Les spirituels aimèrent mieux endurer des traverses & des persécutions, que de consentir à cette réunion, prétextant qu'il ne leur étoit pas permis de s'agréger à des personnes qui ne vouloient pas observer la regle, & prêchoient tous les jours contre la pauvreté. Comme c'étoit en Provence qu'il y avoit le plus de division, Raimond de Villeneuve, Provençal, & médecin de Charles le Boiteux, roi de Naples & comte de Provence, poussé par l'affection qu'il avoit pour l'Ordre, employa le crédit de son maître, pour prier le pape Clément V de faire assembler les principaux & les plus zélés de chaque parti, afin de trouver quelque remède à ces défords. Le pape acquiesça à la demande de ce prince, & l'assemblée fut indiquée à Malausanne, dans le comtat d'Avignon ; il s'y trouva du côté des spirituels, Raimond Gaudredy, qui avoit été général, Ubertain de Casal, Raimond de Giniac, Provincial d'Aragon, Guillaume de Cornelion, Custode d'Arles, & quelques autres ; & pour la communauté de l'Ordre, Gonzalve, qui en étoit général, Alexandre d'Alexandrie, qui l'a été depuis, & plusieurs autres.

On tint devant le pape plusieurs conférences à ce sujet, dans lesquelles chacun avoit la liberté de défendre sa cause. Raimond Gaufredy & Ubertain de Casal se plaignoient des transgressions évidentes de la pauvreté, tolérées par les supérieurs; Alexandre d'Alexandrie, qui parloit pour la communauté de l'Ordre, disoit que ceux qui prenoient le nom de spirituels, étoient des novateurs qui vouloient se distinguer des autres, & qui suivoient la doctrine de Jean-Pierre Olive, auteur, selon lui, de tous ces troubles. Ils alléguerent plusieurs preuves de ce qu'ils avoient avancé : mais ces conférences ne servirent de rien; les choses parurent si brouillées, que le pape ordonna aux deux partis de mettre leurs raisons par écrit, & nomma six commissaires pour examiner les prétentions des uns & des autres; & parce que les freres qui se disoient de la communauté, avoient fort maltraité les spirituels, & qu'ils les menaçoient encore, le pape les prit sous sa protection, exempta de la juridiction des supérieurs tous ceux qui avoient été appelés pour défendre cette cause, tant qu'elle dureroit, & défendit, sous peine d'excommunication, de leur faire aucune peine, ni à aucun autre de leur parti.

Ces freres spirituels composerent de concert, conformément à l'ordre du pape, une requête dans laquelle ils citoient toutes les transgressions qui se commettoient contre la regle, & la présenterent à ce pontife, qui l'envoya au cardinal protecteur & au général, afin qu'ils en prissent une copie. Ubertain de Casal, plus piqué que les autres dans cette affaire, parce qu'on lui avoit objecté plusieurs crimes, fit un traité sous le nom de Raimond Gaufredy, où il expliquoit plus clairement vingt-cinq transgressions des préceptes de la regle, & dix qui étoient contre la déclaration de Nicolas III. Le général & ses adhérens répondirent à ces deux écrits, qu'ils regardoient comme injurieux à l'Ordre. Ubertain de Casal fit bientôt après une réplique à cette réponse, sur laquelle les autres ne demeurèrent pas dans le silence : en sorte que deux ans s'écoulerent dans ces contestations, sans que les affaires en fussent en meilleur état.

Cependant Gonzalve, général de l'Ordre, ne voyant que trop la vérité des plaines que faisoient les Spirituels, &

voulant prévenir les suites que pourroit avoir la connoissance qu'ils donnoient des désordres de la communauté, indiqua, la même année 1310, un chapitre général à Padoue, dans lequel on fit plusieurs réglemens contre les relâchemens qui s'étoient introduits, particulièrement pour la réception de l'argent, pour la trop grande somptuosité des bâtimens, & pour l'usage de la viande, qu'on borna au dîner. Pendant que le chapitre se tenoit à Padoue, & que les conférences continuoient à Avignon, les freres spirituels, dont la plus grande partie étoient en Provence & en Toscane, étoient fort maltraités. Les Provençaux pouvoient plus aisément se défendre de cette persécution, que les Toscans, parce qu'ils étoient près du pape: les Toscans, voyant que l'ordonnance de ce pontife en leur faveur ne les mettoit pas à couvert des insultes de leurs adversaires, se séparèrent de l'Ordre, & élurent un général qu'ils voulurent faire confirmer par le pape; mais leur entreprise fut regardée comme un attentat qu'on ne devoit point souffrir, & qui donnoit lieu, par sa témérité, de croire ou au moins de douter que les crimes dont on les accusoit étoient véritables: ce qui fut cause que ceux qui les protégeoient les abandonnerent.

Le général de l'Ordre, voulant profiter de cette occasion pour maintenir la cause de la communauté, fit la visite de la province de Toscane, & employa toute son autorité pour les réduire à l'obéissance & à l'exacte pratique de cette pauvreté, dont les transgressions leur étoient si sensibles & si insupportables dans les religieux de la communauté: en conséquence, il écrivit une lettre au provincial, avec ordre de la faire lire dans tous les couvens; par cette lettre, il lui ordonnoit de priver les religieux de toutes les rentes, vignes, possessions, & autres choses qui pouvoient avoir été introduites contre la pauvreté, avec défense d'en recevoir à l'avenir.

Quoique les peres spirituels fussent beaucoup déchus de l'estime qu'on avoit pour eux, & nonobstant l'avantage que le général de l'Ordre tiroit de ce qu'ils étoient abandonnés de ceux qui les avoient protégés avant l'élection inconsidérée qu'ils firent d'un général de leur corps, les affaires

n'en étoient pas plus avancées, & restèrent toujours indé-
cises jusqu'en 1312, qu'étant rapportées & examinées dans
le concile général de Vienne, elles commencèrent à changer
de face, par les décisions de ce concile, qui furent en faveur
de la communauté. Le pape ayant tenu un consistoire
secret le 5 mai, on y décréta contre Ubertain de Casal &
ses adhérens, que la façon de vivre de la communauté de
l'Ordre étoit permise & suffisante pour la vraie observance
de la règle; & le lendemain ce pontife fit publier dans la
troisième session du concile, une bulle, par laquelle il dé-
clara, entre autres choses, que les frères mineurs, par leur
profession, ne sont pas plus obligés aux préceptes de l'évangile
que les autres chrétiens. Il y marqua les endroits de la règle
qui obligent; il défendit de quêter de l'argent, d'avoir re-
cours à des amis spirituels pour en recevoir, hors les cas
portés par la règle ou la déclaration de Nicolas III, de
mettre des tronc dans les églises, & déclara que les frères
mineurs ne pouvoient pas hériter. Il défendit aussi les celliers
& greniers dans les couvens, où les aumônes suffisoient
pour l'entretien des religieux: enfin il résolut & termina
la principale difficulté dont il s'agissoit, en déclarant que
les religieux, en vertu de la règle, sont obligés à de pauvres
usages prescrits par la règle.

Quant à la doctrine de Pierre-Jean Olive, sur laquelle il
y avoit de grandes disputes, il fut résolu que le pape censu-
reroit trois de ses propositions. La première, que l'essence
divine engendre & est engendrée; la seconde, que l'ame de
l'homme, comme raisonnable, n'est pas la forme de son
corps; & la troisième, que Jésus-Christ reçut le coup de
lance avant qu'il fût mort: on remit l'examen du reste au
chapitre général, avec pouvoir d'en ordonner ce qu'il juge-
roit à propos. Les défenseurs d'Olive, qui, par ces déci-
sions, se voyoient frustrés de leurs espérances, cherchant à
couvrir l'adhérence & l'attachement qu'ils avoient pour les
sentimens de cet auteur sous un spécieux prétexte de cha-
rité & de justice, se plaignirent de ce qu'on traitoit avec
trop de sévérité un homme qui s'étoit toujours soumis à la
correction de l'Eglise, & disoient que si quelque point de sa
doctrine méritoit la censure, il n'étoit pas juste de commettre
le

le jugement aux supérieurs de l'Ordre, qui s'étoient déclarés ses parties, & qui l'avoient persécuté durant sa vie & après sa mort, que pour sept ou huit articles qu'on n'approuvoit pas, il étoit bien dur & extraordinaire qu'on condamnât tous les autres, puisque de célèbres auteurs s'étant trompés en quelques choses, n'avoient point été condamnés dans tous leurs ouvrages. Mais les adversaires d'Olive l'emportèrent sur ses défenseurs, & empêchèrent qu'on ne changeât rien de ce qui avoit été résolu. Bzovius attribue encore d'autres hérésies à ce religieux, mais sans aucun fondement.

Le pape, qui ne cherchoit que la paix & l'union, ne se contenta pas de faire ces réglemens, & de recommander à tous les supérieurs de l'Ordre de faire observer exactement la regle, selon la déclaration qu'il leur avoit donnée : il leur ordonna de plus de traiter avec charité, & sans distinction, les religieux qui avoient été soustraits à leur juridiction pendant ces disputes, & même de les élever aux charges comme les autres, & à ceux-ci de se soumettre à l'obéissance, & de s'unir à l'Ordre dans un esprit de paix. Ubertin de Casal, qui craignoit qu'on ne lui fît de la peine, parce qu'il avoit pris le parti des spirituels avec plus de chaleur que les autres, ayant entendu cette décision du souverain pontife, s'écria : *Pere saint, sauvez-moi selon votre parole* ; & afin de se le rendre favorable & d'obtenir sa protection, il lui représenta qu'il étoit venu par ses ordres ; qu'il avoit beaucoup souffert de la part de ses ennemis ; qu'il savoit que la persécution augmenteroit, s'il le livroit entre leurs mains ; & qu'ainsi il lui demandoit la permission pour lui & pour les religieux zélés pour l'observance, de se séparer d'eux, afin d'observer plus commodément, & sans être inquiétés, la regle, selon les déclarations qu'il venoit de faire. Le pape lui refusa sa demande, & déconcerta les spirituels, dont quelques-uns retournerent à l'obéissance des supérieurs, & les autres se retirèrent en différentes provinces, pour y vivre dans l'indépendance. Mais les censures que le pape fulmina contre eux les firent revenir à l'union de l'Ordre, & ils reconnurent leur faute. Ubertin de Casal obtint dans la suite du pape Jean XXII, en 1317, la permission de passer dans l'Ordre

de S. Benoît, dont il prit l'habit dans l'abbaye de Gemblours en Brabant.

Après la mort de Clément V & du général Alexandre d'Alexandrie, la vacance du saint siège & du généralat de l'Ordre donna lieu aux freres spirituels de reprendre leur premier dessein de se séparer de la communauté de l'Ordre. Pour l'exécuter, ils s'assemblerent au nombre de cent vingt dans la Provence & le Languedoc, & avec le secours de plusieurs séculiers, ils s'emparerent par force des couvens de Narbonne & de Béziers, établirent un custode & des gardiens, changerent la forme de leurs habits, & reçurent indifféremment ceux des autres provinces qui se voulurent joindre à eux. Les habitans de Narbonne & de Béziers les appuyoient, les regardant comme les disciples de Pierre-Jean Olive, qui avoit été Novice à Béziers, & étoit mort à Narbonne, où l'on dit qu'il faisoit alors beaucoup de miracles; ceux de la province de Toscane se retirerent en Sicile. Mais le général Michel de Cesene, qui ne fut élu que dans le chapitre général tenu à Naples le dernier jour de mai 1316, quoique son prédécesseur, Alexandre d'Alexandrie, fût mort dès le mois d'octobre 1314, pria le pape Jean XXII de faire rentrer dans l'union de l'Ordre ces religieux qui s'en étoient ainsi séparés. Ce pontife écrivit à Frédéric, roi de Sicile, pour remettre entre les mains des supérieurs ceux qui étoient dans ses états, qui n'avoient pas voulu se soumettre à l'ordonnance de son prédécesseur Clément V; & pour ceux de Languedoc, il leur envoya Bertrand de la Tour, provincial de Guienne, afin qu'il tâchât de les ramener à leur devoir par les voies de la douceur. Ce moyen ayant été inutile, Bertrand leur signifia, de la part du pape, de quitter leurs habits courts & étroits, avec leurs petits capuces: ils répondirent que ce qu'il demandoit étoit une des choses auxquelles ils ne devoient pas obéir, puisque l'habit qu'ils avoient pris étoit conforme à l'esprit de S. François & à sa regle, & qu'ils ne croyoient pas agir en cela contre la déclaration de Clément V. Mais Bertrand persistant à dire que le pape avoit absolument désapprouvé cet habillement, & qu'il avoit ordonné qu'à l'égard de la qualité & la forme des habits, les religieux

devoient obéir à leurs supérieurs, leur fit signifier le commandement que leur faisoit ce pontife de se réunir à l'ordre, & se soumettre à leurs supérieurs, dont ils appelerent au pape futur.

Jean XXII en ayant été averti, ordonna aux officiaux de Béziers & de Narbonne de les citer juridiquement à comparoître en sa présence dix jours après la signification qui leur en auroit été faite. Il fallut obéir à un ordre si précis. Quarante-six sortirent du couvent de Narbonne, & seize de celui de Béziers. Il y en eut d'autres qui se joignirent à eux, & étant arrivés un peu tard à Avignon, au lieu d'aller au couvent, ils passerent la nuit à la porte du palais du pape. Le lendemain ils furent introduits à l'audience, & écoutés fort patiemment par le pontife, qui, ayant jugé leurs raisons frivoles, leur commanda de se soumettre à leurs supérieurs; & sur leur refus, sa sainteté les fit arrêter, & donna commission, de vive voix seulement, à Michel de Monaco, religieux de l'Ordre & inquisiteur de la foi, de procéder contre eux, comme suspects d'hérésie & rebelles à l'église. Quelques-uns reconnurent leur faute; mais il y en eut vingt-cinq qui persévérèrent dans leur opiniâtreté, soutenant que le pape offensoit Dieu par le commandement qu'il leur faisoit. Ils ajoutaient que Clément V s'étoit trompé dans sa déclaration au sujet de la forme des habits, des celliers & des greniers qu'il avoit permis dans quelques couvens; que ceux qui vivoient selon cette déclaration se damnoient; que la regle de S. François n'étoit pas différente de l'évangile, & que le pape ne pouvoit dispenser personne des obligations qu'elle contenoit. Le pape, informé de ces extravagances, fit expédier une commission en forme à l'inquisiteur, pour procéder contre eux comme hérétiques.

Les deux grands points de ce différent consistoient dans la forme de l'habit & dans les provisions de blé & de vin; les freres spirituels prétendoient que ceux qui se disoient de la communauté, ne pouvoient pas porter des habits amples & longs, & de bonnes étoffes, avec de grands capuces; mais seulement de pauvres habits courts & étroits, avec de petits capuces; ils blâmoient les provisions de

blé & de vin que ceux de la communauté faisoient aussi dans le temps de la moisson & des vendanges, quoiqu'elles fussent le produit des aumônes. Le pape, afin de les humilier davantage, & leur ôter tout espoir de réussir dans leurs prétentions, fit une nouvelle déclaration, qui se trouve parmi ses Extravagantes, de *verborum significatione*, où, après avoir approuvé celles de Nicolas III & de Clément V, il ordonna à tous les religieux de se soumettre pour ces deux articles au jugement de leurs supérieurs.

Le pape obligea par-là les freres spirituels de se réunir à l'Ordre, & ordonna à Michel de Monaco, inquisiteur, de faire le procès à ceux qui refuseroient d'obéir ; ceux qui purent échapper à la recherche qu'on en fit, s'enfuirent en Sicile, pour se joindre à quelques-uns de leurs compagnons qui s'y étoient retirés auparavant ; & persistant à ne vouloir point reconnoître les supérieurs de l'Ordre, ils élurent pour général Henri de Ceva, de la province de Gênes, qu'ils crurent le plus propre à les soutenir dans leur rébellion. Cette témérité irrita leurs parties & les juges : on ne se contenta pas de les poursuivre comme désobéissans, on leur imputa encore des hérésies ; & des vingt-cinq spirituels qui avoient été arrêtés à Avignon, quatre furent brûlés à Marseille comme hérétiques, pour avoir toujours soutenu que les préceptes de la regle étoient indispensables. Un cinquieme se reconnut, & fut condamné à une prison perpétuelle ; les vingt autres désavouèrent publiquement ce qu'ils avoient avancé. Enfin par une bulle du 23 janvier 1318, le pape condamna les spirituels comme scandaleux, apostats, schismatiques, & hérétiques, & les supérieurs de l'ordre reprirent encore l'examen de la doctrine de Pierre-Jean Olive, & la firent condamner en plusieurs chefs.

Luc Wading. *Annal. Minor. Tom. II & III.* Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. Tom. I. lib. 5. cap. 6.* Marc de Lisbonne, *Chroniq. de l'Ordre de S. François, Tom. II.*

CHAPITRE VI.

Des freres mineurs Clarenins.

APRÈS les persécutions suscitées aux hermites célestins pour détruire leur congrégation, le frere Ange de Cordon, étant de retour en Italie, se retira dans la Marche d'Ancone, entre Ascoli & les montagnes de Norsia, près de la riviere de Clarene, où, en 1302, ayant assemblé quelques disciples, il commença la congrégation des Clarenins, qui furent ainsi appelés à cause de cette riviere. Il vécut assez tranquillement dans cette solitude avec ses compagnons, jusqu'en 1317, que Jean XXII fit citer les Spirituels à comparoître en sa présence, pour y rendre compte de leur conduite, & principalement du refus qu'ils faisoient de se soumettre aux supérieurs de l'Ordre. Le frere Ange y fut aussi cité, comme séparé du reste de l'Ordre, dont il ne reconnoissoit pas les supérieurs. Ce S. religieux, qui n'avoit pris la conduite de ses freres que sous l'autorité de Célestin V, qui avoit approuvé les hermites de ce nom, ne fit aucune difficulté de comparoître, d'autant plus qu'il étoit dans la disposition d'obéir au souverain pontife, auquel il répondit toujours avec beaucoup de soumission, nonobstant la sévérité avec laquelle il l'interrogea sur plusieurs articles capables de le perdre, s'il en avoit été coupable : mais comme sa conscience ne lui reprochoit rien, il répondit à tous ces articles d'une maniere fort sage & prudente ; il avoua franchement qu'il se faisoit honneur d'observer la regle de S. François, & de se dire frere mineur ; que s'il étoit séparé du reste de l'Ordre, ce n'étoit pas qu'il l'eût quitté, mais que c'étoit plutôt les supérieurs qui l'en avoient chassé ; que s'il ne s'étoit pas soumis à la bulle de Boniface VIII, qui commandoit la réunion de l'Ordre, sous peine d'excommunication, ce n'étoit que parce qu'elle ne lui avoit pas été signifiée juridiquement, outre que, selon plusieurs docteurs, elle ne

pouvoit obliger personne, parce qu'elle étoit subreptice; il vouloit continuer à se justifier; mais le pape lui imposa silence, ce qui lui parut si rude, qu'il ne put s'empêcher de lui dire qu'il écoutoit avec beaucoup d'attention ses calomniateurs, & qu'il ne vouloit pas recevoir sa justification. Le lendemain le pape l'obligea de recevoir l'absolution par précaution, & lui ordonna de retourner à l'obéissance de ses supérieurs, ou de passer dans un autre ordre approuvé. Frere Ange répondit, toujours avec la même soumission, qu'il étoit d'un ordre approuvé, puisqu'il avoit fait profession d'hermite de Célestin V, entre les mains même de ce pape. Ces réponses furent trouvées si justes, qu'on ne l'inquiéta plus. Il fut renvoyé en paix, & après avoir beaucoup augmenté sa congrégation, il mourut saintement à Naples en 1340. Il avoit enseigné la théologie au bienheureux Simon de Cassia, de l'Ordre des hermites de S. Augustin, qui, par reconnoissance, voulut faire son oraison funebre. Ange de Clarene, étant en Achaye, avoit appris la langue grecque, & avoit traduit quelques ouvrages grecs & latins. Il a aussi composé d'autres ouvrages de piété.

Après sa mort, sa congrégation subsista, & s'étant entièrement soustraite à l'obéissance des supérieurs, elle se mit sous la juridiction des ordinaires; elle s'étendit dans les diocèses de Fermo, d'Ascoli, de Spolette, d'Amérina, de Narny, d'Aquila, & de Reate. Il y avoit aussi plusieurs monastères de filles qui y étoient unis, & avoient les mêmes observances que les Clarenins. Cependant, en 1472, les principaux de cette congrégation voulurent se joindre aux freres mineurs, & obéir au ministre général de l'Ordre. Pierre l'Espagnol alla, au nom des autres, trouver le pape Sixte IV, & ayant reçu de ses mains l'habit de frere mineur, il en obtint une bulle au mois de mars de la même année, par laquelle ce pontife leur accorda la permission de se mettre sous l'obéissance du général de l'Ordre de S. François, & d'élire un d'entre eux tous les trois ans pour vicaire général, sauf la confirmation du général de l'Ordre. Par une autre bulle du mois de novembre de la même année, il permit aux religieuses de cette congrégation de

se mettre sous la juridiction du même général, & de choisir des freres mineurs pour confesseurs; il leur donna l'église & le monastere de S. Jérôme de Rome, qui avoient appartenu aux religieux de l'Ordre des hermites de S. Jérôme de Fiesoli, & leur accorda, aussi bien qu'aux Clarenins, tous les privilèges dont jouissent les mineurs, ce qu'il confirma en 1474. Néanmoins une partie de ces Clarenins, ne pouvant souffrir que leurs confreres eussent abandonné leurs observances & quitté leur habit, qu'ils appeloient *Becha*, ne voulurent plus avoir de communication avec eux. Ainsi la congrégation des Clarenins fut divisée. Une partie resta sous la juridiction des ordinaires, & l'autre se soumit à celle du général de l'Ordre de S. François. Ceux-ci eurent un vicaire général jusqu'à ce que les autres couvens des Clarenins eussent reconnu l'autorité du général; & comme ils avoient des provinces séparées, ils vécurent sous un gouvernement particulier.

Jules II ayant convoqué, en 1506, un chapitre généralissime, auquel toutes les congrégations, qui se disoient de l'Ordre des mineurs, eurent ordre de se trouver, n'oublia rien pour réunir tout l'Ordre; mais voyant que la chose étoit impossible, il voulut au moins ne laisser subsister que les deux principaux membres de l'Ordre de S. François, savoir, les conventuels & les observans; ordonna que les autres congrégations, comme Clarenins, Amadéistes, Colétans, du Capuce ou du S. Evangile, eussent à s'incorporer dans l'un ou dans l'autre de ses deux membres, & fit pour ce sujet expédier une bulle de la même année 1506. Les Clarenins & les Amadéistes obtinrent cependant des lettres contraires à cette bulle, qui leur permettoient de rester dans leur état. Le pape, informé qu'ils les avoient obtenues par surprise, les révoqua par une autre bulle de 1510, voulant qu'il n'y eût dans l'Ordre de S. François que les conventuels & les observans, & que les Clarenins & les Amadéistes, dans le terme de cinq mois déterminé, eussent à se déterminer sur le choix des uns ou des autres, pour s'incorporer avec eux; il leur permettoit par la même bulle de rester dans leurs couvens, & d'y vivre dans leurs observances, selon leur réforme, sous l'obéissance de leurs gar-

diens, jusqu'à ce que le général & les provinciaux, auxquels ils se soumettoient, en eussent ordonné autrement. Un ordre si absolu & si bien signifié par cette seconde bulle, ôta aux Clarenins & Amadéistes toute espérance de se soustraire à la dépendance des uns ou des autres; c'est pourquoi ils commencèrent à penser sérieusement au parti qu'ils avoient à prendre. Les sentimens étoient différens; mais le plus grand nombre voulut s'incorporer dans les conventuels: le pape en étant informé, voulut qu'on pût les distinguer des observans, & leur défendit de porter à l'avenir des focques ou des sandales de bois, & d'aller nu-pieds, selon l'usage des observans. Les Clarenins, qui ne s'attendoient pas à ce changement dans leurs pratiques, aimant mieux conserver les austérités dont ils avoient toujours fait profession, quitterent leur premier dessein, & se soumirent, avec tous leurs couvens, aux vicaires généraux des observans, avec le consentement du Pape. Il y en eut néanmoins qui, se repentant de cette union, voulurent se soustraire à leur juridiction; mais Jules II, par une autre bulle du 5 mars 1512, leur défendit de le faire, & soumit derechef leurs personnes & leurs couvens à la juridiction & l'obéissance des supérieurs des observans, & leur accorda la liberté de vivre selon leurs observances, nonobstant cette soumission. Le pape Léon X, successeur de Jules II, pour maintenir l'union entre ceux qui se disoient réformés de l'Ordre de S. François, convoqua, en 1517, un chapitre généralissime de l'Ordre, à la sollicitation de plusieurs princes, & ordonna aux religieux des congrégations, des Amadéistes, Clarenins, du S. Evangile ou du Capuce, & sous quelque autre nom qu'elles se trouvaient, qui vivoient dans la réforme sous des provinciaux non réformés, d'élire dans chaque province où ils demeuroient, des prêtres de leur réforme, pour les envoyer à ce chapitre: par une bulle de la même année 1514, il sépara les conventuels d'avec les observans, ordonna qu'à l'avenir les réformés seuls auroient voix au chapitre général de tout l'Ordre, & déclara que sous le nom de réformés, il entendoit les Clarenins, Amadéistes, Coletans, du S. Evangile ou du Capuce, & sous quelque autre nom qu'ils fussent, voulant

voulant qu'ils quittassent tous ces noms, pour prendre celui de freres mineurs de la réguliere observance.

Cependant il y a apparence que ces réformés ne restèrent pas long-temps sous la juridiction des provinciaux non réformés : car il paroît par les annales de l'Ordre, & par une autre bulle de Léon X, que, dans le chapitre général tenu à Lyon en 1518, on érigea une province pour les Amadéistes, sous le titre de S. Pierre au Mont-d'or, ou *in Montorio*, à cause que le principal couvent qu'ils avoient à Rome portoit ce nom, & qu'on en érigea une autre pour les Clarenins, sous le titre de S. Jérôme, auquel l'église de leur principal monastere, à Rome, étoit dédiée : ce qui fut confirmé sous le généralat du cardinal Quignonez, & sous celui de Paul Pisori qui lui succéda en 1529. En 1536, le pape Paul III érigea une autre province sous le nom de S. Barthelemi en l'isle, qui est le titre d'une paroisse de Rome, qu'on leur donna apparemment pour les dédommager de l'église de S. Jérôme, qu'ils céderent à la confrérie de la Charité, à laquelle Clément VII (qui en avoit été l'instituteur n'étant encore que cardinal) l'avoit donnée dès 1524. Les observans possèdent encore aujourd'hui cette église, avec un magnifique couvent qu'ils y ont fait bâtir.

Enfin le pape S. Pie V, pour couper racine à toutes les divisions qui survenoient encore tous les jours au sujet de ces différentes congrégations, donna un bref le 23 mai 1566, par lequel il abolit entierement les congrégations des Clarenins, des Amadéistes, & généralement celles que l'on appeloit *de la Becha*, ou de quelque autre nom qu'elles fussent ; il supprima leurs statuts, leurs rités, leurs cérémonies, les releva des obligations qu'elles avoient contractées, & voulut que les religieux de ces congrégations, pour le bien de la paix, pussent être élevés aux emplois & offices honorifiques de l'ordre de S. François, & eussent la préséance indifféremment avec les observans, comme s'ils avoient reçu leur habit & fait profession parmi eux dès le commencement : par le même bref, il supprima la province de S. Pierre *in Montorio*, qui avoit été assignée aux Amadéistes, & celle de S. Jérôme ou de S. Barthelemi

de Rome, qui avoit été érigée en faveur des Clarenins. Par un autre bref de 1570, il confirma le précédent, & le rendit commun pour les Amadéistes & les Clarenins qui étoient dans la province de S. François, ce qu'il étendit aussi à ceux de Brescia par un autre bref. Enfin Grégoire XIII ordonna que toutes ces congrégations seroient incorporées parmi les Observans, & celle des Clarenins fut, par ce moyen, entièrement supprimée.

Cependant, comme cette incorporation ne plaisoit pas à tous les intéressés, les censures & la défense de Pie V n'empêcherent pas que quelques-uns parmi les Clarenins & les Amadéistes, & même parmi les Capucins & les Observans, ne passassent chez les Conventuels sans aucune permission; ce qui fit que Grégoire XIII, par un bref du 20 décembre 1581, pour éviter tout scandale, permit, pour cette fois seulement, à ceux qui avoient ainsi passé chez les Conventuels, d'y rester. Ce pontife donna permission aux provinciaux de les absoudre de leur apostasie, & fit défense aux supérieurs des Observans de les inquiéter.

Luc. Wading, *Annal. Minor. Dominic. de Gubernatis, orb. Seraphic.*

CHAPITRE VII.

De la congrégation de Philippes de Majorque.

EN 1328, Philippes de Majorque, n'étant encore que séculier, s'affocia quelques compagnons, & voulut instituer un nouvel Ordre sous la règle de S. François, qui n'eût rien de commun avec celui des Freres Mineurs, & ne dépendît en aucune maniere des supérieurs de cet Ordre; il prétendit que le sien seroit semblable à celui de Cîteaux, dont les religieux étoient distingués des Bénédictins, tant par l'habillement que par les observances, quoiqu'ils suivissent la règle de S. Benoît. A cet effet, il présenta une supplique au pape Jean XXII, dans laquelle il prit la qualité de trésorier de S. Martin de Tours, & demanda à sa

saincteté de lui permettre, & à ses compagnons, de suivre la regle de S. François dans toute sa pureté & sans aucune déclaration, de recevoir les aumônes qui leur seroient offertes, pour ne vivre que de ces aumônes & du travail de leurs mains, de l'établir dans les lieux qui leur seroient accordés hors les villes, pourvu qu'il n'y eût aucun fonds ni rentes qui y fussent annexés, & de leur donner pour protecteur un cardinal qui gouverneroit leur congrégation, & corrigeroit les défauts qui s'y pourroient trouver; il finissoit sa requête en disant que, quoiqu'il fût indigne, à cause de ses péchés, d'obtenir la grace qu'il demandoit, ce seroit néanmoins une chose indigne de la lui refuser, & que comme le chemin où il désiroit qu'on le conduisît pour arriver à la perfection chrétienne, procédoit du S. Esprit, ce seroit un effet de l'esprit malin de l'empêcher d'y entrer. Si on me refuse ce que je demande, ajoutoit-il, que reste-t-il? Que le ciel entende ce que je dis, & que la terre reçoive les paroles qui sortent de ma bouche. Le pape fit examiner, dans un consistoire, cette requête arrogante, & on lui refusa ce qu'il demandoit d'une manière si peu convenable à l'esprit de la regle qu'il vouloit embrasser.

Philippes de Majorque ne se rebuta pas pour cela; il persista toujours dans sa résolution d'observer, avec ses compagnons, la regle de S. François à la lettre; & s'étant attiré, par sa vie austere en apparence, l'estime de plusieurs personnes, il obtint la protection de Robert, roi de Sicile, qui écrivit en sa faveur, en 1340, au pape Benoît XII, successeur de Jean XXII, pour le prier d'accorder cette grace à Philippes de Majorque. Le pape le refusa, comme avoit fait son prédécesseur, & fit connoître au roi de Sicile qu'il ne pouvoit accorder une chose qui avoit été refusée dans un consistoire, après une mûre délibération; il ajoutoit que cela pourroit avoir des suites & causer de nouveaux troubles dans l'Ordre de S. François, où les religieux observoient la regle avec les déclarations que ses prédécesseurs y avoient faites; que permettre à Philippes de Majorque d'observer cette regle à la lettre, & sans les déclarations, ce seroit introduire dans l'église un cinquieme

Ordre de religieux mendiants; que les Freres Mineurs & les religieux des autres Ordres qui ne seroient pas contens de leurs supérieurs, & qui ne voudroient pas se soumettre à leur correction, entreroient, pour l'éviter, dans ce nouvel Ordre; enfin il lui fit connoître que Philippes de Majorque étoit de la secte des Beghards, qu'il étoit un des plus grands défenseurs de leurs erreurs, qu'il les avoit prêchées publiquement, quoiqu'elles eussent été condamnées par le S. Siège, & qu'il ne cessoit de déclamer contre la conduite de Jean XXII & le S. Siège; que c'étoit un rebelle, & qu'il n'avoit donné jusqu'alors aucun signe de repentir. Ainsi cette congrégation n'eut aucun lieu.

Luc. Wading, *tom. III. Annal. Minor. Dominic. de Gubernatis, Orb. Seraphic. tom. I. lib. 5, cap. 9. §. 1.*

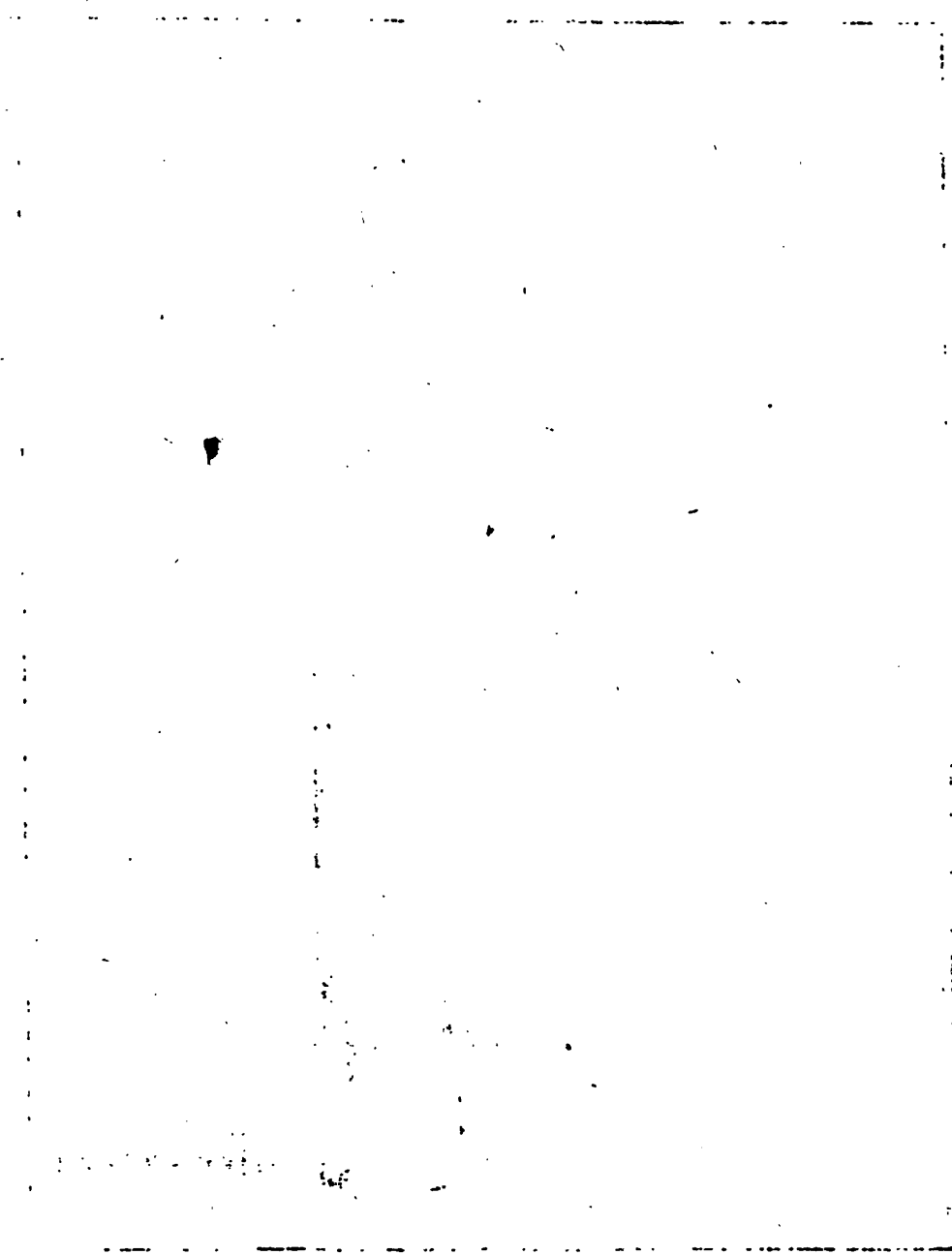
CHAPITRE VIII.

De la réforme des freres Jean des Vallées & Gentil de Spolette.

Sous le généralat de Geraud de Odonis, élu dans le chapitre général qui se tint à Paris en 1329, les religieux de l'Ordre de S. François, qui étoient portés au relâchement, trouverent un protecteur en la personne de ce général; loin de réformer les abus qui s'étoient glissés dans l'Ordre & de maintenir les réglemens faits par ses prédécesseurs pour l'observance de la regle, il porta le pape Benoît XII à faire, en 1336, d'autres réglemens qui tendoient, selon son inclination, au relâchement de la pauvreté & des autres austérités de l'ordre, les fit recevoir l'année suivante dans le chapitre général qui se tint à Cahors, & les envoya ensuite dans toutes les provinces; c'est ce qui donna occasion à l'établissement de la réforme de Jean des Vallées. Geraud de Odonis, dès 1334, avant d'entreprendre le dessein qu'il avoit d'affranchir l'Ordre de toutes ses austérités, jugeant, par une politique mondaine & une prudence de la chair, qu'il étoit nécessaire de se

Religieux de la Reforme
de Gentil Despolette

de Brilly f. 6



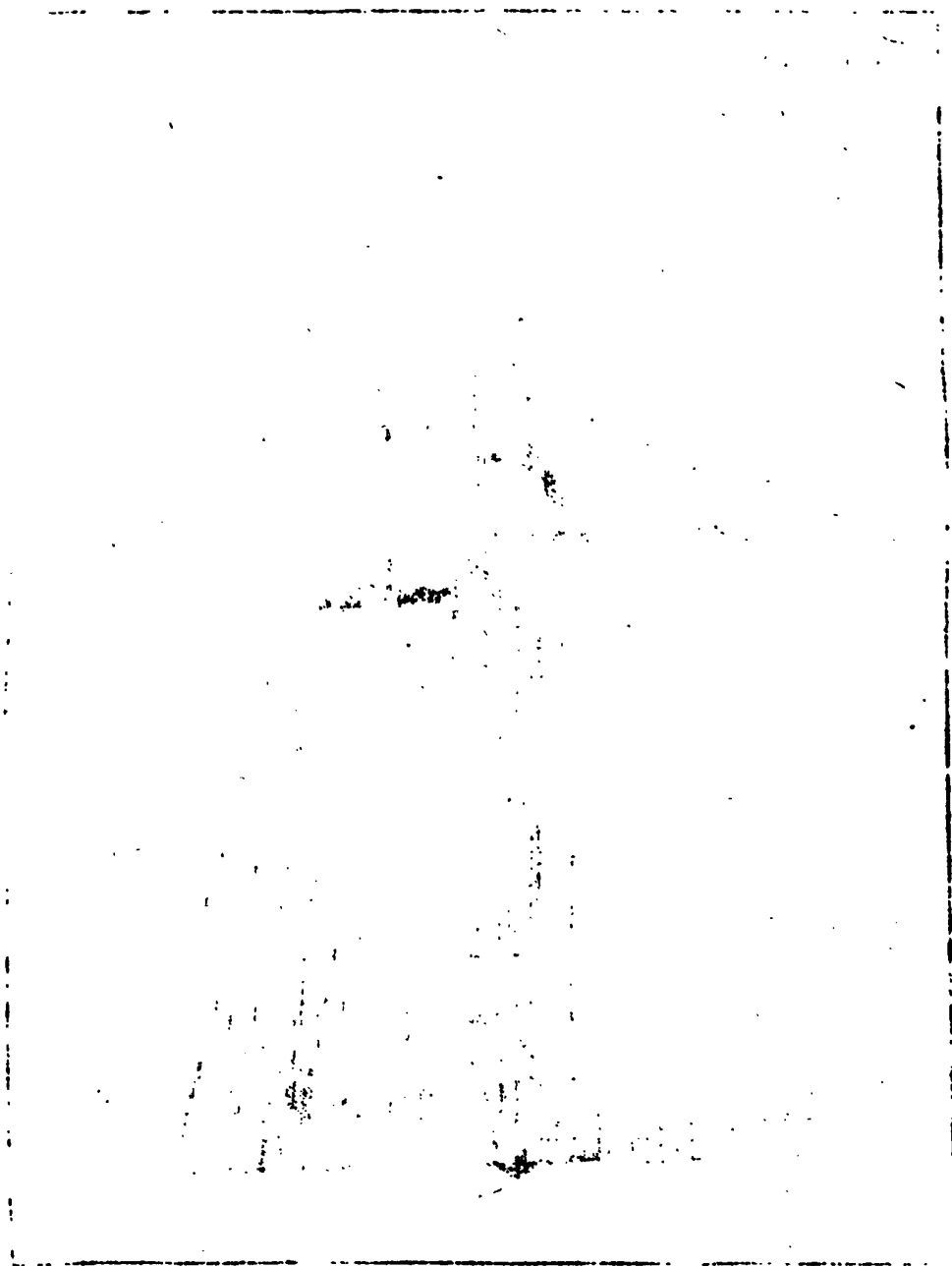
défaire de ceux qui pourroient apporter quelque obstacle à l'exécution de son projet, donna permission à ce réformateur, dont il craignoit le zele & la piété, de se retirer dans quelque lieu solitaire avec quelques autres religieux qui désiroient, comme lui, d'observer la regle dans toute sa pureté. Le frere Jean des Vallées, muni de cette permission, se retira à Bruliano, proche le Mont-Floride, entre Camerino & Foligni, où il bâtit un petit couvent qui avoit plus l'air d'une pauvre chaumière que d'une maison religieuse, & là, avec ces religieux zélés, il vécut dans une grande pauvreté & dans la pratique des austérités de sa regle, & de toutes les vertus évangéliques, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1351.

Fortanier Vassal, qui, dans le chapitre général tenu à Marseille en 1343, avoit succédé à Geraud de Odonis (que le pape Clément VI avoit fait patriarche d'Antioche l'année précédente), se montra favorable à ces réformés, & leur accorda toutes les graces qui dépendoient de lui; mais l'envie & la jalousie ne tarderent guere à s'y opposer, en excitant les murmures des non réformés, ou, pour mieux dire, des relâchés, qui se plainquirent ouvertement de la conduite & du gouvernement du général, sous prétexte que favorisant ces SS. Religieux & leur accordant tant de graces & de privilèges, il leur donnoit les moyens de se séparer de l'Ordre. Le pape, craignant que ce ne fût une occasion de faire renaître la division dans l'Ordre, défendit au général de leur accorder aucune exemption ou grace particuliere jusqu'à ce que le S. Siège fût mieux informé de leur maniere de vie, & qu'il eût ordonné ce qu'il jugeroit à propos sur ce sujet.

La publication de cette défense ne fit pas perdre à ces religieux l'esprit de leur vocation; ils s'abandonnerent entierement aux dispositions de la divine providence. Ils n'en furent pas moins fideles à l'observance de leur regle & à la pratique des vertus capables de les rendre agréables à dieu. Pour les récompenser de cette confiance & de cette conformité à sa sainte volonté, il leur donna la consolation de voir croître leur petite congrégation, non seulement par l'arrivée de plusieurs religieux, qui, quittant

les Réformés, où le désordre augmentoit de jour en jour, venoient se joindre à eux dans leur solitude, pour y observer la regle dans toute sa pureté ; mais encore par l'augmentation de quelques couvens qui leur furent donnés par les soins du frere Gentil de Spolette. Celui-ci, après la mort, de Jean des Vallées, étant regardé comme chef de cette même congrégation, quoiqu'il ne fût que frere laïque, obtint en 1351, du pape Clément VI, à la sollicitation de quelques seigneurs, quatre petits couvens de la province de S. François, qui furent ceux des Prisons, de Mont-Luci, de l'Hermitage, & de Jani ; il y demeura avec ses religieux, & eut la permission de recevoir des novices, & les autres religieux qui seroient portés à l'observance exacte de la regle. Ce pontife fit en outre défense aux supérieurs de l'Ordre de les troubler en aucune maniere.

Les supérieurs ne purent néanmoins souffrir cette séparation. Ils appréhenderent que cette congrégation naissante n'augmentât, & qu'elle ne causât une plus grande division que celles qui avoient été pacifiées sous les papes Clément V & Jean XXII ; aussi penserent-ils aux moyens de la détruire avant qu'elle fît un plus grand progrès : ce qui les y excita encore davantage, fut que ces religieux prenoient des habits différens des autres, & semblables à ceux des premiers réformateurs de Narbonne ; qu'ils ne vouloient avoir rien de commun avec le reste de l'Ordre, & qu'ils s'étoient presque entièrement soustraits à son obéissance. L'affaire fut proposée dans le chapitre général tenu en 1354 à Assise : la plupart des vocaux furent d'avis qu'on exposât au pape, en plein consistoire, que la conduite de ces solitaires menaçoit l'Ordre d'un nouveau schisme, & qu'on suppliât sa sainteté d'ordonner qu'on les traitât comme les sectateurs de Pierre-Jean Olive. Le général Guillaume Farinier, qui, en 1245, avoit succédé à Fortanier Vassal (que le pape avoit fait archevêque de Ravenne), s'opposa à ce dessein, leur faisant connoître que si on faisoit éclater cette affaire, le peuple en pourroit être scandalisé, & que cela exciteroit plus de bruit parmi les religieux ; on déféra à son avis & on remit à sa prudence le soin de dissiper cette nouvelle congrégation. Il étoit de son honneur, après une



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

T.vii.p.72.

Frere Mineur de l'Observance

sans Manteau

de Peilly f.

déférence si soumise, de réussir dans cette affaire; ainsi il commença à en chercher les moyens : le frere Gentil lui en fournit l'occasion, peu de temps après, par son imprudence. Ce général ayant voulu commander quelque chose à un de ses religieux, le frere Gentil fit retirer le religieux, & dit hardiment au général qu'il n'avoit aucune juridiction sur ceux qui étoient sous sa conduite. Les religieux qui accompagnoient le général, le portoient à punir ce téméraire qui méprisoit ainsi son autorité; mais il aima mieux temporiser encore & faire examiner secrètement la conduite que tenoient Gentil & ses religieux. Il trouva qu'ils avoient retenu chez eux, durant quelque temps, des hérétiques; & quoique ce fût dans le dessein de les convertir, comme ils n'y avoient pas réussi, il se servit de cela pour les rendre odieux au pape, en les accusant d'avoir communiqué avec ces hérétiques dans leurs propres maisons, en mangeant ensemble & en leur donnant retraite; ainsi que de les avoir laissé échapper sans correction ni châtement, faute d'en avoir donné avis aux inquisiteurs. Cette accusation, quoique fausse, eut tout le succès possible. Le pape Innocent VI, sans autre examen de cause, révoqua, par une bulle de la même année 1355, celle que Clément VI leur avoit accordée; les quatre couvens qu'on leur avoit donnés, furent remis sous l'obéissance des supérieurs de l'Ordre, avec un commandement exprès à frere Gentil & à ses religieux de se conformer aux autres pour l'habillement. Le général Alborno, légat du saint siège en Italie, pressé par les sollicitations du général, fit mettre en prison frere Gentil dans Orviété, avec deux de ses compagnons qu'il menoit à Rome. Ainsi le chef étant arrêté, & le frere Martin, aussi frere laïque, son principal coadjuteur, & religieux d'une éminente vertu, reconnue même par des miracles, étant mort l'année suivante, la congrégation fut aisément dissipée.

Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. III & IV.* Dominic. de Gubernatis. *Orb. Seraphict. tom. II.*

CHAPITRE IX.

Des Freres Mineurs de l'Observance, appelés Soccolans; Observantins, & Cordeliers,

LA réforme que Jean des Vallées & Gentil de Spolette avoient entreprise, & qui échoua par l'imprudence de ce dernier, eut un sort plus heureux sous la conduite du bienheureux Paulet de Foligny, disciple de ces deux réformateurs, avec lesquels il avoit demeuré dans la solitude de Bruliano. Il renouvela en 1368 cette même réforme, à laquelle on a donné le nom d'observance, & qui s'est si fort multipliée, qu'elle est présentement composée de plusieurs provinces & vicairies. Frere Paulet étoit fils d'un gentilhomme suédois, appelé *Vagnorius de Trinci*, qui s'établit à Foligny; n'ayant encore que quatorze ans, il reçut l'habit de l'Ordre de S. François en 1323: on lui avoit donné, au baptême, le nom de Paul; mais à cause de sa jeunesse & de sa petite taille, les religieux l'appeloient ordinairement Paulet. Il ne voulut être que frere laïque, afin de s'adonner aux exercices les plus humbles: il y joignit celui de la méditation, qu'il faisoit d'une manière si fervente, & avec de si grands transports de l'amour de Dieu, qu'on fut obligé de lui donner une cellule séparée des autres, parce qu'il troubloit ses voisins par ses soupirs & par les cris qui lui échappoient dans ses extases. Les abus qui s'étoient glissés dans l'Ordre, lui faisoient tant de peine, qu'il ne cessoit de prier Dieu d'y apporter quelque remède, & de toucher les cœurs de ses religieux, qui s'étoient si fort éloignés de l'esprit de leur saint fondateur, qu'ils ne faisoient aucun scrupule de transgresser la pauvreté & les autres observances de la règle. Le bienheureux Thomas de Foligny, qui fut martyrisé par les Bulgares, demouroit alors dans le même couvent, & y étoit dans une si grande réputation de sainteté, que frere Paulet se le proposa pour modèle. Il l'imita si bien, qu'il acquit bientôt la

la même estime & la même sainteté ; ils conféroient souvent ensemble sur les moyens de rétablir l'Ordre dans sa premiere ferveur : mais toutes ces conférences ne servoient qu'à augmenter en eux le désir qu'ils en avoient, sans oser se flatter d'y pouvoir jamais réussir ; les sentimens humbles qu'ils avoient d'eux-mêmes, ne leur permettoient pas de se croire capables d'une telle entreprise, ni même d'y penser ; mais Dieu, qui se plaît à donner sa grace aux humbles, & à les élever à proportion qu'ils s'humilient, voulut récompenser la confiance de Paulet en sa divine miséricorde, aussi bien que son humilité, en le choisissant pour exécuter ce qu'il demandoit par de si ferventes prieres, & désiroit avec tant d'empressement, ce qui arriva de la maniere suivante.

La congrégation de Gentil de Spolette ayant été dissipée, comme nous avons dit dans le chapitre précédent, frere Paulet se retira seul sur le Mont-Cesi, en un lieu solitaire, où le patriarche S. François avoit dressé une cabane de branches d'arbres, dans laquelle il se retiroit souvent, & dont frere Paulet fit un petit couvent ; il y joignit une petite église qu'il bâtit en l'honneur de l'annonciation de la S^{te} Vierge, & mit toutes choses en un tel état, que les novices qu'il prétendoit y élever, pourroient y recevoir & entretenir l'esprit de piété & de pauvreté ; mais les persécutions qu'il eut à souffrir de la part des religieux relâchés, lui firent abandonner cette solitude, & l'obligerent à se retirer seul, avec la permission des supérieurs, dans une tour de Foligny, qui avoit autrefois servi de prison, & que son parent Hugolin de Trinci, seigneur de cette ville, lui donna. Paulet ne se servit de cette retraite que pour vaquer avec plus d'assiduité à la priere, & pour pratiquer la mortification avec plus de rigueur. Son exemple animoit quelques autres religieux à la vertu, & leur inspiroit l'amour de la pauvreté & des autres observances ; il les y encourageoit par ses entretiens & par ses lettres, les fortifiant de plus en plus dans le dessein qu'ils avoient de s'unir à lui pour travailler à la réforme de l'Ordre.

Pendant que Paulet demouroit dans sa tour, & s'exerçoit dans la pratique de la vertu & de la piété, Thomas de Farignano, général de l'Ordre, vint à Foligni pour y présider au chapitre de la province de S. François qui y avoit été convoqué. Hugolin de Trinci, seigneur de cette ville, ayant fourni tout ce qui étoit nécessaire pour les frais de ce chapitre, le général, avant son départ, crut qu'il étoit de l'honnêteté de le remercier de ses libéralités. Hugolin le reçut avec toutes les marques d'estime & tous les honneurs que méritoit sa dignité, & se servit de cette occasion pour lui demander l'hermitage de Bruliano pour le frere Paulet, qui l'en avoit prié ; ce général lui promit, s'estimant heureux qu'il lui procurât cette occasion de lui témoigner sa reconnaissance : mais à son arrivée au couvent, quelques religieux lui ayant dit qu'il avoit accordé une chose qui pourroit porter préjudice à l'Ordre, par les troubles & les divisions qu'elle y pourroit causer, il fit réflexion à celles dont l'Ordre avoit été agité, & aux difficultés qu'on avoit eues pour les dissiper ; c'est pourquoi, se repentant de la parole qu'il avoit donnée, il retourna le lendemain vers Hugolin, pour qu'il lui permit de révoquer la permission qu'il avoit donnée à frere Paulet de demeurer à Bruliano, à cause des inconvéniens qu'il n'avoit pas prévus, & qui seroient sans doute nuisibles à l'Ordre. Ce seigneur, ne se payant pas de ces raisons, lui répondit qu'il ne souffriroit pas qu'on lui manquât de parole, ce qu'il dit de manière à faire connoître qu'ils s'en offensoient beaucoup ; en sorte que le général ne voulant pas déplaire à un bienfaiteur si illustre, & d'ailleurs son ami, fut obligé, par honneur & par reconnaissance, de confirmer ce qu'il lui avoit promis, nonobstant les oppositions des religieux.

Ce fut donc en 1368 que frere Paulet de Foligni jeta les fondemens de l'observance dans l'hermitage de Bruliano, situé dans un lieu désert, entre Foligni & Camerino. Il eut d'abord plusieurs compagnons qui le voulurent suivre & imiter son zèle ; mais la plupart n'eurent pas le courage de soutenir toutes les incommodités qu'on ressentoit dans ce lieu : car outre qu'il y avoit auprès du couvent un lac où

une infinité de grenouilles ne cessoient de coacer jour & nuit, il étoit environné de marais exhalant des brouillards épais qui corrompoient l'air ; l'humidité engendrait une multitude de serpens qui alloient jusques dans les chambres des religieux, & les piquoient souvent dans leurs lits ; on n'y avoit aucune fréquentation avec les hommes, on n'y buvoit point de vin, la terre ne produisoit rien, c'étoit un pays inculte ; on trouvoit seulement dans les montagnes quelques gens rustiques, mais pauvres, vêtus de peaux de brebis, & qui avoient pour chaussure des soques ou sandales de bois. Ce fut d'eux que frere Paulet apprit à porter des soques ou sandales de bois, dont l'usage devint commun dans plusieurs provinces, où les religieux ont été appelés, pour ce sujet, *soccolanti* (qui veut dire *porte soque*).

L'inconstance de ces religieux fut fort sensible au frere Paulet ; mais il eut la consolation de voir que leurs places furent bientôt remplies par d'autres plus constans. Frere Ange de Mont - Léon & frere Jean de Stronconio, prédicateurs célèbres, en furent les plus remarquables par leur mérite & par leur zele ; leur nombre augmenta de telle sorte, qu'il fallut agrandir les bâtimens de Bruliano. Hugolin de Trinci y contribua par ses libéralités ; le général leur accorda quelques autres couvens de la province de S. François, qui furent ceux des prisons, sur le Mont-Subaze, de Pistia, de Dani, de Mont-Luci, de Mont-Joïo & de Stronconio. Celui de Bouliano fut toujours regardé comme le chef de l'observance. Jules II, revenant de Bologne à Rome en 1511, voulut voir ce lieu ; il y vint avec sept cardinaux, mangea avec les religieux, & accorda des indulgences à perpétuité pour le jour de S. Barthelemi, en l'honneur duquel l'église étoit dédiée.

La même année de cet établissement, en 1368, le général, Thomas de Farignano fut déferé au pape, comme suspect d'hérésie. Cette accusation étoit vraisemblablement l'effet du chagrin que les religieux portés au relâchement avoient de ce qu'il favorisoit ceux qui étoient zélés pour l'observance ; il les avoit soustraits à la juridiction des provinciaux. Guillaume, évêque de Narni, qui avoit été religieux de l'Ordre, & le provincial de la province de S. François,

étoient les principales parties. Cette affaire dura six mois ; pendant lesquels il fut suspendu de son office : mais il fut pleinement justifié par une sentence publiée dans l'église de S. Pierre , en présence de trois cardinaux , & d'une grande foule de peuple ; son innocence fut si bien reconnue , que non seulement il fut rétabli dans les fonctions de sa charge , mais que le pape Grégoire XI le fit patriarche de Grade , & ensuite cardinal.

Il eut pour successeur dans le gouvernement de l'Ordre, Léonard de Giffon , qui fut élu en 1373 dans le chapitre qui se tint à Toulouse. Ce général ayant fait la visite des couvens qui étoient sous la conduite du frere Pauler , fut si satisfait de la maniere de vie des religieux qui y demeuroient , & si édifié de leur modestie , de leur simplicité , de leur pauvreté , de leur humilité , & de la solitude qu'ils gardoient (car on les retenoit dans les limites de ces petits lieux , de peur qu'ils ne s'étendissent trop), qu'il les crut fort propres à remettre tous les autres dans la pure observance de la regle. Il donna donc permission à frere Pauler , & aux gardiens de ces couvens d'aller & d'envoyer leurs religieux dans les provinces voisines , ou par-tout où ils jugeroient à propos.

Dans ce temps-là , la secte des frerots ou fratricelli avoit trouvé tant de protecteurs à Pérouse , qu'ils y avoient deux maisons , l'une dans la ville , & l'autre hors la ville. Ces hérétiques avoient commencé à semer leurs hérésies vers 1260 ; ils avoient eu pour chef Herman Pongiloup de Ferrare , qui avoit tellement trompé les peuples par son hypocrisie , qu'à sa mort on avoit érigé des autels en son honneur dans la ville de Ferrare , & que même dans l'église cathédrale on avoit exposé son portrait à la vénération des fideles ; mais vingt-neuf ans après sa mort , en 1300 , ses impostures furent reconnues & avérées , son corps fut déterré & brûlé par le commandement du pape Boniface VIII , & sa mémoire condamnée comme celle d'un hérétique. Ces frerots , qu'on appeloit aussi *Beghards* & *Beguins* , se répandirent presque dans toute l'Europe ; ils avoient des maisons dans lesquelles ils établissoient des supérieurs , à qui ils donnoient les titres de ministres , de custodes , & de gardiens. Ils portoient un habit religieux , demandoient l'aumône , & disoient qu'ils

gardoient à la lettre la regle de S. François ; cependant ils ne reconnoissoient pas les supérieurs de l'Ordre , sous prétexte d'avoir été établis par le pape Célestin V ; quelques-uns disoient avoir reçu l'habit de la main des évêques , d'autres se faisoient du tiers Ordre de S. François ; & parmi toutes ces impostures , ils mêloient des erreurs contre la foi. Jean XXI, dit XXII , informé de ce désordre , condamna cette secte (qu'il appela des frerots , Beguins ou Beghards & Bifoches) , comme une assemblée profane de gens qui s'étoient établis contre les saints canons , & avoient usurpé le nom & les droits d'une religion approuvée , défendant aux évêques de la tolérer. La bulle de ce pape est du mois de décembre 1317 ; cette secte , nonobstant la condamnation de ce pontife , ne fut pas si-tôt détruite. Ces frerots subsisterent encore plusieurs années en différentes provinces. Ils avoient deux maisons à Pérouse , lorsque Léonard de Giffon fut élu général de l'Ordre de S. François en 1373 ; ils s'y assembloient en grand nombre , & la protection que les bourgeois de cette ville leur donnoient , les rendoit tellement insolens , qu'ils insultoient les religieux de S. François , qui avoient aussi un couvent hors les murs de Pérouse , leur reprochant publiquement qu'ils avoient dégénéré de la pauvreté qui leur avoit été prescrite par leur pere , qu'ils vouloient avoir des bâtimens somptueux , des mets délicats , & des habits de prix ; ces hérétiques avoient même l'insolence de les arrêter lorsqu'ils passaient dans les places publiques , & de mettre la main sous leurs robes , pour faire voir qu'ils portoient du linge , leur demandant si c'étoit-là l'austérité que S. François leur avoit enseignée , & s'il étoit permis par la regle de porter des chemises. C'est de cette maniere & de plusieurs autres qu'ils reprochoient leur relâchement aux religieux de S. François. Le peuple croyoit ces hypocrites , il les regardoit comme les véritables enfans de ce Saint , & n'avoit que du mépris pour les freres mineurs , qui n'osoient plus sortir de leur couvent.

Le provincial , pour chercher un remede à ce désordre , assembla ses religieux pour avoir leur avis ; il y en eut qui crurent qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour arrêter l'insolence de ces hérétiques , que de donner le couvent de

Pérouse à frere Paulet & à ses compagnons , parce que leur vie austere confondroit celle de ces hypocrites. Ce conseil fut approuvé ; on fit venir à Pérouse frere Paulet , qui commença par une belle prédication qu'il fit au peuple : il y défia les frerots d'entrer en dispute avec lui , pour savoir qui étoient les véritables disciples de S. François. Au jour assigné , frere Paulet se présenta avec son compagnon devant une foule de peuple que la curiosité avoit attirée. Les frerots y vinrent avec beaucoup de fierté , & traiterent d'abord avec mépris ces deux freres laïques , les regardant comme des ignorans. Frere Paulet , qui mettoit toute sa confiance en Dieu , ne s'étonna point de leur insolence ; il écouta tout ce qu'ils avoient à lui reprocher touchant les abus qui s'étoient glissés dans l'Ordre , d'où ils concluoient que ceux qui étoient tombés dans le relâchement , ne pouvoient pas être les véritables enfans de S. François , mais bien ceux qui avoient souffert des persécutions pour pratiquer & soutenir l'étroite pauvreté , & qui vivoient dans un abaissement conforme à cet état. Après qu'ils eurent cessé de parler , Paulet leur répondit avec beaucoup d'humilité , que S. François n'avoit rien commandé dans sa regle avec tant d'exacritude , que l'obéissance au S. siège. Vous vous moquez , leur dit-il , de ce commandement ; car vous résistez aux ordres du pape & des prélats ecclésiastiques ; dont vous n'êtes les imitateurs qu'en apparence ; & c'est à tort que vous vous glorifiez d'être ses disciples. A ce reproche ils resterent confus , & s'en allerent sans répliquer un seul mot. Le peuple se moqua de ces hérétiques , & leur hypocrisie ayant été reconnue peu de temps après , ils furent chassés de la ville & de tout son territoire. Frere Paulet ayant été ainsi victorieux , reçut pour sa récompense le couvent de S. François du Mont , près de Pérouse , en 1374 ; l'honneur qu'il a acquis dans cette rencontre , aussi bien que la protection des supérieurs , qu'il mérita par sa bonne conduite , alderent beaucoup à fortifier & à augmenter sa congrégation ; le général Léonard Giffon lui donna plusieurs privilèges , & la recommanda à Pierre de Sora , provincial de la province de S. François , qui la favorisa de tout son pouvoir.

Dans ce temp-là on commença à distinguer les religieux

de l'Ordre de S. François par quatre noms différens ; savoir, les conventuels, les freres des hermitages, les freres de la Famille, & les freres de l'Observance. Il est vrai que depuis le pape Innocent IV, on appeloit conventuels tous ceux qui vivoient en communauté ; mais après les différentes réformes dont nous avons parlé, on donna principalement le nom de Conventuels à ceux qui suivoient le relâchement qui s'étoit introduit dans l'Ordre. Les freres des Hermitages étoient ceux qui demeuroient dans de petits couvens & dans des lieux solitaires, & ce nom fut toujours donné aux disciples de frere Paulet, jusqu'à ce qu'ayant réformé les grands couvens, on leur donna le nom de freres de l'Observance. Enfin on appela freres de la Famille tous ceux qui entreprenoient une nouvelle façon de vie, comme s'ils eussent fait une famille particuliere. C'étoient les noms que donnoient les généraux & les provinciaux au frere Paulet en lui écrivant ; car celui d'Observance ne fut approuvé qu'au concile de Constance, & s'étendit depuis dans toutes les provinces. La congrégation se trouvoit déjà composée de douze couvens, en 1380, dans la province de S. François. Frere Mathieu d'Amerino, qui en étoit provincial, lui en confirma la possession, & donna à frere Paulet un pouvoir absolu pour le gouvernement de ses religieux, & pour les envoyer où il jugeroit à propos. Le général Louis Donat lui donna encore le couvent de Forano dans la province de la Marche.

Il y avoit pour lors schisme dans l'Ordre au sujet des généraux, & ce schisme avoit commencé avec celui de l'église après la mort du pape Grégoire XI, arrivée en 1378. Ce pontife avoit reporté le S. Siège d'Avignon à Rome, d'où il avoit été transféré depuis soixante-douze ans. Il y arriva au commencement de l'année 1377, & y mourut l'année suivante. Les romains, craignant que si on faisoit un pape françois, il ne transférât encore le siège à Avignon, obligèrent, par force, les cardinaux d'élire un pape italien. Les cardinaux protesterent contre cette violence, & choisirent Barthelemi Pignani, Archevêque de Bari, quoiqu'il ne fût pas cardinal. Il fut élu le 8 avril 1378, & prit le nom d'Urbain VI. Mais les cardinaux fran-

çois & espagnols s'étant assemblés quelque temps après à Fondi, au royaume de Naples, avec trois cardinaux italiens, prétendirent qu'on avoit gêné leurs suffrages, & élurent pour pape Robert de Geneve, qui prit le nom de Clément VII. Léonard Giffon, général de l'Ordre de S. François, prit le parti de ce dernier. Urbain VI, voulant s'en détacher & l'attirer dans le sien, lui envoya le chapeau de cardinal; mais Jeanne I^{re}, reine de Naples, pour laquelle ce général avoit beaucoup de déférence, l'obligea de le refuser & de le prendre de la main de Clément VII, ce qui fit qu'Urbain VI le déposa, & dans le chapitre qui se tint à Trigonie en 1379, Louis Donat fut élu général par les voix de douze provinces. D'un autre côté, Léonard Giffon, qui avoit été fait cardinal par l'anti-pape Clément, & qui, nonobstant sa déposition, gouvernoit encore l'Ordre, tint un autre chapitre général à Naples, où il fit élire un autre général pour lui succéder dans le gouvernement de l'Ordre, dont il se démettoit. Cette élection se fit le premier octobre de la même année, & ce schisme, qui avoit commencé avec celui de l'église, ne finit aussi que quand celui de l'église cessa.

Louis Dona fut fait aussi cardinal par le pape Urbain VI, en 1381, & retint le gouvernement de l'Ordre jusqu'au chapitre général qui se tint à Ferrare en 1383, où Pierre de Conza fut élu son successeur. Il ne vécut qu'un an & quelques mois; mais dans ce peu de temps il gouverna l'Ordre avec tant de sagesse & de prudence que la petite famille de l'Observance fit du progrès. Elle croissoit de jour à autre par la ferveur des princes qui estimoient beaucoup ces saints religieux, dont la solide piété confondoit l'hypocrisie des frerots. Plusieurs villes les appeloient pour les mettre en possession des couvens de ces hérétiques, qui, malgré la condamnation de Jean XXII, & la confusion qu'ils avoient eue à Pérouse, avoient encore l'audace de se dire les véritables enfans de S. François. Les supérieurs de l'Ordre leur donnoient de petits couvens où les non réformés ne se plaioient pas; les conventuels les souffroient volontiers, parce qu'ils voyoient qu'ils agissoient en toutes choses avec beaucoup d'humilité, & qu'ils étoient soumis
aux

aux supérieurs; enfin Guillaume d'Ast, provincial de la province de S. François, accorda, en 1384, au frere Paulet le pouvoir de recevoir par-tout des novices & d'établir des couvens dans tous les lieux où il seroit appelé & où on lui en offriroit; ce qui étant confirmé par Ferdinand, patriarche de Jérusalem & légat du pape Urbain VI dans le duché de Spolte, acheva & affermit l'établissement de cette réforme.

Martin de Riparole, élu général après la mort de Pierre de Conza, dans le chapitre tenu à Pavie en 1385, ne gouverna l'Ordre que pendant deux ans, étant mort au couvent de Castelnovo en 1387; Henri Alfero d'Ast lui succéda, & fut élu dans le chapitre qui se tint aussi à Pavie la même année. Ce nouveau général confirma, en 1388, tous les pouvoirs que ses prédécesseurs avoient donnés au frere Paulet pour le gouvernement de sa congrégation de l'observance: il l'établit son commissaire sur quinze couvens qui en dépendoient, & sur ceux qu'il établiroit de nouveau, & lui donna la conduite d'une maison qu'il avoit fondée à Foligni pour des sœurs du Tiers-Ordre de S. François: avec ce secours cette réforme s'étendit en Italie & y fit de grands progrès.

Comme la France reconnoissoit Clément VII pour pape légitime, les religieux de l'Ordre de S. François en ce royaume, qui suivoient aussi le parti de ce pontife, ne reconnoissoient point pour général Henri d'Alfero, & obéissoient au pere Ange, qui avoit été élu en 1379, dans le chapitre tenu à Naples par Léonard Giffon; quoiqu'il ne possédât pas légitimement cette charge (son élection n'ayant pas été canonique), il ne laissa pas de contribuer de tout son pouvoir au bien de l'Ordre; car trois religieux de la province de Touraine s'étant adressés à lui pour commencer une nouvelle réforme, non seulement il leur accorda les permissions nécessaires pour cela, mais encore il ordonna à Jean Philippe, provincial de Touraine, de leur donner le couvent de Mirebeau en Poitou; ces réformés y acquirent une si grande réputation, qu'en peu de temps ils eurent onze couvens en France. Cette observance s'étendit aussi en Espagne, en Portugal, en Allemagne, & même en Orient,

Pendant que celle-ci s'établissoit en France, celle du frere Paulet continuoit à faire de grands progrès en Italie, où ce zélé réformateur obtint, en 1390, trois couvens dans la province de la Marche, avec pouvoir de les gouverner avec la même autorité que s'il eût été provincial. Il en eut encore un autre près de Fabriano, & ayant envoyé Jean de Stronconio & Frere Ange de Mont-Léon prêcher en Toscane, ils y firent un si grand fruit par la ferveur de leurs prédications & par la sainteté de leur vie, que cela leur donna moyen de s'établir, premierement à Fiesoli, où ils bâtirent un couvent, & ensuite à Cortonne, à Comlobare, & à S. Proesse, où il y avoit des couvens de l'Ordre, qui leur furent donnés par le provincial de cette province. Cette même année, frere Paulet mourut à Foligny. Demeurant l'année précédente à Bruliano, il y avoit perdu la vue; il supporta cette affliction avec une patience admirable, & en profita pour faire ses oraisons avec moins de distraction. Ses parens & les principaux de Foligny souhaitoient avec passion qu'il finît ses jours dans sa patrie, afin qu'ils eussent l'avantage de posséder ses précieuses reliques. Ils lui envoyèrent des députés pour le supplier d'y venir; il y consentit facilement, parce que Dieu lui avoit révélé qu'il devoit bientôt mourir; mais il ne voulut point monter les chevaux ni se servir des voitures qu'on lui avoit amenées. Quoiqu'il fût aveugle, & qu'il eût plus de quatre-vingts ans, il se contenta de son bâton pour s'appuyer, & de son compagnon pour lui servir de guide. Il arriva à Foligni le 17 septembre 1389, & alla loger au couvent de S. François, qui appartenoit aux conventuels, où il ne songea qu'à se préparer à la mort. Il voulut néanmoins encore visiter le tombeau de S. François à Assise; & à son retour de ce voyage, il fut attaqué de la maladie dont il mourut en 1390.

Après la mort du bienheureux Paulet, Jean de Stronconio fut chargé de la conduite de l'observance en Italie, & en fut fait commissaire général en 1405, par le général Antoine de Pireto. Grégoire XII l'augmenta par les couvens qu'il lui donna à Pistoye, à Ascoli, à Foligny, à Nocera, & proche Florence; & Jean de Stronconio envoya des religieux à Naples, pour y faire des établissemens.

Les généraux & les provinciaux contribuèrent volontiers à l'agrandissement de la réforme : c'est pourquoi ils accordèrent à Jean de Stronconio la permission de tenir des chapitres particuliers, d'y élire des vicaires généraux & provinciaux, de faire des réglemens pour le maintien de l'observance, & de recevoir des religieux, soit qu'ils sortissent de chez les conventuels pour embrasser la réforme, ou qu'ils quittassent immédiatement le monde.

Les observans de France ne jouissoient pas d'une si grande tranquillité. Le provincial de Touraine, successeur de Jean Philippes, leur ôta les couvens que celui-ci leur avoit donnés par ordre du général Ange. Cette mauvaise disposition auroit dès-lors empêché le progrès de la réforme en ce royaume, si le général Jean Bardolin, qui, ayant succédé au pere Ange, étoit reconnu par les François, ne leur eût fait rendre ces couvens par l'autorité de Benoît XIII (qui étoit aussi reconnu en France pour pape légitime), & ne leur eût donné en même temps pour commissaire Thomas de la Cour; mais lorsque l'observance se fût étendue dans les provinces de France & de Bourgogne; les provinciaux s'opposèrent aux exemptions que les observans avoient reçues de l'anti-pape Benoît & des deux anti-généraux Ange & Jean. Antoine de Pireto, légitime général, qui d'ailleurs favorisoit les réformés, appréhendant que ces exemptions n'augmentassent le schisme dans l'Ordre, les fit révoquer par le pape Alexandre V. Ce pape soumit aussi ses réformés à la juridiction des provinciaux, leur défendit de recevoir des novices sans leur permission, & de changer la forme de leur habillement, ce qui causa du trouble & de la division : car les provinciaux voulant détruire l'observance, & les religieux voulant la maintenir, l'union & la paix en furent altérées. Jean XXIII, en ayant eu connoissance, donna aux observans un vicaire provincial; mais les provinciaux le firent encore révoquer, & suspendre les réformés de la prédication. Enfin le concile de Constance ayant été convoqué par le même pape, pour mettre fin au schisme qui divisoit l'église, & l'ouverture en ayant été faite en 1414, les observans & les conventuels y portèrent leurs différens.

qui furent décidés en faveur des observans. Le concile leur accorda dans la neuvieme session, qui se tint le 13 mai 1415, que les maisons qu'ils avoient dans les provinces de France, de Bourgogne, & de Touraine, leur demeureroient; qu'ils auroient des supérieurs particuliers; que dans chacune de ces provinces il y auroit un vicaire provincial, soumis à un vicaire général: le concile se réserva la nomination du premier, qui fut Nicolas Rodolphe. Il leur fut aussi permis de faire des réglemens pour le maintien de leur réforme, & de tenir des chapitres généraux. Ainsi les observans, en France, eurent les premiers un vicaire général, & le nom d'observance fut confirmé à la réforme dans le même concile. Ils assemblèrent l'année suivante leur premier chapitre général dans le couvent de Bercore, où Nicolas Rodolphe présida, comme vicaire général en France. On y fit plusieurs réglemens nécessaires pour la réforme; & Rodolphe étant mort en 1419, ils lui donnerent pour successeur Thomas de la Cour, qui avoit été leur premier commissaire, & que le pape Alexandre V. avoit déposé lorsqu'il les soumit aux provinciaux.

Les conventuels, qui souffroient avec peine les décisions du concile en faveur de la réforme, & qui ne la laissoient tranquille que parce qu'ils appréhendoient de ne pas réussir dans leurs entreprises, renouvelerent leurs poursuites contre elle, quelques années après les décisions de ce même concile, sous prétexte que le pape Martin V. avoit annullé tout ce qui y avoit été fait. Ce pontife, aussi convaincu de la malice & de la jalousie des conventuels, qu'il l'étoit de la simplicité & de la droiture des réformés, ayant été averti de ce qui se passoit, bien loin de casser le décret du concile qui avoit favorisé ceux-ci, le confirma au contraire par une bulle de 1420. Cette confirmation, qui mettoit la réforme à couvert des poursuites des adversaires, lui donna lieu de faire de nouveaux progrès tant en France qu'en Italie, où elle obtint la même année le mont Alverne, si célèbre par le miracle qui s'y fit en la personne de S. François, lorsqu'il y reçut les stigmates, de même qu'elle avoit obtenu, en 1415, la maison de Notre-Dame des Anges, autrement dite de la Portioncule, où l'Ordre avoit pris naissance.

Ces progrès augmentèrent la jalousie des conventuels, qui, fâchés de perdre leurs maisons, & ce qu'il y avoit de plus saint & de plus respectable dans l'Ordre, & ne pouvant souffrir que les réformés fussent quasi soustraits de leur juridiction par le moyen de leurs vicaires généraux, se déclarèrent encore plus ouvertement contre l'observance, & conçurent plus d'éloignement pour elle. Le pape, qui avoit autant de chagrin de voir cette division qu'il avoit envie d'y remédier, fit assembler, à la sollicitation de S. Jean Capistran, le premier chapitre généralissime de l'Ordre à Assise en 1430, dans le dessein de procurer à l'Ordre une parfaite union, & d'y établir une même observance: on se flattoit, dans le commencement, de voir l'exécution du projet de ce pontife. Tous les conventuels consentirent à recevoir les constitutions qui avoient été dressées par S. Jean Capistran, par ordre du cardinal de Cervantes, qui présidoit au chapitre de la part du pape; ces constitutions retranchoient tous les abus qui avoient été introduits dans l'Ordre, & étoient conformes à la règle, selon les explications de Nicolas III & de Clément V: ils promirent tous de les garder exactement, s'y engageant même par serment; & les observans, de leur côté, renoncèrent aux vicaires généraux qu'ils avoient eus jusqu'alors, se soumettant en tout à l'obéissance du général. Mais le chapitre n'étoit pas encore fini, que les conventuels ayant examiné attentivement ces constitutions auxquelles ils s'étoient engagés, se repentirent de les avoir acceptées si aisément, & prièrent le cardinal de les relever de leur serment, ce qu'il accorda: le général demanda aussi d'être relevé de son serment, & pour assurer la conscience de ses religieux, il obtint de ce pontife une bulle qui leur permettoit de posséder des biens-meubles & immeubles, de recevoir des legs, d'avoir des rentes & des procureurs pour faire valoir leurs biens & toucher leurs revenus. Ainsi cette réunion ne se fit pas; au contraire, les conventuels, profitant de la mort du pape, qui arriva l'année suivante, recommencerent à persécuter les observans, qu'ils chassèrent du Mont-Alverne, dont ils les avoient laissés paisibles possesseurs pendant la vie de ce pontife (parce que c'étoit

lui qui le leur avoit procuré); & afin qu'on ne rendît plus à l'observance un lieu si saint & si célèbre, ils obtinrent d'Eugene IV, successeur de Martin V, que cette affaire seroit commise au cardinal des Ursins, protecteur de l'Ordre, dont ils espéroient une décision favorable. Ce prélat, après avoir écouté les deux partis, ordonna au général Guillaume de Casal, en 1431, de rendre sans délai le Mont-Alverne aux observans, que le pape mit aussi en possession, vers 1434, des SS. lieux de la Palestine, qui avoient été honorés de la présence de Jésus-Christ, & arrosés de son précieux sang.

Les religieux, qui aimoient l'observance, ne pouvant souffrir les mauvaises manieres des conventuels à leur égard, ni les adoucissmens qu'ils avoient obtenus de Martin V, contre l'esprit de la regle, s'adresserent à Eugene IV, qui lui succéda au souverain pontificat, le priant de vouloir bien les mettre à couvert de leur jalousie & de leurs entreprises; il le leur promit, & leur accorda de tenir un chapitre séparément des conventuels, afin d'y élire des vicaires provinciaux, comme ils en avoient eu avant le chapitre généralissime d'Assise. En conséquence de cette permission, ils s'assemblerent à S. Paul, hors des murs de Bologne, & y élurent des vicaires provinciaux pour toutes les provinces de l'observance en Italie. Les François avoient eu permission d'élire des vicaires généraux par un décret du concile de Constance. Le pape Martin V en avoit aussi accordé aux observans d'Espagne, de Portugal, de Baviere, & du marquisat de Brandebourg, avec cette différence qu'on n'avoit pas donné tant d'autorité à ceux-ci qu'à ceux de France, qui les premiers eurent des vicaires généraux, puisqu'ils en avoient en 1415, & qu'on n'en trouve point d'établis en Italie, par autorité apostolique, avant 1438, que le général Guillaume de Casal nomma pour son vicaire général sur tous les religieux de l'observance en Italie, S. Bernardin de Sienne, que le pape confirma dans cet office par un bref donné à Ferrare le premier septembre de la même année. Ce pontife étoit si affectionné aux religieux de l'observance, qu'à la considération de Nicolas d'Auximas, vicaire de la province de

S. Ange, qu'il considéroit beaucoup, il exempta entièrement les observans de la juridiction des généraux des conventuels, & donna toute autorité à leurs vicaires généraux; mais Guillaume de Casal, à son retour de France, fit une sévère réprimande à ce Nicolas d'Auximas, en présence des religieux & de S. Bernardin de Sienne, & obtint du pape la révocation de cette exemption.

En 1443, on tint un chapitre général à Padoue; Albert de Sarthiano, vicaire général de l'Ordre, qui des conventuels étoit passé chez les observans, y présida. Il se trouva à ce chapitre plus de deux mille religieux tant conventuels qu'observans. Le pape souhaitoit qu'Albert de Sarthiano, dont il connoissoit le mérite & le zele pour la réforme, fût élu général; mais comme les conventuels étoient en plus grand nombre, l'élection tomba sur Antoine de Ruscoti de Come. Quoique cette élection déplût à sa sainteté, il la confirma néanmoins, pour ne pas déplaire à Philippe-Marie Sforze, duc de Milan, avec lequel il s'étoit reconcilié depuis peu, craignant que, s'il refusoit d'accepter pour général un de ses sujets, il n'attribuât ce refus à un reste de ressentiment ou de vengeance.

Ce pontife divisa les observans en deux familles, l'une de deçà, l'autre de delà les monts. S. Jean Capistran fut fait vicaire général sur les cismontains, & Jean Maubert sur les ultramontains: il y eut des conférences au sujet de l'autorité qu'on donneroit à ces vicaires généraux; on s'en rapporta à quatre cardinaux, qui décidèrent qu'ils auroient la même autorité sur les observans, que le général avoit sur tout l'Ordre. Les divisions augmentant tous les jours entre les observans & les conventuels, le pape jugea que, pour les mettre d'accord, il n'y avoit pas de meilleur expédient que celui de les séparer, ordonnant, par une bulle de 1446, que les observans cismontains tiendroient leurs chapitres généraux séparément de ceux des conventuels, qu'ils y éliroient un vicaire général qui seroit confirmé par le général, & qu'il auroit toute autorité sur les religieux de son obéissance; il donna aussi une autre bulle de la même teneur en faveur des observans ultramontains. En vertu de cette bulle, les cismontains tinrent leur chapitre général à

Rome, dans le couvent d'*Araceli*, où S. Jean Capistran ayant renoncé à son office de vicaire général, on en élit un autre à sa place. Les conventuels tinrent, dans le même temps, un chapitre général à Montpellier; le général, étant de retour de France, ne voulut pas confirmer le nouveau vicaire général des observans cismontains; mais le pape lui écrivit fortement sur le refus qu'il en faisoit, & le confirma de son autorité. Il fit en même temps expédier deux bulles en faveur des observans: par la première, il ordonna que tous les couvens & tous les hemritages que ces religieux avoient avant la célébration du chapitre général, seroient entierement soumis à leurs vicaires généraux; & par la seconde, il donna pouvoir à Jean Maubert, vicaire général des observans ultramontains, de convoquer un chapitre général, d'y faire des statuts ou réglemens, & tout ce qui conviendrait pour le maintien & l'augmentation de la réforme.

Les conventuels se récrièrent fort contre ces bulles; ils n'entreprirent rien néanmoins du vivant d'Eugene IV; mais Nicolas V lui ayant succédé en 1447, ils le sollicitèrent de révoquer ce que son prédécesseur avoit fait, & de remettre les observans sous la juridiction des conventuels: il y avoit quelques-uns de ces observans qui, lassés de mener une vie austère, le souhaitoient. S. Jean Capistran prit le parti de la réforme, & parla fortement au pape; mais il ne put empêcher que les maisons de l'observance, en Castille, ne fussent soumises par ce pontife à la juridiction du général, par une bulle de 1449; elle fut révoquée presque dans le même temps, lorsqu'on eut fait connoître à ce pontife que les Conventuels l'avoient obtenu sous un faux exposé. Calixte III, successeur de Nicolas V, en 1455, voyant ces divisions, crut les pacifier en donnant une bulle en 1456, qui fut appelée la bulle d'union & de paix, par laquelle, après avoir révoqué celle d'Eugene IV, il ordonna, entre autres choses, que tous les religieux de l'Ordre de S. François, de quelque nom qu'on les appelât, obéiroient au général; que les observans se trouveroient aux chapitres généraux & y donneroient leurs voix pour son élection; qu'ils lui nommeroient trois sujets, dont il choisiroit un pour vicaire

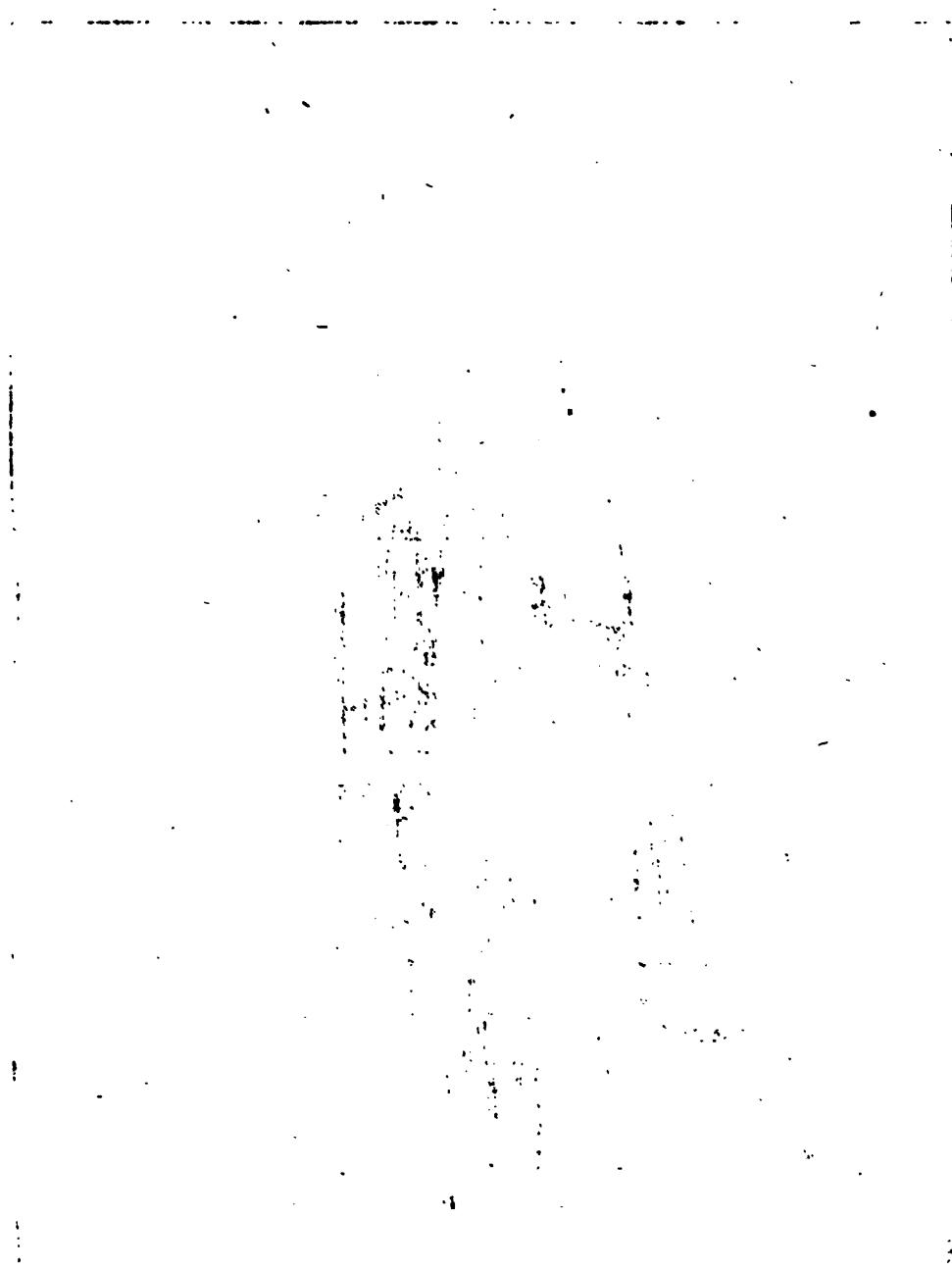
vicaire général de l'observance. Les conventuels n'observèrent pas mieux cette bulle què celle d'Eugene IV, qui avoit été révoquée, & n'en usèrent pas mieux, pour cela, avec les observans, qui, se voyant toujours molestés, s'adressèrent au pape Pie II. Le S. pere, par une autre bulle de 1458, ordonna que celle d'Eugene IV seroit exécutée; que pour le bien de la paix, les conventuels ne pourroient s'emparer des maisons des observans, ni réciproquement les observans s'introduire dans celles des conventuels; & qu'on n'inquiéteroit point ceux qui étoient passés des uns aux autres.

Les observans furent de nouveau inquiétés par les conventuels sous le pontificat de Sixte IV, qui avoit été général de l'Ordre. Ce pape étoit assez porté pour l'observance; mais le cardinal de Riario, son neveu, qui avoit été religieux conventuel, appuyant ceux qui vouloient vivre dans le relâchement, sollicita tellement le pontife de modérer la bulle d'Eugene IV, qui avoit tant accordé d'exemptions aux observans, qu'il se laissa vaincre par ses importunités; il résolut non seulement de modérer cette bulle, mais encore de mettre tout l'Ordre de S. François sous la conduite des conventuels; & afin que cela fût stable, il voulut qu'il se fît dans un consistoire qu'il fit assembler à ce sujet; il y exposa son dessein aux cardinaux avec tant de chaleur, qu'aucun de ceux qui avoient pris jusqu'alors la défense de l'observance, n'osa parler en sa faveur. Il fit ensuite entrer dans le consistoire Marc de Boulogne, vicaire des observans cismontains, auquel il demanda les raisons qu'il pouvoit alléguer pour empêcher que ses religieux ne fussent soumis à la juridiction des conventuels. Marc de Boulogne apporta pour sa défense le décret du concile de Constance, les bulles d'Eugene IV, confirmées par ses successeurs, & la délicatesse de conscience de ceux qui ne pouvoient pas observer la regle dans sa pureté, en demeurant avec des religieux qui étoient portés au relâchement: mais voyant que, nonobstant la justice de sa cause & la force de ses raisons, il ne pouvoit adoucir l'esprit du pape, il jeta à ses pieds la regle de S. François; & élevant ses yeux au ciel, il s'écria: Défendez donc vous-même votre regle, pere S. François, car tous les efforts que je fais pour

autre bulle du 22 novembre 1510, il révoqua celle qu'il avoit donnée à la sollicitation de ce général.

Toutes les persecutions que les conventuels avoient suscitées aux observans en tant d'occasions différentes, dans l'intention de les détruire, n'empêcherent point qu'ils ne fissent un progrès considérable. La famille cismontaine étoit déjà divisée, en 1506, en vingt-cinq provinces, sans compter la custodie de Terre-Sainte, qui comprenoit plus de sept cents couvens : & la famille ultramontaine avoit vingt provinces & trois custodies, composées de plus de six cents couvens : de sorte que l'observance seule avoit quarante-cinq provinces, quatre custodies, & près de quatorze cents couvens. Elle s'étendit davantage lorsqu'on eut envoyé de ses religieux pour annoncer l'évangile dans les Indes Orientales ; & que les Clarenins, les Amadéistes, & les autres congrégations réformées s'y joignirent. Mais elle reçut un nouveau lustre, lorsque le pape Léon X lui eut donné la prééminence sur tout l'Ordre de S. François.

Les souverains pontifes n'ayant jamais pu terminer les différens des conventuels & des observans par leurs bulles, leurs décrets, & leurs ordonnances, Léon X, absolument résolu d'y mettre fin, fit assembler à Rome, en 1517, un chapitre généralissime au couvent d'Araceli, qui appartenoit aux observans. Ceux-ci prièrent le pape & les cardinaux de ne les point contraindre à faire union avec les conventuels : cette demande, qui étoit opposée à la paix qu'on avoit résolu de rétablir, souffrit d'abord quelque difficulté, paroissant une mauvaise disposition dans les observans, auxquels on objecta qu'ils étoient obligés, en vertu de leur règle, de vivre sous un même chef ; mais la réponse qu'ils firent de s'y soumettre, si les conventuels vouloient se réduire à observer la règle dans toute sa pureté, détruisit les mauvaises impressions qu'auroit pu donner cette demande, & ne servit pas peu à leur mériter l'estime du pontife & des cardinaux, qui se déclarèrent en leur faveur. Les conventuels, appelés pour déclarer leur sentiment, dirent qu'ils n'approuvoient pas l'union, si on vouloit les contraindre à vivre d'une autre manière qu'ils avoient vécu jusqu'alors, & qu'ils vouloient jouir des privilèges qui leur



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

Frere Mincur de l'Observance
en Manteau

avoient été accordés par les souverains pontifes , qui avoient mis leur conscience en repos : sur cela le pape les fit sortir du chapitre, & leur donna l'exclusion pour l'élection du général & du chef de l'Ordre, déférant cet honneur aux observans & aux réformés, de quelque congrégation qu'ils fussent, & de quelque nom qu'on les appelât. On lut dans ce chapitre la bulle que ce pontife fit à ce sujet, en date du premier juin de la même année 1517, par laquelle il ordonnoit, entre autres choses, qu'on éliroit un ministre général de tout l'ordre de S. François, dont l'office ne pourroit durer que six ans; que dans cette élection les seuls réformés auroient voix, & que sous le nom de réformés il entendoit les observans, amadéistes, clarenins, colletans, du capuce ou du S. évangile, & déchauffés; il leur ordonna qu'à l'avenir ils quitteroient tous ces noms, pour prendre celui de freres mineurs de la réguliere observance : il défendit à qui que ce fût, sous peine d'excommunication, de les appeler, par moquerie, les privilégiés, les coletans, les bullistes, les amadéistes, les clarenins, de l'évangile ou du capuce, & bigots, ou de leur donner d'autres noms semblables. Après la lecture de cette bulle, les vocaux ayant procédé à l'élection d'un ministre général de tout l'Ordre de S. François; le sort tomba sur Christophe de Forli, vicaire général de la famille cismonitaine. Les conventuels ayant aussi tenu leur chapitre séparément dans le même temps, élurent pour général Antoine-Marcel Cherino, qui prit aussi le titre de ministre général. Le pape, informé de cette élection, la cassa, & d'autorité apostolique, nomma le même Antoine-Marcel Cherino, maître général, le confirmant dans cet office, sans qu'il fût obligé d'avoir recours au ministre général pour avoir sa confirmation. Il donna ensuite une autre bulle qu'il appela la bulle de paix & d'union, par laquelle ce pontife déclara qu'ayant su que les deux élections du ministre & du maître général avoient été faites selon ses intentions avec beaucoup de charité & de paix, il avoit confirmé, seulement pour cette fois, le général des conventuels; mais qu'il vouloit qu'à l'avenir il fût confirmé par le ministre général de tout l'ordre de S. François, de la

même maniere que les vicaires généraux de l'observance étoient auparavant confirmés par le général des conventuels. Il fit défense à celui-ci & aux provinciaux de prendre à l'avenir le titre de ministres, mais seulement celui de maîtres. Il leur ordonna de recevoir le ministre général comme chef de tout l'Ordre de S. François, lorsqu'il iroit chez eux, & de lui rendre tous les honneurs qu'ils devoient à leur propre supérieur, à condition néanmoins, qu'il ne pourroit avoir sur eux que la juridiction que les généraux avoient auparavant eue sur les observans; & qu'enfin ils céderoient le pas & la préséance dans les actes publics aux observans. Les conventuels leur remirent aussi le sceau de l'Ordre : ainsi Léon X mit fin aux différens qui duroient dans l'Ordre depuis un si long temps. Il y eut dans la suite des observans qui voulurent encore observer la regle plus exactement, & pratiquer une plus grande pauvreté : c'est ce qui a produit les réformes particulieres des déchaussés d'Espagne, de S. Pierre d'Alcantara, des réformés d'Italie, des recollets de France, & des capucins, dont nous parlerons en leur lieu, qui sont néanmoins restés sous l'obéissance du ministre général de l'Ordre de S. François, à l'exception des capucins, qui ont présentement un général séparé. C'est pourquoi, avant de parler de l'état présent des conventuels, nous rapporterons toutes les différentes réformes qui sont sorties de l'observance, & qui ont été soumises au général de tout l'Ordre.

Luc. Wading, *Annal. Minor.*, tom. II & III. Franciscus Gonzague, *de Orig. Seraph. Relig.* Rodolph. Tuffinian. *Hist. Seraphic.* Marc de Lisboa, *Chronica dos Menores.* Juanetin Nino; *Chronicas de los Menores.* Francis. de Royas, *Annal. de la Orden de los Menores*; Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. Monum. Ord. Minor. & firmament.* 3, *Ordenes S. Francisci.*



CHAPITRE X.

Des Freres Mineurs de la réforme de Villacrezès.

CETTE réforme a pris le nom de son fondateur, le bienheureux Pierre de Villacrezès, frere de Jean, évêque de Bruges. Les auteurs sont partagés sur le temps de son origine ; Gonzague, Marc de Lisbonne, & Pierre Gonzalve de Mendoça, archevêque de Grenade, disent que ce fut en 1366 ; mais Wading rapporte plusieurs raisons, pour prouver qu'elle ne peut avoir commencé cette année : premierement, parce que les anciens titres mettent la naissance du bienheureux réformateur sous le regne du roi de Castille, Jean I, qui ne commença à régner qu'en 1379. Secondement, parce que Gonzague & d'autres disent que l'observance fut établie en Espagne & en France dans le même temps, & que ce ne fut qu'en 1393 qu'elle fut introduite en France, ou au plutôt en 1388. Troisiemement, que le même Gonzague, fait vivre Pierre de Villacrezès jusqu'en 1440 ; par conséquent il auroit vécu dans la religion plus de cent ans, puisqu'avant l'établissement de sa réforme, il avoit reçu le degré de docteur chez les conventuels, & avoit demeuré caché dans une grotte pendant vingt-ans, où il attendoit l'occasion d'exécuter son dessein : de là Wading conclut que cette réforme n'a pu commencer qu'en 1390.

Quoiqu'il en soit, ce fut dans le couvent de Notre-Dame de la Salceda en Castille, que le bienheureux Pierre de Villacrezès jeta les fondemens de sa réforme. Il avoit pris l'habit chez les conventuels, & reçu le degré de docteur ; mais peu édifié de la conduite de ces religieux, qui étoient tombés dans le relâchement, & voulant vivre d'une manière plus conforme à l'esprit de la regle, il se retira dans une grotte, près de S. Pierre d'Arlaza, où quelques personnes, attirées par son exemple & animées du même zele, s'étant joints à lui, il fut obligé de chercher une demeure plus commode, & plus propre, pour y observer avec eux la regle

de S. François dans toute sa pureté. S'étant mis en chemin pour cet effet, il s'arrêta sur le Mont Celia, où étoit une chapelle dédiée à la S^{te}. Vierge, sous le titre de la Salceda. Ce lieu lui parut si conforme à ses désirs, & si propre à l'établissement de la réforme qu'il projetoit, qu'il n'oublia rien pour l'obtenir : ce qui lui ayant réussi, il y fit d'abord un petit logement ; mais il fut bientôt obligé de l'agrandir, parce que le nombre de ses compagnons augmenta ; il y établit si parfaitement le véritable esprit de l'observance régulière & de la mortification, qu'il s'y est toujours conservé sans aucun relâchement.

Ayant obtenu du général la permission d'y recevoir ceux qui voudroient se joindre à lui, pour y vivre dans l'étroite observance, il y reçut entre autres, en 1402, le bienheureux Pierre Regalate, dont on poursuit présentement à Rome la canonisation. Il eut un second couvent à Aguilar en 1404, & un troisième à Arbajo, proche Valladolid. Il fit ensuite deux nouveaux établissemens, l'un sous le titre de S. Julien, proche Tordelaguna, & l'autre sous celui de S. Antoine de Cabrera, dans les province de Castille. Ce S. homme étant au concile de Constance, obtint des peres qui le composoient, la permission de faire observer dans ses couvens la règle que S. François avoit fait observer à ses premiers disciples dans le couvent de la Portioncule. Ses couvens paroissoient comme autant de prisons, & les religieux, dans leurs cellules, comme autant de reclus. Le jeûne y étoit continu ; il n'y avoit de vin que pour les messes. Si on leur donnoit par aumône quelque petit poisson, c'étoit pour eux un grand festin. Leur mortification faisoit l'admiration de tout le monde, & on s'étonnoit comment ils pouvoient pratiquer une règle si austere ; contents pour tous vêtemens d'une pauvre tunique toute déchirée, avec un capuce, & une corde pour ceinture. Lorsque la rigueur du froid les obligeoit à se couvrir plus qu'à l'ordinaire, plutôt par la crainte qu'il ne les mît hors d'état, par des rhumes ou autres incommodités, de satisfaire à leurs obligations & à leurs pénitences, que par délicatesse & par sensualité, ils mettoient sur leurs épaules quelques peaux de chevres ou de brebis : en un mot, leur pauvreté étoit si grande, & ils étoient si accoutumés

tumés à manquer des choses même les plus nécessaires à la vie, que dans un chapitre qu'ils assemblerent dans leur custodie, ils crurent que l'abondance y avoit été grande, parce qu'ils avoient eu assez de lait pour les religieux, & que le vin n'avoit pas manqué pour les messes.

Il y avoit cependant un assez grand nombre de couvens où l'on pratiquoit une vie si austere. Le bienheureux Pierre de Villacrezès eut plusieurs disciples qui furent si fideles à l'observance de ces austérités, que quelques-uns ont mérité le titre de bienheureux, & ont été favorisés du don des miracles. Ce réformateur, après avoir beaucoup étendu sa congrégation, mourut au couvent de Penafiel en 1422. Après sa mort, le bienheureux Pierre Regalate soutint, par son zele & par la sainteté de sa vie, cette réforme dans toute sa ferveur; mais Pierre Santoyo, qui étoit aussi un des disciples de Villacrezès, revenant de Terre-Sainte, & passant par l'Italie, eut une conférence avec S. Bernardin de Sienne, dont il fut si édifié, aussi bien que de la sainteté de l'observance & du grand progrès qu'elle avoit fait dans ce pays, qu'il ne voulut pas en sortir sans avoir obtenu une bulle du pape, pour introduire en Espagne la même réforme, soit dans les couvens qu'on fonderoit de nouveau, soit dans ceux qui seroient déjà réformés. Cela causa quelque division entre lui & les autres disciples du bienheureux Pierre de Villacrezès, qui ne vouloient rien changer dans les pratiques que leur maître avoit établies. Les religieux des couvens d'Aguilar & d'Obrojo vécurent toujours dans les mêmes observances; & en 1460, Henri, roi de Castille, leur en obtint la permission du pape Pie II, & même le pouvoir de fonder d'autres maisons où on pratiqueroit les mêmes austérités, à condition qu'elles seroient soumises à la juridiction de l'Ordre. Enfin tous les monasteres de cette réforme furent incorporés dans la suite dans l'observance régulière dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Comme le couvent de Notre-Dame de la Salceda a été le premier de la réforme de Villacrezès, & que ce lieu est d'une grande dévotion en Espagne, nous en ferons la description. Il est situé sur le Mont Celia qui est très-solitaire,

& couvert d'arbres, entre Tendilla & Pennaluer. Il y avoit auparavant cette petite chapelle (dont nous avons déjà parlé) qui y avoit été bâtie par deux chevaliers de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, en mémoire du miracle suivant. Ces deux gentilshommes étant allés un jour sur le Mont Celia qui leur appartenoit, pour s'y divertir à la chasse, furent surpris d'un si furieux orage, mêlé d'éclairs & de tonnerre, qu'ils crurent être à leur dernier jour: dans ce péril, ils eurent recours à la S^{te}. Vierge, dont ils implorèrent l'assistance. Elle leur apparut aussi-tôt, les assura qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'elle les prenoit sous sa protection. La tempête cessa sur le champ, & ces chevaliers, pour témoigner leur reconnoissance à leur bienfaitrice, firent bâtir cette chapelle en son honneur, & posèrent l'autel sur le tronc d'un saule où elle leur apparut, d'où ce lieu a pris le nom de Notre-Dame de la *Salceda*, à cause que les Espagnols appellent *salce*, l'arbre que nous appelons *saule*. Le bienheureux Pierre de Villacrezès ayant obtenu cette chapelle, y bâtit d'abord ce petit monastere, qui est devenu dans la suite très-considérable: on y a bâti dans l'enclos plusieurs hermitages, faits de branches d'arbres, au milieu des buissons, où les religieux vont tour à tour, pour vaquer plus particulièrement à la retraite & à la pénitence. La solitude de ce lieu donna occasion aux peres de l'observance d'Espagne, de le choisir pour un des couvens de récollection, qui furent établis dans toutes les provinces. C'est dans ce couvent que le cardinal Ximenés étoit gardien, lorsque la reine Isabelle le choisit pour son confesseur. Les miracles qui se font tous les jours dans son église par l'intercession de la S^{te}. Vierge, sur-tout à l'égard des possédés, y attirent une grande foule de peuple de toute l'Espagne. Philippe III y vint en 1604, & admira la vie austere des religieux qui y demeuroient. Pierre Gonzalez de Mendoza, fils de Rodrigue Gomés de Silva & d'Anne Mendoza, princes d'Eboli & de Pastrano, s'y fit religieux, & ayant été fait successivement archevêque de Grenade, de Sarragosse, & de Siguença, il agrandit beaucoup l'enclos, le fit fermer de murailles, augmenta les hermitages, enrichit la sacristie de peintures cu-

rieuses & d'ornemens considérables, remplit la bibliothèque de livres, fit bâtir dans l'église une belle chapelle, & chargea les ducs de Pastrono de l'entretien des bâtimens; & afin que les religieux ne fussent pas troublés dans leurs exercices, il fit encore bâtir hors du monastere un logement pour les étrangers. C'est de ce même prélat que nous tenons l'histoire de ce lieu, imprimée *in-folio* à Grenade en 1616, où il a inséré les vies de plusieurs religieux qui ont pris l'habit dans ce couvent, & y sont morts en odeur de sainteté, dont quelques-uns ont mérité un culte public, comme le bienheureux Pierre Regalate & S. Didace. Il y a à présent quatorze ou quinze hermitages dans ce couvent.

Luc Wading, *tom. IV, V & VI. Annal. Minorum. Francisc. Gonzag. De Orig. Seraph. Relig.* Marc. de Lisboa, *Chronica dos Menores.* Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. lib. 5, cap. 9, § 2.* Ped. Gonzal. de Mendoza, *Hist. del. Monte-Celia di nuestra Signora de la Salceda.*

CHAPITRE XI.

Des Freres Mineurs Coletans, avec la vie de la bienheureuse Colette de Corbie, leur réformatrice.

Ce ne sont pas seulement des monasteres de religieuses de S^{te}. Claire que la bienheureuse Colette a réformés, comme quelques écrivains ont avancé; mais un grand nombre de couvens d'hommes de sa réforme ont aussi porté pendant plus de deux cents ans le nom de Coletans. Cette bienheureuse naquit à Corbie en Picardie, le 13 janvier 1380, de Robert Boiler, charpentier, & de Marguerite Moyon, qui étoit presque sexagénaire lorsqu'elle la mit au monde. Une naissance si extraordinaire & si opposée aux regles de la nature fit conjecturer que Dieu la vouloit distinguer du commun des hommes, & la destinoit à des choses surnaturelles. Elle reçut au baptême le nom de Colette, c'est-à-dire, petite Nicole, à cause de la dévotion que ses parens avoient à

S. Nicolas. Elle donna dès son enfance des marques d'une grande sainteté, & se distinguoit principalement par son amour pour les humiliations & les austérités. Elle étoit si scrupuleuse en fait de la chasteté, qu'ayant entendu faire l'éloge de sa beauté, elle travailla par toutes sortes de mortifications à la détruire, tant pour se précautionner contre la présomption & la vanité si ordinaires aux personnes de son sexe, que pour ne point servir de piège à la pureté de ceux qui la regardoient. Elle y réussit si bien, qu'elle demeura toujours pâle, maigre, & défaite le reste de sa vie.

A ses exercices de piété, dont les principaux étoient ceux de la prière & de la charité envers les pauvres & les malades, elle joignoit celui de la lecture de l'écriture sainte, dont le S. Esprit lui découvroit les mystères les plus cachés, qu'elle tâchoit d'expliquer aux personnes de son sexe, afin de les exciter à l'amour de Dieu & à la pratique de toutes les vertus.

Après la mort de ses parens, elle distribua aux pauvres le peu de bien qu'ils lui avoient laissé, & se trouvant parfaitement dégagée de tout ce qui l'avoit retenue jusqu'alors dans le monde, elle se retira d'abord chez les Beguines: mais n'ayant pas été satisfaite de leurs observances, elle alla chez les Urbanistes; n'y ayant pas encore trouvé ce qu'elle cherchoit, non plus que dans quelques maisons de Bénédictines, où elle passa depuis successivement, elle prit l'habit du tiers Ordre de S. François, par l'avis de Jean Pinet, gardien du couvent des freres mineurs de Hesdin, & fit profession selon la regle prescrite pour les personnes séculières de cet Ordre.

Collette, revêtue de cet habit de pénitence, commença à penser sérieusement à être pénitente d'effet aussi bien que de nom: ainsi, quoique cette regle qu'elle venoit d'embrasser lui permit de rester dans le commerce du monde, elle résolut de le quitter entierement, afin qu'en servant Dieu avec moins d'embarras, elle pût avancer avec plus de facilité dans le chemin de la perfection. Elle obtint pour cet effet de l'abbé & des habitans de Corbie un lieu solitaire & écarté, où ils lui firent bâtir une cellule, dans laquelle elle se renferma pour y vivre en recluse. Elle n'avoit alors que vingt-

deux ans : dix ou douze mois après, elle fit vœu de clôture perpétuelle entre les mains du même abbé, & elle redoubla ses austérités ; elle déchiroit son corps à coups de fouet, le couvroit tout ensanglanté d'un rude cilice, & le chargeoit de plusieurs chaînes de fer, qui entroient souvent dans sa chair. Elle couchoit sur la dure, n'ayant pour oreiller qu'une pierre : ses veilles étoient longues, ses jeûnes continuels, & sa prière fervente, accompagnée de beaucoup de larmes.

Elle étoit dans cette solitude depuis trois ans, lorsque Dieu lui inspira de travailler à la réforme de l'Ordre de S. François. Pour cet effet, elle demanda & obtint dispense de sa clôture en 1406, & alla à Nice en Provence, trouver l'anti-pape Benoît XIII (reconnu en France pour pape légitime) qui la recut avec beaucoup de bonté. Elle lui demanda la permission de prendre l'habit de S^{te}. Claire, avec obligation d'en observer la règle à la lettre & sans aucune modification, & le pouvoir de réformer l'Ordre de S. François. Ce dernier point souffrit d'abord des difficultés, & le pape remit à une autre fois à lui accorder sa demande ; mais la peste qui désola la ville de Nice dans le même temps, & qui emporta plusieurs personnes, parmi lesquelles il s'en trouva qui avoient été du nombre de ceux qui s'étoient opposés aux desseins de Colette, lui fit obtenir ce qu'elle demandoit ; car Benoît & ses courtisans, appréhendant que ce ne fût un effet de la vengeance divine, à cause du délai dont on usoit envers la bienheureuse réformatrice, il la fit venir en présence de plusieurs personnes ecclésiastiques & laïques, la reçut à la profession de la règle de S^{te}. Claire, lui donna lui-même le voile, & l'établit abbesse ou supérieure des filles qui voudroient embrasser la vie religieuse sous sa conduite, & faire profession de la règle des clarisses. Celui des deux généraux de l'Ordre de S. François qui adhéroit à Benoît XIII, lui donna tout son pouvoir, afin qu'elle pût disposer de toutes choses avec une autorité entière, & selon qu'elle le jugeroit à propos.

Après une longue maladie qui l'arrêta en chemin, elle vint à Corbie, d'où elle fit signifier le bref apostolique qui lui donnoit permission de prendre des monasteres, principa-

lement dans les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon ; & d'Amiens ; mais elle y trouva tant d'opposition en France, où on la traita de visionnaire, qu'elle se retira en Savoye, où Blanche, comtesse de Geneve, lui accorda & à quelques filles qui l'accompagnoient, la moitié de son château de la Beaume, pour y commencer l'exercice de sa charge, & y faire observer la règle de S^{te} Claire dans toute sa pureté.

Le nombre de ces saintes religieuses n'étoit pas grand alors ; mais on vit bientôt plusieurs filles, attirées par la sainteté de la bienheureuse Colette, se ranger sous sa conduite, & beaucoup d'anciennes maisons de l'Ordre de S. François embrasser sa réforme, qui passa bientôt en Bourgogne, & de là en plusieurs provinces de France, où on revint peu à peu de l'éloignement qu'on avoit eu pour elle. Elle s'étendit jusqu'aux Pays-Bas, & fut aussi portée & établie en Allemagne, où l'on vit un grand nombre de monastères de filles entièrement changés & vivre dans une parfaite observance. Plusieurs couvens d'hommes voulurent aussi embrasser cette réforme, & furent appelés *Coletans*. Ce qui contribua à l'agrandissement de cette réforme, fut que plusieurs princes & grands seigneurs lui donnerent non seulement leur protection, mais encore plusieurs maisons qu'ils fondoient avec autant de libéralité que de piété ; ce qui en augmenta tellement la réputation, qu'un grand nombre de religieux & religieuses de différens Ordres, tels que de S. Benoît, de Cîteaux, des Chartreux, des Célestins, & des chanoines réguliers, quitterent ces Ordres pour passer, avec permission, dans celui de S. François, dans le désir de tendre à une plus haute perfection. La S^{te} fut secondée dans une si grande entreprise par son confesseur Henri de la Beaume, religieux de la province de Bourgogne. On vouloit qu'elle se soumit elle & ses monastères à la juridiction des vicaires généraux de l'observance ; mais elle ne voulut point se séparer de celle du général de l'Ordre. Enfin cette bienheureuse fille, après avoir travaillé si utilement pour la gloire de l'Ordre de S. François, mourut à Gand, le lundi 6 mars 1447, âgée de 66 ans & quelques jours. Il s'est fait beaucoup de mi-

racles à son tombeau; & vingt-cinq ans après sa mort on songea à travailler à sa canonisation. Charles le Hardi, duc de Bourgogne, envoya, pour ce sujet, des ambassadeurs au Pape Sixte IV, qui avoit été de l'Ordre de S. François; mais ayant voulu canoniser auparavant S. Bonaventure, il se contenta de la déclarer bienheureuse de vive voix en 1471. Vingt ans après, on renouvela les poursuites de sa canonisation sous Alexandre VI & Jules II, à qui l'on fit de grandes instances; mais l'affaire en demeura là. Le pape Clément VIII permit aux clarisses de Gand, en 1604, de faire solennellement sa fête le 6 mars, avec l'office & la messe du commun des vierges. Paul V étendit cette permission, en 1610, à toutes les maisons de sa réforme dans les Pays-Bas. Les papes Grégoire XV & Urbain VIII allerent encore plus loin, & ce dernier donna enfin permission, en 1625, à tout l'Ordre de S. François, & à tout le royaume de France, de célébrer publiquement sa mémoire.

Après la mort de cette bienheureuse réformatrice, Bernard d'Armagnac, comte de la Marche, de Pardiac, & de Castre, protégea, autant qu'il put, les couvens, tant d'hommes que de filles, qui suivoient sa réforme: il obtint du pape Nicolas V, en 1448, plusieurs privilèges en leur faveur, dont les principaux étoient qu'ils ne seroient point soumis aux freres de l'observance, exempts de la juridiction du général, mais seulement à ceux qui reconnoissoient son autorité; que lorsqu'il ne se trouveroit pas dans les monastères des filles, des religieuses capables de gouverner, le vicaire général pourroit dispenser & réhabiliter celles qui, à raison de quelques défauts de naissance, auroient quelque empêchement pour la supériorité & autres charges de leur monastere, & faire promouvoir aux ordres sacrés les freres laïques destinés à leur service: ce pontife confirma aussi dans la charge de visiteur général des sœurs, Pierre des Vaux, qui avoit été nommé par le général, leur accorda d'autres graces, & établit le comte de la Marche patron, protecteur, & défenseur de tous ces monastères.

Les religieux coletans vivoient dans une si grande observance, qu'ils acquéroient tous les jours l'estime du peuple,

particulièrement ceux du couvent de Dole en Bourgogne, dont la régularité excita plusieurs couvens des provinces voisines à embrasser leur réforme. Philippe de Bourgogne permit à ces mêmes religieux de Dole de prendre trois autres couvens. Nicolas V, par un bref de 1431, leur accorda la permission d'en recevoir quatre dans les diocèses de Besançon & d'Autun, & en ayant obtenu encore trois autres d'hommes & trois de filles dans le royaume de France, par la faveur de René d'Anjou, roi de Jérusalem & de Sicile, le pape ordonna qu'ils ne seroient point soumis aux vicaires généraux des bullistes, c'est-à-dire, des observans (car on les appelloit ainsi en quelques lieux); mais qu'ils seroient sous la juridiction du général de l'Ordre & des provinciaux des conventuels.

Ces coletans, & principalement ceux de Bourgogne, qui étoient en plus grand nombre, voulurent ensuite passer sous l'obéissance des observans, dans l'espérance que sous leur conduite leur réforme se soutiendrait mieux; mais Nicolas Pichon, gardien de leur couvent de Dole, obtint de Nicolas V des lettres apostoliques, qui leur défendoient de retourner sous l'obéissance des provinciaux des conventuels. Mais tous les coletans ne voulurent pas recevoir ces lettres, les uns par scrupule, sous prétexte de ne vouloir pas s'éloigner de l'obéissance qu'ils avoient promise à ces provinciaux, & d'autres parce qu'ils s'ennuyoient déjà des austérités de la réforme, & qu'ils espéroient vivre avec plus d'indulgence sous la juridiction des conventuels, qui toléroient plus aisément les fautes que les vicaires généraux de l'observance. Le pape, pour les contenter tous, permit à ceux qui vouloient vivre sous l'obéissance des vicaires généraux de l'observance, de passer sous leur juridiction, par un bref du 28 février 1452, & aux autres par un autre du 7 décembre de la même année, de rester sous la juridiction du général & des provinciaux des conventuels. Ils furent réunis ensuite par le pape Calixte III, qui obligea, en 1455, tous les coletans de la province de Bourgogne de vivre sous l'obéissance du général de l'Ordre & du provincial de cette province; ce qui dura jusqu'au pontificat de Pie II, qu'ils quittèrent encore les conventuels pour retourner aux observans;

observans, avec la permission de ce pontife, qui écrivit, en 1458, au vicaire général de l'observance ultramontaine, afin qu'il les reçût sous sa juridiction: mais les visiteurs & les autres coletans qui avoient soin des monasteres de filles de la réforme de la bienheureuse Colette, voulurent rester sous l'obéissance des conventuels; il en résulta quelque division entre eux, qui ne fut pacifiée que dans le chapitre général, tenu à Florence en 1467: elle recommença encore quelque temps après, & fut terminée par le pape Sixte IV en 1472.

Cependant les couvens des coletans se multiplioient de jour en jour, principalement en France, où ils étoient en grande estime. Les uns étoient soumis aux vicaires généraux des observans, les autres ne reconnoissoient que leurs provinciaux, sous l'autorité du général. Gilles Delphino, général de l'Ordre, sous prétexte de le vouloir réformer dans le chapitre tenu à Troyes en 1503, y fit venir tous les coletans qui lui étoient soumis, avec les observans qui obéissoient aux vicaires généraux, & ordonna que les coletans & les observans seroient supérieurs indifféremment dans les couvens, principalement dans celui de Paris, établissant pour provincial de la province de France, Boniface de la Ceva, qui étoit de la réforme des coletans. Enfin le pape Léon X, ayant uni par sa bulle de concorde & d'union de 1517, toutes les différentes réformes de l'Ordre de S. François, quelque nom qu'elles eussent, clavenins, amadéistes, coletans, du S. Evangile, du capuce, & autres, à celle de la régulière observance, la congrégation des coletans fut abolie.

Francisc. Gonzag. *de orig. Seraphicæ religionis*. Luc. Wading. *Annal. Minor. tom. V, VI, VII, & VIII*. Dominic. de Gubernatis. *Orb. Seraphic. tom. I. lib. 5. cap. 7*. Bolland. *Act. SS. 6. Mart.* Baillet & Giry, *Vies des Saints, au 6 mars*.

CHAPITRE XII.

Des Frères Mineurs Amadéïstes.

LA congrégation des amadéïstes a retenu le nom de son fondateur le bienheureux Amédée, qui étoit d'une très-noble & ancienne maison de Portugal. Il étoit fils de *Rodrigue Gomez de Silva*, gouverneur des forts de Campo-Major & d'Ouguela & d'*Isabelle Menez*, dont il porta le nom, suivant l'usage d'Espagne & de Portugal. On lui donna au baptême celui de *Jean*, suivant le conseil d'un ange qui apparut à ses parens sous la forme d'un pèlerin. On eut peine à l'élever, à cause de la délicatesse de son tempérament, qui, ne lui permettant de prendre des alimens solides que très-peu & rarement, l'obligea à sucer le lait des nourrices jusqu'à l'âge de neuf ans. Alors commençant à changer de complexion, soit par un effet naturel, soit par une disposition de la divine providence, il devint si fort & si robuste, qu'il supporta dans la suite de grandes fatigues & de grandes mortifications. Marié à l'âge de dix-huit ans, il quitta son épouse, sans l'avoir touchée, & s'en alla en Castille pour combattre contre les maures sous le roi Jean II. Une blessure qu'il reçut au bras, lui fit prendre la résolution de quitter le monde & de se faire religieux.

Wading, dont nous avons tiré ceci, ne dit point si sa femme étoit morte; il nous apprend seulement qu'il prit l'habit de l'Ordre des hermites de S. Jérôme, dans le couvent de Notre-Dame de Guadalupe, & que pendant dix ans il y exerça, par une humilité vraiment religieuse, les plus vils ministères. Enflammé du désir de répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ, il alla à Grenade, avec permission de ses supérieurs; les Maures l'ayant pris pour un espion envoyé par les Chrétiens, le condamnerent à être fouetté & à perdre la vie. On le dépouilla pour lui faire endurer le premier supplice; mais les bourreaux

se relâchant un peu de leur cruauté, supplierent le juge de ne point faire exécuter le second, & de lui donner la liberté.

Il sortit de Grenade dans la résolution d'aller en Afrique, où il espéroit trouver plus facilement la couronne du martyre : à peine le vaisseau eut-il mis à la voile & pris le large, qu'il s'éleva une furieuse tempête, qui obligea les matelots à revirer de bord pour gagner terre, & y prendre port; ce qui, ne réussissant pas selon leurs désirs, à cause de la violence du vent contraire & des écueils contre lesquels ils craignoient de se briser, sollicités par les prières d'Amédée qui souhaitoit retourner à terre, dont ils s'étoient un peu rapprochés avec bien de la peine, ils mirent en mer leur chaloupe; il n'y fut pas plutôt descendu, que la tempête cessa, ce qui lui faisant connoître que Dieu ne vouloit pas qu'il passât en Afrique, il retourna à son couvent de Notre-Dame de la Guadeloupe, où Dieu commença à manifester sa sainteté par plusieurs miracles.

Dans une grande maladie qui lui ôta l'usage de tous ses membres, il ne trouvoit aucun soulagement à ses maux, que lorsqu'il pouvoit entendre l'office divin : c'est pourquoi il obtint de ses supérieurs qu'on le conduiroit à l'église dans un petit chariot, lorsque les religieux étoient à l'office. Il y étoit ordinairement dans une chapelle, où il y avoit une image de la St^e Vierge, à laquelle il demanda avec tant de ferveur la diminution de ses douleurs, que non seulement sa priere fut exaucée; mais encore il fut si parfaitement guéri, qu'après avoir rendu des actions de grâces à sa bienfaitrice, il reconduisit lui-même son chariot. Enfin, après avoir été averti par trois différentes fois, par la même bienfaitrice, par S. François, & par S. Antoine de Padoue, qui lui apparurent, de passer dans l'Ordre des Freres mineurs, & d'aller en Italie pour y prendre l'habit de cet Ordre dans le couvent d'Assise, il en obtint la permission, le 11 octobre 1452, de Gonzalve d'Illescas, prieur de Guadeloupe, son supérieur, qui fut ensuite évêque de Cordoue.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il arriva en

Italie. Il alla d'abord trouver Ange de Pérouse, général de l'Ordre de S. François, qui étoit dans cette ville, pour lui demander l'habit de son Ordre; mais il en fut rebuté, & reçut le même traitement à Assise. Il persista néanmoins dans sa résolution; & dans l'espérance que Dieu lui fourniroit les moyens d'exécuter sa sainte volonté, il bâtit un petit hermitage près de l'église de S. François, où il alloit tous les jours faire ses prières, servir les messes, & aider au sacristain dans les exercices de sa charge, sans intérêt.

Il se trouvoit à la porte du couvent avec les pauvres, pour y recevoir l'aumône. Mais le compagnon du sacristain étant tombé dangereusement malade, se recommanda aux prières du bienheureux Amédée, à qui on donna ce nom à cause du grand amour qu'il avoit pour Dieu; & fut guéri miraculeusement. Plusieurs personnes ayant été aussi soulagées dans leurs maux par son moyen, sa réputation se répandit, ses mérites furent reconnus, & il fut admis au nombre des religieux, en qualité de frere laïque, par le général Jacques de Mozanica.

La vie austere qu'il menoit, & l'observance exacte de la regle, à laquelle il s'appliquoit, exciterent bientôt contre lui la haine des autres religieux, qui, ne pouvant souffrir les reproches qu'il leur faisoit de leurs mœurs corrompues; & du relâchement où ils étoient tombés, ne cessèrent de le persécuter, jusqu'à ce qu'ils l'eurent fait sortir d'Assise. Il alla à Pérouse par l'avis d'un Ange, & ayant obtenu une obédience du provincial, il alla trouver le général, qui étoit pour lors à Brescia, d'où il partit pour aller demeurer, par son ordre, à Milan, au couvent de S. François, proche la porte de Verceil. Il fut fait sacristain; mais comme cet emploi le détournoit de ses oraisons, il se retira, avec la permission de ses supérieurs, dans une cellule d'une ancienne infirmerie, avec un compagnon qui se joignit à lui dans un même esprit de retraite & d'oraison. Il étoit si assidu à la priere & à la méditation, qu'il y employoit quelquefois quatorze heures, & toujours à genoux. Il jeûnoit si sévèrement, que, trois fois la semaine, il ne prenoit pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Il observoit de la même maniere les jours de jeûnes or-

donnés par l'Eglise, & souvent même il les passoit sans prendre aucune nourriture, aussi bien que les vendredis & les samedis, usage qu'il continua jusqu'à sa mort; il s'abstenoit en tout temps de viande & d'œufs.

La réputation de sa sainteté augmentant de jour en jour par les miracles continuels qu'il faisoit, lui attira un si grand nombre de visites, tant de François Sforce, duc de Milan, que d'un grand nombre de personnes qui venoient le consulter sur les maladies de l'ame, aussi bien que sur celles du corps, qu'il résolut d'abandonner ce lieu, qui commençoit à n'être plus pour lui une retraite, & d'en chercher un autre, où, étant moins connu, il pût s'appliquer sans distraction aux exercices de la priere & de l'oraison. Dans le doute où il étoit s'il devoit seulement quitter le duché de Milan, ou abandonner la Lombardie, il s'adressa à Dieu, qui, lui ayant fait connoître qu'il devoit demeurer en Lombardie, il sollicita si fort ses supérieurs, qu'ils lui accorderent la permission de s'en aller où Dieu l'appeloit. Il vint l'an 1457 au couvent de Marliano, habité alors par un seul religieux; mais en peu de temps il y eut un très-grand nombre des plus saints. La foule du peuple qui le venoit trouver en ce lieu, l'obligea de l'abandonner aussi, pour aller au couvent d'Oppreno, qui étoit pareillement ruiné; il y rétablit en peu de temps les observances régulières, comme dans celui de Marliano, & soumit ces couvens à l'obéissance des conventuels.

Il reçut les ordres sacrés pour obéir à son provincial, qui, connoissant son humilité, l'y obligea, & le chargea en même temps de la conduite du couvent d'Oppreno, où il fut supérieur pendant six ans. Il célébra sa première messe le 25 mars 1459, avec les sentimens de dévotion & de respect que mérite ce mystère adorable. Les œuvres de charité qu'il exerçoit envers les malades, les affligés, les pauvres, & les indigens, lui attirerent l'estime des peuples du voisinage & de toute la Lombardie, où on lui offroit plusieurs établissemens: ce qui, joint aux œuvres de charité & de miséricorde qu'il exerçoit envers tout le monde, lui attira, en 1468, la persécution de quelques religieux de l'Ordre, qui portèrent des plaintes contre lui à l'archevêque de Milan. Ce prélat, voyant

que c'étoit un effet de l'envie & de la jalousie, & que la malice y avoit eu plus de part que la vérité & le zele, le déclara innocent, & reprit sévèrement ses calomniateurs. La persécution ayant recommencé quelque temps après, il alla à Rome implorer la protection du pape, qui la lui accorda, & renvoya le jugement de son affaire au duc de Milan: le crédit de ses adversaires ayant prévalu sur son innocence, il reçut ordre de sortir de l'état de Milan dans trois jours; mais Dieu, prenant la défense de son serviteur, leur fit porter la peine de leurs calomnies, en les affligeant de maladies, dont la guérison les obligea à reconnoître leur faute, & à publier l'innocence & la sainteté du bienheureux Amédée, puisque ce fut par ses prières qu'ils obtinrent la santé. Ce S. fondateur ayant surmonté toutes les difficultés qui se rencontroient dans ses bons desseins, acheva les bâtimens des monasteres qu'il avoit commencés, & en joignit d'autres à sa congrégation. Paul II, par un bref de 1469, lui donna le couvent de Notre-Dame de Bueno, au diocèse de Brescia; ce qui lui suscita de nouvelles persécutions: car sur de faux bruits que ses ennemis firent courir, les Vénitiens le regarderent comme un espion des Milanois, qui venoit s'établir chez eux, & le firent aussi-tôt sortir des terres de la république. Mais la calomnie ayant été découverte, il fut rappelé avec honneur, & les Vénitiens lui donnerent permission de s'établir où il voudroit sur leur terres. Il reçut la même année le couvent d'Antignato; on lui en donna encore trois dans la Lombardie, dont il fit une custodie, avec ceux qu'il avoit déjà, & dont il fut fait custode la même année 1469, par le même pontife, qui permit aux religieux d'en élire un autre après sa mort, à condition que celui qui seroit élu, recevrait sa confirmation dans le chapitre de la province de Milan.

L'érection de cette custodie réveilla la jalousie des religieux de l'observance de cette province, qui, voyant les progrès qu'elle faisoit, appréhendoient qu'elle ne se séparât d'avec eux, principalement après que le bienheureux Amédée eut encore reçu un couvent dans un des faubourgs de Milan, qui lui fut donné par l'archevêque de cette ville, qui avoit été délégué par le pape pour l'exécution de son

bref. Le S. fondateur, pour éviter toutes contestations & faire cesser leurs craintes, obtint l'année suivante un autre bref, par lequel le pape supprima le titre de custodie, & ordonna que le bienheureux Amédée & ses compagnons seroient immédiatement soumis à l'obéissance du général & des provinciaux.

Sixte IV, successeur de Paul II en 1471, fit venir à Rome le S. fondateur, & lui donna un bref du 24 mars de la même année, par lequel il accorda plusieurs privilèges à sa congrégation, & à une confrérie qu'il avoit établie à Milan. Le bref est adressé à Amédée l'Espagnol, custode de la maison de Notre-Dame de la Paix à Milan. Sa sainteté lui donna en outre, aussi bien qu'aux custodes qui lui succédroient, la permission de recevoir tous les conventuels qui voudroient entrer dans sa congrégation : ce qui fait voir que, quoique le pape Paul II eût supprimé le titre de custodie, Amédée avoit toujours retenu le nom de custode pour lui & ses successeurs, & le pouvoir de gouverner les couvens de sa congrégation selon les observances qu'il avoit établies. Cette même année, le pape qui l'avoit choisi pour son confesseur, voulant que, sans sortir de Rome, il pût gouverner ses religieux, lui donna le couvent de S. Pierre *in Montorio* ou du *Mont d'Or*, qui avoit été commencé par les libéralités de quelques François, & qui fut achevé par celles des Rois catholiques, Ferdinand & Isabelle, en 1502.

Le bienheureux Amédée demeura quelques années dans ce couvent, menant une vie très-austère. Il accorderoit chaque jour deux heures à ceux qui le venoient consulter, & employoit le reste à la prière & à la méditation. Enfin, en 1482, il obtint du pape la permission d'aller faire un tour dans la Lombardie, pour y visiter les couvens de sa congrégation ; & dans ce voyage on lui en donna encore un à Plaisance, outre ceux qu'il avoit déjà obtenus pendant son séjour à Rome. Pendant qu'il se disposoit à Milan pour y retourner, il tomba malade, & mourut le 10^e. jour d'août de la même année. On prétend qu'il eut plusieurs révélations de choses qui devoient arriver, & dont il composa un livre qu'il laissa scellé à ses disciples, pour n'être ouvert que dans un certain temps ; mais le livre des prophéties qui portent son nom, a

été si corrompu par d'autres & si rempli de rêveries, dont plusieurs sont opposées à la foi, qu'on ne peut plus dire que ce livre soit de lui; & Wading, annaliste de l'Ordre des mineurs, le justifie de toutes les hérésies qu'on lui impute, n'y ayant aucune apparence que le pape Sixte IV eût voulu prendre pour son confesseur un aussi grand visionnaire que le bienheureux Amédée l'auroit été, s'il avoit avancé tout ce qui est dans le livre qu'on lui attribue. Les miracles qu'il a faits pendant sa vie, & qui ont continué après sa mort, ont d'ailleurs rendu un témoignage de la sainteté de sa vie, & de la pureté de sa foi.

Il eut plusieurs disciples qui l'imiterent dans son genre de vie, & qui acquirent une aussi grande réputation que lui, principalement Georges de Val-Camonique, Gilles de Montferrat, Jean Allemand, & Bonaventure de Crémone, qui lui succéderent dans le gouvernement de sa congrégation, & sous lesquels elle fit tant de progrès, que dans une seule province il y avoit ving-huit couvens. Après la mort de son fondateur, le pape Sixte IV lui accorda de nouveau sa protection par un bref du 22 septembre 1482, & confirma ses privilèges. Elle s'étendit ensuite en Espagne, où le pape Innocent VIII lui donna, en 1493, le couvent de S. Genest-della-Xara, proche la ville de Carthagene, ce qui fut confirmé par Alexandre VI, qui lui accorda encore, par un autre bref de 1498, tous les privilèges dont jouissoient les religieux observans. Tandis que ces Amadéistes faisoient du progrès & édifioient les peuples par la sainteté de leur vie, Jules II, qui voulut qu'il n'y eût dans l'Ordre de S. François que les conventuels & les observans, ordonna que les Amadéistes feroient choix des uns ou des autres, pour s'incorporer avec eux. Léon X, son successeur, ordonna aussi la même chose; cependant ils subsisterent encore jusques sous le pontificat de Pie V, qui les supprima entierement.

Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. VI, VII & VIII.*
 Rodulph. Tuffinian, *Hist. Seraphic. lib. 2.* Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. tom. 1. lib. 5.* Marc. de Lisboa, *Chronica dos Menores, tom. III, lib. 6. cap. 3.*

CHAPITRE XIII.

*Des Freres Mineurs des congrégations de Philippe Berbegal
& des Neutres.*

PHILIPPE Berbegal, qui avoit fait profession parmi les freres de l'observance dans la province d'Arragon, s'étant uni à quelques autres, obtint du pape Martin V, en 1426, la permission de recevoir une maison dans la même province, sans qu'elle fût pour cela affectée, ni à lui, ni à ses compagnons ; mais lorsque dans le premier chapitre généralissime de l'Ordre, en 1430, le même pontife eut fait publier de nouvelles constitutions, pour unir tout l'Ordre sous une même réforme, lesquelles constitutions furent appelées *Martiniennes*, du nom de ce pontife, Berbegal se récria contre elles, prétendant qu'elles étoient nulles, & n'avoient aucune force, & inventa une nouvelle réforme, qu'il appela *della Capucciola* ou du petit Capuce ; à cet effet, il fit prendre à ses sectateurs des capuces pointus & des habits ridicules, & leur fit pratiquer bien des choses qui avoient été condamnées par Jean XXII. S. Jean Capistran écrivit fortement contre ces nouveautés, & Eugene IV ayant nommé des cardinaux pour examiner cette affaire, Berbegal & ses sectateurs furent condamnés en 1434.

En 1463, il parut aussi en Italie des religieux qui, sous l'apparence d'une nouvelle réforme, se rendirent agréables aux peuples, & prirent le nom d'observance, quoiqu'ils n'en pratiquassent ni les coutumes, ni les lois ; ils ne vouloient point obéir aux vicaires généraux, sous prétexte qu'ils ne vouloient pas s'éloigner de l'obéissance qu'ils devoient au général & aux provinciaux. Il y eut même quelques petits couvens qui, ayant choisi l'un d'entre eux pour chef, n'obéissoient qu'au général, & ne vouloient pas reconnoître les provinciaux. D'autres formerent de petites congrégations, en vertu des bulles qu'ils obtinrent des souverains pontifes, pour s'attribuer quelques couvens, & se firent appeler *les Neutres*,

voulant tenir un milieu entre les observans & les conventuels, ne reconnoissant, ni l'autorité du général de tout l'Ordre, ni du vicaire général. Les principaux chefs de ces religieux Neûtres furent, Pierre de Trano, qui obtint pour lui & ses compagnons une bulle qui leur permettoit de recevoir tous les couvens qu'ils voudroient ; Valentin de Trévise, qui en eut aussi une pour ériger plusieurs hermitages ; Philippe de Massano, qui obtint un bref pour prendre possession de deux couvens ; & Philippe de Padula, qui fut fait, la même année 1463, évêque de Carthage en Afrique ; il eut aussi une bulle du même pontife, pour gouverner quelques couvens. Mais Louis de Vicenze, vicaire général des observans, ayant représenté au pape les scandales qui arrivoient au sujet de ces séparations, le pontife ordonna que toutes ces petites congrégations de Neûtres se soumettroient, ou au général des conventuels, ou au vicaire général des observans ; ce qui fut exécuté.

Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. VI. Dominic. de Gubernatis, Orb. Seraphic. tom. I. lib. 4, cap. 9. §. 3 & 4.*

CHAPITRE XIV.

Freres Mineurs Caperolans.

APRÈS la déclaration de la guerre entre les Milanois & les Vénitiens, leur haine mutuelle passa jusques dans les cloîtres. Les supérieurs de la province de Milan, des freres mineurs de l'observance, qui s'étendoit jusques sur les terres de la république de Venise, commandoient avec tant de hauteur aux Vénitiens, que ceux du couvent de Brescia voulurent secouer le joug qu'ils ne pouvoient supporter. Les supérieurs en ayant eu connoissance, firent sortir de la province ceux qu'ils crurent les auteurs de ce projet ; les principaux étoient Pierre Caperole, Matthieu de Tharvillo, Gabriel Maluezzi, & Bonaventure de Brescia, qui furent obligés de passer en d'autres provinces ; mais les supérieurs

ayant appris qu'ils cherchoient un asile chez les conventuels & les amadéistes, les firent revenir; & après leur avoir imposé des pénitences, les logerent dans les couvens les plus pauvres & les plus éloignés de leur province. Caperole, homme d'un esprit vif, d'une grande érudition, & qui s'étoit attiré l'estime du peuple par ses prédications, ne put supporter ces mauvais traitemens, qui lui étoient d'autant plus sensibles, que, sans l'avoir mérité, il se voyoit comme prisonnier dans un petit couvent, d'où il ne lui étoit pas permis de sortir; il usa de tant d'adresse, qu'il trouva moyen de faire séparer les couvens de Brescia, de Bergame, de Crémone, & quelques autres de la province de Milan, pour les mettre sous l'obéissance des conventuels; ce qui ayant causé un procès entre ces couvens & le vicaire général de l'observance, le Pape Sixte IV, en 1472, donna pouvoir à Jacques de la Marche & à Louis de Vicenze, de régler ces différens. Il y a apparence qu'ils n'étoient pas encore terminés en 1475; car dans le chapitre de l'observance qui se tint cette année à Naples, on érigea une vicairie particuliere, sous le nom de vicairie de Brescia, qui comprenoit les couvens de Brescia, de Bergame, de Crémone, & les autres qui, ayant été démembrés de l'observance, avoient été unis, par autorité apostolique, aux conventuels; ce qu'on fit en partie pour calmer les esprits & pacifier toutes choses, & en partie pour satisfaire la république de Venise, qui avoit demandé la séparation de ces couvens de la province de l'observance de Milan. Pierre Mauroceni fut commissaire de Brescia, & Antoine de Contolegno, qui avoit assisté à ce chapitre en qualité de discret & de procureur de ces couvens, y demanda pardon des troubles que cette affaire avoit causés dans l'Ordre.

Cela ne satisfit pas l'ambition de Caperole: à la faveur du Doge de Venise & de François d'Amson, général de l'Ordre, il obtint du pape l'érection de cette vicairie en congrégation, qui fut nommée de son nom, des *Caperolans*, & soumise aux conventuels, avec permission de tenir, comme les observans, des chapitres, & d'y élire un vicaire provincial. Caperole ayant fait ériger sa congrégation, y recevoit sans difficulté tous ceux de l'observance qui se présentoient à lui; mais le

pape, qui en fut informé, lui défendit, par une bulle du 26 octobre de la même année 1475, d'en recevoir à l'avenir, & renouvela la bulle de paix & de concorde de Paul II.

Enfin en 1479 ou 1480, Caperole, prêchant à Vellétri avec beaucoup d'applaudissemens, acquit une si grande estime dans cette ville, que, du consentement du général, les bourgeois firent sortir les conventuels de leur couvent, pour y mettre les Caperolans; mais il mourut peu de temps après. Le couvent de Vellétri fut restitué aux conventuels, & tous ceux que les Caperolans avoient à Brescia, Bergame, Crémone, &c. en d'autres endroits, retournèrent à l'obéissance des observans, sous le titre de province de Brescia, séparée de celle de Milan; elle subsiste encore, étant présentement composée de vingt-quatre couvens.

Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. VI. & Dominc. de Gubernatis, Orb. Seraphic. tom. I. lib. 5, cap. 9, §. 5*

CHAPITRE XV.

*Freres Mineurs des Réformes d'Antoine de Castel-Saint-Jean,
& de Matthias de Tivoli.*

PENDANT que le chapitre général des observans, assemblé à Naples en 1475, étoit occupé à pacifier les troubles qui s'étoient élevés dans l'Ordre, au sujet de la séparation des couvens de Brescia, Bergame, Crémone, &c., il se vit encore inquiété par le zele & la ferveur d'Antoine de Castel-S.-Jean, de la province de Toscane; ce religieux aspirant à une plus grande perfection, & résolu de pratiquer la regle de S. François dans toute sa pureté, sans glose, sans interprétation ni privilèges ou déclarations accordés par les souverains pontifes, s'étoit retiré, avec cinq religieux, sur une montagne éloignée du commerce du monde, où, après avoir demeuré quelques jours, il vint à Rome avec ses disciples demander la protection du comte de la Rouvere, neveu du pape Sixte IV, qui non seulement la leur accorda, mais encore les envoya dans une de ses terres, pour y bâtir un couvent, après leur

avoir fait obtenir une bulle, par laquelle sa sainteté leur permettoit de vivre selon la grande pauvreté qu'ils avoient embrassée. Les peres observans, assemblés dans ce chapitre, craignant l'érection de quelque nouvelle congrégation, firent tant par leurs sollicitations auprès du comte de la Rouvère, qu'il abandonna Antoine de Castel-S.-Jean, qui, se voyant privé de cette protection, & ne sachant où aller, retourna avec ses compagnons sous l'obéissance de leur vicaire provincial, qui, sans avoir égard à la droiture de leurs intentions & à la bulle qu'ils avoient obtenue du pape, les traita comme apostats, & les fit mettre en prison; Antoine de Castel-S.-Jean, délivré de la servitude, continua ses prédications avec beaucoup de fruit, & mourut saintement à Pise en 1482.

La sainteté de la vie de ce serviteur de Dieu & de ses compagnons, fit bien connoître que cette grande pauvreté qu'ils vouloient embrasser, étoit l'effet du zèle qu'ils avoient pour la parfaite observance de la règle : mais il n'en fut pas de même de Matthias de Tivoli; ce fut plutôt un esprit d'orgueil & de présomption, qu'un désir sincère de tendre à la perfection, qui lui fit aussi entreprendre, en 1495, le dessein de pratiquer la règle à la lettre, sans glose ni interprétation, dans des lieux déserts & pauvres. Il eut environ quatre-vingts compagnons qui voulurent le suivre, & qui, se laissant abuser par ses discours & sa mauvaise doctrine, disoient qu'on ne devoit pas obéir aux déclarations & aux commentaires qui avoient été faits sur cette règle, soit par les souverains pontifes, soit par S. Bonaventure ou les autres docteurs & supérieurs de l'Ordre. Ils condamnoient la pratique d'avoir des Syndics. Ils ne vouloient point recevoir les bulles des papes qui les avoient permis, soutenoient que les supérieurs des couvens qui avoient des syndics & des procureurs, péchoient mortellement, & que, mourant en cet état, on ne devoit point prier pour eux.

Le Démon voyant l'erreur de ces pauvres religieux, & voulant les empêcher de reconnoître leur faute, n'oublia rien pour suggérer à leur maître de persévérer dans ses sentimens, & de ne point écouter ce qu'on lui disoit de contraire. C'est pourquoi tout ce qu'on put lui représenter fut inutile, & il ne voulut point obéir aux censures ni aux ordonnances

apostoliques. Il se reconnut cependant, lorsqu'on l'eut mis en prison, & il étoit près d'obéir. Mais l'esprit de ténèbres, redoublant ses suggestions, lui persuada enfin de persister dans son aveuglement. Résolu de ne point se soumettre à ses supérieurs, il ne chercha que les moyens de se sauver de sa prison ; ce qui lui ayant réussi, il se retira avec un autre religieux dans une solitude, où il rassembla un grand nombre de disciples qu'il suborna. Il contrefit un nouvel Ordre, ayant établi des supérieurs, un général, des provinciaux & des custodes ; & afin de conserver l'autorité qu'il avoit acquise sur eux, il leur faisoit entendre que Dieu lui avoit révélé ce qu'il leur enseignoit, & que sa doctrine avoit été confirmée par plusieurs miracles ; enfin, ayant ouvert les yeux à la vérité, il entra avec quelques-uns de ses sectateurs chez les conventuels, les autres allèrent chez les observans : ainsi cette troupe de rebelles fut bientôt dissipée.

Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. IV. Dominic. de Gubernatis. Orb. Seraphic. tom. I, lib. 5, cap. 9, §. 8.*

CHAPITRE XVI.

Freres Mineurs de la réforme du bienheureux Jean de la Puebla.

LE bienheureux Jean de la Puebla est reconnu pour le premier auteur de cette étroite observance, que tant de religieux de l'Ordre de S. François ont embrassée à son exemple. Il étoit comte de Bellocazar, fils d'Alphonse de Soto-Major, & d'Elvire de Zuniga, tous deux des plus nobles maisons d'Espagne, & alliés à la maison Royale. Jean de la Puebla méprisant tous ces avantages, se fit religieux de l'Ordre des hermites de S. Jérôme, vers 1476, dans le couvent de Notre-Dame de Guadalupe. Quatre ans après, voulant embrasser une vie plus austère, il alla à Rome, où ayant été reçu favorablement du pape Sixte IV, il lui demanda permission de passer dans l'Ordre des freres mineurs de l'observance ; ce

pontife la lui accorda, voulut lui donner lui-même l'habit de cet Ordre, & après lui avoir fait faire profession, il l'envoya proche Assise au couvent des prisons, au Mont-Su-baze, de la province de S. François, ayant, à cet effet, adressé un bref au vicaire de cette province, daté du 24 janvier 1480, par lequel il lui ordonnoit de le recevoir.

Jean de la Puebla y demeura sept ans, après lesquels il fut obligé de le quitter par ordre du pape Innocent VIII, qui, à la sollicitation de ses parens, lui ordonna de retourner en Espagne, pour prendre la conduite & la tutelle de son neveu, le jeune comte de Bellacazar, devenu orphelin par la mort de son père, tué dans la bataille de Grenade. Il obéit aux ordres du pontife, & arriva en Espagne en 1487; mais l'obéissance qui lui avoit fait laisser la province de S. François, ne lui ôta pas l'estime & l'amour qu'il avoit pour les observances qu'il avoit pratiquées. A peine fut-il arrivé en Espagne, qu'il songea à y établir une pareille réforme & même plus austère, au sujet de la pauvreté; ayant obtenu pour cet effet quatre religieux de la province de S. François, qui lui furent envoyés par le pape en 1488, afin qu'ils l'aidassent dans l'établissement de sa réforme; il la commença l'année suivante, sous la protection de la Reine Isabelle, avec autant d'édification pour le public, que de jalousie pour les conventuels & observans d'Espagne, qui ne manquerent pas de le traverser dans ses pieux desseins: mais ayant eu recours au chapitre général de l'observance, qui se tenoit en 1489 à la Rochelle; il obtint du vicaire général, Jean Croin, & des peres du chapitre, la permission de fonder deux couvens, sous le titre de custodie au Mont de Murena, communément appelé Sierra de Murena. Muni de cette permission, il se retira dans cette solitude, où il jeta les fondemens de sa réforme, sous le titre de l'étroite observance, & y bâtit un pauvre couvent, fait de branches d'arbres & de joncs, dont les murailles étoient revêtues de boue & de paille mêlées ensemble. Nonobstant cette grande pauvreté, tant dans ce bâtiment que dans les autres choses de la vie, les religieux qui y demeuroient étoient très-contens. Le Démon, jaloux de leur repos & envieux du bonheur dont ils jouissoient dans cette solitude, ayant excité un embrasement dans un

bois voisin du monastere, y poussa les flammes avec tant de violence, que ces S^{ts}. religieux eurent bien de la peine à en retirer le S. Sacrement ; tout le reste fut réduit en cendres en un moment : mais ils ne perdirent pas courage pour cet accident ; & en peu de temps ils rebâtirent un autre couvent aussi pauvre, qui fut dédié, comme le premier, en l'honneur de Notre-Dame des Anges.

Jean de la Puebla eut, en 1493, un second couvent à Bellacazar, dont Alphonse son pupille le mit en possession, afin qu'il fût plus près de lui, ayant obligé d'autres religieux de l'Ordre, qui y avoient été établis dès 1474, de le leur céder. La vie que ce S. réformateur menoit étoit si austere, qu'il alloit toujours nu-pieds. Il n'étoit vêtu que de pauvres habits tout rapiécés. Sa nourriture n'étoit que de viandes insipides ; & quoique son corps fût tout atténué par ses mortifications, il en inventoit tous les jours de nouvelles : enfin tout atténué par la pénitence, il mourut dans son couvent de Bellacazar en 1495. Soixante ans après sa mort, on ouvrit son tombeau, dans lequel on trouva son corps encore tout entier, qui rendoit une odeur agréable. On porta la tête à son premier couvent de Notre-Dame des Anges ; les religieuses clarisses de Bellacazar, où les deux sœurs Elisabeth & Eléonore de Sotto Major avoient pris l'habit, eurent pour partage de ses saintes dépouilles, sa pauvre tunique & son cilice. Son neveu, le comte Alphonse, après avoir perdu sa femme, Philippe de Portugal, se fit religieux de cette réforme, & mourut en odeur de sainteté dans ce couvent, qui fut agrandi en 1510, & bâti de pierres par les soins du pere François des Anges, qui a été dans la suite général ; & à quelque distance du couvent, il fit faire quatre hermitages, où les religieux se retirent tour à tour. Ils n'y peuvent pas demeurer plus d'une semaine. Le samedi on nomme les quatre religieux qui doivent aller dans ces solitudes. Le dimanche matin, après avoir entendu la messe au couvent, ils demandent la bénédiction au supérieur, & vont en silence à l'hermitage qui leur a été destiné. Ceux qui en reviennent après avoir entendu la messe à l'hermitage, entendent encore au couvent la conventuelle ; & lorsqu'on a sonné le dîné, ils se prosternent à la porte du réfectoire,

toire , pour baiser les pieds à tous les religieux qui y entrent. Ils gardent toujours un étroit silence dans leurs solitudes. Jamais ils n'y mangent rien de cuit, ni qui ait eu vie ; ils se contentent de racines, d'herbes, de fruits, de pain & d'eau, s'abstenant même de laitage. Ils peuvent néanmoins, s'ils veulent, assaisonner leurs herbes d'huile & de vinaigre ; ils prennent trois fois la discipline en vingt-quatre heures, tant de jour que de nuit. Ils ne sont point obligés au travail manuel, afin de vaquer plus long-tems à la méditation ; & hors le temps de l'oraison & de l'office divin, ils doivent s'appliquer à la lecture spirituelle.

Ce couvent fut encore brûlé en 1543, il n'y resta pas pierre sur pierre, les arbres mêmes qui étoient aux environs, furent aussi consumés : en sorte que ce lieu fut réduit en un désert ; mais les religieux ne voulant point pour cela l'abandonner, un novice, frere du duc de Vejar, qui n'avoit pas encore renoncé à son patrimoine, le fit rebâtir plus solidement qu'il n'étoit auparavant. Philippe II, roi d'Espagne, augmenta la dévotion & la beauté de ce lieu, lorsqu'il y passa, en allant faire la guerre contre les Maures. Il y laissa une grosse aumône pour faire un dortoir & embellir l'église, & donna à ces religieux un bois qui étoit dans leur voisinage, avec un grand pâturage de deux milles de tour. Quatorze couvens s'étant joints à celui-ci, on en a formé une province sous le titre des Anges, qui fut érigée en 1518, & incorporée dans la suite avec la régulière observance. Leur habillement est semblable à celui que nous avons donné au chapitre III.

Francis. Gonzag. *de Orig. Seraph. Relig.* Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. VII.* Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraph., lib. & Marian. Chron. Observ. Strictior. & Refor., lib. I. cap. 1,* & And. Guadaloupe, *Hist. de la Provinc. de los Angelos.*



C H A P I T R E X V I I .

Freres Mineurs de l'etroite Observance en Espagne , appelés les Déchauffés , & dans leur origine , les Freres du Capuce ou du saint Evangile.

ENTRE les disciples de Jean de la Puebla, le bienheureux Jean de Guadalupe fut un des plus zélés, non seulement pour maintenir l'étroite observance qu'il avoit établie, mais encore pour l'étendre dans les autres provinces; il souhaitoit avoir pour cet effet quelque établissement au Royaume de Grenade, afin de l'introduire chez les peres de l'observance de la province de S. Jacques; & pour mieux réussir dans son dessein, il en obtint la permission de François Samson, général de l'Ordre. Il ne se contenta pas des austérités que le bienheureux Jean de la Puebla avoit introduites, il en ajouta de nouvelles, & fit quelque changement dans l'habit : car outre qu'il en prit un fort étroit & rapiécé, il accommoda le capuce à la façon de celui que S. François avoit porté, lui donna une forme carrée, & le rendit pointu; ce qui fit donner aux religieux de sa réforme le nom de *freres du capuce* : il quitta les soques ou sandales, pour marcher nu-pieds, d'où ils furent appelés *les freres dechauffés*; & comme les premiers couvens de cette réforme furent érigés en custodie sous le nom de la custodie du S. évangile, on leur donna encore le nom de *freres du S. évangile*; mais ils quitterent ceux du capuce & du S. évangile, lorsque le pape Léon X eut réuni toutes les différentes réformes de l'Ordre de S. François, sous le nom d'observance & de réformés, & conserverent celui de déchauffés, pour se distinguer des religieux de l'étroite observance d'Italie, qui avoient pris celui de réformés.

Jean de Guadalupe ayant pris un habit tel que nous avons marqué, alla à Rome pour remonter au pape Alexandre VI les abus qui s'étoient glissés dans l'Ordre & dans l'observance

contre la pureté de la règle ; il renonça entre les mains de ce pontife à tous les privilèges & à toutes les dispenses qui avoient donné lieu au relâchement , & en obtint une bulle le 25 septembre 1496, par laquelle sa sainteté lui donnoit permission de bâtir un couvent au Royaume de Grenade, & de prendre avec lui six religieux de l'observance, de quelque province qu'ils fussent ; le pape leur accordoit la permission de le suivre, même contre la volonté de leurs supérieurs, pourvu qu'ils la leur eussent demandée, les mettant sous l'obéissance du général de l'Ordre, & les exemptant de la juridiction des observans, qui n'avoient pour lors que des vicaires généraux, le général étant conventuel.

Jean de Guadalupe, de retour en Espagne, présenta son bref à l'évêque de Grenade, & au prieur de Notre-Dame de Guadalupe, que le pape avoit nommé pour le faire exécuter. Plusieurs religieux zélés en ayant eu connoissance, se joignirent à ce réformateur, qui leur donna un habit pareil à celui qu'il portoit, en envoya quelques-uns dans un hermitage proche Oropeza, & d'autres à un autre hermitage proche Placenza, en attendant qu'il plût à Dieu de leur procurer quelques autres couvens.

Comme dans le même temps plusieurs religieux quittoient l'Ordre sous divers prétextes, & que quelques-uns même prenoient des habits d'hermites, avec permission de Rome, les peres de l'observance, qui voyoient avec peine leurs meilleurs sujets passer dans la réforme de Jean de Guadalupe, prétextant ces abus pour en empêcher le progrès, obtinrent du même Alexandre VI un bref qui révoquoit tous ceux qu'il pouvoit avoir accordés, de quelque nature qu'il fussent, pour permettre aux religieux de vivre hors de l'Ordre. En vertu de ce bref, les peres de l'observance inquiéterent Jean de Guadalupe & ses compagnons, pour les obliger de retourner à leur obéissance, & de rentrer dans les couvens de l'observance ; mais le S. réformateur fit un second voyage à Rome, & obtint un autre bref du 25 Juillet 1599, par lequel ce pontife déclaroit que son intention n'avoit point été de comprendre dans celui qu'il avoit accordé aux observans, Jean de Guadalupe ni ses compagnons. Cette tentative des observans contre ces S^{ts}. religieux, bien loin de leur

être préjudiciable, leur fut avantageuse : car le pape confirma son premier bref du 25 septembre 1596, & accorda à Jean de Guadalupe la permission de recevoir dans sa réforme tous les religieux qui se présenteroient à lui pour y entrer, défendant, sous de grosses peines, à qui que ce fût de les inquiéter en aucune façon. Outre ce bref, il obtint aussi avant que de partir de Rome, du procureur & du commissaire, du P. François Samson, général, auquel le bref du pape le soumettoit lui & les siens, un ample pouvoir de recevoir toutes les maisons qui lui seroient offertes. Les peres de l'observance auxquels ces brefs & ces permissions furent communiquées, n'inquiéterent plus les réformés, sur lesquels ils n'avoient plus aucune autorité ni juridiction.

Jean de Guadalupe jouissoit de la paix & de la tranquillité, & ne songeoit plus qu'à se procurer un couvent, pour y jeter les fondemens de sa réforme ; lorsque Dieu suscita un gentilhomme de Truxillo, qui lui en offrit un proche cette ville. Ce zélé réformateur en prit possession en 1500, & le dédia à la S^{te}. Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Lumiere. Ce fut là qu'il dressa ses premieres constitutions, & où, après avoir obtenu trois ou quatre autres petits couvens, il se forma une custodie, à laquelle on donna le nom du *S. Evangile*, qui fut depuis érigée en province, sous le titre de *S. Gabriel*.

De si heureux commencemens encouragerent le pere Jean de Guadalupe à étendre sa réforme jusqu'en Portugal, où il alla à cet effet, & y bâtit quelques couvens, dont le premier lui fut donné par le duc de Bragance, près de la ville de Vitiosa ; l'église de ce premier établissement, dédiée en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, donna dans la suite le nom à une province de la même réforme ; le second couvent qu'il obtint en ce royaume fut proche la ville de Chauves ; le troisieme proche Barcelos ; & un hermitage dans un village nommé *Merida*.

Les peres de l'observance voyant les progrès de cette réforme, que les plus zélés d'entre eux embrassoient pour y travailler à la perfection, en observant la regle avec plus de rigueur dans sa pureté, voulurent l'empêcher, & formerent leurs plaintes au pere Martial Bourlier, François de nation,

Fr. Min. de l'Ét. Obs. en Esp. appelés Déchaussés. 125
& vicaire général de l'observance de la famille Ultramontaine ; à leur sollicitation , il assembla un chapitre général en Castille , en 1502 , où il fut ordonné que dans toutes les provinces d'Espagne on assigneroit certains couvens à ceux qui voudroient observer la regle avec plus de rigueur , & embrasser les mêmes pratiques & les mêmes austérités que les freres du S. évangile , à condition qu'ils seroient toujours sous l'obéissance des provinciaux de l'observance. Telle fut la résolution du chapitre général , par laquelle on prétendoit arrêter le progrès de la réforme de Jean de Guadalupe , & empêcher que les religieux des provinces de l'observance en sortissent pour y embrasser cette réforme. Mais ce dessein ne réussit pas : ce qui fit prendre aux observans d'autres moyens pour la détruire ; pour cet effet , il eurent recours aux rois catholiques, Ferdinand & Isabelle, qui étoient affectionnés à l'observance, à laquelle ils avoient fait bâtir un couvent à Toledé , & accordé plusieurs privilèges. Ils leur remontrèrent la division que la réforme du S. évangile causoit dans les différentes provinces , & les prièrent d'interposer leur autorité pour faire revenir les réformés sous l'obéissance des observans , qui leur promettoient toute assistance , leur offrant des couvens de récollection pour y vivre si austèrement qu'ils voudroient. Ces princes , persuadés par des raisons si justes en apparence , en écrivirent au pape Alexandre VI , qui , à leur priere , accorda un bref la même année 1502 , par lequel il révoquoit ceux qu'il avoit donnés en faveur de Jean de Guadalupe & de sa réforme , & les remettoit sous l'obéissance des observans. Ce bref leur fut signifié , & ils furent chassés par force des couvens qu'ils avoient en Castille , d'où ils se retirèrent dans ceux de Portugal.

Jean de Guadalupe , surpris de ce changement , fit un troisième voyage à Rome , où il représenta au pape l'injustice de la persécution qu'on leur avoit suscitée ; ce pontife donna un nouveau bref , par lequel il déclaroit que celui qu'il avoit accordé à la sollicitation des rois catholiques , étoit seulement contre ceux qui étoient sortis de l'Ordre pour vivre à leur volonté & avec scandale , & non pas contre le pere Jean de Guadalupe & les autres de la custodie du S. évangile , qu'il regardoit comme véritables religieux de S. Fran-

çois, & observateurs de sa règle sous l'obéissance du général, & confirma les deux premiers brefs qu'il avoit accordés en leur faveur. Jean de Guadalupe, muni de ce bref, arriva en Portugal, où il trouva ses religieux sans couvent, aussi bien qu'en Castille, & dispersés dans des montagnes & dans des solitudes, en attendant qu'il plût à Dieu de dissiper cet orage. Il publia son bref; mais il trouva tant d'oppositions de la part des observans, que non seulement il ne put pas réussir, mais que même il fut obligé de se retirer dans une solitude, n'ayant pu avoir une retraite dans leurs couvens.

Après la mort du pape Pie III, qui ne gouverna l'église que vingt-sept jours, & qui avoit succédé à Alexandre VI, Gilles Delphino, élu général en 1500, ayant sollicité le pape Jules II de réunir ensemble les conventuels & les observans, & ce pontife ayant fait assembler le chapitre généralissime à Rome, en 1506; Jean de Guadalupe résolut d'y aller avec le P. Pierre Melgaro & quelques autres de ses religieux, afin d'y faire lever les oppositions qui s'étoient trouvées dans l'exécution de son bref; mais accablé de vieillesse, il mourut en chemin. Ses compagnons étant arrivés à Rome, le général leur donna pour custode & supérieur, à la place de leur réformateur, le même Pierre Melgaro, qui n'oublia rien pour maintenir la réforme, nonobstant les traverses que les observans, appuyés par les puissances, leur suscitoient, mais sans aucun effet: car le pape voyant que l'union qui avoit été projetée n'avoit pu se faire, & ayant ordonné que les différentes réformes de l'Ordre de S. François, quelque nom qu'elles eussent, se mettroient dans un certain temps sous l'obéissance des conventuels ou des observans; les freres du capuce ou du S. évangile se mirent derechef sous l'obéissance des conventuels, dont le général les prit sous sa protection, & confirma Pierre de Melgaro pour leur custode; il autorisa leur congrégation sous le nom *du capuce ou S. évangile*, leur permit de vivre selon leur manière, & de pratiquer à la lettre la règle de S. François, & confirma toutes les graces que ses prédécesseurs leur avoient accordées. Le cardinal protecteur ratifia ce que le général avoit fait, & ces réformés obtinrent un bref du pape

au mois de juillet de la même année 1506, qui leur permettoit de bâtir de nouveaux couvens unis en custodie, sous l'obéissance du général.

Ces religieux étant retournés en Espagne, & y ayant trouvé leurs couvens de Truxillo & de Salva-Léon ruinés, se retirèrent dans quelques autres qu'ils avoient en ce Royaume: ces couvens n'étant pas suffisans pour contenir tous ceux qui se joignoient à eux pour embrasser la réforme, ils en bâtirent d'autres qui furent unis à la custodie du S. évangile, avec l'agrément du provincial de la province de S. Jacques, qu'ils trouverent favorable à leurs desseins; mais ils ne jouirent pas long-temps du fruit de leurs travaux: les observans, envieux de leurs progrès, eurent encore recours aux rois d'Espagne & de Portugal, & obtinrent, à leur sollicitation, un bref du pape, qui ordonnoit aux freres du capuce ou du S. évangile de retourner sous l'obéissance des observans, ou de sortir des Royaumes d'Espagne & de Portugal.

Ces S^{rs}. religieux aimerent mieux abandonner leurs couvens, que de retourner sous l'obéissance des observans, & se retirèrent dans des solitudes & des déserts, où ils ne vécurent que d'herbes & de racines, jusqu'à ce que ce nouvel orage eût été apaisé: à cet effet, ils envoyèrent à Rome le pere Ange de Valladolid, pour représenter à sa sainteté le fâcheux état où ils étoient réduits, & les injustes motifs des persécutions qu'on leur avoit suscitées au sujet de la réforme qu'ils n'avoient embrassée que de son consentement & de celui d'Alexandre VI, son prédécesseur. Jules II, touché de leurs miseres, révoqua son dernier bref par un autre du 10 mars 1508, où rapportant tous les privilèges que lui & son prédécesseur avoient accordés au pere Jean de Guadalupe & au pere Pierre de Melgaro, il les confirma de nouveau, & les augmenta, érigeant leur custodie du S. évangile en province, leur donnant pouvoir d'élire un provincial; & en attendant l'élection, il confirma Pierre Melgaro dans son office de custode, révoquant tous les brefs contraires à ce dernier.

Au retour du pere Ange de Valladolid en Espagne, on rendit aussi-tôt à ces réformés tous les couvens qu'ils avoient en ce Royaume, & ils en bâtirent de nouveaux en Portugal, où ils tintent leur premier chapitre, dans lequel ils élurent

pour provincial le pere Pierre de Melgaro ; cette élection aigrit tellement l'esprit des observans d'Espagne, qu'ayant formé opposition à l'érection de cette province, ils obtinrent des lettres du roi d'Espagne en leur faveur, adressées au roi de Portugal qu'il prioit de protéger les observans. Le roi de Portugal fit venir les uns & les autres en sa présence ; & après avoir écouté leurs raisons, il les fit convenir que tous les couvens que les peres du S. évangile avoient en Portugal seroient érigés en custodie, sujette seulement au vicaire général de l'observance de la famille ultramontaine ; que ceux de Castille rendroient obéissance au provincial de la province de S. Jacques, aussi de l'observance ; & que les réformés quitteroient leurs capuces pointus, pour en porter à l'avenir de ronds, afin de se conformer en quelque façon aux peres de l'observance ; ce qui fut accordé & aussi-tôt exécuté : le pere Pierre de Melgaro renonça au titre de provincial, & demeura custode, comme il étoit auparavant, de la custodie de la Piété ; & le pere Ange de Valladolid alla en Castille, où il fut custode de la custodie du S. évangile de ce Royaume.

Les réformés de Castille, informés de ce qui s'étoit passé en Portugal, n'approuverent point les résolutions qu'on avoit prises dans la conférence qui s'y étoit tenue : c'est pourquoi ne pouvant se résoudre à quitter le capuce pointu, & à se soumettre à l'obéissance du provincial de la province de S. Jacques, ils eurent recours au général Renaud de Catignola, auquel ils s'étoient soumis dans le chapitre généralissime de 1506, le priant de leur accorder sa protection, & de ne pas permettre qu'ils fussent soustraits de son obéissance. Le général les écouta favorablement, & remit la décision de cette affaire à la congrégation générale qui devoit se tenir à Valladolid au mois d'avril de 1509 ; il y fut ordonné que les peres du capuce auroient terme de six semaines, pendant lequel ils seroient tenus de déclarer de nouveau sous quelle obéissance ils vouloient vivre, ou sous celle du général de l'Ordre, ou sous celle du vicaire général de l'observance ; & qu'en cas qu'ils choisissent celle du général, il leur seroit libre de retourner dans les couvens qu'ils avoient auparavant occupés par autorité apostolique.

Il y eut par ce moyen division entre les réformés d'Espagne
&

& ceux de Portugal : car ceux-ci reconnurent le vicaire général de l'observance pour leur supérieur, suivant l'accord qu'ils avoient fait en présence du roi de Portugal ; & ceux d'Espagne reconnurent le général, comme ils avoient fait jusques alors : mais on ne garda pas les conditions qu'on leur avoit promises dans la congrégation générale ; car on ne leur voulut pas rendre leurs couvens ; & tout ce que put faire le général de son autorité, fut de leur en donner trois pauvres dans l'Estramadoure, où ils furent même si inquiétés, que dans la crainte qu'on ne les en chassât, le pere Ange, de Valladolid fut obligé d'aller à Rome pour s'en assurer la possession : il se trouva pour cet effet au chapitre général de 1510, dans lequel on élut pour général Philippe Bagnacavallo ; il lui fit si bien connoître la justice de sa cause, & la mauvaise intention de ses adversaires, qu'il l'engagea à leur confirmer les trois couvens que son prédécesseur leur avoit donnés : ce que fit pareillement son successeur, le pere Bernardin de Prato, en 1512 ; il y ajouta même trois autres couvens, qu'il érigea avec les trois premiers en custodie, sous le titre du S. évangile : ce qui fut ratifié & approuvé par le pape Léon X, qui avoit succédé à Jules II.

Ce pontife ayant convoqué à Rome un chapitre généralissime en 1517, & ordonné qu'il n'y auroit que les réformés qui y auroient voix, pour élire un ministre général de tout l'Ordre de S. François, comprenant, sous le nom de réformés, les observans, amadéistes, coletans, clarenins, du S. évangile ou du Capuce, & Déchaussés, qui devoient à l'avenir quitter tous ces noms, pour prendre celui de freres mineurs de la réguliere observance ; les freres du capuce ou du S. évangile furent, par ce moyen, incorporés dans l'observance, prirent le nom de réformés, & quitterent celui de freres du capuce ou du S. évangile, sans préjudice pourtant à leur réforme particuliere, dans laquelle ils continuerent. Leur custodie fut ensuite érigée en province, sous le nom de S. Gabriel, aussi bien que celle de la Piété, qui retint toujours son nom. Celle des Anges, dont Jean de la Puebla avoit été fondateur, fut aussi érigée en province, & ces provinces en ont produit plusieurs autres, tant en Espagne qu'en Portugal, & dans les Indes, où ils ont présentement douze

provinces, dont les peres François des Anges & Martin de Valence sont les fondateurs. Ces saints religieux étant passés dans ce pays en 1521, en vertu d'un bref de Léon X, & ayant mené avec eux neuf prêtres & deux freres laïques, tous religieux de la province de S. Gabriel, ils s'y établirent & y firent de si grandes conversions, qu'ils furent obligés de multiplier leurs couvens, à proportion qu'ils soumettoient de pays à la loi de l'évangile. Le pere Jean de Zumarraga, fut premier archevêque de Mexique, & un grand nombre de religieux y ont reçu la couronne du martyre. Le pere François des Anges fut, dans la suite, général de l'Ordre de S. François, & le pape Clément VII l'éleva à la dignité de cardinal. Les religieux de cette réforme ont toujours observé la regle de S. François dans sa pureté, à l'édification de toute l'Espagne, où ils sont connus sous le nom de Déchauffés, à cause que dans le commencement de leur origine ils alloient nu-pieds; mais présentement ils portent des soques; il n'y a que ceux de la province de la Pitié en Portugal, qui dans la maison sont toujours nu-pieds, ne portant des soques que quand ils sortent. Ils est difficile de rapporter leurs observances, puisque presque toutes les provinces ont des constitutions particulieres; mais elles conviennent toutes dans l'exacte pauvreté dont elles font profession, & dans le renoncement à toutes les graces & privilèges qui pourroient donner atteinte à l'étroite observance. Grégoire XV permit à ces religieux d'Espagne d'avoir un procureur général en cour de Rome; mais Urbain VIII révoqua cette permission. Quant à l'habillement, il est d'étoffes rudes & grossieres, & ne differe de celui des Césarins, qu'en ce que le capuce est un peu plus pointu; c'est pourquoi nous n'en donnons point l'estampe particuliere.

Francisc. Gonzag. *De origine seraphicæ religionis*. Luc. Wading, *Annal. Minorum*. Dominic. de Gubernatis, *Orbis seraphicus*. Barezzo Barezzi, *Continuation de la Chronique des Freres Mineurs*. Marian. ab Orscellar, *Francisc. Redivivi, sive Chron. Observ. Strictioris*. Juan de sancta Maria, *Chronic. de la Provincia de san Joseph de los Descalzos de la orden de los Menores*. Antonio Panes, *Chronica de la Provinc. de S. Juan Bautista de Religiosos Menores Descalzos de la Regular. Observantia*, Andr. de Guada-

Fr. Min. de l'ét. Obs. en Ital., appel. Riformati ou Réf. 131
loupe, Histor. de la Provinc. de los Angelos. Charles
Rapine, Hist. générale de l'origine & progrès des Freres
Mineurs, Récollets, Reformés, ou Déchauffés.

CHAPITRE XVIII.

Freres Mineurs de l'Etroite Observance en Italie, appelés
Riformati ou les Réformés.

QUELQUES années après l'établissement de l'étroite observance en Espagne, elle fut portée en Italie par le pere Etienne Molina, Espagnol, qui l'introduisit dans la province de Rome en 1525, ayant été secondé en cela par le zele du P. Martin de Guzman, aussi Espagnol. Ce fut sous le généralat du P. François des Anges, religieux de la province de S. Gabriël des Déchauffés d'Espagne, qui favorisa cette réforme en Italie, où les religieux qui l'ont embrassée sont connus sous le nom de *Riformati*, à la différence de ceux d'Espagne & de Portugal, qui ont conservé celui de *Déchauffés*.

Les principaux couvens où cette étroite observance fut introduite, furent ceux de Fonte-Palombo, de Grecio, & quelques autres dans les vallées de Rieti & de Spolète, où S. François avoit autrefois demeuré. Les capucins qui s'établirent dans le même temps auroient bien souhaité ces couvens, comme convenables, par leur solitude, à la qualité d'hermites qu'ils avoient prise dans le commencement de leur réforme : mais la régularité avec laquelle on vivoit dans ces couvens, fut cause que le pape Clément VII ne voulut pas leur accorder la demande qu'ils lui en faisoient avec beaucoup d'instance.

Les austérités que ces réformés y pratiquoient étoient surprenantes : ils ne mangeoient rien de cuit que le dimanche & le jeudi, & les autres jours ils se contentoient de manger du pain, du fruit, & des herbes crues. Outre les deux carêmes ordonnés par la regle, ils jeûnoient encore très-rigoureusement celui de l'Épiphanie, les Roga-

tions & le carême du S. Esprit, depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte : ils en avoient encore deux, un depuis l'octave des apôtres S. Pierre & S. Paul, jusqu'à l'assomption de la Sainte Vierge, & l'autre depuis le 20 août jusqu'à la fête de S. Michel. Ils ne quêtoient de la viande, du poisson, & des œufs que pour les malades. Si cependant on leur en apportoit quelquefois par aumône, ils en mangeoient aux jours permis par la règle & par les constitutions. Les uns dormoient sur la terre nue, d'autres sur des planches, & ceux qui étoient d'un tempérament moins robuste, sur des nattes. L'usage des haïres, des cilices, & des ceintures de fer, leur étoit commun. Ils employoient presque toute la nuit à l'oraison, soit mentale, soit vocale. Outre le grand office de l'église, ils récitoient encore tous les jours celui de la S^{te} Vierge au chœur, excepté les fêtes de première classe, & les jours ouvrables ils ajoutoient celui des morts. Ils disoient encore tous les jours en commun les sept psaumes de la pénitence avec les litanies des Saints, & ils faisoient deux heures d'oraison mentale, l'une le matin & l'autre le soir.

Tant que le P. François des Anges gouverna l'Ordre en qualité de général, cette réforme fit beaucoup de progrès ; mais le temps de son office étant expiré en 1528, Jean Pisorti lui succéda. Quelques supérieurs de l'Ordre étant opposés à ces religieux réformés, on chercha les moyens d'affermir cette étroite observance dans les couvens où elle étoit établie, en faisant des custodes qu'on prenoit parmi ces réformés mêmes, afin qu'ils les gouvernassent sous l'autorité du provincial de la province où ils étoient situés ; ce provincial étoit élu par les réformés conjointement avec les non réformés ou observans, & ne pouvoit rien changer ni innover dans les custodies, au préjudice de la réforme ou étroite observance, sans le consentement des custodes.

Ces réformés obtinrent du pape Clément VII, en 1532, un bref par lequel ce pontife ordonna au général & aux provinciaux de leur donner quatre ou cinq couvens dans chaque province ; ce même pontife défendit aux provinciaux & aux commissaires généraux de les troubler en aucune façon dans leur manière de vivre, & permit aux ré-

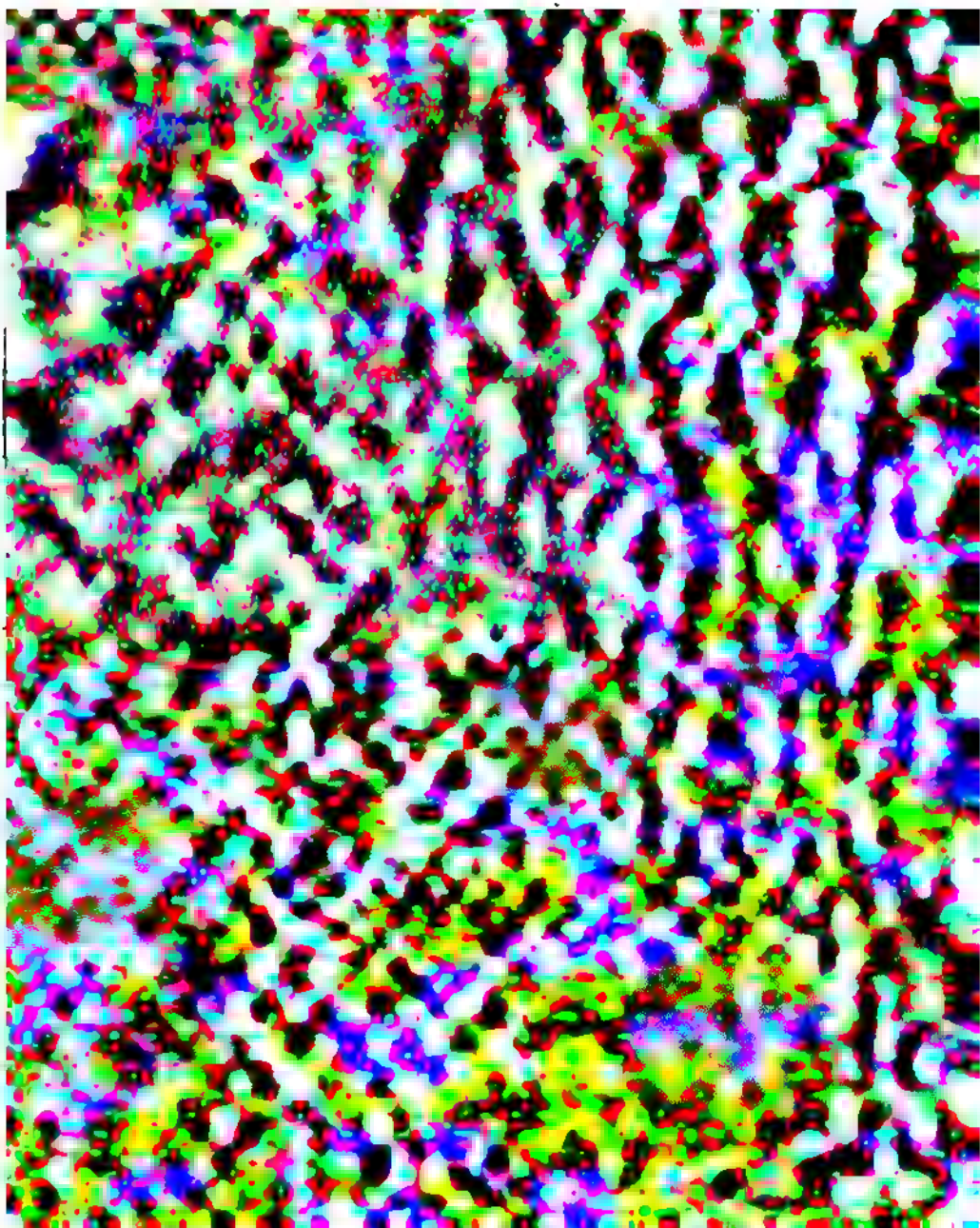
formés de recevoir des novices. Il fit aussi quelques autres réglemens qui furent exactement observés par les réformés, qui, en 1568, obtinrent un autre bref du pape Pie V, qui ordonna que les observans des provinces d'Italie, qui, après une année de noviciat dans la réforme, y auroient fait profession, ne pourroient plus retourner parmi les peres de la famille, ou les non réformés; ce qui n'avoit pas été pratiqué jusqu'alors, plusieurs religieux étant retournés dans les couvens non réformés, après avoir vécu plusieurs années dans la réforme. Ce bref fit naître des contestations dans l'Ordre, & fut cause que les réformés furent persécutés par ceux de l'observance. Grégoire XIII, pour remédier aux désordres que cela causoit, donna une bulle, le 3 Juin 1579, en faveur des réformés, par laquelle il ordonna que ceux qui voudroient embrasser la réforme, y feroient une année de probation, après laquelle ils n'en pourroient sortir sans la permission du S. Siège, sous peine d'apostasie, déclarant que tous les profès de cette réforme, tant ceux qui y avoient fait leur noviciat, que ceux qui, après avoir fait profession dans l'observance, y avoient passé une année entière de probation, étoient obligés à l'étroite observance de la regle de S. François, selon les déclarations des papes Nicolas III & Clément V.

En vertu de cette même bulle, il est permis au custode de recevoir des novices & tous les religieux de l'observance qui voudront embrasser la réforme, indépendamment du provincial & des autres supérieurs de l'Ordre, auxquels ce pontife ordonne expressément de donner aux réformés certain nombre de couvens qui ne pourroient être visités que par le seul ministre général, & non par les provinciaux; il leur accorde le pouvoir de tenir tous les trois ans un chapitre custodial, sans préjudice à la voix active & passive qu'ils avoient aux chapitres provinciaux de l'observance, sans la participation de laquelle ils pouvoient faire des statuts particuliers pour leur réforme.

Les réformés de la province de Milan, qui se trouvoient les plus vexés par les peres de l'observance, obtinrent cette bulle; & comme elle étoit commune pour tous les réformés, tant d'Italie que d'Espagne, le P. Ange

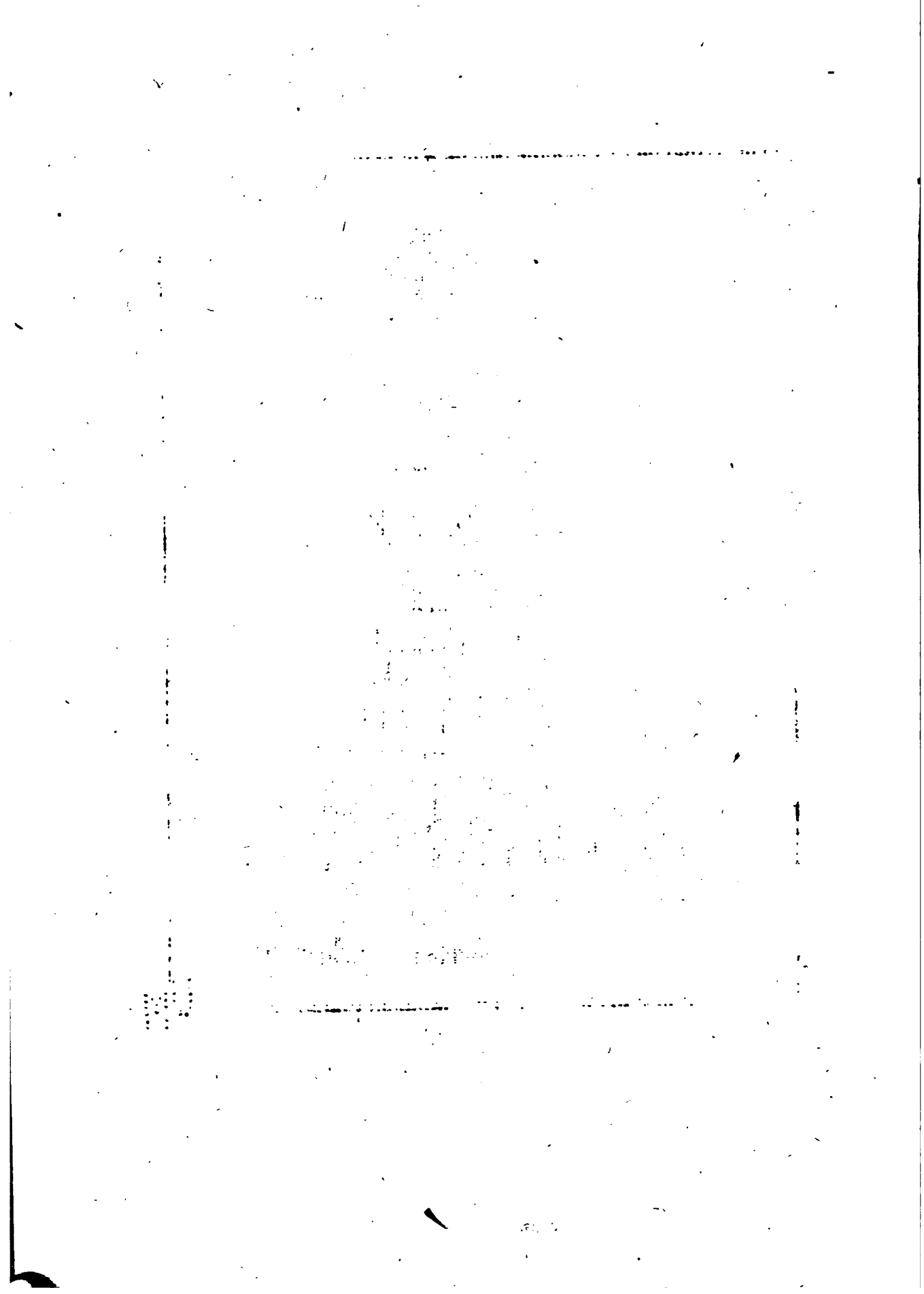
du Pas, custode des déchauffés de la province de Catalogne, qui se trouva au chapitre général tenu à Paris la même année qu'elle fut obtenue, étant de retour en Catalogne, voulut la faire exécuter ; pour mieux réussir dans cette entreprise, il se joignit aux déchauffés des provinces de Valence & d'Arragon, qui, d'un consentement unanime, formerent une province de réformés ou déchauffés, qu'ils nommerent la province de Taragone, & dont le P. Ange du Pas fut élu provincial. Un commissaire général ayant voulu faire la visite d'un couvent de cette province, & le P. Ange s'y étant opposé en vertu de la bulle de Grégoire XIII, le commissaire en porta ses plaintes au roi d'Espagne, qui obligea le nonce du pape à révoquer cette bulle, & cita le P. Ange à comparoître devant lui dans l'intention de le faire arrêter ; mais ce pere eut recours au pape même, qu'il alla trouver à Rome, tandis qu'on emprisonna en Espagne quelques-uns de ses religieux, & qu'on chassa les autres de leurs couvens.

Le pape, indigné de la témérité de son nonce, qui étoit M. Taverna, évêque de Lodi, le fit revenir d'Espagne, le relégua dans son évêché, & lui substitua l'évêque de Plaisance. Ce pontife écrivit à plusieurs évêques en faveur des réformés, & voulut maintenir ce qu'il avoit ordonné ; mais l'arrivée de François de Gonzague à Rome lui fit changer de sentiment, &, par les sollicitations de Philippe II, roi d'Espagne, & du cardinal Ferdinand de Médicis, protecteur de l'Ordre, il révoqua sa bulle. Ce ne fut néanmoins qu'à condition que le général favoriseroit les réformés, maintiendrait & augmenteroit leur réforme ; ce qui fut exécuté : car quoiqu'il eût été contraire au P. Ange du Pas, il maintint la réforme & l'augmenta considérablement, en l'établissant dans les provinces où elle n'avoit pas encore été introduite, & en dressant des constitutions en leur faveur. Ces réformés d'Italie, & les autres compris dans la famille cismontaine, furent gouvernés par des custodes, sous l'autorité du général & des provinciaux, jusqu'en 1639, que le pape Urbain VIII affermit entièrement la réforme, en érigeant vingt-cinq custodies qu'ils avoient, en autant de provinces, par un bref du 12 mai de la même



Frere Mineur de l'etroite Observance
dit Recollet Sans Manteau

de Billy f



Fr. Min. de l'ët. Obs. en France, appelés Récollets, 135
année : depuis ce temps-là ils ont eu de nouvelles provinces
& de nouvelles custodies. Dès 1603, Clément VIII leur
avoit accordé un procureur général en cour de Rome, qui
fut d'abord institué par les généraux ; mais Urbain VIII,
par un bref de 1632, ordonna qu'il seroit à la nomina-
tion du cardinal protecteur. L'habillement de ces réfor-
més est semblable à celui que nous avons donné au cha-
pitre III.

Luc. Wading. *Annal. Minorum. Tom. VII.* Dominic. de
Gubernatis, *Orb. Seraphic. Tom. II.*

CHAPITRE XIX.

*Freres Mineurs de l'etrote observance en France, appelés
Récollets.*

QUOIQUE l'etrote observance des freres mineurs eût
commencé en Espagne en 1484, & eût passé en Italie en
1525, elle ne fut introduite en France qu'en 1592 ; car
quoique le P. François de Gonzague, général de l'Ordre ;
écrivait, en 1582, au gardien du couvent de Cluys, au
diocèse de Bourges, lui donnât le titre de gardien des ré-
formés récollets de S. François de Cluys, parce que ce
couvent avoit servi de maison de récollection à quelques
religieux de l'observance qui s'y étoient retirés pour vivre
dans une plus grande retraite & dans une plus grande per-
fection ; & quoique plusieurs religieux fervens & zélés tra-
vaillassent dans le même temps à introduire dans leurs pro-
vinces une pareille réforme, cela ne produisit pas un grand
effet jusqu'en 1597. A cette époque, celle des récollets fut
solidement établie dans le couvent de Nevers, où elle avoit
pris naissance le 27 janvier 1592, par l'autorité de Louis
de Gonzague, duc de Nevers, qui, à cet effet, avoit obtenu
la même année un bref du pape Sixte V, pour tirer ce
couvent de la dépendance de la province de Touraine, &
l'incorporer à celle de France parisienne, & par la vigilance
& fermeté de l'évêque de Nevers, qui, en exécution de ce

bref, fit sortir du couvent de Nevers, le 27 janvier 1592; les peres de l'observance, pour mettre en leur place les réformés d'Italie, que le duc de Nevers avoit fait venir; ce qui fut approuvé par le général de l'Ordre le 20 décembre 1593.

Ces réformés d'Italie restèrent dans le couvent de Nevers jusqu'en 1597, qu'ils en sortirent, à cause qu'étant étrangers ils ne pouvoient pas rendre service au peuple qui n'entendoit pas leur langue; on leur substitua six ou sept religieux François qui y pratiquerent les mêmes observances que ces réformés, & qui commencerent dans ce couvent la réforme des récollets. En 1599, ils firent un nouvel établissement à Montargis, & la même année, sur ce que quelques religieux de l'observance les inquiéterent, ils eurent recours au Pape Clément VIII, qui, par un bref adressé au cardinal de Joyeuse, lui commanda d'affermir, par autorité apostolique, cette réforme. Cette éminence, conformément aux ordres de ce pontife, la confirma & autorisa, comme il paroît par ses lettres données à Toulouse le 22 juin 1600. L'année suivante, le même pape, par une bulle du 26 mars, confirma celles de ses prédécesseurs Clément VII & Grégoire XIII, données en faveur des réformés d'Italie, y comprenant les récollets de France, auxquels il prescrivit, par la même bulle, la maniere de recevoir les novices, d'instituer les prédicateurs & confesseurs, avec défense d'aller loger chez les observans, dans les villes où ils auroient des couvens. Sa sainteté nomma pour exécuter cette bulle les archevêques de Lyon & de Tours, l'évêque de Paris & son nonce en France. Il leur enjoignit de prendre la défense de ces religieux réformés, contre les entreprises du général & des autres supérieurs de l'Ordre qui voudroient les inquiéter. Comme le nombre de ceux qui embrassoient cette réforme, augmentoit tous les jours, & que le nombre des couvens assignés par les peres de l'observance, ne suffisoit pas pour les recevoir, le pere Nathanaël, commissaire apostolique sur les récollets de France, obtint encore, la même année 1601, un bref de Clément VIII, par lequel ce pontife commanda aux archevêques & évêques de France d'assigner aux peres récollets

Frere Mineur de l'etroite Observance.

dit Recollet avec le Manteau

de Pelly

16

un ou deux couvens dans leurs diocèses, selon le nombre de leurs religieux, lorsqu'ils en seroient par eux requis, même hors le temps des chapitres provinciaux des peres de l'observance : il permit aussi à ces réformés d'accepter tous les lieux qui leur seroient offerts pour y faire de nouveaux établissemens, & de les unir & incorporer à la plus prochaine custodie. Ils firent, en 1602, un nouvel établissement à la Charité-sur Loire, & en peu de temps cette réforme s'étendit à Metz, à Verdun, dans l'Anjou, & en plusieurs autres provinces. On fit alors de tous les couvens de cette réforme trois custodies qui étoient dépendantes des provinciaux de l'observance des provinces de France parisiennes & de Touraine piclavienne, auxquels tous les réformés, tant supérieurs qu'inférieurs, obéissoient en tout ce qui n'étoit pas contraire à leur réforme; ce qui dura jusqu'en 1603, que ces trois custodies furent gouvernées par des custodes tirés de la réforme, & en 1612 on en fit une province sous le nom de S. Denis.

La même année 1603, ils obtinrent un établissement à Paris, au faubourg S. Martin, où un Bourgeois de cette ville, nommé Jacques Cottart, & sa femme Anne Grosselin leur donnèrent une maison & un petit jardin; mais y étant incommodés à cause de sa petitesse, elle fut augmentée par M. Faure & Madelaine Brulart son épouse, & plus particulièrement par la reine Marie de Médicis, qui se déclara fondatrice de ce couvent, & protectrice de la réforme, par ses lettres du mois de janvier 1605. Le roi Henri IV, son époux, favorisa beaucoup cette réforme. Dès 1601, il avoit défendu à tous ses sujets de molester les récollets, & commanda à ses officiers de justice de leur prêter main-forte contre tous ceux qui voudroient entreprendre quelque chose contre leur réforme. En 1602, il les maintint, par un arrêt du conseil, dans la possession du couvent de la Beaumette, & ordonna à tous les archevêques & évêques de son royaume de lui donner avis des couvens qu'on pourroit donner aux Récollets dans leurs diocèses, pour y établir leur réforme : il leur permit, en 1604, de s'établir dans son royaume par-tout où ils jugeroient à propos,

& en 1606 il ordonna aux provinciaux de l'observance d'assigner aux Récollets les couvens dont ils auroient besoin, selon le nombre des religieux qui voudroient embrasser la réforme; & en cas de refus ou de délai, que les archevêques & évêques assigneroient ces couvens dans leurs diocèses & leurs provinces, aux lieux qu'ils trouveroient les plus commodes.

Les Rois Louis XIII & Louis XIV ne se sont pas montrés moins affectionnés à cette réforme qu'ils ont toujours protégée. Louis XIII posa la première pierre de leur couvent de S. Germain-en-Laye, qui fut achevé par les libéralités de ce prince, & d'Anne d'Autriche son épouse, qui en sont reconnus pour fondateurs; Louis XIV les établit à Versailles en 1673. Ce prince ne se contenta pas de leur faire bâtir un couvent avec une magnificence royale, de fournir les vases sacrés, les ornemens nécessaires à l'église & à la sacristie, tous les meubles & ustensiles nécessaires à l'usage des religieux; il promit aussi de donner tous les ans huit mille livres par aumône, pour la subsistance de vingt-cinq religieux, aussi long-temps qu'il le jugeroit à propos, & que lorsqu'il ne continueroit plus cette aumône, il leur seroit permis de faire la quête, comme il est porté par ses lettres patentes, données à Versailles au mois de décembre 1685. Sa Majesté ayant fait dresser le camp de S. Sebastien proche S. Germain-en-Laye, pour y exercer ses troupes, au nombre de trente mille hommes, fit venir vingt Récollets de la province de S. Denis, pour administrer les sacremens aux officiers & aux soldats durant le temps de ce campement; ayant continué cette fonction dans toutes les armées du roi, tant en Allemagne, qu'en Flandres & en Hollande, en qualité d'Aumôniers de sa Majesté, ils présentèrent une supplique au pape Innocent XI, pour qu'il leur permit d'aller à cheval, & de se servir de toutes les commodités dont ils auroient besoin, sans enfreindre la règle; ce pontife le leur accorda par un bref de 1685. Les Récollets de la même province passèrent, en 1615, dans le Canada, où ils ont quelques couvens. Ils entreprirent une autre mission en 1660, pour l'île de Madagascar, mais sans aucun effet, par la disgrâce qui arriva au vaisseau sur lequel les religieux destinés à cette entreprise

s'étoient embarqués ; après un long combat avec des corsaires d'Alger, il sauta en l'air par le boulet d'un canon de ces infidèles, qui, ayant mis le feu aux poudres, ruina tous les projets de cette mission, en faisant perdre la vie du corps à ces zélés missionnaires, dans le temps qu'ils ne songeoient qu'à procurer celle de l'ame à ces pauvres peuples qui étoient ensevelis dans la mort du péché & de l'idolâtrie. Les Récollets, tant de France que de Flandres, ont présentement douze provinces, & une custodie en Lorraine.

Dominic. de Gubernatis *Ord. Seraphic. tom. II.* Charles Rapine, *Histoire générale de l'origine & progrès des Freres Mineurs Récollets.* Hyacinthe le Fevre, *Histoire Chronologique de la province des Récollets de Paris.*

CHAPITRE XX.

Freres Mineurs de la plus étroite Observance, dite de S. Pierre d'Alcantara, avec la vie de ce Saint.

QUOIQUE la province de S. Gabriel en Espagne & les autres qui en sont sorties, fassent profession d'une vie austere & rigoureuse, néanmoins S. Pierre d'Alcantara, religieux de cette province, un des principaux ornemens de l'Ordre de S. François, tant par la sainteté de sa vie, que par la réforme qui porte son nom, ne se contenta pas des austérités qu'on pratiquoit dans cette province, il voulut encore y en ajouter de nouvelles. Ce S. vint au monde en 1499, dans Alcantara, petite ville de la province d'Estramadoure en Espagne, d'où lui est venu son surnom. Il étoit fils d'un juriconsulte nommé Alphonse Gravito, gouverneur de cette ville, & de Marie Villela de Sanabria, l'un & l'autre de noble extraction, & distingués par leur piété. Son pere étant mort pendant qu'il faisoit sa philosophie dans son pays, sa mere se remaria, & il fut envoyé par son beau-pere à Salamaque, pour y étudier en droit canon: il s'adonna à cette étude pendant deux ans, après lesquels il fut rappelé à Alcantara, où l'ennemi du genre humain ne pouvant

l'attaquer par les voluptés sensuelles, à cause de la mortification où ce jeune serviteur de Dieu retenoit sa chair sans relâche, le tenta par des mouvemens d'ambition, en le flattant des honneurs qu'il pourroit acquérir dans la profession des lettres ou dans l'exercice des charges. Dieu lui fit la grace de vaincre cette tentation, & lui inspira le dessein de renoncer à toutes les vanités du monde, pour se faire religieux de l'Ordre de S. François.

Il demanda d'être reçu au couvent de Manjarez, situé dans les montagnes qui séparent la Castille d'avec le Portugal : on ne put refuser sa demande à son grand zele & aux marques extraordinaires de sa vocation, quoiqu'il n'eût alors que seize ans ; les épreuves de son noviciat, l'innocence de sa vie, la pureté de ses mœurs, & l'esprit de pénitence qu'il fit paroître dès les premiers jours de son entrée en religion, ne permirent pas de douter que l'esprit de Dieu ne l'eût conduit dans cette maison. Il mangeoit peu, ne dormoit presque point ; il faisoit ses délices de la pauvreté, & cherchoit les humiliations avec beaucoup d'ardeur ; il vivoit dans un si grand détachement de toutes les choses du monde, & demouroit toujours uni si parfaitement avec Dieu, que toutes ses occupations extérieures ne lui faisoient pas perdre un moment sa divine présence. D'abord on lui donna les petits offices de sacristain & de portier ; il eut soin du réfectoire & de la dépense ; il n'étoit jamais plus content que lorsqu'il trouvoit les occasions de s'employer aux offices les plus bas & les plus pénibles de la maison, ajoutant tous les jours de nouvelles austérités à celles qui étoient communes aux autres religieux.

Quelques mois après sa profession, on l'envoya dans un couvent fort solitaire, proche de Beluise : il y bâtit une cellule écartée des autres, avec des branches d'arbres & de la boue, pour s'y retirer pendant le jour, & y pratiquer ses mortifications sans témoins. Il ne put néanmoins se dérober tellement à la connoissance des autres, qu'on ne découvrit à la fin les rigueurs qu'il exerçoit sur son corps. On s'aperçut qu'il portoit des plaques de fer-blanc, percées par-tout en forme de rape, & dont les pointes, tournées en dedans, lui entroient dans les plaies qu'il se faisoit avec une discipline de fer.

La custodie de S. Joseph ayant été érigée en province en 1519, le nouveau provincial jeta les yeux sur lui, pour l'envoyer prendre possession d'une nouvelle maison que Gomez Ferdinand Solisio & sa femme Catherine de Silva vouloient fonder à Badajox pour les réformés de cette même province, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, & qu'il ne fût pas dans les ordres sacrés; son mérite suppléant au défaut de l'âge, il fut fait supérieur des religieux qui furent destinés à composer la famille de ce nouveau couvent. Son humilité étoit si grande, que, comme il étoit le plus jeune de tous, il crut qu'on ne l'en avoit fait supérieur que pour être le serviteur des autres: c'est pourquoi il se montra plus vigilant, plus mortifié, & plus soumis que ceux qui devoient lui obéir.

Les trois ans de sa supériorité étant expirés, il reçut ordre de son provincial de se préparer à recevoir les Ordres sacrés. Mais son humilité, qui lui donnoit des sentimens si bas de lui-même, ne lui permit pas de recevoir cet Ordre sans quelque difficulté; il obéit néanmoins, & reçut la prêtrise en 1524. Un an après il fut fait gardien du couvent de Notre-Dame des Anges, & après avoir fini sa supériorité, il s'adonna à l'exercice de la prédication, & fit un si grand nombre de conversions, que ces heureux succès l'encouragerent à continuer le même exercice, lorsqu'il fut fait gardien à Badajox & à Placencia. Quoique ces occupations apostoliques ne le détournassent point des exercices de l'oraison & de la contemplation, il soupiroit souvent après le repos de la solitude, afin de travailler à son propre salut.

Il demanda pour ce sujet à ses supérieurs quelque couvent qui ne fût point fréquenté. Ils lui accorderent sa demande, & l'envoyerent dans celui de S. Onuphre de Soriano, avec ordre d'en prendre la conduite. Ce fut là que, pour contenter Rodrigues de Chaves, qui étoit son ami, & qui l'avoit pressé de lui donner par écrit les regles de bien faire l'oraison, qu'il lui avoit souvent expliquées de bouche, il composa son petit traité de l'oraison & de la contemplation qui a reçu tant d'éloges, sur-tout de S^{te}. Thérèse, de Louis de Grenade, de S. François de Sales, du pape Grégoire XV, & de la Reine Christine de Suede.

Dans le même temps, les peres de l'observance de la pro-

vince de S. Jacques, prétendant ranger sous leur obéissance les couvens qui faisoient profession d'une plus étroite observance, renouvelerent les anciennes contestations entre eux & les peres de la province de S. Gabriel. Le provincial de ces réformés envoya S. Pierre d'Alcantara à Placencia, pour défendre la justice de leur cause devant l'évêque de cette ville, où leurs parties s'étoient pourvues. Il accepta avec joie cette commission, & muni d'une grande confiance en Dieu, & du bref du pape Clément VII, que les réformés avoient obtenu en leur faveur en 1526, il alla trouver l'évêque de Placencia, auquel il présenta ce bref avec une supplique, par laquelle il prioit ce prélat de terminer promptement cette affaire. Ce prélat ordonna aux peres de la province de S. Jacques de comparoître dans trois jours devant lui, pour déclarer les prétentions qu'ils avoient sur les peres de la province de S. Gabriel; les peres de l'observance sachant que notre S. réformateur avoit été député de sa province pour en soutenir les droits, n'osèrent comparoître devant l'évêque, & abandonnerent leur cause, désespérant de la gagner contre un S. sur qui la protection du ciel étoit visible.

La réputation de ce S. commençant à se répandre de tous côtés, le roi de Portugal, Jean III, le pria de venir à Lisbonne pour l'éclaircir sur quelques doutes de sa conscience. Son provincial lui ayant ordonné de satisfaire aux desirs de ce prince, il obéit; mais il ne voulut pas se servir des commodités que le roi avoit fait préparer pour son voyage, qu'il fit nu-pieds, selon sa coutume. Le roi fut si content des éclaircissimens qu'il lui donna, & si édifié de sa sainteté, qu'il l'engagea à en faire un autre quelque temps après son retour. Le fruit principal de ces deux voyages fut qu'outre la conversion de quelques grands seigneurs de la cour, l'infante Marie, sœur du roi, désabusée de la vanité des grandeurs de la terre, fit les trois vœux de religion, quoique de l'avis de ce même S., elle demeurât dans le palais, sous l'habit séculier, afin d'être plus utile aux dames de la cour. Cette princesse fit bâtir, à la sollicitation de S. Pierre, un couvent de religieuses déchaussées de l'observance de la première règle de S^{te}. Claire, dans lequel plusieurs dames de distinction se consacrerent au service de Dieu; elle avoit pris des mesures pour le retenir à

Lisbonne; mais le S. ne trouvoit point dans le palais, où il étoit obligé d'aller souvent, le repos & la solitude qu'il cherchoit, quoiqu'on lui eût accommodé des chambres en forme d'oratoire, afin qu'ayant de quoi contenter son amour pour la contemplation, il eût moins de difficulté à consentir au désir qu'on avoit de l'y posséder plus long temps; il n'auroit pu se refuser aux bontés du roi & de l'infante, si une division survenue entre les bourgeois d'Alcantara, ne l'eût retiré de l'embarras où il étoit. Ayant été demandé pour remédier aux désordres de sa patrie, & réconcilier les esprits qui avoient de part & d'autre beaucoup de confiance en lui, ce prince, préférant l'intérêt du public à sa propre consolation, lui donna la liberté de se retirer, quoiqu'au grand regret de la princesse sa sœur, qui n'y consentit qu'avec un vrai chagrin.

A peine eut-il pacifié les troubles de sa patrie, que sa province, assemblée au couvent d'Albuquerque en 1538, l'élut provincial. Il avoit depuis long-temps un ardent désir d'y rétablir la première discipline de l'Ordre de S. François, quoique dans toute l'Espagne il n'y en eût point dont la conduite fût plus exemplaire & plus réformée. Lorsqu'il s'en vit le chef & le supérieur, il se confirma dans cette généreuse pensée; mais il en suspendit l'exécution pour un temps, à cause des oppositions que quelques religieux des plus considérables de la province y apportèrent. Pendant ce temps-là il dressa ses constitutions, dans le dessein de les faire approuver lorsqu'il en trouveroit l'occasion. Enfin, après avoir long-temps médité, il convoqua le chapitre dans le couvent de Placencia en 1540. Il y déclara aux religieux assemblés la pensée que Dieu lui avoit inspirée d'introduire dans la province une plus rigoureuse observance, & que pour cet effet il avoit dressé des constitutions: plusieurs religieux s'y opposèrent; mais le S., sans se rebuter de ces difficultés, leur fit lire ces constitutions, écouta leurs raisons, & les convainquit si bien par ses discours, qu'elles furent reçues. Dans ce temps-là, on lui offrit deux établissemens, où il fit bâtir selon l'extrême pauvreté & la simplicité qu'il s'étoit proposées, conformément à ses nouvelles constitutions. Le temps de son office étant expiré en 1541, il fit élire un autre provincial. A peine déchargé de cet office, il retourna en Portugal avec

le P. Jean d'Aquila, aussi religieux de la province de S. Gabriel, pour se joindre au P. Martin de S^{te}. Marie, qui avoit commencé une réforme très-austere dans un hermitage que le duc d'Aveiro lui avoit accordé sur une montagne affreuse, route de roches, appelée Arabida, proche l'embouchure du Tage. Ils accommoderent, par le conseil de S. Pierre d'Alcantara, des cellules dans les endroits du rocher qui étoient habitables ; elles n'étoient couvertes que de planches, & celle de notre S. étoit si étroite, qu'il ne pouvoit s'y tenir que dans une posture contrainte. Ces hermites vivoient d'une maniere toute extraordinaire ; ils ne couchoient que sur des fagots de sarment ou sur des planches ; ils n'usoient ni de viande ni de vin, & ne mangeoient du poisson que les jours de fêtes. A minuit, ils récitoient marines ensemble, & demeuroient ensuite en oraison jusqu'à l'heure de prime, après quoi l'un d'eux disoit la messe, à laquelle les autres assistoient ; de là, ils retournoient dans leurs cellules, où ils s'occupoient à divers exercices jusqu'à tierce, qu'ils récitoient en commun avec les autres heures canoniales, & ils employoient au travail des mains le temps de vêpres à complies.

Le pere Jean Calus, alors général de l'Ordre, étant venu en Portugal, & connoissant par réputation la vertu extraordinaire de S. Pierre d'Alcantara & des autres religieux qui étoient dans l'hermitage d'Arabida, voulut les aller visiter ; il ne fut pas peu étonné de la pauvreté de ces religieux, de la petitesse de leurs cellules, de la rigueur de leur pénitence, & de leur maniere de vivre ; mais ce qui le surprit davantage, & lui sembla plus digne d'admiration que tout le reste, fut l'humilité inconcevable de notre S. réformateur : aussi il s'en retourna si satisfait & si édifié, qu'il donna permission au pere Martin de S^{te}. Marie de recevoir d'autres religieux dans son hermitage. Le premier fut le compagnon de ce général, qui fut si charmé de la vie de ces S^{ts}. religieux, & tellement touché des discours & des austérités de S. Pierre d'Alcantara, qu'il demanda permission au général de demeurer dans cette solitude, & d'embrasser l'institut de ces peres. Plusieurs personnes se joignirent à eux en peu de temps ; & le pere Martin obtint les couvens de Pathais & de Santa-
renne,

renne, dont on fit une custodie avec celui d'Arabida.

Il y avoit déjà deux ans que S. Pierre d'Alcantara demouroit dans cette solitude d'Arabida, lorsque ses supérieurs le rappelerent en Espagne, où il fut reçu par les religieux de sa province avec une joie inexprimable. Le temps d'élire un nouveau provincial étant venu, le chapitre se tint en 1548; toutes les voix étoient partagées entre notre S. & le pere Jean d'Aquila, qu'il chérissoit tendrement; mais ils prièrent avec tant d'instance le général qui présidoit à ce chapitre, de recevoir leur renonciation, qu'il fut contraint de l'accepter: ainsi l'élection ne put tomber ni sur l'un ni sur l'autre. Après que le chapitre fut terminé, ces deux serviteurs de Dieu, contents de ce qu'ils n'avoient point de charges, se retirèrent au couvent de S. Onuphre de Soriano, d'où ils furent obligés de sortir peu de temps après pour retourner en Portugal, afin d'y affermir la réforme de la custodie d'Arabida. Le P. Martin de S^{te}. Marie étant mort depuis quelque temps, S. Pierre d'Alcantara ajouta à cette custodie un couvent qu'on lui accorda en 1550, près de Lisbonne, & qu'il fit bâtir conformément à la pauvreté qu'il avoit prescrite dans ses constitutions. Après avoir mis toutes choses dans l'état où il les souhaitoit, obligé de retourner en Castille, il laissa en Portugal le pere Jean d'Aquila, qui eut soin de maintenir la réforme dans cette custodie, érigée en province en 1560, sous le nom de Notre-Dame de Rabida.

Ce S. réformateur étant arrivé en Espagne en 1651, alla au couvent de Placencia dans le temps que les religieux étoient assemblés pour élire un provincial. Ils voulurent encore le charger de cet emploi; mais il fit tant d'instances pour ne le pas accepter, qu'ils en élurent un autre; il ne put néanmoins empêcher, en 1553, qu'on ne le nommât custode pour le chapitre général qui se tint cette année à Salamanque. Il y alla avec son provincial, & à son retour, il alla se cacher dans un couvent fort solitaire, dans le dessein d'y jouir en repos, durant quelque temps, des douceurs de la retraite; pendant qu'il s'occupoit dans ce désert aux exercices de la contemplation & de la pénitence, il se sentit de nouveau enflammé d'un très-ardent désir d'établir une réforme encore plus rigoureuse que celle qu'il avoit introduite, quel-

ques années auparavant, dans la province de S. Gabriel, qui, quoique très-sévère & conforme au premier esprit de la règle, lui sembloit encore trop douce par rapport à son amour pour la pénitence & les austérités. Pour commencer cette entreprise, il obtint du pape Jules III un bref, par lequel sa sainteté lui ayant permis de se retirer dans quelque désert avec un compagnon, il alla à Coria, où l'évêque lui offrit une petite église très-solitaire, près de S^{te}. Croix de Cevole. Le S. l'accepta, & se contenta d'autant de terre qu'il lui en falloit pour bâtir deux petites cellules, & faire un jardin qui n'avoit que dix pieds de longueur & cinq de largeur; il ne lui servoit à prendre d'autre récréation que celle qu'il trouvoit dans l'oraison, où il passoit une grande partie de la nuit. Sa cellule étoit longue de quatre pieds, large de trois, & si basse, qu'il ne pouvoit s'y tenir debout. Après y avoir demeuré quelque temps, il alla à Rome avec son compagnon, & obtint encore du pape Jules III la permission de fonder un couvent où il pût introduire une discipline aussi austère qu'il le désiroit, & de vivre sous l'obéissance des conventuels, afin qu'il ne fût pas inquiété par les supérieurs de sa province.

De retour en Espagne, l'évêque de Coria voulut bâtir à ses frais ce nouveau couvent dans l'hermitage même de S^{te}. Croix; mais comme celui de S. Marc d'Hauteville n'en étoit éloigné que d'une lieue, & que les observans, à qui il appartenait, auroient pu l'inquiéter, le S. jugea à propos de le fonder autre part. Rodrigue de Chiaves, dont nous avons déjà parlé, & qui s'étoit retiré dans une terre qu'il avoit achetée auprès du bourg de Pedroso, lui offrit ce lieu, pour y fonder ce premier couvent de la réforme: le S. l'accepta, & après en avoir obtenu la permission de l'évêque de Placencia, dans le diocèse duquel ce lieu se trouvoit, il en jeta les fondemens en 1555. Comme cette maison n'étoit pas fort considérable, elle fut achevée en peu de temps; elle étoit si étroite, qu'elle surpassoit en pauvreté toutes les autres qu'il avoit fondées auparavant dans son ancienne province, & ceux qui la voyoient, ne la prenoient pas pour un couvent, mais plutôt pour un sépulcre ou un cachot: tout le bâtiment n'avoit que trente-deux pieds de long sur huit de largeur. La chapelle, séparée du corps de l'église par une balu-

trade grossiere, étoit si petite, qu'une seule personne, outre le prêtre & celui qui servoit à l'autel, ne pouvoit y demeurer sans être incommodée; le cloître étoit si étroit, que deux hommes les bras étendus le pouvoient toucher aux deux extrémités: la moitié des cellules étoit occupée par un lit de trois ais, & l'autre étoit vuide; les portes étoient si basses & si étroites, qu'on ne pouvoit y entrer que de côté & en baissant la tête. Il s'y logea le plus mal de tous; sa cellule étoit si petite, qu'il ne pouvoit y demeurer que dans des postures contraintes, soit à genoux, soit assis ou courbé, sans pouvoir s'étendre, tant de nuit que de jour.

Pendant que le S. vivoit ainsi retiré dans ce petit monastere avec quelques religieux qui l'avoient voulu imiter dans ce genre de vie si austere, les Paschasites, qui avoient quatre couvens unis sous le titre de custodie de S. Joseph, & qui étoient aussi soumis à l'obéissance des conventuels, le demanderent pour commissaire de leur custodie; le général le leur accorda en 1556, & le S. fut confirmé en cette qualité de commissaire par le pape Paul IV, qui, par un bref de 1559, lui permit d'ériger cette custodie en province. Le S. accepta cet office, & ayant joint à la custodie de S. Joseph, son couvent de Pédroso, avec deux autres que le comte d'Oropeza lui avoit donnés sur ses terres, & un quatrième dans l'évêché de Zamora, il fit assembler un chapitre en 1661, où cette custodie fut érigée en province, sous le nom de S. Joseph, dont le pere Christophe Bravo fut le premier provincial.

Il dressa ensuite des statuts pour tous les couvens de cette nouvelle province, & pour les autres qui embrasseroient la même réforme. Il ordonna, entre autres choses, que chaque cellule n'auroit que sept pieds de long, l'infirmerie que treize, l'église vingt-quatre, & tout le circuit du monastere quarante ou cinquante pieds, y comprenant même l'épaisseur des murailles; qu'il n'y auroit aucun lieu pour faire des bibliotheques ou pour assembler le chapitre, & que le reste seroit conforme à celui de Pédroso; que tous les religieux troient nu-pieds, qu'ils coucheroient sur des planches ou des nattes à plate terre, excepté dans les maisons extrêmement basses, où les religieux pourroient élever leurs lits

d'un pied ; que ceux qui ne seroient pas malades ne pourroient manger ni viande, ni poisson, ni œufs, ni boire de vin ; qu'on ne pourroit faire de provisions d'huile & de légumes que pour un mois ou deux tout au plus ; qu'on ne recevrait point d'aumône pour des messes, mais que les religieux seroient obligés de les appliquer pour les bienfaiteurs ; qu'ils seroient trois heures d'oraison mentale chaque jour, & qu'ils ne seroient pas plus de huit dans chaque couvent.

Comme cette réforme avoit plus de rapport à la vie des observans qu'à celle des conventuels, on résolut dans le même chapitre qu'on reconnoîtroit pour légitime supérieur le général des observans, & qu'on quitteroit celui des conventuels. Le nouveau provincial, après avoir fait la visite des couvens de sa province, alla à Rome pour en obtenir la permission, qui lui fut accordée par le souverain pontife à son retour en Espagne. S. Pierre d'Alcantara, qui faisoit encore l'office de commissaire, ayant assemblé un second chapitre à S. Barthelemy de S^{te}. Anne, fut élu provincial, & entreprit le voyage d'Italie, pour donner avis à ce général de la résolution qu'ils avoient prise. Il le trouva à Venise, & après avoir eu une conférence avec lui, & être convenus ensemble des conditions sous lesquelles les réformés seroient reçus, il continua son chemin vers Rome, pour en demander la confirmation au Pape Pie IV, dont il obtint une bulle du 8 février 1562, par laquelle ce pontife ordonna que les réformés de la province de S. Joseph renonceroient à tous les privilèges contraires à la pureté de la regle ; qu'ils obéiroient au ministre général de l'observance, comme au véritable général de tout l'Ordre ; que les supérieurs de cette province pourroient recevoir parmi eux tous ceux qui se présenteroient pour embrasser leur réforme ; qu'elle auroit deux custodies, l'une sous le titre des Apôtres S. Simon & S. Jude & l'autre sous celui de S. Jean-Baptiste, & que quand chacune de ces custodies auroit dix couvens, elles seroient érigées en provinces.

En conséquence de ce bref, le pere François Gusman, commissaire général de la famille de l'observance ultramontaine, tenant le chapitre provincial de ces réformés au couvent de Notre - Dame des Anges de Cadahoso, forma la

custodie de S. Jean-Baptiste , de six couvens qu'ils avoient alors au royaume de Valence ; mais en ayant obtenu encore quatre autres dans la suite , elle fut érigée en province dans le chapitre général tenu à Paris en 1579. Quoique la custodie des S^{ts}. Apôtres Simon & Jude eût aussi dix couvens , elle fut néanmoins supprimée dans le chapitre général de Toledé en 1583 , & trois anciens couvens de la congrégation des Paschalites furent incorporés dans la province de S. Jacques.

S. Pierre d'Alcantara ne se contenta pas d'avoir établi une réforme particuliere dans l'Ordre de S. François , il eut aussi beaucoup de part à celle que S^{te}. Thérèse entreprit dans l'Ordre des Carmes ; il leva les divers obstacles qui s'opposoient aux desseins de cette S^{te}. , & lui procura tant de secours , que , sans lui , il auroit été bien difficile qu'elle eût réussi dans son entreprise. Enfin , pendant que ce S. réformateur travailloit à augmenter sa réforme , & faisoit les visites de ses couvens pour fortifier ses religieux dans l'esprit de pénitence qu'il leur avoit inspiré , il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le comte d'Oropeza , seigneur de ce lieu , le fit transporter malgré lui dans le château , où les grands soins qu'on en prit , les remedes & les bonnes nourritures , au lieu de le soulager , augmentèrent son mal d'estomac , firent redoubler sa fièvre , & lui causerent un ulcere à la jambe. Notre S. jugeant par-là que le temps de sa mort approchoit , voulut être reporté dans le couvent d'Arenas , pour y mourir entre les bras de ses freres. A peine y fut-il arrivé , qu'il voulut recevoir les sacremens de l'église ; & après avoir exhorté ses religieux à la persévérance dans la réforme , & principalement à la pratique de cette grande pauvreté qu'il leur avoit enseignée , quelque temps après avoir récité ces paroles du psalmiste , *Lætatus sum in his qua dicta sunt mihi , in domum Domini ibimus* , il se mit à genoux & mourut , le 17 octobre 1562 , âgé de 63 ans. Les miracles qu'il avoit faits de son vivant , & qui continuerent après sa mort , obligerent le pape Grégoire XV à le béatifier en 1622 , & le pape Clément IX fit la cérémonie de sa canonisation en 1669. La réforme de ce S. ne s'est pas seulement étendue en Espagne , où elle a plusieurs provinces ; mais elle a aussi passé en Italie. L'habillement de ses religieux

est fort grossier & tout rapiécé: ils vont nu-pieds, tant l'hiver que l'été. La différence qu'il y a entre cet habillement & celui des Césarins, n'est pas assez considérable pour que nous en donnions une estampe.

Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. tom. I, lib. 5*, Jean de sancta Maria, *Chronica de los Descalzos de la Orden de los Menores de la provincia de san Joseph*, Antonio Panes, *Chronica de la provincia de san Juan Bantissa de Religiosos Menores Descalzos*. Martin de S. Joseph, *Historia de las Vidas y Milagras de san Pedro d'Alcantara, y de los Religiosos insignes en la Réforma de Descalzos*. Marchese, *Vie de S. Pierre d'Alcantara*. Baillet & Giry, *Vies des Saints*, au 17 octobre.

CHAPITRE XXI.

Des Freres Mineurs des Réformes de S. Jean Paschase, & de Jérôme de Lanza.

JEAN Paschase, surnommé d'*Aquila*, qui avoit été disciple du bienheureux Jean de Guadalupe, & l'avoit beaucoup aidé dans l'établissement de sa réforme, voyant, après sa mort, toutes les oppositions qu'on continuoît à faire contre la province de S. Gabriel, qu'on vouloit supprimer dans sa naissance, entreprit le voyage de Rome pour les faire lever dans le chapitre généralissime qui s'y tint en 1517; des difficultés presque insurmontables, & la crainte que l'autorité de ses adversaires ne l'emportât enfin sur la justice, lui firent entreprendre une nouvelle réforme, avec le consentement du général des conventuels, qui lui accorda la permission d'ériger des couvens, de recevoir des novices, & même les conventuels qui voudroient se mettre sous sa conduite. En vertu de cette permission, confirmée par le pape Léon X, il commença la custodie, qui fut appelée de son nom *des Paschasites*. Son premier couvent, situé dans une île proche Redondella, fut dédié aux apôtres S. Simon & S. Jude. La répu-

Frere Mineur
Conventuel

IL

de Poilly f.

tation de Jean Paschase commença à se répandre, le nombre de ses disciples augmenta ; ce qui lui donnant bonne espérance pour l'agrandissement de sa réforme, il alla à Rome en 1534, pour demander au pape Paul III la permission de recevoir des freres de l'observance, afin d'étendre par-là sa réforme ; mais il ne trouva pas le pape disposé en sa faveur : malgré le refus qu'il en reçut, il persista dans son dessein pendant sept ans, au bout desquels il obtint enfin un bref du même pape le 10 mai 1541, par lequel il lui fut permis de recevoir tous ceux qui voudroient embrasser sa réforme, soit qu'ils fussent de l'observance, ou de quelque autre ordre, quand même ils n'auroient pas la permission de leurs supérieurs, pourvu qu'ils l'eussent demandée ; mais comme cela tiroit à conséquence, & qu'il en arrivoit tous les jours des inconvéniens, à cause que les observans qui étoient tombés en faute, passaient dans la réforme de Paschase pour éviter la correction de leurs supérieurs, le pape révoqua son bref, & défendit aux observans de passer chez les Paschasites, à moins qu'ils n'en eussent obtenu la permission de leurs supérieurs ou du S. Siège.

Ce zélé réformateur fit un second établissement à Baïonne, bourg de Castille, & un autre à Vigo, en 1551. Dans ce temps-là, Alfonse de Mazanette, qui faisoit aussi une réforme particuliere au couvent de Mazanette, lieu de sa naissance, après en avoir obtenu la permission du général des conventuels, ayant entendu parler du pere Paschase, alla le voir, & trouva sa maniere de vivre si conforme à celle qu'il faisoit pratiquer à ces religieux, qu'il unit le couvent de Mazanette à ceux du pere Paschase, & le reconnut pour supérieur. Paschase étant mort quelque temps après, les conventuels firent ce qu'ils purent pour s'emparer de ses couvens, & s'opposèrent à l'augmentation de cette réforme ; mais notwithstanding leurs oppositions, on en fit une custodie sous le nom de S. Joseph, & ils furent ensuite unis avec les pauvres couvens de la réforme de S. Pierre d'Alcantara.

Dominic. de Gubernatis. *Orb. Seraphic. tom. I. lib. 5, cap. 5, §. 9.* Francisc. Gonzag. *de Orig. Serap. Relig.*

A cette réforme des Paschasites, nous joindrons celle du pere Jérôme Lanza, qui, voulant imiter les peres des déserts,

se retira dans une solitude, où ayant assemblé, en 1545, quelques personnes qui voulurent vivre avec lui, ils le reconnurent pour maître & supérieur. Ayant tenu conseil entre eux sur le genre de vie qu'ils embrasseroient, ils prirent la résolution de former une congrégation particulière, dans laquelle on observeroit à la lettre, & sans glose ni interprétation, la regle de S. François dans de pauvres hermitages séparés les uns des autres, au milieu desquels ils bâtirent une église. Ils s'engagerent à observer continuellement la vie quadragésimale, à jeûner tous les mercredis & jeudis de l'année, & convinrent entre eux qu'ils recevroient tous les freres & les religieux de l'Ordre de S. Dominique, qui voudroient entrer dans leur congrégation ; & que ceux qui y seroient reçus seroient obligés de reconnoître Jérôme Lanza pour supérieur. Ils obtinrent à ce sujet une bulle du pape Jules III en 1550. Le bienheureux Benoît de Palerme, surnommé *le Noir*, dont on poursuit la canonisation en cour de Rome, fut un des premiers qui entrèrent dans cette congrégation ; elle fut supprimée en 1562 par le pape Pie IV.

Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. tom. I. lib. 5, s. 9 & 10.*

CHAPITRE XXII.

Des Freres Mineurs Conventuels.

LE nom de *freres mineurs conventuels* fut donné dès 1250, par le pape Innocent IV, à tous les religieux de l'Ordre de S. François qui vivoient en communauté, pour les distinguer de ceux qui se retiroient dans des solitudes, pour y vivre & observer la regle dans une plus grande perfection, & de ceux qui étoient hôtes ou étrangers, comme il paroît par les constitutions dressées en 1336, sous le généralat de Géraud de Odonis ; on l'attribuoit également à ceux qui étant portés au relâchement, s'y opposoient. Lorsque le pape
Léon

Léon X, qui ne put réussir dans le dessein qu'il avoit de réunir tout l'Ordre dans une même observance, eut donné, par les bulles de 1517, le nom de *conventuels* à ceux qui persisterent à vivre dans le relâchement, & qui voulurent jouir des privilèges qu'ils avoient obtenus, posséder des fonds & des rentes, l'Ordre se vit comme partagé en deux corps, & on commença à en distinguer les religieux sous deux noms différens; ceux dont nous venons de parler sous le nom de *conventuels*, & les autres sous le nom d'*observans*: chacun de ces deux corps avoit un supérieur différent, sous le titre de général, avec cette différence que celui de l'observance, comme ministre général de tout l'Ordre de S. François, retint la prééminence & l'autorité sur celui des conventuels; puisqu'il devoit confirmer son élection, & que les conventuels devoient donner la préséance aux observans dans les cérémonies & les actes publics, comme il étoit porté par la bulle de paix & d'union de Léon X, & par un concordat qu'ils firent ensemble le 8 juillet de la même année, pour éclaircir tous les doutes qui pouvoient naître de l'énoncé de cette bulle.

Quoique les conventuels eussent fait confirmer cette bulle & tous leurs privilèges par le pape Paul III en 1540, ils ne pouvoient néanmoins souffrir que les observantins eussent la préséance sur eux, & que le général de ceux-ci prît le titre de ministre général de tout l'Ordre. Ils commencerent par contester la préséance sous le pontificat de Sixte V, croyant que ce pontife, qui avoit été religieux conventuel, décideroit en leur faveur; mais leurs poursuites furent inutiles, aussi bien que celles qu'ils firent sous le pontificat de Clément VIII en 1593 & 1602; car les observans furent maintenus dans leur privilège. Les conventuels n'ayant pu réussir de ce côté-là, les attaquèrent en 1625, sous le pontificat d'Urbain VIII, au sujet du titre de ministre général de tout l'Ordre de S. François. Ils mirent au jour des écrits, pour faire valoir leurs prétentions. Le pere Faber, leur procureur général, en donna un sous le titre de *Speculum Statûs Religionis Franciscanae*, dans lequel il tâchoit de représenter au naturel l'état de l'Ordre de S. François, & les justes prétentions des conventuels qu'il fondeoit sur ce nom, qui étant le premier des religieux de l'Ordre, & qui leur ayant été conservé par

Léon X, les mettoit en droit, à raison de l'antiquité, d'être préférés aux observans ; l'affaire fut aussi décidée en faveur de ces derniers, par un décret de la congrégation des cardinaux du 22 mars 1631. Le pere Faber ayant demandé d'être écouté encore une fois, ses raisons furent trouvées si foibles, qu'il fut derechef condamné le 12 avril, & enfin le pape lui imposa silence perpétuel & à tous les autres conventuels, par un bref du 21 du même mois.

Avant qu'ils eussent été entièrement séparés des observans par la bulle de Léon X, ils avoient déjà beaucoup perdu de couvens qu'on les avoit obligés de céder aux observans, qui édifioient autant par la sainteté de leur vie, que ceux-ci scandalisoient par leur relâchement ; mais depuis cette bulle le nombre en fut encore plus grand, principalement en Espagne, où, sous le regne des rois catholiques Ferdinand & Isabelle, ils en avoient de magnifiques qui leur furent ôtés dans la suite, à raison de leur relâchement qui étoit arrivé à un tel degré, que, ne se contentant pas des dispenses qu'ils avoient obtenues des souverains pontifes, pour pouvoir posséder en commun, il y avoit des particuliers qui avoient en propre des terres, des maisons, & des revenus, les uns se disant conventuels, les autres claustraux. Le cardinal Ximenés qui avoit été religieux de l'observance avant que d'être revêtu de la dignité de cardinal & de l'archevêché de Toledé, voyant avec chagrin de si grands abus, employa tous ses soins pour les réformer ; mais il y trouva de si grandes oppositions, que désespérant d'y pouvoir réussir, il se contenta de demander aux rois catholiques quelques-uns de leurs couvens, pour les donner aux observans. Plusieurs grands du royaume s'y opposerent, sous prétexte que les tombeaux magnifiques de leurs familles, qui étoient dans leurs églises, tomberoient en ruine, si on en ôtoit les revenus destinés à leur entretien & à acquitter les fondations que les observans, qui faisoient vœu d'une étroite pauvreté, ne pouvoient pas posséder. Il ne se trouvoit pas moins de difficulté à Rome, où on objectoit les concordats qui avoient été faits entre les conventuels & les observans, & qui avoient été confirmés par Paul II, Sixte IV & Innocent VIII, par lesquels il étoit défendu aux observans de s'emparer des maisons des conventuels, sous quelque pré-

texte que ce fût. Le pape Alexandre VI écrivit en même temps un bref aux rois catholiques, pour empêcher qu'on ne procédât à la réforme des conventuels, jusqu'à ce qu'il en eût ordonné autrement ; mais le cardinal Ximenés ne perdit point courage ; il travailla si efficacement, qu'il vint heureusement à bout de son entreprise, & surmonta enfin toutes les difficultés qu'on formoit tous les jours. On ôta aux conventuels presque toutes leurs maisons ; on les donna aux religieux de l'observance. Les biens en fonds & en rentes qui répugnoient à la regle de S. François, furent vendus & employés en partie aux réparations des églises & des maisons, qui la plupart étoient dénuées des choses nécessaires ; & on adjugea l'autre partie à de pauvres monasteres de religieuses, afin que n'étant plus obligées à mendier, elles pussent plus facilement garder la clôture ; ce qui avoit été le principal motif du cardinal Ximenés en entreprenant cette réforme. On appliqua aussi quelque chose des dépouilles des conventuels à des cathédrales, à des collèges, & à d'autres œuvres pieuses, & la plupart des bienfaiteurs retirèrent les fonds qu'ils avoient donnés pour des fondations.

Léon X, par deux brefs des années 1514. & 1517, confirma tout ce qui avoit été fait au sujet de cette réforme ; & Clément VII, voulant l'étendre davantage, donna ordre au provincial de l'observance de la province de Burgos, en 1524, de réformer & de réduire sous les loix de la régulière observance, tous les couvens des conventuels dans le royaume de Navarre, & toutes les religieuses qui leur étoient soumises. Enfin le pape Pie V, voulant y mettre la dernière main, ordonna, en 1566, que tous les conventuels d'Espagne & les religieuses qui étoient sous leur juridiction, embrasseroient la régulière observance. Le roi de Portugal, Dom Sébastien, ne fut pas moins favorable à l'observance que l'avoient été les rois catholiques Ferdinand & Isabelle. Car après la bulle de concorde de Léon X, l'Ordre de S. François y avoit été divisé en deux provinces, l'une d'observans, & l'autre de conventuels ; mais le grand couvent de S. François de Lisbonne fut aussi-tôt réformé par les observans, & les conventuels furent transférés à Porto, dont leur province prit le nom pour peu de temps : car S. Pie V ayant encore ordonné

que les conventuels de Portugal seroient réformés, aussi bien que ceux d'Espagne, sa sainteté n'ayant aucun égard aux représentations qu'ils lui faisoient des concordats qu'ils avoient faits avec les observans, soit avant, soit après les bulles de Sixte IV & de Léon X, nomma le cardinal Infant Henri, en 1568, son commissaire apostolique, pour réformer incessamment leurs couvens ; ce qui fut exécuté : & la même année la province de Porto, qui comprenoit tous les couvens que les conventuels avoient en Portugal, fut éteinte entierement. Ils firent cependant tant de plaintes contre l'injustice qu'ils prétendoient qu'on leur faisoit, qu'on leur accorda, dans le district de Porto, neuf couvens, dont ils formerent une custodie. Le roi d'Espagne, Philippe II, devenu maître du royaume de Portugal ; François Gonzagues, ministre général de tout l'Ordre de S. François, obtint de ce prince que les couvens de cette custodie & les religieux qui y demeuroient, seroient dispersés dans les provinces de l'Ordre, à condition que dans chaque province ils pourroient avoir un diffiniteur & quelques gardiens ; mais ne leur étant plus permis de recevoir des novices, ils furent abolis dans ce royaume après la mort de ceux qui restoient.

Quoiqu'on ne les traitât pas avec tant de rigueur en France & en Allemagne, ils y furent néanmoins beaucoup inquiétés. Les princes & les peuples, édifiés de la vie exemplaire des observans, & scandalisés du relâchement des conventuels, voulant rétablir l'Ordre de S. François dans sa splendeur, obligeoient ceux-ci à céder leurs couvens aux observans. Les provinces de Touraine, de S. Bonaventure, & de Saxe, pour prévenir ce qu'elles ne pouvoient éviter après la bulle de concorde de Léon X, passerent volontairement sous la juridiction du ministre général de l'Ordre de S. François, & furent reçus dans le chapitre qui se tint à Lyon en 1518, sous le général Licheto, à condition qu'elles embrasseroient l'observance, & renonceroient à tous les privilèges de pouvoir posséder. Mais comme beaucoup de ces conventuels vouloient toujours jouir de ces privilèges, & ne point observer la regle dans toute sa pureté, il fut ordonné dans un autre chapitre général, que les anciens couvens des freres de la famille (qui étoit le nom qu'on donna à ces

conventuels, qui s'étoient soumis à la juridiction de l'Ordre) auroient une province sous le nom de *France Parisienne*, & que les autres, qu'on appeloit *Réformés*, en auroient aussi une sous le nom de *France*: que ceux de la famille en Saxe auroient une province sous le nom de *S^{te}. Croix de Saxe*; & les Réformés une autre sous le titre de *S. Jean-Baptiste*; & qu'il y auroit encore en France une province de Touraine pour les Réformés, & une autre sous le nom de *Touraine Pidaviennne*, pour ceux de la famille; mais on ne leur permit pas de se servir des privilèges & des dispenses dont ils avoient joui; on leur accorda seulement le diffiniteur général.

Quelques couvens de la custodie de Liège, qui appartenoiēt à la province de France, ayant voulu se soustraire de la réforme qu'ils avoient embrassée, le pape Léon X, en 1519, ordonna au provincial de les contraindre par censures de rentrer sous son obéissance. La même année, le roi François I^{er}. ordonna que tous les couvens des conventuels de la province d'Aquitaine passeroient aux observans; & à la priere de ce prince, Léon X donna encore une bulle en 1521, par laquelle il nommoit des commissaires apostoliques pour réduire tous les conventuels de France à la régulière observance. Cette bulle fut premièrement exécutée dans les provinces d'Aquitaine & de S. Louis, où on leur ôta plusieurs couvens. Les conventuels, qui ne pouvoient s'opposer à l'exécution de cette bulle, tenterent s'ils ne pourroient pas la faire révoquer par le pape Clément VII, qui avoit succédé à Léon X, en se plaignant à sa sainteté de la maniere avec laquelle on l'exécutoit, espérant par ce moyen le mettre dans leurs intérêts. Ce pontife n'approuva pas les violences qu'on avoit exercées pour les faire sortir de leurs maisons; mais il ne leur fut pas pour cela plus favorable: au contraire, à la recommandation de la duchesse d'Angoulême, régente du royaume pendant l'absence de François I^{er}. , & de la duchesse d'Alençon, sœur de ce prince, il confirma, par une bulle du 3 novembre 1525, les observans dans la possession des couvens qui avoient appartenu aux conventuels. Jean Pisotti, général de l'Ordre de S. François, étant venu faire ses visites en France en 1532, fut sollicité par le roi de réduire toute la province d'Aquitaine sous son obéissance & à la régulière observance; ce

qu'il exécuta. Quoiqu'il eût pris toutes les précautions nécessaires pour ne rien faire connoître contre la bulle de concorde de Léon X, on ne laissa pas de porter des plaintes à Clément VII de ce qu'il avoit violé cette bulle. Ce pape lui écrivit fortement sur ce sujet, & lui ordonna de ne rien faire qui pût troubler la paix & l'union; mais il se justifia si bien, que tous les sujets de plaintes qu'on avoit faites contre lui, retomberent sur ses accusateurs, & qu'il fut même nommé commissaire apostolique avec Pierre de Verduzzano, pour réformer les couvens de l'Ordre: ils firent, en vertu de cette commission, un concordat avec Jacques d'Anconne, vicaire apostolique des conventuels de France, par lequel ils convinrent que leurs différens ne seroient point portés aux tribunaux séculiers, & que la province d'Aquitaine seroit entièrement incorporée dans l'observance; ce qui fut ratifié par le chapitre général de l'Ordre de S. François, tenu à Nice en 1535, sous le général Vincent Lunelle, & fut aussi confirmé par Paul III, par un bref du 4 septembre 1538. Dans le même chapitre on ordonna que les conventuels ne seroient plus reçus dans le grand couvent de Paris pour étudier. Enfin ils perdirent peu à peu presque tous les couvens qu'ils avoient en France, où il ne leur en est resté qu'environ cinquante en Bourgogne, en Dauphiné, en Provence, en Guienne, dans le Languedoc, qui forment trois provinces différentes. Ils ont aussi perdu tous les couvens qu'ils avoient en Flandres; & avant que l'hérésie eût été introduite dans le Danemarck, l'observance avoit déjà été reçue dans la plupart de leurs maisons. Ils ont été plus heureux en Italie & en Allemagne, où ils en ont conservé un très-grand nombre. Leur congrégation est présentement composée de trente-six provinces, dont celles d'Angleterre, d'Irlande, de Saxe, de Danemarck, & de Terre-Sainte, ne sont que titulaires; elle consiste environ en mille couvens & quinze mille religieux. Entre les provinces, il y en a quelques-unes qui sont peu considérables, comme celle de Romanie qui n'a que trois couvens, celle de Liège qui n'en a aussi que trois, l'Orientale où il n'y en a que deux, & celle de Transilvanie où il n'y en a qu'un.

Tout l'avantage dont les conventuels peuvent se glorifier

Frere Mineur
Conventuel Reforme'

de Brilly f.

dans l'Ordre de S. François, c'est de posséder le corps de ce S. patriarche dans leur couvent d'Assise, ainsi que celui de S. Antoine de Padoue, dans la même ville de Padoue. Les dispenses qu'ils ont obtenues des souverains pontifes pour pouvoir posséder des fonds & des revenus, & se relâcher par ce moyen de l'exacte observance de la regle, n'ont point empêché qu'il n'y ait eu parmi eux des personnes recommandables par la sainteté de leur vie, comme le cardinal Elie de Bourdoulle, évêque de Perigueux, ensuite archevêque de Tours, qui mourut en 1484; Jacques d'Anconne, qui, après avoir été général, fut fait évêque par Paul III; Jacques de Politio de Calatagirone; Jérôme Pellanterio, évêque de Vaison; Philippe Gezeldo, évêque de la Charité en Calabre, & quelques autres dont on a poursuivi la béatification. Il y en a eu aussi un grand nombre que leur science & leur mérite ont fait élever aux premières dignités de l'église. Outre les archevêques & évêques tirés de leurs corps, ils ont eu quelques cardinaux depuis le pontificat d'Eugene IV; le dernier a été Laurent Brancace de Lauria, qui, après avoir exercé toutes les charges de son Ordre, & avoir enseigné la théologie dans le collège de la Sapience à Rome, fut fait confesseur du S. office & de la congrégation de l'Index, examinateur synodal, examinateur des évêques, préfet des études dans la congrégation de la propagation de la foi, premier garde de la bibliothèque vaticane, & enfin cardinal en 1681, par le pape Innocent XI, qu'il fit ensuite bibliothécaire de la même bibliothèque. Les papes Sixte IV & Sixte V étoient aussi religieux conventuels.

Ils ont encore conservé en plusieurs lieux les offices d'inquisiteurs, que les religieux de l'Ordre de S. François exerçoient avant la séparation de cet Ordre. C'est pourquoi ils ont trois inquisiteurs, l'un à Florence, l'autre à Sienne, & l'autre à Pise; un vicaire du S. office à Livourne, nommé par l'inquisition de Rome, & indépendant des inquisiteurs de Florence, de Sienne, & de Pise. Ils ont aussi sept inquisiteurs dans l'Etat de Venise, qui sont députés par le S. siège. Ils sont occupés aux missions de la Moldavie, de la Transilvanie, & du royaume de Hongrie, & reconnoissent pour préfet apostolique le provincial qui fait sa demeure à Constantinople, & est souvent

vicaire du patriarche pour les Latins. Leur procureur général en cour de Rome a place dans les chapelles papales, quoique celui des observans s'y trouve aussi : il y prêche devant le pape & les cardinaux le second dimanche de l'Avent. Un des leurs est toujours consulteur du S. office. Ils ont des chaires de théologie dans les Universités de Boulogne, de Padoue, de Pavie, de Rome, de Pérouse, de Macerata, de Turin, de Ferrare & d'Urbain, & de célèbres collèges à Rome, à Boulogne, à Assise, à Padoue, à Naples, à Melida & à Prague. Enfin ils enseignent à Rome l'histoire ecclésiastique dans le collège de la Sapience, & ils y ont une chaire de théologie positive ; mais ils ne les possèdent pas de droit. Leur habillement consiste en une robe de serge grise, ferrée d'une petite corde blanche, avec un petit capuce attaché à une grande mozette ronde pardevant, qui se termine en pointe par derrière ; & quand ils sortent, ils ont un chapeau gris. Ils ont les mêmes armes que celles de tout l'Ordre de S. François.

Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. tom II. lib. 9.*
 Fortunat. Hospitel, *Antiquioritas Franciscana*, & Gabriel Faber, *Specul. Francisc. Religion.*

CHAPITRE XXIII.

Des Freres Mineurs Conventuels Réformés.

APRÈS que le concile de Trente eut permis à tous les réguliers, même aux mendiants (excepté ceux qui se disoient freres mineurs de l'observance & capucins), de pouvoir posséder en commun, les conventuels, dans leur chapitre général tenu en 1565, firent des ordonnances & des réglemens pour maintenir l'Ordre dans sa pureté, conformément à leurs privilèges, & les firent approuver la même année par le pape Pie IV. Mais comme il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient portés au relâchement, ces ordonnances ne furent guere suivies : c'est pourquoi Pie V, en 1568, pour empêcher les abus qui se commettoient parmi eux au sujet de la pauvreté, donna

donna une bulle au mois de juin de la même année, par laquelle ce pape priva, tant les supérieurs que les inférieurs, de tout ce qu'ils possédoient en particulier, révoqua toutes les dispenses & permissions qui pouvoient leur avoir été données, de retenir des maisons, des fermes, & des terres, sous prétexte d'infirmité, de vieillesse, d'assister leurs pauvres parens, de marier leurs sœurs, ou autres choses semblables; il ordonna au général de s'emparer de toutes ces choses, & de les appliquer à l'usage commun, auquel il prétendoit qu'il se soumit lui-même, lui défendant, ainsi qu'à tout autre supérieur, de manger en particulier hors du réfectoire, d'avoir des chambres séparées du dortoir, & de souffrir que les religieux s'attribuent rien en particulier, prétendant pour cet effet qu'ils soient pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour les vêtemens & le vivre, aux frais du couvent, & par ordre du supérieur auquel ils sont obligés, en vertu de cette même bulle, de porter, dans l'espace de vingt-quatre heures, tout ce qui leur est donné par présent ou par legs, soit argent ou autres choses, lesquelles il veut & ordonne que le supérieur remette entre les mains du dépositaire, afin qu'elles soient distribuées à celui à qui elles ont été données, selon que la nécessité le requerra. Enfin ce pontife, pour prévenir les fâcheuses suites que pourroit avoir l'avarice des supérieurs, leur défend par cette même bulle de prendre eux-mêmes l'administration des biens des monastères, qu'il ordonne de remettre entre les mains de ceux qui sont nommés pour cet effet par le général. Les conventuels ayant tenu leur chapitre général dans le même temps, on y lut la bulle du pape; & pour se mieux conformer aux intentions de sa sainteté, ils firent des constitutions nouvelles, qui furent approuvées par le même pontife, par un bref du premier août de la même année, & imprimées ensuite à Bologne.

Quelques-uns, fondés sur cette bulle, ont prétendu mal à propos que la congrégation des conventuels réformés avoit été instituée par ce S. pape: car outre qu'il ne s'est point formé de nouvelle congrégation ou réforme de conventuels sous son pontificat, il est certain que les ordonnances qu'il fit par cette bulle regardoient tout le corps des conventuels

en général. Léon X avoit déjà accordé long-temps auparavant à quelques religieux conventuels la permission de former une réforme particuliere, à condition qu'ils différeroient, dans l'habillement, des réformés de l'observance ; mais on ne fait ni le temps, ni de quelle maniere cette congrégation fut érigée, personne n'en ayant donné l'histoire. Celle dont nous allons parler ne commença que sous le pontificat de Sixte V. Nous rapporterons ce que le pere Dominique de Gubernatis en a écrit, qu'il a tiré, à ce qu'il dit, des chroniques de la province de Palerme, des peres de l'étroite observance, composées par le pere Pierre de Palerme.

La congrégation des hermites, qui avoit été instituée par Jérôme de Lanza, pour pratiquer à la lettre & dans toute sa pureté, la regle de S. François, ayant été supprimée par le pape Pie IV en 1562, & les religieux de cette congrégation ayant été dispensés des austérités auxquelles ils s'étoient engagés, avec permission de pouvoir passer dans d'autres Ordres, il y eut parmi eux quelques zélés qui, ayant été auparavant religieux conventuels, voulurent reprendre leur premier état sans en suivre les dérèglemens, & commencerent une réforme particuliere séparée des autres conventuels. Les principaux furent Antoine Calascibate, Bonaventure de Partanne, Martin de Tauromine, & André de Nouvelle ; cette réforme s'étendit en Italie, où ces religieux obtinrent des maisons en Sicile, en Lombardie, & dans l'état ecclésiastique, sans aucune opposition des conventuels ; ils y resterent quelque temps, sans même penser à demander au S. siège la confirmation de leur réforme ; mais ayant été inquiétés par les capucins, au sujet de la couleur de l'habillement, & ensuite par les évêques & les ordinaires des lieux où leurs maisons étoient situées, sur ce qu'ils n'avoient pas été approuvés du S. siège, ils furent obligés d'y avoir recours, & obtinrent du pape Sixte V une bulle, en date du mois d'octobre de 1587, par laquelle il confirma leur réforme, & leur permit, 1°. de tenir des chapitres dans chaque province, & d'y tenir des custodes, dont l'office ne devoit durer qu'un an, & qui, quoique sous l'obéissance du général & des provinciaux des conventuels, de-

voient avoir le même pouvoir sur les réformés, que les provinciaux sur les religieux de leurs provinces. 2°. D'avoir un syndic dans chaque maison, conformément à l'ordonnance de Nicolas III, pour avoir soin des affaires temporelles. 3°. De faire de nouveaux établissemens, & de recevoir dans leur réforme les conventuels qui en auroient obtenu la permission de leur général, avec défense de recevoir les religieux des autres Ordres, afin que ces réformés fussent toujours unis avec les conventuels, & qu'ils ne fissent ensemble qu'un corps, sous un même général & les mêmes provinciaux. Ce pontife ordonna par cette même bulle, qu'ils marcheroient sous la même croix dans les processions; enfin, pour prévenir les difficultés qui pourroient survenir au sujet de l'habillement, il voulut en prescrire la forme & la qualité: il devoit consister en une étoffe vile & grossière de couleur cendrée. La capuce devoit être en forme de camail, avec la tétière en rond, séparée de la tunique. Ils devoient être nu-pieds, & ils avoient le choix de porter des soques de bois ou des sandales de cuir.

Les conventuels réformés ayant obtenu cette bulle, firent de nouveaux progrès, & augmentèrent le nombre de leurs couvens, de ceux de Pierre de Pesaro, Italien de nation, & profès de la plus étroite observance des déchaussés en Espagne; qui, étant venu en Italie dans l'espérance d'y faire plus d'ouvriers évangéliques, pour envoyer aux missions des Philippines, de la Chine, & autres pays où il avoit été employé, obtint pour cet effet plusieurs couvens, dans lesquels, après avoir introduit sa réforme, il recevoit non seulement les séculiers à l'habit & à la profession religieuse, mais encore les religieux de quelque Ordre qu'ils fussent, sans la permission du S. siège; il en fut enfin chassé, aussi bien que ses religieux; car le pape en ayant été averti, cassa & annulla les professions de ceux qui avoient été reçus dans ces sortes de couvens, qu'il donna aux conventuels réformés, qui gardoient la règle de S. François dans toute sa pureté, & donna permission à ceux qui y avoient fait profession & qui avoient été auparavant religieux de quelque autre Ordre, de retourner à leur premier Ordre, ou d'entrer parmi les conventuels réformés, en recommençant leur profession; & à ceux qui n'avoient

pas été religieux avant que de prendre l'habit des déchaussés ; de passer aussi chez les conventuels réformés , ou dans un Ordre plus austere , en recommençant leur noviciat & leur profession.

Pendant que ces conventuels faisoient ainsi du progrès en Italie , & s'étudioient à pratiquer la regle de S. François avec beaucoup d'exaëtitude , ils furent de nouveau inquiétés par les capucins au sujet de leur habillement. Grégoire XIV , par une bulle du 6 juillet 1591 , leur défendit de porter des habits semblables à ceux des capucins , & ordonna que leur habillement seroit de couleur cendrée , que leur capuce seroit rond , qu'ils porteroient des manteaux longs , comme les autres conventuels , & qu'ils auroient dessus le manteau , & non dessous , une mozette ou camail long & large , ce qui fut confirmé par le pape Grégoire XV en 1621. Ces religieux ayant reçu dans la suite plus de freres convers que de prêtres , & ayant peu de religieux capables de les gouverner , Urbain VIII les supprima en 1626 , & leur permit de passer chez les capucins , ou chez les peres de l'observance , tant de la famille , que réformés , pour y être reçus à l'habit & à la profession , sans faire un nouveau noviciat ; il donna aux conventuels toutes les maisons qu'ils avoient , & les biens qui pouvoient leur appartenir. Le pape ne supprima pas cependant leurs maisons de Naples , & permit à ceux qui y étoient de famille , d'y demeurer sous l'obéissance du général des conventuels ; mais il leur défendit de recevoir des novices. Il appliqua la maison qu'ils avoient à Rome sous le titre de S. Antoine , à *Capo le Case* , avec toutes ses dépendances , au profit de la chambre apostolique , & quelque temps après il la donna aux capucins.

Quoiqu'Urbain VIII n'eût réservé que la maison de Naples , ces conventuels réformés se maintinrent néanmoins dans les maisons de Lici , Grumi , Ripalda & Caldarola dans le même royaume , où ils pratiquerent toujours leurs observances , & obtinrent en 1645 , du pape Innocent X , un vîsiteur général ; ayant fait ensuite des statuts pour le maintien de leur réforme , du consentement de quelques supérieurs des conventuels , ils furent approuvés en 1657 par le pape Alexandre VII , & confirmés par Clément IX en 1667 : nonobstant ces appro-

T.VII.p.164.



Frere Mineur Capucin

Sans Manteau

de Poille f.

bations & confirmations, les conventuels qui vouloient avoient les maisons de ces réformés, obtinrent par un décret de la congrégation des réguliers, du 15 novembre 1668; la suppression entière de ces religieux, qui fut confirmée par un bref de Clément IX de 1669; par ce bref, le pontife accorda aux conventuels ces quatre maisons de Lici, Grumi, Ripalda, & Caldarola, permettant aux réformés de passer chez les conventuels ou dans une Ordre plus austere; & en cas qu'ils ne le fissent pas dans le terme de deux mois, il ordonna aux évêques & aux ordinaires des lieux où leurs maisons étoient situées, de les contraindre d'en sortir, & après leur avoir fait quitter l'habit de la réforme, de les obliger de prendre celui des conventuels, & de demeurer avec eux, sous peine d'apostasie, s'ils les quittoient. Cependant Clément IX ayant donné la même année aux religieux déchaussés de la plus étroite observance de S. Pierre d'Alcantara le couvent de Naples, que le pape Urbain VIII avoit réservé par sa bulle, les réformés conventuels aimerent mieux passer chez eux que chez les conventuels; & à la sollicitation du vice-roi de Naples, le pape donna aussi aux mêmes déchaussés les quatre couvens dont nous avons parlé, & dont les conventuels n'avoient pas encore pris possession. On en fit une custodie, qui fut ensuite érigée en province par Clément X, sous le titre de S. Pierre d'Alcantara des déchaussés de S. François de la plus étroite observance, dont les constitutions particulieres à cette province furent imprimées à Naples en 1675. Ainsi la congrégation des conventuels réformés fut entièrement supprimée.

Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraph. tom. II. lib. 9*, & *Bullar. Roman.*

CHAPITRE XXIV.

Des Freres Mineurs Capucins.

QUOIQUE les capucins soient redevables de leur commencement à Matthieu de Bassi, le pere Zacharie Boverius, annaliste de cet Ordre, lui refuse le titre de fondateur, aussi

bien qu'au pere Louis de Fossembrun, auquel il avoue néanmoins qu'on auroit pu donner le nom de pere & de propagateur de cet institut, par rapport aux peines & aux travaux qu'il a soufferts dans l'érection de leur congrégation ; les raisons que cet auteur rapporte pour leur refuser ce titre , c'est que, quoique le premier ait été l'inventeur du capuce long & pointu, ou, pour me servir de ses propres termes, du capuce carré & pyramidal, il n'a pas été l'auteur de leur réforme, & que, quoique le second y ait beaucoup travaillé & tenu les premiers chapitres généraux, dans lesquels on dressa les statuts de l'Ordre, il n'est pas l'inventeur du capuce pyramidal ; en sorte que si on veut croire cet annaliste, cette réforme n'est point un ouvrage de la main des hommes, Dieu seul en a été l'auteur & le pere : *Deum ipsum ab incunabulis auctorem & patrem sortita est*. Cet Ordre n'a point eu de fondateur sur la terre, il s'est étendu sans propagateur, & les capucins sont, comme Melchisedech, sans pere, ni mere, ni généalogie ; tout y est merveilleux & digne d'admiration, dit encore le même auteur : *En ordinem sine parente genitum, absque propagatore diffusum, ac velut alterum Melchisedech (ut ait Apostolus) sine patre, sine matre, genealogiâ admirabilem*, & voici comme il rapporte ces merveilles.

Matthieu, surnommé de Bassi, à cause du lieu de sa naissance dans le duché d'Urbain, après avoir porté l'habit de l'Ordre de S. François parmi les observans, étant de famille au couvent de Mont-Falco, & ayant entendu dire à un prêtre, religieux de la même famille, que l'habit que portoient les observans n'étoit pas le véritable habit de l'Ordre, pria ce pere de lui tracer la forme du véritable habit de S. François : celui-ci lui dessina un habit auquel étoit attaché un capuce fort long & pointu, dont Matthieu fut si charmé, qu'il prit la résolution d'en porter un semblable. Il fut confirmé dans cette pensée par plusieurs apparitions, dit encore Boverius, dont la première fut de S. François, qui se montra à lui avec un capuce semblable. La seconde fut de Jésus-Christ même, sous la figure d'un pauvre presque nu, qui toucha si fort le cœur de Matthieu, que découvrant une des pieces de son habit, & la lui ayant donnée, il disparut en même

temps : il conclut de là qu'un pauvre en devoit suivre un autre ; & une voix du ciel lui ayant ordonné d'observer la regle de S. François à la lettre , il n'en fallut pas davantage pour le déterminer. Il prit aussi-tôt une vieille tunique , à laquelle il attachâ. un capuce carré , pareil à celui que ce prêtre lui avoit dessiné , & conforme , à ce qu'il disoit , à celui avec lequel S. François étoit représenté dans un tableau à Assise ; & pendant que les religieux étoient la nuit dans le profond sommeil , il sortit furtivement du couvent , & alla droit à Rome ; il fut introduit à l'audience du pape par un ange , sous la figure d'un gentilhomme , qui disparut aussi-tôt , sans que le pontife le vît.

Clément VII , qui gouvernoit alors l'église , fut surpris de voir à ses pieds un homme qui étoit entré dans sa chambre sans qu'il en eût été averti. Il en demanda la raison à Matthieu , qui lui développa le mystere , & lui demanda la permission de porter un capuce carré , comme étant le véritable habit que devoient porter les freres mineurs , à ce qu'il prétendoit. Le pape lui accorda sa demande , lui permettant de vive voix & à ceux qui voudroient porter un pareil habillement , de demeurer dans les hermitages pour y vivre à la maniere des hermites , & de prêcher par-tout , à condition qu'ils se présenteroient une fois tous les ans au ministre provincial des freres mineurs de l'observance dans leur chapitre , en quelque endroit du monde qu'il fût assemblé. Ainsi ce fut en 1625 que , selon Boverius , la véritable forme de l'habit de S. François fut rétablie , & c'est ainsi qu'il décrit l'établissement de l'Ordre des capucins , qui , selon lui , avoit été prédit plusieurs années auparavant.

Mais Luc Wading & Dominique de Gubernatis , qui prétendent que Boverius dans ses annales des capucins , & Bzovius dans celles de l'église , se sont fondés pour rapporter de pareils faits sur ce qu'en a écrit Marc de Lisbonne , font remarquer que cet auteur dit seulement que Matthieu de Bassi , animé d'un esprit de ferveur & du zèle de la pauvreté , ayant vu S. François représenté avec un capuce pointu , en fit un semblable en 1525 , & qu'il commença la même année à marcher avec cet habillement , & les pieds nus ; mais qu'ayant été inquérité au sujet de cette nouveauté , il alla trouver le

pape Clément VII, qui lui permit & à un compagnon seulement, de porter cet habillement. C'est ainsi que Marc de Lisbonne rapporte la chose en peu de mots, avec plus d'apparence de vérité, dans ses chroniques imprimées pour la première fois en langue portugaise, en 1588, traduites en espagnol en 1590, & en italien en 1591, & dans toutes ces éditions il n'y est parlé de Matthieu de Bassi que dans les termes que nous avons rapportés. Mais en 1598, il parut à Venise une quatrième édition de ces chroniques en italien, où on a augmenté plusieurs chapitres qui regardent les capucins, & en particulier Matthieu de Bassi, dont on fait un Thaumaturge. Je laisse au lecteur à juger ce qu'il voudra de toutes les merveilles dont Boverius a rempli ses annales, auxquelles peu de gens ajouteront foi, & je continuerai à rapporter le progrès de cet Ordre, en suivant cet auteur, dont je ne m'éloignerai que dans les choses qui paroissent peu conformes à la vérité, telle qu'est l'histoire du charbonnier, qui, selon lui, ayant rencontré Matthieu de Bassi qui alloit à Assise visiter le tombeau de S. François, lui donna un ancien seau de cuivre qu'il avoit trouvé, sur lequel étoit représenté un S. François, avec un capuce pareil à celui qu'il portoit, ce qui est une de ces fables que l'inquisition de Rome fit retrancher en 1652 des annales de cet auteur.

Matthieu de Bassi ayant donc obtenu du pape Clément VII la permission de porter le capuce carré & de prêcher partout, & ayant satisfait à ses dévotions à Assise, alla dans la Marche d'Ancone, pour y prêcher la parole de Dieu à ces peuples; ils étoient si simples & si ignorans, que n'étant pas accoutumés à voir un capuce pareil au sien, ils le traitèrent d'abord avec mépris, & le regarderent comme un insensé. Il eut bientôt un compagnon, ce fut François de Cartocette qu'il avoit vu dans un hermitage en allant à Rome, & qui attendoit son retour avec impatience, afin qu'il lui taillât un capuce pareil à celui qu'il portoit, & qu'il pût l'accompagner dans ses missions; Matthieu se contenta pour lors de lui donner son capuce, le laissa encore quelque temps dans cet hermitage, & alla seul continuer ses prédications. Le temps du chapitre de la province d'Ancone approchant, il y alla, pour obéir aux Ordres du pape, qui lui avoit com-

mandé

mandé de se présenter au chapitre des observans une fois l'an. Il croyoit y être reçu favorablement par Jean de Fano, provincial ; mais celui-ci, informé qu'il étoit sorti furtivement de l'Ordre, le traita comme apostat, & le fit mettre en prison. Un traitement si peu attendu & si opposé à l'inclination que Matthieu avoit pour la liberté, lui fit chercher tous les moyens de se la procurer. Celui qui lui parut le plus prompt & le plus efficace, fut d'implorer, par le moyen d'un religieux qu'il mit dans ses intérêts, le secours de Catherine Cibo, duchesse de Camerin ; il réussit, comme il s'en étoit flatté. Soit que cette princesse le connût auparavant, soit qu'elle se laissât attendrir par le récit qu'on lui fit de l'affliction où se trouvoit un homme consacré au service de Dieu, elle en écrivit en termes très-forts au provincial : celui-ci ne crut pas devoir s'opposer à la volonté d'une niece du pape, & aima mieux se désister de son droit & lui accorder sa demande. Matthieu de Bassi, remis en liberté, ne songea plus qu'à se joindre à François de Cartocette, pour commencer à étendre sa réforme ; mais il ne lui fut pas d'un plus grand secours, car il mourut en 1526, & Louis de Fossembrun prit sa place. Celui-ci avoit fait aussi profession chez les observans, & ayant demandé permission à son provincial de se joindre à Matthieu de Bassi, il la lui avoit refusée. Louis de Fossembrun l'ayant menacé d'aller trouver Matthieu sans son obédience, fut mis en prison, d'où il sortit quelques jours après. Il avoit aussi dans l'Ordre un frere laïque, appelé *Raphaël*, qui voulut se joindre à lui. Sur le refus du provincial, ils s'adresserent au général François Quignonez, qui fut ensuite cardinal. Il approuva leur dessein, & leur conseilla d'attendre encore quelque temps ; mais ceux-ci, impatiens de l'exécuter, eurent recours au cardinal protecteur, qui leur témoigna aussi approuver leur zele, & leur dit que la volonté du pape étoit que les affaires qui concernoient la réforme, fussent gérées par les supérieurs. Les deux freres, encore plus impatiens sur cette réponse, résolurent, à quelque prix que ce fût, d'avoir un capuce semblable à celui de Matthieu de Bassi ; ils en firent faire chacun un, l'attachèrent à leur robe, & sortirent secretement du monastere, pour aller trouver Matthieu

de Bassi, avec lequel ils eurent plusieurs conférences. Louis de Fossembrun fut d'avis qu'ils allassent, tous trois, trouver la duchesse de Cemarino, pour lui demander des lettres de recommandation auprès du pape. Ce dessein fut approuvé; la duchesse leur en donna, & Louis de Fossembrun avec son frere allerent à Rome, & demanderent à Clément VII qu'il lui plût confirmer par un bref apostolique l'ancienne forme de l'habit de S. François, qu'il avoit accordée de vive voix à Matthieu de Bassi, & qu'il leur permit aussi de le porter. Le pape, à la recommandation de la duchesse de Camerino, les reçut favorablement, & les envoya au cardinal Pucio, grand pénitencier, qui leur fit expédier un bref de la pénitencerie au mois de juin 1526, par lequel il permit à Matthieu de Bassi, Louis & Raphaël de Fossembrun, pour le repos de leur esprit, de se retirer dans quelque hermitage, pour y vivre en hermites & de conserver toujours leur habit, après en avoir demandé la permission à leur supérieur, quoiqu'il ne la leur accordât pas. Louis & Raphaël présentèrent ce bref au provincial de la Marche d'Ancone, qui, bien loin d'y avoir égard, alla à Rome pour le faire révoquer; mais n'ayant pu l'obtenir, il demanda un autre bref à la pénitencerie, pour procéder contre quelques apostats, ce qui lui fut accordé. En vertu de ce bref qu'il n'avoit postulé que dans l'intention de s'en servir contre Louis de Fossembrun & son frere, il chercha tous les moyens de se saisir d'eux; mais ils éviterent ses poursuites, & se retirèrent dans l'hermitage des Grottes, près de Massacio, chez les Camaldules, qui les reçurent avec beaucoup de charité. Le provincial sachant qu'ils y étoient, envoya des archers qui se saisirent de Louis de Fossembrun; il en appela au légat du pape dans la Marche d'Ancone, où il fut conduit & mis en liberté par ce prélat, après qu'il eut vu le bref qu'ils avoient obtenu de la pénitencerie. Le provincial continuant toujours ses poursuites, les deux freres allerent dans un autre hermitage de Camaldules, où on vint encore pour se saisir d'eux; mais ils se sauverent, & se retirèrent, en 1527, sur une petite montagne près de Fossembrun, où ils furent visités quelque temps après par Matthieu de Bassi & un autre compagnon qui s'étoit joint à lui. Il furent tous quatre d'avis,

Frere Mineur Capucin
Avec le Manteau

de Prilly f.

14

pour se mettre à l'abri de la persécution de ce provincial, d'avoir encore recours à la duchesse de Camerino, pour obtenir par son crédit une bulle qui les soumit à l'obéissance des conventuels. Mais comme c'étoit dans le temps que la ville de Rome fut prise & saccagée par les troupes de l'empereur Charles V, qui retinrent même le pape prisonnier dans le château S. Ange, & qu'il n'y avoit pas moyen ; dans un temps si fâcheux, de poursuivre leur dessein, la duchesse pria le duc de Camerino, son mari, d'accorder à ces bons hermites une demeure dans son palais, pour les mettre à l'abri des poursuites du provincial, qui écrivit plusieurs fois inutilement au duc & à la duchesse, pour les prier de ne leur point donner de retraite ; enfin, par leur crédit, ils furent reçus sous l'obéissance des conventuels, en qualité de freres hermites mineurs, en 1527 ; mais comme il falloit en avoir la confirmation de Rome, Louis & Raphaël de Fossembrun y retournerent l'année suivante ; & le pape, par une bulle du 17 juillet 1528, approuva l'union qu'ils avoient faite avec les conventuels, & leur permit de porter un habit avec un capuce carré, de recevoir en leur compagnie toutes les personnes qui voudroient prendre leur habit, de porter la barbe longue, & de demeurer dans des hermitages, ou en d'autres lieux, & d'y mener une vie austere & hérémétique. Au retour de ces deux freres à Camerino, la bulle fut publiée par l'évêque ; & l'Ordre des capucins, qui furent ainsi appelés à cause de leur capuce, commença en 1528.

Il y avoit près de Camerino une chapelle dédiée à S. Christophe, à côté de laquelle étoit une petite maison où demouroit le prêtre qui la desservoit. Ce fut là que Louis de Fossembrun & ses compagnons, s'étant accommodés avec ce prêtre, établirent leur premiere demeure ; mais comme ce lieu étoit trop petit, & qu'ils recevoient tous les jours de nouveaux compagnons qui vouloient embrasser leur vie hérémétique, la duchesse de Camerino leur fit avoir un couvent de l'Ordre de S. Jérôme, presque abandonné, à Colmenzono, éloigné d'environ une lieue de Camerino. Cinq religieux de l'observance s'associerent d'abord à eux, & plusieurs personnes, renonçant aux vanités du monde, leur demanderent aussi l'habit ; de sorte que leur nombre s'étant

encore augmenté, Louis de Fossembrun fit bâtir un autre petit couvent à Mont-Melon, dans le territoire de Camerino. Le grand nombre de conversions que les capucins faisoient par leurs prédications, & le secours qu'ils donnerent au peuple dans la maladie contagieuse dont l'Italie fut affligée la même année 1528, & qui emporta leur principal bienfaiteur le duc de Camerino, leur attira une estime universelle. Leurs couvens de Colmenzono & de Mont-Melon ne purent contenir toutes les personnes qui se présentoient pour entrer dans leur congrégation; c'est pourquoi Louis de Fossembrun, à qui la bulle avoit été adressée, ainsi qu'à son frere Raphaël, sans qu'on y eût fait mention de Matthieu de Bassi, en bâtit deux autres en 1529, l'un à Alvacina, dans le territoire de Fabriano, & l'autre à Fossembrun, dans le duché d'Urbain. Ces monasteres se bâtissoient à peu de frais; il ne falloit ni pierre, ni chaux, ni ciment; on se contentoit de bois & de boue, & tout y ressenoit la pauvreté: ainsi ces deux couvens furent achevés en peu de temps. Louis de Fossembrun assembla ensuite le premier chapitre à Alvacina au mois d'avril; il s'y trouva douze peres choisis entre les autres, & Matthieu de Bassi y fut élu pour premier général, selon ce que disent les annales des capucins; mais ce ne fut qu'un vicaire général, soumis au général des conventuels; car dans les premieres constitutions dont nous allons parler, il n'est fait mention que des vicaires généraux, n'ayant commencé à avoir un général qu'en 1619, & étant obligés de marcher, aux processions, sous la croix des conventuels, dans les lieux où il y en avoit, & sous celle de la paroisse, dans les lieux où il ne se trouvoit point de conventuels: ce qui dura jusqu'en 1617, qu'on leur permit d'aller sous leur croix particuliere.

Après l'élection de Matthieu de Bassi comme vicaire général, on dressa des constitutions pour maintenir l'observance réguliere parmi les capucins. Elles ordonnoient qu'on diroit l'office divin sans notes ni chant, matines à minuit, selon l'ancienne coutume de l'ordre, & les autres heures, selon le temps propre; que dans les lieux où il y auroit plusieurs églises, & où les séculiers pourroient entendre facilement l'office des ténèbres dans la semaine

sainte, les matines ne se diroient pas après complies, mais à minuit; qu'on ne diroit qu'une messe tous les jours dans chaque couvent, à laquelle les autres prêtres assisteroient, les supérieurs ne pouvant les obliger de la dire qu'aux fêtes solennelles & dans des temps de nécessité, & qu'ils ne recevraient aucune rétribution pour ces messes. On y marqua les heures du silence & de l'oraison mentale, le matin & le soir, & les jours de discipline; on ne devoit servir à table qu'une sorte de viande avec le potage, & les jours de jeûne on y pouvoit ajouter une salade cuite ou crue. Si quelque frere vouloit se priver de viande ou de vin, les supérieurs ne pouvoient s'y opposer, ni les empêcher de jeûner au delà de ce qui étoit porté par la regle, pourvu qu'ils le fissent sans s'incommoder. Il leur fut défendu par ces constitutions de quêter de la viande, des œufs, & du fromage; mais on leur permit de recevoir ce qu'on leur offriroit volontairement. Toutes provisions leur furent interdites, & on bannit des caves les muids, les tonneaux, & autres vases à mettre le vin; on leur défendit aussi d'entendre les confessions des séculiers; on leur ordonna d'aller à pied dans les voyages. L'usage des calottes & des chapeaux leur fut ôté; ils ne devoient jamais manger de viande les mercredis. On y recommanda la pauvreté dans les ornemens de l'église; on y défendit l'or, l'argent, & la soie; les pavillons des autels devoient être simples & de laine, & les calices d'étain. Les vicaires généraux, provinciaux & custodes pouvoient être confirmés dans leurs offices au temps des chapitres, & s'ils ne s'en acquittoient pas bien, on pouvoit les déposer; mais le vicaire général ne pouvoit être confirmé que tous les trois ans, & les provinciaux tous les ans, aussi bien que les gardiens.

Ces constitutions ne furent publiées que l'année suivante. Elles furent modifiées & étendues dans un chapitre général, tenu à Rome en 1536; enfin, en 1575, elles furent augmentées de quelques décrets du concile de Trente, & de quelques autres qui avoient été faits par les souverains pontifes, touchant la discipline régulière. Matthieu de Bassi, qui avoit été élu vicaire général dans le chapitre où ces premières constitutions avoient été dressées, renonça, deux mois après, à

cette charge ; on lui substitua Louis de Fossembrun, qui alla à Rome pour avoir la confirmation de son élection. Il obtint en cette ville le couvent de Notre-Dame des Miracles, d'où l'année suivante ils furent transférés à Ste. Euphémie, qu'ils abandonnerent dans la suite, pour s'établir dans un lieu plus commode. La même année il envoya à Naples des religieux qui y firent un établissement, & en 1532, Louis & Bernardin de Rheggio, qui, quelque temps auparavant, avoient eu permission d'établir une nouvelle réforme en Calabre, & avoient obtenu pour cet effet quelques couvens, les remirent entre les mains des capucins, dont ils prirent l'habit & les constitutions. Louis de Rheggio eut encore, en peu de temps, six autres maisons, & ayant envoyé en Sicile Bernardin son frere, pour y faire connoître la réforme, il fit un établissement à Messine, & peu de temps après, deux autres à Palerme ; ce qui commença à étendre cette congrégation, qui, en 1633, établit de nouveaux couvens dans le royaume de Naples, & un autre à Ferrare.

Le nombre des capucins augmentant tous les jours à mesure qu'ils augmentoient en couvens, Louis, de Fossembrun, leur vicaire général, voulant dresser des réglemens pour mieux affermir cette congrégation, fit venir à Rome les principaux d'entre eux ; mais le pape, qui avoit dessein de supprimer cet Ordre, en ayant été averti, ordonna à tous les capucins de sortir de cette ville. Ils trouverent néanmoins tant de protecteurs auprès de ce pontife, qu'il changea de sentiment, & les y fit revenir quelque temps avant sa mort. Son successeur Paul III, qui se montra toujours fort favorable à la réforme, leur donna lieu de s'affermir davantage & de faire de nouveaux progrès.

Les capucins, dont le corps commençoit à être considérable, ne voulant pas perpétuer la supériorité dans un même sujet, sollicitoient Louis de Fossembrun d'assembler un chapitre général ; mais lui, qui avoit envie de gouverner toujours, & qui ne vouloit point obéir, ne manquoit pas de raisons pour s'en dispenser. Cependant en ayant reçu ordre du pape, il ne put différer plus long-temps, & il envoya des lettres circulaires dans tous les couvens. Le chapitre se tint à Rome en 1535. Louis de Fossembrun espéroit

être continué dans son office ; mais Bernardin d'Asti ayant été élu vicaire général , il se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisoit ; il exagéra l'ingratitude des capucins , qui , selon lui , lui avoient tant d'obligations , que la moindre reconnaissance qu'il en pouvoit attendre , étoit d'être continué dans son office. Le vicaire général & les diffiniteurs qui avoient été élus , s'assemblerent & diviserent la congrégation en provinces : ils établirent des provinciaux , disposerent les familles des couvens , élurent des gardiens & des custodes , & firent des réglemens pour le gouvernement. Louis de Fossembrun ne voulut point assister à cette assemblée , & porta ses plaintes au pape , auquel il demanda la convocation d'un autre chapitre général. Le pape ordonna qu'on en célébrât un autre. Il se tint en 1536 , en présence du cardinal de Trani , qui y présida de la part de sa sainteté. Mais Louis de Fossembrun n'y fut pas mieux traité , & Bernardin d'Asti y fut élu de nouveau vicaire général , avec les mêmes diffiniteurs : ce qui irrita si fort Louis de Fossembrun , que , se laissant emporter à sa passion , il dit tant d'invectives contre l'Ordre , qu'il fut chassé du chapitre par le cardinal de Trani , & Bernardin fut confirmé par le pape : enfin Louis de Fossembrun , refusant de reconnoître le vicaire général , & ne voulant point se soumettre à l'obéissance , fut chassé honteusement de l'Ordre par une sentence que rendirent les supérieurs , & qui fut confirmée par le pape.

Matthieu de Bassi n'avoit guere l'esprit plus soumis ; il aimoit beaucoup l'indépendance , & n'avoit quitté le vicariat général que pour avoir sa liberté. Ainsi , étant venu au couvent de Rome en 1537 , & y ayant appris , selon Boverius , qu'une bulle du pape défendoit , sous peine d'excommunication , à tous ceux qui ne demeuroient pas dans les monasteres soumis au vicaire général des capucins , de porter le capuce pyramidal , il n'hésita point , quoiqu'il en fût l'inventeur , de couper la moitié du sien , & de secouer le joug de l'obéissance en quittant les capucins , sous prétexte de continuer ses prédications , conformément à la permission qu'il en avoit reçue de Clément VII ; ce qui , selon le même Boverius , est un effet de la divine providence ,

qui l'a ainsi permis, afin qu'on ne crût pas qu'il fut le fondateur des capucins.

Bernardin d'Asti étoit encore vicaire général, ayant été continué dans le chapitre général tenu en 1538. Etant tombé dangereusement malade, il fit assembler un autre chapitre général à Florence, la même année, afin qu'on pût lui donner un bon successeur; l'élection tomba sur Bernardin Ochin, qui étoit entré dans la congrégation en 1534 (ce qui fait voir l'erreur de ceux qui lui ont attribué la fondation des capucins). Il avoit d'abord pris l'habit chez les observans, d'où, quelque temps après, il apostasia, & se retira à Pérouse, où il s'appliqua à l'étude de la médecine pendant quelques années, après lesquelles, touché de repentir, il retourna dans son ordre, reprit son habit, & le quitta encore, peu de temps après, pour entrer chez les capucins, qui le reçurent avec joie, & l'élurent enfin vicaire général. Il gouverna l'Ordre avec tant de prudence, & fit observer si exactement la règle & la discipline régulière, qu'il fut élu une seconde fois en 1541, dans le chapitre qui se tint à Naples. Il se faisoit admirer par son éloquence, & passoit pour le plus habile prédicateur de son temps; mais il n'avoit que de belles paroles, & point de doctrine: car à peine avoit-il appris le latin; mais lorsqu'il parloit sa langue naturelle, il expliquoit ce qu'il savoit avec tant de grace & de politesse, que la douceur & la pureté de son discours ravissoient tous ses auditeurs. Il avoit gagné l'estime du peuple, des seigneurs, & même des princes souverains, qui le révéroient comme un S.; & lorsqu'il venoit chez eux, ils alloient au devant de lui, & lui faisoient tous les honneurs imaginables. Il ne s'étoit pas moins acquis de réputation parmi ses frères, par le zèle qu'il avoit pour l'observance régulière: il en parloit si à propos & avec tant d'ardeur, que ses discours, appuyés par l'exemple & la pratique de toutes les vertus, y engageoient tous les religieux: mais cet homme, humble en apparence, s'enfla de tous ces honneurs, & son esprit naturellement inquiet, inconstant & ambitieux, eut tant de complaisance pour lui-même, & se remplit si fort de son mérite & de sa vertu, qu'il osa aspirer aux plus hautes dignités de l'église. Comme il vit que le pape n'étoit pas
aussi

aussi persuadé que lui de sa vertu & de la grandeur des services qu'il croyoit avoir rendus à l'église, il fut piqué de dépit, d'orgueil & de colere, & ne pouvant se contenir, il lâcha adroitement dans ses sermons quelques paroles qui tendoient à décrier ou diminuer l'autorité du pape. Lorsqu'on en eut eu avis à Rome, il y fut cité; mais se sentant coupable, il ne voulut pas y aller, dans la crainte qu'on ne lui fît subir la peine qu'il avoit méritée; & afin de se mettre entierement à couvert des poursuites que cette cour auroit pu faire contre lui, il ne trouva point de meilleur expédient que de quitter son habit de capucin, pour en prendre un séculier; il se réfugia en 1542 à Geneve, où il épousa une fille de Luques, qui l'avoit suivi; mais il en sortit peu de temps après, changeant aussi souvent de lieu que de créance: il courut toute l'Allemagne & toute l'Angleterre, où, dans le dessein de se faire chef de parti, il enseignoit la polygamie, & prêchoit des nouveautés qui, bien loin de lui réussir, lui attirerent tant de mépris, que ne pouvant en soutenir la honte, il se retira en Pologne, où il fut un peu plus considéré. Il y semoit ses erreurs, lorsque le cardinal Commendon y arriva, en qualité de nonce du pape Pie IV, en 1561. Ce prélat, qu'on peut regarder avec justice comme un des premiers hommes de son siècle, tant pour sa pénétration & son adresse dans le maniement des affaires, que pour son zele pour la foi catholique, l'attaqua, & obtint une ordonnance du sénat, qui portoit que tous les hérétiques étrangers eussent à sortir du royaume. Ainsi Ochin fut obligé de sortir de Pologne: chassé de tous côtés, il se retira en Moravie, où il mourut de peste, dans une extrême vieillesse, avec sa femme, deux filles & un fils. Boverius, dans ses annales des capucins, dit néanmoins qu'il mourut à Geneve, après avoir rétracté ses erreurs. Il en fait même un martyr: car il dit qu'Ochin, à l'article de la mort, ayant fait venir un prêtre catholique, se confessa à lui, abjura publiquement ses erreurs, & que les magistrats de Geneve en ayant été avertis, le firent poignarder dans son lit. Mais on doit ajouter plus de foi à Gratiani, évêque d'Amelia, qui avoit accompagné le cardinal Commendon en Pologne; il y avoit vu Ochin, & il dit qu'il mourut de peste, avec sa femme & ses enfans,

dans un village de Moravie , après avoir été chassé de Pologne. C'est de cet auteur que nous avons tiré ce que nous venons de rapporter de cet apostat.

L'apostasie d'Ochin causa quelque préjudice aux capucins. On appréhendoit que le chef étant infecté d'hérésie, les membres ne s'en ressentissent : ils furent cités devant le pape pour rendre compte de leur foi ; on parloit même de supprimer leur congrégation ; mais le pape , après avoir écouté les supérieurs , les renvoya dans leurs couvens , & les capucins en furent quittes pour être interdits de la prédication. Le pape leur permit cependant de tenir un chapitre général à Rome, où ils élurent pour vicaire général François de Gessi en 1543. Deux ans après que la prédication leur eut été interdite , ils furent rétablis dans cet emploi ; mais le pape voulut auparavant être convaincu de leurs sentimens touchant la foi orthodoxe : c'est pourquoi il leur fit proposer en 1545 plusieurs articles auxquels ils furent obligés de répondre. Ces orages ayant été dissipés , leur congrégation s'étendit de plus en plus dans l'Italie. Paul III, en 1537, défendit aux capucins de s'établir au delà des monts , & d'y bâtir des couvens ; mais en 1573 , Charles IX, roi de France, ayant demandé des capucins au pape Grégoire XIII, pour leur donner des établissemens dans son royaume , ce pontife révoqua le décret de Paul III , & leur permit de s'établir en France. Ils furent reçus d'abord par le cardinal de Lorraine, qui leur donna un petit hospice au village de Picpus, près de Paris, qu'ils quitterent peu de temps après, pour aller s'établir à Meudon, près de la même ville , & à quelque temps de là ils furent introduits dans cette capitale du royaume, où on leur donna, dans la rue S. Honoré, un établissement dont ils ont fait un grand & spacieux couvent, où il y a ordinairement plus de cent cinquante religieux. Ils en eurent ensuite deux autres dans la même ville, l'un au faubourg S. Jacques, & l'autre au marais du Temple. Paul V leur permit, en 1606, de recevoir les maisons qui leur seroient offertes en Espagne ; ils passèrent même les mers pour aller travailler à la conversion des infideles, & leur Ordre est devenu si considérable, qu'il est présentement divisé en plus de cinquante provinces & trois custodies, où il y a près de

seize cents couvens & vingt-cinq mille capucins, outre les missions du Brésil, de Congo, de Barbarie, de Grece, de Syrie & d'Egypte. Cet Ordre étoit autrefois gouverné par un vicaire général, qui étoit obligé de demander la confirmation de son élection au général des conventuels, en conséquence de la bulle de Paul III de 1536, par laquelle ce pontife les soumit à la visite & à la correction de ce général, & leur donna le titre de capucins de l'Ordre des freres mineurs; mais en 1619, Paul V les dispensa de demander cette confirmation, donna le titre de général à leur vicaire général, les exempta d'aller aux processions sous la croix des conventuels ou de la paroisse, & leur permit d'y aller sous leur propre croix: ils étoient appelés, dans les commencemens, hermites; mais ils ont obtenu plusieurs bulles qui défendent qu'on leur donne ce nom.

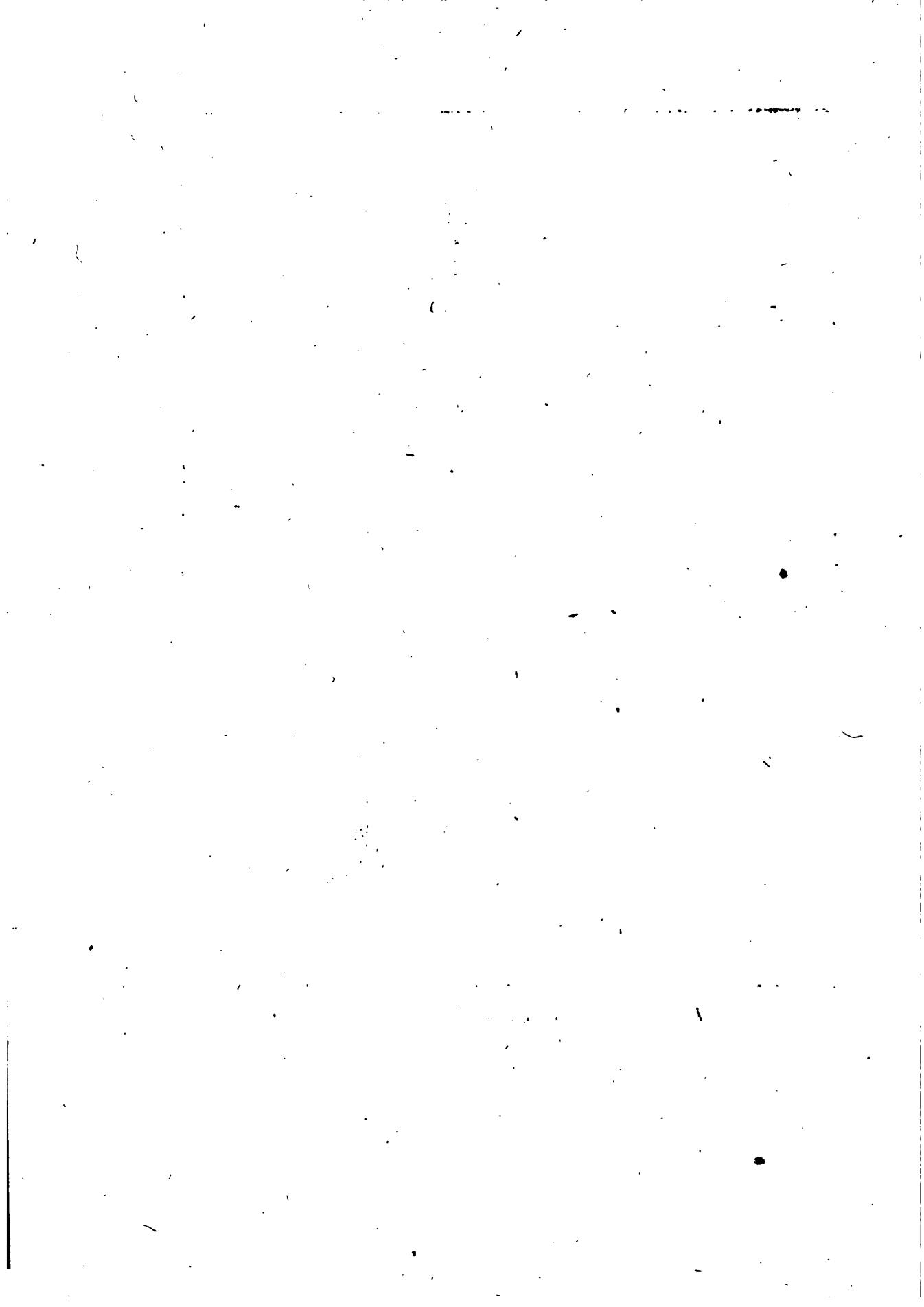
Cette congrégation a produit plusieurs personnes d'une éminente vertu; entre autres, le bienheureux Félix de Cantalice, frere laïque, a mérité par la sainteté de sa vie que l'église lui déferât un culte public, ayant été mis au nombre des bienheureux par le pape Urbain VIII en 1625, & canonisé en 1721 par Clément XI. Quelques-uns ont été élevés aux premieres dignités de l'église, comme le pere Antoine Barberin, frere du même Urbain VIII, qui le fit cardinal, évêque de Senigalia, & grand pénitencier; le pere Joseph le Clerc du Tremblai, instituteur de la congrégation des religieuses du Calvaire, qui, après avoir été employé en plusieurs négociations importantes par le roi de France Louis XIII, fut nommé au cardinalat par ce prince; mais il mourut avant que le pape eût fait une promotion de cardinaux; & le pere Cassini, qui jouit présentement de cette dignité, à laquelle il a été élevé par Clément XI, qui gouverne l'église depuis 1700, qu'il fut élu souverain pontife.

Entre les personnes qui ont préféré l'humilité & la pauvreté des capucins à l'éclat de leur naissance & aux avantages de la fortune, l'Italie a vu Alfonse d'Est, duc de Modene & de Reggio, qui, après la mort de son épouse Isabelle, fille de Charles Emmanuel de Savoye, prit l'habit de cet Ordre à Munich en 1626, sous le nom de frere Jean-Baptiste, & mourut dans le couvent de Castelnovo de

Garfiviana, le 23 mai 1644. Il avoit eu de sa femme; entre autres enfans, François d'Est, qui lui succéda dans ses Etats, & le cardinal Renaud d'Est, évêque de Modene, que le roi de France Louis XIV nomma à l'évêché de Montpellier & à la qualité de protecteur de son royaume en cour de Rome, où il signala son zele dans l'affaire des Corfes, sous Alexandre VII; & la France a vu Henri, duc de Joyeuse, comte de Bouchage, pair & maréchal de France, chevalier des ordres du roi, grand-maître de sa garde-robe, gouverneur des pays d'Anjou, Maine & Perche, & ensuite de Languedoc, qui, après s'être distingué dans les armées de sa majesté, se fit capucin le 4 septembre 1587, vingt-six jours après la mort de sa femme Catherine de la Vallette, sœur du duc d'Epemon, & fit profession sous le nom de frere Ange. Il demeura dans cet Ordre jusqu'en 1592, que son frere le grand prieur de Toulouse s'étant noyé dans le Tarn après le combat de Villemur, les seigneurs de Languedoc l'obligerent à se mettre à la tête de leurs troupes pendant les troubles de la ligue, sous prétexte de conserver la religion catholique dans cette province; & par le crédit de son frere le cardinal de Joyeuse, il obtint du pape les dispenses nécessaires. Il maintint tant qu'il put son parti dans le Languedoc, dont il eut le gouvernement, & fut un des plus zélés partisans de la ligue. Enfin, en 1596, il fit son accommodement avec Henri IV, qui lui donna le bâton de maréchal de France. Il avoit eu pour fruit du mariage qu'il avoit contracté avant qu'il fût capucin, Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, comtesse de Bouchage. Il la maria, en 1599, avec Henri de Bourbon, duc de Montpensier. Après ce mariage, touché par les larmes de sa mere, dame très-dévote, & pressé par les remords de sa conscience, il rentra chez les capucins, où il vécut le reste de ses jours avec beaucoup de piété; il mourut à Rivoli près de Turin le 27 septembre 1608, âgé de quarante-six ans. Son corps fut porté à Paris, & enterré dans le couvent de son Ordre de la rue S. Honoré, où l'on voit son tombeau de marbre noir devant le grand autel. La princesse de Montpensier, sa fille, épousa en 1611, en secondes noces, Charles de Lorraine, duc de Guise, & mourut le 25 février

Religieuse Clarisse
en Habit Ordinaire dans la Maison

de Prilly f.
15



1656 ; âgée de soixante-onze ans : elle fut enterrée en habit de capucine dans l'église des religieuses de cet Ordre, à Paris.

Nous ne parlerons point de tous les célèbres écrivains que cet Ordre a produits ; nous nous contenterons de dire que le pere Yves, de Paris, a été un des plus grands ornemens de cet Ordre ; il y entra après avoir brillé par son éloquence, pendant quelque temps, dans le premier parlement de France, en qualité d'avocat ; il travailla avec un zele infatigable jusqu'à sa mort, qui arriva en 1685, tant à la conversion des hérétiques, dont il a purgé une province presque entiere, qu'à la composition de plusieurs excellens ouvrages qu'il nous a donnés, aussi bien que le pere Bernardin de Pequigni, mort en 1710, après avoir fini ses beaux commentaires sur les épîtres de S. Paul. Le pere Athanase Molé, frere de Matthieu Molé, premier président au parlement de Paris, & garde des sceaux de France, qui travailla aussi jusqu'à sa mort à la conversion des hérétiques & des pécheurs avec beaucoup de fruit, sans parler de beaucoup d'autres qui en différens pays, tant hérétiques qu'infidèles, continuent tous les jours à donner des marques de leur zele pour le salut des ames & la gloire de Dieu. Le pere Zacharie Boverius donna les annales de cet Ordre en 1732 ; mais Wading remarque qu'il a plus cherché à abaisser la famille de l'observance, qu'à élever la congrégation des capucins : aussi ces annales furent-elles censurées par un décret de l'inquisition de Rome, aussi-tôt qu'elles eurent vu le jour, aussi bien que la traduction italienne qui en fut faite par le pere Sanbenedetti ; & la lecture n'en fut permise qu'en 1652, après qu'elles eurent été corrigées en plusieurs endroits. Le pere Antoine Caluze en fit une traduction françoise en 1675, & le pere Marcel de Pise donna, l'an 1676, un volume de la continuation des mêmes annales.

Zachar. Bover. & Marcel de Pise, *Annal. FF. Minor. Cupucinatorum*. Luc. Wading. *Annal. Minor. tom. VIII. Dominic. de Gubernatis, Orb. Seraphic. & Silvest. Maurolic. Mar. Ocean. di. tutt. gl. Religioni. lib. 5.*

CHAPITRE XXV.

Origine du second Ordre de S. François, ou des Religieuses Clarisses, appelées les pauvres Dames, avec la Vie de Ste. Claire, première Religieuse de cet Ordre.

LE second Ordre de S. François est celui des religieuses clarisses, ainsi appelées du nom de Ste. Claire, qu'elles reconnoissent pour leur mere, ayant été la première religieuse de cet Ordre, qui comprend non seulement celles qui font profession de suivre à la lettre & sans aucune mitigation la regle que S. François donna à cette Ste. ; mais aussi celles qui suivent la même regle avec les mitigations & les adoucissements que les souverains pontifes y ont faits.

Ce fut en 1212 que commença ce second Ordre, par le renoncement général que fit cette Ste. fille au monde & à toutes ses vanités, pour suivre Jésus-Christ pauvre & humilié, à l'exemple de S. François. Elle étoit de la ville d'Assise, & naquit en 1193. Elle étoit fille de *Favorin Schiffo*, d'une noble & riche famille, qui n'avoit presque produit jusques-là que des généraux d'armées, & d'*Hortolane*, qui se distinguoit particulièrement par sa piété. Claire fut prévenue dès son enfance de la grace de Jésus-Christ, qui la préserva de toutes les foiblesses ordinaires aux enfans de son sexe. Lorsque sa raison se fut développée, elle s'adonna aux exercices des jeûnes, de l'aumône, de l'oraison, & de toutes les vertus. Le désir qu'elle avoit de la perfection, fit qu'entendant parler de la vie admirable que menoit S. François dans son petit couvent de la Portioncule, elle souhaita de le voir, & de communiquer avec lui sur les moyens qu'elle pouvoit prendre pour exécuter le dessein qu'elle avoit de se consacrer à Dieu. Elle alla le trouver avec une confidente, & lui exposa ses désirs avec des termes si pénétrés de l'amour de Dieu, que le S., ravi de voir que la grace opéroit en elle ce qu'elle avoit déjà opéré en lui, la confirma dans la résolution qu'elle avoit prise de vouer à Dieu sa virginité, & de

quitter tous les biens de la terre, pour n'avoir plus d'autre héritage que Jésus-Christ. Comme Claire lui rendit ensuite d'autres visites, il la forma de plus en plus selon son esprit, qui étoit un esprit de pénitence, de pauvreté, & d'humiliation, & lui inspira de faire pour les personnes de son sexe, ce qu'il avoit fait pour les hommes. Ainsi, le jour des Rameaux de l'an 1212, elle parut dès le matin avec ce qu'elle avoit de bijoux & d'habits précieux, & sur le soir elle se rendit dans l'église de la Portioncule, où ayant été reçue par S. François & tous ses religieux qui l'attendoient chacun avec un cierge allumé à la main, elle se dépouilla de tous ses ornemens de vanité, leur donna ses cheveux à couper, & se laissa revêtir d'un sac ferré d'une corde, comme véritables livrées d'un Dieu pauvre & humilié. Après cette action généreuse, le S., qui ne pouvoit pas la retirer dans son couvent, & qui n'avoit pas de maison où il la pût loger en particulier, la conduisit chez les Bénédictins de S. Paul, qui la reçurent charitablement, comme une de leurs sœurs, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui donner une maison.

Cette action surprit toute la ville, ses parens en furent extrêmement irrités, & firent tous leurs efforts pour la faire revenir chez eux, & la faire consentir à une alliance dont on lui avoit déjà fait la proposition. Ils voulurent même user de violence, & la tirer par force de l'asile où elle s'étoit réfugiée; mais ce fut inutilement, car la S^{te}., qui avoit déjà sacrifié son cœur & son corps à Jésus-Christ, qu'elle avoit choisi pour son époux, afin de leur ôter toute espérance de la revoir jamais dans le monde, leur montra ses cheveux coupés, & voyant que; nonobstant cela, ils se mettoient en disposition d'exécuter leur dessein, elle s'attacha si fortement aux ornemens de l'autel, que, jugeant bien qu'on ne pourroit l'en arracher sans une violence qui pourroit avoir de fâcheuses suites, ils cessèrent leurs poursuites, & se retirèrent fort mécontents du mauvais succès de leur entreprise. S. François, qui veilloit toujours sur elle, la fit passer du monastère de S. Paul dans celui de S. Ange de Panzo, aussi de l'Ordre de S. Benoît, proche la ville d'Assise, où il crut qu'elle seroit plus en sûreté contre les attaques que l'ennemi du genre humain lui livroit par le moyen de ses parens. Ce

fut dans ce S. lieu , que seize jours après sa conversion , sa sœur Agnès , qui avoit toujours été son affection dans le monde , & qu'elle demandoit à Dieu dans ses oraisons , pour compagne dans sa retraite , l'alla trouver pour pratiquer avec elle les exercices de la pénitence & de la mortification. Leurs parens , beaucoup plus irrités de cette retraite qu'ils n'avoient été de celle de Claire , vinrent en fureur jusqu'au nombre de douze au monastere de S. Ange , d'où , sur le refus que fit Agnès de les suivre , ils la tirèrent avec des violences si peu convenables à son sexe & à la délicatesse de son âge , que , se voyant obligée de céder à la force , elle appela sa sœur à son secours , en la conjurant d'avoir pitié d'elle , & de ne pas souffrir un enlèvement si injuste. Claire se mit aussi-tôt en oraison , & par un miracle du Très-Haut , la petite Agnès , qu'on descendoit de la montagne , devint si pesante , que ni ces douze hommes , ni des laboureurs qu'ils appelerent à leurs secours , ne purent jamais la lever de terre , ni la remuer , pour la porter au delà d'un petit ruisseau qu'il leur falloit passer. Monalde , son oncle , voulut de rage la tuer , & tira pour cet effet son épée ; mais il fut saisi , à l'heure même , d'une si grande douleur au bras , qu'il ne pouvoit plus ni la soutenir , ni la remettre dans son fourreau. Enfin , comme ils étoient tous dans la confusion , Claire arriva , & les obligea par ses remontrances de lui rendre sa sœur , qu'elle ramena au monastere , d'où , peu de temps après , ces deux saintes filles passèrent à l'église de S. Damien , qui étoit la premiere des trois que S. François avoit réparées.

Ce fut là proprement que commença l'Ordre des religieuses de S. François , comme celui des religieux avoit commencé dans la petite église de la Portioncule. La réputation de S^{te}. Claire se répandant de tous côtés , elle eut , l'année suivante 1213 , plusieurs disciples , dont les premieres , après sa sœur Agnès , furent les bienheureuses Pacifique Aimée , niece de la S^{te}.; Christine , une autre Agnès , Françoise & Bienvenue. L'année suivante , la bienheureuse Balbine , sœur de la bienheureuse Aimée , prit aussi l'habit dans le même monastere , & eut l'honneur de fonder dans la suite le second monastere de religieuses Clarisses à Hispell ,
qui

qui fut suivi de plusieurs autres qu'on fonda en peu de temps en Italie. Le cardinal Hugolin, protecteur de l'Ordre, en fit bâtir un à Pérouse en 1219. La même année, cet Ordre passa en Espagne, où le premier établissement se fit à Burgos, & l'année suivante 1220, Guillaume de Joinville, archevêque de Rheims, demanda des religieuses à S^{te}. Claire, pour leur donner un établissement dans sa ville archiépiscopale ; la S^{te}. lui en envoya quelques-unes sous la conduite de Marie de Braye, qu'elle leur donna pour supérieure, quoiqu'elle n'eût que le titre de vicaire, comme il paroît par son épitaphe, où il est aussi marqué qu'elle étoit d'une noble maison de Lombardie, & qu'elle mourut en 1230 ; S. François n'avoit cependant donné aucune règle à ces religieuses ; S^{te}. Claire s'étoit contentée de faire vœu d'obéissance entre ses mains, & ce S. fondateur s'étoit seulement chargé de sa conduite & de celle des autres religieuses qui vivoient avec elle dans le monastere de S. Damien, où il leur procuroit aussi ce qui leur étoit nécessaire pour leur entretien. Aussi-tôt que le cardinal Hugolin eut fondé le monastere de Pérouse, il conféra avec S. François sur la forme du gouvernement qu'il vouloit donner, tant au monastere de S. Damien, qu'aux autres qui se multiplioient tous les jours ; mais le S., qui ne s'étoit chargé que du monastere de S. Damien, s'excusa de donner aucune forme de gouvernement aux autres, dont il n'avoit point procuré l'établissement ; & lui témoignant le chagrin qu'il avoit de ce qu'en quelques endroits les freres mineurs avoient fait de ces sortes d'établissements, & avoient même donné leur nom à ces religieuses, il le pria d'empêcher qu'ils eussent la direction des Clarisses qu'ils avoient établies en différens lieux, ni aucune conversation avec elles, comme étant un empêchement à leur perfection ; il voulut qu'on donnât seulement le nom de pauvres dames recluses à ces religieuses, jusqu'à ce que Dieu en eût autrement ordonné. Le cardinal l'assura qu'il en parleroit au pape Honorius III, ce qu'il fit ; & par ordre de ce pontife, il recommanda à S. François le monastere de S. Damien, tant pour le spirituel que pour le temporel : pour lui, étant chargé des autres monasteres, il nomma pour leur visiteur Ambroise, de l'Ordre de Cîteaux.

& leur donna la regle de S. Benoît, avec des constitutions particulieres qu'il fit approuver par le pape. Il les obligea, entre autres choses, à jeûner tous les jours, à s'abstenir en tout temps, les mercredis & les vendredis, de vin & de potage, & à se contenter, ces jours-là, de quelques fruits ou d'herbes crues; à jeûner aussi au pain & à l'eau trois fois par semaine pendant le carême, & deux fois pendant l'avent, à commencer depuis la fête de S. Martin, laissant à leur volonté de jeûner de même les vigiles des fêtes solennelles. Il leur prescrivit un silence perpétuel, qu'elles ne pouvoient rompre sans la permission de la supérieure. Il ordonna qu'elles auroient chacune deux tuniques & un manteau, outre le cilice ou la chemise de serge, avec un scapulaire pour le travail; leur lit devoit être fait de deux planches couvertes d'une natte ou d'un morceau d'étoffe, avec un peu de foin ou de paille, & leur oreiller devoit aussi être rempli de paille. On les appela les religieuses Damianistes, à cause qu'elles avoient pris leur origine du monastere de S. Damien, où vivoit S^{te}. Claire, sous la direction de S. François; elles vécurent sous la regle de S. Benoît & les constitutions du cardinal Hugolin, jusqu'à ce que S. François ayant donné une regle par écrit à S^{te}. Claire, la plupart de ces monasteres l'embrasserent.

Ce fut en 1224 que S. François donna à S^{te}. Claire, par écrit, & à ses religieuses une forme de vie, conformément à la demande qu'elles lui en avoient faite, afin qu'en son absence & après sa mort, elles pussent toujours être gouvernées selon cette regle qui contient douze chapitres. Les austérités auxquelles le cardinal Hugolin avoit obligé les Damianistes furent un peu modifiées. S. François ne les obligea pas à jeûner au pain & à l'eau trois fois la semaine pendant le carême, ni deux fois pendant l'avant, comme il étoit porté par les constitutions de ce cardinal: il les obligea seulement à jeûner tous les jours, excepté à la fête de Noël, quelque jour qu'elle arrivât; ce jour-là, il leur permit de faire deux repas: l'office divin leur fut prescrit, selon l'usage des freres mineurs; elles devoient y ajouter tous les jours, au chœur, celui des morts. Il leur défendit de recevoir ni retenir aucunes possessions, soit par elles ou par d'autres per-

sonnes qu'elles auroient pu commettre à cet effet ; il leur ordonna le silence depuis complies jusqu'à tierce du jour suivant, aussi bien que le travail en commun & l'obéissance aux supérieurs de l'Ordre. Il leur accorda pour habillement trois tuniques & un manteau, & ordonna que le visiteur seroit toujours de l'Ordre des mineurs. Cette regle fut premierement approuvée par le cardinal Hugolin, qui en avoit reçu le pouvoir du pape Honorius ; il la confirma de vive voix, lorsqu'il fut parvenu au souverain pontificat, sous le nom de Grégoire IX ; Innocent IV la confirma aussi par écrit en 1246.

Les monasteres des religieuses Damianistes se multiplioient tous les jours, nonobstant leur grande pauvreté & leurs mortifications, que des personnes riches & de distinction embrassoient préférentiellement aux plus grands avantages de la fortune & aux plaisirs du monde qu'elles fouloient généreusement aux pieds, à l'exemple de S^{te}. Claire, qui, ne se contentant pas des austérités prescrites par la regle, en inventoit tous les jours de nouvelles pour macérer son corps. Elle avoit ordinairement deux cilices qu'elle portoit alternativement ; l'un étoit de crin de cheval, ferré d'une corde de trois nœuds ; l'autre d'une peau de porc, dont les soies étant coupées court, entroient plus aisément dans la chair, comme autant de pointes qui lui causoient une douleur continuelle. Pendant le carême & l'avent, qu'on commençoit à la S. Martin, selon la regle, elle ne vivoit que de pain & d'eau, & passoit les lundis & les vendredis sans rien prendre. Elle fut plusieurs années sans avoir d'autre lit que la terre nue, se contentant d'un petit fagot de sarment pour chevet ; mais S. François modéra son zele, employant pour cet effet l'autorité de l'évêque d'Assise. Elle fut donc obligée, pour leur obéir, de se servir d'une paille, & de ne plus passer des jours entiers sans manger ; mais les lundis, les mercredis, & les vendredis, elle ne prenoit qu'une once & demie pain, & une cuillerée d'eau.

Si ses mortifications & ses austérités étoient grandes, son humilité ne l'étoit pas moins : dès 1215, elle fit ses efforts pour se démettre de sa charge d'abbesse, alléguant que le grand nombre de sœurs dont la maison de S. Damien se

remplissoit tous les jours , la lui rendoit trop pesante , & qu'elle en connoissoit plusieurs dans la communauté qui avoient plus de vertu & de capacité qu'elle : mais S. François ne voulut jamais écouter ses raisons , au contraire , sollicité par les autres religieuses , il la confirma dans sa supériorité pour toute sa vie : elle se soumit , mais elle ne regarda plus cette charge que comme un assujettissement qui la rendoit redevable à toutes ses sœurs. Cette dignité , loin de l'enorgueillir , la rendit plus humble : les emplois les plus bas étoient ceux qui lui sembloient les plus agréables , & qu'elle recherchoit avec empressement , laissant aux autres ce qu'il y avoit de plus facile & de moins désagréable ; elle lavoit les pieds aux filles de service qui venoient de dehors , & quelque sales qu'ils fussent , elle les baisoit avec beaucoup d'humilité.

La réputation de cette St^e. se répandant dans les pays les plus éloignés , Agnès , fille de Primissas roi de Bohême , voulut embrasser le même genre de vie. La mort de son pere , arrivée presque en même temps , lui laissant la liberté de disposer de son bien , elle en distribua une partie aux pauvres , & employa l'autre à la construction de deux monasteres à Prague , l'un pour les religieux croisés ou porte-croix , avec l'étoile dont nous avons parlé dans la seconde partie , auxquels elle donna aussi le soin d'un hôpital qu'elle fonda , afin que les pauvres y fussent nourris & entretenus , & l'autre pour elle , où elle prit l'habit de Clarisse en 1234 , avec plusieurs filles de qualité qui voulurent l'imiter. Cette princesse fut la première issue de sang royal qu'on vit fouler aux pieds toutes les vanités du siècle , pour se revêtir du pauvre habit de S. François , & ce fut à sa sollicitation que St^e. Claire envoya en 1237 des religieuses en Bohême & en Allemagné , où elles firent dans la suite plusieurs établissemens. A peine ces saintes filles furent-elles arrivées à Prague , que la bienheureuse Agnès de Bohême , qui jusqu'alors avoit pris la subsistance pour son monastere sur les revenus de l'hôpital qu'elle avoit fondé , y renonça entierement à leur sollicitation , & demanda au pape Grégoire IX un privilège , par lequel il ne pouvoit à l'avenir être contraint de recevoir , ni rentes ni possessions , ce qu'il lui accorda , dispensant en

même temps les religieuses de ce monastere de quelques austérités de la regle, principalement à l'égard des jeûnes & de l'habillement, ce que d'autres monasteres accepterent aussi: ce même pontife, jugeant que la pauvreté que pratiquoit Ste. Claire dans le couvent de S. Damien étoit trop rigoureuse pour des filles, voulut la mitiger & dispenser cette Ste. & ses religieuses du vœu qu'elles en avoient fait: mais elle lui fit des instances si pressantes, soit pour l'engager à ne rien changer aux premieres dispositions de son établissement, soit pour qu'il lui en accordât la confirmation dans l'état où elle l'avoit mis, que le pontife, se laissant persuader, crut ne devoir pas refuser cette grace à son zele & à son amour pour cette grande pauvreté, dont Dieu releva le mérite, puisqu'en plusieurs rencontres sa divine providence pourvut à tous ses besoins, dans le temps qu'elle sembloit le plus abandonnée de tout secours humain.

Cette Ste. avoit tant de crédit auprès de Dieu, qu'elle obtenoit aisément tout ce qu'elle lui demandoit: il seroit trop long d'écrire tous les miracles, & principalement les guérisons que Dieu a accordées par son intercession à ceux qui se recommandoient à ses prieres; mais la faveur qu'elle reçut de Dieu, pour empêcher que son monastere ne fût pillé par les Sarrafins, que l'empereur Frédéric II avoit fait venir en Italie, est trop considérable pour la passer sous silence. Ces barbares étant venus pour assiéger la ville d'Assise, tenterent de piller le couvent de S. Damien. Tout auroit été à craindre pour les religieuses qui n'auroient pu résister à la violence qu'on auroit pu leur faire. Mais elles eurent recours à leur mere, qui leur dit de ne rien appréhender, & dans la confiance dont elle étoit remplie, quoique malade, elle se fit porter à la porte du monastere, avec le S. Sacrement enfermé dans un ciboire d'argent & une boîte d'ivoire. Dès qu'elle y fut arrivée, elle se prosterna devant son Souverain, & le pria avec tant de larmes de ne pas permettre qu'elles tombassent entre les mains des infideles, que sa priere fut exaucée; les Sarrafins, qui avoient déjà escaladé les murs du monastere, furent tellement aveuglés qu'ils en tombereat avec précipitation, & donnerent l'épouvante aux autres, qui par leur fuite laisserent les servantes de Dieu en paix.

La même ville d'Assise étant une autre fois extrêmement pressée par Vital d'Aversa, capitaine de l'armée impériale, qui ayant ruiné tous les environs & réduit toute la campagne en une triste solitude, avoit juré de ne retourner qu'après avoir emporté cette ville de force, ou l'avoir obligée à se rendre ; la S^{te}., touchée de ce malheur, assembla toutes ses filles, & leur remontra que ce seroit une grande ingratitude à elles, si, après avoir reçu tant de charités des habitants d'Assise, elles n'employoient le secours de leurs prières auprès de Dieu, pour obtenir la délivrance de cette ville. Elle fit apporter de la cendre, s'en couvrit la tête la première, en couvrit aussi la tête à toutes les autres, & elles répandirent tant de larmes devant le Seigneur, le priant de regarder cette ville d'un œil de pitié & de miséricorde, que la nuit même toute l'armée ennemie fut mise en déroute ; Vital, obligé de se retirer avec confusion, ne porta pas loin le châtiment que méritoient les désastres qu'il avoit faits dans le pays ; il fut puni d'une mort violente, qui l'enleva de ce monde dans le temps qu'il s'y attendoit le moins. Enfin le temps auquel Dieu avoit déterminé de récompenser les travaux de cette S^{te}. pénitente approchant, il voulut encore éprouver sa fidélité & sa constance dans son amour, par une longue & pénible maladie, pendant laquelle elle fut visitée par Raimond, cardinal d'Ostie, protecteur de l'Ordre, qui lui administra le S. viatique. Elle lui recommanda toutes ses filles, & le pria de faire confirmer par le pape, avant qu'elle mourût, la règle telle qu'elle l'avoit reçue de S. François : il lui promit d'en parler au pape Innocent IV, & l'alla trouver pour cet effet à Pérouse. Ce pontife lui donna toute son autorité pour consacrer cette règle, & voulut bien, à sa sollicitation, visiter cette S^{te}., qui lui demanda par grâce que la règle de S. François pût être observée dans toute sa pureté, dans tous les monastères de religieuses de son Ordre, & qu'il lui plût révoquer toutes les modifications que Grégoire IX y avoit apportées, & qu'il avoit lui-même autorisées. Le pape le lui accorda, & par un bref qu'il fit expédier le 15 avril 1253, il défendit au général des frères mineurs & à tous les autres de contraindre les religieuses Damianistes à l'observance d'une autre règle que celle qui avoit été donnée par

S. François, & donna commission au cardinal protecteur de faire observer cette regle dans les monasteres où elle avoit d'abord été reçue. Quoique ce cardinal eût confirmé cette regle par autorité apostolique, la S^{te}. souhaita avoir une confirmation du pape même ; ce qu'il lui accorda encore par un bref du 9 août de la même année. Après cette confirmation, la S^{te}., ne souhaitant plus rien sur la terre, fit son testament, à l'imitation de son pere S. François, par lequel elle laissa à ses filles, non des biens temporels, mais la pauvreté qu'elle avoit reçue de lui, & qu'elle souhaitoit de transmettre à toute sa postérité religieuse, comme le propre héritage de son Ordre, & elle rendit son ame à Dieu le 12 août 1253, âgée de soixante ans ou environ, après en avoir passé quarante-deux en religion, dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses, & dans l'exercice de la plus austere pénitence. Au bruit de sa mort, tous les habitans d'Assise, de tout sexe, de tout âge, & de toute condition, accoururent au monastere en si grande foule, qu'il sembloit que la ville fût abandonnée & déserte : l'air retentissoit de tous côtés des cris d'algresse de ces peuples, qui publioient sa sainteté & son grand pouvoir auprès de Dieu. Le pape même en ayant eu la nouvelle, vint à Assise avec tous les cardinaux, prélats & officiers de sa cour, pour assister à ses funérailles. Les religieux de S. François furent appelés pour faire l'Office dans l'église de S. Damien ; comme ils entonnoient celui des morts, le pape les interrompit, voulant qu'on chantât plutôt l'office des vierges : mais le cardinal d'Osie, protecteur de l'Ordre, remontra à sa sainteté qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette importance ; en sorte qu'on dit la messe des morts, après laquelle le même cardinal fit l'oraison funebre de la S^{te}., dont le corps fut ensuite porté à la ville, pour être déposé dans l'église de S. Georges, que le pape Grégoire IX lui avoit donnée, & où on avoit aussi porté d'abord le corps de S. François. Innocent IV étant mort sur la fin de l'année suivante, & le cardinal d'Osie lui ayant succédé sous le nom d'Alexandre IV, elle fut mise au nombre des S^{ts}. par ce pontife, qui, bien informé de tous les miracles qui se faisoient tous les jours à son tombeau, fit la cérémonie de sa

canonisation avec toute la solennité possible, & fixa sa fête au 12 d'août.

L'Ordre de S^{te}. Claire, qui avoit fait beaucoup de progrès du vivant de cette S^{te}. fondatrice, en fit encore davantage après sa mort, puisque, nonobstant le grand nombre de monasteres qui ont été ruinés dans tous les Etats infectés de l'hérésie, il y en a encore près de neuf cents qui sont soumis aux supérieurs de l'Ordre de S. François; il y a dans ces couvens plus de vingt-cinq mille religieuses, & presque un aussi grand nombre qui sont sous la juridiction des ordinaires. Dans le chapitre général tenu à Pise en 1263, sous le généralat de S. Bonaventure, on prit la résolution de quitter la direction de ces religieuses, qui prétendoient pour lors que les services que les freres mineurs leur rendoient, étoient de droit, & que ces religieux étoient obligés de les gouverner. Le pape Urbain IV qui régnoit pour lors, reçut la renonciation de S. Bonaventure, & déclara que les freres mineurs n'étoient point obligés à la conduite des religieuses Damianistes; & afin de prévenir toutes les contestations qui pourroient survenir dans la suite à ce sujet entre elles & les religieux, ce pontife leur donna à chacun un protecteur particulier, qui furent, pour les religieux, le cardinal Jean Cajetan, & pour les religieuses le cardinal de Palestrine, Etienne d'Hongrie. Mais ces deux protecteurs, au lieu de faire cesser ces difficultés, eurent contestation ensemble: car le protecteur des religieuses demandoit pour elles l'assistance des religieux, & le protecteur des religieux soutenoit qu'ils ne devoient point être de nouveau engagés à leur conduite, y ayant renoncé avec le consentement du pape: enfin les affaires furent poussées si loin, que le cardinal de Palestrine se démit de la protection des religieuses, qui fut donnée au protecteur des religieux: ce qui fut le seul moyen de les accommoder: car ce prélat se voyant également chargé des unes & des autres, pria S. Bonaventure de vouloir reprendre le soin & la direction des sœurs qu'il avoit quittées: ce que ce S. ne pouvant refuser au protecteur, qui étoit fort affectionné à l'Ordre, le lui accorda, à condition que toutes les religieuses donneroient une reconnoissance par écrit que tous les services que les
religieux

14

16

en Manteau

de Poilly f.

religieux de son Ordre leur rendroient , feroient un acte de charité , & non pas de justice. Depuis ce temps-là les religieuses de S^{te}. Claire demeurèrent immédiatement soumises à l'autorité du protecteur de l'Ordre de S. François ; & elles étoient visitées par les provinciaux & les freres mineurs que ce protecteur leur donnoit pour les gouverner & diriger. Ce qui n'étant pas fort agréable aux religieux , ils firent plusieurs tentatives sous les papes Boniface VIII , Jean XXII , Boniface IX , & Eugene IV , pour être déchargés de cet embarras , mais toujours inutilement : car tous ces souverains pontifes. obligerent le général & les supérieurs de l'Ordre de se charger de la conduite de ces religieuses , qu'ils ne commencerent à diriger volontiers , que lorsque Jules II les ayant exemptées de la juridiction immédiate & du gouvernement du cardinal protecteur , les soumit entierement au général & aux provinciaux des freres mineurs , auxquels il donna sur elles la même autorité qu'Urbain IV. avoit donnée au cardinal protecteur de l'Ordre.

Lorsque S. Bonaventure eut repris la direction de ces religieuses en 1264 , à la priere du cardinal Cajetan , protecteur de tout l'Ordre , auquel elles étoient soumises ; ce prélat , voyant que plusieurs de ces religieuses suivoient la regle étroite de S. François , d'autres celles du pape Grégoire IX , quelques-unes la regle d'Innocent IV , & d'autres enfin celle d'Alexandre IV ; & qu'en conséquence de ces différentes regles , on les appelloit les recluses , les pauvres dames , les sœurs mineures , les Damianistes , & les Claristes , résolut de les réunir toutes sous un même nom & sous une même observance ; il obtint à cet effet du pape Urbain IV , qu'on les appelleroit toutes , à l'avenir , les religieuses de l'Ordre de S^{te}. Claire , & qu'elles n'auroient aussi qu'une même regle , qui , quoique tirée de l'ancienne , fût plus convenable à la foiblesse du sexe. Ce pontife lui ayant donné pouvoir de mitiger la premiere regle , il s'en acquitta avec tant de prudence , que celle qu'il composa fut non seulement approuvée de sa sainteté , mais encore reçue presque dans tous les monasteres des religieuses , excepté en Espagne & en Italie : il y eut quelques communautés de cet Ordre qui voulurent toujours vivre dans cette grande pauvreté dont S^{te}. Claire avoit fait profession , con-

formément à la règle que S. François lui avoit donnée, & qu'elle avoit fait confirmer par le pape Innocent IV ; celles qui suivirent la règle d'Urbain IV, furent nommées *Urbanistes*, du nom de ce pontife ; & celles qui ne voulurent pas l'accepter, retinrent le nom de *Clarisses*.

St^e. Colette ayant réformé cet Ordre en France & en Flandres, fit observer la règle de S. François à la lettre dans les monastères qui embrassèrent sa réforme ; & cette St^e. s'étant adressée, en 1435, à Guillaume de Casal, général de l'Ordre des mineurs, pour avoir des éclaircissemens sur quelques difficultés qui se rencontroient dans cette règle, ce général dressa à cet effet des déclarations en forme de constitutions, qui furent publiées l'année suivante, après avoir été examinées dans le concile de Bâle par les cardinaux, légats du pape Eugène IV, qui avoient présidé à ce concile : elles contiennent seize chapitres, dans le second desquels il est ordonné que les sœurs feront leur profession en ces termes : *Je, N. voue & promets à Dieu, à la Bienheureuse Vierge, à S. François, à St^e. Claire, à tous les Ss., & à vous, révèrende mere, de garder tout le temps de ma vie la forme de vie prescrite aux pauvres sœurs de St^e. Claire par S. François à la même St^e. Claire, approuvée par le pape Innocent IV, vivant en obédience, sans propre, en chasteté, & gardant la clôture perpétuelle.* Anciennement elles promettoient seulement d'observer toute la vie leur règle des pauvres sœurs de S. Damien.

S. Jean Capistran, vicaire général de l'observance, fit des commentaires sur cette même règle, & déclara qu'il y avoit cent trois préceptes qui obligeoient à péché mortel : mais le pape Eugène IV, jugeant cela trop rigoureux pour des filles, déclara, en 1447, qu'elles ne seroient point obligées, sous peine de péché mortel, à aucun point de leur règle, excepté en ce qui concernoit les vœux essentiels de pauvreté, d'obéissance, de chasteté & de clôture, & ce qui regardoit l'élection & la déposition de l'abbesse. Il déclara aussi qu'elles ne seroient point obligées à d'autres jeûnes qu'à ceux auxquels les frères mineurs étoient obligés, & quelles garderoient la même manière de vivre au temps de carême ; & quant aux autres jeûnes des quatre-temps, des vigiles des apôtres, &

autres semblables , qu'elles observeroient la coutume de l'Ordre , selon les lieux & les pays où étoient situés leurs monasteres ; & à cause de la pauvreté de quelques monasteres , il leur permit aussi de se servir dans leurs mets , de graisse & de lard , & voulut qu'elles portassent des soques ou sandales , & même des chausses , lorsqu'elles en auroient besoin. Il se trouva cependant plusieurs monasteres qui ne reçurent point ces dispenses du jeûne , principalement ceux de la réforme de la bienheureuse Collette , & ceux qu'on appelle de l'*Ave Maria* ; il y en a un à Paris , dont les religieuses jeûnent pendant toute l'année , & vont le plus souvent nu-pieds sans sandales.

Nous avons déjà dit que le pape Grégoire IX , dans les constitutions qu'il donna aux religieuses Clarisses n'étant encore que cardinal , & que le pape Innocent III confirma , sous le nom de regle , ordonna qu'elles auroient deux tuniques outre le manteau , avec un scapulaire pour le travail ; mais S. François , par la regle qu'il donna à St^e. Claire , leur accorde trois tuniques & un manteau , & ne parle point de scapulaire. Il dit seulement qu'elles pourront avoir un manteau pour le service & le travail , que quelques-uns ont interprété devoir être un tablier , & d'autres un scapulaire. C'est pourquoi quelques religieuses de l'Ordre de St^e. Claire , qui suivent la regle de S. François , portent des scapulaires , & d'autres n'en ont point. Quelques-unes ont des robes de drap gris , d'autres de serge ; les unes ont des soques ou sandales , d'autres sont toujours nu-pieds. Il y en a qui portent des manteaux très-longs , & d'autres forts courts , les unes & les autres ceignent leurs robes d'une corde blanche à plusieurs nœuds. Il y a encore de la différence dans la coiffure , les unes ayant des voiles noirs , les autres les ayant en forme de capuce.

Nous ne parlerons point en particulier de toutes les saintes & bienheureuses que cet Ordre a produites. Les principales , après St^e. Claire & St^e. Colette , sont St^e. Catherine de Bologne , dont le corps s'est conservé jusqu'à présent sans corruption , St^e. Cunegonde , St^e. Hedwige , reine de Pologne , & la bienheureuse Salomé , reine de Hongrie. Un grand nombre d'autres princesses ont aussi foulé aux pieds toutes

les vanités du siècle, pour se revêtir du pauvre habit de S. François en entrant dans cet Ordre, comme Catherine d'Autriche, fille d'Albert, comte de Hasbourg; Anne d'Autriche, reine de Pologne; Agnès, fille de l'empereur Louis de Bavière; Blanche, fille de S. Louis, roi de France; une autre Blanche, fille de Philippe le Bel, aussi roi de France; Catherine, fille de Frédéric roi de Sicile; Constance, fille de Mainfroi, aussi roi de Sicile; & plus de cent cinquante autres.

Luc. Wading, *Annal. Minor. tom. I, II. & III.* Dominic. de Gubernatis, *Orb. Seraphic. tom. II.* Thomas Baron, *Remarques sur la regle des Sœurs Mineures Urbanistes*; Felix Covillens, *les Réflexions sur la regle de S^{te}. Claire.* Giry & Baillet, *Vies des Saints*, 12 août.

Jan. 25. 1892

read in order to

understand the allusion in "Measure

for Measure" where

Isabella joins the

of S. Claire

— 8 311

CHAPITRE XXVI.

Des Religieuses de S^{te}. Claire, dites Urbanistes, appelées aussi anciennement de l'Ordre de l'humilité de Notre - Dame, avec la vie de S^{te}. Isabelle de France, leur fondatrice.

QUOIQUE le cardinal Cajetan, protecteur de tout l'Ordre de S. François, eût obtenu, en 1264, du pape Urbain IV, que toutes les Clarisses observeroient une même regle, il y en eut cependant de trois sortes, puisqu'on trouve dans le recueil des regles, statuts & privilèges des trois Ordres de S. François, trois regles pour les religieuses de S^{te}. Claire, une sous le titre de *premiere regle*, qui est celle que S. François donna à S^{te}. Claire; l'autre, sous le titre de *seconde regle*; que le pape Innocent IV, pour adoucir les austérités de cette premiere regle, donna en 1246, par laquelle il étoit permis à celles qui la suivoient, d'avoir des rentes en commun, & de faire leur profession de la maniere suivante: *Moi, N. promets à Dieu, à la bienheureuse Vierge Marie, à S. François & à tous les S^{ts}. , de garder une perpétuelle obéissance, selon la regle & la forme de vie prescrites par le S. siège apostolique à notre Ordre, & de vivre tout le temps de ma vie sans propre & en chasteté: la dernière enfin, sous le titre de*

troisième regle, qu'Urbain IV avoit donnée en 1264, dont les sectatrices sont appelées Urbanistes ; à cause des modifications que ce pape a apportées à la regle de S. François, & auxquelles nous ne pouvons refuser pour mere & institutrice, S^{te}. Isabelle de France, fondatrice du couvent de Long-Champs, proche Paris ; car quoique cette S^{te}. eût obtenu une regle du même pape en 1263, & que les Urbanistes n'aient reçu ce nom qu'après celle qu'il donna en 1264 ; ce titre ne lui en est pas moins dû, puisque cette regle de 1264 ne differe point ou peu de celle de 1263, qu'elle fit observer dans son couvent de Long-Champs, & dans plusieurs autres de France, qui l'ont toujours suivie : c'est pourquoy le pere François de Gonzague, parlant du monastere de Long-Champs, l'appelle *archi-monastere*, c'est-à-dire, *chef des autres monasteres* qui embrasserent cette regle, & qui étoient véritablement de Clarisses, quoique, par une erreur du vulgaire, ils furent regardés pendant un fort long-temps comme de l'Ordre de l'humilité de Notre-Dame, par rapport au monastere de Long-Champs, à qui S^{te}. Isabelle avoit donné ce titre.

Cette S^{te}. étoit fille de Louis VIII, roi de France, & de Blanche de Castille. Elle vint au monde dans le mois de mars en 1225. Ayant perdu le roi son pere à l'âge de vingt mois, la reine sa mere, qui l'aimoit tendrement, en prit un soin tout particulier. Elle voulut l'instruire elle-même dans toutes les maximes de la piété chrétienne, & lui donna pour gouvernante Louise de Buisemont, dont la sagesse & la vertu lui étoient connues ; elle ne négligea pas même de lui donner des maîtres pour les arts & les sciences, & Isabelle apprit si parfaitement le latin, qu'elle corrigeoit souvent les écritures des chapelains.

La pompe & le luxe ne firent jamais aucune impression sur son cœur, & elle ne se revêtoit d'habits convenables à son rang, que pour obéir à la reine sa mere. Elle marquoit beaucoup de mépris pour les vains ajustemens, & une aversion singuliere pour tout ce qui pouvoit la détourner de son amour pour Dieu. Elle joignit bientôt à l'oraison une si rigoureuse abstinence, que sa gouvernante assuroit que ce qu'elle mangeoit n'étoit pas capable de la soutenir sans

miracle. Quoique la reine admirât de si saintes inclinations dans sa fille, elle tâchoit de mettre des bornes à son zele, dans la crainte que la délicatesse de son tempérament ne lui permît pas d'en soutenir long-temps la rigueur. C'est pourquoi connoissant sa compassion pour les pauvres, elle lui offrit de l'argent pour le leur distribuer, pourvu qu'elle voulût modérer cette grande sévérité qu'elle exerçoit sur elle-même. Mais la jeune princesse supplia la reine de favoriser ses inclinations à faire l'aumône par d'autres moyens que ceux qui étoient incompatibles avec le jeûne : de sorte que cette pieuse princesse qui ne vouloit pas absolument s'opposer aux bonnes dispositions de sa fille, lui laissa la liberté de suivre la sainte coutume qu'elle avoit prise de jeûner trois fois la semaine.

Quoiqu'une vie si sainte fît assez connoître que cette pieuse princesse n'étoit point destinée pour le monde, la reine sa mere & le roi S. Louis son frere ne laisserent pas d'écouter pour elle des propositions de mariage, dans la vue d'une alliance avantageuse à l'Etat, qui étoit celle de l'empereur Frédéric II, qui la demanda en mariage en 1244, pour son fils Conrad, jeune prince de seize ans. Ils souhai-toient ce mariage avec d'autant plus d'ardeur, que la princesse, âgée pour lors d'environ dix-neuf ans, joignoit à une rare beauté de corps, une vertu encore plus rare. La France y donnoit volontiers les mains, parce que Conrad étoit seul héritier des royaumes de Sicile & de Jérusalem, & des terres héréditaires de la maison de Suabe, & que d'ailleurs, selon toutes les apparences, l'empire d'Occident ne lui pourroit pas manquer. Le roi S. Louis désiroit aussi ce mariage, tant pour l'appui de la famille royale, que pour le repos de l'Europe : & le pape Innocent IV, croyant que c'étoit un moyen pour procurer la paix en Italie, en écrivit à la princesse, & la pressa d'y consentir; mais elle s'en excusa avec tant de constance & d'une maniere si humble & si judicieuse, que sa sainteté reconnoissant par sa réponse, que sa vocation venoit de Dieu, lui écrivit une seconde fois pour l'en féliciter, & pour la fortifier dans le dessein qu'elle avoit pris de faire à Dieu un sacrifice de sa virginité.

Après que cette Ste. épouse de Jésus-Christ eut surmonté

cet assaut contre sa pureté, elle commença à vivre dans le monde comme n'y étant plus : car quoiqu'elle n'eût point intention de l'abandonner entièrement, ni d'embrasser l'état religieux, elle étoit aussi retirée dans son palais qu'elle auroit pu l'être dans un cloître, & elle y continuoit ses jeûnes & ses abstinences avec autant d'exactitude que si elle y avoit été obligée par les regles de la religion. Elle envoyoit tous les jours la meilleure & la plus grande partie de ce qu'on lui servoit à quelque hôpital ou à quelque pauvre couvent, ne mangeant que ce qu'il y avoit de moins délicat & de moins propre à flatter le goût. Elle pratiquoit d'autres austérités qui n'étoient pas moins grandes que celles du jeûne & de l'abstinence, afin de retenir ses sens, soumis à l'esprit & à la raison : souvent elle se donnoit la discipline jusqu'à l'effusion de sang ; ce qu'elle pratiquoit ordinairement après la confession de ses péchés, qu'elle faisoit presque tous les jours avec beaucoup de componction & de larmes. Ses veilles étoient longues, & toutes consacrées à la priere ou à la méditation. Elle se levoit long-temps avant le jour pour dire matines, & ne se recouchoit point après. Elle ne parloit à personne depuis les complies jusqu'à primes du lendemain : alors elle prescrivoit en peu de mots tout ce qui regardoit ses aumônes & ses autres œuvres de charité pour la journée, dont elle passoit une bonne partie à la priere & à l'oraison. Une vie si sainte ne fut pas exempte des tribulations dont il plaît quelquefois à Dieu d'éprouver les justes qui s'attachent à son service. Elle fut attaquée de maladies fort longues & fort violentes : mais ces douleurs ne lui donnerent que de la joie, parce qu'elle n'avoit point de plus grande satisfaction que de souffrir quelque chose pour celui qu'elle avoit choisi pour son époux. L'épreuve la plus sensible pour elle fut le mauvais succès des armées chrétiennes dans le levant, l'oppression des fideles de la Terre-Sainte, la captivité du roi S. Louis, & la mort de la reine Blanche sa mere, qui arriva en 1252 ; aussi cette S^{te}. princesse en conçut tant de dégoût pour toutes les choses de la terre, que rien n'étant capable de la retenir à la cour, si-tôt que le roi son frere fut revenu de son voyage d'outremer, elle prit la résolution de s'en retirer tout à fait. Elle délibéra si elle devoit faire bâtir un monastere de reli-

gieuses, pour y passer le reste de ses jours, ou un hôpital; pour y vaquer à l'assistance des malades. Henri, chancelier de l'université de Paris & son directeur, qu'elle consulta sur ce sujet, lui conseilla de faire plutôt bâtir un monastere. Elle suivit cet avis, résolut de fonder une maison de filles de l'Ordre de S. François, & en jeta les fondemens à Long-Champs, près de Paris, en 1255, avec le consentement du roi son frere.

Pendant que l'édifice s'élevoit, songeant à donner une regle aux filles qu'elle vouloit mettre dans ce monastere, elle employa six docteurs de l'Ordre de S. François pour en composer une sur celle de S^{te}. Claire, mais un peu modifiée. Ces six religieux furent S. Bonaventure, docteur de l'église, Eudes Rigaud, depuis archevêque de Rouen, Guillaume Milleenconne, Eudes de Rosny, Geofroi de Vierfon, & Guillaume d'Hartembourg. Si-tôt que cette regle eut été dressée, cette princesse l'envoya au pape Alexandre IV, pour en avoir la confirmation, qu'il lui accorda en 1258; les bâtimens du monastere furent achevés en 1260, & vingt filles y entrerent la veille de S. Jean-Baptiste de la même année. Elles furent d'abord instruites des observances régulières par quatre religieuses Damianistes qu'on avoit fait venir du monastere de Reims. Ces quatre religieuses furent, Isabelle de Venise, Odone, Etiennette & Gilles de Reims. La bienheureuse Isabelle donna le nom d'*humilité de Notre-Dame* à ce monastere, & voulut que ces religieuses fussent appelées les sœurs mineures. Agnès d'Harcourt, qui a écrit la premiere la vie de cette S^{te}., dit qu'elle ne voulut point recevoir la regle, à moins que ce nom n'y fut inséré: *Seur toutes choses elle voloit que les sœurs de l'abbaye fussent appelées mineurs* (ce sont les paroles d'Agnès d'Harcourt), *& en nulle maniere la Riule neli point souffrir se ce nom, ni fust mis. Son benoict cuer* (ajoute-t-elle) *alloit à mettre en l'abbeye ce benoict nom ou que N. S. Jésus-Christ esclut Notre-Dame à estre sa mere; c'est le nom de l'umilité Notre-Dame que le mit nom à l'abbeye & de ce nom elle vaut que le fust nommée: & je sœur Agnès d'Harcourt li domandai, dame distes moi pour Dieu si vous plet, pourquoi vous avez mis ce nom en nostre abbeye, elle me répondit, pour ce que noi onques parler de nulle persone qui*
la

à pris dont je me merveil, qui me semble qu'il ont lessié le plus haut nom & le meilleur qu'il peussent prendre, & si c'est le nom uquel N. S. eslut Nostre-Dame à être sa mere & pour ce lege pris à nostre meson. Il y a néanmoins apparence que S^{te}. Isabelle ne put obtenir du pape Alexandre IV le nom de mineures pour ses filles, puisqu'il paroît par la regle d'Urbain IV, dont nous allons parler, qu'Alexandre IV leur avoit donné le nom de sœurs recluses, & que celui de mineures ne leur fut donné que par Urbain IV.

Quoique ces premieres religieuses ne manquassent pas de ferveur dans ces commencemens, cependant la regle que leur S^{te}. fondatrice leur avoit donnée, leur parut si austere; qu'elles ne purent s'empêcher de lui témoigner leur peine dans l'observance de cette même regle, qui sembloit, à ce qu'elles disoient, avoir été faite plutôt pour les accabler que pour les mortifier. Cette S^{te}. ayant égard à leur remontrance, en écrivit, conjointement avec S. Louis, au pape Urbain IV, qui avoit succédé à Alexandre IV, pour le prier d'y apporter quelques modifications. Ce pontife en donna commission au cardinal de S^{te}. Cecile, Simon de Brie, son légat, qu'il avoit envoyé en France pour offrir la couronne de Naples & de Sicile à Charles, comte d'Anjou, frere du roi & de la princesse; & après que cette regle eut été corrigée, il l'approuva en 1263. Cette seconde regle étoit encore très-austere; car elle les obligeoit à s'abstenir de viande en tout temps, à jeûner depuis la fête de S. François jusqu'à Pâques, depuis la fête de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, & tous les vendredis de l'année. Elles pouvoient manger du poisson, des œufs, du fromage & du laitage, depuis Pâques jusqu'à la Toussaints; ce qui ne leur étoit pas permis depuis la Toussaints jusqu'à Noël, ni pendant le Carême, non plus que les vendredis & les jeûnes d'Eglise. Il leur étoit permis d'assaisonner leurs mets de graisse, excepté les vendredis & les samedis, depuis Noël jusqu'à la Septuagésime. Elles ne devoient jamais parler ensemble sans permission, ne pouvoient porter que des chemises de sergê, & conformément à cette regle, elles devoient faire leur profession en ces termes : *Je, sœur N. promet à Dieu & à la bienheureuse Vierge Marie, à S. François & à tous les*

S^{rs}. entre vos mains (ma mere), de vivre tout le temps de ma vie selon la regle donnée par le pape Alexandre IV à notre Ordre , ainsi qu'elle a été corrigée par le pape Urbain IV , en obéissance , en chasteté , sans propre & sous clôture , ainsi qu'il est ordonné par la même regle.

La bienheureuse Isabelle s'étoit retirée dans son monastere aussi-tôt qu'on y eut mis la clôture ; elle n'en prit pas néanmoins l'habit & ne fit pas profession religieuse. Parmi les raisons qui ont pu l'en empêcher , on allegue ses fréquentes infirmités , qui lui faisoient craindre que sa foiblesse ne l'obligeât à des dispenses qui n'auroient pas été d'un bon exemple , sur-tout dans des commencemens. Ces infirmités augmentèrent à un tel point , que les six dernieres années de sa vie elle ne fut pas un moment sans souffrir des maux violens. Elle y donna l'exemple d'une patience & d'une soumission aux ordres de Dieu , qui fut le sujet de l'admiration de tous ceux qui la voyoient dans cet état. Dieu , après l'avoir ainsi éprouvée par les souffrances , la retira du monde le 22 février de l'an 1270. Son corps fut revêtu , après sa mort , de l'habit de S^{te}. Claire , & enterré dans le monastere , comme elle l'avoit souhaité ; & Dieu a fait connoître aux hommes la sainteté de cette bienheureuse princesse par les divers miracles qui se sont faits à son tombeau. Les religieuses firent solliciter le pape Léon X de faire reconnoître publiquement la sainteté de leur fondatrice , & de leur donner la permission d'honorer sa mémoire d'un culte religieux & d'une fête solennelle ; ce qui leur fut accordé après que le cardinal de Boizy , légat en France , eut avéré les faits exposés dans leur supplique , suivant la commission qu'il en avoit reçue. Le pape donna , en 1521 , un bref , par lequel il déclara Isabelle bienheureuse , & permit aux religieuses de Long-Champs de faire l'Office de sa fête le 31 août. Cent seize ans après , le pape Urbain VIII permit de lever de terre le corps de la S^{te}. , & de le mettre dans une châsse d'argent , pour l'exposer à la vénération publique. La cérémonie en fut faite avec beaucoup de pompe , le 4 juin 1637 , par Jean-François de Gondi , premier archevêque de Paris. Plusieurs princesses ont fait profession dans ce monastere, Blanche de France , fille du roi Philippe le Long ; Jeanne de Navarre , Magde-

laine de Bretagne, Marguerite & Jeanne de Brabant, & quelques autres.

La bienheureuse Isabelle eut la consolation, de son vivant, de voir que la regle qu'elle avoit donnée aux religieuses de Long-Champs fut demandée par plusieurs autres monasteres. Le premier qui la demanda fut celui de Provins, à qui le pape Urbain IV l'accorda le 22 juin 1264, quoique le 7 mai de la même année il en eût fait une autre pour tous les monasteres de Clarisses. Nonobstant l'ordre que ce Pontife avoit donné, que toutes les religieuses qui observoient la regle de S^{te}. Claire, quitteroient les différens noms qu'elles avoient, pour prendre celui de leur fondatrice, on a appelé depuis ce temps-là *Urbanistes*, les religieuses qui ont suivi les regles de ce pape, tant celle de Long-Champs que celle de 1264, pour les distinguer de celles qui ont renoncé aux rentes & aux possessions, & qui observent à la lettre la regle que S. François donna à S^{te}. Claire. Les deux regles de ce pape ne different qu'en peu de choses ; au lieu que, par la regle de Long-Champs, elles devoient seulement jeûner depuis la fête de S. François jusqu'à Pâques, il ordonna à celles qui suivent la seconde regle de commencer leurs jeûnes à la fête de la Nativité de Notre-Dame, & défendit à celles-ci l'usage de la graisse dans leurs mets, depuis Noël jusqu'à la Septuagésime. Mais le pape Eugene IV ayant déclaré, en 1447, que toutes les religieuses de S^{te}. Claire ne commettoient aucun péché mortel par la transgression de leur regle, sinon pour ce qui regarde les quatre vœux essentiels d'obéissance, de pauvreté, de chasteté & de clôture, & lorsqu'elles manquoient à faire l'élection de l'abbesse, ou à déposer celle qui se feroit rendue indigne d'exercer cette charge ; & les ayant dispensées de tous les jeûnes & abstinences auxquels elles étoient obligées, à l'exception de ceux que les freres mineurs ont accoutumé d'observer, les urbanistes se sont servies de ces dispenses, & elles mangent de la viande lorsque les freres mineurs en mangent, conformément à la bulle de ce pontife. Eugene IV, trouvant aussi que le silence perpétuel étoit trop rigoureux pour des filles, donna pouvoir au général & aux provinciaux de toutes les provinces d'en dispenser, avec l'avis & le conseil des discrettes de chaque monastere.

C'est aussi en vertu du pouvoir accordé au général & au provincial de l'Ordre, que les urbanistes ont été dispensées des chemises de serge ; & qu'elles en portent de toile. Celles qui ne suivent pas la règle de Long-Champs, font leur profession en cette manière. *Je, N. promets à Dieu, à la bienheureuse Vierge Marie, à S. François & à Ste. Claire & à tous les S^{ts}, & à vous (mere abbessé) de vivre tout le temps de ma vie sous la règle accordée à notre Ordre par le pape Urbain IV, en obéissance, sans propre, & en chasteté, & sous clôture.*

Ce n'est pas seulement en France, comme à Provins, à S. Marcel, dans un des faubourgs de Paris, à Montcel ; à Nogent l'Artaut, & en plusieurs autres monasteres de ce royaume que la règle de Long-Champs a été reçue ; les religieuses de S. Silvestre *in Capite*, à Rome, la demanderent au pape Honorius IV, qui la leur accorda en 1285 ; Boniface VIII la donna aussi en 1295. aux religieuses de Ste. Claire, qu'Edouard I, roi d'Angleterre, & Jeanne de Navarre sa femme, fondèrent à Londres ; & les religieuses Damianistes de Reims, qui avoient instruit les religieuses de Long-Champs des observances régulières, abandonnerent aussi la première règle de Ste. Claire en 1507 ou environ, pour prendre celle des urbanistes. Ainsi, c'est avec raison que François de Gonzague a appelé le monastere de Long-Champs archimonastere, comme ayant été chef de plusieurs autres, Ste. Isabelle de France, fondatrice de l'Ordre de l'humilité de Notre-Dame & des religieuses Urbanistes. L'habillement de ces religieuses est semblable à celui des Clarisses quant à la façon, & consiste en une robe de serge grise, ferrée d'un cordon de fil blanc : en France & en Espagne, elles ne portent point de scapulaire, mais elles en ont en quelques endroits ; au chœur & dans les cérémonies, elles ont un manteau de même étoffe que leur robe.

Luc Wading, *Annal. Minor. tom I & II.* Franc. Gonzag. de Orig. Seraph. Relig. Dominic. de Gubernatis, *Ord. Seraph.* Sebastien Rouillard, *Vie de Ste. Isabelle de France.* Giry & Baillet, *Vies des Saints*, & les constitutions de cet Ordre.

CHAPITRE XXVII.

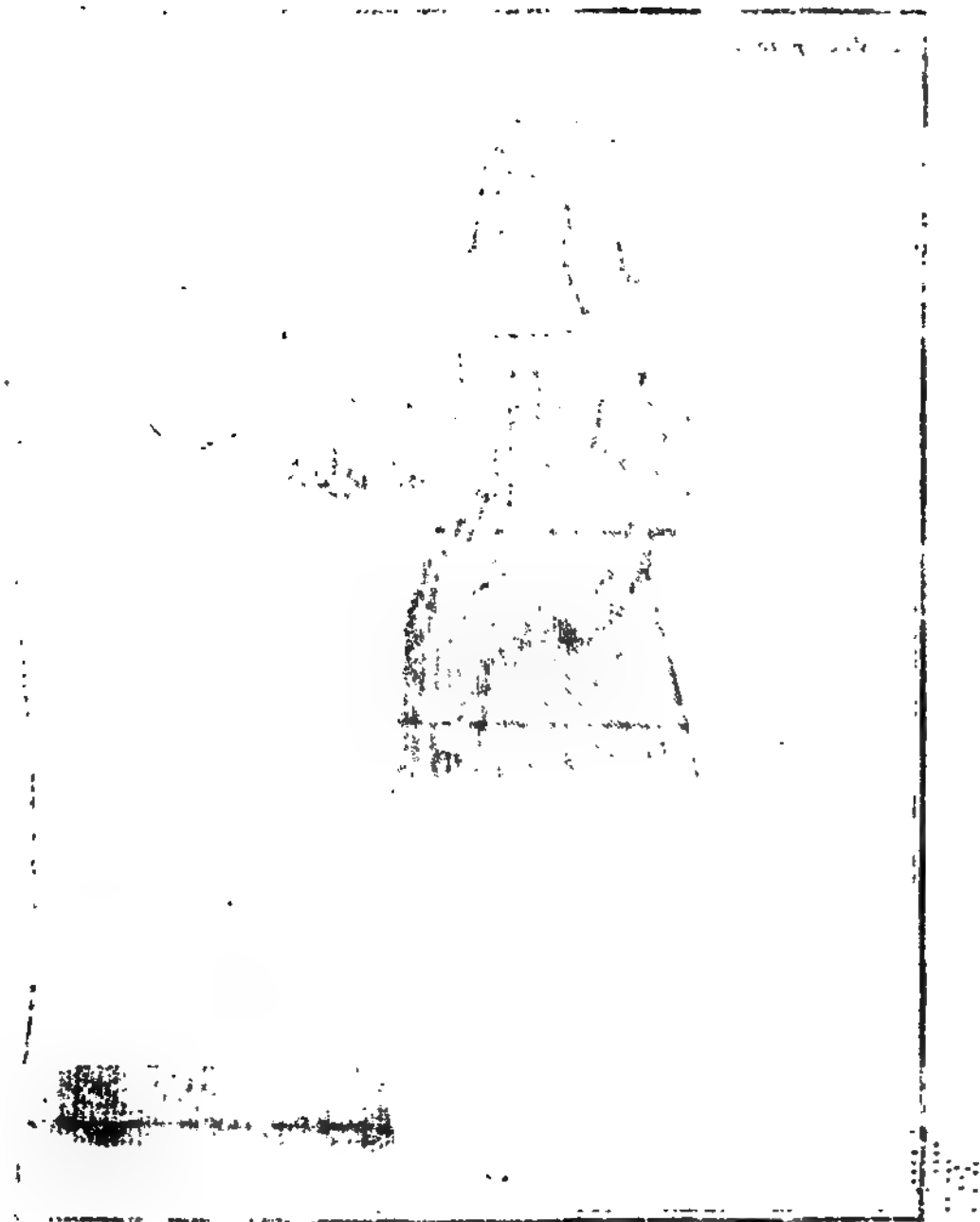
Des religieuses Clarisses, dites les filles de la Passion, ou Capucines, avec la Vie de la vénérable mere Marie Laurence Longa, leur fondatrice.

SI la réforme des capucins, considérée dans sa source & son origine, n'a rien que d'étonnant, sur-tout par rapport à l'austérité de leur habillement & à la grande pauvreté dont ils faisoient profession d'une manière si édifiante, que s'abandonnant entièrement à la providence de Dieu, ils ne faisoient jamais aucunes provisions, même de vin, puisqu'il leur étoit défendu d'avoir des tonneaux ou autres vases pour le conserver; il est bien plus surprenant que des filles, nonobstant la foiblesse de leur sexe, aient voulu les imiter, en se revêtant d'un habit aussi rude & aussi grossier que celui qu'elles portent, même qu'elles les aient surpassés en austérité, puisque celles qu'on nomme *Capucines*, suivent encore aujourd'hui à la lettre la première règle de S^{te}. Claire; plus austère que celle des Capucins, & même que celle que S. François donna à ses premiers disciples, quoiqu'elle fût si pénitente, que le pape Innocent III, la croyant au dessus des forces humaines, eut beaucoup de peine à accorder la confirmation que lui en demandoit ce S. fondateur.

Ce fut à Naples que se fit le premier établissement des Capucines en 1538, par la vénérable mere Marie Laurence Longa. Elle étoit d'une famille noble de Catalogne; elle épousa un seigneur Napolitain, que le roi Ferdinand éleva, à cause de son mérite, à la dignité d'un des régens au suprême conseil collatéral & royal de Naples, qui n'est composé que de deux Aragonois & de deux Napolitains, qui ont pour chef le vice-roi. Cette S^{te}. femme ayant été empoisonnée par un de ses domestiques, évita par la force des remèdes la mort qu'on avoit voulu lui donner; mais le poison affoiblit tellement tous ses membres, qu'il la rendit percluse. Dans ce pitoyable état, elle fit vœu d'aller à Notre-Dame de

Laurette, où elle se fit transporter, & où, par un miracle que la St^e. Vierge fit en sa faveur, elle reçut l'usage de ses membres, & fut parfaitement guérie. Marie Laurence fut si reconnoissante de ce bienfait, qu'elle employa le reste de sa vie à des œuvres de charité. Les Théatins en reçurent des effets, lorsqu'ils vinrent pour la première fois à Naples. Les pauvres & les indigens se virent soulagés par ses libéralités. Les filles & les femmes qui vivoient dans le désordre & le libertinage, le quittoient par ses exhortations, & embrassoient une vie pénitente. Son zèle s'étendit jusques sur les âmes qui souffroient dans les flammes du purgatoire, par les prières qu'elle fonda pour leur soulagement. Mais jamais sa charité ne parut avec plus d'éclat, que lorsqu'après la mort de son mari elle eut fondé l'hôpital des Incurables; on la vit pourvoir avec un zèle inexprimable à tous les besoins des malades, préparer leurs viandes, faire leurs lits, les panser, balayer les salles, & s'employer aux plus vils ministères, comme une servante, sans aucun égard à sa qualité de fondatrice. Au milieu de ces occupations, elle ne négligeoit pas ses exercices d'oraison. Elle y donnoit quelques heures du jour & de la nuit, & ajoutoit encore à ces veilles, des jeûnes, des abstinences, & beaucoup d'autres mortifications. Elle jeûnoit tous les vendredis, au pain & à l'eau, en l'honneur de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, & passoit de même le samedi, pour honorer la St^e. Vierge, dont elle avoit reçu une faveur si particulière dans sa chapelle de Laurette.

Tandis que cette St^e. s'occupoit ainsi à toutes ces actions de vertu, la peste qui survint à Naples, fut un nouveau motif pour faire éclater encore davantage sa charité; elle donnoit indifféremment à tous ceux qui étoient attaqués de cette cruelle maladie, tous les secours & les soulagemens dont ils avoient besoin. La confrérie des blancs, dont le principal emploi est d'assister les criminels qu'on conduit au supplice, pour les exhorter à faire une bonne mort, ayant été transférée du lieu où elle avoit été premièrement établie, dans un oratoire, sous le titre de Notre-Dame *succurre miseris*, qui est aujourd'hui dans la cour de l'hôpital des Incurables, ces confreres résolurent de faire tous les samedis une quête



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

Fille du Conservatoire de S^t. Euphemie

de Nally. f.

par la ville pour le secours des malades de cet hôpital ; ce qui ayant excité la piété de plusieurs gentilshommes Napolitains à venir servir les malades , & les revenus augmentant par ce moyen , Marie Longa , croyant que sa présence n'y étoit plus nécessaire , eut quelque dessein , en 1530 , d'en abandonner le soin à cette confrérie , & de se retirer en son particulier , pour vaquer avec plus de facilité au salut de son ame ; mais avertie par l'inspiration divine que le temps n'étoit pas encore venu , & que Dieu vouloit qu'elle continuât à soulager les pauvres , elle se rendit plus assidue qu'auparavant à leur rendre service.

Les Capucins étant venus dans ce temps-là à Naples , pour y faire un établissement , elle s'employa auprès de l'archevêque , pour leur faire avoir l'église de S^{te}. Euphémie hors la ville. Il y avoit long-temps que cette pieuse femme avoit dessein d'aller visiter les saints lieux de Jérusalem ; mais la charité qu'elle exerçoit envers les malades l'ayant toujours retenue , & se voyant dans un âge trop avancé pour l'exécuter , elle fit bâtir un monastere de Vierges , sous le titre de Notre - Dame de Jérusalem : dès qu'il fut achevé , elle laissa l'administration de l'hôpital des Incurables à la duchesse de Tremoli Marie d'Erba , qui , à son exemple , s'étoit toute dévouée aux actions de piété & de charité , & elle se retira en 1534 dans son monastere , où , à l'âge de soixante ans , elle s'engagea par des vœux solennels à la troisième regle de S. François , qu'elle embrassa conjointement avec dix-neuf filles qu'elle y assembla.

Les peres Théatins qui étoient venus s'établir à Naples l'année précédente , & auxquels notre fondatrice avoit accordé une petite maison proche son hôpital , en attendant qu'ils eussent un monastere , administrerent les sacremens à ces nouvelles religieuses , dont la fondatrice avoit été établie abbessse perpétuelle par bref de Paul III. Mais les Théatins ayant pris possession de l'église de S. Paul & du superbe bâtiment qu'ils y avoient fait élever , quitterent la conduite de ces religieuses , que le pape donna aux Capucins par un autre bref de 1538. Ces religieuses , à la persuasion de leur fondatrice , quitterent alors la troisième regle de S. François , pour embrasser la première & la plus rigoureuse regle de S^{te}. Claire,

dont l'austérité leur fit donner le nom de filles de la Passion ; & celui de Capucines , par rapport à l'habit qu'elles prirent , qui étoit celui des Capucins.

A peine Marie Laurence eut-elle prononcé ces vœux & embrassé la vie religieuse , que Dieu l'éprouva par plusieurs maladies : les maux qu'elle souffroit , n'empêchoient pas qu'elle ne continuât toujours ses mortifications ; mais sentant que ses forces diminuoient tous les jours , elle se démit de son office de supérieure entre les mains de sa vicaire , suivant le pouvoir qu'elle en avoit reçu du pape , & soumise aux ordres de sa nouvelle abbesse , elle se prépara à la mort qu'elle voyoit approcher , & qui arriva enfin le 20 décembre 1542. Le bruit s'en étant répandu dans la ville , une grande foule de peuple accourut aussi-tôt au monastere , & demanda à voir le corps de cette S^{te}. religieuse , qui fut apporté à la grille , d'où l'on pouvoit le voir & le toucher. On le mit ensuite dans un cercueil de bois , & il fut enterré sous l'autel. Elle avoit prédit la mort de la duchesse de Tremoli , qui arriva un an après. Cette duchesse avoit résolu de prendre l'habit de Capucine ; mais le même jour qu'elle voulut entrer dans le monastere de S^{te}. Marie de Jérusalem , pour s'y consacrer à Dieu , elle fut attaquée de la maladie dont elle mourut. Elle ordonna que son corps seroit enterré dans ce monastere , ce qui fut exécuté ; il fut mis dans le même tombeau avec la mere Marie Laurence Longa , dont le corps s'étoit conservé jusqu'alors sans aucune corruption.

Le premier monastere de Capucines , fondé après celui de Naples , fut celui de Rome. Jeanne d'Aragon leur donna , en 1575 , la place où leur monastere est situé , proche le palais Quirinal , ou de *Monte Cavallo* , & la confrérie du Crucifix à S. Marcel alla quêter par la ville pour le bâtiment de leur église & du monastere qui est sous le titre du S. sacrement. Cette confrérie a toujours contribué depuis ce temps-là à leur subsistance. Le cardinal Baronius ayant fondé à Rome une maison pour de pauvres filles orphelines , proche l'église de S^{te}. Euphémie , où étoit autrefois un monastere de religieuses de l'Ordre de S. François , qui depuis a été appelé le conservatoire de S^{te}. Euphemie , fit
bâtie

de Pailly f.

18

14

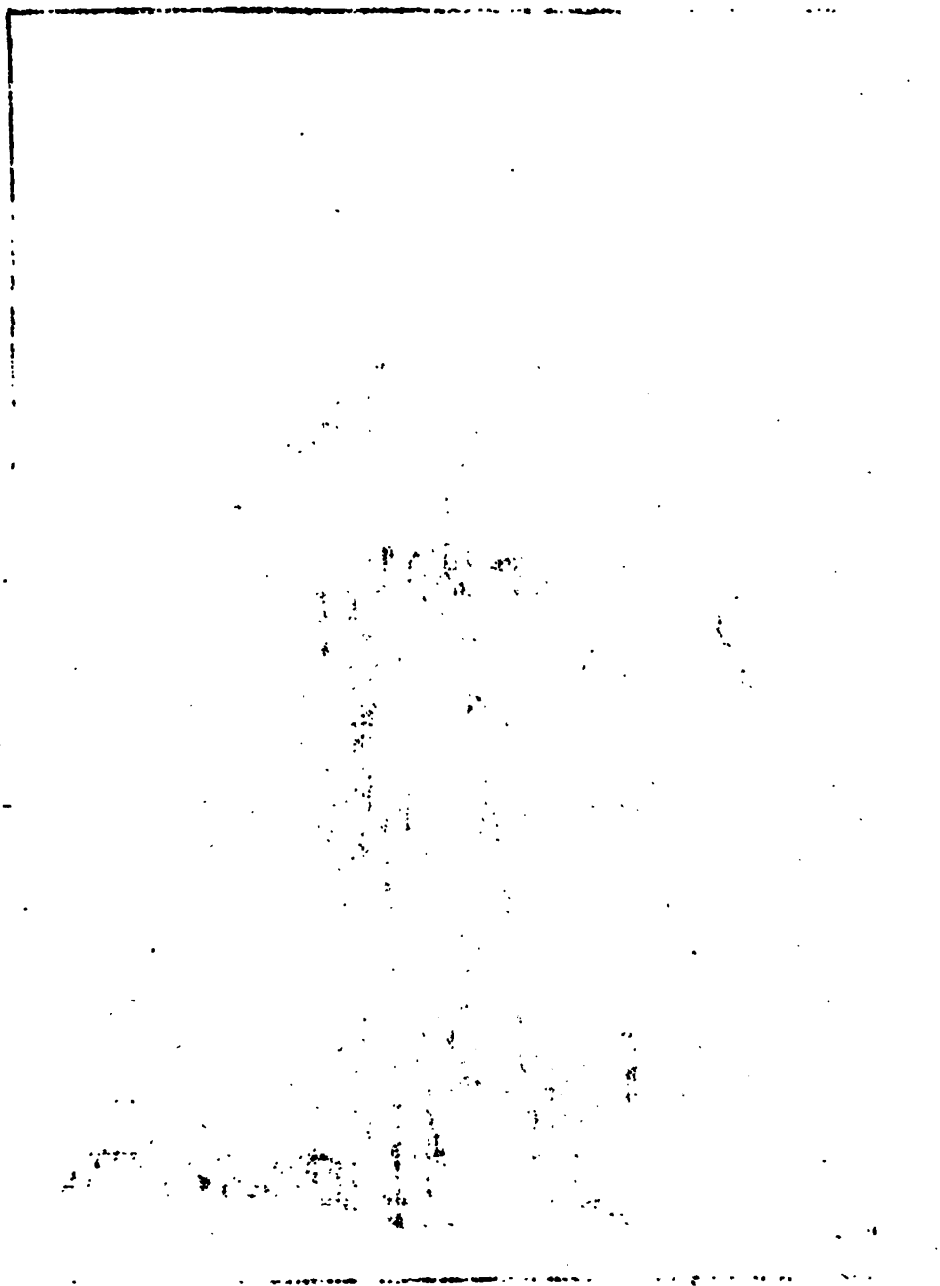
bâti à côté un monastere de Capucines, auquel il joignit une église dédiée à S. Urbain, afin que ces orphelines qui voudroient être religieuses, fussent reçues sans dot dans ce monastere. On fit sortir quelques religieuses de celui du S. sacrement, auxquelles se joignirent quelques-unes de ces orphelines qui commencerent cet établissement, & y firent profession : ces fondations furent approuvées en 1600 par le pape Clément VIII, & confirmées par Grégoire XV. Les orphelines de St^e. Euphémie sont élevées dans leur conservatoire sous la direction de quelques femmes pieuses. Outre le travail manuel auquel on les occupe, elles disent tous les jours en commun certaines prieres à haute voix : il y en a toujours deux qui tour à tour prient pendant une demi-heure devant le S. sacrement, & onze qui tous les soirs prennent la discipline dans l'église. Elles sont habillées de serge noire, leur robe est ceinte d'une corde blanche, comme les religieuses de S. François, & elles ont un voile blanc pour couvrir leur tête. S. Charles Borromée, archevêque de Milan & cardinal, fonda aussi deux autres couvens de Capucines à Milan ; mais ils ne sont pas sous la direction des Capucins. Un autre établissement se fit à Paris en 1606 : Louise de Lorraine, veuve d'Henri III, roi de France & de Pologne, ayant entendu parler des Capucines qui étoient en Italie, voulut en fonder un monastere en France. Elle en écrivit au pape Clément VIII, qui lui promit de favoriser son dessein ; & parce qu'elle souhaitoit que les Capucins en eussent la direction, elle écrivit encore au pape, pour le prier de leur commander de prendre ces filles sous leur conduite. Mais dans le temps que cette princesse voyoit ses desirs à la veille d'être accomplis, elle mourut en 1601, & ordonna par son testament qu'on employât vingt mille écus à la construction de ce monastere, qu'elle choisit pour le lieu de sa sépulture.

Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, frere de cette princesse, & son héritier universel, après avoir remporté plusieurs victoires sur les Turcs, contre lesquels il combattoit pour lors en Hongrie, mourut à Nuremberg en 1602, sans pouvoir exécuter les dernières volontés de la reine sa sœur ; la duchesse de Mercœur, dame d'une grande

piété, voulant suppléer à son défaut, demanda au roi Henri VI son agrément pour cette fondation. Non seulement, ce prince lui accorda une demande si juste & si pieuse par les lettres patentes qui lui en furent expédiées & vérifiées en parlement en 1602, mais encore il écrivit au pape, afin que sa sainteté donnât les permissions nécessaires pour cet établissement. Le S. pere accorda un bref en 1603, tel que la princesse le demandoit, & ce pontife, par le même bref, ordonna aux Capucins de prendre la conduite des Capucines qu'on établiroit à Paris.

La duchesse de Mercœur ayant reçu ce bref, chercha à Paris un lieu propre à bâtir ce monastere, & comme elle souhaitoit qu'il fût proche le couvent des Capucins, elle acheta l'hôtel de Retz, appelé *l'hôtel du Perron*, situé dans la rue S. Honoré & vis-à-vis les Capucins. Les fondemens du monastere y furent jetés en 1604, & pendant qu'on travailloit à cet édifice, la princesse, en vertu du bref du pape, qui lui permettoit d'admettre à l'habit de novice, avec l'agrément des Capucins, les filles qui voudroient embrasser cette réforme, en choisit douze qu'elle mit dans une maison qu'elle avoit à la Roquette, faubourg S. Antoine, où elle fit accommoder en forme de couvent un corps de logis séparé: on leur y donna l'habit de l'Ordre le 14 juillet 1604: savoir, une robe & une tunique de gros drap, avec un voile blanc, comme si elles eussent été novices, excepté qu'elles ne prirent point la corde, le manteau ni les sandales, & qu'on ne leur coupa point les cheveux: quelque temps après, elles y furent visitées par le cardinal Boufalo, nonce du pape.

Ces douze filles ayant été éprouvées & exercées dans toutes les pratiques de la regle pendant l'espace de deux ans, au bout desquels le couvent qu'on leur préparoit à la rue S. Honoré fut achevé, le provincial des Capucins & le pere Ange de Joyeuse, pour lors gardien, allerent le 24 juillet 1606 à la Roquette, pour savoir si elles persistoient dans leur vocation, & voyant que leur zele & leur ferveur n'étoient point diminués, ils les admirerent au noviciat; on leur coupa les cheveux, & on changea leur nom du monde en ceux de douze S^{ts}, dont on leur donna un à chacune, pour leur servir



Capucine avec le grand Voile Noir
dont elles se servent pour aller à la Communion

de protecteur auprès de Dieu. Madame de Mercœur qui n'avoit rien épargné pour le nouveau monastere, dont la dépense excédoit de beaucoup la somme que la reine Louise avoit ordonnée par son testament, voyant que toutes choses étoient en état pour y recevoir les nouvelles religieuses, les fit venir dans des carrosses à l'hôtel de Mercœur, qui étoit près de leur couvent, où elles arriverent sur les deux heures après minuit; elles y resterent jusques sur les huit heures du matin, que les Capucins, au nombre de quatre-vingts, allerent les querir en procession, pour les conduire dans leur église, où le cardinal de Retz, assisté de l'évêque de Paris son neveu, les attendoit à l'autel, revêtu de ses ornemens pontificaux. Il y avoit auprès de lui douze couronnes d'épines préparées, pour mettre sur la tête des douze novices, qui devoient ce jour-là prendre possession du titre & du nom de filles de la Passion. Après quelques prieres, ce prélat leur mit ces couronnes sur la tête, & la duchesse de Mercœur présenta à chacune des princesses qui assistoient à la cérémonie, une religieuse pour la conduire jusqu'au nouveau monastere. Les Capucins continuerent à marcher en procession; les religieuses les suivoient, & après elles le cardinal de Retz, accompagné du provincial & du pere Ange de Joyeuse. La messe fut célébrée solennellement par ce prélat, & après le discours prononcé par le pere Ange, les religieuses furent introduites dans le cloître. Ce même jour, on apporta de Lorraine le cœur du duc de Mercœur, qui fut mis dans la nouvelle église, où le corps de la reine Louise de Lorraine fut aussi transporté du monastere des religieuses de St^e. Claire de la ville de Moulins, où il avoit été en dépôt depuis sa mort. Peu de temps après que ces religieuses Capucines eurent pris possession de cette maison, on en reçut d'autres, & les douze premieres firent profession le 21 juillet de l'année suivante 1607.

Il y eut encore à Marseille, en 1625, un nouvel établissement de Capucines, dont la baronne d'Allemagne, Marthe d'Oraison, fut fondatrice. Elle étoit fille de François, Marquis d'Oraison, d'une maison illustre en Provence, & fut mariée, à l'âge de seize ans, au baron d'Allemagne, qui ayant été tué en duel, la laissa veuve deux ans après leur

mariage ; elle en avoit une fille qui fut mariée dans la suite au marquis des Arts. Cette jeune veuve, après la mort de son mari, se retira à Riez, où elle s'appliqua à bien régler ses mœurs, à vivre dans une grande modestie, renonçant peu à peu à l'usage de la soie & des habits somptueux, & à secourir le prochain dans tous ses besoins spirituels & corporels. Non contente de pratiquer la charité envers les pauvres, elle crut qu'il étoit de son devoir d'inspirer de bonne heure à sa fille des sentimens de compassion pour les misérables. En conséquence, elle fit venir une petite orpheline dans une de ses terres, appelée *Valernes*, la dépouilla elle-même de ses pauvres haillons en sa présence, & la revêtit d'un habit de cette jeune demoiselle, afin qu'elle apprît à se dépouiller elle-même, pour revêtir Jésus-Christ dans ses membres. Elle alloit consoler les pauvres malades, & les servir dans leurs maisons ; & quand on leur portoit le S. viatique dans les lieux les plus éloignés, elle l'accompagnoit à pied, quoiqu'il y eût quelquefois une grande lieue, sans que les plus mauvais temps fussent capables de la rebuter dans ce S. exercice. Dans un séjour de trois mois qu'elle fit à Cisteron, elle servoit tous les jours les pauvres à l'hôpital, où sa charité attira toutes les dames de la ville, qui, à son exemple, commencèrent à rendre à ces pauvres affligés tous les devoirs d'une charité véritablement chrétienne, dans lesquels cette S^{te}. veuve continua de s'exercer dans tous les endroits où elle demeura. Enfin elle forma le dessein de bâtir, en quelque bonne ville de Provence, un couvent de Capucines, pour s'y retirer quand elle auroit marié sa fille. Les habitans de Toulon l'ayant su, la prièrent de faire cet établissement dans leur ville ; mais le lieu qu'ils lui offrirent n'étant pas commode, elle le fit à Marseille en 1625 ; elle employa plus de cent mille livres à la construction de ce monastere, où, après avoir marié sa fille au marquis des Arts, elle se renferma, & prit l'habit de novice, avec douze ou quinze demoiselles qui furent toutes instruites de la vie religieuse par trois Capucines qu'on fit venir exprès de Paris pour prendre la conduite de cette nouvelle communauté. Les austérités que cette S^{te}. fondatrice pratiquoit dans cette

Religieuse Clarisse de la plus étroite

Observance en Italie

de Billy f.

maison étoient si grandes, que les Capucins s'y oppofoient, comme n'étant pas imitables, & étant plus capables de rebuter les jeunes novices, que de les encourager. C'est pourquoi, dans l'efpérance qu'étant particuliere dans une autre maison, elle auroit plus de liberté de fuivre fon penchant pour ces mortifications, joint à quelque autre incident qui survint, elle voulut aller au couvent de Paris, où elle arriva, après avoir demandé souvent l'aumône dans les villes & les villages où elle paffoit, dans lesquels elle cherchoit toutes les occasions de rendre aux pauvres tous les devoirs de charité les plus humilians & les plus dégoûtans; elle vouloit imiter en cela l'exemple de S. François, qui ne vivoit que d'aumônes, & alloit chercher les lépreux dans les hôpitaux, lavoit leurs pieds, nettoyoit leurs plaies & les baifoit, malgré les ulcères dont ils étoient couverts: mais, foit que fa fille, la marquife des Arts, qui vouloit l'obliger de retourner en Provence, ou que les Capucins & les Capucines de Marféille fe fuflent oppofés à fa réception, la fupérieure des Capucines de Paris la refufa; on lui fit même défendre par le nonce du pape & l'archevêque de Paris, de porter à l'avenir l'habit de Capucine; ce qui lui fut fignifié par la marquife de Menelay.

Ce refus auquel elle ne s'attendoit pas, fut pour elle un nouveau fujet de contenter l'amour qu'elle avoit pour l'humilité & la mortification: car la diftribution qu'elle avoit faite aux pauvres de ce qui lui reftoit de l'argent qu'elle avoit pris pour fon voyage, l'ayant obligée de refter à Paris avec une demoifelle qu'elle avoit amenée avec elle, elle fe retira chez une Boulangere du faubourg S. Honoré, qui la logea dans un pauvre taudis, après s'en être bien fait prier. Elle avoit renoncé depuis long-temps à l'ufage du linge, ayant pris pour chemife une haire & un cilice, ou pour le moins une tunique de groffe étoffe: elle couchoit fur une fimple paillaffe, & elle paffa l'hiver fans feu. Son ordinaire pendant tout le carême ne fut que du pain & de l'eau. Elle fe revêtit de vieux haillons, & alloit mendier, pour donner l'aumône. Tous les jours elle alloit du faubourg S. Honoré à l'Hôtel-Dieu, pour y ferver les malades. Cette demoifelle qui lui avoit fervi jufqu'alors de compagne, ne pouvant fou-

tenir une vie si pénible & une fatigue si continuelle, fut enfin obligée de la quitter, après lui avoir fait quelques reproches sur le peu d'honneur qu'elle se faisoit en demandant ainsi l'aumône ; mais cette S^{te}. femme, au lieu de se décourager & de rougir d'imiter la pauvreté de Jésus-Christ, en augmenta encore plus son amour pour cette vertu ; car se voyant plus libre par la retraite de cette demoiselle qu'elle mit en pension, elle résolut de ne plus vivre que d'aumônes : ce qu'elle auroit exécuté, si son confesseur ne l'en eût empêchée.

Enfin un soir étant demeurée fort tard à l'Hôtel-Dieu, comme le temps étoit mauvais, la prieure la fit entrer dans un lieu proche de l'enclos des religieuses ; elle y tomba malade, & y mourut en 1627, n'étant âgée que de trente-cinq ans. Elle avoit demandé que son corps fût porté en terre dans le chariot de l'hôtel-Dieu, avec les pauvres qui seroient décédés ce jour-là ; mais les Capucines firent tant d'instances auprès de l'archevêque de Paris, pour qu'il le leur accordât, que, nonobstant la résolution des religieuses de l'Hôtel-Dieu, qui s'étoient déterminées à lui donner une sépulture dans l'enclos de leur monastere, elles obtinrent leur demande, & envoyèrent un de leurs habits, pour en revêtir le corps de la défunte, qui fut porté à leur monastere, où il fut honorablement enterré à côté de celui de la duchesse de Mercœur, & plusieurs princesses & dames de distinction assistèrent à ses obseques. Les observances des Capucines étant les mêmes que celles des autres pauvres Clarisses, dont nous avons déjà parlé, nous ne répéterons point ce que nous en avons dit. Elles ont seulement quelques réglemens particuliers, qui leur sont donnés par les Capucins. Leur habillement ordinaire est semblable à celui que les Clarisses portent ordinairement dans la maison, tel qu'il est représenté ci-dessus dans le chapitre XXV ; celui du chœur consiste en un grand manteau qu'elles mettent par dessus leur voile, & lorsqu'elles vont à la communion, elles ont un grand voile qui leur tombe jusqu'aux jambes.

Zachar. Bover. & Marcel à Pifa, *Annal. Capucinatorum*.
Luc Wading, *Annal. Minor. tom VIII*. Barezzi Barezzi,
quatrième partie des Chroniques de l'Ordre de S. François,

de S. Pierre d'Alcantara.

de S. Pierre f

21

Traduite par Blanconne, & la vie de la baronne d'Allemagne, imprimée à Paris en 1633.

CHAPITRE XXVIII.

Des Religieuses Clarisses de la plus étroite Observance, & des solitaires de l'Institut de S. Pierre d'Alcantara.

ON trouve en Italie quelques monasteres de religieuses de l'Ordre de S^{te}. Claire, dont les unes prennent le nom de la plus étroite observance, d'autres celui de solitaires de l'Institut de S. Pierre d'Alcantara. Les premières eurent pour fondatrice la mere François de Jésus-Maria, de la maison des Farnese, qui firent bâtir leur premier monastere à Albano en 1631, un autre à Rome, sous le titre de la Conception de la S^{te} Vierge, & deux autres à Farnese & à Palestrine, sous la protection du cardinal François Barberin. Ces religieuses observent la regle de S^{te}. Claire dans toute sa rigueur. Elles sont habillées de gris, comme les autres religieuses de l'Ordre; mais elles ont un scapulaire, sur lequel elles portent toujours un chapelet noir attaché au cou, & elles vont nu-pieds avec des sandales de corde.

Le même cardinal Barberin, abbé de Notre-Dame de Farfa, fit bâtir un monastere de filles dans le même bourg de Farfa, à côté d'un autre monastere de religieuses du tiers Ordre de S. François, qui étoient déjà établies, & voulut que dans ce nouveau monastere, auquel il donna le titre de Notre-Dame de la Providence & du Secours, des solitaires déchaussés de l'Ordre de S^{te}. Claire & de l'Institut de S. Pierre d'Alcantara, il y eût des religieuses qui s'adonnassent entièrement à la vie solitaire & à la contemplation des choses divines. Il obtint pour cette fondation un bref du pape Clément X en 1676, qui lui permettoit de prendre quelques religieuses du premier monastere, pour apprendre les observances régulières à celles qui embrasseroient cet Institut; & ayant fait choix de quelques filles séculières, il

commença cet établissement la même année , & prescrivit à ces nouvelles religieuses des constitutions particulieres, afin qu'elles pussent imiter la vie rigoureuse & pénitente de S. Pierre d'Alcantara. Elles gardent un silence continuel, ne parlent jamais aux personnes de dehors, & ne s'occupent qu'aux exercices spirituels, laissant le soin des affaires temporelles à des filles qui ont une supérieure particuliere dans un appartement séparé du monastere, qui leur fournissent tout ce qui est nécessaire à leur entretien & à leur nourriture. Ces solitaires vont toujours nu-pieds sans sandales; leur robe est ceinte d'une grosse corde, & elles ne portent point de linge. Leur fondateur mourut le 10 décembre 1679, étant évêque d'Ostie & de Velletri, doyen du sacré collège, & vice-chancelier de l'église. Ce prélat étoit aussi le pere des pauvres & le protecteur des gens de lettres.

Philip. Bonanni, *Catalog. Ord. Religios.* pag 2.

CHAPITRE XXIX.

Origine du Tiers-Ordre de S. François, appelé l'Ordre de la Pénitence.

S. François ayant institué l'Ordre des mineurs & celui des clarisses ou pauvres dames, & voyant ces deux Ordres affermis par le grand nombre de monasteres qu'on fondeoit tous les jours, & par le bon ordre qu'il y avoit établi pour l'observance réguliere & le maintien de la pauvreté, entra en quelque doute s'il devoit continuer l'exercice de la prédication, ou s'il ne feroit pas mieux de se retirer en solitude, pour vaquer uniquement à l'oraison & à la contemplation des choses célestes. Dans cette perplexité, il eut recours aux prieres de ses freres, afin d'obtenir de Dieu, par leur mérite, qu'il lui plût de lui manifester sa sainte volonté. Il en envoya aussi deux à St^e. Claire & au bienheureux Silvestre, religieux qui vivoit en solitude sur une montagne déserte, & dont il ne doutoit pas que les prieres ne fussent très-agréables à Dieu, pour leur dire de sa part de se mettre en oraison, afin d'obtenir cette même grace, dont les sentimens humbles qu'il

qu'il avoit de lui-même, ne lui permettoient pas d'espérer l'acquisition par ses propres prières. A leur retour, il les reçut avec beaucoup d'humilité, leur lava les pieds, les embrassa, & se mettant ensuite à genoux, la tête baissée & les bras croisés sur la poitrine, il leur demanda quelle étoit la volonté de Dieu. Frere Macé, qui étoit un des deux religieux qu'il avoit envoyés à Ste. Claire & au bienheureux Silvestre, lui répondit que Dieu leur avoit révélé qu'il ne l'avoit pas appelé dans l'état où il étoit, pour penser seulement à son salut, mais pour travailler encore à celui du prochain, par la prédication de l'évangile & par la sainteté de ses exemples. Il n'en fallut pas davantage à François, qui, sentant son cœur enflammé d'un nouveau feu de l'amour de Dieu & d'un ardent désir de lui gagner tout le monde, se releva en leur disant : *Allons, mes freres, au nom du Seigneur*, & ayant pris avec lui le frere Macé & le frere Ange de Riéti, il se mit en chemin avec eux, sans savoir précisément où il alloit, ne doutant point que Dieu ne les conduisît dans quelque endroit où il pût travailler à la gloire de son nom.

Ils arriverent d'abord à un petit bourg nommé *Carnerio*, éloigné de deux lieues de la ville d'Assise. Cet homme séraphique y prêcha la nécessité de la pénitence avec tant de force, que non seulement ses habitans, mais encore plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, des bourgades voisines, dégoûtées du monde & intimidées des châtimens dus à leurs péchés, vouloient quitter leurs biens, abandonner leurs amis, & ce qu'ils avoient de plus cher au monde, pour suivre ce nouvel apôtre, le priant de leur donner les moyens les plus sûrs pour fuir la colere de Dieu & acquérir la vie éternelle. La plupart vouloient se retirer dans des cloîtres & dans des solitudes, les maris abandonnant leurs femmes, & les femmes leurs maris. Mais ce S. prédicateur de l'évangile, sachant qu'il est défendu à l'homme de séparer ce que Dieu a uni, leur persuada de demeurer dans leurs maisons, & d'y vivre dans la crainte de Dieu & la pratique des vertus chrétiennes; il leur promit de leur prescrire, dans peu de temps, une forme de vie qu'ils pourroient garder, sans quitter l'état où Dieu les avoit

appelés, & qui pourroit en quelque façon les rendre semblables aux religieux, sans en avoir toutes les rigueurs.

Ce tempérament que le S. fondateur apporta pour modérer leur zele, fut l'établissement du troisieme Ordre, que plusieurs villes de Toscane embrasserent en fort peu de temps & avec beaucoup de ferveur; mais principalement celle de Florence, dont les habitans firent bâtir une maison qui pût servir de retraite à des personnes du sexe, qui, sur le récit des merveilles que le S. avoit opérées dans plusieurs lieux où il avoit passé, étoient résolues de quitter le monde & de vivre dans la pratique de la vertu. Le S. patriarche voyant le zele dont les bourgeois de Florence étoient animés, en assembla plusieurs, qui, selon ce que dit Wading dans ses annales de l'Ordre des mineurs, formerent une congrégation si sainte & si exemplaire, que Mariana, historien du même Ordre, ne fit point de difficulté de la comparer à celle des premiers chrétiens, qui étoient unis ensemble par les liens de la charité, qui n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, & qui mettoient tout en commun, pour le distribuer à chacun selon ses besoins. La ferveur & la charitable union de ces nouveaux tiertiaires donna beaucoup de consolation à leur S. instituteur; mais il seroit difficile d'exprimer celle qu'il conçut, lorsqu'il les vit fonder un hôpital proche les murs de la ville, pour y recevoir les vieillards & les malades. Les femmes qui voulurent aussi avoir part à cette charité, formerent entre elles une autre congrégation, & pratiquerent les exercices de piété & de miséricorde convenables à leur sexe. Cet hôpital, qui étoit appelé de S. Paul, subsistoit encore au temps de Wading dans la place de S^{te}. Marie la nouvelle, où il avoit été transféré par S. Antonin, archevêque de cette ville, afin que les pauvres fussent plus aisément secourus; & comme il fut bâti auprès de l'église de S. Martin, on donna à ces tiertiaires le nom de bons-hommes de S. Martin, avec celui de pénitens de S. François, à cause du nom de la pénitence que ce S. donna à son troisieme Ordre.

Après l'établissement de cette congrégation, le S. instituteur vint à Gianj, village proche de Foggi-Bonzi, où le

bienheureux Lucius alla au devant de lui , & lui offrit l'hospitalité. C'étoit un riche marchand, accusé d'avarice , & qui s'étoit laissé entraîner dans la faction des Gibelins ; mais touché par les discours du S. lorsqu'il prêchoit à Florence , il s'étoit retiré avec Bonne sa femme dans le village de Giani , où il employoit ses revenus à soulager les pauvres & les misérables. Il avoua à S. François les déréglemens dans lesquels il étoit tombé , & lui déclara la résolution qu'il avoit prise avec sa femme de se donner entièrement au service de Dieu. S. François les confirma dans leur dessein , & les entretint de ce qui leur étoit arrivé à Carnerio , où il avoit institué son troisieme Ordre. Ils le prièrent de les y admettre ; le S. y consentit , & les revêtit d'un habit simple & modeste , consistant en une tunique de couleur de cendre avec une corde à plusieurs nœuds , & leur prescrivit quelques réglemens , comme il avoit fait aux tiertiaires de Florence , en attendant qu'il écrivît une regle pour ce troisieme Ordre. Ainsi Lucius & Bonne sa femme furent les premiers revêtus de l'habit de cet Ordre , & les tiertiaires de Florence , aussi bien que les autres , les imiterent , & prièrent le S. de leur donner la regle qu'il leur avoit promise , ce qu'il fit la même année 1221 , ou l'année suivante : elle contient , en vingt chapitres , les plus saintes & les plus pures maximes de l'évangile.

Premierement , avant que de recevoir quelqu'un à ce troisieme Ordre , on doit soigneusement examiner s'il n'est point noté d'infamie ; s'il n'a point du bien d'autrui , & s'il n'a aucun ennemi avec lequel il ne se soit pas reconcilié. On doit pareillement s'informer de son état , de son office , ou de sa condition , particulièrement s'il n'est point engagé dans les liens du mariage , ce qui est un obstacle à sa réception , s'il n'a le consentement de sa femme , & réciproquement la femme de son mari ; s'il est fidele catholique , & obéissant à l'église romaine.

Ceux qui sont reçus doivent faire un an de noviciat , après lequel , si on les juge dignes de faire profession , ils y sont admis , & promettent de garder toute leur vie les commandemens de Dieu , & de satisfaire aux transgressions de la regle , à la réquisition du visiteur. Après la profession , ils ne

peuvent plus sortir de l'Ordre, sinon pour être religieux ou religieuses, & trois mois après ils doivent faire leur testament.

L'habit doit être de drap vil, de couleur ni tout à fait blanche, ni tout à fait noire, sans aucun ornement mondain: ils ne peuvent porter des armes offensives que pour la défense de la foi de l'église & de la patrie, ou avec la permission des supérieurs, qui pourront aussi dispenser les sœurs, selon la condition de chacune & la coutume du lieu, de la vilité du drap & autres choses concernant leur habillement.

Les festins, les comédies, les bals & les danses leur sont défendus; ils doivent empêcher soigneusement qu'aucun de leur famille ne contribue en aucune manière à ces sortes de vanités mondaines. Les frères & sœurs s'abstiennent de manger de la viande les lundis, les mercredis, les vendredis & les samedis de chaque semaine, si ce n'est pour cause d'infirmité ou pour quelque autre nécessité. Ils jeûnent depuis la S. Martin jusqu'à Noël, & depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à Pâques, ainsi que les mercredis, depuis la Toussaints jusqu'à la Quinquagésime, & tous les vendredis de l'année, excepté le jour de Noël, s'il arrive un vendredi; ils gardent aussi les jeûnes commandés par l'église. Ils ne font que deux repas le jour; les malades, les débiles, les voyageurs, & ceux qui, pour subsister, s'occupent à un travail pénible, peuvent faire trois repas par jour, depuis Pâques jusqu'à la S. Michel, & manger tout ce qui leur sera présenté, lorsqu'ils travaillent pour autrui, excepté les vendredis & autres jours d'abstinence commandés par l'église. Les femmes enceintes sont exemptes des austérités corporelles; mais tous s'appliquent à la sobriété du boire & du manger. Ceux qui sont obligés au bréviaire, le diront selon la coutume du lieu où ils demeurent, & il sera libre aux autres de le dire aussi, ou bien douze *pater* pour matines, sept pour chacune des heures canoniales, avec un *gloria patri* à la fin de chacune: ils ajouteront à prime & à complies un *credo* avec le psaume *miserere*, & ceux qui ne le savent pas, pourront dire, au lieu de ce psaume, trois *pater*. Ils tâcheront d'aller à matines à leur paroisse pendant l'Avent

& le Carême. Tous les jours ils entendront la sainte messe. Une fois le mois ils s'assembleront pour assister à une messe en commun & entendre la parole de Dieu. Ils se confesseront & communieront à Noël, à Pâques & à la Pentecôte, après s'être reconciliés, & avoir restitué le bien d'autrui, s'ils en ont qui soit mal acquis.

Ils éviteront les juremens solennels, sinon dans la nécessité pour la foi, la calomnie, pour porter témoignage, & pour autoriser des contrats de vente. Ils se garderont aussi de jurer dans leurs discours ordinaires, & pour chaque jurement ou mensonge qu'ils auront fait inconsidérément, ils doivent dire le soir trois *pater* pour pénitence. Chacun recevra l'office qui lui aura été donné, & tâchera de s'en acquitter fidèlement : aucun office ne fera perpétuel, mais pour un temps ; on fera son possible pour conserver la paix entre les freres & sœurs & avec les externes ; on évitera les procès ; on cherchera les moyens les plus doux pour les terminer. Le ministre ou la mere visitera une fois la semaine, par foi ou par d'autres, les freres ou sœurs qui seront malades, & les excitera à pénitence, leur faisant administrer des biens communs de la congrégation, tout ce qui leur sera nécessaire, supposé qu'ils soient dans le besoin.

Lorsque quelque frere ou sœur sera décédée, tous les autres assisteront à ses obseques jusqu'à ce que le corps soit mis en sépulture ; chaque prêtre dira pour son ame une messe, & les autres cinquante *pseaumes*, ou cinquante *pater*, avec le *requiem* à la fin de chacun : ils feront célébrer en commun dans chaque année trois messes pour les freres & sœurs, tant vivans que décédés, & diront tous un *pseauteur* ou cent *pater* avec le *requiem* à la fin de chacun.

Enfin une fois l'an ou plusieurs fois, s'il est besoin, tous les freres & sœurs étant assemblés, le visiteur qui sera prêtre & religieux, fera la visite, & imposera pénitence à ceux & celles qui auront commis des fautes contre la regle, lesquelles lui auront été dénoncées par les ministres ou meres : les incorrigibles, après avoir été avertis par trois différentes fois, seront chassés de la congrégation avec le conseil des discrets. Les ordinaires & les visiteurs ont pouvoir de dispenser des austérités & autres choses contenues dans

la regle , laquelle n'oblige à aucun péché mortel , ni même véniel.

Voilà , en substance , ce que contient la regle que S. François donna pour son troisieme Ordre. Elle fut approuvée de vive voix par les papes Honorius III & Grégoire IX , & ensuite confirmée par le pape Nicolas IV , par une bulle de 1289 , après qu'il y eut fait quelques changemens & additions ; ce qui a fait croire à quelques-uns que S. François n'avoit pas été l'auteur de cette regle , mais bien ce pontife. Ce qu'il dit dans une autre bulle de 1290 , marque assez que ce S. en a été l'auteur. Voici les paroles de ce pape : *Cum itaque gloriosus B. Franciscus , Confessor eximius , igne charitatis succensus..... ut ambulantium in tenebris pedes eruditionis , sine litteris dirigeret in viam salutis æternæ , quemdam Ordinem instituerat Pœnitentium titulo insignitum , in quo normam tradidit promerendi æterna.* Les successeurs de Nicolas IV , qui ont parlé de cette regle , ont reconnu que S. François en avoit été l'auteur , & que le pape Nicolas l'avoit seulement confirmée , comme on le peut voir plus particulièrement dans la bulle de Léon X , de l'année 1521. *Dudum si-quidem Nicolaus papa IV , prædecessor noster , tertiam regulam B. Francisci quam de pœnitentiâ appellavit , per quam almus Confessor humiles utriusque sexûs fideles , spiritu Dei plenus salvare contendebat , confirmavit & approbavit ;* nous pourrions apporter encore d'autres témoignages de plusieurs auteurs qui assurent que S. François a dicté cette regle : nous nous contenterons de mettre ici la formule des vœux de quelques tertiaires de cet Ordre , qui sont autorisés par le S. siège : *Je , N. promets & voue à Dieu , à la Vierge Marie , à notre pere S. François , & à tous les Ss. & Stes. de Paradis , de garder tous les commandemens de Dieu pendant tout le temps de ma vie , & de satisfaire comme il conviendra aux transgressions que j'aurai commises contre la regle & maniere de vivre de l'Ordre des pénitens , instituée par S. François , & confirmée par le pape Nicolas IV , selon la volonté du visiteur de cet Ordre , lorsque j'en ferai requis.*

S. François ayant donc donné cette regle à ses nouveaux disciples de la pénitence , cet Ordre , qui les rendoit parti-

cipans de toutes les graces, indults & privilèges accordés aux freres mineurs par les souverains pontifes, sans les assujettir au joug de la religion, fit en peu de temps un grand progrès en Italie & dans plusieurs autres Etats, où on vit les empereurs, les rois, les reines, les princes & princesses, se faire gloire de l'embrasser, entre autres l'empereur Charles IV, S. Louis, roi de France; la reine Blanche de Castille, sa mere; Marguerite de Provence, son épouse; & sa sœur la B. Isabelle de France; Bela, roi d'Hongrie; S^{te}. Elifabeth sa sœur, femme du Lantgrave de Turinge; S^{te}. Elifabeth, reine de Portugal, & plusieurs autres princes, ducs, marquis, comtes, barons & gentilshommes, dont le nombre étoit déjà si grand en 1227, aussi bien que celui des personnes de différens sexe & condition, qui s'étoient engagées dans cette S^{te}. société, que Pierre des Vignes, chancelier de Frédéric II, qui fut élevé à la dignité impériale en 1210, écrivant contre les freres mineurs (que son maître traversoit, à cause qu'ils prenoient l'intérêt du S. siège, contre lequel il étoit irrité, préférablement aux siens), pour se faire un mérite auprès de ce prince, en lui rendant encore plus suspects ces mêmes freres mineurs, par le grand appui qu'ils recevoient du troisieme Ordre, dit qu'il avoit établi deux sociétés où ils avoient introduit généralement l'un & l'autre sexe, de sorte qu'il n'y avoit personne dans la chrétienté dont le nom n'y fût écrit. Aussi ce prince ne redoutant pas moins le grand nombre de ces tiertiaires, que le pouvoir de ceux d'entre eux, qui, par leur mérite ou par leur naissance, étoient élevés aux plus grands honneurs & aux plus hautes dignités, & qu'il regardoit comme autant de défenseurs du S. siège, exerça contre ceux qui se trouvoient dans ses Etats, une persécution si violente, qu'il les priva de leurs biens, & défendit qu'on leur donnât ni retraite, ni les choses nécessaires à la vie; ce qui dura jusqu'à sa mort, qui arriva en 1250, comme l'avoit prédit S^{te}. Rose de Viterbe, qui, étant du troisieme Ordre, fut du nombre de ceux qui éprouverent la colere de ce prince; elle avoit été envoyée en exil avec toute sa parenté, pour avoir ramené, par la force de ses raisonnemens & la sainteté de ses discours, plusieurs hérétiques & schismatiques à l'obéissance du S. siège.

Avant la persécution de ce prince, les tiertiaires en avoient déjà souffert une autre; à peine cet Ordre commençoit-il à naître, que ceux qui en faisoient profession, furent chargés d'impôts si insupportables, que le pape Grégoire IX, par deux bulles des années 1227 & 1228, fut obligé d'ordonner aux archevêques & évêques d'Italie de ne pas souffrir qu'on surchargeât d'impôts les tiertiaires, & de ne pas permettre qu'ils en payassent plus que les autres & au delà de leurs forces selon la justice & conformément à leurs biens.

Si ces deux premières persécutions furent sensibles aux tiertiaires, celles qu'ils souffrirent sous le pontificat de Clément V, & qui se renouvelèrent sous celui de Jean XXII, ne les leur furent pas moins, puisque, si dans les autres on leur enleva les biens de la fortune, on les attaqua dans celles-ci sur ceux de l'honneur & de la réputation, en les accusant d'être rebelles à l'église, ennemis du S. siège, & sectateurs de l'hérésie des Fraticelles, Begghards ou Beguins, qui ayant pris naissance en Allemagne, où ils eurent pour chef un certain Jacques Juste, & s'étant introduits en Italie par un moine apostat, nommé Herman de Pongiloup, furent condamnés dans le concile général qui se tint à Vienne en 1311. Ce fut ce nom de *Begghards*, que portoient les religieux du troisième Ordre établis dans les Pays-Bas par dévotion à St. Begghes, & celui de *Bechins* & *Bechines*, qu'on avoit donné aux religieux & religieuses du même Ordre établis à Toulouse, à cause de leur fondateur nommé *Bechin*, qui donna occasion à cette troisième persécution. Car le peuple s'imaginant que l'origine de ces noms du tiers-Ordre ne venoit que de la conformité de leurs opinions avec celles de ces hérétiques, n'oublia rien pour exercer contre les tiertiaires tout ce qu'une fureur aveugle, soutenue d'un zèle indiscret, peut inspirer à des gens aussi précipités dans l'exécution de leurs résolutions, qu'ils sont aveugles & injustes dans leurs jugemens & leurs décisions; ce qui augmenta encore beaucoup après la condamnation que fit Jean XXII de ces mêmes hérétiques: car comme, nonobstant la condamnation du concile de Vienne, ils avoient la hardiesse de recommencer à semer leurs erreurs, portoient un habit religieux, établissoient entre eux des supérieurs, auxquels ils donnoient le
nom

nom & la qualité de ministres , de custodes & de gardiens , demandoient l'aumône , & se vantoient d'observer à la lettre la regle de S. François , du troisieme Ordre , duquel ils se disoient ; il se confirma si fort dans sa premiere idée , qu'il recommença à persécuter les tierciaires & tous les religieux & religieuses du troisieme Ordre , prétendant qu'ils étoient compris dans la condamnation de Jean XXII , & dans l'ordre que ce pontife avoit donné à tous les évêques de ne point souffrir les hérétiques Begghards ou Beguins dans leurs dioceses. Mais le pape , informé de la haine & des mauvais desfeins qu'on avoit contre les tierciaires au sujet de ces noms , donna une bulle en 1319 , par laquelle il recommandoit à tous les prélats de l'église tous ceux qui faisoient profession du tiers-Ordre de S. François , les assurant qu'ils n'étoient pas compris dans la condamnation des Fraticelles , Begghards & Beguins , qui étoient des vagabonds qui n'avoient aucune regle que celle que leur prescrivait l'amour de la liberté & de l'indépendance ; il écrivit depuis aux évêques de Toulon , de Cambrai , & de Paris , qu'il n'entendoit pas comprendre dans ses censures ces hommes qu'on appeloit *Beguins* , ni ces femmes qu'on appeloit *Beguines* , qui , faisant véritablement profession de la troisieme regle de S. François , vivoient avec édification sous la conduite des prélats ecclésiastiques & des supérieurs de l'Ordre.

Ces deux bulles , jointes à un témoignage si authentique , ayant pleinement justifié les tierciaires de S. François des calomnies qu'on leur avoit imposées , leur Ordre fit de nouveaux progrès. Un grand nombre de souverains pontifes , en le confirmant derechef , lui accorderent plusieurs privilèges. Le nombre des Sts. & des Stes. qu'il a produits depuis le commencement de son origine , est très-considérable ; il se glorifie d'avoir eu , entre autres , S. Louis , roi de France ; S. Elzéar , comte d'Arien en Provence , & sa femme St^e. Delphine ; S. Ive , S. Roch , S. Conrad , St^e. Elisabeth de Hongrie , une autre St^e. Elisabeth , reine de Portugal ; St^e. Brigitte , princesse de Suede ; St^e. Françoisse , dame romaine ; St^e. Viridienne , St^e. Luce , St^e. Angelo de Corbare , St^e. Rose de Viterbe , St^e. Humiliane , le B. Lucius , & la B. Colette de

Corbie, dont tout l'Ordre de S. François célèbre les fêtes avec des offices particuliers.

Les personnes illustres, tant par la grandeur de leur naissance que par la rareté de leur mérite, qui ont aussi embrassé cet Ordre, sont en trop grand nombre pour donner ici tous leurs noms. Nous nous contenterons, pour faire voir combien il a été honoré par la distinction de ses sectateurs, de rapporter le témoignage du cardinal de Tréjo, qui, écrivant au P. Wading en 1621, lui dit qu'après les graces & les faveurs qu'il avoit reçues du ciel par l'intercession de S. François, il n'étoit entré dans le troisieme Ordre qu'à l'imitation de S. Louis, roi de France; de St^e. Elisabeth, princesse de Hongrie, reconnus Sts. par l'église, & d'un grand nombre d'empereurs, d'impératrices, de rois & de reines, de princes & de princesses, dont le nombre avoit été augmenté de son temps par Philippe III, roi d'Espagne; par Elisabeth de France, femme de Philippe IV, aussi roi d'Espagne; par Marie d'Autriche, sœur de ce prince, & femme de l'empereur Ferdinand III, & par la sœur aînée de cette impératrice Anne d'Autriche, reine de France, épouse de Louis XIII, & mere de Louis XIV, qui voulut ajouter à sa qualité de reine de France, de fille & de tante d'empereur & de monarques, celle d'humble sectatrice de S. François d'Assise, en prenant l'habit de son troisieme Ordre le jour de Noël 1643; elle le reçut des mains de son confesseur, le pere François Ferdinand de S. Gabriel, religieux du premier Ordre; & cette princesse, après avoir fait sa profession l'année suivante, en envoya l'acte en original signé de sa main, au couvent de Nazareth à Paris, où il est conservé, & dont voici la teneur.

AU NOM DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Moi, sœur Anne d'Autriche, par la grace divine, reine de France, fais vœu & promesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge, au bienheureux pere S. François, & à tous les saints, & à vous, mon pere, de garder tous le temps de ma vie les commandemens de la loi de Dieu, & de

satisfaire, comme il convient, pour les transgressions de la forme & maniere de vie de la regle du troisieme Ordre de S. François ou de la pénitence, confirmée par le pape Nicolas IV, & autres papes ses successeurs, lorsque j'en ferai requise, selon la volonté & le jugement des supérieurs.

On conserve aussi, au même couvent, l'attestation du confesseur de cette princesse, par laquelle il déclare lui avoir donné l'habit du tiers-Ordre, & reçu sa profession en vertu du pouvoir qui lui en avoit été donné par le révérendissime pere Jean Mariano, général de tout l'Ordre de S. François. Cette princesse a encore été imitée par sa niece la reine Marie-Thérèse d'Autriche, épouse de Louis XIV, qui reçut l'habit du même Ordre des mains du P. Alphonse Vazquez son confesseur, le 18 Octobre 1660, dans la chapelle du Louvre à Paris.

Quoique les tiertiaires ne soient pas obligés de porter publiquement l'habit de cet Ordre, qu'on leur permette d'avoir seulement sous leurs habits séculiers une petite tunique de serge, avec un petit cordon, il y a eu néanmoins de grandes princesses qui en ont fait gloire, & l'ont préféré aux étoffes les plus précieuses. Nous en avons eu un exemple dans le dernier siecle en la personne de l'infante Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui, après la mort de son mari l'Archiduc Albert, fit profession de cet Ordre au mois d'Octobre 1622, & en porta publiquement l'habit jusqu'à sa mort, qui arriva en 1633.

Il y a des pays, principalement en Espagne & en Italie, où plusieurs de ces tiertiaires de l'un & l'autre sexe portent publiquement l'habit de l'Ordre. Il consiste en une robe de drap brun ou couleur de cendre, serrée d'une corde blanche, avec un manteau de même étoffe. Il y a des hommes qui ont un petit capuce, & d'autres un chapeau; les femmes ont un voile blanc. Je parle seulement des personnes séculières, pour lesquelles seules S. François établit d'abord ce troisieme Ordre: car ceux qui, tendant à une plus grande perfection, vivent en communauté, & s'engagent par les vœux solennels de la religion, divisent cet Ordre en plusieurs branches qui forment comme autant d'Ordres & de con-

grégations différentes, par la diversité de leurs observances & de leurs habillemens, tels que sont les religieux de la congrégation d'Italie, les religieux d'Espagne & de Portugal, les réformés de la congrégation de France, les Begghards de Flandres, les religieuses, tant celles qui sont réformées que celles qui ne le sont pas, celles qui prennent le nom de sœurs grises, quoiqu'il y en ait plusieurs habillées de blanc, d'autres de noir, & quelques-unes de bleu; les religieuses recollec-
tines de Limbourg, & les congrégations séculières des Bons-Fieux, des Obrégons & autres. Nous en parlerons en particulier dans les chapitres suivans.

Ce même Ordre a donné naissance à plusieurs autres qui suivent différentes regles, ayant eu pour fondateurs des personnes qui faisoient profession du tiers-Ordre de S. François, tels qu'étoient le bienheureux Thomassucio, qui a donné commencement aux Jéronimites d'Espagne; le bienheureux Charles de Montegravello, fondateur des hermites de S. Jérôme de Fiesoli; S. Jean Colombin, fondateur des Jésuites; la bienheureuse Isabelle de France, fondatrice de l'Ordre de l'humilité de Notre-Dame ou des urbanistes; la bienheureuse Collette de Corbie, réformatrice du premier & du second Ordre de S. François; la bienheureuse Marie Longa, fondatrice des capucines; St^e. Brigitte, fondatrice de l'Ordre du Sauveur; St^e. François, fondatrice des Oblates, qui portent son nom; le cardinal de Berulle, fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire; M. Olivier, fondateur des séminaires de saint Sulpice; & le bienheureux Amédée VII, duc de Savoie, fondateur de l'Ordre militaire de S. Maurice.

Anton. de Sillis, *Studia Orig. provectam atque complementum* 3. Ord. S. Ord. S. Francisci concernentia. Francisc. Bordon, *Chronolog. Frat. & Sor.* 3. Ord. S. Francisci. Joann. Maria Vernon. *Annal. ejusd. Ord.* Luc Wading. *Annal. Minorum.* Francisc. Gonzaga. *de Orig. Seraph. Relig.* Hilarion Nolai, *la gloire du tiers-Ordre de S. François.* Elzéart de Dombes, *Académie de perfection. Speculum Minor, & fundamenta trium Ord. S. Francisci.*

CHAPITRE XXX.

Origine des Religieux pénitens du Tiers-Ordre de S. François.

QUOIQUE l'établissement du troisieme Ordre de S. François n'ait été fait par ce S. patriarche qu'en faveur des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui, ne pouvant quitter les engagements qu'ils avoient dans le monde, vouloient embrasser un état de vie pénitent & distingué du commun des hommes, il se trouva néanmoins quelques personnes dévotes, dès le commencement de son origine, qui, poussées d'un saint zele & d'un généreux mépris du monde, avec lequel ils n'avoient contracté aucun engagement, joignirent à cet état de pénitence volontaire celui de la retraite, en vivant en communauté, & en s'engageant aux vœux solennels de la religion, & donnerent ainsi commencement au troisieme Ordre régulier. Il est difficile de savoir précisément dans quel temps il commença ; c'est ce qui fait que la plupart des écrivains de l'Ordre de S. François ne se sont point accordés sur son origine. Les uns ont prétendu qu'il n'avoit commencé qu'au temps du pape Léon X, à cause que ce pontife retrancha, en 1521, de la regle qui avoit été confirmée par Nicolas IV, tout ce qui ne convenoit point aux personnes religieuses, & qui ne regardoit proprement que les personnes mariées & engagées dans le monde, & qu'il dit dans sa bulle, que c'est par son autorité, que les freres & sœurs du tiers-Ordre de S. François ont fait des vœux solennels. D'autres ont cru qu'on pouvoit faire remonter l'origine de ces religieux jusqu'au temps de Nicolas V, qui, selon eux, en 1448, leur permit en Italie d'avoir des généraux, & qu'ils commencerent pour lors à faire des vœux solennels & un corps de religion. D'autres prétendent qu'avant ce pontife il y avoit déjà des personnes de cet Ordre engagées à la profession religieuse par des vœux solennels. Quelques-uns disent que la bienheureuse Angeline-de Corbare a fondé le premier monastere de religieuses de cet Ordre en 1397, ce qui avoit

servi de modele, non seulement aux filles, mais encore aux hommes pour embrasser l'état régulier : quelques autres font remonter leur origine avant le pape Nicolas IV, & prétendent qu'avant qu'il eût confirmé la regle de cet Ordre, il y avoit déjà des monasteres d'hommes & de filles qui l'observoient. Enfin il y en a qui ont avancé que du vivant même de S. François, son troisieme Ordre avoit été élevé à l'état régulier : & pour appuyer ce sentiment, ils disent que le pape Grégoire IX, dans une bulle qu'il donna en faveur des tiertiaires la premiere année de son pontificat, (c'est à-dire, six ans après leur institution, & un an après la mort de S. François), appelle leur Ordre une religion parfaite, leur assignant un cardinal protecteur, & leur permettant de construire des monasteres, où ils pouvoient faire profession solennelle, & vivre dans la discipline réguliere.

Ce dernier sentiment que le pere Jean-Marie de Vernon, religieux du même Ordre de la congrégation réformée de France, a suivi dans son histoire du tiers - Ordre, est si peu soutenable & si éloigné de la vérité, qu'il mérite d'être réfuté le premier, comme étant le plus mal fondé ; car outre que la bulle de Grégoire IX, qui commence par ces mots *Nimis patenter*, ne parle point de la permission qu'on prétend que ce pontife donna aux tiertiaires de construire des monasteres où ils fissent profession solennelle de la vie religieuse, ni qu'il leur donnât un cardinal protecteur, il est évident, par cette même bulle, qu'ils n'étoient point religieux, puisque, s'ils l'avoient été, ils auroient été exempts d'impôts & de taxes, & la bulle auroit été fort inutile, puisqu'elle n'avoit pour objet que de les faire délivrer & exempter d'une partie de ces impôts exorbitans, dont ils étoient accablés dans les solitudes où ils s'étoient retirés, & dont on les obligeoit quelquefois de sortir pour prendre les armes ; ce qui est une autre preuve qu'ils n'étoient point engagés dans l'état régulier : & si le pere Jean-Marie avoit pris la peine de lire cette bulle, il lui auroit été facile de voir ce qui a fait l'erreur des auteurs qu'il a suivis, qui est le mot de religion, dont le pape se sert en parlant de ces tiertiaires ; mais on ne doit pas tirer de là une conséquence que les tiertiaires fissent dès lors des vœux solennels, puisque

c'étoit le style des bulles de ce temps-là, & même des siècles postérieurs, d'appeler Ordre, religion, & congrégation, toute société dans laquelle on s'engageoit plus étroitement à servir Dieu sous l'obéissance d'un supérieur. Quoiqu'il soit évident, par ce que nous venons de dire, que les écrivains qui ont avancé que l'état régulier du troisième Ordre étoit déjà établi du temps de S. François, se sont trompés, il faut avouer que ce n'est que de quelques années, puisque deux ou trois ans après la mort de ce S. fondateur, St^e. Elisabeth, duchesse de Thuringe, fit des vœux solennels de cette règle, comme nous le verrons dans le chapitre XXXIX ; ce qui suffit pour prouver l'antiquité du troisième Ordre régulier (dont l'établissement, pour avoir commencé par des religieuses, n'en fut pas moins réel & certain que s'il avoit commencé par des religieux), & pour détruire le sentiment de ceux qui, appuyés sur les changemens que fit Léon X dans la règle approuvée par Nicolas IV, attribuent à ce souverain pontife l'établissement du troisième Ordre régulier. Il est vrai que la bulle de ce pape de 1521, qui est au commencement de la règle du troisième Ordre qu'il réforma & confirma particulièrement pour des personnes religieuses, est adressée à des religieux & à des religieuses auxquels il avoit permis de faire des vœux solennels ; mais on ne peut pas en conclure qu'il ne fût pas déjà établi, puisque cette bulle ne dit pas qu'ils fussent les premiers. En voici les termes. Il y a déjà long-temps, dit ce pape, que Nicolas IV, notre prédécesseur, confirma & approuva la troisième règle de S. François, par laquelle ce grand confesseur de Jésus-Christ, plein de l'esprit de Dieu, désiroit sauver tous les fideles de l'un & de l'autre sexe. Mais comme dans la suite des temps, par l'inspiration du même S. Esprit, non seulement des personnes mariées & demeurant dans le monde, pour lesquelles cette troisième règle avoit été faite par S. François, mais aussi des chœurs innombrables de Vierges se sont soumis au joug du troisième Ordre, ayant pris par notre autorité les trois vœux essentiels, & même quelques-unes la clôture, & bâti plusieurs monastères, &c. *Dudum si quidem Nicolaus papa IV, prædecessor noster, tertiam regulam B. Francisci, quam de pœnitentia appellavit, per quam alius confessor, homines*

utriusque sexûs fideles, Spiritu Dei plenus, salvare contendebat, confirmavit & approbavit. Verùm quia temporis decursu, spirante illo Spiritu Sancto, non solum viri conjugati, mundique hujus incolæ, pro quibus à Francisco tertia regula edita fuerat, verùm etiam innumerarum Virginum chori, tribus essentialibus, & à quibusdam etiam clausuræ nostræ autoritate assumptis votis, constructisque monasteriis quam plurimis, non sine militantis ecclesiæ fructu multiplici & edificatione, præfati tertii Ordinis jugo sua colla subdiderunt.

Ainsi, tout ce qu'on peut conclure des termes de cette bulle, c'est que ce pape, en donnant permission à plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe de faire des vœux solennels, de se soumettre à l'obéissance, & de se renfermer dans des monasteres, a étendu le troisieme Ordre régulier, d'autant plus que ce même pontife, en confirmant, par une bulle de 1517, celle de Sixte IV, qui déclaroit solennels les vœux que plusieurs tiertiaires faisoient de son temps, reconnoît par conséquent que ce troisieme Ordre régulier étoit déjà établi du temps de ses prédécesseurs. J'ajouterai à ces raisons que, s'il en avoit été le fondateur, tous les religieux & religieuses de cet Ordre, tant d'Italie que d'Espagne & de Flandres, auroient suivi la regle qu'il confirma en 1521, & non pas celle de Nicolas IV, dont ils ont toujours fait profession.

C'étoient donc quelques communautés séculieres du tiers-Ordre de S. François de l'un & de l'autre sexe, qui avoient demandé permission à Léon X de faire des vœux solennels, qu'il adressoit cette regle. Celle de Nicolas IV fut toujours suivie par les religieux de France jusqu'à la fin du sixieme siecle, qu'ayant été réformés & ayant donné commencement à la congrégation galicane, il s'engagerent d'observer la regle de Léon X. Il y avoit aussi des religieux en Allemagne avant ce pape, puisque ce fut à la priere du général & des religieux de ce pays-là, que Denis le Chartreux (qui mourut en 1471, cinquante ans avant que Léon X eût réformé la regle de Nicolas IV,) fit des annotations sur cette regle, comme on peut le voir dans la préface de ce fameux Chartreux, où il dit positivement que les prêtres, le provincial, &

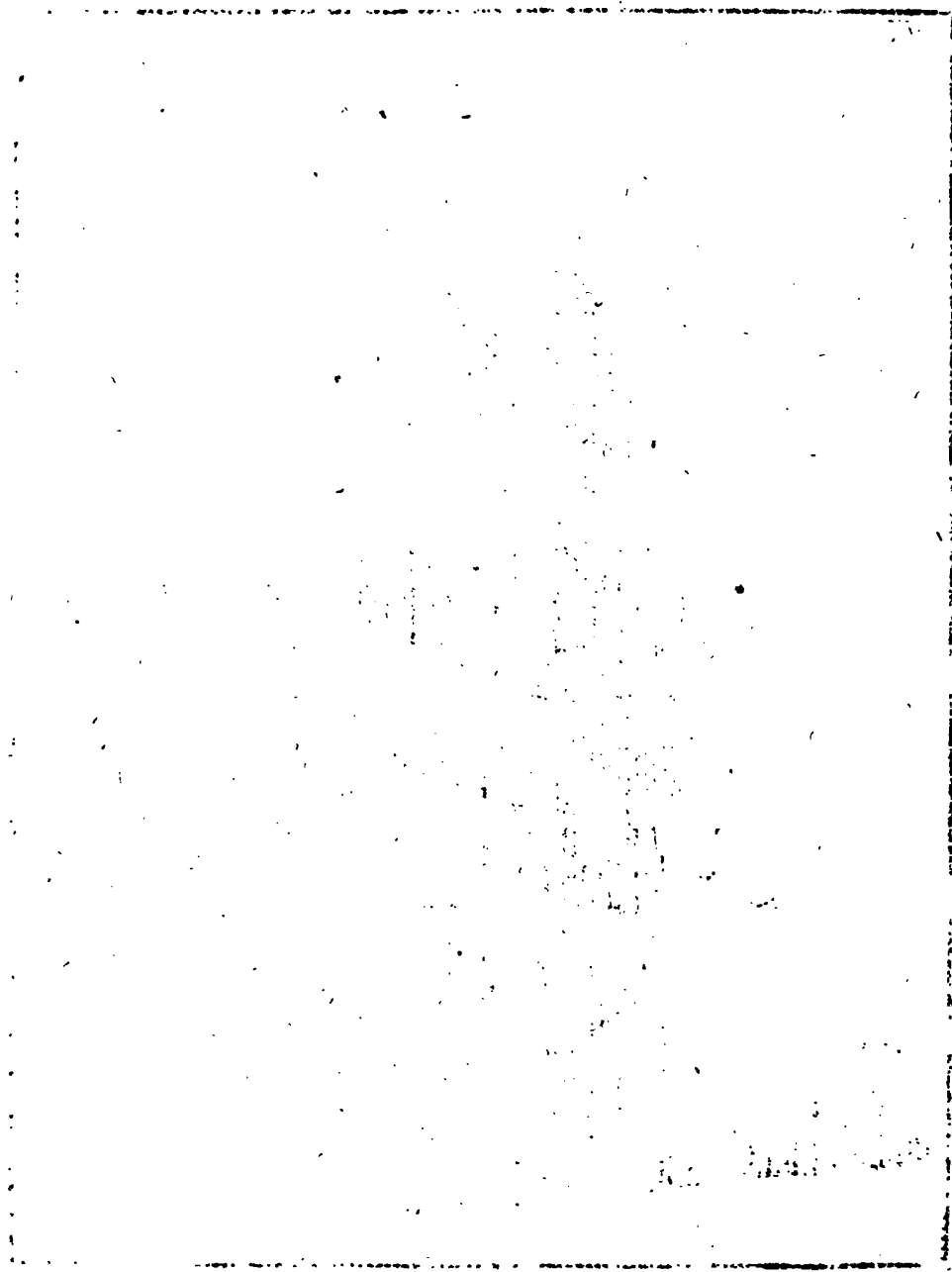
& les autres peres du tiers-Ordre de S. François, principalement leur général, l'avoient prié de faire des annotations sur leur regle, & d'expliquer les endroits les plus difficiles : *Idcirco venerabiles ac devoti sacerdotes, ministri & patres regulæ & Ordinis hujus, specialiter generalis eorum minister parvitatem meam frequentet atque instanter rogare dignati sunt ut super eorum regulam aliqua scribam difficiliora elucidando.*

Le pere Hilarion de Nolai, Capucin, est un peu plus modéré que ceux dont nous venons de réfuter le sentiment, puisqu'il dit dans son livre qui a pour titre, *la gloire du tiers-Ordre de S. François*, imprimé à Lyon en 1694, que les religieux pénitens du tiers-Ordre de S. François ont commencé à faire un corps de religion dans l'église en 1448, sous le pontificat de Nicolas V ; parce que ce pape fut le premier qui leur accorda des bulles sans restriction de lieux ni de personnes : ce qui est, selon ce pere, une condition absolument nécessaire pour qu'une congrégation puisse faire corps dans l'église. Car quoique, selon son raisonnement, Jean XXIII eût accordé en 1413 une bulle par laquelle il permettoit aux tiertiaires de Flandres de faire des vœux solennels, & déclaroit en même temps personnes ecclésiastiques & véritablement religieuses ceux qui auroient fait ces vœux ; quoique Boniface XI eût permis, en 1401, à ceux du diocèse d'Utrecht de tenir des chapitres généraux & d'y élire un général, & qu'Eugene IV eût donné une bulle en 1444 en faveur de ceux de Crémone, les trois bulles de ces souverains pontifes n'étoient pas suffisantes pour qu'ils pussent faire corps dans l'église, puisqu'elles étoient particulières & limitées, d'autant plus que (comme il ajoute) un pape ayant donné une bulle pour les déclarer personnes ecclésiastiques & religieuses, c'est une marque que plusieurs en doutoient, & que l'état régulier de la pénitence n'étoit pas universellement reçu dans l'église & reconnu des fideles.

Quoique ce pere fasse un peu plus de grace au tiers-Ordre régulier que les autres, son sentiment n'est pas mieux fondé ni plus véritable que le leur, puisque dès le moment qu'on a commencé à faire des vœux solennels dans le troisieme Ordre régulier, il a commencé à faire corps dans l'église.

Il en est du troisieme Ordre de S. François, comme de celui des freres mineurs ou du premier Ordre, qui, étant divisés en différentes branches ou congrégations, telles que sont celles des conventuels, des observans, des récollets, & des capucins, font chacune en particulier un corps séparé dans l'église; de même aussi le tiers-Ordre de S. François étant distingué en différentes congrégations, telles qu'étoient celles de Zepperen, de Liège, d'Espagne, de Lombardie, & quelques autres, elles faisoient chacune un corps séparé dans l'église, nonobstant les bulles limitées, dont parle le pere Hilarion, que chacun de ces corps, tant du premier que du troisieme Ordre, obtenoit en particulier. Car si, afin qu'une congrégation fasse corps dans l'église, il ne faut pas qu'elle soit limitée par les lieux & les personnes, comme prétend ce même pere, il s'ensuivroit que les capucins n'auroient commencé à faire corps dans l'église qu'en 1575, quoiqu'ils eussent été fondés en Italie dès 1528, puisque Paul III leur défendit de s'étendre au delà des monts, & que ce ne fut que Grégoire XIII qui leva cette défense, en leur permettant, en 1575, de s'établir en France. Si d'ailleurs les souverains pontifes ont été obligés de temps en temps de reconnoître la validité des vœux solennels des religieux du tiers-Ordre, c'étoit pour imposer silence à ceux qui les inquiétoient à ce sujet, comme firent encore les capucins, qui, sur la fin du seizieme siecle, prétendirent que les religieux du troisieme Ordre en France n'étoient pas véritablement religieux, quoiqu'ils eussent commencé à faire des vœux solennels en 1287, trois cent quarante ans avant la naissance même des capucins, qui firent à ce sujet plusieurs écrits, mais toujours fort inutiles, puisqu'ils furent condamnés comme libelles diffamatoires.

Enfin pour faire voir l'erreur de ce pere & des autres écrivains qui nient l'antiquité du troisieme Ordre régulier, il suffit de dire que ce sont les religieux du même Ordre établis à Toulouse qui firent confirmer leur regle par le pape Nicolas IV, qui leur donna une bulle en 1289, dont on conserve l'original dans les archives de ce couvent, & que ces religieux ayant présenté cette même regle au pape Clément V, ce pontife la confirma derechef par une autre



22

22

du Tiers ordre de S^t François.

de Sully f.

bulle de 1309 ; il y inféra cette regle tout au long , & y attacha un échantillon du drap de leur habit , qu'on garde aussi avec l'original de cette bulle dans les archives du même couvent. Ces religieux avoient été fondés par Barthélemy Bechin , l'un des plus qualifiés de Toulouse , qui leur donna sa maison de plaisance , avec un grand enclôs proche les murs de cette même ville , dans laquelle , par l'agrandissement qui y a été fait , il se trouve présentement renfermé , & est occupé par les religieux du même Ordre de l'étroite observance , qui y ont succédé à ces anciens religieux qu'on appeloit *Beguins* , du nom de leur fondateur. Il y avoit aussi des religieux du même Ordre en Italie , lorsque Nicolas IV. confirma leur regle ; ce qui est prouvé par la profession du P. Augustin Rapond , un des premiers religieux de la province de Lombardie , qui ayant déjà fait des vœux solennels lorsque ce pontife confirma la regle , & voulant suivre le conseil qu'il donna en même temps aux tiertiaires de prendre pour visiteur un religieux de l'Ordre des mineurs , résolut , quinze ans après la mort de ce pontife , de renouveler sa profession entre les mains de son évêque , afin d'éviter les contradictions qui lui furent suscitées de la part du visiteur , auquel il avoit été soumis jusqu'alors ; ce qu'il exécuta en ces termes : *Moi , frere Augustin Rapond de Luques , prêtre indigne , renouvelle en présence du seigneur évêque la profession que j'ai faite autrefois , & avec la plus grande ferveur d'esprit qu'il m'est possible , je voue & promets à Dieu tout-puissant , à la bienheureuse Vierge Marie , à S. François , & à tous les Saints , de garder les commandemens de Dieu tout le temps de ma vie , & de satisfaire , comme il convient , aux transgressions que je commettrai contre cette maniere de vie. De plus , je voue aussi la troisieme regle de S. François , confirmée par Nicolas IV. , vivant en obéissance , sans propre , & en chasteté ; ainsi soit-il.* Cette profession datée du 28 avril 1307 , prouve assez qu'il y avoit des religieux du tiers-Ordre sur la fin du treizieme siecle & le commencement du quatorzieme , puisque le conseil de Nicolas IV. , mort en 1293 , ne pouvoit pas être adressé aux tiertiaires séculiers , & que le pere Augustin Rapond

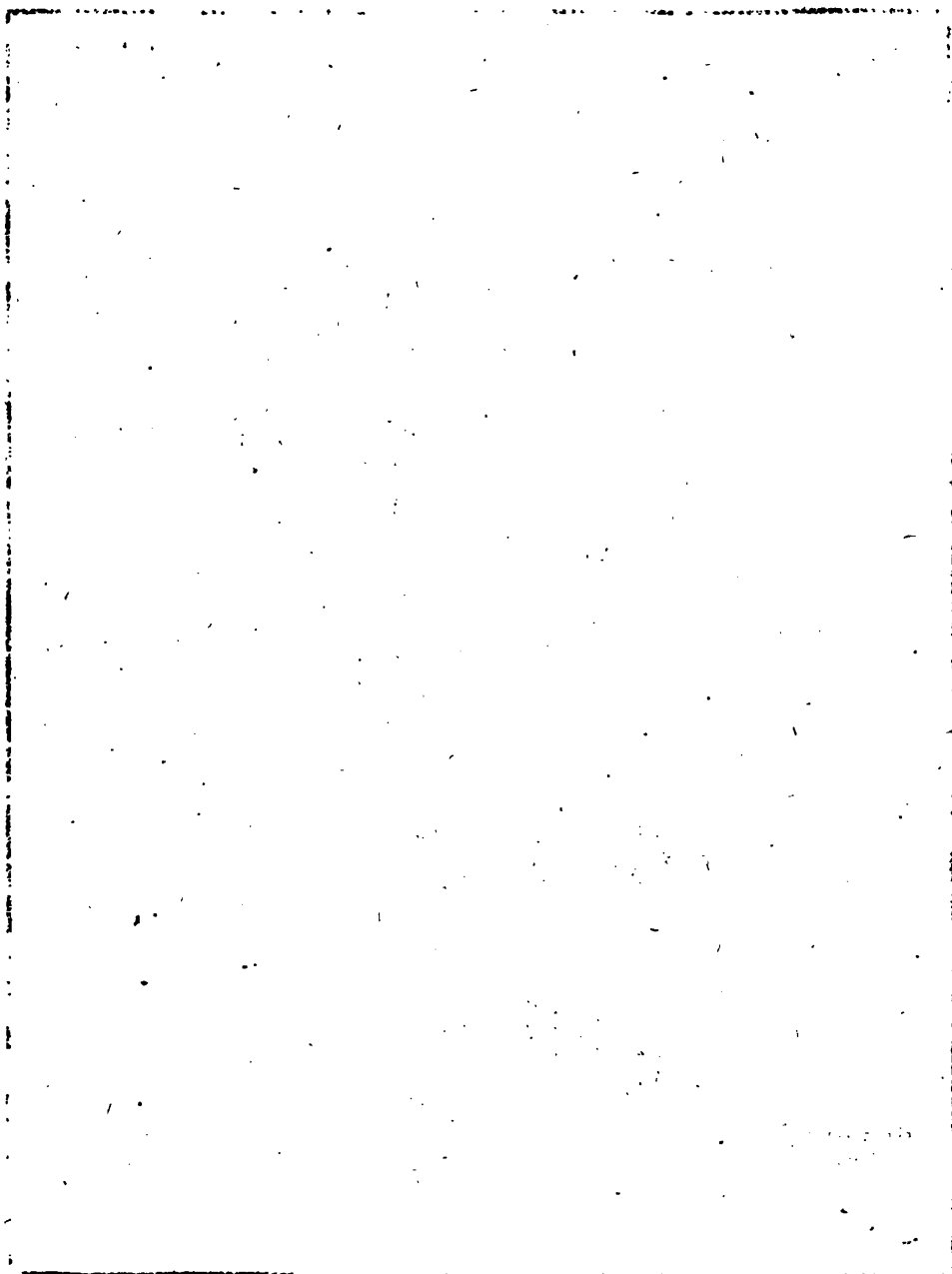
étoit véritablement religieux, ayant fait des vœux de pauvreté, chasteté & obéissance, que les mêmes tiertiaires séculiers n'ont jamais ajoutés à leur profession.

On ne peut donc pas douter qu'il y ait eu des religieux du tiers-Ordre de S. François du temps des papes Nicolas IV & Clément V, & qu'ils ne se soient beaucoup augmentés depuis ce temps-là, en formant de nouvelles congrégations, auxquelles les successeurs de ces deux souverains pontifes ont permis de faire des vœux solennels, approuvant de plus ceux qu'ils faisoient antérieurement à cette permission, & suppléant à tous les défauts qui auroient pu s'y rencontrer, comme il paroît par plusieurs de leurs bulles, mais particulièrement par une de Jean XXII, du 18 novembre 1324, dans laquelle ce pontife déclare que ces vœux étoient fort louables, utiles, & conformes à la volonté de leur instituteur S. François : toutes ces autorités, appuyées sur des fondemens si solides ont déterminé un grand nombre d'écrivains, tant du premier que du troisieme Ordre, aussi bien que d'autres, qui ne sont ni de l'un ni de l'autre, à admettre un troisieme Ordre régulier ; entre autres, Nicolas de Laubespine, de l'Ordre des mineurs, dans ses notes sur le quatrieme chapitre de la vie de S. François, n'a pas fait difficulté de dire que sous le pontificat de Nicolas IV, le tiers-Ordre étoit en congrégation régulière, & avoit plusieurs monasteres de l'un & de l'autre sexe ; ce qui est d'autant plus véritable, que le couvent de Toulouse avoit été fondé dès 1287. Silvestre Maurolic, dans son histoire des Ordres religieux, assure aussi que, du temps de ce pape, la profession des trois vœux solennels de pauvreté, de chasteté, & d'obéissance, étoit en usage dans le tiers-Ordre de S. François, & que le même pontife accorda à ceux qui faisoient ces vœux un capuce, qu'ils commencerent à vivre en commun & à bâtir de nouveaux monasteres. Celui de St^e. Marguerite à Rome, au delà du Tibre, fut bâti pour des religieuses tiertiaires en 1288, & on leur en donna un autre sur le mont Celio, sous le titre de St^e. Croix, en 1300, au rapport d'Octave Panciroles : ainsi, il y avoit des religieuses de cet Ordre avant la bienheureuse Angéline de Corbare, qui à la vérité ne les a.



Religieux du Troisieme Ordre
de S. Francois de la Congregation de Lombardie en habit ordinaire dans la Maiso

de. 2. 17. f.



Origine des Religieux du Tiers-Ordre de S. François. 237-
pas instituées, comme quelques-uns ont avancé ; mais qui néanmoins les engagea la première à faire un quatrième vœu de clôture.

Le compilateur des privilèges des trois Ordres de S. François, qui étoit frere mineur, parlant des privilèges qui ont été accordés au tiers-Ordre par les papes Nicolas IV & Sixte IV, dit qu'il faut remarquer que les tiertiaires séculiers ne jouissent pas des privilèges accordés aux freres mineurs, & qu'ils ne participent pas non plus à ceux qui ont été donnés aux tiertiaires par les papes Nicolas IV & Sixte IV, qui ne doivent s'entendre que pour les tiertiaires réguliers. Ainsi, si ces souverains pontifes ont accordé des privilèges aux tiertiaires, qui ne peuvent convenir à des séculiers, il y avoit donc de leur temps des tiertiaires réguliers. Nous pourrions encore apporter d'autres preuves de l'antiquité de ces religieux ; mais ce que nous avons dit est suffisant. Nous ajouterons seulement qu'en 1414, Jean XXIII déclara que le vœu de chasteté des freres & sœurs du tiers-Ordre qui vivoient en commun, étoit solennel, & qu'ils devoient être censés personnes ecclésiastiques. Martin V en 1429, confirma les graces & les privilèges que ces religieux avoient reçus de ses prédécesseurs. Il les soumit à la vérité à la juridiction du général & des provinciaux des freres mineurs, par une bulle de 1425, mais Eugene IV, son successeur, la révoqua la première année de son pontificat, & permit même, en 1433, aux religieux de Flandres d'élire un général. Nicolas V permit à ceux d'Italie, en 1448, de retenir les hôpitaux, les maisons, & les églises qu'ils avoient déjà ; d'en pouvoir bâtir d'autres, en quelque lieu que ce fût ; de tenir un chapitre général, dans lequel ils éliroient un visiteur ; de faire de nouveaux statuts, & de quitter l'habit hermitique qu'ils portoient. Paul II, en 1467, communiqua à ces religieux d'Italie tous les privilèges dont Eugene IV & Nicolas V avoient favorisé ceux d'Espagne. Sixte IV confirma tous ces privilèges en 1471, & ordonna, en 1473, que les religieux & les religieuses du troisième Ordre jouiroient des privilèges & immunités accordés aux personnes ecclésiastiques, leur communiqua, en 1479, tous les privi-

lèges des freres mineurs , & déclara que les vœux qu'on faisoit dans cet Ordre étoient aussi solennels que ceux des autres religieux. Enfin il n'y a point eu de souverains pontifes jusqu'à présent qui ne leur aient accordé quelques graces.

Nous avons dit ci-devant que Nicolas V permit aux religieux d'Italie de quitter l'habit hermitique qu'ils portoient : effectivement les premiers religieux du troisieme Ordre, poussés d'un saint zele pour la pratique de leur regle , & d'un ardent désir de la pénitence dont ils faisoient profession , & dont leur Ordre portoit le nom , s'étoient retirés dans des solitudes , & avoient pris un habillement semblable à celui des hermites : il consistoit en une tunique & un manteau de couleur de cendre ; la tunique étoit ferrée d'une ceinture de cuir , que les religieux de France portoient aussi anciennement ; les autres religieux de l'Ordre étoient habillés diversement , selon les différentes provinces où ils étoient situés. On verra dans les chapitres suivans , où nous parlerons des différentes congrégations de cet Ordre , les réglemens que les papes firent touchant cet habillement ; nous donnons ici la figure d'un de ces religieux dans son habit hermitique.

Anton. de Sillis , *Studia Origin. provectum atque complementum* 3. Ord. S. Francisci concernentia. Francisci Bordon , *Chronolog. Fr. & Sor.* 3 , Ord. S. Francisci. Joan. Maria Vernon ; *Annal. ejusd. Ord.* Luc Wading , *Annal. Minor.* tom. I. & sequent. Hilarion de Nolai , *la gloire du tiers-Ordre de S. François.* Elzeart de Dombes , *Académie de perfection. Firmamenta trium Ord. S. Francisci.*



CHAPITRE XXXI.

Des Religieux Pénitens du Tiers-Ordre de S. François, de la Régulière Observance en Italie, dite la Congrégation de Lombardie.

SI le tiers-Ordre de S. François, institué d'abord pour les séculiers, fit tant de progrès qu'il n'y eut presque point de provinces où il ne s'étendît, & où on ne vît des personnes engagées dans le mariage se soumettre aux lois que le S. instituteur avoit prescrites à ceux qui voudroient pratiquer la pénitence; il ne fit pas moins de progrès; lorsque quelques-uns de ces pénitens, qui aspiraient à une plus haute perfection, s'engagerent à cet état par des vœux solennels. Les différentes congrégations religieuses de cet Ordre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Flandre, en Italie, & dans les autres provinces, qui avoient chacune leur général, en font une preuve incontestable; & il y a lieu de s'étonner qu'après les persécutions qui lui ont été suscitées, tant de la part de quelques catholiques jaloux de son progrès, que par les hérétiques, qui ont renversé & ruiné entièrement un grand nombre de ses monastères, il soit encore aussi florissant qu'il l'est. On ne voit plus à la vérité toutes ces congrégations gouvernées chacune par un général, dont quelques-unes ont été entièrement éteintes dans le sang de leurs religieux, que la fureur des hérétiques sacrifioit à l'erreur & au mensonge; d'autres réunies à celle de Lombardie, qui a conservé le droit d'avoir un général; & les autres enfin soumises au général de tout l'Ordre de S. François: mais il est encore fort étendu & fort recommandable par la science & par la piété de ses sectateurs.

La province de Lombardie, dont nous traitons dans ce chapitre, préférablement à toutes les autres, tant à raison de son antiquité que du généralat qu'elle a conservé jusqu'à présent, commença de la manière suivante. Les premiers religieux d'Italie, demeurant dans le désert, avoient plusieurs

maisons éloignées du commerce du monde, qui, bien que régulières, ne formoient point de congrégation, & n'étoient point unies ensemble; elles avoient seulement quelquefois des visiteurs, selon le conseil de Nicolas IV, & elles avoient chacune un supérieur local. Ce défaut de chef pour les unir venoit de leurs adversaires, qui, n'ayant pu empêcher la profession solennelle de cet Ordre, s'efforçoient d'en arrêter le progrès, par la désunion des membres. Mais le pape Nicolas V, par une bulle de 1447, le voulant affermir & amplifier, accorda à ces religieux d'Italie la permission de conserver les couvens qui étoient déjà bâtis, d'en fonder de nouveaux, d'y administrer les sacremens, de célébrer des chapitres généraux, & d'y élire de leur corps un vicaire général, & quatre deffiniteurs pour dresser les statuts, avec pouvoir de changer leur habit hermitique, & d'en prendre un autre tel qu'ils jugeroient à propos, afin qu'ils pussent être distingués des hermites; sa sainteté nomma pour faire exécuter cette bulle les évêques d'Eugubio & de Crémone, avec l'abbé de S. Paul, hors des murs de Rome. L'évêque d'Eugubio, en conséquence de sa commission, fit assembler le premier chapitre général à Montefalco en 1448, où le pere Barthelemi de Bonamatis fut élu premier vicaire général. Cette congrégation n'avoit pas encore eu le pouvoir d'élire un général; ce qui se fit dans le chapitre tenu à Calisbutano, au diocèse de Crémone, en 1458, où on élut pour premier général le pere Ugolin de Plaifance; cet usage continua jusqu'en 1568, que le pape Pie V, sous prétexte de réformer le tiers-Ordre de S. François, soumit tous les religieux & religieuses de cet Ordre à la juridiction du ministre général des freres mineurs de l'observance & de ses commissaires généraux. En 1585, le cardinal Ferdinand de Medicis, protecteur du troisième Ordre, ayant assemblé un chapitre général à Rome, dans le couvent de S. Côme & de S. Damien, afin que les religieux tiersitaires procédaient à l'élection d'un supérieur général, tiré de leur corps, suivant la permission qu'il enavoit obtenue du pape, ils ne purent s'accorder entre eux. En conséquence, Grégoire XIII leur donna pour commissaire ou visiteur apostolique, un religieux du même Ordre. Enfin

en 1586, Sixte V les rétablit dans le même état où ils étoient avant la suppression de leur général, faite par autorité de Pie V, & leur permit d'en élire un ; ce qu'ils ont toujours fait jusqu'à présent. D'abord ce général n'exerçoit son office que pendant trois ans ; mais, dans le chapitre général tenu à Boulogne en 1647, il fut ordonné qu'à l'avenir les généraux exerceroient leur office pendant six ans ; ce qui fut approuvé par le pape Innocent X.

Les religieux de cette congrégation suivoient d'abord la regle que Nicolas IV avoit confirmée, y ajoutant les statuts & réglemens que Jean XXII avoit accordés aux religieux du même Ordre en Flandre, & qui furent confirmés dans la suite par Martin V. Ils en firent ensuite de particuliers pour leur congrégation, qui furent dressés dans le chapitre général qui se tint à Florence en 1469, & ils les confirmèrent dans celui qui se tint en 1475 dans le couvent de la forêt du Marin, au diocèse de Spolette ; mais, en 1549, le pere Bonaventure de Vicenze étant général, en dressa de nouveaux, qui contiennent en substance la regle confirmée par Nicolas IV, dont il retrancha ce qui ne convenoit qu'aux séculiers & aux personnes engagées dans le monde. Ces statuts furent d'abord approuvés par le cardinal del Carpio, protecteur de l'Ordre ; & le Pape Pie V ordonna, en 1568, que cette regle ou statuts ainsi approuvés par ce cardinal feroient observés dans l'Ordre ; ce qui a toujours été exécuté par cette congrégation, qui dans la suite y a fait quelques additions qui ont été aussi fidelement observées ; & c'est conformément à ces statuts & à la regle de Nicolas IV, qui y est insérée en substance, qu'ils prononcent leurs vœux en cette maniere :

Moi, N. voue & promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à S. François, à tous les S^{rs}. & à vous, mon R. P. N., de garder tout le temps de ma vie les commandemens de Dieu ; de satisfaire selon la volonté de mes supérieurs, comme il convient, aux transgressions & aux fautes que je commettrai contre les constitutions & les statuts du troisieme Ordre de S. François, dit de la pénitence & de la réguliere observance, & contre la regle de Nicolas IV, de la maniere qu'elle se trouve insérée dans

ces statuts & constitutions, vivant en obédience, sans propre & en chasteté, conformément aux privilèges apostoliques de cet Ordre.

Cette congrégation étoit autrefois divisée en vingt provinces ; mais les guerres survenues en Italie ayant ruiné entièrement plusieurs monastères , & quelques-uns où il y avoit peu de religieux ayant été supprimés, elle n'a plus que quatorze provinces, y compris celle de Flandres qui formoit autrefois la congrégation de Zepperen, dont nous parlerons dans la suite , & qui y fut unie par autorité du pape Innocent X. Ces religieux ont deux maisons à Rome : l'une de la province de Rome, sous le titre de S. Côme & de S. Damien , & l'autre de la province de Sicile , sous le titre de S. Paul , au quartier *de la Regola*. L'église de S. Côme & de S. Damien étoit autrefois un temple dédié à Remus & à Romulus, d'autres disent à Castor & Pollux. Le pape Félix II consacra ce temple en l'honneur des S^{ts}. martyrs Côme & Damien. S. Grégoire le Grand, voyant qu'il tomboit en ruine, le fit réparer. Le pape Adrien I y fit apporter de Pérouse les portes d'airain qu'on y voit. Il y a deux églises, dont l'une est souterraine & très-ancienne : celle qui est supérieure a été mise , en 1633, en l'état où on la voit par la magnificence du pape Urbain VIII ; elle est titre de cardinal & une des plus grandes dévotions de Rome, à cause du grand nombre de corps Saints qui s'y trouvent. Les religieux de ce couvent portent par privilège le dais sur la crèche de Notre - Seigneur Jésus - Christ, lorsque les chanoines de S^{te}. Marie Majeure la transfèrent tous les ans la nuit de Noël , de la sacristie, où elle est gardée, sur le maître autel de cette même église, où elle reste exposée à la dévotion des fideles ce jour-là & les deux fêtes qui les suivent.

Cette congrégation a produit plusieurs personnes recommandables par la sainteté de leur vie : quelques-uns ont mérité le titre de bienheureux , comme le bienheureux Jérémie de Cerme , dont le corps s'est conservé jusqu'à présent sans aucune corruption dans le couvent de Forli , & le bienheureux Mire de Canzo. Il en est sorti aussi de célèbres écrivains, dont les principaux sont le pere Antoine Cotton de Nicosia en Sicile, professeur à l'université de Padoue ; le

pere François Bordon de Parme , qui a donné au public plus de vingt volumes, la plupart de droit canon , & une chronologie du tiers-Ordre de S. François ; Jean Alberghin de Palerme ; Jean Antoine Brandi de Selemi en Sicile , & plusieurs autres.

L'habillement de ces religieux est une robe de serge grise, ferrée d'une corde blanche, avec un capuce attaché à une grande mozette ou camail, terminé en pointe par devant & par derriere. Lorsqu'ils sortent du monastere par un mauvais temps, ou qu'ils vont en campagne, ils ont un manteau de même couleur, à la maniere des ecclésiastiques, avec un chapeau noir. Ils portent pour armes fascé de trois pieces, la premiere aux armes de l'Ordre de S. François, qui est d'azur à une croix de bois, & deux bras croisant sur la croix, l'un nu, l'autre vêtu d'une manche grise, la seconde d'or à une couronne d'épines ; la troisieme d'argent à ces trois lettres d'azur O, P, C, qui veulent dire, *Opus Passionis Christi*, & les trois clous de la passion en pointe, l'écu timbré d'une couronne ducale, entrelassé d'une couronne d'épines, avec cette devise PENITENTIA CORONAT.

Anton. de Sillis, *Studia Origin. provectum & complement.* 3. *Ord. S. Francisci concernentia.* Francisc. Bordon, *Chronolog. Frat. & Soror. Ord. 3 S. Francif.* Joan. Maria. Vernon, *Annal. ejusd. Ordinis.* & Elzeart de Dombes, *Academie de perfection.*

C H A P I T R E X X X I I.

Des religieux pénitens du Tiers-Ordre de S. François de la réguliere observance des congregations de Sicile, de Dalmatie, & d'Istrie, presentement unies à celle de Lombardie.

LES monasteres religieux pénitens du tiers Ordre de S. François en Sicile, qui presentement ne forment qu'une province unie à la congregation de Lombardie, ont formé

aussi une congrégation séparée avant cette union. Dès 1520 ces religieux, qui lui donnerent commencement, eurent deux couvens en Sicile, l'un au bourg de Siclo, l'autre dans la ville de Salemi. Ils en obtinrent encore un à Gergenti en 1523, où, se contentant de pratiquer exactement la regle de Nicolas IV, sans y ajouter d'autres austérités, il demeurèrent dans cet état sans s'agrandir, jusqu'à ce que, quelques années après, ces trois couvens s'unirent à ceux qui furent fondés par le P. Jacques d'Eugubio, religieux du premier Ordre, qui établit en ce royaume une réforme très-austere du tiers-Ordre de S. François. Ce P. Jacques d'Eugubio avoit fait profession chez les PP. de l'observance; mais dans le désir d'une plus grande perfection & d'une plus exacte pratique de la regle de S. François, il se joignit aux premiers fondateurs de la congrégation des capucins. Les persécutions suscitées à ces derniers par le provincial des freres mineurs de la province de la Marche d'Ancone, pour empêcher le progrès de cette réforme, obligerent plusieurs religieux de l'observance, qui y étoient entrés, à l'abandonner; de ce nombre fut le P. Jacques d'Eugubio, qui rentra parmi les PP. de l'observance. Leur vie ne lui paroissant pas assez austere, & peu conforme au grand désir qu'il avoit de la pénitence & des mortifications, il obtint, peu de temps après, du pape Paul III & du Cardinal François Quignonez, pour lors protecteur de l'ordre de S. François, & qui en avoit été général, la permission d'aller prêcher parmi les infideles, où il espéroit remporter la couronne du martyre; mais dieu en ayant disposé autrement, il s'arrêta en Sicile, où il prêcha dans la ville de Trepani avec tant de ferveur & de zele, que plusieurs personnes, touchées de ses discours, voulant renoncer aux vanités du siecle, le prierent de leur marquer l'institut qu'ils devoient embrasser pour y servir Dieu loin du commerce du monde. Ce zélé prédicateur de la pénitence leur proposa celui du tiers-Ordre de S. François, dont il n'y avoit que trois couvens en Sicile, & pour leur servir d'exemple, il fit lui-même profession de cet Ordre, auquel il ajouta plusieurs austérités, après en avoir obtenu la permission de ses supérieurs.

Après cette profession, que ce nouveau propagateur du troisième ordre ne voulut pas faire sans l'agrément de ses supérieurs, il jeta les fondemens de sa réforme dans une solitude appelée *la Trope*, sur une montagne escarpée, près de l'ancienne ville d'Eyrix, dans la vallée de Mazara; là il fit prendre à ses disciples un habit rude & grossier, dont il se revêtit aussi, & les fit aller nu-pieds, d'où on les appella *Gli Scalzi*, ou les déchaussés du tiers-Ordre de S. François. Après que cette réforme eut été approuvée par le pape Paul III en 1540, ils demeurèrent encore cinq ou six ans dans ce lieu champêtre; mais ayant été obligés de l'abandonner, tant à cause du mauvais air qu'à cause que le couvent étoit trop petit pour recevoir tous ceux qui se présentoient pour embrasser ce genre de vie, & faire des fruits de pénitence dans la compagnie de ces saints religieux, qui étoient la bonne odeur de Jésus-Christ, ils obtinrent la permission du même pontife, en 1546, de se retirer au pied du Mont S. Julien, proche la ville de Trapani, dans un lieu appelé Martogna: le chevalier André de Fradelle, de la même ville, leur y fit bâtir un couvent dont les bâtimens ont été depuis augmentés avec beaucoup de magnificence. La beauté de ses jardins, la vue, qui s'étend sur la mer, le voisinage d'une forêt, & l'éloignement de la ville, rendent cette solitude si agréable & si commode pour ceux qui veulent s'adonner à la contemplation, que le pape Clément VIII ordonna en 1600 qu'on y établîroit le noviciat.

Le pere Jacques d'Eugubio, après avoir solidement fondé ce monastere, alla continuer ses prédications dans la ville de Trapani, où, avec les aumônes que lui donnerent les bourgeois de cette ville, il fonda, sous le nom de la Sainte-Trinité, un monastere de religieuses du même Ordre. Ce monastere est devenu si considérable, qu'on l'appelle présentement la grande abbaye. Quoiqu'il n'y eût rien que de très-saint dans la conduite de ce zélé fondateur, & que le seul motif de la gloire de Dieu l'eût porté à fonder ce monastere & à entreprendre la direction des filles qui s'y étoient consacrées au service de Dieu, il ne fut pas à l'abri de la calomnie & des persécutions que les ennemis

de la réforme lui suscitèrent; mais le cardinal del Carpio; protecteur de l'Ordre, qui connoissoit son mérite & la pureté de ses intentions, prit toujours sa défense. Ce cardinal étant mort en 1561, & le cardinal S. Charles Borromée lui ayant succédé dans cette protection, le P. Jacques d'Eugubio alla à Rome, où il obtint du pape Pie IV, que tous les monasteres de sa congrégation, tant d'hommes que de filles, seroient toujours soumis au cardinal protecteur, & qu'ils ne pourroient être visités que par le provincial des conventuels. Pie IV étant mort en 1565, & son successeur S. Pie V ayant ordonné que tous les religieux & religieuses du tiers-Ordre de S. François seroient par-tout soumis aux religieux de l'observance, le provincial de Sicile voulut, en vertu de la bulle de ce pontife, réduire les religieux du tiers-Ordre de S. François de ce royaume sous son obéissance; mais le pere Jacques d'Eugubio s'y opposa, prétendant que cette bulle ne dérogeoit point à celle de Pie IV, par laquelle ce pontife les mettoit immédiatement sous la juridiction du cardinal protecteur: ce provincial irrité fit mettre le réformateur en prison, & excommunia les religieux & les religieuses de cet Ordre qui ne voudroient pas se soumettre à son obéissance; mais ceux-ci ayant eu recours au tribunal de la justice, l'excommunication fut déclarée nulle; on leur envoya cependant pour visiteur un religieux de l'observance, qui fut délégué comme commissaire apostolique, en vertu de la bulle de Pie V; mais ce visiteur qui ne trouva rien de reprehensible dans la conduite des religieux & religieuses de cet Ordre, fit délivrer de prison le P. Jacques d'Eugubio. Il fut seulement ordonné dans cette visite, que, pour ôter tout sujet de soupçon, les religieux du troisieme Ordre, qui demeuroient dans l'hospice pour administrer les sacremens & rendre les services spirituels dont les religieuses avoient besoin, ne pourroient pas y coucher, quoiqu'il fût assez éloigné du monastere, & iroient coucher tous les jours dans leur couvent qui étoit hors des murs de la ville. Dieu, dont les jugemens sont bien différens de ceux des hommes, confondit la malice de leurs ennemis, par le moyen des bourgeois de cette ville, qui, convaincus de la sainteté de ces bons re-

ligieux, leur donnerent, en 1574, un couvent dans cette même ville ; ils n'y furent pas plutôt établis, qu'ils donnerent une preuve signalée de leur détachement pour les biens de la terre : car voulant imiter la pauvreté de S. François en renonçant à toutes leurs possessions, ils firent à ces religieuses une donation de tous les biens & revenus qu'ils avoient. Mais S. Charles Borromée, leur protecteur, cassa cette donation, modéra leur zèle, & les obligea à reprendre leurs biens, dont ils pouvoient jouir en sûreté de conscience, puisque le tiers-Ordre de S. François peut posséder en commun.

Le cardinal de la Rouvere, protecteur de l'Ordre après S. Charles Borromée, persuadé de la vie exemplaire que ces religieux menaient sous la conduite du P. Jacques d'Eugubio, & voyant qu'il y en avoit plusieurs qui étoient venus à Rome pour fuir la persécution des religieux de l'observance, & implorer la protection du S. siège contre ceux qui les inquiétoient touchant leur institut, les renvoya en leur pays, & leur accorda la permission de tenir un chapitre à Martogna, pour y élire un provincial. Ils profitèrent de la permission, & élurent premier provincial le P. Jérôme Ricci, des premières & des plus nobles familles de la ville de Trapani, & religieux d'une éminente vertu.

Nonobstant toutes ces traverses, le troisième Ordre fit beaucoup de progrès dans ce royaume, tant par la vie édifiante de ses religieux, qui détruisoit la malice & l'envie de ses adversaires, que par le zèle & la piété du P. Jacques d'Eugubio, qui, après y avoir demeuré plus de trente trois ans, pendant lesquels il travailla, non seulement à maintenir l'observance régulière dans sa congrégation, mais encore à procurer aux habitans de Trapani & des lieux circonvoisins toutes sortes de secours spirituels, reçut enfin ordre du pape Pie V de quitter l'habit du tiers-Ordre de S. François, pour reprendre celui des capucins, dont il avoit d'abord embrassé la réforme, & parmi lesquels il mourut à Rome.

Les religieux du tiers-Ordre, après la mort de leur saint fondateur, établirent de nouveaux monasteres en plusieurs endroits, comme à Palerme où ils en ont trois, à Catane,

à Termini, à Raguse, à Marsala, à Calatagironne, à Trapano *del monte*, & en d'autres lieux ; il en reste encore à présent trente-cinq, y compris celui de Rome, au quartier *de la Regola*, qu'ils obtinrent en 1519, où ils s'établirent avec la permission du pape Paul V. Quoique le pape Clément VIII eût réuni tous leurs monasteres à la congrégation de Lombardie, ils retinrent néanmoins l'habit de leur réforme après cette union ; mais le cardinal protecteur ordonna premièrement à ceux qui demeuroient à Rome au quartier *de la Regola*, de se conformer pour l'habillement aux religieux de la province de Rome, qui avoient aussi un couvent en cette ville, ce qu'ils firent ; & les autres couvens suivirent dans la suite leur exemple. Leur habit n'est pas cependant si ample que celui des religieux des autres provinces. La discipline régulière ne s'est point relâchée parmi eux, & ils sont en grande estime parmi le peuple.

Le pape Clément VIII, qui avoit uni les monasteres de Sicile à la congrégation de Lombardie, & les avoit soumis à la juridiction du général de cet Ordre en Italie, y unit aussi ceux de Dalmatie & d'Istrie en 1602. Ces monasteres étoient au nombre de quatorze, & dépendoient immédiatement du S. Siège. Wading, parlant de celui de Zara, qui fut donné aux religieux du tiers-Ordre en 1454, les appela les premiers hermites de l'Ordre de S. François de la pénitence.

Francisc. Bordon, *Chronolog. FF. & Sor. 3 Ord. S. Francisc.* Joann. Maria Vernonens. *Annal. ejusd. Ord. & Elzeart de Dombes, Académie de perfection.*



24

Religieux du Troisième Ordre
de S. François de la Congrégation de Lombardie hors du Monastère
de Saint-François
24

CHAPITRE XXXIII.

Des religieux pénitens du tiers - Ordre de S. François de la régulière observance, de la congrégation de Zepperen, appelés Begghards, présentement unis à la congrégation de Lombardie.

LE couvent de Zepperen, situé au champ de S. Jérôme; dans la paroisse de Septembourg, appelé autrefois Zepperi, qui est du diocèse de Liège, a donné le nom à la congrégation dont nous parlons. Le lieu où il est situé fut donné aux religieux du tiers-Ordre de S. François par un nommé Jean Gove, à condition qu'ils y feroient bâtir un couvent où ils entretiendroient vingt religieux, & cette donation fut confirmée par Jean, évêque de Liège, en 1425. Il y a apparence qu'il y avoit déjà, plus de cent ans auparavant, des religieux du même Ordre dans ce diocèse, puisqu'on trouve des lettres de l'évêque Adolphe, de 1323, par lesquelles, outre les grâces & indults qui leur avoient été accordés par Nicolas IV, ce prélat leur permet, par forme de règlement, d'élire entre eux un ministre ou supérieur qui les corrige de leurs fautes légères (les plus graves étant réservées au visiteur). Il leur défend en même temps de sortir seuls & sans compagnon; de manger hors le réfectoire, de dormir hors le dortoir, de faire entrer aucune femme chez eux, & d'exercer aucun commerce : il leur recommanda ensuite le travail des mains, comme un moyen très efficace pour fuir l'oisiveté.

Jean Erchel, l'un de ses successeurs, confirma ces réglemens par des lettres de 1272, adressées aux religieux de cet Ordre des couvens de Liège, Tesmonstes, Dieft, Mastricht, S. Tron, Lenwoert, Ruremonde, Arschot, Bosleduc, & les autres de son diocèse, desquels, par une charité véritablement pastorale, il justifia la conduite & la pureté de la foi, & faisant mention dans ces mêmes lettres de la bulle de Jean XXII, par laquelle ce pontife avoit déclaré; en 1319, que les freres & les sœurs du tiers-Ordre de

S. François n'étoient point compris (comme quelques-uns le prétendent) dans la condamnation que Clément V avoit faite des hérétiques Begghards & Beguines, qui ne suivoient aucune regle approuvée, & ne faisoient point d'autre profession que celle des vagabonds.

Ces religieux ayant fait depuis ce temps-là d'autres établissemens, & entre autres celui de Zepperen en 1425, Jean d'Heysbergen, évêque de Liège, ordonna, en 1443, que dans chaque maison on éliroit un prêtre pour supérieur local, & que toutes les maisons ensemble éliroient aussi un prêtre de leur corps, où s'il ne s'en trouvoit pas, un prêtre séculier pour supérieur général, & qu'enfin ils en prendroient un troisième qui seroit religieux d'un autre Ordre, pour visiteur; ce qui fut approuvé par le pape Eugene IV. Il paroît par cette concession de l'évêque de Liège qu'il y avoit peu de prêtres parmi les religieux du tiers-Ordre de ces quartiers-là; ce qui est confirmé par une bulle de Léon X, de 1516, dont nous parlerons dans la suite, par laquelle on voit qu'ils en recevoient fort peu. En effet, ils étoient encore presque tous freres laïques dans la plupart des couvens, où ils s'occupoient à divers métiers, comme à Bosleduc où ils faisoient des lunettes, à Anvers où ils faisoient de la toile, & ainsi de plusieurs autres.

Jean d'Heysbergen, qui leur avoit donné la permission d'élire un général, leur permit aussi, en 1447, de tenir tous les ans leur chapitre général dans le couvent de Zepperen. Le légat du pape Nicolas V, en Allemagne, prescrivit, en 1452, leur habillement, qui devoit être gris. Ils devoient avoir des capuces faits en forme de petite cuculle, avec des scapulaires sur leurs manteaux. Il ordonna qu'aucun ne pourroit être promu aux Ordres sacrés que du consentement de leur général ou des supérieurs qu'il auroit députés à cet effet, & qu'ils seroient obligés d'obéir à ce général, en vertu des vœux solennels qu'ils faisoient, ce que Nicolas V confirma par une bulle de 1453. Il semble que ce pontife révoqua ce que l'Evêque de Liège avoit ordonné en 1443, & qui avoit été confirmé par Eugene IV, touchant l'élection de leur général,

Rel. du tiers-Or. de S. Fr. en Flandre, appelés Begghards. 251
 qui pouvoit être un prêtre séculier, s'ils n'avoient pas
 parmi eux suffisamment de Prêtres, puisque, par une autre
 bulle, il dit positivement que leur général doit être un
 prêtre de leur Ordre, qu'ils doivent élire tous les ans dans
 le couvent de Zepperen, lequel général aura pouvoir de
 recevoir les vœux solennels de ceux qui voudront faire
 profession dans l'Ordre. Cette même bulle leur donne aussi
 permission d'élire dans leurs chapitres généraux des deffini-
 teurs, à la maniere des Ordres religieux, qui, conjointe-
 ment avec le général, pourront faire des réglemens pour
 le bien de la congrégation.

Les Begghards d'Anvers furent unis à cette congréga-
 tion en 1472. Dès 1228 ils étoient établis en cette ville,
 & avoient pris S^{te} Beggh pour patrone; ce qui leur fit
 donner le nom de *Begghards*. Ils s'occupoient, dans les
 commencemens de leur origine, à faire de la toile, vi-
 voient en particulier chacun de leur travail, & étoient unis
 seulement par les liens de la charité, sans avoir aucune regle;
 mais lorsque le pape Nicolas IV eut confirmé celle du troi-
 sieme Ordre de S. François en 1289, ils l'embrassèrent
 l'année suivante. Ils furent beaucoup favorisés des ducs de
 Brabant, principalement de Jean II & Jean III, qui les
 exempterent de toutes contributions & impôts. En 1425,
 ils commencerent à vivre en commun, & firent des vœux
 solennels en 1467, après avoir pris l'habit & les consti-
 tutions des Tiertiaires de Liège. Enfin, en 1472, ils fu-
 rent soumis au général de la congrégation de Zepperen,
 à laquelle ils furent unis par le pape Sixte IV. Comme le
 couvent d'Anvers est devenu dans la suite très-considé-
 rable, le nom de *Begghards*, que portoient les religieux
 qui y demeuroient, a été donné à tous les autres religieux
 de cette même congrégation, comme il conste par la bulle
 que Clément VIII donna en 1575, pour les confirmer dans
 tous leurs privilèges. *Nos igitur dilectos, filios Ministrum
 & Fratres universos congregationis Zepperensis in Belgiis
 ordinis tertiæ Regulæ S. Francisci, vulgò Begghardorum
 nuncupatos, specialibus favoribus & gratiis prosequi vo-*
lentes, &c.

Nous avons dit ci-dessus que dans la plupart des couvens de cette congrégation il y avoit plus de freres laïques que de prêtres; ce qui fut là une source de divisions, qui obligea les couvens de Midderbourg, de Louvain, de Bosleduc, & quelques autres où il y avoit un nombre suffisant de prêtres, de demander au pape Léon X la permission de s'en séparer, alléguant pour raison de leur demande l'orgueil & la présomption de ces freres laïques, qui, étant supérieurs en nombre dans les autres maisons de la congrégation, ne vouloient pas souffrir parmi eux plus de quatre ou cinq prêtres ou clercs, auxquels ils prétendoient, contre toutes sortes de bienséance & de justice, commander & imposer des lois si contraires au bon ordre & à l'honneur qui est dû à la majesté de Dieu; que, par une jalousie qui n'avoit pour fondement que leur incapacité à s'acquitter des sacrés mystères, ils les empêchoient de célébrer l'office divin: en quoi ils étoient soutenus par le général même de la congrégation. Celui-ci avoit de la condescendance pour ces freres, qui avoient trouvé le secret de le corrompre & de le mettre dans leurs intérêts. Il avoit fait une ordonnance, par laquelle il marquoit les jours que les prêtres devoient chanter l'office divin & célébrer la messe, avec défense d'y contrevenir & de recevoir plus de cinq prêtres ou clercs dans chaque maison. Pour déshonorer tout à fait son caractère de prêtre, il poussa sa complaisance pour ces mêmes freres laïques jusqu'à déposer le supérieur de la maison de Bosleduc, & l'en chasser, avec défense d'y revenir d'un an. Le pape qui, d'un autre côté, étoit averti de quelques autres différens qu'il y avoit entre les religieux du même Ordre des couvens de Liège, Cambray, Cologne, Mastricht, & autres, tant au sujet de cette ordonnance du général touchant l'office divin, qu'au sujet de la ceinture que les uns vouloient avoir de cuir & d'autres de corde, ne trouva point de meilleur expédient pour terminer tous ces différens, que celui de leur accorder leur demande, en divisant, par une bulle de l'an 1516, cette congrégation en deux, qui avoient chacune leur général. Mais Clément VIII, successeur de Léon X, voulant les réunir, ordonna que le général de cette nouvelle congrégation & le général dans celle de Zepperen renonceroient tous les deux

Rel. du tiers-Ord. de S. Fr. en Flandr. appelés Begghard. 253
à leurs offices, dans un chapitre général qui se tiendrait au
plutôt, & qu'on y élirait un autre général par les suffrages
des religieux des deux congrégations qui se réuniraient en-
semble & ne feraient plus qu'une seule congrégation, comme
avant la séparation. Il semble, selon les pères français, Bor-
don, Jean-Marie de Vernon, & quelques autres historiens
du tiers-Ordre de S. François, que le couvent de Mastricht
avait fait aussi une congrégation séparée avec quelques au-
tres, se fondant en cela sur une bulle de l'année 1401, par
laquelle Boniface IX accorda un général aux religieux &
religieuses de la ville & du diocèse d'Utrecht, qu'ils ont ap-
paremment confondue avec celle de Mastricht, qui, en la in,
est appelée *Trajectum*, comme Utrecht : *Fratribus & Sorori-*
bus Ordinis S. Francisci de pœnitentia nuncupati, in civi-
tate & diœcesi Trajectensi. Mais s'ils avaient fait réflexion
à l'époque de cette bulle, il leur aurait été facile de s'aper-
cevoir de leur erreur, puisqu'en 1401 il n'y avait point
d'évêché à Mastricht. Il est vrai que celui de Tongres (après
que cette ville eut été ruinée par les Huns) y fut transféré
par S. Servais, qui mourut en 384; mais il fut encore
transporté à Liège par S. Hubert en 721, où il est resté
jusqu'à présent, & dont il a pris le nom.

En 1621, Grégoire IV unit cette congrégation à celle de
Lombardie; mais cette union n'eut lieu que sous le ponti-
ficat d'Innocent X, en 1650. Ce pontife ayant supprimé le
général de la congrégation de Zepperen, tous les couvents
du Tiers-Ordre de S. François, dans les diocèses de Liège,
de Malines, & d'Anvers, qui la formoient, furent soumis à
la juridiction, visite, & correction du général d'Italie, &
érigés en province, sous le titre de province de Flandres.
Le père Jean Waden-Berg en fut élu premier provincial,
& assista en cette qualité au chapitre général de la congré-
gation de Lombardie, qui se tint, en 1653, dans le couvent
de S. Antoine de Padoue à Assise. L'union de ces deux con-
grégations y fut acceptée, à condition que les religieux de
la province de Flandres participeraient à tous les privilèges,
graces & exemptions dont jouissoit la congrégation de
Lombardie; qu'ils pourraient être élevés aux dignités de
cette congrégation; qu'ils auraient un provincial, un dif-

cret, & un custode; qu'ils recevroient dans la province de Flandres les constitutions d'Italie, principalement celles qui avoient été reçues dans le chapitre de Rome, & approuvées par le pape Urbain VIII, & celles de Boulogne, qui avoient été approuvées par Innocent X; qu'ils quitteroient leurs anciens habits, & qu'à l'avenir ils feroient vêtus d'une maniere uniforme; savoir, d'une robe grise, un capuce avec une mozette en pointe pardevant & par derriere, & un manteau, & qu'ils ne porteroient de chapeaux que quand ils iroient en campagne; qu'ils auroient un commissaire général, auquel on auroit recours par appel du provincial; que le général ne pourroit rien décider sur ce qui concernoit la province, qu'après avoir écouté le provincial & les deffiniteurs; qu'il pourroit y faire la visite une fois en six ans, & qu'à son défaut il en donneroit commission, ou à son commissaire, ou à un autre religieux national, auquel il donneroit aussi pouvoir de présider au chapitre; qu'il ne pourroit faire venir aucun religieux en Italie, contre la volonté du provincial; & qu'enfin les religieux de Flandres pourroient avoir des conservateurs en vertu de leurs privilèges apostoliques. Cette province n'a présentement que dix ou douze couvens, dont les principaux sont ceux d'Anvers, de Bruxelles, de Mastricht, d'Housgard, & de Louvain, où ils ont un collège.

Il y a eu aussi en Flandres une congrégation particuliere de religieux & religieuses du tiers - Ordre de S. François, composée des couvens situés dans les provinces d'Artois, de Hainaut, & du diocèse de Théroüane; les principaux étoient S. Omer, Furnes, Nieuport, Ypres, Bergues, Dixmude, & Properingue. Le pape Jean XXII approuva leurs statuts en 1413; la formule de leur profession y étoit énoncée; ils y promettoient, entre autres choses, obéissance au pape: mais il ne reste plus aucun couvent de ces religieux en ces quartiers; il n'y a que ceux des religieuses qui ont subsisté: ils sont en grand nombre, & se multiplient tous les jours.

Francisc. Bordon, *chronolog. FF. & Soror.* 3. Ord. S. Francisc. Joan. Mar. Vernon, *Annal. ejusd. Ordinis.* Elzeart de Dombes, *Académie de perfection, & Mémoires manuscrits.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 354

LECTURE 1

1.1

1.2

25

en Espagne sans Manteau.

de Prilly f

CHAPITRE XXXIV.

*Religieux Pénitens du tiers - Ordre de S. François en
Allemagne.*

JEAN-BAPTISTE GRAMAY, vicaire apostolique en Allemagne, primat d'Afrique, conseiller & aumônier de l'empereur Mathias, étant disciple de S. François & sectateur de la troisième règle, ne put voir sans douleur une infinité de couvens de cet Ordre en ces quartiers-là entièrement ruinés & abandonnés, ou habités par des religieux qui ne connoissoient aucune observance régulière, & ignoroient même leur règle. Il écrivit donc, en 1612, au R. P. Antoine de Sillis, général de cet Ordre en Italie, pour l'exhorter à recouvrer les couvens d'Allemagne, & à les réduire sous son obéissance, l'assurant qu'ils étoient au nombre de plus de deux cents, que l'on pourroit aisément réunir à la congrégation de Lombardie; mais soit que ce général ne s'en voulût pas embarrasser, soit qu'il y trouvât de la difficulté, les lettres du vicaire apostolique furent sans effet. Le révérend pere François Guastamigle, l'un des successeurs du pere Antoine de Sillis, reçut le même avis de la part de Michel-Adolphe, comte d'Athlan, qui lui écrivit à ce sujet en 1626, lui promettant d'employer son crédit pour faire réussir cette affaire. Ce général, mieux intentionné que l'autre, ou au moins plus vigilant, envoya une procuration au vicaire apostolique d'Allemagne, pour faire la recherche & la réunion de ces monastères; mais les guerres & la mort de ces personnes bien intentionnées empêcherent le succès de ces bons dessein, & la plupart des lieux où ces monastères étoient situés sont demeurés ensevelis dans l'oubli. Denis le Chartreux, dans ses commentaires sur la troisième règle de S. François, observe, entre autres choses, que les tiers-religieux de ces quartiers-là avoient ajouté, par la permission du S. siège, les vœux essentiels à leur profession ordinaire. Il conclut qu'ils étoient véritablement religieux; il entend parler spécialement des congrégations de Bohême, de Hongrie, & du Rhin, qui

comprenoient l'électorat de Cologne & les environs de Westphalie. Ces religieux de la province du Rhin étoient autrefois unis sous un même chef, & eurent pour premier général le pere Barthelemi d'Ostegen. Le pere François Bordon dit qu'en 1655, quatre monasteres de l'électorat de Cologne, en vertu du pouvoir qu'ils en avoient reçu de Joseph de San Felice, archevêque de Cozenza, nonce apostolique aux quartiers du Rhin & de l'Allemagne inférieure, tinrent un chapitre le 15 juin 1655, dans le couvent de S. Nicolas de Christ, proche Terdich, où ils élurent pour provincial le pere Servais; mais qu'ayant refusé cette dignité, on élut Jean Corad de Huls, & que, dans ce chapitre, ces religieux, pour suivre l'exemple de la congrégation de Zepperen, prirent la résolution de s'unir à la congrégation d'Italie. Cet auteur dit avoir eu en main l'acte de ce chapitre, où cette résolution avoit été prise; mais que l'union ne fut pas faite.

Le pere Jean-Marie de Vernon, dans ses annales du tiers-Ordre de S. François, dit que la congrégation ou province de Strasbourg, qui comprenoit l'Alsace & les dioceses de Strasbourg, de Basle, & de Constance, étoit autrefois unie à la congrégation d'Italie, & dépendoit de son général. Il se fonde apparemment, mais mal à propos, sur ce que le pere Henri d'Ungaro, natif de Constance, a été général de la congrégation d'Italie en 1475; car s'il y a eu en Italie un général allemand de nation & de la ville de Constance, on ne doit pas en conclure que tous les couvens du tiers-Ordre, dans le diocese de Constance, & dans ceux de Basle & de Strasbourg, fussent unis à la congrégation d'Italie, d'autant plus qu'il est fort facile de prouver le contraire, tant par les écrits du pere Bordon, qui, étant de cette congrégation, n'auroit pas manqué de parler de cette union dans son Histoire chronologique du troisième Ordre, que par une bulle du pape Innocent VIII, de 1492, adressée aux évêques de Strasbourg, de Basle, & de Constance, pour terminer les différens qui étoient entre les religieux & les religieuses de cet Ordre dans leurs dioceses, qui n'avoient pas voulu reconnoître pour vicaire général & pour visiteur le pere Henri Bucfuss de Delphot, religieux du même Ordre, qui avoit obtenu de ce pontife une bulle qui l'établissoit vicaire général, en attendant

Attendant qu'on tint un chapitre général, dans lequel on en éliroit un. La raison que les religieux & les religieuses apportoit pour ne pas reconnoître ce visiteur, étoit que la bulle qu'il avoit obtenue étoit subreptice, puisque les religieux & les religieuses de cet Ordre devoient être soumis aux généraux & provinciaux des freres mineurs, en vertu des bulles de Sixte IV & d'Innocent IV : de qu'ils n'auroient pas allégué, s'ils avoient été unis à la congrégation d'Italie. Quoi qu'il en soit, tous les couvens du tiers - Ordre de S. François qui étoient dans ces dioceses, étant tombés entre les mains des hérétiques, ont été entièrement ruinés, à l'exception de ceux des religieuses, que ces ennemis de la religion ont tolérés, par raison de politique & d'intérêt.

Quant aux provinces de Magdebourg ou de Saxe, & autres en Allemagne qui ont été infectées d'hérésie, les couvens du tiers-Ordre y ont eu le même sort, aussi bien que dans la Hollande & la Zélande, où ils formoient une congrégation gouvernée par un général. Il y en avoit trente-six en Irlande; dont il ne reste plus que le souvenir, sans parler de ceux des religieuses. Leur nombre étoit aussi très-considérable en Angleterre. Les religieux qui subsistent encore en Allemagne sont habillés de noir; mais je ne sais quelle est la forme de leur habillement.

Francisc. Bordon, *Chronolog. Frat. & Soror.* 3. Ord. S. Francisc. Joan. Mar. Vernon, *Annal. ejusd. Ord. & Luc Wading, Annal. Minor. tom. V & VI, in Regist. Pontif.*

CHAPITRE XXXV.

Des Religieux Pénitens du tiers-Ordre de S. François de la régulière observance en Espagne.

IL y avoit autrefois en Espagne deux congrégations de religieux du tiers - Ordre de S. François; l'une s'étendoit dans le royaume de Grenade & l'Andalousie; l'autre dans les royaumes de Castille, de Léon, & de Galice. Ces religieux y avoient des monasteres dès le commencement du quin-

zieme siecle. Les bulles que l'anti-pape Benoît XIII, reconnu pour légitime en ces royaumes, accorda à cet Ordre, en sont des preuves si authentiques, qu'elles ne permettent pas d'en douter, puisqu'il s'en trouve une du 15 septembre 1403, par laquelle, entre plusieurs graces & privilèges qu'il accorda aux religieux des couvens de S^{te}. Catherine de Montefaro & de S^{te}. Marie de Cauthero, au diocese de Compostelle, il les exempta des décimes & de tous impôts. Il confirma, par une autre du 10 octobre de la même année, la donation que l'évêque d'Astorga leur avoit faite de l'église de Notre-Dame de Val, avec quelques domaines situés dans la vallée de Lazaro & autres qui appartenôient à son église, & dépendoient de la menſe épiscopale. Par une autre, il permit aux religieux de cet Ordre de réciter l'office selon l'usage de l'église romaine, approuva la donation qui leur avoit été faite de l'église de Notre - Dame del Soto, au diocese de Zamorra. Il recommanda aux charités des fideles le bâtiment de l'église de S. Julien-du-Mont qu'ils faisoient construire dans le diocese de Léon, & leur accorda encore d'autres graces par ces bulles, dans lesquelles il est quelquefois fait mention du général des religieux du tiers-Ordre de la pénitence, qui par conséquent étoit déjà établi dans ces royaumes.

Ils ne commencerent cependant à s'unir ensemble, sous le gouvernement d'un seul supérieur général de leur Ordre, que sous le pontificat de Martin V, qui, en 1423, leur accorda un visiteur général dans les royaumes de Grenade & d'Andalousie. Cette congrégation fut jointe, en 1442, à une autre des royaumes de Castille, Léon, & Galice, par une bulle d'Eugene IV, qui approuva aussi des statuts dressés dans le chapitre général. Ces congrégations ayant été soumises quelque temps à des supérieurs généraux du tiers-Ordre, qui dépendoient immédiatement du S. Siège, les généraux & les provinciaux des freres mineurs de l'observance & des conventuels voulurent les inquiéter, pour les soumettre à leur juridiction; mais les peres Loup de Bolanos & Antoine de Tablade, généraux du tiers-Ordre, chacun dans leur triennal, défendirent si bien leur droit en cour de Rome, qu'ils les firent condamner, les premiers par une sentence

contradictoire rendue sous le pontificat de Jules II en 1508, & les seconds par une bulle de Clément VII, de 1526, par laquelle ce pontife confirma non seulement le général du tiers - Ordre en Espagne, le déclarant indépendant de toute autre personne que du souverain pontife, mais même confirma les nouveaux réglemens en forme de constitutions, qui avoient été faits pour ces religieux, voulant qu'ils servissent à l'avenir de regle aux religieux de cet Ordre, tant en Espagne qu'en Portugal. Il ordonna que, dans le premier chapitre général qui se tiendrait, on dresseroit trois regles séparées, la premiere pour les religieux, la seconde pour les religieuses, & la troisieme pour les séculiers de l'un & de l'autre sexe. Il approuva & confirma dès lors ces trois regles.

La premiere regle qui fut dressée pour les religieux a pour titre : *Regula & vita Fratrum sacri Ordinis de Pœnitentia Regularis Observantiæ Seraphici Patris nostri Francisci*. Elle contient dix chapitres, tirés en partie de la regle de Nicolas IV, & en partie de celle de Léon X. Dans le premier de ces chapitres, il est parlé des promesses auxquelles doivent s'engager ceux qui veulent entrer dans l'Ordre, qui sont d'obéir au souverain pontife, de vivre en chasteté, sans propre, & sous l'obéissance de leurs supérieurs. Le second traite des conditions qu'ils doivent avoir pour être reçus, & de la maniere qu'ils doivent passer leur noviciat. 1°. Ils doivent être fideles, catholiques, non suspects d'hérésie, ni engagés dans le mariage, sains de corps, nés de légitime mariage, de condition libre, exempts de dettes & suffisamment instruits des lettres humaines. 2°. Ils ne pourront étudier pendant le temps de leur noviciat, & ne s'occuperont pendant ce temps-là qu'à la lecture des livres spirituels & à l'oraison. Ils ne seront point non plus admis au chapitre, ne seront point envoyés aux Ordres, ni ne pourront pas entendre les confessions, s'ils sont prêtres; & après l'année de probation, ils seront admis à la profession. Le troisieme détermine la forme & la couleur de l'habit de la maniere suivante. Tous les religieux, tant clercs que laïques, auront une robe de drap vil, d'une laine naturellement noire, sans être teinte; le capuce, de même couleur, sera pointu devant & derriere,

fait en forme de croix, n'excédant point la ceinture par derrière, & descendant pardevant jusqu'à l'estomac. Ils auront pour ceinture une corde : le manteau, de même couleur que la robe, sera d'une demi-palme plus court, & n'aura point de plis vers le cou ; pour chaussure, ils auront des souliers, & il sera permis d'avoir des sandales à ceux qui en voudront porter, & d'avoir aussi sous l'habit des tuniques & tunicelles de laine blanche. Le chapitre quatrième regarde l'office divin, que les clercs doivent réciter selon l'usage de l'église romaine ; & à l'égard des frères laïques, on leur prescrit certain nombre de *Pater* & d'*Ave*, tant pour leur office ordinaire, que pour celui de la *S^{te}* Vierge & des défunts. Les heures auxquelles on doit observer le silence, tant à l'église qu'au réfectoire, au dortoir & au cloître, y sont aussi marquées, aussi bien que le privilège qu'ils ont d'être pourvus, & retenir, avec la permission du général, tous bénéfices qui peuvent être possédés par des clercs séculiers, pourvu qu'ils ne soient pas conventuels.

Il est porté, tant par la règle de Nicolas IV, que par celle de Léon X, que les frères & sœurs du tiers-Ordre de S. François doivent s'abstenir de manger de la viande en tout temps ; les lundis, mercredis ; vendredis, & samedis, & que depuis la fête de tous les Saints jusqu'à Pâques, ils jeûneront les mercredis, & tous les jours depuis la fête de S. Martin jusqu'à Noël, outre les vendredis de l'année & les jeûnes ordonnés par l'Eglise. Mais par le cinquième chapitre de cette règle, l'abstinence du lundi est retranchée, & ils ne doivent jeûner que depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël, tous les vendredis de l'année & les mercredis depuis la fête de S. Martin jusqu'à Pâques, outre les jeûnes ordonnés par l'Eglise & la veille de la fête de S. François. Ils doivent aussi prendre la discipline les mercredis & vendredis de l'Avent, & les lundis, mercredis, & vendredis du Carême. Le sixième chapitre concerne les prédicateurs & confesseurs qui ne peuvent exercer ces offices qu'avec la permission du général. La charité y est aussi recommandée envers ceux qui viennent demander l'hospitalité. Les frères qui vont en campagne doivent, selon ce même chapitre, demander l'aumône. Ils ne peuvent être envoyés loin sans la permission du

Religieux du Tiers ordre de S.^t François
en Espagne avec le Manteau.

de Poilly f.
26

général, & ils ne doivent point disputer entre eux dans le chemin ; mais il faut qu'ils fassent paroître beaucoup de douceur & d'humilité, & ils ne doivent point faire difficulté de manger ce qu'on leur présentera.

La charité qu'on doit exercer envers les malades est recommandée dans le septieme chapitre, où sont aussi marqués les suffrages qu'on doit dire pour les défunts. Le huitieme prescrit la maniere de tenir les chapitres généraux, & de procéder à l'élection d'un général. Ces chapitres doivent se tenir tous les trois ans, le dimanche avant la fête de S. Jean, devant la porte Latine, dans le couvent de Notre-Dame du Val, au diocèse d'Astorga, ou dans quelque autre désigné par le chapitre général. Chaque ministre doit nommer son vicaire, pour gouverner en son absence. Ils peuvent exercer leur office pendant trois ans, aussi bien que le général, qui, pendant son triennal, doit visiter chaque couvent, peut envoyer les religieux d'une maison à une autre, punir ceux qui se trouveroient en faute ; & chasser de l'Ordre les incorrigibles, avec l'avis & le consentement des religieux de la maison. Enfin le dixieme impose encore aux religieux des obligations particulieres, telles que les suivantes. Ils ne doivent point entrer dans les monasteres des religieuses sans la permission du général. Ils doivent s'éloigner de la cour des princes, où se trouvent les molleses de ce monde, & n'assister en aucun temps aux danfes, jeux, comédies, & spectacles. Chaque jour au soir ils doivent s'examiner s'ils n'ont point fait de jurement ou proféré quelque mensonge, & pour chacun ils doivent dire trois fois le *Pater*. Ils sont tenus d'obéir à leurs supérieurs en tout ce qui n'est point contraire à la regle, laquelle n'oblige ni à péché mortel ni véniel. Les religieux néanmoins sont obligés de faire les pénitences à eux imposées, lorsqu'ils en sont requis ; & lorsqu'ils reconnoissent qu'ils ne peuvent observer la regle, ils doivent avoir recours au général, auquel il appartient de l'interpréter ; de dispenser des jeûnes & des abstinences, & même du vœu de pauvreté, tant en particulier qu'en commun ; en sorte qu'il peut permettre à un religieux de retenir pendant toute sa vie, ou pendant un temps seulement, ce qui lui aura été accordé.

Voilà ce que contient en substance cette regle, qui paroît avoir été plutôt tirée de celle de Léon X, que de celle de Nicolas IV, & dressée sur les réglemens qui avoient été approuvés par le pape Clément VII, & qui sont énoncés dans sa bulle de 1526, par laquelle il ordonne que cette regle sera suivie à l'avenir par les religieux d'Espagne & de Portugal, qui, s'y étant soumis, la firent confirmer dans la suite par le pape Grégoire XIII. Ces religieux d'Espagne eurent toujours un général jusqu'en 1568, que Pie V, ayant soumis tous les religieux du tiers-Ordre, en quelque part qu'ils fussent, à la juridiction du général & des provinciaux des mineurs de l'observance, ils obéirent au souverain pontife. Mais les peres de l'observance voulant, en conséquence de l'ordonnance de ce S. pape, s'emparer en Espagne des couvens qui appartenoint aux religieux du tiers-Ordre, & les contraindre à faire profession du premier Ordre, ce pontife donna un bref la même année, adressé à son nonce, par lequel il déclaroit que son intention n'avoit pas été de supprimer le troisieme Ordre de S. François en Espagne, mais seulement de le réformer. Cette déclaration n'empêcha pas les peres de l'observance de s'emparer de quelques-unes de leurs maisons, principalement de celles de Séville, & de faire leur possible pour les détruire, en leur défendant de recevoir dans la suite aucuns novices. Le général françois de Toulouse leva cette défense en 1592, à condition qu'ils ne pourroient plus répéter le couvent de Séville, que les peres de l'observance avoient usurpé; & sur ce que les visiteurs qu'ils envoioient dans les maisons du tiers-Ordre, principalement dans la province d'Andalousie, emportoient les titres & papiers concernant cette province, le cardinal Verallo, pour lors protecteur des Ordres de S. François, ordonna, en 1613, que les visiteurs de l'observance ne pourroient à l'avenir tirer aucuns papiers des archives des peres du tiers-Ordre. Ces violences, qui avoient obligé, dès l'année précédente, le provincial de cet Ordre de la province d'Andalousie, Jérôme de Goma, avec quelques-uns des principaux de sa province, d'écrire au général qui étoit à Rome, pour se plaindre des torts qu'ils avoient reçus de la part des religieux de l'observance, qui leur avoient enlevé les cou-

vans de Notre - Dame du Val de Séville, de S^{te}. Marie de Mahoda, & de S. Jacques de Mont-Calbo, & quelques maisons qu'ils avoient à Salamanque, avec quatre bibliothèques qui appartenoient à des religieux particuliers, les obligerent enfin à lui déclarer que, pour ces raisons & pour d'autres, ils prétendoient se soustraire à sa juridiction, & s'unir aux peres du tiers-Ordre de la congrégation d'Italie, & que pour cet effet ils feroient les poursuites nécessaires, afin d'en obtenir la permission du S. siège.

Cette union néanmoins ne se fit pas, & les différens que ces tiers-Ordres d'Espagne avoient avec les religieux de l'observance furent terminés par la prudence des généraux de l'Ordre de S. François, auxquels ces peres ont toujours été soumis jusqu'à présent, depuis la suppression du général de leur corps. Ils ont deux provinces, dont l'une est sous le nom d'Andalousie, & l'autre sous celui de Galice : la couleur de leur habillement fut changée par le cardinal Ma-thei (protecteur des trois Ordres de S. François), qui, pour terminer leurs différens avec les minimes à ce sujet, ordonna, par un décret, que la couleur de leur drap seroit un peu plus claire que celle des minimes, & que pour cet effet, de cinq livres de laine, il y en auroit quatre naturellement noires & une naturellement blanche. Ce décret fut confirmé en 1595 par une bulle de Clément VIII, & dans la suite par une autre de Paul V, qui ordonna l'exécution de ce décret en France & en Espagne.

Ces religieux portent pour armes tiercé en pale au premier d'argent aux cinq plaies de notre Seigneur, d'où sort du sang, au second de gueules au sceptre d'or surmonté d'une fleur de lis; & au troisième les armes de France, qui sont d'azur à trois fleurs de lis d'or 2 & 1, l'écu timbré d'une couronne ducal, entrelassée d'une couronne d'épines, & pour devise ces mots : *Pœnitentia coronat.*

Francisc. Bordon, *Chronol. FF. & Soror.* 3, *Ord. S. Francisc.* Anton. Dehhis, *Studia orig. provectum atque complementum* 3. *Ord. S. Francisci concernentia.* Joann. Mr. Vermon, *Annal. ejusdem Ordinis.* Lud. Wading. *Annal. minorum, tom. V. in regist. Pontif. & Regul. & vit. Frat. sacri Ordinis de Pœnitentia.*

CHAPITRE XXXVI.

Des Religieux Pénitens du tiers-Ordre de S. François de la régulière Observance en Portugal.

A peine S. François eut-il établi son troisième Ordre en Italie, que le bruit de la sainteté de cet établissement s'étant répandu jusques dans le royaume de Portugal, plusieurs personnes, animées d'un saint zèle pour la pénitence, & excitées par l'exemple du roi Sanche II, en firent profession. On trouve une bulle de Grégoire IX de 1232, qui permet aux tertiaires de ce royaume & à ceux d'Espagne d'assister à l'office divin dans un temps d'interdit. En 1314, quelques femmes séculières de cet Ordre ayant voulu vivre en commun dans une maison proche les murs de Lisbonne, où elles se retirèrent, obtinrent du S. siège quelques privilèges, & furent beaucoup favorisées par les rois de Portugal, qui, édifiés de leur piété, les prirent sous leur protection. Il y avoit parmi elles une S^{te}. femme, nommée Marguerite de Christ, qui étoit en si grande réputation de sainteté; qu'on donna à cause d'elle à cette maison le nom de *Celle de Christ*. Quelques frères du même Ordre voulurent aussi, à leur imitation, vivre en commun; mais ils ne faisoient point de vœux solennels, & l'observance régulière ne fut introduite dans ce royaume qu'en 1444, sous le regne d'Alphonse V, par deux religieux de la province de Lyon, qui, étant arrivés en 1443, s'arrêtèrent dans le bourg de Caria, au diocèse de Lamego. Un tertiaire de ce lieu, nommé Pierre Gilles, leur donna une métairie qui lui appartenoit, proche de ce bourg, située dans un lieu très-agréable, communément appelé *Paffos*. Ce fait est attesté par les lettres de Jean, évêque de Viseu, du 28 juin 1444, qui, suivant le pouvoir qu'il en avoit reçu du pape Eugène IV, donna permission à ces religieux d'y bâtir une église. Elle fut achevée en 1445, & la première messe y fut célébrée le 17 septembre de la même année. Ils accommodèrent la maison qui étoit dans cette métairie en forme de couvent; ils reçurent ensuite
des

des novices qu'ils envoyèrent en France, dans la province de Lyon, pour y être élevés dans la pratique des observances régulières, & les peres de cette province leur envoyèrent d'autres religieux, afin qu'ils fussent en nombre suffisant pour célébrer les SS. offices & observer la discipline régulière. La sainteté de ces premiers religieux leur fit donner le nom de *Bons-hommes de Caria*, qui est resté jusqu'à présent à ceux qui demeurent dans ce lieu, où l'on a bâti dans la suite une grande église, avec un couvent fort ample, dont les bâtimens furent achevés en 1655. Le nombre des religieux augmentant, ils firent un nouvel établissement en 1447 à Villarès, diocèse de Lamego, dans un lieu que leur laissa S. Gonzales, du tiers-Ordre séculier, qui y avoit fait bâtir une petite église, sous le nom de Notre-Dame de Villarès, laquelle a été aussi changée dans la suite en une grande église, achevée en 1648.

Plus de vingt années s'écoulerent sans qu'on leur offrit de nouveaux établissemens, & ce ne fut qu'en 1470 qu'ils entrèrent dans l'hermitage de S^{te}. Catherine, proche le bourg de Scalabitano, appelé communément Santaren, au Val de Mouros, dans le diocèse de Lisbonne. Dès 1422 il avoit été habité par des tiertiaires séculiers, qui y avoient bâti quelques logemens, où ils vivoient en commun; mais l'ayant abandonné, le roi Alphonse V le donna aux religieux du même Ordre, à condition qu'ils en feroient leur chef d'Ordre en ce royaume, & qu'ils y tiendroient leurs chapitres provinciaux; ce qu'ils ont observé jusqu'en 1595, qu'ils obtinrent un couvent dans la ville de Lisbonne. Les supérieurs de celui de S^{te}. Catherine, proche Santaren, ont eu pendant un temps le titre de ministres provinciaux, & ensuite de ministres locaux jusqu'en 1626, que, dans le chapitre provincial, tenu à Lisbonne, il fut ordonné que les supérieurs de la maison de Santaren ne s'appelleroient plus ministres locaux, mais présidens; ce qui dura jusqu'en 1633, qu'on leur donna le nom de recteurs, à cause qu'on érigea cette maison en collège, où l'on enseigne encore à présent la Philosophie & la Théologie.

Ces religieux ne firent point d'autres progrès pendant près de soixante & six ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1557, qu'ils

eurent un quatrieme couvent, sous le titre de S. François; dans le bourg de Vimiero, au diocese d'Evora. Ils en eurent un autre en 1564, dans celui de Guarda; sur le mont de Crestados, proche Belmont. L'église de ce monastere fut dédiée sous le nom de Notre-Dame de Pitié. Les religieuses du même Ordre, du monastere de Viana, dans l'évêché d'Evora, qui s'étoient soumises à la juridiction de ces peres dès 1554, étant toutes décédées, ils prirent possession de ce couvent en 1580; & l'année suivante, on leur en donna encore à Pesquiera, au diocese de Lamego. Ils firent un autre établissement à Erra en 1582, au diocese d'Evora, & ils obtinrent en 1584 un collège à Conimbre, qui avoit été d'abord fondé pour douze clerics séculiers par un évêque de Miranda; mais lorsqu'on eut transféré l'université dans un autre quartier de la ville assez éloigné de ce collège, les écoliers l'abandonnerent pour aller dans un autre, que le roi de Portugal & l'évêque de Conimbre fonderent proche l'université. Les héritiers de l'évêque de Miranda étant administrateurs de celui qu'il avoit fondé, & qui avoit été abandonné, celui à qui ce droit appartenoit ayant cédé ce collège à un de ses créanciers; celui-ci le laissa aux religieux du tiers-Ordre. Mais les héritiers de cet administrateur leur suscitèrent à ce sujet un procès qui ne fut terminé qu'en 1632, lorsqu'Henri de Borgia, l'un de ces héritiers, & qui avoit continué le procès, renonçant au monde, prit l'habit de ces religieux dans le même collège, & fit profession, quoique dans un âge avancé.

Enfin, en 1595, un bourgeois de Lisbonne leur donna une petite chapelle qu'il avoit fait bâtir proche les murs de cette ville, & y joignit quelques maisons qu'il avoit aux environs. Mais les peres de l'observance s'opposèrent à leur établissement, & leur intentèrent un procès qui fut enfin terminé en faveur des religieux du tiers-Ordre, par le cardinal Albert d'Autriche, pour lors viceroi, & par le nonce du pape. Ils prirent possession de cette chapelle & des maisons qui leur avoient été données le 4 octobre 1595, & y bâtirent un couvent fort pauvre; mais, en 1615, ils jetèrent les fondemens d'une église qui, par sa grandeur, la beauté de son édifice, la richesse de ses ornemens, les do-

tures & les peintures exquisés dont elle est remplie, est devenue une des plus considérables de la ville. Elle fut bâtie en partie par la libéralité de dom Jean - Emmanuel, premierement évêque de Viseu, ensuite de Conimbre, & enfin archevêque de Lisbonne & vice - roi de Portugal, qui y choisit sa sépulture & celle de sa famille. Cette église est accompagnée d'un couvent qui est aussi très-magnifique, & capable de loger cent religieux. On admire sur-tout le réfectoire, qui, par sa grandeur & sa beauté, surpasse ceux des autres monasteres de la ville. La chapelle où s'assemblent les séculiers du même Ordre pour leurs exercices de piété, & qui est attachée à l'église, peut passer elle-même pour une très-belle église, ayant six chapelles, outre le maître autel : on est ébloui, en y entrant, par l'éclat de l'or qui brille de toutes parts. Les tableaux des meilleurs maîtres dont elle est ornée sont d'un très - grand prix. A côté de cette chapelle il y a un hôpital où les pauvres tiersitaires sont entretenus aux dépens de leur congrégation séculière, dont le supérieur est toujours une personne des plus distinguées de la ville.

La réputation de ces religieux augmentant tous les jours, ils passerent en Afrique en 1603, & bâtirent un couvent à Loanda, dans le royaume d'Angola : ce couvent fut ruiné lorsque les hollandois s'emparerent de ce royaume en 1641. Mais les portugais en ayant chassé les hollandois, les religieux du tiers-Ordre firent rebâtir ce couvent, & l'augmenterent considérablement. Ils firent encore d'autres établissemens en Portugal, comme à Santaren, où l'on transféra une partie des religieux qui demeuroient dans l'hermitage de S^{te}. Catherine, proche ce bourg, à Silvès, à Mogadouro, à Monchique, à Arrocolos, & Almadouar. Ils n'obtinrent ce dernier qu'en 1680, & n'y dirent la messe qu'en 1683, après que les bâtimens du couvent & de l'église eurent été achevés. Il y a aussi deux monasteres de religieuses du même Ordre, soumis à leur juridiction, l'un à Almeida, & l'autre à Aveiro. Quoique le couvent de Lisbonne ne soit que le dixieme dans l'ordre des fondations, néanmoins sa situation dans la ville capitale du royaume, sa grandeur & sa magnifi-

cence l'ont fait regarder comme le chef de cet Ordre en ce Royaume, & depuis 1598 les chapitres provinciaux y ont toujours été célébrés.

Ces religieux furent d'abord soumis au général du tiers-Ordre en Espagne, qui leur envoyoit des commissaires généraux ; ils eurent aussi d'abord des provinciaux ; mais ils ne commencerent à avoir des diffiniteurs. qu'en 1586, dans le chapitre qui se tint à St^e. Catherine, proche Santaren, où le pere André de la Piété ayant été élu provincial, on lui donna deux diffiniteurs. Dans celui qui se tint à Pesquiera en 1595, on élut le pere Paul de Maya, avec quatre diffiniteurs ; & en 1626, ils eurent aussi un custode, ce qui a continué jusqu'à présent. Philippe II, roi d'Espagne & de Portugal, à la sollicitation des peres de l'observance, qui vouloient faire supprimer ces religieux du tiers-Ordre, envoya, avec le consentement du pape Sixte V, vers 1587, le pere Guillaume de la Passion, de l'Ordre de Circaux & de la congrégation de S. Bernard, pour faire la visite de leurs couvens, & réformer leur province ; mais bien loin d'y trouver des abus, il ne trouva au contraire que des sujets d'édification, & rendit témoignage de leur exacte pauvreté, de leur humilité, de leurs pénitences & mortifications, & de leur assiduité à la priere & à l'oraison ; ce qui arrêta toutes les poursuites des observans, & convainquit le roi de leurs mauvaises intentions & de l'injustice de leur demande.

Ils commencerent, en 1610, à avoir pour commissaire général un religieux du premier Ordre & de l'observance. De temps en temps ils eurent pour visiteurs des capucins ; mais la guerre qui s'alluma entre l'Espagne & le Portugal, les empêchant d'avoir recours au général qui étoit Castillan, le roi de Portugal ordonna qu'ils éliroient pour commissaire général un religieux national : en conséquence de cet ordre, ils choisirent le pere Martin du Rosaire, capucin. Cette élection causa du trouble dans cette province : ce nouveau commissaire ayant voulu le gouverner contre les regles & l'esprit du troisieme Ordre, les religieux eurent recours au roi, qui, après avoir consulté des docteurs & des jurisconsultes, prescrivit au commissaire, en 1647, la maniere dont

il devoit agir dans l'exercice de sa charge. Ce commissaire nomma pour visiteur le pere Benoît de S. Georges, aussi capucin. Le temps du chapitre approchant, il déposa les supérieurs qui n'étoient pas dans ses intérêts, sous prétexte qu'ils ne pouvoient pas avoir voix, & en ayant établi d'autres plus conformes à son génie, il convoqua le chapitre le 18 décembre 1649, & fit élire un provincial tel qu'il le souhaitoit.

Le pere Ferdinand de Camera, qui avoit autrefois exercé cette charge, pour remédier à ces abus, entreprit le voyage de Rome, & y fit casser les élections faites au chapitre. Le pape Innocent X, de sa propre autorité, le nomma provincial par un bref de 1650, & institua aussi des diffiniteurs & un custode. Le chapitre tenu en 1657 ne fut pas encore pacifié; le pere Matthieu de S. François, nommé à l'évêché d'Angola, y fut élu; mais quinze vocaux qui n'avoient pas voulu assister à cette élection, en appelèrent à Rome, où la congrégation des réguliers ayant pris connoissance de cette affaire, cassa ce chapitre & déclara nulles les élections qui y avoient été faites: néanmoins, pour le bien de la paix, elle confirma le pere Matthieu dans l'office de provincial. Le décret en ayant été expédié & adressé à certains juges, afin qu'ils le fissent exécuter, on assembla de nouveau le chapitre au mois de juin 1659; mais bien loin de se soumettre à ce décret, il déclara que le pere Matthieu, qui avoit été confirmé par la congrégation des réguliers, avoit encouru l'excommunication portée par la bulle *in cœna Domini*, & par conséquent qu'il ne pouvoit être provincial; c'est pourquoi on élut pour vicaire provincial le pere Emmanuel de la Trinité. Le pere Matthieu eut encore recours à Rome, où, après deux ans de contestations, il fut confirmé dans sa charge, qu'il exerça jusqu'en 1661. Ces religieux commencerent à avoir, pour visiteurs, des religieux du tiers-Ordre en 1663. Ils assistent aux chapitres généraux de tout l'Ordre de S. François, & dans quelques-uns de ces chapitres on leur a accordé des diffiniteurs généraux. Les emplois qu'ils ont eus dans le Royaume font connoître l'estime où ils sont, puisqu'il y en a plusieurs qui ont été censeurs du S. office, examinateurs des Ordres militaires, & qu'il y en a toujours un qui est cha-

pelain de la flotte royale. Quelques-uns ont été élevés à l'épiscopat, tels que le pere André de Torquemada, le pere Paul de l'Etoile, & le pere Matthieu de S. François; ils ont eu aussi parmi eux plusieurs écrivains célèbres. Leurs premieres constitutions furent dressées en 1520, & furent réformées dans le chapitre qui se tint en 1645. Le pere Jean de Meirinerio, général de l'Ordre de S. François, ordonna qu'elles seroient observées dans la province, & que celles qui avoient été imprimées en 1636 seroient supprimées, comme ayant été faites sans le consentement de toute la province. Ces nouvelles constitutions furent reçues & confirmées dans le chapitre tenu en 1648. Quant à leur habillement, il est semblable à celui des religieux d'Espagne.

Mémoires envoyés de Portugal.

CHAPITRE XXXVII.

Des religieux pénitens du tiers-Ordre de S. François de l'étroite observance & congregation de France, avec la vie du révérend pere Vincent Musart, leur réformateur.

LA France, qui a toujours été le centre de la véritable piété & dévotion, est le premier état qui ait reçu favorablement le troisieme Ordre régulier de S. François, puisque le premier monastere de ce même Ordre fut fondé à Toulouse en 1287, par la piété d'un bourgeois de cette même ville, nommé Bechin. Le progrès qu'il fit en ce Royaume fut si grand, que, sur la fin du treizieme siecle, il avoit déjà plusieurs provinces qui le rendoient fort considérable, tant par le grand nombre de leurs couvens, que par le mérite de ceux qui s'y retiroient pour s'y consacrer au service de Dieu.

Les historiens de cet Ordre, qui sont tous modernes, ne font mention que de deux de ses anclennes provinces, l'une sous le titre de province d'Aquitaine; l'autre sous celui de province de Normandie, à laquelle étoit jointe la Picardie, dont le grand sceau se conserve encore dans les archives

du couvent de Picpus ; mais il y a tout lieu de croire qu'il y en avoit quelques autres dont ils n'ont jamais eu connoissance , puisque , selon les anciens titres des religieux du même Ordre en Portugal , il est constant que ce furent deux religieux de la province de Lyon qui allerent en ce Royaume en 1443 , qu'ils bâtirent le premier couvent de cet Ordre au bourg de Caria , & qu'ils envoyèrent d'abord leurs novices dans la province de Lyon , pour y être instruits des observances régulières , d'où ils firent venir aussi d'autres religieux pour les aider à faire l'établissement du couvent de Caria ; ce qui étant une preuve incontestable qu'il y avoit une province qui portoit ce nom , nous peut faire conjecturer qu'il y en avoit encore d'autres , dont nous aurions également connoissance , si , dans le temps qu'elles fleurissoient le plus en piété & en science , elles n'avoient éprouvé la rage & la fureur des hérétiques de ces derniers siècles : non contents de massacrer tous les religieux qui tomboient entre leurs mains , ils s'efforçoient , par une haine plus que barbare , d'ôter jusqu'au souvenir & aux moindres traces des temples du Seigneur ; en sorte que sans le couvent de Toulouse (dont nous venons de parler) , qui eut le bonheur d'échapper à leur fureur , on auroit ignoré son établissement dans ce Royaume : son antiquité paroît par les titres de sa fondation , & par l'original d'une bulle de Nicolas IV , donnée en 1289 , par laquelle ce pontife confirma , à la requête des religieux de ce couvent , la troisième règle , qui jusqu'alors n'avoit été confirmée que de vive voix par trois souverains pontifes ; c'est-là une des plus fortes preuves pour détruire le sentiment de ceux qui ont voulu combattre cette même antiquité.

Des contre-temps si fâcheux ayant donc entièrement aboli quelques provinces de cet Ordre , dont les titres furent ensevelis sous les ruines de leurs monastères , il n'est pas surprenant que les historiens modernes n'en aient point parlé , & se soient contentés de lui donner les deux provinces d'Aquitaine & de Normandie , qui sont les seules dans lesquelles se trouvoient encore quelques couvens , quoique sans ordre & sans régularité. Dieu , qui avoit inspiré à S. François l'établissement de cet Ordre pour le salut de plusieurs âmes ;

voulant en relever l'éclat, lui suscita *S. Vincent Mussart*, qui par sa piété rétablit cette première ferveur dont il étoit déchu, & releva les autels & les sanctuaires du Seigneur, renversés ou profanés par les ennemis de la foi.

Il naquit à Paris le 3 mars 1570, & reçut au baptême le nom de Vincent. Ses parens étoient de condition médiocre; mais assez avantagés des biens de la fortune, pour donner à leurs enfans une bonne éducation, en les mettant sous la conduite de bons maîtres, capables de les instruire des maximes du christianisme, & de leur apprendre les sciences humaines. Vincent fit les mêmes progrès dans la vertu & dans les sciences, & donna des marques sensibles de la libéralité de la nature & de la grace à son égard; avec cette différence qu'il préféroit les dons de celle-ci aux avantages de l'autre: car malgré son aptitude pour les belles lettres, par le moyen desquelles il pouvoit espérer quelque avancement dans le monde, il témoigna un si grand mépris pour ses vanités & un si grand amour pour la solitude, qu'il résolut de s'y retirer. Il en parla à son pere qui s'y opposa, non pour le détourner de son dessein, mais pour éprouver sa vocation, tâchant en même temps de lui persuader d'entrer chez les capucins nouvellement établis à Paris, dont il étoit syndic. Mais Dieu en disposa autrement.

Il reçut l'Ordre de sous-diacre des mains de l'évêque de Senlis, & se revêtit ensuite de l'habit d'hermite; il entra dans diverses confréries, comme dans celle des pénitens gris, qui étoient du tiers-Ordre de *S. François*, y étant attiré non seulement par la piété & la dévotion de ceux qui composoient cette sainte société, mais encore par l'exemple des personnes illustres qui se faisoient gloire d'y être inscrites, telles que *M. de Berulle*, qui fut ensuite cardinal & instituteur de la congrégation des prêtres de l'oratoire en France, & *M. de Marillac*, que le roi *Louis XIII* honora de la dignité de garde des sceaux.

En 1592, il fit vœu de chasteté en l'honneur de la *St^e. Vierge*, & s'engagea à réciter tous les jours son petit office. Il se proposoit en toutes choses la volonté de Dieu, dont la connoissance faisoit toute son application, persuadé qu'en s'y conformant, il ne s'écarteroit jamais du chemin de la perfection,

fection, se retirant pour cet effet dans les lieux solitaires, où il s'adonnoit à la contemplation des choses célestes, & à la pratique de la mortification & de la pénitence, auxquelles il joignoit la priere & l'oraison, afin que Dieu lui fit la grace de lui inspirer le genre de vie auquel il l'avoit destiné, pour s'en rendre digne: sachant que c'est dans la retraite que Dieu se plaît à parler au cœur de ses fideles, & à leur manifester sa sainte volonté, il en fit une sous la conduite du pere Georges, de la compagnie de Jésus, pendant laquelle il sentit un si ardent désir d'accomplir le dessein qu'il avoit projeté de faire profession du troisieme Ordre, & de le rétablir dans son premier état de ferveur & de régularité, qu'il ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu, & que ce ne fût là l'état dans lequel il devoit le servir. Il ne l'eut pas plutôt achevée, que pour ne pas perdre le fruit des graces & des bénédictions dont Dieu l'avoit prévenu dans le temps de ces exercices, il ne songea plus qu'à la solitude, dans l'espérance que Dieu lui fourniroit les moyens d'exécuter son pieux dessein: il ne tarda pas à voir l'effet de ses espérances, par la rencontre qu'il fit d'un hermite, nommé *Antoine Poupon*, qui, s'étant retiré dans un lieu solitaire, proche Paris, y vivoit avec beaucoup de réputation. Le pere Vincent s'étant joint à lui, ils établirent pour quelque temps leur demeure dans la forêt de Senar, entre Corbeil & Melun. Ils avoient là une petite chapelle, & leur logement ne consistoit que dans un chétif appenti, qu'ils sanctifioient par la pratique des vertus & par leurs prieres ferventes.

Ne se trouvant pas assez éloigné du monde en ce lieu, à cause de la proximité du grand chemin, ils allerent au Val-Adam, à quatre lieues de Paris. Sa situation au milieu d'un bois taillis, les charmes, & un pauvre hermitage qu'ils y trouverent, fut un attrait pour les y arrêter, d'autant plus que ce lieu avoit été occupé par une communauté de pauvres tertiaires, qui vivoient du travail de leurs mains. Ils eurent beaucoup de contradictions à souffrir de la part de certains chanoines réguliers à qui ce lieu appartenoit; mais leur patience triompha de la malice du Démon, qui leur suscitoit ces difficultés, afin de faire échouer leur bon dessein. Le pere Vincent étant tombé malade quelque temps après,

vint à Paris, que le roi henri IV assiégeoit; il y reçut dans la maison de son pere le soulagement à sa maladie. Il retourna donc, étant parfaitement guéri, dans sa solitude de Val-Adam, où il trouva son ancien compagnon : peu de temps après, d'autres, attirés par la sainteté de leur vie, se joignirent à eux; les premiers furent le pere François Mussart, frere du réformateur, & un jeune homme de Langres, nommé Jérôme Sequin. Cette augmentation de nouveaux disciples de la pénitence les obligea à changer de demeure; ils allerent dans l'hermitage de S. Sulpice, au diocese de Senlis, qu'ils trouverent plus propre au dessein qu'ils avoient de vivre en commun dans une solitude : mais les contradictions qu'ils reçurent encore en ce lieu, les obligerent de le quitter pour aller à Franconville Sous-Bois, diocese de Beauvais, à six lieues de Paris: M. d'O, seigneur de ce lieu, de S. Martin du Tertre & de Baillet, gentilhomme d'une grande piété, les reçut favorablement, & leur donna une chapelle, sous le titre de S. Jacques du Vivier, qui se trouvoit près de son château, avec un petit logement à côté; ce fut là qu'ils jeterent les fondemens de leur congrégation en 1594.

Dès l'année précédente ils avoient eu recours au supérieur des religieux du tiers-Ordre de S. François, du couvent de Brassi en Picardie, pour le prier de les admettre dans cet Ordre, dont ils observoient la regle avec tant de zele, que, non contents des pratiques de piété qu'elle leur prescrivoit, ils y ajoutoient beaucoup d'austérités auxquelles elle ne les engageoit point, comme la nudité des pieds & la privation du linge; mais le pere Vincent, qui vouloit établir sa congrégation d'une maniere solide, fit réflexion que l'autorité du supérieur de Brassi ne suffisoit pas pour les recevoir dans l'Ordre, c'est pourquoi, en vertu de la bulle de Pie V, qui assujettissoit tous les tiers-tiers au général & aux provinciaux de l'Ordre des mineurs, il s'adressa au provincial de la province de France parisienne, qui donna commission au pere Jean le Brun, religieux du couvent des Cordeliers de Pontoise, pour les diriger pendant l'année de leur noviciat, & recevoir la profession solennelle de la troisième regle qu'ils firent entre ses mains le premier septembre 1595. Cette

profession fut ratifiée par le révérendissime pere Bonaventure de Catalagéron, général de tout l'Ordre de S. François, le provincial, le custode & les diffiniteurs de la province de France parisienne; le 24 juin 1598, le même général donna pouvoir au pere réformateur de recevoir à l'habit & à la profession les personnes qui se présenteroient, & d'ériger de nouveaux couvens. Ces religieux ayant obtenu, en 1594, les permissions nécessaires pour leur établissement à Franconville, & ayant agrandi leur église, Guillaume de Rose en fit la dédicace cette même année, à la priere du chapitre de Beauvais, qui leur avoit accordé les susdites permissions pendant la vacance du siège épiscopal de cette église; mais ayant été rempli par René Poitier, qui fut sacré en 1595, ce prélat donna de nouvelles patentes à ces religieux en 1597, afin qu'ils pussent vivre dans ce couvent de Franconville sans inquiétude, conformément à la regle qu'ils avoient embrassée. Louis de Vaudetar, seigneur de Pouilly, au diocèse de Sens, édifié de la sainteté de leur vie, voulut leur fonder un couvent en 1598 audit Pouilly; les permissions de l'ordinaire en furent expédiées la même année par le grand-vicaire Jean de Beaune, archevêque de Bourges, grand-aumônier de France, & nommé à l'archevêché de Sens, qui avoit les droits de chapitre: mais cette fondation ne fut pas exécutée en 1601; ils furent établis à Paris, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, dans un lieu appelé *Picpus*, qui a fait donner à ces peres le nom de *Picpus*, comme on a donné celui de *Chartreux* aux disciples de S. Bruno, à cause qu'ils furent d'abord établis dans un lieu appelé *Chartreuse*; celui de *Feuillans*, aux réformés de S. Bernard, parce qu'ils s'établirent dans un lieu appelé *Feuillant*; celui de *Prémontrés*, aux disciples de S. Norbert, à cause de leur premiere demeure dans les bois de *Prémontré*; & ainsi de plusieurs autres Ordre auxquels on a donné le nom des lieux où ils se sont établis. Madame Jeanne de Sault, veuve de René de Rochechouart, chevalier des Ordres du roi, comte de Mortemart, fut reconnue pour fondatrice du nouveau couvent. Henri Gondi, évêque de Paris, donna le 27 février son consentement à cet établissement, qui fut autorisé par lettres patentes du roi Henri IV, de la même année. Louis XIII,

posa la premiere pierre de la nouvelle église, commencée en 1611. L'archevêque d'Embrun y officia pontificalement, & prêcha devant sa majesté, qui témoigna toujours une affection particuliere pour cet Ordre, comme il paroît par les lettres patentes que ce prince accorda en faveur de ces religieux, au mois de juillet 1621, où il se qualifie de fondateur de leur couvent de Picpus, comme ayant mis & posé, dès les premieres années de son regne, la premiere pierre de l'église, & contribué par ses libéralités à sa perfection.

Ces religieux ayant été ainsi établis à Franconville & à Paris, le P. Vincent Mussart envoya deux religieux à Rome pour obtenir du S. siège l'union des anciens monasteres avec les nouveaux, ce que le pape Clément VIII accorda par un bref de 1603, par lequel il ordonna que toutes les maisons du tiers-Ordre en France seroient soumises au ministre général & au commissaire général de l'Ordre des mineurs, & que tous les deux ou les trois ans, les religieux du tiers-Ordre tiendroient un chapitre provincial où on éliroit un ministre provincial de leur corps, qui auroit une pleine juridiction sur tous les couvens & religieux du même Ordre en France, & qu'on éliroit aussi quatre définiteurs. En vertu de ce bref, le premier chapitre se tint à Franconville le 13 mai 1604. Les anciens religieux de l'Ordre des Provinces de Normandie & de Picardie y assisterent avec les réformés; & quoique ces anciens fussent en plus grand nombre que les autres, le P. Vincent eut la plus grande partie des suffrages, & fut élu Provincial. Son élection fut d'abord confirmée par le P. Ponce Clerici, qui présidoit à ce chapitre en qualité de commissaire du général. Il prescrivit à ce nouveau provincial, pour le grand sceau de son office, l'image de S. François à genoux au pied d'une croix qu'il embrasse, & pour le petit sceau l'image de S. Louis, roi de France, l'un & l'autre semés de fleurs de lis, & supprima en même temps tous les anciens sceaux de l'Ordre en France. Et afin de conserver l'union & la paix entre les religieux anciens & les réformés, il ordonna que, conformément au concordat qui avoit été passé entre eux, les anciens se conformeroient autant qu'ils pourroient à la maniere de vie des réformés dont ils prendroient l'habit &

la ceinture, en sorte que les uns & les autres auroient un habit uniforme, avec cette restriction qu'on ne pourroit pas contraindre les anciens à la nudité des pieds, à ne point porter de linge, ni à d'autres austérités que celles qui étoient prescrites par la regle ; leur laissant la possession des couvens qu'ils avoient en Normandie & Picardie, sur lesquels les réformés ne pourroient avoir aucun droit, à moins qu'ils ne les eussent abandonnés, à l'exception de celui de *St^e Barbe de Croisset*, à une lieue de Rouen, qu'ils promirent de céder aux réformés, auxquels il fut défendu d'empêcher les anciens de recevoir des novices.

Quoique ces anciens eussent consenti à cet accord, plusieurs refusèrent de reconnoître le P. Vincent Mussart pour supérieur, y étant excités par le gardien de *St^e Barbe de Croisset*, qui croyoit par ce moyen se dispenser d'abandonner ce couvent aux réformés, nonobstant l'accord qui avoit été fait entre eux ; mais ce réformateur, après avoir employé inutilement les voies de douceur pour les soumettre à son obéissance, conformément au bref de Clément VIII, eut recours à l'autorité du roi, dont il avoit déjà éprouvé les bontés pour lui & pour sa congrégation en plusieurs rencontres ; ce prince ordonna que le bref de Clément VIII seroit exécuté, donna pouvoir au P. Vincent de réformer tous les couvens du tiers-Ordre en France, & commanda à tous les religieux anciens de le reconnoître pour provincial & légitime supérieur, & d'assister à tous les chapitres que tiendroient les réformés, mandant à son parlement de Rouen de faire exécuter ses volontés, sur quoi il rendit un arrêt du 4 août 1604, en vertu duquel les réformés furent mis en possession du couvent de *St^e Barbe de Croisset*, où ils demeurèrent avec les anciens, aussi bien que dans celui de *St^e Barbe de Louvier*, où ils entrèrent quelque temps après. L'année suivante 1605, les gardiens de Vernon, d'Andely, & de Brassi, tous anciens, ayant été cités pour se trouver au chapitre qui se tint cette année à Picpus, ne purent se dispenser d'y venir en conséquence de l'ordre du roi ; mais ils ne voulurent pas concourir aux élections, & s'étant retirés, ils firent, conjointement avec quelques autres mécontents, des tentatives pour s'unir aux peres de la congrégation

d'Italie : mais n'ayant pu réussir dans leurs entreprises , à cause des oppositions du marquis d'Alincourt , ambassadeur de France à Rome , ces trois gardiens de Vernon , de Brassi , & d'Andely , s'assemblerent avec ceux de Bernay & de Neufchâtel , & quelques autres religieux , en 1607 , dans le couvent de Vernon , où ils élurent pour provincial le pere Claude Retourné , procureur du couvent de Brassi , qui avoit , depuis peu de temps , quitté l'habit de l'Ordre pour entrer chez les Cordeliers , & en cette qualité il nomma les gardiens de quelques maisons. Cependant quelques - uns , avouant leur faute , reconnurent pour provincial le P. Vincent Mussart , qui avoit été continué dans cet office par le chapitre provincial tenu à Picpus en 1607. Le P. Cl. Retourné le reconnut aussi par une lettre du dernier octobre 1608 , par laquelle il se démettoit de son prétendu provincialat ; mais comme c'étoit sous certaines conditions qui n'agréoient pas , le chapitre qui se tint la même année , ordonna qu'il viendrait demander pardon au provincial , ou au commissaire provincial en l'absence du provincial , & que , s'il ne le faisoit pas , il seroit interdit & suspendu de toutes fonctions ecclésiastiques , avec menaces de le traiter plus rigoureusement s'il ne se soumettoit. Comme les autres anciens persistoient à ne pas reconnoître le réformateur pour leur supérieur , on obtint un autre arrêt de la cour du parlement de Rouen , qui ordonnoit qu'ils se soumettroient aussi à l'obéissance de leurs supérieurs légitimes.

D'un autre côté , les anciens de la province d'Aquitaine , qui n'avoient pas voulu se trouver à aucuns des chapitres tenus depuis la naissance de la réforme , voyant qu'elle s'affermissoit de jour en jour , & appréhendant qu'on ne les obligeât à s'y soumettre , s'unirent à la congrégation d'Italie , dont le général envoya des religieux au couvent de Toulouse. Le P. Mathieu de Palerme en fut fait gardien , & écrivant au P. Claude Retourné , il le reconnut comme provincial de France. Mais le roi Henri IV , averti de l'arrivée de ces étrangers dans son royaume sans sa permission , les en chassa en 1608 , & mit en leur place les réformés.

Pendant que ces réformés étoient ainsi traversés par les anciens qui les empêchoient de rétablir la régularité dans

Frere Servant du Tiers ordre de S.^t François
de la Congregation de France.

de Billy f
27

1944

1944

1944

1944

les anciens couvens, des monasteres de filles embrasserent la réforme, comme nous dirons dans la suite, & on offrit aux religieux réformés des établissemens en plusieurs lieux. Ils accepterent seulement ceux de Lyon, de la Guiche, de Pargny, de Digoine, & de Rouen. Et comme le provincial ne pouvoit pas satisfaire à tous ces couvens, à cause de leur éloignement, il fut résolu dans le même chapitre de 1608, de les diviser en quatre custodies; que le gardien de Picpus seroit custode en France, & auroit sous sa custodie les couvens de Brassi, Franconville, & Vailly; que le gardien de Rouen seroit custode en Normandie, & auroit sous sa custodie les couvens de Louviers, Neufchâtel, Andely, Vernon, Caudebec, Merci, & Bernai; que le gardien de Lyon seroit custode du Lyonnois, & auroit sous sa custodie les couvens de la Guiche, Digoine, Pagny, & les autres qui seroient fondés dans cette province; que le gardien de Toulouse seroit custode dans le Languedoc, & que sa custodie s'étendroît sur tous les couvens de cette province. Il fut aussi ordonné qu'ils auroient sur tous ces couvens une autorité égale à celle du provincial, lorsqu'il ne seroit pas présent, & qu'à cause de l'éloignement des custodies de Lyon & de Toulouse, les couvens de ces custodies seroient dispensés d'envoyer aux chapitres annuels; mais que le provincial ou son commissaire y faisant la visite, pourroient tous les ans y tenir un chapitre. Quelques-uns de ces nouveaux couvens, tels que celui de la Guiche & de Pargny, & quelques-uns des anciens, comme ceux de Caudebec, & Merci, furent abandonnés. Celui de Brassi subsista pendant plusieurs années; mais ayant été entièrement ruiné par les guerres, il fut aussi abandonné; il ne reste plus des anciens couvens que S^{te} Barbe de Lourier, Croisset, Toulouse, l'île-Jourdain, Caumont transféré à Mazeres, Vernon, Bernai, Neufchâtel, & Vailly, dans lesquels la réforme fut introduite peu à peu, & à mesure que les religieux anciens mouroient: car on ne leur permit plus de recevoir des novices après que le pere Archange de Messine, général, eut ordonné que la réception des novices appartiendrait au provincial seul, & qu'il eut déclaré nulles toutes les professions qui seroient faites sans son consentement.

Ce fut dans le chapitre tenu en 1609, auquel il présida; qu'il fit cette ordonnance, avec d'autres réglemens, par lesquels il défendit, entre autres choses, à tous les religieux du premier Ordre de se mêler à l'avenir des affaires des religieux du troisième, de leur donner des obédiences, de recevoir chez eux ceux qui avoient fait profession dans le troisième, à moins qu'ils n'en eussent la permission. Il ordonna encore à tous les religieux anciens du troisième Ordre de prendre l'habit des réformés, & défendit à ceux qui en seroient revêtus de passer parmi les non réformés.

Il semble que dans ce chapitre l'on conçut déjà le dessein de séparer les couvens en deux provinces différentes, puisque le même général ordonna que la province d'Aquitaine seroit nommée *la province de S. Elzeart*, ce qui ne peut regarder la province de France, comme le P. Jean-Marie de Vernon a avancé, puisque celle-ci a toujours porté le nom de *province de France* ou de *S. François* jusqu'à présent, depuis 1604, que le P. Vincent Mussart, réformateur, en fut le premier provincial, & que le commissaire général, qui présidoit à son élection, prescrivit quel devoit être le sceau de cette province : mais ce ne fut que dans le chapitre général qui se tint en 1613 qu'on élut deux provinciaux, l'un de France, l'autre d'Aquitaine. Ce général approuva aussi, dans le chapitre de 1609, les premières constitutions de la congrégation, ce qu'il réitéra à Rome, par un acte du 15 octobre 1610, par lequel il ordonna aux religieux de cette même congrégation de quitter la ceinture de cuir qu'ils avoient portée jusqu'alors, & d'en prendre une de crin. Leurs constitutions furent ensuite confirmées en 1612 par le P. Jean Delhiero, son successeur, & le pape Paul V, qui avoit déjà accordé beaucoup de grâces à ces religieux, & qui avoit confirmé le bref que Clément VIII avoit donné en leur faveur en 1603, approuva aussi leurs constitutions par un autre bref du 22 avril 1613. Conformément à ces constitutions, ils devoient avoir un vicaire général en France; & comme ils avoient des couvens dans les quatre principales villes du royaume, à Paris, à Rouen, à Lyon, & à Toulouse, on songea dès lors à séparer la congrégation

grégation en quatre provinces, qui auroient le nom des provinces où ces quatre villes étoient situées. En attendant que le nombre des couvens fût suffisant pour former ces quatre provinces, on en fit deux, l'une sous le nom de *France*, l'autre sous celui d'*Aquitaine*. Dans le premier chapitre général qui se tint à Picpus la même année, où le P. Vincent, réformateur, fut élu premier vicaire général de la congrégation, le P. François Mustart, son frere, fut élu provincial de la province de France, & le pere Ange de Châlons premier provincial de la province d'Aquitaine.

A mesure que la congrégation augmentoit, le zele des religieux augmentoit aussi ; & ce fut dans le désir de pratiquer plus parfaitement la pauvreté, qu'ils résolurent, dans le second chapitre général, tenu à Picpus en 1616, d'admettre dans l'Ordre des freres servans pour recevoir l'argent qui leur seroit offert, & que ces freres servans ne feroient que des vœux simples de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, & de fidélité. Ils devoient être habillés comme les religieux, excepté qu'au lieu de capuce ils devoient porter un chapeau, être chaussés, & faire leur profession au chapitre, & non pas à l'église.

Dans ce même chapitre, on accepta l'établissement de deux hôpitaux à Louviers, l'un pour des hommes, l'autre pour des femmes; ces hôpitaux devoient être desservis par des freres hospitaliers & par des sœurs qui suivroient la regle du tiers-Ordre de S. François, & seroient soumis à la juridiction des supérieurs de la réforme. Les freres hospitaliers devoient porter l'habit des freres servans de l'Ordre; & la grace qu'on leur accorda, c'est qu'ils pourroient recevoir l'habit & faire profession dans l'église de ces hôpitaux. Les sœurs hospitalieres devoient faire vœu de clôture & être appelées *les sœurs hospitalieres de la réguliere observance*, à la différence des religieuses réformées de cet Ordre, qu'on nommoit de l'étroite observance; ces hospitalieres ne devoient réciter que le petit office de la Vierge.

Ceux qui procuroient cet établissement étoient un prêtre nommé *Jean David*, autrefois habitué dans la paroisse

de S. Jean-en-Grève à Paris, & un nommé *René Brouté Sauge*, qui avoit été procureur au châtelet de la même ville. Ils avoient obtenu l'agrément de l'évêque d'Evreux pour cet établissement, autorisé par lettres patentes du roi, vérifiées au parlement de Rouen au mois d'août de la même année, à condition qu'ils seroient sous la juridiction, visite, & correction du supérieur général des religieux réformés du tiers-Ordre, & qu'ils porteroient leur habit. Celui des freres servans de cet Ordre leur ayant été accordé, ils s'en contenterent, & sur ce pied-là ils firent un concordat avec les supérieurs; mais leur vêtue fut différée, parce qu'ils voulurent, contre le concordat, porter aussi le capuce & être chaussés : ce qui auroit causé une grande difformité dans l'Ordre, à quoi les supérieurs s'opposèrent.

L'établissement des sœurs hospitalières n'eut pas les mêmes difficultés, parce qu'elles étoient résolues de vivre sous la juridiction & la direction des supérieurs de l'Ordre, & de suivre les observances des autres religieuses du même Ordre. Le P. Vincent Mussart donna l'habit de religion à treize ou quatorze, tant filles que veuves, qui commencerent cet établissement au mois de septembre 1617. Deux religieuses du monastère de St^e Elizabeth à Paris, de la même réforme, furent envoyées à Louviers pour instruire ces hospitalières des observances régulières, & l'une de ces deux religieuses fut établie supérieure : on leur donna aussi un religieux de l'Ordre qui demouroit au couvent de St^e Barbe de la même ville, pour leur administrer les sacremens.

Les hospitaliers, qui n'avoient que de mauvaises intentions, d'ailleurs sollicités par des personnes jalouses du progrès de la réforme, de faire une nouvelle congrégation du tiers-Ordre, mêlée d'hommes & de femmes, insistoient toujours pour avoir un habit différent de celui dont on étoit convenu par le concordat; n'ayant pu l'obtenir des supérieurs, ils s'adresserent à l'évêque d'Evreux, François de Pericard, qui leur permit de porter l'habit semblable à celui des religieux réformés, même le capuce, avec cette différence qu'ils auroient des bas & des souliers. Ce prélat écrivit le 23 décembre de la même année au P. réformateur,

pour le prier d'y consentir & de commander aux hospitaliers de prendre l'habit ; mais bien loin d'y consentir , il s'y opposa fortement. Ce refus auquel les hospitaliers ne s'attendoient pas , leur fut si sensible , que , pour s'en venger , ils commencerent à brouiller & à renverser le bon ordre établi chez les hospitalieres , se rendirent maîtres de ce monastere , vendirent une partie des fonds qui avoient été donnés pour la fondation , déposerent la mere supérieure venue de Paris , l'enfermerent dans une prison avec sa compagne , où elles resterent plusieurs mois sans parler à personne , mirent pour supérieur une des novices , chasserent le confesseur , & bannirent de ce monastere l'autorité des supérieurs de l'Ordre qu'ils usurperent , administrant à ces novices les sacrements , sans pouvoirs légitimes , ayant même changé les exercices , la psalmodie , & les cérémonies de l'office divin , & tellement occupé les avenues du monastere , qu'il n'y avoit pas moyen de parler à aucune de ces novices.

Le pere Vincent Mussart , sur ces violences , présenta requête , en 1618 , au parlement de Rouen , qui rendit des arrêts favorables aux religieux de la réforme ; ces procédures empêcherent que les hospitalieres ne réussissent à Rome , où la congrégation des réguliers vouloit leur donner la regle de S. Augustin ; car ayant appris qu'il y avoit instance au parlement de Rouen sur ce différent , elle ne voulut point décider , de peur de mettre l'autorité du S. siège en compromis avec ce parlement. Les hospitalieres obtinrent néanmoins un bref du pape Grégoire XV , qui leur permettoit de s'établir à Louviers ; mais comme ce bref n'étoit pas conforme aux lettres patentes du roi , vérifiées au parlement de Rouen , puisque dans le bref elles étoient appelées *hospitalieres* de S. Louis , & dans les lettres patentes , *hospitalieres du troisieme Ordre de S. François* , il fut rejeté , & ils ne purent obtenir l'établissement qu'ils demandoient. Les hospitalieres resterent néanmoins , mais sous l'obéissance de l'évêque d'Evreux , après que les peres du tiers-Ordre les eurent abandonnées , & eurent renoncé à la juridiction qu'ils avoient sur elles ; ce qu'ils firent pour éviter tous les différens avec David & Broûte Sauge , qui ne causoient que du désordre & de la confusion dans ce monastere. Nous ne par-

lerons point de ce qui arriva à ces hospitalieres après que les peres du tiers-Ordre les eurent abandonnées, & dont David, à qui l'évêque d'Evreux avoit confié leur conduite, fut l'auteur ; nous nous contenterons de dire que ce prélat ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit accordé trop aisément sa protection à cet homme, dont le dessein étoit de tromper les hospitalieres.

Ceux qui avoient persuadé aux hospitalieres de Louviers de faire une congrégation particuliere du tiers - Ordre de S. François, indépendante de celle des peres réformés du même Ordre, disputerent aussi à ceux-ci la validité de leurs vœux, & porterent quelques religieux mécontents à en douter aussi, prétendant que le pere Vincent Mussart n'avoit pas eu d'autorité suffisante pour la réformation de l'Ordre ; mais le révérendissime pere Bénigne de Gennevilliers, général de l'Ordre de S. François, faisant ses visites en France, présida au chapitre général de la congrégation des religieux du tiers-Ordre, qui se tint à Picpus en 1622, & déclara qu'ils étoient véritablement religieux. Sa sentence fut lue publiquement au chapitre ; mais les supérieurs ayant reconnu que les religieux mécontents n'acquiesçoient pas à cette décision, eurent recours au cardinal François Barberin, neveu du pape Urbain VIII, & son légat en France ; qui nomma pour présider au chapitre général tenu en 1625, l'archevêque de Bourges, Rolland Hebert, avec deux assistants, dont l'un fut M. du Val, docteur & professeur royal en théologie de la maison de Sorbonne, & l'autre le pere Guillain, théologien de la compagnie de Jésus. Ces commissaires, après avoir examiné les raisons de part & d'autre, conclurent qu'il n'y avoit jamais eu lieu de douter de la validité des vœux des religieux de cette congrégation, ni de la solennité de leur profession. Ils appelèrent même dans leur assemblée M. Spada, nonce du pape en France, l'archevêque de Barri, nonce en Flandre, qui se trouvoit pour lors à Paris, & qui ont tous deux été dans la suite cardinaux ; ils y joignirent le directeur ou régent de la légation, Benoît Pamphile, auditeur de Rote, qui a été pape sous le nom d'Innocent X ; M. Isambert, professeur en théologie & docteur de Sorbonne, & le pere Guerri, de la compagnie

Frere au Chapeau du Tiers ordre
de S^t. François de la Congregation de France.

de Poilly f
28

de S.^t François de la Congregation de France en Mantoue

L. Prilly f.

Religieux du tiers-Ordre de S. François en France. 285
de Jésus ; & après avoir eu leur avis, ils donnerent une sentence au mois de juillet 1625, par laquelle ils déclarerent que les vœux des religieux du tiers-Ordre de S. François, étoient canoniques & solennels. Leur sentence fut confirmée l'année suivante 1626 par le pape Urbain VIII, qui approuva la même année les nouveaux statuts dressés dans le chapitre de l'année précédente, les anciens ayant été abrégés & mis en meilleur ordre.

Nonobstant tous les troubles & les inquiétudes que l'envie & la jalousie suscitoient à cette congrégation, elle faisoit de nouveaux progrès par les établissemens qu'on lui donna à Charoles en Bourgogne, à Nancy, à Bayon, & à Mont-heureux en Lorraine, à l'Aigle, à Veulles, & à S. Valeri en Normandie ; à Courtena dans le Gâtinois, & à Sens. Paul V leur permit même de s'établir à Rome en 1622 ; ils demeurèrent d'abord à Longara, & furent ensuite transférés à Notre-Dame des Miracles, proche le Tibre, d'où ils sortirent enfin pour aller demeurer dans la place du peuple, où le cardinal Guastaldi leur a fait bâtir une église des plus belles de Rome. L'estime que ces religieux s'étoient acquise par la sainteté de leur vie & leur exacte observance, les faisoit demander de tous côtés ; mais le pere réformateur n'ayant pas suffisamment de religieux pour satisfaire tout le monde, se contenta d'accepter encore les établissemens de Notre-Dame de Sion, de Vaucouleurs, & de Bar-le-Duc en Lorraine ; de S. Lo en Normandie ; de Baujeu au diocèse de Macon ; de Moulins en Gilbert dans le Nivernois ; de Chemilli dans le comté de Bourgogne, & un second établissement à Paris, sous le titre de Notre - Dame de Nazareth, proche le temple, pour servir d'hospice au couvent de Picpus, à cause de son éloignement, étant situé à l'extrémité du faubourg S. Antoine. Il fut élu pour la seconde fois vicaire général en 1628 ; quelques occupations que lui donnât cette charge, il fut toujours si bien allier la charité du prochain avec les intérêts de sa congrégation, que sans négliger ceux-ci, il se rendoit utile au public par l'exercice continuel de la prédication, dont il s'acquittoit avec succès dans les premières villes du Royaume, ce qui faisoit admirer la force de son esprit. Le pape Paul V.

désira de le voir ; le roi Henri IV en faisoit une estime particuliere ; & la reine Marguerite , fille de Henri II , & sœur des rois François II, Charles IX & Henri III, donnoit, à sa considération, au couvent de Picpus deux mille quatre cents livres par an, qu'elle appeloit la pension du pere Vincent. Enfin après avoir beaucoup travaillé pour sa congrégation, & lui avoir procuré plus de trente-quatre maisons d'hommes, & plusieurs maisons de filles de la même réforme, dont nous parlerons en un autre endroit, il mourut au couvent de Picpus le 13 août 1637, dans sa soixante & septieme année, & fut enterré au chœur, dans un cercueil de plomb.

Après la mort de ce réformateur, la congrégation s'augmenta considérablement. Louis XIII, qui dès le commencement de son regne l'avoit honorée de son affection royale, lui donna de nouvelles marques de sa protection en 1638, lorsque le pere Ignace le Gaut, récollet de la province de S. Denis en France, ayant obtenu un bref d'Urbain VIII, qui l'établissoit vicaire général des trois Ordres de S. François en ce royaume, voulut exercer sa juridiction sur la congrégation du tiers-Ordre, quoiqu'elle eût un vicaire général particulier ; car sa majesté, par un arrêt du conseil du 3 avril 1638, lui fit défense de s'ingérer dans le gouvernement des religieux de cette congrégation, qui par ce moyen se conserva le droit d'être gouvernée par un vicaire général de son propre corps, honneur dont elle jouiroit encore, si ceux mêmes qui avoient poursuivi cet arrêt avec plus de zele, n'eussent, par quelque intérêt particulier, été les premiers à en demander trois ans après la suppression & l'abolition, abusant pour cela du crédit qu'ils avoient auprès de M. Seguier, chancelier de France, pendant la minorité du roi Louis XIV. Ils se contenterent d'abord de faire suspendre ce vicaire général par un bref d'Urbain VIII, du 2 février 1642 ; mais cela ne suffisant pas pour satisfaire l'envie qu'ils avoient d'être entierement séparés du reste de la congrégation, ce qui n'auroit pas eu lieu, si on avoit rétabli ce même vicaire général dans son office, comme ils le craignoient, ils le firent entierement supprimer par le pape Innocent X en 1648. Le roi, par un arrêt du conseil d'état du

15 mars 1674, ordonna qu'il seroit rétabli, & écrivit pour ce sujet au duc d'Estrées, son ambassadeur à Rome, & à son frere le cardinal d'Estrées, pour en solliciter le bref auprès du pape Innocent X ; mais ceux qui l'avoient fait supprimer, usèrent d'adresse pour empêcher l'expédition de ce bref : ainsi la congrégation est demeurée sans supérieur général de son corps, les provinces étant gouvernées par des provinciaux qui ne reconnoissent que l'autorité du général de tout l'Ordre de S. François.

Cette congrégation est présentement divisée en quatre provinces, qui sont celles de France, d'Aquitaine, de Normandie & de Lyon, & en tout 59 couvens d'hommes, outre celui de Rome qui est national & commun aux quatre provinces, qui y envoient chacune cinq religieux, & que le roi Louis XIV a bien voulu prendre sous sa protection par ses lettres patentes du mois d'octobre 1701. Il y a aussi cinq monasteres de filles de la même réforme, qui dépendent de la congrégation, & plusieurs autres qui sont soumis à la juridiction des ordinaires. Les ducs de Lorraine ont toujours témoigné beaucoup d'affection pour cette congrégation, ayant permis l'établissement des sept maisons dans leurs états, dont quatre ont été fondées par leurs libéralités, entre lesquelles est celle d'Einvillle, fondée en 1708 par Léopold premier. Charles IV, qui avoit pour confesseur un religieux de cet Ordre, enrichit le couvent de Notre-Dame de Sion, dans le comté de Vaudemont, & l'une des plus grandes dévotions de la Lorraine, d'une épine de la couronne de Notre Seigneur, enchâssée dans un riche reliquaire, & le couvent de Bayon en possède aussi une qui lui fut donnée par le duc de Croyson, fondateur. Quoique les fondemens de la réforme aient été jetés à Franconville sous Bois, proche Beaumont, & non pas à Franconville, proche Pontoise, comme plusieurs ont cru, & qu'il y ait eu d'anciens couvens du tiers-Ordre en France avant l'établissement de celui de Franconville, le couvent de Picpus a toujours été regardé comme le chef de cet Ordre en France, depuis que les réformés en ont eu pris possession, & on y a toujours tenu les chapitres généraux. C'est dans ce couvent que les ambassadeurs des princes étrangers reçoivent les complimens avant

que de faire leur entrée, & où le roi les envoie prendre dans ses carrosses par les princes & les seigneurs qu'il députe pour cela.

Ces religieux suivent la regle du tiers-Ordre de S. François, réformée par Léon X; outre les jeûnes prescrits par cette regle, qui sont les mêmes que ceux ordonnés par la regle de Nicolas IV, ils sont encore obligés, par leurs constitutions de jeûner les veilles des fêtes de la conception, de la nativité, de l'annonciation, & de la purification de la Ste. Vierge, & la veille de la fête de S. François. Ils jeûnent aussi celles des fêtes de S. Michel & du patron du couvent, lorsqu'elles arrivent un jour d'abstinence. Il se levent à minuit pour dire matines, après lesquelles ils font une demi-heure d'oraison mentale, qu'ils font encore pendant trois quarts d'heure après complies. Ils ont un quart d'heure d'examen de conscience avant le dîner, & autant avant le coucher; trois fois la semaine ils prennent la discipline, jeûnent au pain & à l'eau le jour du vendredi-saint, & mangent à terre, en mémoire de la passion de Notre Seigneur. Ils gardent un étroit silence depuis sept heures du soir jusqu'à prime du jour suivant, & depuis Pâques jusqu'à la fête de l'exaltation de Ste. Croix; ils le gardent aussi depuis midi jusqu'à deux heures, excepté les jours de jeûnes, que le silence commence à une heure. Outre les trois vœux solennels de chasteté, de pauvreté, & d'obéissance, ils en ajoutent encore deux autres, l'un d'observer les commandemens de Dieu, & l'autre de faire les pénitences qui leur sont imposées, quand ils en seront requis par les supérieurs. Voici la formule de leurs vœux.

Je N., voué & promets à Dieu tout-puissant, à la glorieuse Vierge Marie, à tous les saints, & à vous, mon révérend pere, de garder toute ma vie les commandemens de Dieu, & la regle de pénitence du troisieme Ordre de S. François, confirmée par notre saint pere Nicolas IV, & réformée par Léon X, & de satisfaire, comme il conviendra, lorsque j'en serai requis par mes supérieurs, aux transgressions que je pourrai commettre contre cette troisieme regle, & contre les constitutions & statuts des freres du même Ordre de l'étroite observance, vivant en obéissance, sans propre & en chasteté.
Quant

Quant à leur habillement, il consiste en une robe de drap de couleur brune, & un capuce rond, auquel est attachée une espee de scapulaire terminé en pointe, dont les extrémités, pardevant & par derriere, descendent jusques sous la ceinture, qui est une corde de crin noir, ou de poil de chevre. Leur manteau, de même couleur & de même drap que la robe, descend jusqu'à mi-jambe. Ils sont nu-pieds, & ils ont des sandales de bois : dans la maison, il leur est permis d'en avoir de cuir, à la maniere des capucins. Il ne leur est permis de porter du linge que dans les maladies, ou dans quelques autres nécessités, avec la permission des supérieurs : c'est pourquoi leurs chemises ou tuniques sont de serge, & ils couchent sur des paillasses, sans matelas ; les freres laïques sont habillés comme les prêtres, & ils portent tous la barbe longue. Il y a des provinces où on ne donne le capuce aux freres laïques, que dix ans après leur profession, & pendant ce temp-là ils portent un chapeau. Ces freres au chapeau ont été substitués à la place des freres servans, qui d'abord ne faisoient que des vœux simples : ils furent ensuite admis à la profession solennelle, après deux années de noviciat.

Cette congrégation a pour armes d'or à une couronne d'épines de sinople, au milieu de laquelle il y a un lis sans tige, au chef du sable, chargé de trois larmes d'argent ; l'écu timbré d'une couronne ducal, entrelassée d'une couronne d'épines, avec cette devise, *Pœnitentia coronat*. Ce sont-là les véritables armes de la congrégation. Ceux qui lui donnent un S. Esprit descendant sur un cœur, l'écu semé de larmes, avec cette devise, *Flabit Spiritus, & fluent aquæ*, se trompent, puisque ce n'est que le sceau des lettres, & non pas les armes de la congrégation.

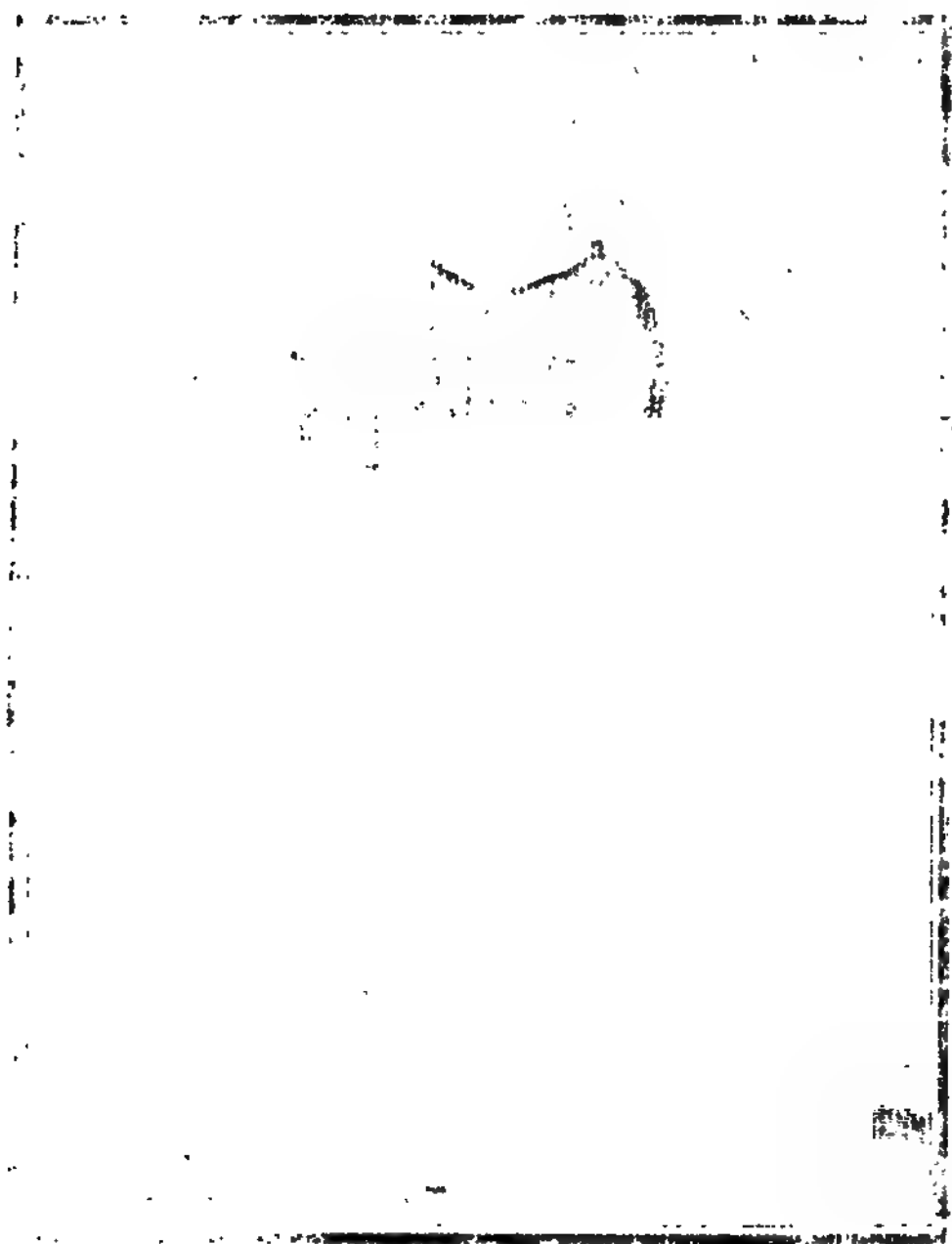
Joan. Maria Vernon, *Annal. tertii Ord. S. Francisc. Francisc. Bordon, Chronolog. Fr. & Sor. 3. Ord. S. Francisci. Elzeart de Dombes, Académie de perfection, & Collectio & compilat. privileg. Apostol. FF. & Sor. ejusd. Ord., & plusieurs Manuscrits aux archives du couvent de Picpus.*

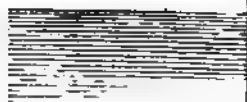
CHAPITRE XXXVIII.

De l'origine des Religieuses du tiers-Ordre de S. François ; avec la Vie de S^{te}. Elisabeth de Hongrie, veuve du Landgrave de Turinge , premiere religieuse de cet Ordre.

C'EST avec raison que les religieuses du tiers-Ordre de S. François regardent S^{te}. Elisabeth de Hongrie comme leur mere, puisqu'elle a été la premiere tierciere qui ait fait des vœux solennels. Elle étoit fille d'André II, roi de Hongrie, & de Guertrude, fille du duc de Carinthie. Elle vint au monde en 1207. Ses vertus commencerent à éclater presque dans le berceau, particulièrement sa compassion envers les pauvres, qui, dès l'âge de trois ans, lui mérita un miracle signalé de la puissance de Dieu : car ayant été surprise par le roi son pere, lorsqu'elle leur portoit quelque chose qu'elle ne vouloit pas qu'on vît, elle lui dit que c'étoient des roses, & cela se trouva véritable. Le Landgrave de Turinge l'ayant demandée en mariage pour son fils aîné, & ayant envoyé pour ce sujet une célèbre ambassade au roi de Hongrie, elle fut conduite à Thuringe dès l'âge de quatre ans, avec toute la magnificence possible.

La cour du Landgrave la vit encore plus fervente & plus vertueuse que ne l'avoit vue celle du roi de Hongrie. Sa gouvernante s'efforça de diminuer la longueur de ses prières & de ses autres pratiques de dévotion ; mais ce fut toujours inutilement. Son oraison étoit presque continuelle, l'exercice de ses vertus n'avoit point d'intervalle, même dans ses récréations, qu'elle passoit dans des divertissemens saints & pieux. Elle avoit tant de dévotion & de tendresse pour les mysteres de la passion de Jésus-Christ, qu'elle répandoit une grande abondance de larmes lorsqu'elle entendoit la messe, qui en est la représentation. Le roi de Hongrie, allant à la conquête de la Terre-Sainte, établit un seigneur de sa cour, nommé *Branebant*, pour gouverner le Royaume pendant son





Ancienne Hospitaliere du Tiers Ordre
de S. Francois dite de la Celle

absence ; mais à peine ce prince fut-il parti que Gertrude ; son épouse , fut tuée par ce Branebant. Les larmes que ce meurtre fit répandre à Ste. Elisabeth , furent les fideles témoins de sa douleur & de sa tendresse pour cette princesse ; mais sa constance n'en fut point ébranlée , elle tâcha même de porter son pere & ses freres à n'en point tirer vengeance.

Après la mort de la reine sa mere , elle commença à vivre d'une maniere d'autant plus agréable à Dieu , qu'elle étoit désagréable à la cour. Sophie , duchesse de Thuringe , & les gens de cette cour , la méprisoient ; mais ces mépris la consoloient , dans l'espérance de la récompense que Dieu promet à ceux qui souffriront la persécution pour la justice. Le Landgrave la défendoit contre la malice des envieux , ou des censeurs de sa vertu ; mais Dieu qui éprouve ses élus , comme l'or dans la fournaise , la priva de cette protection , par la mort de ce prince , qui arriva lorsqu'elle n'avoit encore que neuf ans. Quoique les pratiques de la pénitence ne soient pas ordinaires aux personnes de cet âge , cette jeune princesse les embrassoit déjà avec tant d'ardeur , que la haine & la discipline lui étoient ordinaires , & elle inventoit tous les jours de nouvelles mortifications. La couronne qu'elle portoit sur sa tête les jours de fêtes & de dimanches , pendant qu'elle assistoit au S. sacrifice de la messe , selon la coutume des princesses de Thuringe , lui paroissoit si peu convenable au mystere d'humilité qui y est représenté , qu'un jour elle la quitta ; cette action , qui auroit dû faire l'admiration de toute la cour , déplut fort à la duchesse Sophie , & procura de nouvelles humiliations à notre sainte , qui , malgré les oppositions de cette princesse & de ses courtisans , à qui ses vertus donnoient de la jalousie , épousa enfin en 1221 , à l'âge de quatorze ans , Louis V , Landgrave de Thuringe , qui en avoit vingt & un. Elle eut de ce mariage trois enfans , un fils nommé *Herman* , qui succéda au Landgrave son pere ; une princesse qui porta le nom de *Sophie* , & fut mariée au duc de Brabant ; & une autre fille qui fut abbesse d'un célèbre monastere de Franconie.

Comme le Landgrave son époux avoit beaucoup de piété ; il lui laissoit une entiere liberté de vaquer à ses exercices de dévotion. Il l'encourageoit même à la persévérance , & ap-

prouvoit toutes les aumônes qu'elle distribuoit aux pauvres. Si-tôt que cette princesse, qui cherchoit toutes les occasions d'avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection, eut appris l'établissement du troisieme Ordre de S. François, elle demanda d'y être associée, & elle fut la premiere en Allemagne qui le reçut des mains d'un religieux du premier Ordre, avec la permission du prince son époux, qui l'eût pareillement embrassé, s'il eût eu assez de santé pour en pratiquer les regles. S. François, qui vivoit encore, ayant appris cette nouvelle, auroit bien souhaité lui faire un présent digne de sa qualité, pour lui témoigner la joie qu'il en avoit ; mais sa grande pauvreté lui en ôtant les moyens, il lui envoya le pauvre manteau qu'il portoit, comme le gage le plus assuré de son amour paternel pour une si sainte fille : St^e. Elisabeth le reçut comme un riche présent, & avec de respect d'une veritable fille pour un pere si saint & si ami de Dieu. Le S. Esprit, qui avoit toujours été son guide avant son mariage, ne le fut pas moins lorsqu'elle fut engagée dans cet état : elle choisit pour son confesseur le pere Rodin-gerus, dont se voyant privée. à l'âge de dix-sept ans, elle prit Conrad de Masburg, à qui elle rendit une parfaite obéissance, après en avoir fait le vœu entre ses mains en 1225, joignant en même temps celui de chasteté, si elle survivoit au prince son époux.

Les pauvres & les malades étoient les principaux objets de ses soins & de son affection ; elle leur fit bâtir un hôpital à Masburg, afin qu'on leur y administrât tous leurs besoins, tant spirituels que temporels. Dans un temps de famine, elle nourrit pendant deux années de suite neuf cents pauvres. Lorsque ses greniers furent épuisés, elle eut soin de faire venir du blé de toutes parts, & employa à cette œuvre de charité, non seulement toute sa dot que son mari lui avoit accordée, mais encore sa vaisselle d'argent, ses perles, ses diamans, & tout ce qu'elle y avoit de plus précieux.

Le Landgrave, en partant pour la Terre - Sainte, laissa cette princesse pour régente de ses états ; mais ayant été saisi d'une violente fièvre dans la ville de Troina en Sicile, il alla à Trente, où il mourut en 1227. On annonça à la sainte la mort de son mari, dont elle reçut la nouvelle avec



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

une parfaite conformité à la volonté de Dieu. En même temps on la dépouilla de ses états, comme indigne de la régence. Chassée avec mépris de son palais, au milieu de la nuit, par la violence de ses ennemis, non seulement elle ne trouva aucune maison qui la voulût recevoir, mais encore, pour surcroît de disgrâce, une malheureuse femme qui en avoit reçu de grands secours, la jeta dans la boue au milieu de la rue; elle fut obligée de se retirer dans une pauvre écurie avec ses demoiselles, jusqu'à ce qu'ayant entendu sonner à minuit la cloche des frères mineurs pour les matines, elle se fit ouvrir la porte de l'église, & les pria de chanter le *Te Deum*, en action de grâces des humiliations où Dieu l'avoit réduite.

Un si grand changement de fortune, capable d'abattre tout autre courage que le sien, ne fit qu'augmenter sa constance & son amour pour Dieu, comme il parut assez par la patience avec laquelle elle souffrit ce que la pauvreté a de plus rude & de plus humiliant, puisqu'elle fut réduite à demander du pain de porte en porte pour sa subsistance. L'abbesse de Kizingen, sa tante, en ayant eu avis, la fit venir chez elle, & l'envoya ensuite à l'évêque de Bamberg son oncle, qui lui proposa de se remarier, étant encore dans la fleur de son âge; mais elle ne voulut point entendre parler de secondes noces, ayant choisi Jésus-Christ pour époux.

Comme on portoit le corps du prince son mari en Thuringe, il passa par Bamberg, accompagné des seigneurs qui l'avoient suivi en Sicile. La sainte veuve le voulut voir pour lui donner les dernières marques de sa tendresse, en l'arrosant de ses larmes. Ces seigneurs, informés du mauvais traitement qu'on avoit fait à cette princesse, voulurent la rétablir dans la régence; mais elle déclara qu'elle y renonçoit, & ne prétendoit aucune part au gouvernement. Elle demanda seulement qu'on conservât les droits de ses enfans, & qu'on lui donnât son douaire en argent, afin de le pouvoir distribuer aux pauvres. Rodolphe, qui tenoit le premier rang parmi ces seigneurs, la ramena en Thuringe, & la remit en possession de son palais, où elle fut traitée selon sa dignité; mais cette pieuse princesse, appréhendant que

les honneurs qu'on lui rendoit & l'abondance où elle se trouvoit ne fussent contraires au vœu de pauvreté auquel elle s'étoit engagée, renonça à tout, & retourna d'elle-même à cet état d'humiliation où ses ennemis l'avoient d'abord réduite après la mort de son mari. Rodolphe & les autres seigneurs de la cour, peu accoutumés aux humiliations de la croix de Jésus-Christ, qui leur sembloit plutôt une folie qu'une sagesse, ne sachant à quoi attribuer un si grand mépris de soi-même, & si contraire aux maximes du monde, ne la regardèrent plus que comme une folle, & n'eurent plus pour elle que du mépris. La sainte en eut une joie qu'il n'est pas facile d'exprimer, se reconnoissant à ces marques servante de Jésus-Christ, qualité qu'elle préféroit à toutes les grandeurs de la terre.

Le pape Grégoire IX la prit sous sa protection, & la recommanda à Conrad de Maspurg son confesseur, entre les mains duquel elle avoit fait vœu d'obéissance & de chasteté dès 1225. Ce sage directeur voulut modérer son zèle pour la pauvreté, qu'elle vouloit pratiquer dans un si haut degré de perfection, que, non contente de renoncer à tout ce qu'elle pouvoit prétendre dans le monde, elle ne vouloit vivre que des aumônes qu'elle pourroit trouver; & sur le refus qu'il lui fit de la permission qu'elle lui en demandoit, elle lui répondit: *Je le ferai, je le ferai, & vous ne pouvez pas m'en empêcher*; effectivement, étant entrée le jour du Vendredi-Saint dans l'église des frères mineurs, elle mit les mains sur l'autel, & là, en présence des religieux & de son confesseur, elle fit une profession solennelle, par laquelle elle renonça à toutes les vanités du monde, à ses parens, à ses enfans, à sa propre volonté, & à tout ce que le Sauveur du monde conseille d'abandonner pour être parfait.

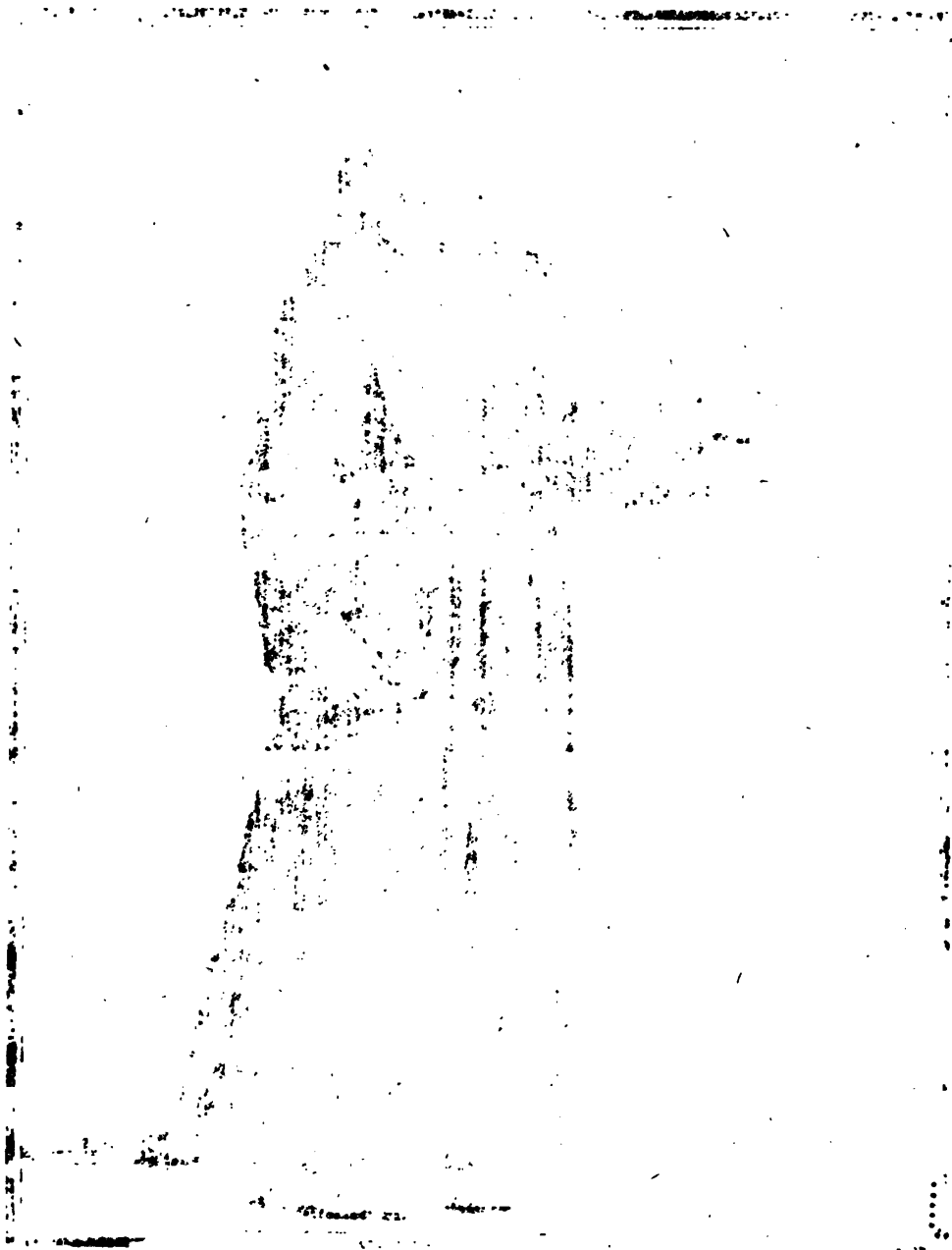
Plusieurs auteurs disent qu'elle se retira ensuite dans un monastère, où elle s'occupa à filer la laine & à exercer les plus vils ministères; ce qui n'empêchoit point que, comme elle ne s'étoit point obligée à la clôture, elle n'eût soin des pauvres de l'hôpital qu'elle avoit fait bâtir. Trois ou quatre de ses demoiselles l'imiterent, & se revêtirent de l'habit du tiers-Ordre; mais la pauvreté de celui de la sainte la faisoit distinguer des autres. Enfin ses austérités & ses

Oigine des Religieuses du tiers-Ordre de S. François. 295
mortifications ayant abrégé ses jours, elle mourut à Mar-
purg le 19 novembre 1231, n'étant encore que dans sa
vingt-quatrième année.

Quelques-uns doutent cependant que cette sainte ait été
du tiers - Ordre de saint François, & véritablement reli-
gieuse ; mais c'est à tort, puisque S. Bonaventure assure
qu'elle en a été, & qu'il l'a appris de son confesseur ; que
Vincent de Beauvais & S. Antonin, qui ont été suivis par
plusieurs autres écrivains, disent qu'elle se revêtit d'un habit
gris, & qu'elle fit une profession solennelle : *Grisæum ha-
bitum induit, & habitus susceptionem, voti emissionem, solem-
nizavit.* Wading, qui dispute à cette sainte la qualité de
religieuse, dit néanmoins que sa profession fut solennelle ;
*Positis super altare manibus solemniter ac magnanimè profes-
sione renuntiat parentibus, &c.* ; & dans un autre endroit, en
rapportant la bulle de canonisation, où le pape Grégoire IX
marque qu'elle se revêtit de l'habit de religion, il n'a pas
manqué de marquer à la marge qu'elle avoit été religieuse,
fuit religiosa : ainsi c'est à tort qu'il lui dispute cette qua-
lité. Bonfinius, dans son histoire de Hongrie, dit qu'après
avoir pris l'habit de S. François, elle se retira dans un mo-
nastère, où elle s'occupoit à filer, & aux offices les plus
vils. Nous pourrions rapporter aussi le témoignage d'un grand
nombre d'auteurs qui n'ont point fait difficulté de la recon-
noître pour religieuse du tiers-Ordre de S. François ; mais
ce que nous avons dit suffira pour faire connoître que les
religieuses de cet Ordre ont eu raison de la reconnoître pour
leur mere & pour leur patronne, puisqu'il y en a quelques-
unes qui prennent le titre de religieuses de S^{te}. Elisabeth.
Il est vrai qu'elle ne gardoit pas la clôture, & qu'elle sortoit
souvent de son monastère, pour aller servir les pauvres à
l'hôpital ; mais la clôture n'est pas essentielle à la profession
religieuse ; & il y a encore aujourd'hui plusieurs commu-
nautés de religieuses du tiers-Ordre de S. François, qui ne
s'y engagent pas, & qui, à l'exemple de leur mere S^{te}. Eli-
sabeth, sortent de leurs monastères pour aller assister les
malades, consoler les mourans, ensevelir les morts, & qui
prennent la qualité de religieuses hospitalières. Il y en a
d'autres qui exercent l'hospitalité sans sortir de leur clô-

ture, d'autres qui gardent seulement la clôture, sans exercer l'hospitalité; & parmi celles qui ne sont point hospitalières, il y en a de réformées, qui prennent le nom de religieuses dutiers-Ordre de S. François de l'étroite observance, d'autres de religieuses recolletaines. Les unes suivent la regle de Nicolas IV, d'autres celle de Léon X. La plupart sont habillées de gris. Les unes ont des scapulaires, d'autres n'en portent point. Il y en a aussi qui sont habillées de blanc, d'autres de noir, & d'autres de bleu. Nous parlerons de quelques-unes de ces religieuses plus particulièrement dans les chapitres suivans, & nous donnons la figure d'une des anciennes religieuses hospitalières de cet Ordre, qu'on nommoit *de la Celle*, qui étoient habillées de gris, & portoient des manteaux noirs lorsqu'elles sortoient. Comme la regle défend de porter des habits tout à fait blancs ou tout à fait noirs, ces hospitalières *de la Celle* des monastères de S. Omer, Hesdin, Abbeville & Montreuil, eurent du scrupule de porter des manteaux noirs, quoiqu'elles en eussent eu permission du pape Sixte IV. Elles s'adresserent, en 1489, au pape Innocent VIII, qui leva leur scrupule & confirma la permission que son prédécesseur leur avoit donnée de porter ces manteaux noirs, qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux pieds; elles ne portoient point de scapulaires non plus que certaines hospitalières, dont nous avons fait aussi graver l'habillement, & qu'on appeloit *les sœurs de la Faille*, à cause des grands manteaux qu'elles portoient, au haut desquels étoit un rond de chaperon qui couvroit leur visage, pour n'être point vues du peuple: elles alloient servir les malades dans leurs maisons, & avoient soin des pestiférés; leurs habillemens étoit gris.

Vincent Bellovacensis, *lib.* 30. *Speculi. Hist.* C. 136, Anton. 3 *part. Hist. Titul.* 19, c. 2. Wading, *Annal. Minorum*, t. 1, ann. 1228, n. 84, S. Bonavent. *Serm. de S. Elisab.* Conrad. de Maspurg. *Epist. ad Papam Gregor. XI, de Vita S. Elisab.* Joan. Mar. Veron. *Annal* 3, *Orden. S. Francisci.* Franc. Bordon, *Chron. FF. & Soror* 3, *Ord. S. Francisci.*





*Religieux du Tiers ordre de S. François
de la Congregation de France sans Manteau*

CHAPITRE XXXIX.

Des Religieuses du tiers - Ordre de S. François, vivant en clôture, avec la vie de la bienheureuse Angeline de Corbare, leur fondatrice, & premiere générale de cet Ordre.

QUOIQUE, selon Pancirole, le monastere de Ste. Marguerite au delà du Tibre à Rome, fût bâti, dès 1288, pour des religieuses du tiers-Ordre de S. François, & qu'il y en eût un autre du même Ordre, fondé en 1300 dans la même ville, sous le nom de *sainte Croix au Mont Citorio*, & nonobstant ce que dit Wading au sujet des religieuses du même Ordre, dont il assure qu'il y avoit un monastere fondé à Naples en 1320, & un autre à Foligny en 1348; nous ne pouvons refuser à la bienheureuse Angele, ou Angeline de Corbare, le titre de fondatrice des religieuses du troisieme Ordre de S. François, puisqu'elle est la premiere qui a établi la clôture dans le monastere qu'elle fonda à Foligny en 1397, & dans tous les autres qui furent sous sa conduite, d'autant plus que le même Wading, dans ses annales des freres mineurs, ne fait point difficulté de dire que le couvent de Foligny est le premier de cet institut.

Cette bienheureuse institutrice naquit, en 1377, à Monte-Giove, bourg du royaume de Naples, éloigné d'Orviette de dix milles. Elle étoit fille de Jacques de Montemarte, comte de Corbare & de Tifiguiano, & d'Anne de Burgari, de la famille des comtes de Marfciano. Les premieres inclinations d'Angeline firent connoître qu'elle méritoit bien le nom qu'on lui avoit donné, car dès son enfance elle s'adonna à la piété, & n'avoit point d'autres divertissemens que d'orner des oratoires & de réciter des prieres.

Ayant perdu sa mere à l'âge de douze ans, elle conçut un si grand mépris de toutes les choses de la terre & un si grand désir de plaire à Jésus-Christ, qu'elle lui voua sa virginité. Sa tendresse & sa compassion envers les pauvres

étoient si grandes , qu'elle leur donnoit tout ce qu'elle avoit ; & son recueillement étoit tel , qu'elle fuyoit tous les divertissemens , même les plus innocens.

Son pere voulut la marier à l'âge de quinze ans au comte de Civitelle , dans l'Abbruze ; mais comme elle avoit fait vœu de virginité depuis trois ans , elle refusa ce parti ; son pere en eut une si grande colere , qu'il la menaça de la faire mourir si elle ne consentoit à ce mariage , ne lui donnant que huit jours pour prendre sa résolution. Angeline , dans cette extrémité , eut recours à Dieu , qui lui révéla qu'elle pouvoit consentir au mariage qu'on lui proposoit , sans craindre de violer son vœu : ainsi en 1393 , elle épousa le comte de Civitelle. Le jour des noces se passa en jeux & en divertissemens de la part des personnes qui y avoient été invitées ; il n'y eut que la sainte qui étoit toujours dans l'inquiétude , ne pouvant comprendre comment s'accompliroit la promesse que Dieu lui avoit faite de conserver sa virginité.

Aux approches de la nuit , elle se retira seule dans sa chambre , & se jeta toute baignée de larmes au pied d'un crucifix , le sommant de sa parole , & le conjurant de l'exécuter. Pendant qu'elle soupiroit , un ange lui apparut , & lui confirma la promesse de Dieu. Au même temps le comte de Civitelle , curieux de savoir où étoit son épouse , & ce qu'elle faisoit , regarda par une fente de la porte , & voyant l'ange sous la figure d'un jeune homme , qui parloit familièrement avec elle , il entra dans la chambre transporté de jalousie ; mais la trouvant seule , il lui demanda d'un ton sévère où étoit le jeune homme qui l'entretenoit. Angeline lui découvrit alors le vœu qu'elle avoit fait , le commandement qu'elle avoit reçu de Dieu de l'épouser , sans craindre de manquer à la fidélité qu'elle avoit vouée à sa divine majesté , & l'assurance qu'un ange venoit de lui en donner. Le comte , touché de ces merveilles , & ravi de la vertu de son épouse , ne la regarda plus que comme une personne du ciel ; il la pria de lui donner son amitié , non pas comme épouse , mais comme sœur , & l'assura qu'il n'auroit jamais que du respect pour elle , puisque sa vertu étoit si chérie de Dieu , & qu'elle méritoit d'être visitée par les anges. Angeline , de son côté , fut ravie de voir la promesse de Dieu si heureu-

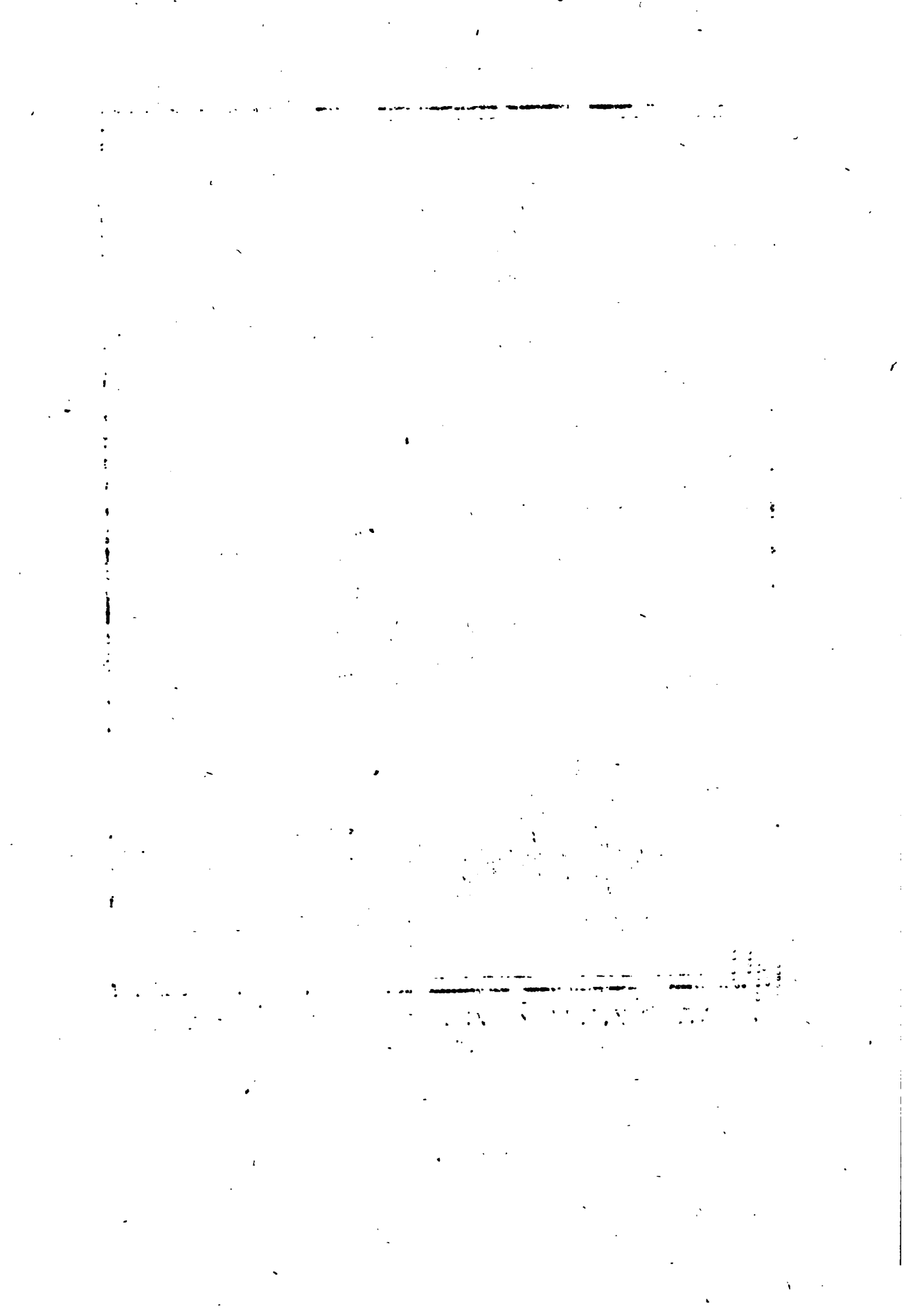
fement accomplie ; tous les deux firent vœu dans le même temps de conserver leur pureté, & passerent la nuit en prières, & à rendre grâces à Dieu de la faveur qu'ils recevoient de sa bonté.

Ils se retirèrent quelques jours après à Civitelle, où ils s'adonnerent entièrement aux œuvres de piété. Le comte mourut saintement l'année suivante dans la pratique de ces saints exercices, & Angeline, se trouvant entièrement libre, prit l'habit du tiers-Ordre de S. François, avec ses demoiselles suivantes, renonça à toutes les vanités du monde, & fit de sa maison une école de vertu. Elle s'adonnoit particulièrement au secours des pauvres & au soulagement des malades, & Dieu, pour faire voir combien sa charité lui étoit agréable, l'honora de plusieurs miracles en leur faveur.

La piété d'Angeline ne trouvant pas assez d'étendue dans sa ville, elle alla avec ses filles en divers lieux de la province de l'Abbruze, où elle convertit plusieurs pécheurs par ses exhortations, & attira tant de filles à l'amour de la virginité, qu'elle fut déferée devant Ladislas, roi de Naples, comme une prodigue qui avoit dissipé le bien de son mari, & comme une hérétique vagabonde qui couroit le pays de province en province, qui condamnoit le mariage, & qui, sous ce prétexte, trompoit un grand nombre de filles. Elle fut citée pour comparoître devant ce prince, sans qu'on lui signifiât les motifs de son accusation. Elle se mit en chemin avec une grande confiance que le ciel seroit son protecteur, & son espérance ne fut pas vaine. Ladislas écouta avec beaucoup de satisfaction l'éloge qu'elle fit de la virginité, & la renvoya avec beaucoup d'honneur & de grandes marques d'estime. Sa puissance auprès de Dieu étoit si grande, qu'elle ressuscita peu de temps après un jeune homme, l'unique espérance d'une des principales familles de Naples ; ce qui la mit dans une si haute réputation, que tout le monde commença à publier sa sainteté : mais son humilité ne pouvant supporter les honneurs qu'on lui rendoit, elle se retira secrètement de Naples, & retourna à Civitelle, où elle continua ses exercices de piété. Elle fit entrer par ses exhortations tant de filles dans des monastères, où elle leur persuada

de faire vœu de virginité, que les principaux seigneurs du pays, se voyant privés de leurs filles, renouvelèrent leurs plaintes contre elle, avec tant d'animosité, que le roi la bannit de son royaume avec ses compagnes. Elle vendit tout le bien qu'elle avoit, distribua aux pauvres la plus grande partie du prix qu'elle en avoit reçu, & ne se réserva que ce qu'elle crut absolument nécessaire pour nourrir sa famille dans cet exil. Ainsi elle abandonna son pays, & fut inspirée d'aller avec ses compagnes à Assise, pour y gagner l'indulgence de la portioncule, qui devoit arriver peu de temps après. Etant dans l'église, après avoir satisfait à ses dévotions, elle fut ravie en extase, & Dieu lui révéla d'aller à Foligny pour y fonder un monastere de religieuses du tiers-Ordre de S. François, où elle se renferma avec ses compagnes dans une clôture perpétuelle.

Elles arriverent toutes ensemble à Foligny le troisieme jour d'août de 1395, & allerent d'abord à l'église cathédrale, dédiée à S. Félicien, qu'elle supplia de vouloir être leur protecteur. La sainte visita toute les églises de la ville, principalement celle de S. François, où on conserve le corps de la bienheureuse Angele de Foligny, qui étoit aussi du troisieme Ordre de S. François; & après y avoir demeuré en prieres un temps considérable, Dieu accorda à ses larmes abondantes les lumieres nécessaires pour réussir dans l'exécution de l'ordre qu'elle avoit reçu de lui. Elle assembla ensuite ses compagnes, avec lesquelles elle alla trouver l'évêque de cette ville, Jean d'Angelo della Popola, pour lui demander la permission d'y fonder un monastere. Ce prélat, regardant le dessein de la sainte comme une entreprise difficile & nouvelle, lui dit qu'il ne pouvoit lui accorder cette permission sans avoir consulté le pape Boniface IX, auquel il lui promit d'écrire sur ce sujet. Quelques semaines s'étant écoulées, l'évêque reçut la réponse du pape, qui lui ordonnoit d'accorder la demande de la pieuse comtesse, dont la réputation s'étoit déjà répandue par toute l'Italie. Il en parla à Ugolin de Trieni, seigneur de Foligny, qui donna une place pour jeter les fondemens de ce monastere. Angeline & ses compagnes acheterent une petite maison proche de ce lieu, pour y demeurer en attendant que le monastere fût



T. VII. . pag. 32.

Hospitaliere du Tiers ordre de S.^t François

dite Sœur grise .

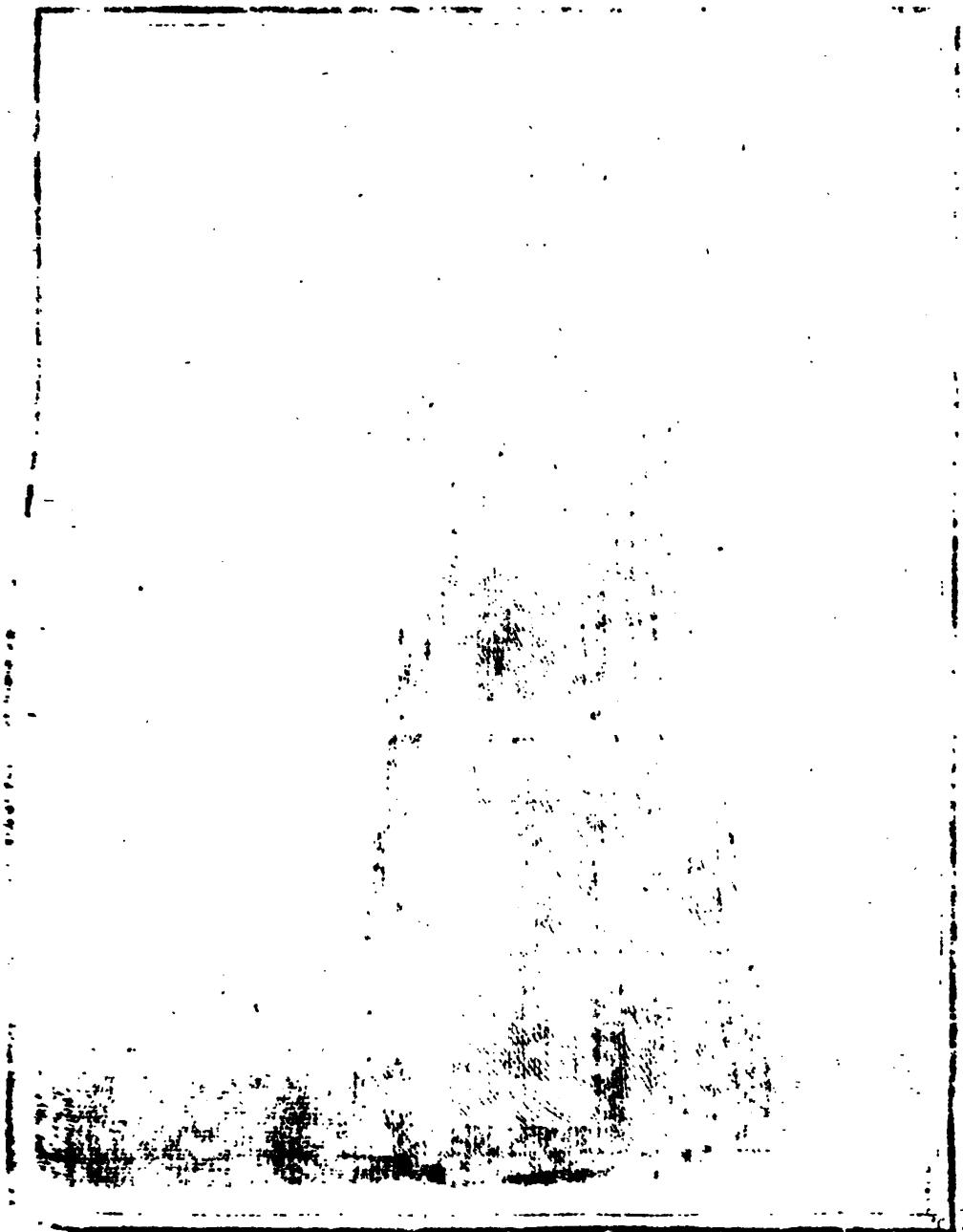
de Poilly f.

bâti. Il fut achevé au commencement de l'année 1397; l'église fut dédiée en l'honneur de St^e. Anne, mere de la St^e. Vierge, & bénite par Onuphre de Trinei, frere du seigneur de Foligny, qui avoit succédé à Jeant d'Angelo della Popola. Angeline alla demeurer dans ce monastere avec ses premieres compagnes, au nombre de six. Deux demoiselles de Foligny, deux d'Assise, & une de Camerino, poussées d'un saint zela pour la vie religieuse, & animées par l'exemple de ses vertus, se joignirent à elle. Ainsi elles se trouverent douze qui reçurent des mains de l'évêque l'habit régulier du troisieme Ordre de S. François, dont elles firent aussi profession solennelle entre ses mains l'année suivante, ayant ajouté aux vœux ordinaires celui de clôture perpétuelle.

La bienheureuse Angeline fut élue pour premiere supérieure; & cette sainte fondatrice appréhendant que le grand nombre de religieuses n'affoiblit les observances régulières, fixa le nombre de celles qui devoient être reçues dans son monastere, & ordonna qu'on ne pourroit en recevoir qu'il n'y eût des places vacantes. Mais comme il y avoit plusieurs filles de Foligny qui vouloient aussi embrasser le même institut, & qu'elles ne pouvoient pas entrer dans le monastere de la bienheureuse Angeline, à cause que le nombre qu'elle avoit fixé étoit rempli, les bourgeois firent bâtir un autre monastere dans la même ville, pour celles qui ne pouvoient entrer dans le premier, & prièrent la sainte de leur accorder une de ses religieuses, pour apprendre les observances régulières à celles du nouveau monastere qui fut achevé en 1399, & dédié à St^e. Agnès, vierge & martyre. La bienheureuse fondatrice nomma pour premiere supérieure de cette communauté, une religieuse native de la même ville, nommée sœur Marguerite, qui le gouverna avec cet esprit de piété & de ferveur qu'elle avoit imitée & appris de sa mere dans la vie spirituelle. La sainteté des religieuses de ces deux monasteres se répandit bientôt par toute l'Italie, en sorte que plusieurs villes en souhaitant, Martin V accorda un bref à ces religieuses en 1421, par lequel il leur permettoit de faire d'autres établissemens en Italie. Avec cette permission, quelques disciples de la bienheureuse Angeline fondèrent de nouveaux monasteres en plusieurs provinces. Elle alla elle-

même à Assise , où elle fonda celui de S. Quirique , vulgairement appelé *San Chierico*. Elle en envoya deux à Florence qui y bâtirent un monastere en 1429 ; quatre autres allerent à Viterbe , à la priere de S. Bernardin de Sienne qui y prêchoit ; & en peu de temps il y eut onze monasteres de cet institut en plusieurs villes d'Italie , comme à Ascoli , Rieti , Todi , Aquila , Plaisance , Pérouze , & ceux dont nous avons parlé. Martin V. par une bulle de 1328 , unit tous ces monasteres en une congrégation , & permit aux religieuses d'élire une générale dans des chapitres généraux qu'elles devoient tenir tous les trois ans. Cette supérieure générale devoit visiter avec quelques autres religieuses tous les monasteres de la congrégation , & y établir des supérieures , ce qui fut confirmé , en 1436 , par le pape Eugene IV , qui accorda à la générale le pouvoir de substituer à sa place une vicaire générale pour les visites. La premiere générale fut la bienheureuse Angeline ; mais cette sorte de gouvernement ne dura pas longtemps ; car en 1459 , le pape Pie II , à la sollicitation de Louis de Vicenze , vicaire général des freres mineurs , supprima l'office de cette générale , & ordonna qu'à l'avenir chaque monastere élirait une supérieure qui auroit dans son monastere la même autorité que la générale avoit dans toute la congrégation. Quoique ces monasteres fussent soumis à l'autorité d'une générale , ils dépendoient néanmoins des freres mineurs de l'observance , en vertu d'une bulle de Martin V , de l'an 1430 , ce qui dura jusqu'en 1481 , que ces religieuses quitterent les observans , pour se soumettre à la juridiction des Amadésistes. Mais ceux-ci ayant été supprimés , quelques-uns de ces monasteres de tierciaires retournerent à l'obéissance des observans ; & les autres furent soumis aux ordinaires.

Quant à la bienheureuse Angeline , elle mourut dans son monastere de S^{te}. Anne à Foligny ; le 14 juillet 1435 , âgée de cinquante-huit ans , & fut enterrée dans le couvent de S. François , comme elle l'avoit souhaité ; le monastere de S^{te}. Anne a depuis été appelé S^{te}. Anne des comtesses , à cause de la qualité de sa fondatrice , qui étoit comtesse de Civitelle. Après sa mort , les monasteres de cet institut se multiplièrent de telle sorte , que François de Gonzagues ,



Handwritten text, likely a signature or name, appearing below the rectangular frame.

T. VII . pag. 303 .



Hospitaliere du Tiers ordre de S.^t François.
dite Sœur grise .

de Peilly f.

Orig. des Rel. du tiers-Ord. de S Fran., viv. en clôture. 303
qui écrivoit sur la fin du seizieme siecle, dit qu'il y en avoit cent trente-cinq, dans lesquels il y avoit près de quatre mille religieuses. Le nombre de ces monasteres étoit auparavant bien plus considérable, puisqu'il est très-certain qu'il y en a eu dont les religieuses, aspirant à une plus grande perfection, ont embrassé la premiere regle de S^{te}. Claire, comme firent celles du monastere de l'*Ave Maria* à Paris en 1485, avec la permission du pape Innocent VIII, qui accorda, en 1490, la même grace aux religieuses tierciaries de Lille en Flandres, qui la lui demanderent, à l'exemple de celles de l'*Ave Maria*, à Paris.

Ces religieuses sont présentement soumises à la juridiction des ordinaires ou à celle des freres mineurs de l'observance; celles qui sont soumises aux évêques ont différentes constitutions. Quelques-unes suivent la regle de Nicolas IV, d'autres celles de Léon X; celles qui sont sous la juridiction des freres mineurs de l'observance, ont les mêmes constitutions que les religieuses urbanistes & de la conception; ces constitutions furent dressées dans le chapitre général qui se tint à Rome en 1639, où le révérend pere Jean de Merinero fut élu général. Ainsi, selon ces constitutions, elles disent le grand office, se lèvent à minuit pour dire matines, ont une heure d'oraison mentale chaque jour, demi-heure après, prime, & demi-heure après, complies. Elles prennent la discipline les lundis, mercredis & vendredis. Outre les jeûnes & abstinences ordonnés par l'église, & ceux qui sont prescrits par la regle, elles doivent encore jeûner les veilles des fêtes du S. Sacrement, de S. François, & de S^{te}. Claire. Quant à leur habillement, il est gris, & semblable à celui des clarisses & autres religieuses du premier Ordre, les unes ayant des scapulaires, & les autres n'en ayant point.

Luc Wading. *Annal. Minor. tom. 4 & 5.* Joann. Mar. Vernon. *Annal. 3. Ord. S. Francis.* Ludovico Jacobilli. *Vit. della bienheureuse Angelina & constitutiones paratodas las monjas sujetas à la obediencia de la Orden de S. Francisco.*

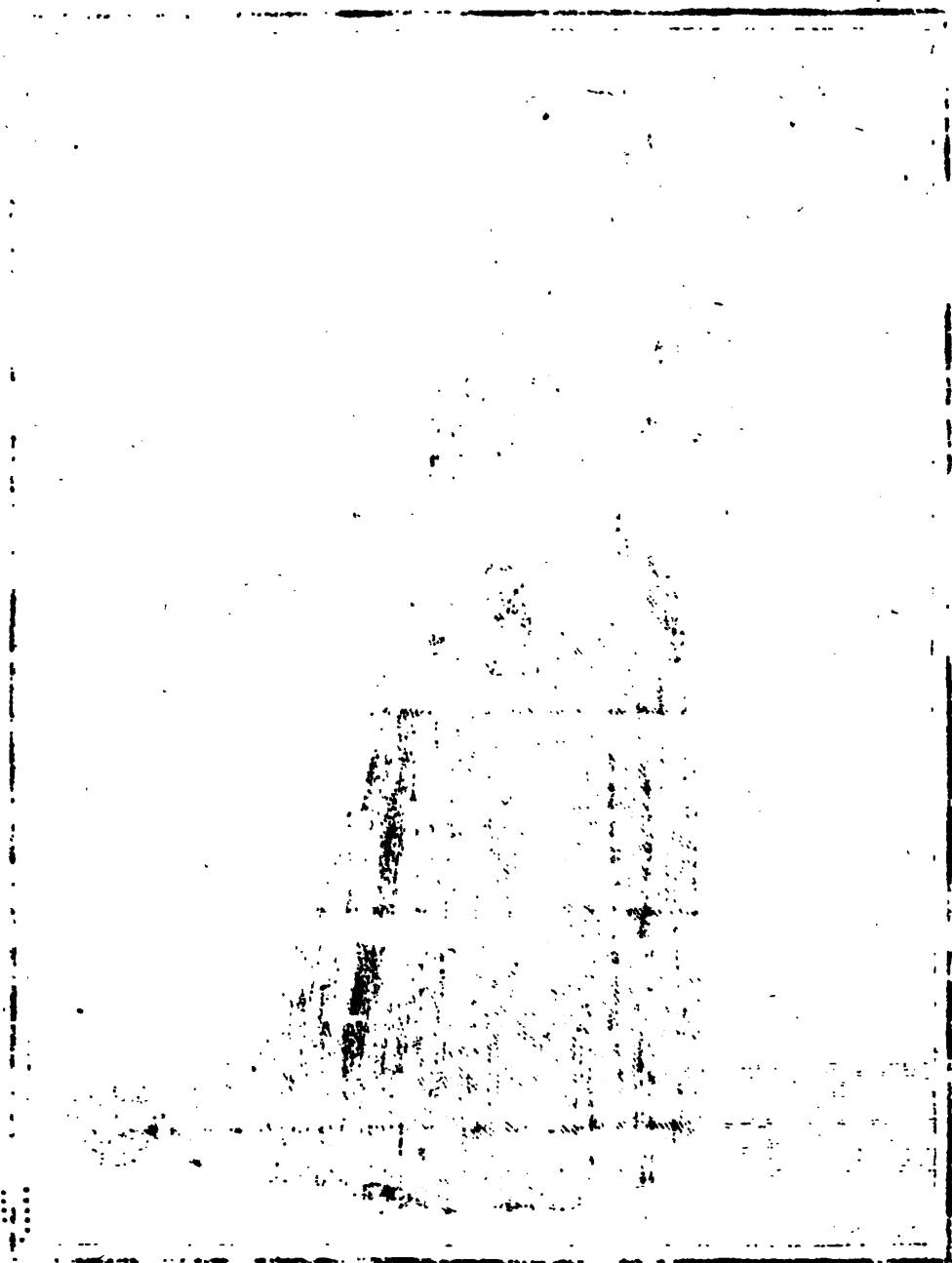
CHAPITRE XL.

Dès religieuses hospitalieres du tiers-Ordre de S. François, dites les sœurs grises.

PEU après la naissance du tiers-Ordre de S. François, on confia aux freres & aux sœurs qui en faisoient profession, la conduite des hôpitaux & des maisons les plus célèbres, pour les exercices de charité ; ce qui a été cause que dans la suite on a formé des congrégations particulieres d'hospitaliers & d'hospitalieres de cet Ordre. Gui de Joinville ayant fondé, sur la fin du treizieme siecle, l'Ordre des hospitaliers de la charité de Notre-Dame, ils prirent, de leur propre autorité, la regle du tiers-Ordre, qu'ils ont suivie jusques sous le pontificat de Clément VI, qui leur ordonna de la quitter, pour prendre celle de S. Augustin ; & ils commencerent alors à faire des vœux solennels. Sur la fin du seizieme siecle, les obregons furent institués aussi bien que les bons-fieux, qui commencerent vers 1615, & qui, sans faire de vœux solennels, non plus que ces anciens hospitaliers du même Ordre, observent la troisieme regle de S. François avec beaucoup de fidélité. Il n'en a pas été de même des hospitalieres, qui, sous différens noms, sont répandues en grand nombre dans différentes provinces de France, d'Allemagne, & de Flandres, puisque dès leur institution elles ont fait des vœux solennels. Celles qui n'avoient point de rentes, & vivoient des aumônes qu'elles alloient chercher, furent appelées *les sœurs de la Celle* ; elles alloient servir les malades hors de leurs monasteres ; les autres furent appelées *les sœurs de la Faille*, à cause qu'elles portoient sur leurs habits, quand elles sortoient, de grands manteaux ou chapes qui avoient au haut une espece de chaperon dont elles se couvroient le visage, pour n'être point vues aisément, comme on a pu remarquer dans la figure que nous en avons ci-devant donnée. Celles qui exerçoient dans leurs hôpitaux la charité envers les malades ou les pèlerins, furent appelées simplement *hospitalieres* ; elles vivoient de leurs rentes & ne mendoient point.

Enfin

Ancienne hospitaliere du Tiers ordre
de S.^t Francis a Mons dite Soeur grise . de Poilly f.
35



10

36

36

de S. François à Mon^e dite Sœur grise . de Poilly f.

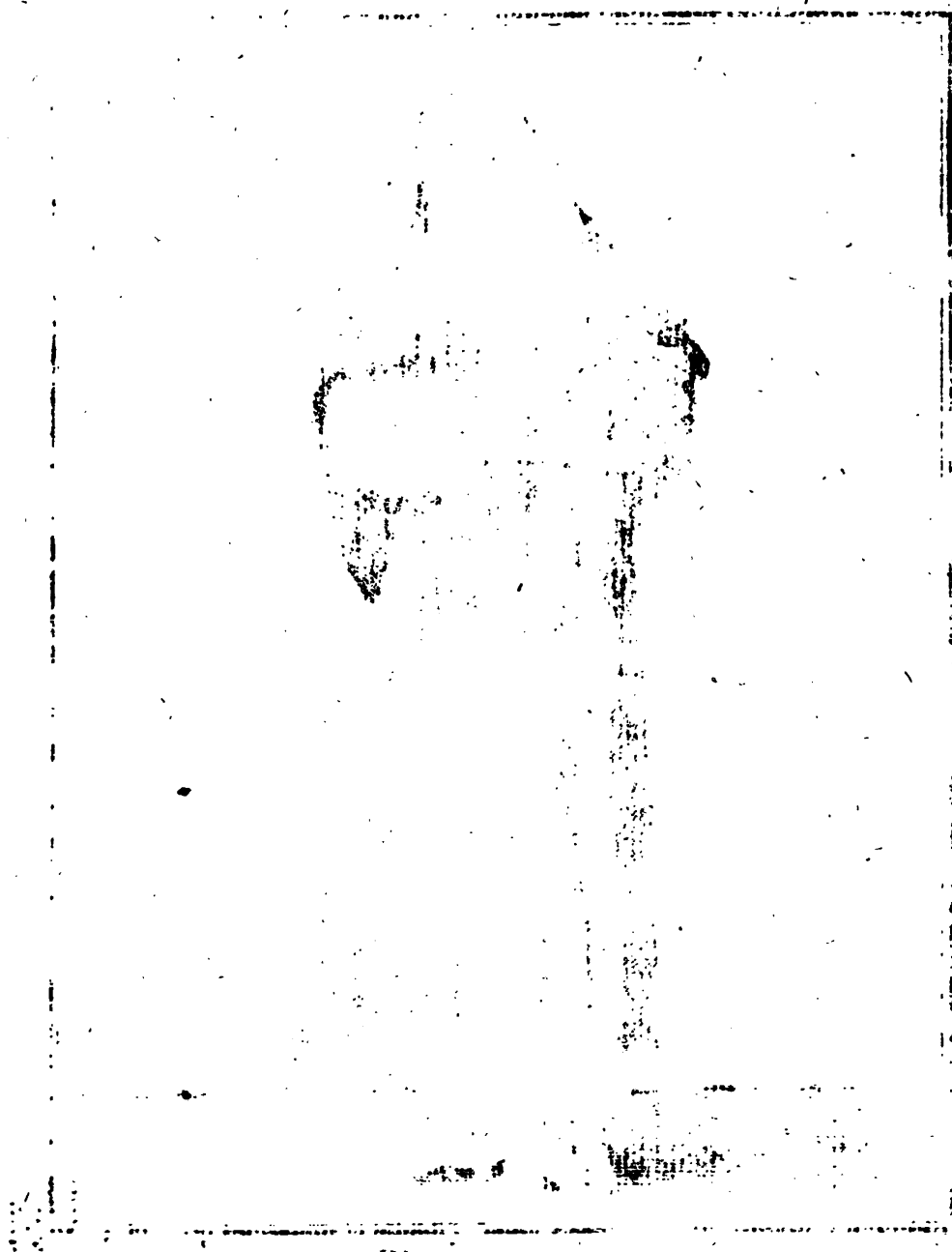
Enfin il y en a eu d'autres qu'on a appelées *les sœurs grises*, à cause qu'elles étoient habillées de gris blanc. Celles-ci sont encore en grand nombre, & ont toujours retenu le nom de sœurs grises, quoique la plupart soient présentement habillées de blanc, quelques-unes de noir, & d'autres de bleu obscur.

Les sœurs grises de Flandres & de France avoient toujours été sous la juridiction & l'obéissance du provincial des freres mineurs de la province de France parisienne; mais depuis que la réforme des récollets a été introduite en ces quartiers, quelques-unes de ces sœurs grises se sont soumises à leur obéissance. En 1483, le pere Jean Chrochin, vicaire provincial de la province de France parisienne, & le pere Jacques Stœtlin, visiteur de ces hospitalieres, ayant dressé des statuts pour elles, les supérieures & quelques religieuses députées des couvens de S. Omer, Dunkerque, Boulogne, Bourbourg, l'Ecluse, Wissebecq, Vianne, Nieuport, Ostende, Mons, Douai, Avesnes, Propingues, Berg-Saint-Vinoc, Beaumont, Ardre, Bray-sur-Somme, Nivelles, Amiens, Bruges, Tournai, & autres se trouverent à Wissebecq, où ces statuts furent reçus par ces religieuses. Ils contiennent sept chapitres, dont le premier traite de la réception des sœurs: le second, du service divin; le troisieme, de ce que les sœurs doivent faire étant à la maison; le quatrieme, de ce qu'elles doivent observer étant auprès des malades; le cinquieme, de la maniere qu'elles se doivent comporter hors le couvent; le sixieme, de la correction des sœurs quand elles font quelques fautes; & le septieme, des prieres & suffrages pour celles qui seroient décédées. Elles doivent se lever à minuit pour dire les matines du petit office de la S^{te}. Vierge, & demeurer ensuite en récollection & à l'oraison jusqu'à deux heures, qu'elles retournent au dortoir pour reposer, jusqu'à cinq heures du matin en été, & à six heures en hiver; alors elles disent primes, tierce, & sexte, qui sont suivies de la messe conventuelle, après laquelle elles vont travailler en commun, en gardant le silence jusqu'à dîner: depuis le dîner jusqu'à trois heures, elles retournent au travail, & disent ensuite vêpres, après lesquelles elles vont encore tra-

vailler jusqu'au souper. Quand elles sont envoyées dehors pour le service des malades, elles vont toujours deux ensemble; elles ne doivent point se séparer, mais aller directement où elles sont envoyées, & afin d'éviter la familiarité avec les séculiers, elles ne doivent pas veiller plus de trois jours dans une même maison. Quand elles sont envoyées par la supérieure pour d'autres affaires, elles ne doivent ni boire ni manger hors le couvent, qu'avec une permission expresse. Toutes les semaines ont tient le chapitre au moins une fois, & deux ou trois, s'il est nécessaire, pour reconnoître leurs fautes devant la supérieure. Les jeûnes & abstinences sont les mêmes que ceux qui sont ordonnés par la regle. Voici la formule de leurs vœux. *Je, N., voue & promets à Dieu, à la glorieuse Vierge Marie, à S. François, à tous les S^{ts}, & à vous, ma révérende mere, d'être tous les jours de ma vie obéissante à notre saint pere le pape & à ses successeurs canoniquement élus, & vivre en obéissance & pauvreté, sans propre, & en chasteté, & garder la troisieme regle de S. François, confirmée par le pape Nicolas IV, à la discrétion de mes supérieurs.*

Elles tenoient autrefois des assemblées générales de toutes les supérieures des monasteres de leur Ordre; mais cela ne se pratique plus à présent. Plusieurs de ces hospitalieres ont même embrassé la clôture, comme celles d'Amiens, de Montreuil, de Dourlens, de Rue, de S. Quentin, de Montdidier, de Neufchâtel, de Granvillier, de Gournai, de Bernai, de Mons, & d'autres dont quelques-unes n'ont pas pour cela abandonné l'hospitalité qu'elles exercent chez elles, soit à l'égard des pèlerins, soit à l'égard des malades; & celles-ci ont des constitutions particulieres. Il y a aussi des sœurs de la Celle qui ont pris la clôture. Les maire & échevins de Beauvais voyant que celles qui étoient établies dans leur ville où elles s'employoient au service des malades, vouloient prendre la clôture, s'y opposerent en 1627, & eurent recours à l'autorité du parlement de Paris, pour les en empêcher. Le parlement, par un arrêt du 4 août 1629, accorda la demande des religieuses, à condition qu'elles abandonneroient la maison qui leur avoit été donnée par la ville, & qui étoit autrefois un béguinage. Cependant ces reli-

*Religieuse Penitente du Tiers ordre de
S^t François de l'étrite Observance en habit ordinaire dans la Maison
de Poilly, f*
37



gieuses firent voir qu'elles avoient acquis la plus grande partie du lieu où elles demeuroient, & furent confirmées dans la possession de ce béguinage. La réforme fut introduite dans leur maison avec la clôture en 1630. L'évêque de Toul, Henri de Thiard de Bissi, présentement évêque de Meaux, & cardinal de la sainte église romaine, voulut obliger les sœurs grises de Nanci à recevoir aussi la clôture : ce prélat donna pour cet effet une ordonnance le 31 octobre 1696 ; mais ces religieuses en appelèrent comme d'abus au parlement de Metz, & elles sont demeurées dans leur premier état.

Quoique ces hospitalières soient appelées *sœurs grises*, à cause de leurs habits gris qu'elles portoient autrefois avec un voile blanc, il y en a plusieurs qui sont habillées de blanc, avec un scapulaire de même, & un voile noir, principalement celles de Lorraine ; d'autres sont habillées de noir, & d'autres de bleu obscur. Nous donnons seulement ici l'habillement de celles de Lorraine, & de ces anciennes hospitalières qui étoient habillées de gris.

Luc Wading, *annal. minor. Factums imprimés pour les sœurs grises de Nanci, leurs constitutions manuscrites.* Et Louvet, *antiquit. de Beauvais.*

Sœurs grises réformées de Mons.

Dès 1300, un S. prêtre ayant fondé un hôpital dans la ville de Mons pour de pauvres femmes, il en donna le soin à des séculières, & l'administration aux magistrats de la ville, qui, en 1470, peu contents de ces séculières, y firent venir des religieuses du tiers-Ordre de S. François, du monastère de Brugelette, à trois lieues de cette ville, afin que comme elles ne gardoient point de clôture, elles pussent soigner les malades dans leurs propres maisons. La mere Clairehambray en étant supérieure en 1648, fit son possible pour réformer ce monastère ; où les religieuses, quoique sous l'habit de S. François, avoient un air assez mondain, comme on peut voir dans la figure que nous donnons d'une de ces anciennes religieuses. Elle voulut pour cet effet les obliger à la clôture ; mais les magistrats & les principaux bourgeois de la

ville s'y étant opposés, elle se contenta d'introduire peu à peu la réforme par les bons exemples & par le retranchement des sorties fréquentes, ne permettant à ses religieuses de sortir du monastere que rarement, & pour des affaires urgentes & absolument nécessaires. Elle obtint la permission de faire dire le grand office de l'église selon l'usage de l'église romaine, & de l'Ordre de S. François; & outre les trois vœux ordinaires, ses religieuses en ajouterent un quatrième, de garder la regle du tiers-Ordre de S. François, réformée par Léon X. La même année le pere Marchant, commissaire général de l'Ordre, leur permit de porter un habit brun au lieu de celui qu'elles avoient, qui étoit gris-blanc; & cet habit consiste en une robe, un scapulaire sur lequel il y a l'image de la S^{te}. Vierge, & un manteau descendant jusqu'aux talons. Il leur permit de porter le voile noir, en ayant toujours eu un blanc jusqu'alors.

Enfin l'an 1689, la mere Jésus Marie de S. Hélaine, de l'illustre famille de Bryas, étant supérieure, & désirant voir ses religieuses cloîtrées, sollicita son frere, Jacques de Bryas, pour lors archevêque de Cambrai, d'obtenir cette permission des magistrats de Mons, qui, ne pouvant refuser à ce prélat une demande si juste, ses religieuses embrasserent la clôture & prirent le nom de sœurs grises réformées. Cette digne supérieure avoit été chanoinesse dans l'illustre chapitre de S^{te}. Vaudru, de la même ville, & étoit entrée ensuite dans ce monastere, où, peu de temps après sa profession, elle fut elue supérieure; & pendant vingt-neuf ans qu'elle a exercé cette charge, elle a reçu quarante-sept filles à la profession, sans avoir jamais eu en vue aucun intérêt temporel. Elle étoit infatigable aux offices divins, & en tout ce qui regardoit le service de Dieu & la discipline régulière. Elle étoit douce aux autres, très-sévère à elle-même; & après avoir servi à ses filles de modele de charité, de patience, d'humilité, & de toutes les autres vertus chrétiennes, elle mourut en 1699. Voici les instructions qu'elle laissa à ses filles en mourant, selon le témoignage du pere François Mosens, son confesseur. Elle les exhorta à être toujours fideles à Dieu, à observer inviolablement ce qu'elles lui avoient promis le jour de leur profession, & à avoir un grand

zele pour tout ce qui regarde son service & leur institut. Elle leur-recommanda la pauvreté, qui a toujours été le caractère particulier de cette maison, depuis que la réforme y a été établie, & de ne point se servir de la moindre chose sans la permission de la supérieure. Elle leur recommanda aussi la charité & l'union, sans laquelle Dieu ne pouvoit pas demeurer parmi elles, ni régner dans leurs cœurs, les avertissant que par cette vertu divine elles seroient toutes en Dieu & pour Dieu, & qu'elles devoient dissimuler & supporter leurs foiblesses mutuelles. Elle les conjura de n'avoir jamais d'autres desirs, ni d'autre ambition que de plaire à Dieu, & de faire toutes leurs actions avec autant de perfection qu'elles voudroient les avoir faites à l'heure de la mort. Enfin elle les pria de ne jamais s'occuper que de Dieu & d'elles-mêmes, sans s'arrêter ni aux actions ni à la conduite des autres. Tels furent les derniers sentimens de cette sainte supérieure, qui mourut âgée de soixante-cinq ans.

Mémoires envoyés de Mons en 1711.

CHAPITRE XLI.

Des religieuses pénitentes du tiers-Ordre de S. François de l'étroite observance, avec les vies des révérendes meres Françoisse & Claire-Françoise de Besançon, leurs fondatrices.

A PEINE la réforme des religieux du tiers-Ordre de S. François, établie en France par le R. P. Vincent Mussart, eut commencé à faire quelque progrès, que des religieuses du même Ordre, à la sollicitation de la vénérable mere Françoisse de Besançon, supérieure du monastere de Salins, dans le comté de Bourgogne, voulurent imiter le zèle & la ferveur de ces religieux, en embrassant aussi l'étroite observance. Cette S^{te} fondatrice naquit à Besançon d'une famille noble, & se nommoit dans le monde *Marguerite Borrey*. Etant en âge d'être mariée, elle fut recherchée par M. de Reci, qui avoit quelque commandement dans les troupes du duc de Savoie.

Il l'épousa, & ils eurent de leur mariage une fille qui vint au monde le 6 août 1589, & reçut au baptême le nom d'*Odille*.

Nous ne savons point les particularités de l'enfance de la mère; mais pour la fille, dès l'âge de quatre à cinq ans, allant à la messe, elle s'arrêtoit aux portes des églises avec les pauvres, pour leur apprendre les prières qu'on lui avoit enseignées. Etant plus âgée, elle pansoit leurs plaies, raccommoitoit leurs habits, quoique pleins de vermine, les reprenoit de leurs fautes lorsqu'ils y tomboient en sa présence, & leur distribuoit toutes les confitures & les douceurs qu'elle pouvoit avoir de sa mère, qui agréoit toutes ces pratiques de charité. Cette pieuse femme donnoit à sa fille des habits convenables à sa naissance; mais la jeune *Odille*, déjà prévenue des bénédictions du ciel, & remplie de cet esprit de pauvreté qui devoit faire un jour les délices de son cœur, l'avertit qu'appartenant à J. C., elle ne devoit point avoir tous ces ajustemens, & qu'elle ne vouloit point avoir d'habits qui ressentissent le faste & la vanité. La mortification d'être privée de la sacrée communion, à cause de son bas âge, lui étoit très-sensible: elle en souffrit néanmoins le refus jusqu'à l'âge de huit ans qu'on la lui accorda, à cause de ses excellentes vertus & de son insigne piété, & dès lors on remarqua en elle un nouveau progrès dans la perfection.

L'éclat de sa beauté lui attira des adorateurs; mais les recherches qu'on fit pour l'avoir en mariage ne servirent qu'à augmenter le désir qu'elle avoit de se retirer dans un monastère. Sa mère, qui avoit elle-même ce désir, & qui sollicitoit son mari de leur en accorder la permission, étoit la première à exhorter sa fille à ne point songer au mariage & à persévérer dans le dessein qu'elle avoit pris de n'avoir d'autre époux que J. C. M. de Recy ne pouvoit se résoudre à une séparation si prompte & si sensible; mais enfin, cédant aux instances de sa femme, & obéissant à la voix de Dieu, qui lui parloit par ses inspirations, il consentit à leur retraite, & leur permit d'emporter ce qu'elles voudroient pour leurs besoins. Cette séparation fut bientôt après suivie d'une plus grande; car Dieu voulant récompenser le sacrifice que

Religieuse Penitente du Tiers ordre de
S^t Francis de l'etrote Observance en habit de Chœur de Prilly f

M. de Recy avoit fait à sa divine majesté, de la tendresse qu'il avoit pour une si chere épouse & une si aimable fille, l'appela à une meilleure vie avant qu'elles eussent fait profession, les délivrant en même temps du seul obstacle capable de retarder l'exécution du grand désir qu'elles avoient de se consacrer à Dieu par les vœux solennels de la religion, qu'elles firent après cette mort dans le monastere qu'elles fonderent au bouig de Verceil, sur les frontieres d'Alsace, à trois lieues de Besançon, après en avoir obtenu la permission du pape Clément VIII. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, & l'infante Isabelle Eugénie, son épouse, à qui le comté de Bourgogne appartenoit, y donnerent leur consentement, & Ferdinand de Rie, archevêque de Besançon, approuva cet établissement. Elles reçurent l'habit du tiers-Ordre de S. François des mains du commissaire général des conventuels, en 1604, le jour de l'Ascension de N. S., avec quelques femmes dévotes qui se joignirent à elles, & l'année suivante elles firent leur profession solennelle. Madame de Recy, changea son nom de Marguerite en celui de François, & sa fille Odille prit celui de Claire-Françoise. Elles ne demurerent que trois ans dans ce lieu, qui, outre qu'il étoit trop exposé aux insultes des gens de guerre, n'étoit pas conforme au concile de Trente, qui ordonne de renfermer tous les nouveaux monasteres de filles dans des villes; c'est pourquoi elles transporterent leur demeure, en 1608, dans la ville de Salins, où elles bâtirent un beau monastere, sous le titre de Ste. Elisabeth; la mere François, qui avoit été élue supérieure à Verceil, fut aussi continuée dans cet office à Salins.

Le désir que ces religieuses avoient de se perfectionner dans la pratique de la troisieme regle de S. François, leur faisoit souhaiter la connoissance de quelque religieux de cet Ordre qui pût les instruire de leurs observances. L'éloignement où elles étoient des couvens de cet Ordre rendoit difficile l'accomplissement de leurs désirs; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en lui, leur donna les moyens de réussir dans leur bon dessein; il se servit pour cet effet d'un petit mercier qui, étant venu

à Salins, & ayant étalé ses marchandises proche de leur monastere, vint à leur grille pour savoir si elles ne voudroient point acheter quelque chose. La regle du troisieme Ordre nouvellement imprimée, avec des annotations ajoutées par les soins des supérieurs des religieux réformés de France, s'étant rencontrée heureusement parmi ces marchandises, elles ne manquerent pas de la prendre, & après l'avoir lue avec attention, elles écrivirent à ces religieux pour les prier de leur vouloir bien rendre quelques visites & les prendre sous leur direction; mais ils ne voulurent pas y consentir, à cause de l'éloignement. Elles firent néanmoins tant d'instances pour être soumises à l'obéissance & correction des supérieurs de cette réforme, qu'ils y consentirent enfin, & elles furent reçues & agrégées à la congrégation dans le chapitre provincial qui se tint à Picpus en 1614.

Dès 1610, la mere Françoisse de Besançon avoit été faire un établissement dans la ville de Grai, & elle envoya sa fille, la mere Claire-Françoise, à Dole, en 1614, pour en faire un troisieme. En 1616, les supérieurs de l'étroite observance voulant faire aussi un établissement de ces religieuses à Paris, le P. Vincent Muffart, réformateur de cet Ordre, alla en Bourgogne, avec son frere le P. François Muffart, pour en amener quelques-unes. La mere Claire-Françoise fut choisie pour être supérieure de ce nouveau monastere, & sortit de Salins avec les meres Madelaine & Cécile de S. François; mais comme on leur offrit dans le même temps un autre établissement à Lyon, la mere Claire-Françoise y laissa la mere Madelaine pour être supérieure de ce monastere, & arriva à Paris, où douze, tant filles què veuves, l'attendoient pour embrasser, sous sa conduite, la réforme du tiers Ordre. De ce nombre étoient la belle-mere du P. Vincent Muffart, qui prit le nom de *sœur Gabrielle de sainte Anne*, & sa propre sœur, & qui fit aussi profession sous le nom de *sœur Marie de saint Joseph*; mais il y en eut trois qui sortirent pendant l'année de leur noviciat, en sorte qu'il n'y en eut que neuf qui prononcèrent leurs vœux solennels le 30 mai 1617. La reine Marie de Médicis, mere de Louis XIII, honora de sa protection ce nouvel établissement, & voulut assister à la solennité de la clôture de ces religieuses, se déclarant

Éclairant dès-lors leur fondatrice, conjointement avec le roi son fils, en présence de la reine Anne d'Autriche, épouse de ce Prince, nouvellement arrivée en France. Elle voulut aussi poser la première pierre des nouveaux bâtimens tant de l'église que du monastere, qui furent commencés en 1628, & où les religieuses allerent demeurer en 1630, en rendant le lieu qu'elles avoient occupé jusqu'alors, qui est de l'autre côté de la rue, aux religieux du couvent de Picpus qui l'avoient acheté pour leur servir d'hospice, & que les Religieuses avoient emprunté d'eux jusqu'à ce qu'elles fussent établies.

La mere Cécile de S. François, qui étoit venue de Bourgogne avec la mere Claire François, après avoir été pendant cinq ans vicairé de ce monastere, fut envoyée, en 1721, à Nancy, pour y être supérieure d'un nouveau monastere, dont M. Charles Bouvet, seigneur de Romemont & de la Tour, chevalier de l'ordre de S. Etienne en Toscane, chambellan du Duc de Lorraine, & Marie Dieu-donnée le Poignant son épouse, furent les fondateurs, aussi-bien que de celui des religieux du même ordre de la même ville. Ils ne donnerent pas seulement la place pour bâtir celui des religieuses, mais ils firent faire tous les bâtimens, tant de l'église que des dortoirs & des autres lieux réguliers, le fournirent de meubles, & laisserent un fond suffisant pour l'entretien des religieuses qui, jusqu'à présent, ont observé leur regle & leurs constitutions, & ne se sont écartées en aucune maniere des premiers réglemens qui furent faits pour la réforme, n'ayant pas imité en cela quelques autres monasteres qui n'ont pas eu tant de scrupule. La reine Marie de Médicis s'intéressa pour cet établissement, & écrivit en faveur de ces religieuses au duc & à la duchesse de Lorraine, à la comtesse de Vaudemont, à l'évêque de Toul, & à M. de Romemont leur fondateur; le roi Louis XIII écrivit aussi, pour le même sujet, au duc de Lorraine & à l'évêque de Toul.

Le nombre des monasteres augmentant, le chapitre général tenu à Picpus en 1625, chargea le pere Elzéart de Dombes, qui a été dans la suite vicairé-général, de dresser des constitutions particulieres pour ces religieuses. Sitôt qu'elles furent achevées, & qu'elles eurent été examinées par les supérieurs, on les envoya dans les monasteres pour être mises en pratique avant

que d'en demander la confirmation en Cour de Rome. Elles furent de nouveau examinées par les supérieurs, & ensuite envoyées à Rome, où après avoir été aussi examinées par la congrégation des réguliers, elles furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1636. Ce pontife accorda à ces religieuses les mêmes privilèges, grâces, exemptions & indulgences, dont jouissoient & pouvoient jouir à l'avenir les religieux du même ordre, ordonnant qu'elles seroient toujours soumises à la juridiction, visite & correction des supérieurs de cette réforme; qui nonobstant cet ordre, ont abandonné quelques-uns de ces monasteres, & n'ont pas voulu se charger de la conduite de ceux de Lyon, l'un sous le titre de *Sainte-Elisabeth*, dans la place de Bellecourt, un autre au fauxbourg de Vaize, sous le titre *des deux Amans*, & un troisième nommé *les Colinettes*. Les autres, dont ils n'ont pas voulu s'embarrasser, sont situés à Rouane, à Marseille, à Gray, à Dole & à Montferrand : il n'y en a présentement que cinq soumis à la juridiction de l'ordre, savoir: ceux de Paris, Nancy, Salins, Arbois & Lions-le-Saunier.

Les observances de ces religieuses sont presque les mêmes que celles des religieux de la même réforme. Ce qu'elles ont de particulier, c'est qu'elles dorment dans des linceuls de serge. Elles peuvent porter des chausses & des chaufferies de laine, depuis la fête de S. François jusqu'au premier jour de mai. Elles élisent leurs supérieures dans les visites que les provinciaux ou leurs Commissaires font tous les ans de leurs monasteres. Elles ont deux heures de travail manuel tous les jours. Elles ne vont aux grilles qu'accompagnées de quelques religieuses, & il leur est défendu de parler les toiles tirées & ouvertes & le voile levé, sans la permission de la supérieure qui la doit accorder rarement. Les jeûnes & abstinences, les heures du silence & des Offices, & tous les autres exercices, tant de dévotion que de mortification pratiqués par les religieux, leur sont communs. Leur habillement est aussi semblable à celui des religieux, excepté qu'elles ont un scapulaire; & pour couvrir leur tête les sœurs de chœur ont un grand voile noir d'étamine, de cinq pieds de long & de trois & demi de largeur, avec un plus petit de toile blanche; les novices & sœurs converses ont un grand voile blanc, & tant les professes que les

Novices ou sœurs conversent, portent des sandales de bois ou de cuir.

Les religieuses des trois monasteres de Lyon & de celui de Rouane ont des constitutions particulieres qui furent approuvées par le cardinal Alphonse Louis de Richelieu, archevêque de Lyon & grand aumônier de France. Ces religieuses different des autres réformées, en ce qu'elles portent des habits de serge en été, & de drap en hiver, & qu'elles sont toujours chaussées. Elles ont des chemises de toile, & elles peuvent manger de la viande rôtie le soir, ce qui n'est pas permis aux autres, non plus qu'aux religieux, excepté sept ou huit fois l'année. Elles ne font élection de leurs supérieures, & des autres officieres, que tous les trois ans. Celles qui ont soixante ans ne disent plus de coupes, & les sœurs converses font deux ans de noviciat. Elles se reconnoissent cependant toujours filles de la réforme; car, par leurs constitutions, à l'endroit où il est parlé du vœu d'observer les Commandemens de Dieu, il est dit, qu'elles suivront la déclaration faite au chapitre général des peres du même ordre, tenu au couvent de Picpus en 1625, où présidoient les commissaires apostoliques; dans ce chapitre il fut ordonné que par la transgression d'un Commandement de Dieu l'on ne commettrait point deux péchés mortels, mais un seulement, & qu'elles suivroient aussi la déclaration faite dans le même chapitre, touchant les transgressions de la règle & des Constitutions portant que ce vœu oblige seulement à péché mortel lorsque la pénitence a été requise. Quant aux meres Françoisse & Claire Françoisse de Besançon leurs fondatrices, la premiere mourut le 4 Avril 1619, dans le monastere de Salins, & sa fille dans celui de Sainte-Elisabeth à Paris, le premier jour d'avril 1637. Schoonebeck s'est trompé lorsqu'il a dit que ces religieuses reçoivent toutes sortes de filles, tant honnêtes que mal-honnêtes, qui sont résolues de faire pénitence de leurs péchés. Leur regle leur défend, au contraire, de recevoir des personnes qui n'auroient pas une bonne réputation. Ce qui a pu tromper cet Auteur, c'est le nom de *Pénitentes* qu'on donne à ces religieuses, mais ce nom leur est commun avec toutes les autres personnes qui font profession de la troisième regle de S. François, qu'on nomme de la *Pénitence*.

Joann. Mar. Vernon. *Ann. 3, Ord. S. Francisci.* Schoonebeck,

*Description des Ordres des femmes & filles religieuses p. 64.
Mémoires manuscrits & constitutions des Religieuses du tiers-
ordre de l'étroite observance.*

CHAPITRE XLII.

*Des religieuses pénitentes du tiers-Ordre de S. François, dites
les Récollectines, avec la Vie de la vénérable mere Jeanne
de Jésus leur fondatrice.*

VOICI encore une Réforme des Religieuses du tiers-Ordre de S. François qui ont eu pour Fondatrice la Mere Jeanne de Neerich, dite de *Jésus*. Elle naquit à Gand de parens obscurs dans le monde par leur naissance, mais qui vivoient dans la crainte de Dieu, & eurent soin d'inspirer ces mêmes sentimens à leur fille. A peine eut-elle atteint l'âge de discrétion, que Dieu lui inspira le dessein de quitter le monde, & de se retirer dans un Monastere pour se consacrer entièrement à son service. Elle fut reçue dans celui de S. Jacques, des Religieuses du tiers-Ordre de S. François de la ville de Gand, qui étoient sous la juridiction des Récollets de la Province de Flandres; & pendant son Noviciat, elle jeta les fondemens de l'édifice spirituel qu'elle prétendoit élever sur l'humilité, le mépris du monde & la mortification du corps & de l'esprit. L'année du Noviciat étant expirée, elle fit profession avec beaucoup de zèle & de ferveur. Lorsqu'elle se vit engagée à Jésus-Christ par les vœux de la Religion, se croyant obligée de travailler à sa perfection, elle commença par éviter la conversation des personnes séculières le plus qu'elle pouvoit, & à ne sortir du Monastere (où la clôture n'étoit pas pour lors observée) que lorsque l'obéissance l'y obligeoit. Cette conduite plut à quelques-unes de ces Religieuses, & elle fut si bien leur persuader les douceurs de la retraite, que plusieurs, à son exemple, se retiroient des vains entretiens du monde, préférant la solitude à toutes les visites que les autres faisoient fort fréquemment hors du Monastere. Les bonnes dispositions que la Mere Jeanne de Neerich

voyoit dans ces Religieuses, qui imitoient son zèle, lui faisoient souhaiter la clôture & la réforme de son Monastere; mais elle voyoit en même tems tant d'obstacles à ce dessein, que ne croyant pas pouvoir jamais réussir, elle se contentoit de garder avec elles la retraite & les observances, autant que l'obéissance le lui permettoit, & de souhaiter que les autres Religieuses, à leur exemple, les embrassassent, & s'y soumissent volontairement; cependant le désir qu'elle avoit d'y voir la clôture établie, se fortifiant de jour en jour, elle en parla au Pere Pierre Marchaut, pour lors Custode de la Province des Récollets de Flandres, & Lecteur en Théologie au Convent de Gand. Ce bon Religieux ne donna pas d'abord dans son sentiment, & voulut éprouver pendant quelque tems si ce dessein venoit du Ciel. Il eut, à cet effet, plusieurs conférences avec elle, dans lesquelles il reconnut, par la ferveur de son zèle & par la disposition de plusieurs Religieuses qui souhaitoient la même chose, que cette inspiration venoit de Dieu. Il promit donc d'employer tous ses soins pour procurer la clôture & la réforme de ce Monastere. Il en parla au Provincial & aux autres Supérieurs de la Province, qui ayant délibéré sur les moyens d'y réussir, ordonnerent que pour le plus grand bien de ce Monastere & pour un plus grand avancement de ces Religieuses à la perfection de leur état, la clôture y seroit établie, leur donnant la liberté d'élire une Supérieure qui pût seconder leurs bons dessein.

Cette Ordonnance y fut reçue diversement par la Communauté qui n'étoit pas d'un même sentiment sur cette affaire. Celles qui aimoient la retraite & qui regardoient la clôture qu'on vouloit leur donner, comme le véritable moyen de se délivrer d'une infinité de distractions que produisent les conversations avec les personnes du siècle, reçurent agréablement cette nouvelle. Mais les autres qui aimoient ces sortes de conversations & qui se plaisoient dans l'embarras du monde, murmurèrent hautement contre les Supérieurs, principalement lorsqu'elle virent que la Mere Jeanne de Neerich avoit été élue Supérieure, & que son élection avoit été confirmée par le Provincial, avec ordre de sa part à toute la Communauté de la reconnoître & de lui obéir. La présence du Provincial & son autorité arrêterent pour lors les plaintes &

les murmures des mécontentes ; mais lorsqu'il fut sorti, elles employèrent tous les moyens imaginables pour empêcher qu'on ne mît la clôture dans leur Monastère. Elles firent solliciter leurs parens, leurs amis & les plus qualifiés de la ville. Des Religieuses de quelques autres Monastères qui ne gardoient pas non plus la clôture, se joignirent à elles, tant pour défendre l'intérêt commun que pour insulter à la Mere Jeanne de Neerich & à ses adhérentes. Mais toutes ces tentatives ayant été inutiles pour faire changer de résolution au Provincial, elles appelèrent de son Ordonnance au Général qui renvoya la connoissance de cette affaire à son Commissaire établi sur les Provinces de Flandres & d'Allemagne, le Pere André de Soto, Espagnol, Confesseur de l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, Gouvernante des Pays-Bas, avec ordre de se transporter sur les lieux pour terminer cette affaire. Il fut impossible à ce Commissaire de pacifier les esprits de celles qui ne vouloient pas entendre parler de clôture ; la Mere Jeanne de Neerich préférant le bien de la paix à celui de la réforme, dont elle remit le soin entre les mains de Dieu, se démit de sa supériorité ; le Commissaire rétablit l'ancienne Supérieure, & accorda aux Religieuses de sortir comme auparavant, avec défense toutefois d'y contraindre la Mere de Neerich, & celles qui voudroient comme elle garder la clôture. Les Religieuses qui s'étoient opposées à la clôture, se voyant ainsi triomphantes, se firent un plaisir avec la Supérieure d'exercer la patience de la Mere Jeanne de Neerich, par des mépris, des reproches & des humiliations qu'elle reçut avec beaucoup de soumission, & supporta avec autant de constance ; elle regardoit en tout la main de Dieu qui lui procuroit toutes ces épreuves pour son salut, & afin de se les rendre plus faciles, elle s'éleva en esprit à la contemplation des souffrances du Sauveur, & se forma un petit chapelet de dévotion sur les Mysteres de sa Passion. Cette dévotion est passée depuis à toutes les Maisons de Religieuses Récollectines qui la continuent tous les jours, & récitent à haute voix ce petit chapelet tous les matins dans le lieu de leur travail.

Malgré les décisions du Commissaire, les mauvaises dispositions des Religieuses peu zélées pour le bon ordre & l'avanc-

Religieuses du tiers-Ordre de S. Fr. dites les Récolletaines. prae-
eement spirituel de leur ame, cette pieuse fondatrice ne perdit
point courage, au contraire elle excitoit & animoit ses compa-
gnes à la persévérance, en leur disant que si son dessein étoit
un ouvrage des hommes il se détruiroit; mais que s'il venoit de
Dieu, on ne pourroit l'empêcher, & qu'il le feroit réussir mal-
gré les oppositions qu'on y apporteroit. Sa confiance en Dieu
& sa soumission à la divine volonté ne furent pas sans récom-
pense; car on connut bientôt que Dieu en étoit l'auteur, par
les moyens dont il se servit pour le faire réussir, contre toutes
sortes d'apparences humaines.

La Marquise de Malespine, Françoise de Gaure, qui de-
meuroit à Bruxelles, ayant une maison à Limbourg assez com-
mode pour servir à l'établissement de la nouvelle réforme,
le Pere Marchaut lui fit l'ouverture de ce dessein & la pria
d'être la Fondatrice de la première maison de cette réforme,
en donnant cette maison pour l'y établir. La Marquise de
Malespine surprise de cette proposition qui lui parut des
plus extraordinaires, demanda du tems pour y songer; elle
consulta, sur ce sujet, quelques personnes de ses amies, qui
l'ayant détournée de contribuer à cette sainte œuvre, elle
écrivit une lettre de refus qu'elle cacheta & laissa sur sa table,
différant au lendemain pour l'envoyer; mais Dieu qui est le
maître des cœurs & qui conduisoit cette affaire, changea bien-
tôt celui de cette Dame. Elle se sentit tout d'un coup si for-
tement touchée de l'esprit du Seigneur, qu'il lui sembloit que
Dieu lui reprochoit sa dureté envers ces pauvres religieuses
qu'il avoit choisies pour être ses fidelles épouses. Ce reproche
la suivoit par-tout où elle alloit & ne lui donnoit aucun repos,
jusqu'à ce qu'ayant pris la lettre elle la jeta au feu & en écrivit
une autre, par laquelle elle leur témoigna qu'elle leur don-
neroit volontiers sa maison de Limbourg; ce qui rendit le repos
& la tranquillité à son ame.

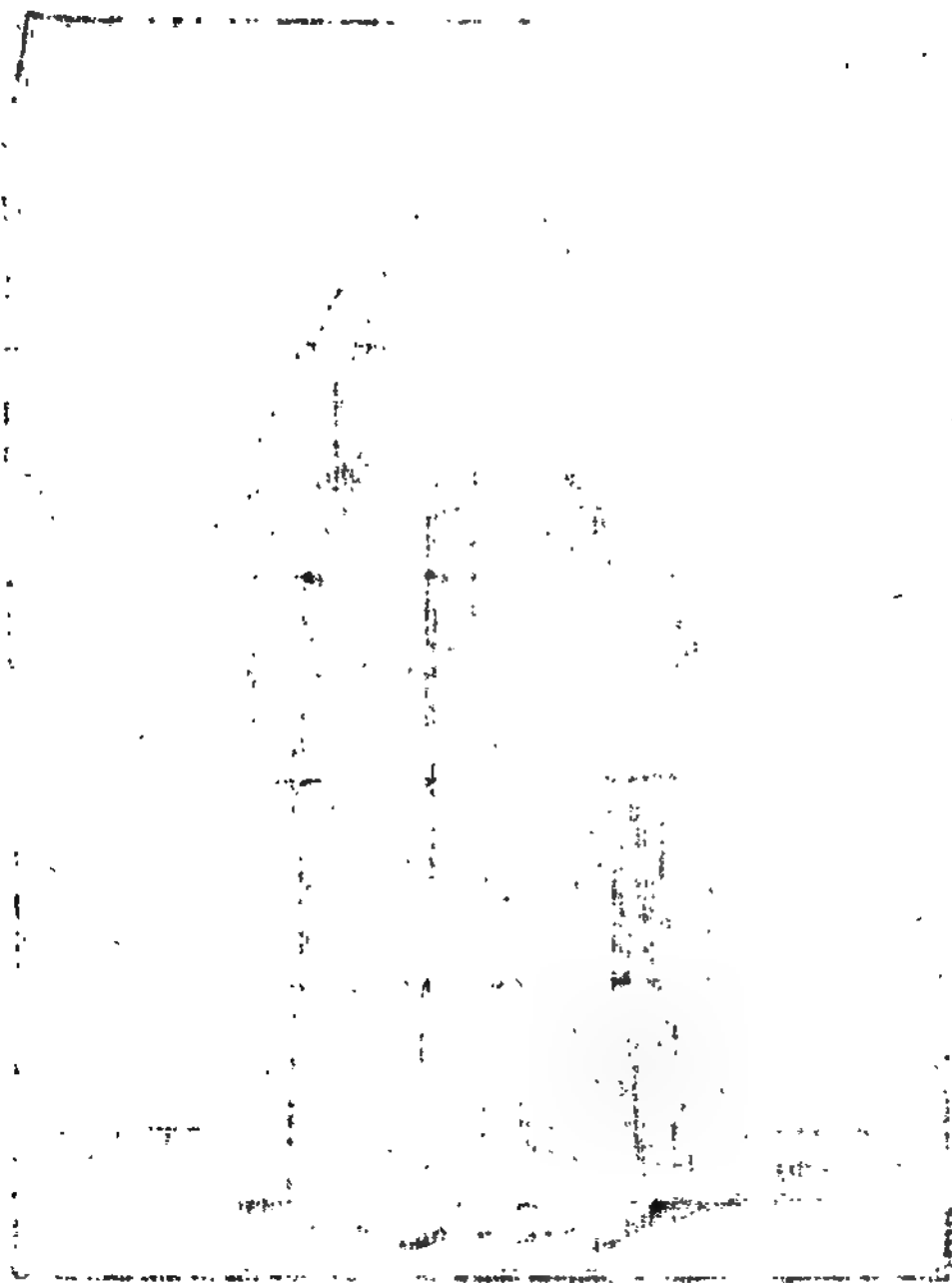
Le pere Marchaut, qui s'étoit chargé du soin de cette
nouvelle réforme, alla remercier la Marquise au nom de
ces Religieuses, & le contrat de donation ayant été passé,
il alla à Limbourg, où il fit dresser une chapelle dans
la maison de cette Marquise, & la mit en état de pou-
voir y loger les religieuses; il retourna ensuite à Gand où
il trouva la mere Jeanne de Neerich & quatre autres, résolues

d'aller demeurer dans ce nouveau monastère pour y vivre sous la réforme & les constitutions qu'il voudroit leur prescrire. Le jour de leur sortie de Gand fut fixé au 16 septembre 1623, & elles arriverent à Limbourg la veille de la fête de S. Matthieu. Le lendemain le pere Marchaut dit la messe dans la nouvelle chapelle, & mit la mere Jeanne de Neerich en possession de cette maison, dont elle fut faite supérieure. La réputation de ces religieuses se répandit bientôt dans la ville & dans le duché de Limbourg, plusieurs demoiselles se présenterent pour être reçues dans leur compagnie, quelques-unes pour être religieuses, d'autres pour y demeurer comme pensionnaires, & en moins d'un an cette maison fut remplie d'un grand nombre de novices & de pensionnaires.

Le pere Marchaut laissa à ces religieuses la regle du tiers-ordre de S. François, réformée par Léon X, qu'elles avoient vouée, à laquelle il ajouta de nouvelles constitutions qui furent approuvées par une Bulle d'Urbain VIII de 1633. Ces religieuses ne possèdent ni rentes, ni maisons, ni terres, ni aucun autre fonds. Les parens de chaque religieuse s'obligent de donner par an cent florins au monastère par forme de pension viagere, ce qui leur sert à subsister avec ce qu'elles retirent de leur travail; tout est en commun, & aucune religieuse ne peut rien avoir en particulier.

Elles mangent de la viande trois fois la semaine, le dimanche, le mardi & le jeudi à dîner seulement; elles gardent l'abstinence le lundi, le mercredi & le samedi & elles jeûnent tous les vendredis de l'année. Elles observent trois carêmes; le premier depuis la fête de S. Martin jusqu'à Noël; le second commence le lendemain de la fête de l'Epiphanie, & dure quarante jours, & le troisieme est celui de l'Eglise universelle. Les heures de l'office divin, de l'oraison mentale, du travail commun & des autres exercices sont tellement ménagées, qu'elles sont deux heures de la nuit & quatre heures du jour à l'église, trois heures le matin & autant l'après dînée au travail commun. Le reste du temps est employé au sommeil, aux repas & au travail particulier. Telles sont les principales observances que le pere Marchaut donna à ces religieuses.

Après que les cinq religieuses venues de Gand eurent été un an dans ce nouveau monastère, elles firent une nouvelle profession



40

de S^t François dit Océgon

de Pelly, f

40

profession de la regle de S. François, & des trois vœux essentiels, y ajoutant celui de clôture perpétuelle, & elles prirent le nom de Récollectines, tant pour faire connoître leur dépendance des peres Récollets, que pour marquer l'esprit de la congrégation, qui est la récollection intérieure de toutes les puissances de l'ame dans les plaies du Sauveur du monde, dont elles portent la croix sur leurs scapulaires, & afin de se mieux persuader le mépris & l'oubli qu'elles devoient faire des choses du siècle, elles quitterent jusqu'au nom de leurs familles pour en prendre d'autres. La mere Jeanne de Néerich prit celui de Jésus, comme celui qui convenoit le plus aux dispositions de son cœur & de son amour pour ce Sauveur du genre humain.

Le nombre des religieuses augmentant de jour en jour à Limbourg; & le monastere n'étant plus suffisant pour les contenir toutes, la mere Jeanne de Jésus songea à faire de nouveaux établissemens. Le premier qui se présenta fut celui de Philippeville, entre la Sambre & la Meuse, où elles furent reçues en 1626, par le barron de Courriere, qui en étoit gouverneur, & qui leur assigna une place pour y bâtir un Monastere. Elles prirent possession de cette nouvelle maison le 6 Septembre de la même année, & en peu de temps il fut rempli d'un très-grand nombre de filles & de veuves, qui, poussées de l'esprit de Dieu, voulurent embrasser la troisième regle de S. François dans cette réforme. Madame de Schingen, Jeanne de Crohin, qui demouroit chez la baronne de Roly sa sœur, à une lieue de Philippeville, voulut être aussi de ce nombre, quoique son mari fût encore vivant: elle lui en demanda la permission; mais au lieu de seconder ses bonnes intentions, il la lui refusa avec colere & avec mépris. Cette S.^{te} dame, au lieu de se rebuter & de diminuer sa ferveur, se confirma dans son dessein, & le communiqua à M. Wanderbugue, archevêque de Cambray. Ce prélat, convaincu que sa vocation venoit de Dieu, persuada à M. Schingen d'y donner son consentement, qu'il accorda enfin d'une maniere qui édifia tout le monde; il conduisit lui-même sa femme au monastere, & assista constamment à sa vœure & à sa profession, l'honorant & l'aimant tout le reste de sa vie, non comme son épouse, mais comme sa sœur. Cette dame y mena une vie si sainte & si édifiante, sous le nom de

sœur Jeanne de S. Erasme, qu'on en a donné la relation au public.

La réputation de ces religieuses augmentant, les sœurs grises de Gand, qui étoient aussi du tiers-ordre de S. François, prièrent la fondatrice de venir avec quelques religieuses pour établir chez elles la clôture & la réforme. Elle y alla avec deux Compagnes; & ayant satisfait au desir de ces bonnes religieuses, elle retourna à Philippeville : on lui demanda encore des religieuses pour faire d'autres établissemens à Fontaine-l'Evêque, Couvin, Liège, Namur, Beaumont, Avesnes, Grandmont, Strachem, Ruremonde, Aix-la-Chapelle, & plusieurs autres lieux : en sorte qu'elle eut la consolation avant que de mourir, de voir treize monasteres de sa réforme.

Pendant que cette S.^{te} réformatrice faisoit de si grands progrès, elle reçut ordre du provincial de quitter Philippeville, & de retourner à Limbourg, pour y continuer l'office de supérieure qu'elle y avoit d'abord exercé. Il n'est pas possible d'exprimer l'affliction que cette nouvelle causa à ces religieuses de Philippeville. Elles fondoient en larmes, & la conjuroient de ne les point abandonner; mais comme elle étoit résolue d'obéir aux supérieurs, elle se disposa à partir; & pour consoler ses filles, elle leur dit que la S.^{te} Vierge seroit leur protectrice, & présideroit elle-même à leur monastere; ce que ces bonnes religieuses reçurent avec tant de simplicité, ou pour mieux dire, avec tant de foi dans les paroles de leur mere, qu'elles restèrent long-tems sans élire de Supérieure, laissant une place au chœur, au réfectoire, dans la chambre du travail & dans les autres lieux de la communauté, qu'on parsemoit de fleurs, pour honorer cette Reine des Anges, qu'elles reconnoissoient pour supérieure, & qui étoit leur protectrice dans le ciel.

La mere Jeanne de Jésus arriva enfin à Limbourg, où elle fut reçue des religieuses de cette communauté avec autant de joie que celles de Philippeville avoient témoigné d'affliction en la quittant : ce fut ce monastere de Limbourg que Dieu lui avoit choisi pour le lieu de son repos; car elle y mourut le 26 août 1648, âgée de soixante-onze ans. Sa réforme s'est étendue considérablement après sa mort en plusieurs lieux, & le monastere de S. Jacques de Gand, où elle avoit pris l'habit de

Religieuses du tiers-Ordre de S. Fr. dites les Récolletines. 323
religion, & où elle avoit tant souffert de persécutions, lorsqu'elle voulut y mettre la clôture, la reçût enfin, aussi bien que la réforme.

Nous avons ci-devant parlé des principales observances de ces religieuses : quant à leur habillement, il consiste en une robe & un scapulaire de drap brun ; & sur le scapulaire, elles ont une croix de drap noir, avec la couronne d'épines, la lance & l'éponge passés en sautoir derrière la croix, au bras de laquelle il y a deux fouets attachés.

Comme le pere Marchaut a beaucoup travaillé pour l'établissement de cette réforme, & qu'il en a dressé les constitutions, il peut être regardé comme le fondateur des Récolletines : c'est pourquoi nous dirons ici deux mots à son sujet. Il étoit natif de Couvin, petite place entre Rocroi & Mariamon, au pays de Liège ; il prit l'habit chez les peres récollets de la province de Liège, qui a été divisée dans la suite en deux, dont l'une a retenu le nom de Liège, & l'autre a pris celui de S. Joseph, dans laquelle le pere Marchaut resta. Il enseigna la Théologie pendant plusieurs années, & son mérite le fit passer par toutes les principales charges de son ordre : il fut gardien, custode, provincial dans les deux provinces, & enfin commissaire-général de la haute & basse Allemagne. Il mourut au couvent de Gand, le 11 novembre 1661, âgé de soixante-seize ans, dont il avoit passé soixante en religion.

• Simon Mart. *Vie de la mere Jeanne de Jésus, fondatrice des Récolletines ; & Mémoires envoyés de Gand, en 1706, par le révérend pere Robert de Plobho Dinglemunster, récollet.*

CHAPITRE XLIII

Des freres Hospitaliers du tiers-Ordre de S. François, appelés les Freres Infirmiers Minimes, ou les Obregons, avec la Vie du vénérable pere Bernardin d'Obregon leur fondateur.

De tous les historiens, il n'y a que le pere Dominique de Gubernatis qui ait parlé dans son *orbis Straphicus*, de la Congrégation des pauvres infirmiers Minimes, ou Obregons.

& dom Joseph Michieli Marquez, vice-chancelier de l'ordre militaire de Constantin, dans son livre intitulé : *Tesoro militar de Cavaleria*, &c. ; mais ces deux écrivains en ont parlé d'une manière si succinte, que sans ce qu'en a écrit le docteur François Herrera Maldonât, dans la vie de Bernardin d'Obregon, nous n'en pourrions dire que fort peu de chose.

Ce fondateur naquit à las Huelgas, proche Burgos en Espagne, le 20 mai 1540 ; il étoit fils de François d'Obregon & de Jeanne d'Obregon, tous deux de même famille, qui tiroient leur origine des anciens chevaliers d'Obregons. On lui donna le nom de *Bernardin*, à cause que la fête de ce Saint arrivoit le jour qu'il vint au monde, qui fut un jour heureux pour lui : car il fonda sa congrégation, prit l'habit avec ses premiers disciples, & fit aussi vœu d'hospitalité à pareil jour. Ses parens eurent un grand soin de l'élever dans la vertu, & lui donnerent de bons maîtres, pour lui enseigner les lettres humaines & l'élever à la vertu ; mais à peine commençoit-il à se connoître, qu'ils le laisserent orphelin, & avec très-peu de biens, par rapport à sa naissance. Un de ses oncles, chantre dans l'église de Siguença, lui servit de pere, aussi bien qu'à deux de ses sœurs, dont il fit une religieuse au royal monastere de sainte Marie de las Huelgas, & maria l'autre honorablement à Burgos. Il mena le jeune Bernardin avec lui à Siguença, & le mit dans la maison de l'évêque. Mais ce prélat étant mort quelque tems après, il prit le parti des armes, & servit le roi d'Espagne Philippe II, dans la guerre qu'il eut avec Henri II, roi de France. Un jour qu'il passoit dans une des rues de Madrid, qui étoit fort sale, & qu'on nettoyoit, un des balayeurs ayant jetté par hasard de la boue sur son habit, il se mit si fort en colere, qu'il donna un soufflet à ce pauvre homme ; le balayeur, au lieu d'en témoigner du ressentiment, se mit aussi-tôt en devoir de nettoyer son habit, & le remercia du soufflet qu'il lui avoit donné, en lui disant qu'il ne s'étoit jamais vu si honoré que par ce soufflet, qu'il recevoit volontiers pour l'amour de Jésus-Christ.

Bernardin fut si confus d'entendre ainsi parler cet homme, qu'il lui demanda aussi-tôt pardon de l'affront qu'il lui avoit fait, & faisant réflexion sur cet exemple de patience qu'il

venoit de voir, il se dit à lui-même ce que S. Augustin dit à Alipe après avoir entendu le récit de la vie de S. Antoine : « Qu'est-ce que je viens d'entendre ? Quoi des ignorans s'élèvent & s'emparent du ciel, & nous autres, avec notre science & toute notre prudence, nous sommes assez misérables que de le perdre, abîmés dans la chair & dans le sang ? Est-ce parce que de telles gens ont pris les devans, que nous avons honte de les suivre ? Et ne devrions-nous pas plutôt mourir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre, & de faire ce qu'ils ont fait » ? De si saintes réflexions, qui ne venoient que de la grace de Dieu, qui agissoit dans son cœur, lui firent prendre la résolution de quitter les armes, & de se donner entièrement au service de Dieu, auquel il demanda, par de ferventes prières, la grace de lui faire connoître l'état qu'il devoit embrasser pour le servir plus parfaitement. Ses prières ne furent pas inutile : Dieu lui donna de si fortes inspirations de servir les pauvres malades, que ne doutant point que ce ne fût sa sainte volonté, il s'y adonna avec beaucoup de ferveur ; il alloit tous les jours, pour cet effet, à l'hôpital de la cour à Madrid, comme faisoient plusieurs personnes pieuses qui s'y rendoient soir & matin aux heures qu'on leur donnoit à manger. Son zèle ne se borna pas à cet exercice de charité, il alloit ensuite consoler les malades, faisoit leurs lits, balayoit leurs chambres, & s'occupoit aux mêmes fonctions que les serviteurs qui étoient à gages. L'assiduité de Bernardin d'Obregon à rendre ces services aux malades, lui attira l'amitié & l'estime de l'administrateur de cet hôpital, auquel il voulut, par un plus grand desir de perfection, soumettre sa volonté, en lui obéissant comme à son Supérieur. Non content de cela, & dégoûté du monde, il voulut en quitter non-seulement les maximes, mais même l'habit ; il se revêtit & d'une robe de couleur minime, & enfin de l'habit du tiers ordre de S. François, qu'il prit quelque tems après, & sous l'un & l'autre de ces habillemens, il portoit un rude cilice, qu'il ne quitta point pendant tout le tems qu'il vécut. Il passa ainsi douze ans au service de cet hôpital : on ne parloit à Madrid que de ses vertus, & plusieurs personnes vinrent à l'hôpital de la cour dans le dessein d'imiter son zèle & son assiduité à servir les pauvres malades. Quel-

ques-uns de ces imitateurs de son zèle & de sa charité, lui ayant demandé avec instance de les recevoir pour disciples, & de leur donner un habit pareil à celui qu'il portoit, il forma le dessein d'établir sa congrégation, y étant porté par l'administrateur de l'hôpital, qui en avoit un très-grand désir. Mais comme le roi étoit protecteur de cet hôpital, Bernardin ne voulut pas exécuter son dessein sans en avoir eu la permission de ce prince. Philippe II joignoit à ses autres vertus celle d'une grande piété : il accorda la demande de Bernardin & lui permit de donner l'habit à ceux qui se présenteroient pour le recevoir. Ce zélé fondateur, muni de cette permission, obtint aussi le consentement de l'archevêque de Tolède, & donna, en 1567, l'habit de la congrégation à six jeunes gens. Le premier qui le reçut fut Jean de Mara, natif de Suen-Major, qui mourut en odeur de sainteté. Le second fut Jean de Mendoça de Segovie, qui, après avoir servi les pauvres malades sous sa conduite, pendant quelque tems, entra chez les déchauffés de l'ordre de S. François, & mourut gardien du couvent de Medina del Campo. Le troisieme se nommoit Jean de Montés, de Madrid, qui entra, quelque tems après, dans l'ordre des Minimes. Le quatrieme, Pierre de Hurtado de Cuença, qui entra dans la compagnie de Jésus, & souffrit le martyre au Japon. Le cinquieme, Jean de Garcias, qui entra dans la même société ; & le sixieme, nommé Jean de Dieu, qui mourut dans sa congrégation, que plusieurs autres auxquels il donna l'habit, augmentèrent encore : en sorte que, la même année, il eut vingt disciples. L'habit qu'il leur donna étoit une robe de drap de couleur brune & un manteau de même à la manière de celui des Ecclésiastiques. Leur robe étoit serrée d'une ceinture de cuir. Ils avoient des chemises de serge, & portoient des chapeaux noirs quand ils sortoient ; mais, dans la maison, ils avoient de petits bonnets noirs.

Ce fondateur se voyant un nombre suffisant de disciples, leur distribua à chacun les offices de la maison, & exigea qu'ils obéissent en toutes choses à l'administrateur, & qu'ils ne s'employassent qu'au service des pauvres. Ils avoient les heures marquées pour faire l'oraison, se rendant pour cet effet à l'oratoire quand ils avoient donné aux malades ce dont ils

41 *Frere Penitent du tiers Ordre de*
S.^t Francois appelle communement son Sieur de Vill. p

avoient besoin. Bernardin étoit le premier à leur donner l'exemple. La charité qu'ils exerçoient envers les malades, tant de jour que de nuit, jointe à tous les autres exercices de piété & de mortification qu'ils pratiquoient, leur attira une si grande estime, que tout le monde leur apportoit comme à l'envi : ce qui ayant considérablement augmenté les revenus de l'hôpital, le pieux fondateur, qui ne cherchoit pas à s'enrichir aux dépens des pauvres, & qui les servoit par une charité désintéressée, augmenta à proportion des revenus le nombre des infirmiers, afin que les malades en fussent mieux servis & plus soulagés dans leurs maux. Il en reçut encore vingt l'année suivante 1568, ce qui le détermina à demander la confirmation de sa congrégation, qu'il obtint, en 1569, de M. Caraffa, archevêque de Damas, & nonce du pape en Espagne.

La réputation de ces nouveaux hospitaliers se répandant par toute l'Espagne, plusieurs villes voulurent en avoir. La première qui en demanda, fut celle de Burgos, où ils entreurent dans l'hôpital royal, ensuite ils furent établis à Guadaxara, Murcie, Najara, Belmonte, & en d'autres lieux.

Bernardin, touché de compassion pour les pauvres malades, qui sortoient des hôpitaux encore foibles, persuada au roi d'en fonder un pour les convalescens dans la ville de Madrid : ce que ce Prince fit l'an 1569; & comme les fondemens en furent jetés le jour de sainte Anne, on donna le nom de cette sainte à cet hôpital. Il y avoit alors à Madrid dix-huit hôpitaux; mais comme la plupart n'avoient pas de revenus suffisans pour l'entretien des malades, le roi voulant supprimer une partie de ces hôpitaux, & unir leurs revenus à ceux que l'on conserveroit, obtint, pour cette suppression, la permission du pape Grégoire XIII, en 1581; l'hôpital des convalescens fut du nombre des supprimés, & fut uni à l'hôpital général, dont on donna la conduite à Bernardin d'Obregon & à ses infirmiers. Comme on en unit encore d'autres à cet hôpital, ce saint fondateur eut de quoi exercer davantage sa charité par le grand nombre de malades qui s'y trouva, & Dieu fit voir combien elle lui étoit agréable en pourvoyant miraculeusement à leur subsistance en plusieurs rencontres où les revenus n'étoient pas encore suffisans pour tous ceux qui y étoient reçus tous les jours.

La congrégation des pauvres infirmiers augmentant tous les jours, Bernardin d'Obregon voulut l'affermir, en obligeant ces infirmiers à faire les vœux de chasteté, de pauvreté, d'hospitalité & d'obéissance aux ordinaires des lieux où ils seroient établis. Il proposa son dessein au roi & au cardinal-archevêque de Tolède, dom Gaspard de Guirega, qui, l'ayant approuvé, commit son grand-vicaire à Madrid pour faire les informations de vie & mœurs de ces pauvres infirmiers, & recevoir ensuite leurs vœux. Ce grand-vicaire ayant fait ces informations, & n'ayant trouvé que des sujets d'édification dans la conduite de ces hospitaliers, en rendit un bon témoignage à son éminence, & reçut leurs vœux sous la troisième règle S. François, le 6 décembre 1589, leur donna à tous un habit tel qu'on le portoit déjà dans la Congrégation, & permit au fondateur de recevoir les vœux de ceux qui se présenteroient à l'avenir après les avoir éprouvés pendant deux ans.

Le cardinal de Tolède leur fonda ensuite un hôpital dans sa ville archiépiscopale en 1590. Celle de Talavera, Pamplune, Sarrogoſſe, Valladolid, Medina del Campo, & quelques autres les demandèrent aussi. La ville de Lisbonne, en Portugal, fit des instances auprès du roi d'Espagne, pour obliger Bernardin d'Obregon à venir réformer les hôpitaux de cette ville. Il y alla en 1592, avec douze de ses infirmiers, auxquels on confia le soin de l'hôpital de tous les saints. Il en donna aussi d'autres pour plusieurs hôpitaux de ce royaume, & fonda une maison de filles orphelines dans la même ville de Lisbonne, où on lui suscita de grandes persécutions, qu'il souffrit avec une patience admirable.

Il demouroit dans l'hôpital de tous les Saints, lorsque pour donner la dernière forme à sa congrégation, il voulut lui prescrire des réglemens par écrit; mais comme ses occupations auprès des malades ne lui en auroient pas donné le loisir, il pria le roi d'Espagne de lui permettre de sortir de cet hôpital, & il se retira au monastere de Notre-Dame de Lumiere, de l'ordre de Christ, où il écrivit ses constitutions, qui furent achevées en 1594.

De Lisbonne, il alla demeurer à l'hôpital d'Evora, d'où il revint en Espagne, pour assister le roi dans sa dernière maladie.

Après

Hospitaliers du tiers-Ordre de S. Fr. appelés Obregons. 329

Après la mort de ce prince, qui arriva en 1598, le 13 Septembre à l'Escorial, il retourna à l'hôpital général de Madrid, où il fut reçu avec beaucoup de joie des freres qui avoient été privés de sa présence pendant près de six ans; mais leur joie se changea bientôt après en tristesse, par la perte qu'ils firent de ce saint instituteur, qui mourut le 6 Août 1599.

Ces pauvres infirmiers firent encore, après la mort, d'autres établissemens, & passerent dans les Indes. Ils eurent aussi un hôpital en Flandres, dans la ville de Malines. Quelques autres personnes s'étant revêtues de leur habit pour avoir plus aisément des aumônes, à cause de l'estime qu'on avoit pour eux, ils obtinrent du pape Paul V, en 1609, la permission de porter une grande croix noire sur le côté gauche, tant de leur robe que de leur manteau, afin d'être, par ce moyen, distingués de ceux dont nous venons de parler.

Dominic de Gubernatis, *orb. Seraphic. tom. 2*, Joseph Michieli, *tesoro militar de Cavaleria antiquo y moderno*, & Francisc. Herrera y Maldonado, *vida y Viriudes del Siervo de Dios Bernardino de Obregon*.

CHAPITRE XLIV.

De la Congrégation des freres pénitens du tiers-Ordre de Saint-François, appelés communément les Bons-Fieux.

LA congrégation des Bons-Fieux commença à Armantieres, petite ville de Flandres sur la Lis, en 1615; elle doit son origine à des Artisans fort pieux, dont le plus ancien se nommoit Henri Pringuel, natif de cette ville. Ils avoient fait plusieurs tentatives pour entrer dans la congrégation des Capucins; mais n'ayant pas pu y être reçus, le pere Ange de Nivelles, religieux de cet Ordre & leur directeur, leur conseilla de s'unir ensemble & de vivre en commun. Ils suivirent ce conseil, & formerent une petite communauté dans une maison qui appartenoit à cet Henri Pringuel, proche le Couvent des Capucins, & y vécurent d'abord sous la conduite de ce même pere Ange, selon les réglemens qu'il leur prescrivit. Il y en avoit trois qui s'occupoient, pendant la se-

maine, à faire des draps, un autre enseignoit à lire & à écrire aux enfans, & le cinquieme faisoit des galons de soie: les fêtes & dimanches ils assistoient à tous les offices qui se disoient à la paroisse. Leur habillement étoit noir & n'étoit pas distingué de celui des séculiers; ils vécurent ainsi jusqu'en 1626, qu'ayant embrassé la troisieme regle de S. François, ils prirent un habit régulier, consistant en une robe ou tunique de drap gris, liée d'une grosse corde blanche, avec un manteau de la même couleur que l'habit. Ils se mirent sous la direction du provincial des Récollets de la province de S. André, & du directeur du tiers-ordre du couvent d'Arras, & ils furent ainsi soumis aux Récollets jusqu'en 1670, que voyant qu'ils les abandonnoient, ne faisant plus de visites chez eux, & ne les assistans plus de leurs conseils, ils soumirent leur congrégation aux évêques des lieux où étoient situées leurs maisons. Elle n'étoit pour lors composée que de celle d'Armentieres, dans le diocèse d'Arras, & de celle de l'Isle, dans le diocèse de Tournai, qui avoit été commencée en 1664, & les évêques de ces deux diocèses approuverent leurs constitutions. Cette congrégation fut augmentée en 1679, par un autre établissement qu'ils firent à S. Venant, au diocèse de Saint-Omer, dont l'évêque approuva aussi leurs constitutions. Le roi de France, Louis XIV, à la sollicitation du marquis de Louvois, leur donna la direction de ses hôpitaux de terre & de marine à Dunkerque, Bergue & Ypres. Ainsi leur Congrégation est actuellement composée de sept maisons & hôpitaux; ou plutôt de sept familles, selon leur maniere de parler.

Tous les trois ans ils tiennent un chapitre alternativement dans l'une de ces familles. Lorsque le tems du chapitre approche, ils s'adressent à l'évêque dans le diocèse duquel est située la maison où se doit tenir le chapitre, afin qu'il nomme une personne pour y présider en son nom; ce qui tombe ordinairement sur un de ses grands-vicaires, ou le doyen de la chrétienté, que nous appellons en ces quartiers, *doyen rural*. Dans ce chapitre, ils élisent les supérieurs de chaque famille, les vicaires & conseillers: chaque famille a un supérieur, un vicaire & trois conseillers. Le supérieur est maître dans sa famille pendant trois ans, & chaque famille a aussi un directeur ecclésiastique de la part de l'évêque pour y faire la visite, auquel

on a recours lorsqu'il arrive quelques difficultés. Dans les chapitres triennaux & dans une congrégation qui se tient tous les ans, on rend les comptes de chaque famille, des mises, achats & acquisitions. Le tout est en commun, & les familles se soulagent les unes les autres, y ayant beaucoup d'union entre elles. Ces Bons-Fieux ont rarement recours aux supérieurs majeurs; chaque supérieur tâche de gouverner sa famille en paix & avec toute la charité possible. Le peuple a toujours appelé ces Tiertiaires, Bons-Fieux ou Bons-Fils.

Ils suivent la règle de Léon X, excepté qu'ils commencent leur Avent à la Toussaints, quoique par cette règle les Tiertiaires de S. François ne doivent commencer leur Avent qu'à la fête de S. Martin. Ils ne portent point de linge, couchent tout vêtus sur des paillasses, prennent trois fois la discipline toutes les semaines, mangent à terre les veilles des fêtes de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption de Notre-Dame, & tous les Vendredis de Mars, après avoir encore pris la discipline ces jours-là. Ils se levent toujours à quatre heures, & récitent en commun l'office de la Vierge. Ils travaillent depuis la messe jusqu'au dîner, & depuis midi jusqu'à deux heures, qu'ils disent vêpres & complies; ensuite ils se remettent au travail jusqu'à cinq heures qu'ils vont au réfectoire. Depuis six heures ils travaillent encore jusqu'à huit qu'ils font la prière du soir en commun, & se retirent ensuite dans leurs cellules. Dans quelques-unes de leurs maisons, ils tiennent des écoles pour enseigner à lire & à écrire aux enfans. Ils prennent des pensionnaires; savoir, de jeunes gens qu'on met chez eux en correction, & d'autres qui ont perdu l'esprit: leurs autres maisons servent d'hôpitaux. Ils vont aussi dans les maisons des séculiers où ils sont appelés pour avoir soin des malades. Voici la formule de leurs vœux:

Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la Vierge Marie; de S. Joseph, de S. Michel Archange, & de tous les Anges, des saints Apôtres, de notre pere S. François, de S. Louis, patron du tiers-ordre, de tous les Saints & Saintes de Paradis, moi N. de ma pure & franche volonté, fais vœu d'obéissance, pauvreté & chasteté à vous mon Pere, & d'obéir au saint pere le pape de Rome & à ses successeurs canoniquement élus, & au supérieur de cette congrégation, pour toute ma vie, sans pouvoir quitter ou me

retirer de ladite congrégation sans permission du révérendissime évêque du lieu où je demeurerai, ou de ses vicaires-généraux.

Mémoires envoyés par les Bons-Fieux de Lille en Flandres, & les constitutions de cette congrégation imprimées en 1698.

CHAPITRE XLV.

Des freres & sœurs des sociétés ou confraternité du Confort à Milan, de la charité de Pajolo à Reggio, & des Pénitens Gris à Paris, du tiers-Ordre de S. François.

IL y avoit autrefois trois sociétés ou confraternités, dont les confreres se qualifioient de freres & sœurs du tiers-ordre de S. François, qui sont celles du confort à Milan, de la charité de Pajolo à Reggio, & des pénitens gris à Paris; mais nous ne pouvons rien dire de leur origine. Wading, dans ses annales des Mineurs, parle des deux premières. Tout ce qu'il dit de celle du confort, c'est qu'on confioit aux freres & aux sœurs de cette société le soin d'exécuter toutes les œuvres & les legs pieux que les fideles faisoient en faveur des Pauvres & des affligés. Ils s'en acquiterent pendant un tems considérable avec beaucoup de fidélité; mais Michel de Carcano, Vicaire des freres mineurs de l'observance de la province de Milan, & quelques autres religieux voyans que quelques personnes mal-intencionnées en murmuroient, sous prétexte que ces freres & ces sœurs tierciaries s'approprioient les legs & les autres choses dont on leur confioit la distribution, persuaderent au supérieur & aux autres freres de cette société, de remettre la distribution de ces mêmes legs & des autres aumônes entre les mains de quelques laïcs de la même ville. L'expérience fit connoître dans la suite que ces freres & ces sœurs tierciaries s'en acquittoient avec plus de fidélité; les Milanois s'adresserent donc en 1477, à Sixte IV, & le supplierent d'ordonner à ses tierciaries de reprendre le soin de la distribution des aumônes & des legs pieux. Ce pontife commit les Prévôts des Eglises de la sainte Trinité de Milan, de Pontivolo & de Pampiacco, pour examiner cette affaire;

T VII - ---

Penitent gris du troisieme Ordre
de S^t François

42.

de Pailly f.

mais Wanding ne dit point ce qui fut ordonné, ni ce qu'est devenue cette société.

Le même auteur, parlant de la société de la charité de Pajolo, institué dans la ville de Reggio en Lombardie, dit que l'an 1493, le pape Alexandre VI confirma un accord qui avoit été fait entre l'évêque & les sénateurs de la même ville, touchant le droit de nommer des conservateurs, des massiers, un notaire & autres officiers de cette société, quoique cette affaire eut été déjà terminée par le cardinal Bessarion, évêque de Frescati & légat de Bologne. C'est tout ce que nous savons de cette Société.

Quant à la troisième elle fut établie à Paris pendant le regne d'Henri III, sous le nom de *pénitens gris* du tiers-ordre de S. François; je n'ai pu trouver comment ils ont commencé, ni en quel lieu ils faisoient leurs assemblées. Le pere Elzeart de Dombes, & le pere Jean Marie de Vernon, dans leurs histoires du tiers-ordre de S. François, parlent de ces pénitens gris, & disent que le pere Vincent Mussart, avant d'entreprendre la réforme de cet ordre en France, étoit de cette confrérie, dans laquelle il y avoit plusieurs personnes de considération, comme M. de Berulle, qui fut ensuite fondateur des peres de l'oratoire & cardinal, aussi bien que M. de Marillac, qui fut dans la suite garde des sceaux.

Les statuts de cette congrégation ou confraternité, sont en manuscrit dans la bibliothèque de Picpus, & contiennent douze chapitres. Celui qui vouloit être reçu au nombre des confreres, devoit s'adresser à un censeur qui l'examinait sur sa religion; & après l'avoir éprouvé pendant quelque tems, il le faisoit proclamer par deux fois dans l'assemblée, afin que les confreres s'informassent secretement de ses vie & mœurs. S'il n'y avoit aucun reproche contre lui, il étoit reçu, & on lui donnoit l'habit, après avoir été instruit des regles & avoir fait une Confession générale. Avant que son nom fut écrit dans le registre, & qu'il pût avoir voix dans les assemblées, on le mettoit en probation pendant un an sous la conduite du maître des novices.

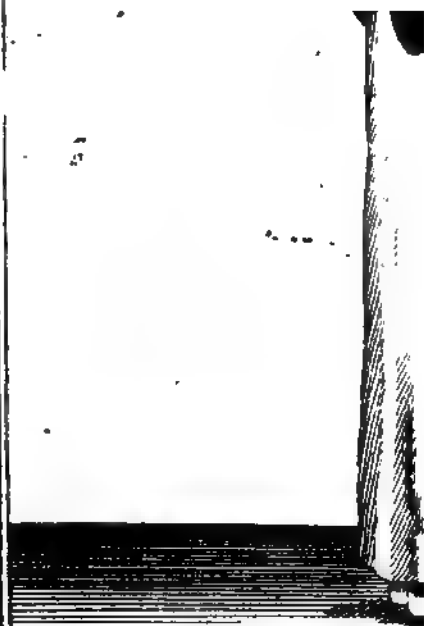
Les Confreres s'assembloient tous les premiers vendredis du mois dans leur chapelle, pour y chanter le petit office

de la Vierge, & tous les autres vendredis après midi ils disoient les complis de l'office de l'Eglise: aux fêtes de l'Annonciation de la sainte Vierge, de S. François & de sainte Claire, ils disoient le grand office de l'Eglise tout entier, à commencer dès les premières vêpres, & l'office des tenebres les trois derniers jours de la semaine Sainte. Lorsqu'ils étoient assemblés pour l'office, en attendant que l'heure en fut venue, on leur faisoient une exhortation suivie d'une lecture spirituelle. Dans la chapelle ils devoient faire tout ce que commandoit le supérieur, & ils n'en pouvoient sortir sans sa permission.

Tous les jours en leur particulier ils devoient faire l'oraison mentale & l'examen de conscience. Aux fêtes de la Vierge ils récitoient son petit office, & s'il leur étoit possible tous les dimanche de l'année; ceux qui ne savoient pas lire, récitoient, au lieu de cet office, deux fois le chapelet. Tous les confreres étoient encore obligés de le réciter tous les jours en l'honneur de la sainte Vierge. Ils jeûnoient toutes les veilles des fêtes de la sainte Vierge, de saint François & de sainte Claire, aussi bien que tous les vendredis de l'année. Ce dernier jeûne n'étoit que de conseil, ainsi que la discipline qu'ils prenoient ces jours là, & les veilles des fêtes de la confrairie.

Ils faisoient tous les ans trois processions, tant pour implorer la miséricorde de Dieu, que pour exiter les peuples à la pénitence. La première se faisoit la nuit du jeudi Saint, en laquelle ils visitoient les sépulchres & y faisoient des stations, pour y méditer sur les mysteres de la passion de Notre Seigneur. La seconde le jour de l'octave de la fête du S. Sacrement; & la troisième le jour de l'exaltation de la sainte Croix; ils y marchaient nuds pieds, excepté les sexagénaires & les infirmes, qui, avec la permission du supérieur, pouvoient porter des sandales.

A la mort d'un frere, tous les autres l'accompagnoient à la sépulture vêtus de leurs sacs & chaussés, excepté celui qui portoit la croix. Tous les ans le lendemain de la fête de S. François, ils chantoient l'office des morts pour tous les freres & les sœurs, parens & bienfaiteurs décédés, & tous les mois chacun disoit en particulier le même office à cette intention.



Religieuse de l'Ordre de la Conception
de Notre Dame sans Manteau

de Pelly f.

43

Une de leurs obligation étoit d'entretenir des séminaires pour y instruire à la piété de pauvres orphelins, & de jeunes gens qui vouloient embrasser l'état ecclésiastique. Chaque confrere donnoit pour cela une aumône en entrant ; & tous les ans la veille de S. François ils étoient encore obligés d'en faire une pour le même sujet.

Ces confreres avoient pour supérieur & pour principaux officiers un recteur, un vice-recteur, un maître des novices, quatre censeurs & un maître de chapelle, dont l'élection se faisoit tous les ans : & afin que toutes les Congrégations & sociétés particulieres du même institut ne fussent qu'un même corps, & fussent toutes gouvernées de la même maniere, elles devoient reconnoître pour leur général le recteur de la congrégation de Paris, comme la premiere établie ; elles devoient recevoir les visiteurs qui leur étoient envoyés de sa part, & se soumettre à leur réformation, aux constitutions & aux ordonnances du chapitre de Paris. Si ces congrégations particulieres avoient quelques difficultés, ou qu'ils trouvassent à propos de faire quelques nouveaux réglemens pour leur gouvernement, ils ne devoient rien déterminer que par maniere de provision, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu l'approbation & le consentement du chapitre de Paris, auquel ils devoient se conformer en toutes choses.

Quant à l'habillement il consistoit en un sac de treillis gris, avec un capuchon élevé de demi pied par dessus la tête, & pendant en pointe par devant jusqu'à la ceinture, qui étoit une corde de crin blanc & noir entrelassés ensemble avec trois nœuds. Ils portoient sur l'épaule gauche l'image de S. François, & un chapelet attaché à la corde ; mais les novices, avant que d'être inscrits au nombre des confreres, ne pouvoient pas porter l'image de S. François, afin qu'il y eut quelque distinction entre les uns & les autres.

Les femmes & les filles dévotes qui étoient associées à la Confrairie devoient garder les mêmes regles que les confreres, excepté ce qui regardoit les enterremens & les processions auxquelles elles n'assistoient pas. Si elles étoient mariées, ou qu'elles eussent peres & meres, elles ne pouvoient y être reçues qu'avec leurs permission. Elles n'avoient aucune communication avec les confreres, & leurs chapelles devoient être sé-

parées par un mur du chœur des Freres, de telle maniere néanmoins qu'elle pouvoient entendre les offices & les exhortations. Elles éliſoient entr'elles une ſupérieure & des officieres, qui les devoient gouverner ſelon les regles & conſtitutions, & ſelon les ordonnances du chapitre des freres.

Regle manſcrite des freres pénitens du tiers-ordre de S. François, & pour les congrégations de l'Annonciation & de S. Jérôme, voyez le pere Raimond Auger, dans ſa Metanalogie au ſujet de ces congrégations.

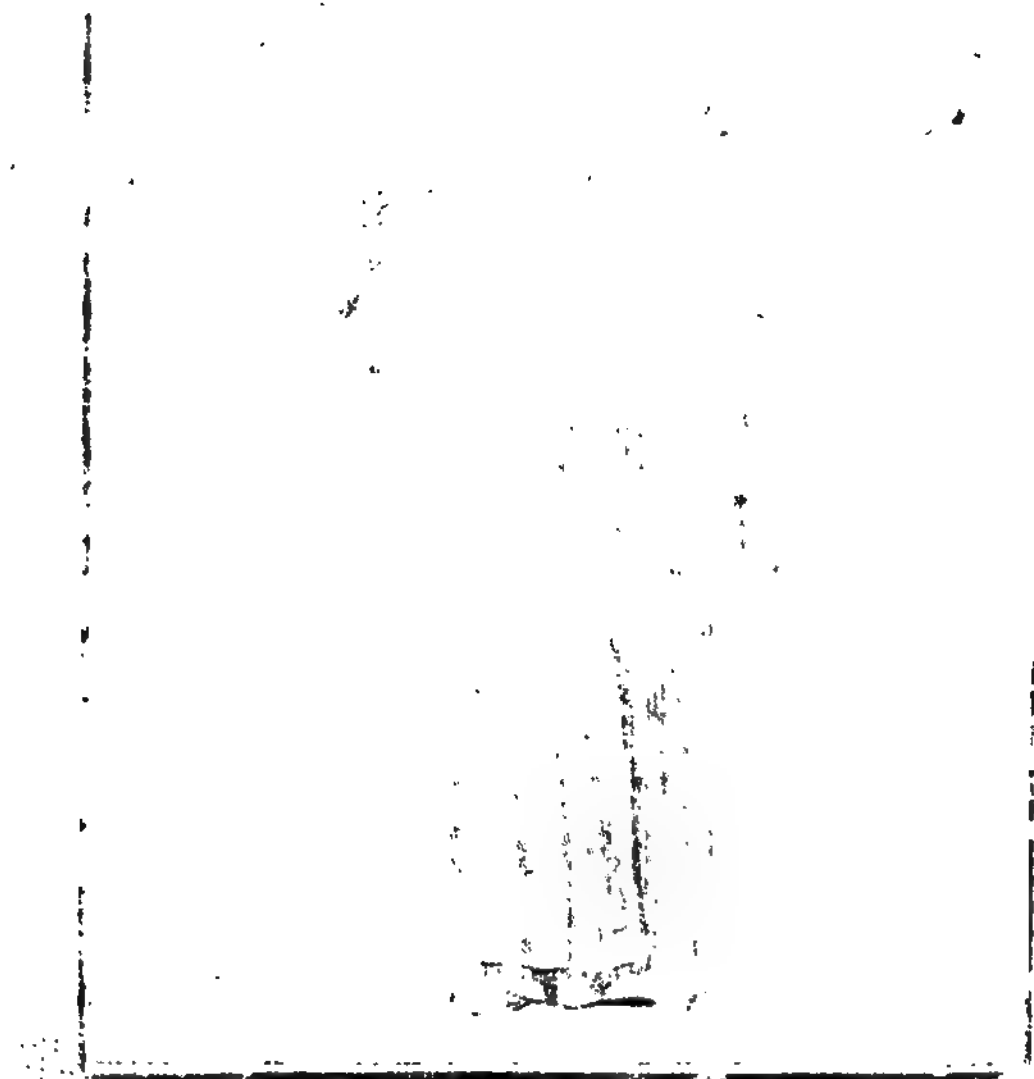
CHAPITRE XLVI.

Des religieuſes de l'ordre de la Conception de Notre-Dame, avec la vie de la bienheureuſe Béatrix de Silva, leur fondatrice.

JEAN II, Roi de Caſtille ayant épouſé Eliſabeth, fille d'Edouard, Roi de Portugal, cette princeſſe mena avec elle en Caſtille Béatrix de Silva ſa parente, ſœur de Jacques premier, Comte de Portalegre, & du bienheureux Amedée, inſtituteurs des Amadéiſtes. Béatrix ne fut pas plutôt arrivée à la Cour, que ſa beauté lui attira beaucoup d'amans. Pluſieurs ſeigneurs la demanderent en mariage, & le roi même conçut de la paſſion pour elle. Il n'en ſalut pas davantage pour exciter l'envie & la jaloſie de la reine, qui, perſuadée que Béatrix n'étoit pas indifférente à toutes les recherches que ſa beauté lui attiroit, la fit enfermer dans une chambre, où, par une cruauté dont il n'y avoit qu'une femme jalouſe qui pût être capable, elle la laiſſa pendant trois jours ſans boire ni manger. Cette ſainte fille maltraitée ſans ſujet, ſe recommanda à la ſainte Vierge, implora ſon aſſiſtance, tant pour la conſervation de ſa vie que de ſon innocence, dont elle fit dès-lors un ſacrifice à la majeſté de Dieu, par le vœu de virginité auquel elle s'engagea avec une ſi grande ferveur d'eſprit & une ſi grande abondance de larmes, qu'elle mérita d'être conſolée la nuit ſuivante, par celle qu'elle avoit implorée; la ſainte Vierge lui apparut revêtue d'un habit blanc avec un manteau bleu, & l'aſſura qu'elle ſeroit bien-tôt délivrée

3. 10

*Religieuse de l'ordre de la Conception
de Notre Dame en Manteau ou Robe de Chœur de Poilly, f.*



livrée de cette prison : ce que l'effet vérifia peu de tems après. Elle n'eut pas plutôt recouvré la liberté, qu'appréhendant la colere de la reine, & voulant éviter les dangers où sa pudeur étoit exposée à la cour, elle s'enfuit à Toledé. Pendant qu'elle étoit sur le chemin de cette capitale d'Espagne elle fut surprise de s'entendre appeller en langue portugaise par deux religieux de S. François qui la suivoient, dans la crainte que la reine ne les eut envoyés après elle pour la faire revenir, elle se recommanda de nouveau à la sainte Vierge ; mais elle fut consolée lorsqu'au lieu de ce qu'elle craignoit elle trouva de saints Religieux .qui la confirmèrent dans le dessein qu'elle avoit de reconcer au monde, en l'assurant qu'elle deviendrait mere de plusieurs filles, ce qui la surprit beaucoup ; mais son étonnement augmenta bien plus, lorsqu'elle s'aperçut que ces deux religieux étoient disparus dans le moment. Elle reconnut alors que c'étoit une révélation par laquelle Dieu vouloit l'affermir dans sa résolution ; elle en rendit grace à sa divine majesté qui lui fit connoître aussi dans la suite par une autre révélation qu'un de ces religieux qui lui avoit parlé étoit S. Antoine de Padoué.

Arrivée à Toledé, elle se retira aussi-tôt au monastere des religieuses de l'ordre de S. Dominique, où elle demeura pendant quarante ans, menant une vie très-austere, & ne se laissant voir à personne du dehors. Il n'y eut que la reine Isabelle, femme de Ferdinand & fille de la reine Elisabeth, dont nous avons parlé, qui put obtenir ce privilege. Comme cette sainte fille étoit fort dévote à la sainte Vierge, dont elle avoit déjà reçu beaucoup de faveurs, & qu'elle pensoit jour & nuit aux moyens de l'honorer d'avantage, principalement dans le mystere de son immaculée conception, cette reine des anges lui apparut une seconde fois, & lui inspira le dessein de fonder un ordre en l'honneur de son immaculée conception. Béatrix en parla à la reine qu'elle trouva si disposée à la favoriser dans cette entreprise, que cette princesse lui donna pour commencer cet établissement le palais de Galliana, où il y avoit une chapelle dédiée en l'honneur de sainte Foi, vierge & martyre. La bienheureuse Béatrix en prit possession en 1484, accompagnée de douze filles, qui

sortirent aussi du monastere de S. Dominique, & voulurent embrasser son institut; elle leur donna un habit qui consistoit en une robe & un scapulaire blanc avec un manteau bleu. Ces religieuses portent sur le scapulaire une image d'argent de la sainte Vierge, & lorsqu'elles sont dans l'intérieur de la maison elles ont un petit scapulaire qui leur tombe jusqu'à la ceinture, sur lequel elles ont une petite médaille d'argent qui représente la sainte Vierge; mais si-tôt qu'elles vont à la grille ou qu'elles se trouvent à quelque assemblée de communauté, elle couvrent le petit scapulaire avec un autre qui leur tombe jusqu'au bas de la robe, & cache la petite médaille. Cet ordre fut formé cinq ans après que le pape Innocent VIII en eut accordé la permission à la priere de la reine Isabelle, par une bulle de 1489, qui leur permettoit aussi de prendre la regle de Cîteaux, de réciter tous les jours le petit office de la Conception de la Sainte-Vierge, & de demeurer sous l'obéissance de l'Ordinaire. On prétend que cette bulle ayant été perdue, fut retrouvée miraculeusement. L'évêque de Cadix, par commission de l'archevêque de Tolède, en fit la publication, & remit à la quinzaine à faire la cérémonie de la vêtue de ces nouvelles religieuses, & de recevoir leurs professions; mais la bienheureuse Béatrix de Silva mourut avant que le jour fixé pour la cérémonie fût arrivé. La Sainte-Vierge lui apparut, lui dit qu'elle sortiroit de ce monde dans dix jours, & que son Ordre, après beaucoup d'épreuves & de contradictions, feroit un grand progrès. Elle se disposa à ce dernier moment par une confession générale, qu'elle fit à un Religieux de S. François son confesseur, entre les mains duquel elle voulut faire la profession solennelle, après avoir reçu de nouveau l'habit de son Ordre, & elle mourut ensuite le premier de septembre 1490, âgée de soixante-six ans. Les religieux & religieuses de l'Ordre de S. Dominique, chez lesquels elle avoit demeuré si longtemps, en habit séculier, voulurent avoir son corps; mais les religieux de l'ordre de S. François qui le prétendoient aussi, & auxquels il fut adjugé, le laisserent dans le monastere de sainte Foy, où il fut inhumé. Les religieuses de S. Dominique, fâchées de n'avoir pu réussir dans leur entreprise, voulurent contraindre les douze compagnes de la bienheureuse Béatrix

T. VII. p. 339.

Religieuse Annonciade
en habit crâinaure dans la Maison

46

de S'ailly f

à retourner chez elles; mais elles ne purent encore obtenir leur demande, & celles-ci restèrent dans leur maison de sainte Foy, qui prit dès-lors le titre d'immaculée Conception: quelques tems après elles prirent l'habit de l'Ordre, firent leur profession solennelle, & furent soumises à la juridiction de l'archevêque de Tolède.

Le cardinal Ximenès, alors archevêque de Tolède, voyant que le nombre de ses religieuses augmentoit, & que cet Ordre pourroit faire de plus grand progrès, s'il étoit sous la direction des freres mineurs qui ont toujours été les défenseurs de l'immaculée Conception, convint avec la reine Isabelle de soustraire ces filles de la juridiction de l'archevêque de Tolède, & de les mettre sous celle des religieux de S. François, en leur donnant la regle de Ste-Claire. Cette princesse en ayant obtenu, en 1501, la permission du pape Alexandre VI, l'abbesse de ces religieuses, nièce de la fondatrice, avec quelques autres ne voulurent pas recevoir cette regle, & passerent au monastere de Ste Elisabeth, après avoir donné le corps de la bienheureuse Beatrix aux religieuses de S. Dominique. Celles qui restèrent & qui voulurent bien embrasser la regle de Ste Claire, furent unies avec les religieuses bénédictines du monastere de S. Pierre *de las Duénas*, par ordre du pape, & le consentement de l'abbesse & des religieuses de ce même monastere, qui voulurent bien se soumettre à la regle de Ste Claire, & embrasser l'Ordre de la Conception. Ces deux monasteres ayant été unis, le cardinal Ximenès transféra ces religieuses au couvent de S. François de la même ville, que les conventuels, auxquels il appartenoit, avoient abandonné, & le premier monastere des religieuses de la Conception fut changé en un hôpital.

En 1506, Jules II confirma ce que ses prédécesseurs Innocent VIII & Alexandre VI avoient fait touchant les changemens arrivés dans cet ordre, & en 1511, il leur donna une regle particuliere. Ces religieuses l'ayant reçue, le cardinal Quignonez, qui n'étoit pour lors que provincial des religieux de S. François de la province de Castille, leur fit faire de nouveau profession, conformément à cette regle; & elles prononcèrent leurs vœux entre les mains de leur Abbesse, en cette maniere, & selon cette forme prescrite par la même regle.

Je N. pour l'amour & le service de Notre Seigneur & de la sainte conception de sa glorieuse Mere, fais vau & promets à Dieu, à la bienheureuse Vierge, au glorieux pere S. François, & à tous les Saints, & à vous, ma Mere, de vivre tout le tems de ma vie en obédience, sans avoir de propre, en chasteté & en perpétuelle clôture, selon la regle du pape Jules II, concédée & confirmée à notre Ordre ; & le même Quignonez leur donna des constitutions particulieres en 1616.

Ces religieuses étant paisibles dans la possession de leur monastere, firent des instances pour avoir le corps de leur fondatrice, & obtinrent un bref du pape qui ordonna aux religieuses de S. Dominique de leur rendre ce sacré dépôt. Le second couvent de l'ordre fut fondé en 1507, à Torrigo, dans le diocèse de Toledé, par Thérèse Henrique, veuve d'Alfonse de Cardenas, grand-maître de l'ordre de S. Jacques de l'épée. Ce monastere en a produit sept autres, dont le premier fut celui de Madrid, fondé en 1512, & comme on y reçut dans la suite plus de religieuses que le couvent n'en pouvoit entretenir, elles obtinrent des lettres-patentes du roi d'Espagne, qui leur défendoit d'en recevoir plus de cinquante. Cet ordre passa la même année en Italie, où on leur fonda un monastere à Assise, dans lequel il y a présentement quarante religieuses. Un autre fut fondé à Valladolid en 1521, un autre à Rome en 1525, & un à Milan en 1539.

Enfin Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, femme de Louis XIV, voyant qu'il n'y avoit point de religieuses de cet ordre en France, persuada aux religieuses de sainte Claire du monastere de la conception de Notre-Dame, au fauxbourg S. Germain à Paris, qui étoient sous la direction des peres Récollets, d'embrasser cet ordre de la Conception, ce qu'elles exécuterent ; mais comme ces religieuses ne pouvoient parler aux personnes séculieres après leur profession, pas même à leurs parens, & que les peres & meres s'opposoient à l'entrée de leurs filles dans ce monastere, & qu'elles furent près de huit années de suite sans recevoir de novices ; le pape Clément X, pour obvier à cet inconvénient ; à la priere de la reine, permit aux parens de ces religieuses, au premier degré, de leur parler deux fois le mois, excepté dans les tems de l'Avent & du Carême, comme il est porté par son bref de

1573. Nous avons ci devant dit quel est l'habillement des religieuses de cet ordre. Entr'autres observances, outre les jeûnes ordonnés par l'église, elles doivent jeûner depuis la fête de la présentation de la sainte Vierge, jusqu'à Noël, & tous les vendredis de l'année : il leur est permis de jeûner aussi le samedi ; mais on ne peut pas les y contraindre. Outre le grand office de l'église, selon l'usage de l'ordre de S. François, elles sont encore obligées de dire le petit office de la conception de la sainte Vierge, & de dire le même office, selon l'usage du bréviaire Romain, toutes les fêtes simples, & les dimanches où il ne se rencontre point de fêtes doubles.

Luc Wading. *annal. Minor. tom. VIII.* Dominic. de Gubernatis, *ord. Seraphic. tom. II.* Franc. Gonzaga, *de Origine, Seraph. relig.* Marc de Lisbonne, *chroniq. de l'ordre de S. François, tom. III.* & Marian. ab Orscelar, *Francis. Rediviv. sive chroniq. obser. strict. Reparat. liv. I. cap. IX.*

CHAPITRE XLVII

Des religieuses de l'ordre de la bienheureuse Vierge Marie, communément appellées de l'Annonciade, ou des dix Vertus de Notre-Dame, avec la vie de la bienheureuse Jeanne de Valois, leur fondatrice.

Nous mettons encore au nombre des différentes Congrégations de l'ordre de S. François, l'ordre des religieuses Annonciades, ou des dix Vertus de Notre-Dame, fondé par la bienheureuse Jeanne de Valois, reine de France, puisqu'il a été soumis par les souverains pontifes à la juridiction des freres Mineurs, quoiqu'il y ait plusieurs monastères qui s'en soient soustraits pour reconnoître celle des ordinaires des lieux où ils sont situés. La bienheureuse Jeanne de Valois, étoit fille de Louis XI, roi de France, & de Charlotte de Savoie. Elle vint au monde en 1464 ou 1465, & fut élevée au château d'Amboise avec son frere, qui fut depuis roi sous le nom de Charles VIII, & Anne, sa sœur aînée, qui fut mariée au comte de Beaujeu. Dès ses plus tendres années, elle

s'adonna aux exercices de piété : à peine eut-elle atteint l'âge de cinq ans, qu'elle importunoit continuellement la comtesse de Lignerès, sa gouvernante, afin qu'elle la conduisît à l'église pour prier Dieu. Le roi n'approuvant pas ses dévotions, voulut les empêcher. Il se contenta d'abord de lui ordonner de vivre d'une autre manière, & de quitter ces dévotions fréquentes, qui ne lui plaisoient pas, la menaçant de la punir si elle continuoit ; mais la princesse n'en fut que plus fervente & plus attachée à ses exercices de piété. Cependant comme elle n'avoit plus la permission d'aller si souvent dans les églises, elle en eut tant de chagrin, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, en se plaignant amoureusement à la sainte Vierge, (qu'elle avoit prise pour sa protectrice) de la dureté du roi son pere, qui l'auroit sans doute encore plus affligée si cette reine des Anges n'eût pris le soin de la consoler : un jour qu'elle la prioit avec ferveur de lui enseigner la manière de la servir & de lui plaire, elle entendit une voix qui l'assuroit qu'elle quitteroit le monde, & qu'elle établiroit un ordre de filles qui s'occuperoient avec elle à chanter les miséricordes du Seigneur. Tous les historiens qui ont écrit la vie de cette princesse, ont parlé de cette grace extraordinaire que Dieu lui fit. Elle ne songea plus après cela qu'à quitter le monde & à suivre Jésus-Christ. Son plaisir étoit de parler aux personnes religieuses, d'entrer dans les monastères, & de s'entretenir du bonheur qu'il y a de vivre dans la solitude, hors des embarras & des inquiétudes du siècle. Une vie & ses inclinations si peu conformes aux maximes du monde, déplurent si fort au roi, que, pour la punir, il fut long-temps sans la voir. Il s'imagina ensuite que les attrait du monde la pourroient toucher ; c'est pourquoi il la faisoit aller dans toutes les parties de divertissements, & les plus agréables assemblées de la cour ; mais ce fut toujours inutilement : la princesse ne relâcha rien pour cela de ses exercices de piété.

Quoique son plus grand attrait fût pour la vie religieuse, & qu'en conséquence de la révélation qu'elle avoit eue, que Dieu la destinoit à cet effet, elle eût résolu de se retirer du monde ; elle se vit néanmoins forcée d'y résister : dans le tems qu'elle étudioit les momens pour déclarer à son pere le dessein qu'elle avoit pris d'entrer en religion, il lui déclara qu'il

vouloit la marier, & qu'elle se préparât à épouser le duc d'Orléans, premier prince du sang. Cet ordre, aussi affligeant qu'imprévu, n'ébranla point la constance de cette princesse, & ne la fit point changer de résolution : au contraire, remplie de confiance en celui qui lui avoit inspiré le dessein de quitter le monde, elle alla se jeter aux pieds de son crucifix, qu'elle arrosa de ses larmes, demandant à Dieu l'accomplissement de ses desirs : ce qui lui réussit comme elle le souhaitoit. Car le jour que le mariage fut conclu, le duc d'Orléans, qui ne l'épousoit que par force, protesta de la violence qu'on lui faisoit, déclarant qu'il n'y consentoit que pour sauver sa vie ou sa liberté, que le roi lui pouloit faire perdre, s'il n'exécutoit ses volontés. Ainsi, bien loin de songer à donner la moindre atteinte à la pureté de cette princesse, il ne chercha qu'à lui donner des marques de son indifférence, pour ne pas dire de son mépris & de la haine, jusqu'à ce qu'enfin, après la mort de Charles VIII, étant parvenu à la couronne, sous le nom de Louis XII, en 1498, & ne craignant personne qui osât s'opposer à ses volontés, il travailla à faire dissoudre son mariage, sous prétexte que cette princesse ne lui avoit été donnée que par force, que jamais il ne l'avoit connue ni voulu connoître, & que le jour de ses noces il avoit protesté en bonne forme, & en présence de témoins irréprochables, qu'il n'avoit point en d'intention de contracter aucun mariage avec elle. S'étant adressé pour cet effet au pape Alexandre VI, ce pontife nomma trois commissaires pour prendre connoissance de cette affaire. Ces commissaires furent Philippe, cardinal de Luxembourg, évêque du Mans ; Louis d'Amboise, évêque d'Alby, aussi cardinal dans la suite ; & Ferdinand, évêque de Ceuta en Afrique : il leur donna tout pouvoir & autorité pour la juger en dernier ressort ; & ces trois prélats, après avoir bien examiné les raisons que le roi avoit alléguées, déclarèrent le mariage nul. Le cardinal de Luxembourg fut député pour signifier la sentence à la reine, qui, lorsqu'on l'eut eue, que ce prélat venoit pour exécuter sa commission, se leva de son oratoire, où elle étoit, après avoir baisé les pieds de son crucifix & imploré l'assistance de la sainte Vierge, & alla dans la salle, où elle trouva son confesseur avec le cardinal. Un grand nombre de princesses & de dames, & beaucoup de

peuple accourut à ce spectacle. Elle s'assit dans un fauteuil, & le cardinal lui dit que les prélats délégués par le pape ayant considéré devant Dieu, après une exacte discussion, que le très-puissant & très-chrétien Louis d'Orléans n'avoit épousé la sérénissime Jeanne de Valois que par contrainte, déclaroient que le mariage étoit nul, & laissoient ces deux augustes personnes dans une entière liberté de s'engager comme il leur plairoit. A ces paroles, elle fut d'abord frappée comme d'un coup de foudre; mais considérant que ce malheur lui venoit de la main de Dieu, elle se contenta de dire : Dieu soit béni; je suis trop heureuse de souffrir cet affront pour lui, & je suis persuadé qu'il ne permet ceci que pour me donner moyen de le mieux servir à l'avenir que je n'ai fait par le passé.

La princesse étant ainsi répudiée, le roi Louis XII lui donna pour appanage la ville de Bourges; mais elle ne voulut pas s'y retirer sans voir ce prince, pour lui donner le dernier adieu; ce qui lui ayant été accordé, elle lui protesta que bien loin d'avoir du ressentiment contre lui, elle lui étoit bien obligée de ce qu'il l'avoit délivrée d'une servitude aussi dure que celle du monde, le suppliant de lui pardonner les fautes qu'elle avoit faites, & l'assurant qu'elle ne cesseroit de prier Dieu pour lui & pour la prospérité de son royaume. Elle se retira ensuite dans la ville de Bourges, où elle passa le reste de ses jours dans les exercices de dévotion & de piété, édifiant toute la France par la sainteté de sa vie. Elle y fut reçue avec des acclamations & des honneurs extraordinaires. Tous les Corps la vinrent complimenter, & il n'y eut personne qui ne donnât des marques d'une joie sincère. Elle voulut descendre d'abord dans l'église cathédrale, pour y prier le premier de tous les martyrs en l'honneur duquel elle est consacrée, & y faire à Dieu un sacrifice de toutes les grandeurs de la terre, en lui offrant tout ce qu'elle avoit souffert jusqu'alors, mais principalement la dernière disgrâce par laquelle il avoit plu à sa divine majesté de l'éprouver: elle alla visiter ensuite la sainte Chapelle, après quoi elle se renferma dans son palais, qu'elle consacra par ses vertus.

Lorsqu'elle se vit en liberté de pouvoir s'adonner entièrement aux exercices de piété, la première pensée qu'elle eut fut de commencer l'ouvrage qu'elle méditoit depuis si long-tems,

long-tems, qui étoit celui d'établir une nouvelle congrégation de filles en l'honneur de l'Annonciation de la glorieuse Vierge Marie, persuadée que si Dieu l'avoit fait passer par tant d'épreuves, ce n'étoit que pour la mettre en état d'exécuter ce pieux dessein. Elle consulta à ce sujet son confesseur, le pere Gilbert Nicolai, religieux de l'ordre de S. François, qui, n'approuvant point son dessein, lui représenta les difficultés & les oppositions qui se trouveroient dans l'exécution de cet entreprise, & lui conseilla d'établir plutôt un monastere de religieuses, à l'exemple de la reine Charlotte de Savoye sa mere, qui avoit fondé les filles de sainte Claire de *l'Ave Maria* à Paris ; mais cette sainte princesse lui fit une réponse pleine de courage & de confiance en Dieu, en lui disant que si c'étoit la volonté de Jésus-Christ & de sa très-sainte Mere, ils lui feroient surmonter toutes les oppositions & les difficultés qui s'y pourroient rencontrer.

Deux ans s'écoulerent sans qu'elle exécutât son dessein ; mais étant tombé malade, & les forces diminuant de jour en jour, elle fut réduite à une telle extrémité, que les médecins jugerent qu'elle ne pourroit vivre long-tems ; elle commença donc à se disposer à la mort par une parfaite & entiere ouverture de son intérieur qu'elle fit à son confesseur, auquel elle ne put s'empêcher de déclarer que l'opposition qu'il apportoit à l'exécution de son dessein, en étoit la cause. Jusques-là le pere Gabriel Nicolai avoit regardé l'entreprise de la princesse comme une chose chimérique, ou du moins tellement difficile, qu'il croyoit que c'étoit une témérité d'y penser ; mais voyant, par les dispositions de la sainte, qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans l'ardeur qu'elle témoignoit pour la réussite de son projet, il se rendit à sa volonté, & lui laissa suivre les attraites de la grace & des inspirations divines, dont son cœur étoit prévenu ; elle en eut une si grande joie, qu'elle commença dès-lors à se mieux porter & à reprendre peu à peu ses forces. Elle eut de grandes conférences à ce sujet avec ce directeur éclairé, & après avoir fait des prieres & des pénitences pour implorer le secours du ciel, ils demeurèrent d'accord que la premiere chose à laquelle il falloit penser, étoit de trouver des filles qui eussent les qualités nécessaires pour un établissement tel que celui qu'on médi-

roit. Le pere Gabriel, chargé du soin de chercher des personnes propres pour cela, trouva dix jeunes filles qui voulurent embrasser ce nouvel institut. La reine les reçut comme de la main de Dieu, & les regarda comme les premieres pierres fondamentales de son édifice spirituel. Elle en forma une petite communauté, & leur donna une supérieure. Elle les instruisoit elle-même des observances religieuses, en s'entretenant avec elles d'une maniere qui les charmoit & les édifioit en même tems. Tout étoit réglé parmi elles, en sorte que toutes les heures de la journée étoient employées à la méditation, au chant, à la lecture ou au travail : leur vie étoit très-austere & leur ferveur si grande, qu'il falloit quelquefois la modérer, principalement dans les exercices de l'humilité & de la mortification, dans lesquels elles s'efforçoient de se surpasser les unes les autres.

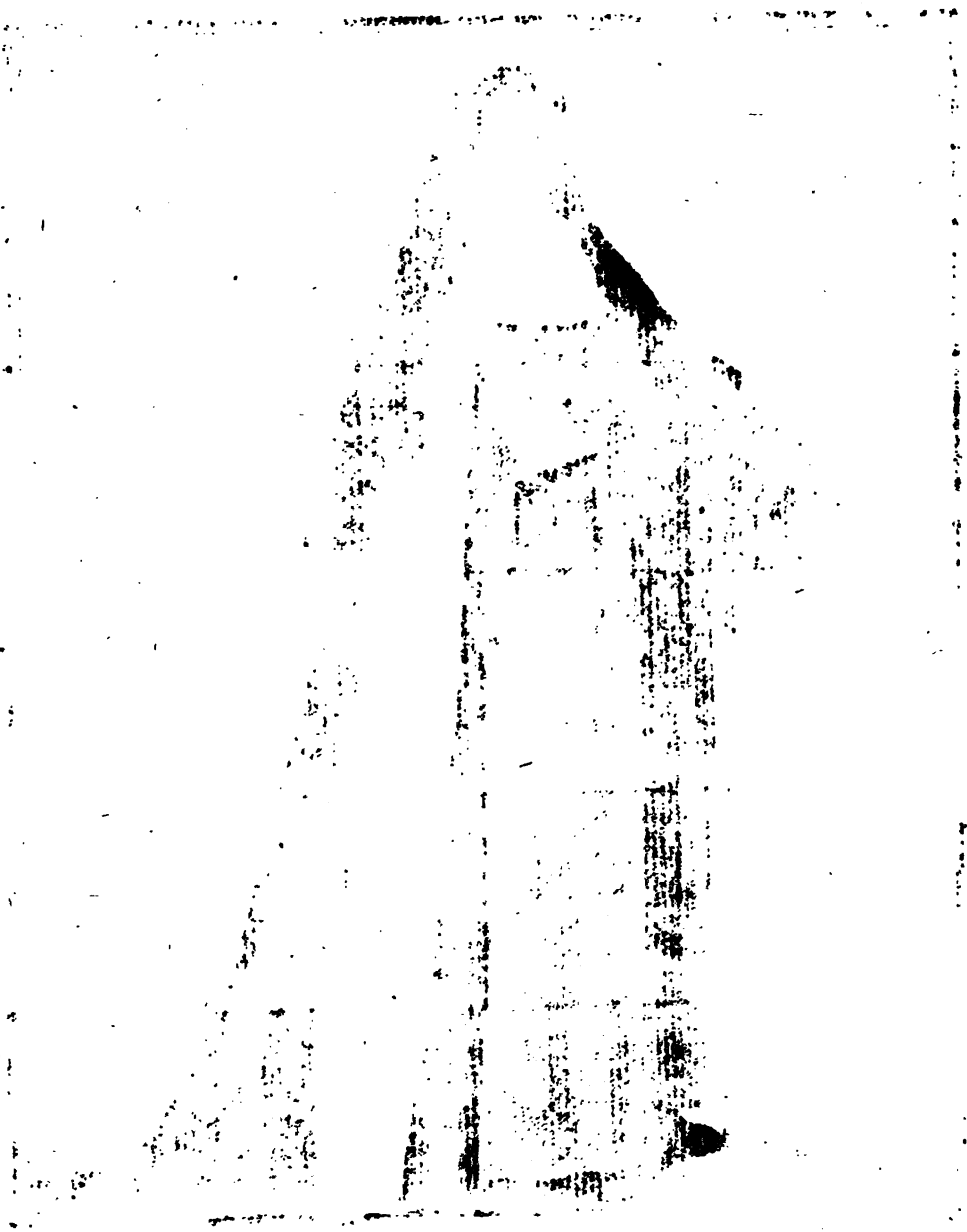
Quand la sainte fondatrice jugea que ses filles étoient suffisamment disposées, elle leur dressa des regles, & leur prescrivit la forme de vie qu'elles devoient suivre dans ce nouvel ordre ; après en avoir conféré avec son confesseur, qui lui fut en cela d'un grand secours. La règle qu'elle composa sous le titre des dix Vertus de la sainte Vierge, contient dix chapitres, dont le premier traite de sa chasteté, le second de sa prudence, le troisieme de son humilité, le quatrieme de sa foi, le cinquieme de sa dévotion, le sixieme de son obéissance, le septieme de sa pauvreté, le huitieme de sa patience, le neuvieme de sa piété, & le dixieme de sa douleur ou compassion. Elle donna à ses religieuses toutes les instructions nécessaires pour imiter la sainte Vierge dans ces dix Vertus, en se consacrant par le vœu perpétuel de chasteté à son exemple, en gardant le silence à certains tems pour imiter sa prudence, en se soumettant à leur Supérieure, qui doit porter le nom d'Ancelle ou de Servante, pour imiter son humilité, en ne recevant point de filles suspectes de quelques erreurs pour imiter sa foi, & ainsi des autres vertus. C'est pourquoi on a donné à cet ordre le nom de la bienheureuse Vierge Marie, autrement de l'Annonciade, ou des dix Vertus de Notre-Dame.

L'humilité de cette sainte fondatrice étoit si grande, qu'elle se défiant de ses propres forces, elle voulut encore consulter S. François de Paule, qui étoit pour lors en France, avec

en habit de Chocur

de Peilly f

46



lequel elle entretenoit un saint & pieux commerce de lettres : ce saint homme, après avoir lu cette regle, lui écrivit que le dessein qu'elle avoit venoit de Dieu, qu'il falloit qu'elle achevât son entreprise, & qu'elle ne se rebutât point pour les obstacles qu'elle auroit à surmonter. Encouragée par cette lettre, elle ne différa plus l'exécution de cet ouvrage, dont elle rapportoit toute la gloire à Dieu.

Elle demanda premièrement & obtint permission du roi d'établir cet ordre, & de faire bâtir un monastere à Bourges. Elle envoya ensuite le P. Guillaume Morin, religieux de l'ordre de S. François à Rome, pour en obtenir l'approbation du saint Siège ; mais il ne réussit point dans sa commission : car quoique le pape Alexandre VI fût porté à lui accorder sa demande, les cardinaux prévenus contre les établissemens des nouveaux ordres, l'en détournèrent : ainsi le P. Guillaume Morin fut contraint de s'en retourner, après avoir inutilement tenté toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'il demandoit.

Le pere Gilbert Nicolai, confesseur de la reine, autant fâché que surpris du mauvais succès de cette entreprise, alla lui-même à Rome ; il y fit de nouvelles tentatives, mais toujours inutilement, jusqu'à ce qu'enfin, par une disposition admirable de la Providence divine, comme il se disposoit à retourner en France, le cardinal Jean-Baptiste Ferrier, évêque de Modene, qui étoit dataire, & avoit beaucoup d'autorité, l'envoya quêrir pour lui dire qu'il vouloit prendre sa cause en main, parce qu'il avoit eu sur ce sujet une vision du martyr S. Laurent & de S. François, qui lui avoient ordonné de poursuivre la confirmation de cette sainte regle. En effet le pape Alexandre informé de cette vision, & d'ailleurs édifié de la constance du pere Gilbert Nicolai, & de la piété de la reine Jeanne de Valois, confirma sa regle le 14 février 1501, & accorda aux filles qui la devoient observer, beaucoup de privileges & de graces singulieres. Ce pontife donna au pere Gilbert beaucoup de marques de son estime, & changea son nom en celui de *Gabriel-Marie*, afin que par ces deux beaux noms, on connut la part qu'il avoit dans l'établissement de cet ordre, qui se faisoit gloire de porter celui du mystere accompli par la sainte Vierge & par cet Archange.

Ce pere ayant obtenu ce qu'il avoit désiré avec tant d'ar-

deur, partit de Rome peu de jours après, & vint en France le plus promptement qu'il put. Quand la reine apprit cet heureux succès, elle en rendit grâces à la divine Majesté, à laquelle elle en rapporta toute la gloire; & pour achever au plutôt l'ouvrage qu'elle avoit commencé, elle fit bâtir un monastère. En attendant qu'il fût achevé & en état d'être occupé, elle donna le voile, le 8 octobre 1502, à cinq filles des plus vertueuses de celles qu'elle avoit instruites, & donna ainsi commencement à son ordre. Elle leur fit faire un habit, dont les différentes couleurs fussent capables de rappeler continuellement dans leur mémoire l'esprit de leur état & la sainteté de leurs obligations; il consistoit en une robe grise, un scapulaire d'écarlate, un cimare bleu & un manteau blanc; la robe leur désignoit la pénitence dont elles faisoient profession; le scapulaire d'écarlate les faisoit ressouvenir que la passion de Jésus-Christ devoit être à tout moment gravée dans leur cœur; le cimare bleu qu'elles avoient au commencement & qui fut depuis changé en un ruban de même couleur, d'où pend une médaille d'argent leur apprenoit qu'elles devoient élever leur ame vers le ciel qui étoit tout leur bien & leur héritage; leur manteau blanc les avertissoit qu'elles étoient obligées d'imiter la pureté de la sainte Vierge. Enfin cette sainte fondatrice leur fit donner un anneau à la profession, comme une marque de la fidélité qu'elles devoient garder à Jésus-Christ leur époux.

Les cinq premières filles qui reçurent cet habit, furent bientôt suivies de plusieurs autres qui renoncèrent à tous les plaisirs du monde pour vivre dans la retraite & dans la solitude; & cette sainte princesse voulant leur donner l'exemple du sacrifice qu'elles devoient offrir à Dieu, fut la première à se consacrer à son service par les vœux solennels qu'elle prononça le jour de la Pentecôte 1503. Elle auroit bien voulu après cela s'enfermer avec ses filles; mais considérant que son autorité étoit nécessaire pour soutenir cet ordre naissant, & qu'il étoit à craindre que se réduisant à vivre en simple religieuse, elle ne vit bientôt son ouvrage détruit quand elle n'auroit plus de pouvoir ni de biens, elle jugea qu'il étoit à propos, de l'avis de son confesseur, de ne point quitter son rang & sa dignité: c'est pourquoi elle resta dans son palais, & s'y appliqua à tous

les exercices de la religion, cachant sous un extérieur pompeux & magnifique l'intérieur & les vertus d'une parfaite religieuse. Tout son plaisir étoit d'être avec ses filles, auxquelles elle alloit très-souvent rendre visite, au moyen d'une porte de communication, par laquelle elle entroit de son palais dans leur monastere.

Après qu'elle eut fait ses vœux, & que les premières filles qui avoient reçu l'habit de l'ordre, eurent suivi son exemple, elle ordonna qu'on disposa toutes choses dans le nouveau monastere qui étoit presque achevé, afin que le jour de la présentation de la sainte Vierge, elle put offrir à Jésus-Christ ces nouvelles épouses ; ce qui fut exécuté comme elle l'avoit projeté ; ces saintes filles sortirent de leur ancienne maison & allerent deux à deux dans le nouveau monastere, avec une modestie admirable, chantant le psaume *In exitu Israel de Egypto*, & l'archevêque de Bourges, quoi qu'agé de 80 ans, voulut y officier pontificalement.

Il ne restoit plus à la sainte fondatrice, que de fonder de nouvelles maisons de son ordre en plusieurs endroits ; mais elle n'en eut pas le tems. Ses austérités & ses mortifications qu'elle augmentoit tous les jours, ayant beaucoup diminué ses forces, & sentant que le tems de sa mort approchoit, elle rendit visite, pour la dernière fois, à ses religieuses, le jour de l'Épiphanie 1504 ou 1505, comme on comptoit en ce tems-là. Elle se trouva mal dans le monastere, & en se faisant reconduire à son palais, elle ordonna qu'on bouchât la porte qui communiquoit au monastere, jugeant bien qu'elle n'en auroit plus besoin. Depuis ce jour-là, elle n'en passa pas un seul sans recevoir la sainte communion, avec de grands transports d'amour & une piété singulière, jusqu'au 4 février qu'elle quitta cette vie mortelle pour aller recevoir au ciel la récompense de ses bonnes œuvres.

Après la mort on trouva son corps couvert d'un rude cilice (garni de cinq clous d'argent à l'endroit du cœur) & sur ses reins une chaîne de fer qui devoit être d'autant plus sensible, qu'étant entrée fort avant dans sa chair, elle y avoit fait des ulcères en différens endroits. On la revêtit d'un habit de religieuse comme elle l'avoit souhaité, & on y ajouta une couronne précieuse & un manseau royal pour marque de sa dignité.

Après avoir été exposée pendant quelques jours dans son palais, on la porta dans la sainte chapelle de Bourges, où ses obseques furent faites avec beaucoup de pompe, & son corps inhumé dans l'église des religieuses, où ce sacré dépôt est resté sans se corrompre jusqu'en 1552, que les hérétiques calvinistes le brûlerent & en jetterent les cendres au vent. Mais il arriva auparavant un miracle surprenant, l'un de ces impies ayant ouvert son tombeau entendit la sainte soupirer, ce qui lui fit prendre la fuite. Deux autres étant revenus entendirent la même chose & furent saisis de frayeur comme le premier, aussi bien qu'un quatrième, qui, ayant été aussi épouvanté par un autre soupir, s'enfuit comme les autres. Enfin il y en vint un plus impie que ceux dont nous venons de parler, qui, tirant son épée, l'enfonça dans le cœur de la bienheureuse princesse; mais, par un prodige plus surprenant que les premiers, l'épée parut toute sanglante, & un moment après il sortit de la plaie du sang en abondance.

Le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau, obligerent les religieuses de son ordre de s'adresser, en 1617, à l'archevêque de Bourges, André Fremiot, pour le prier d'en faire les informations : ce qu'il fit, & le procès-verbal, qui en fut imprimé en 1625, fut envoyé à Rome & présenté au Pape Urbain VIII, pour obtenir de sa sainteté la béatification de cette sainte fondatrice. Le roi Louis XIII, l'Infante Elisabeth Claire Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, la ville de Bourges, l'Université de la même ville où la bienheureuse Jeanne avoit aussi fondé un college, & celle de Louvain, en écrivirent à ce pontife, qui adressa un bref à quelques prélats, entr'autres à Roland Hebert, archevêque de Bourges, & à Eustache de Lys, évêque de Nevers, pour faire, par autorité apostolique, de nouvelles informations. Ils exécuterent leur commission; mais l'église n'a encore rien déterminé au sujet de cette béatification, quoique les demandes en aient encore été faites au pape Clément XI en 1700, dans un consistoire tenu au mois de décembre de la même année.

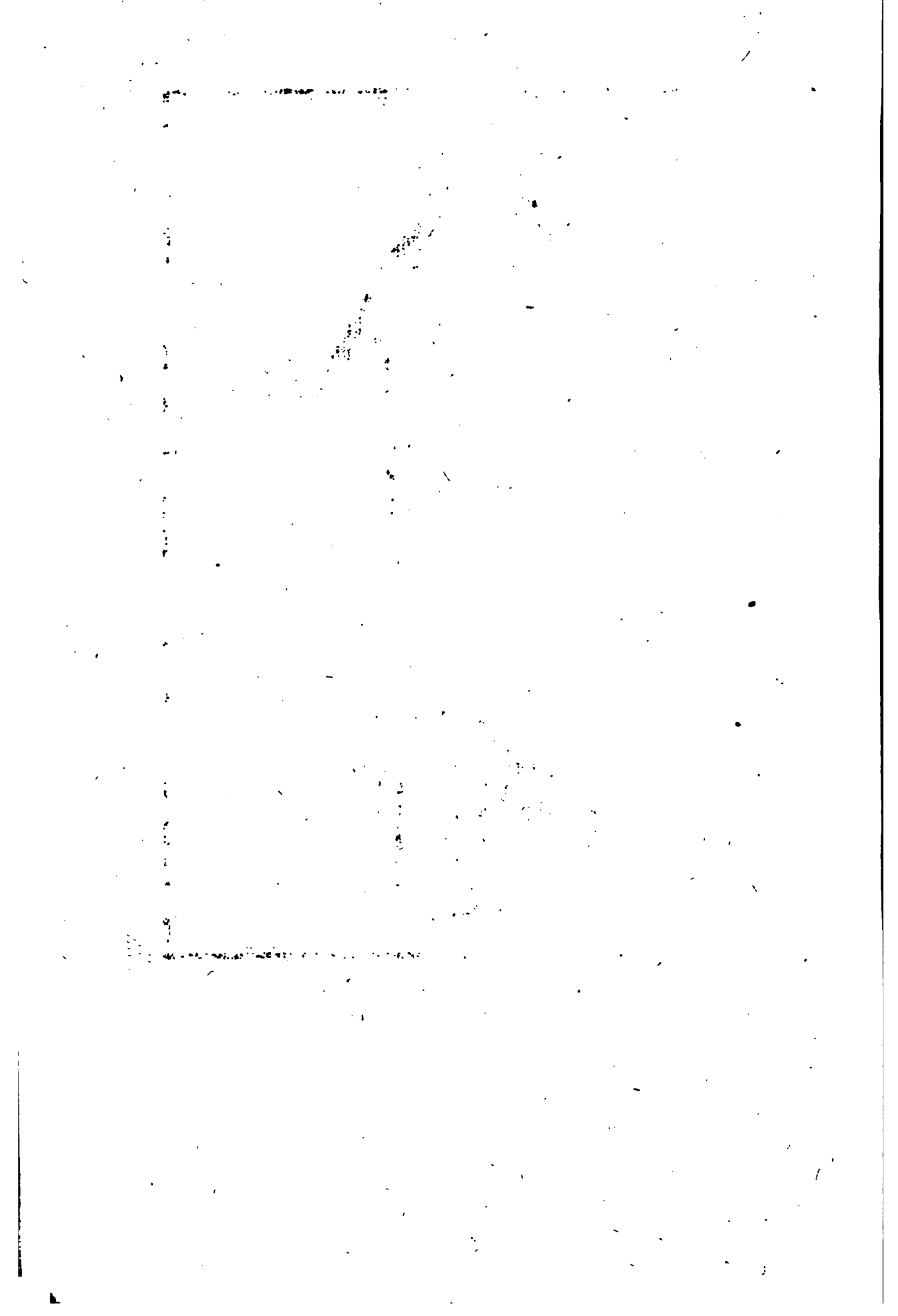
Après la mort de cette sainte fondatrice, le pere Gabriel-Marie, qui est regardé comme le second instituteur de l'ordre de l'Annonciade, en procura l'agrandissement par de nouvelles fondations de monastères, dont le premier fut bâti dans la ville

Am. 20.

Chancinesse de Noli

de Pouty, f

47



11

d'Albi, par Louis d'Amboise, évêque & seigneur de cette même ville, en 1506. Ce saint religieux procura encore les établissemens de Rhodéz. & de Bordeaux. Il alla lui-même en Flandres, où, avec la permission de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, il fonda les monasteres de Bruges & de Béthune. Cet ordre, tant en France, qu'en Flandres & en Lorraine, a plus de quarante Monasteres; il y en a un célèbre à Paris, au lieu appelé communément *Pincourt*. Le pere Gabriel Marie fut chargé par le saint siege du gouvernement de cet ordre, & en fut déclaré supérieur général. Il mourut au monastere de Rhodéz le 27 Août 1532, & y fut inhumé. Il obtint en 1514 du pape Léon X la confirmation de la regle de ces religieuses, & ce pontife soumit aussi cet ordre à la juridiction des religieux de l'ordre de S. François. Le pere Gabriel Marie travailla encore, après cette confirmation, à mettre cette regle dans un plus bel ordre, y exprimant les vertus de la sainte Vierge d'une maniere plus intelligible, après quoi il la fit confirmer de nouveau par le même Leon X en 1517. Celui qui avoit transcrit la bulle qui confirmoit cette regle, y avoit fait des omissions qu'on jugea importantes : car il ne marqua que six points, qui obligeoient à péché mortel, au lieu qu'il y en avoit sept : c'est pourquoi le pape donna pouvoir au pere Gabriel Marie d'y ajouter ce qui avoit été omis contre son intention & contre celle de sa Sainteté : ce qu'il fit en 1518. De sept points qui obligent à péché mortel dans cet ordre, il y en a cinq qui sont communs aux religieuses des autres ordres, savoir la chasteté, l'obéissance, la pauvreté, la clôture & l'office divin. Les deux autres points qui leur sont particuliers, sont l'obligation d'observer les jeûnes de la regle, & de porter l'habit de l'ordre : mais la mere Ancelle peut dispenser de ces trois dernières obligations, avec le conseil des discrètes & des supérieures ou du confesseur : en sorte que la dispense obtenue, les sœurs malades ou débiles, ou qui ont quelques autres causes, légitimes, ne sont pas pour lors obligées à dire l'office divin, à garder les jeûnes, ni à porter l'habit. Elles doivent jeûner on tout tems les vendredis & les samedis : elles mangent de la viande le dimanche. le mardi & le jeudi, seulement à dîner; & elles n'en doivent point manger le soir sans dispense. Si quelques-unes veulent jeûner l'avent, & les trois quaran-

352. CINQUIÈME PARTIE, CHAP. XLVII.

taines; savoir : celles de notre Seigneur, de la Vierge & des saints Apôtres; elles ne le peuvent faire sans la permission de la mere Ancelle, des discrettes & du confesseur. Voici la formule de leurs vœux. *Au nom de la sainte Trinité, pere, fils & Saint-Esprit, & de la très digne Vierge Marie, mere de Dieu; moi S. N. je promets & je voue à Dieu, à la Vierge Marie, à tous les saints, & à vous, ma mere, d'observer tout le tems de ma vie la regle de la bienheureuse Vierge Marie, vivant en chasteté, en clôture perpétuelle, en obéissance & sainte pauvreté, conformant mes mœurs à la regle, selon le genre d'obligation dont les sœurs sont obligées dans la regle & par la regle. Après leur profession elles gardent pendant dix jours le silence qu'elles appellent le silence sponsal. Nous avons ci-devant décrit leur habillement. Leurs statuts furent dressés par le pere Jean de Parme, général de l'ordre de S. François, dans le chapitre général qui se tint à Parme en 1529.*

Luc Wading, *Annal. Minor.*, tom. VIII. Dominic de Guhernatis, *Orb. Seraphic.* Bolland. *Act. Sanctor.*, tom. I. Febr. *Gazet, Chronique ou Institution première de la religion des Annonciades.* Louis Dony d'Atichy, Louis Bony, & Paulin de Guast, *vie de la bienheureuse Jeanne.* Giry & Baillet, *vies des Saints*, 4 février, & les constitutions de cet ordre.

CHAPITRE XLVIII.

Des Chanoinesses de Noli dans l'État de Gènes, & autres Communautés de filles soumises à l'Ordre de S. François.

NICOLAS des Ursins, comte de Solero, ne se contenta pas de faire réparer en 1354, le monastere des religieuses de sainte Claire à Noli dans l'état de Genes, sous le titre de S. Jacques: mais par une piété aussi particuliere que sainte, il fonda aussi un college de chanoinesses, auxquelles il donna le soin d'élever de jeunes filles dans la piété, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge d'embrasser un état. Ce fondateur leur prescrivit une maniere de vie par des constitutions qu'il dressa, & qui contenoient quarante & un chapitres, dont le cinquieme fait mention d'une bulle

Chanoinesses de Noli, & autres soumises à l'Ord. de S. Fr. 353
bulle de Boniface VIII qui approuva cette société. Il divisa cette communauté en trois classes : la première fut de chanoinesses destinées au service divin : la seconde de filles séculières, & la troisième de sœurs converses, destinées au service des autres. Il commit aux premières l'éducation des filles séculières, jusqu'à ce qu'elles eussent fait le choix, ou de rester dans cette maison en y gardant la clôture, ou de se faire religieuses Clarisses dans le monastere de S. Jacques, ou de se marier. Ces chanoinesses devoient reciter l'office selon le breviaire des freres mineurs, solemniser toutes les fêtes des Saints de cet ordre, dont elles devoient avoir toujours un religieux pour confesseur. Leur habit étoit aussi en quelque façon semblable à celui des religieuses de sainte Claire, n'en étant distinguées que par un surplis qu'elles portoient sur une robe grise, liée d'une corde blanche; & elles avoient pour chaussure des soques ou sandales de bois. Les filles séculières & les sœurs converses destinées au service de la maison, avoient aussi une robe grise avec un manteau de même; les sœurs converses devoient reciter, pour leur office, autant de *Pater* & d'*Ave*, que S. François en a ordonné par sa regle pour les freres laics de son ordre. Cette maison & le monastere de S. Jacques ont été soumis dans la suite à la juridiction de l'évêque de Noli; mais les chanoinesses & les religieuses Clarisses ne quitterent point le breviaire, l'habit, ni la direction des religieux de S. François.

Luc Wading, *Annal. Minor. Tom. VIII, addit. ad. Tom. IV. n. 3.*

Parmi les monumens de piété érigés en Espagne par les soins & les libéralités du cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, & les religieux de l'ordre de S. François, il y a deux monasteres de religieuses du Tiers-Ordre du même S. François, tous deux sous le titre de S. Jean de la Pénitence. Le premier fut fondé à Alcalá par ce cardinal en 1504, pour trente-trois religieuses, dont le nombre ne peut être augmenté; il y joignit une communauté de pauvres demoiselles sous le nom de sainte Elisabeth, qui devoient être soumises à la conduite de ces religieuses, jusqu'à ce qu'elles fussent en état d'être mariées ou d'être religieuses, à condition que, si elles faisoient choix de la vie religieuse, le monastere seroit obligé de les recevoir;

& que si elles vouloient se marier il fourniroit leur dot, ayant laissé pour cet effet des fonds suffisans.

Cette Fondation ayant réussi, il en fit une semblable à Tolède, où il fit bâtir en 1511, un monastere sous le même titre de S. Jean de la Pénitence, dans lequel il y a ordinairement plus de quatre-vingt religieuses, qui font profession comme celles d'Alcala, de la troisième regle de S. François; & près de ce monastere, il fonda aussi une communauté de deux cens jeunes demoiselles, qu'il mit sous la conduite de quelques-unes de ces religieuses. Le pape Leon X lui accorda un bref pour cet effet en 1514, par lequel il lui permit d'unir aux rentes & revenus considérables qu'il affectoit à cette maison; deux ou trois bénéfices, & même davantage, soit qu'ils fussent simples ou à charge d'ames; & cela non-seulement pour l'entretien des religieuses & des jeunes demoiselles, mais pour aider à marier ces dernières, après qu'elles auroient demeuré six ans dans la communauté, ou pour servir de dot à celles qui voudroient être religieuses dans le monastere. Philippe II, roi d'Espagne, augmenta de quarante le nombre de ces demoiselles, & voulut que ces quarante places fussent remplies par les filles de ses officiers du second rang, ayant assigné pour chacune de ces demoiselles cinq cens écus d'or, soit pour être religieuses, soit pour être mariées. Cette communauté de jeunes filles subsiste encore; mais celle d'Alcala fut transférée dans la suite à Madrid, & mise sous la direction des Augustines déchaussées du monastere de sainte Elisabeth, & soumise à la juridiction du grand aumônier.

Luc Wading, *Annal. Minor. Tom. VIII, ad ann. 1504, n. 58, & mémoires manuscrits.*

A l'imitation du cardinal Ximenès, Ferdinand de Silva, comte de Cifuentes, fonda dans la ville de Cifuentes en 1525, un couvent de religieuses du Tiers-Ordre de S. François, sous le nom de Notre-Dame de Béthléem, pour les demoiselles & suivantes de sa femme, qui, étant demeurées sans maitresse par la mort de cette dame, témoignèrent à ce comte qu'elles vouloient se consacrer à Dieu. Il fit venir, pour cet effet, des religieuses du monastere de S. Jean de la Pénitence de Tolède, qui demeurèrent avec les nouvelles religieuses, jusqu'à ce que leur monastere fût achevé; elles en prirent possession en 1526.

A côté de ce monastere (n'y ayant qu'un mur de séparation) il fonda aussi une communauté de filles semblable à celle de de Toledé, qu'il soumit aussi à la conduite des religieuses : leur église est commune ; mais leurs chœurs sont séparés, aussi bien que leur demeure. Il y a ordinairement dans ce monastere plus de quarante religieuses, qui sont, aussi bien que la communauté de filles séculières, sous la Jurisdiction des religieux de l'ordre de S. François.

Après que Ferdinand Cortez eut conquis le Mexique pour le roi d'Espagne, Isabelle de Portugal, femme de l'empereur Charles V, y envoya des religieuses Clarisses, & du Tiers-Ordre de S. François, qui y firent plusieurs établissemens à Zuchimilci, Tetzeuci, Quauſthitlani, Telmanaci, Tapeaca, Thevacana, & autres lieux. On fonda auprès de leurs monasteres des communautés de jeunes filles indiennes pour être élevées sous leur conduite, & pour y être instruites des mysteres de la religion, & de tous les ouvrages qui conviennent aux personnes de leur sexe. Ces communautés de filles indiennes sont si considérables, qu'elles sont ordinairement de quatre ou cinq cens filles.

Luc Wading. *Annal. Minor., tome VIII. ad ann. 1530, n. 2.*

Le même Wading, de Gubernatis, le pere Artus du Moustier, & quelques autres historiens, ont fait mention d'un ordre sous le nom de l'Ascension de Notre Seigneur, qui embrassa la regle des Freres Mineurs ; mais comme ils n'ont point dit en quel lieu, pour quelle fin, ni en quelle année cet ordre a été institué, nous n'en pouvons rien dire non plus.

Luc Wading, *tome VII, ad ann. 1523, n. 14.* Dominic de Gubernatis, *Orb. Seraphic., tom. II.* Artus du Moustier, *Martyrolog. Franciscanum.* Manoel da Esperanca, *Hist. Serpifica, part. 1.*


L'annaliste des Freres Mineurs prétend qu'il y a eu des recluses de l'ordre de l'Annonciade dans l'église de S. Pierre du vatican à Rome, se fondant, à ce qu'il dit, sur une bulle du pape Leon X, de 1515, par laquelle ce pontife en accordant aux religieuses Annonciades des dix vertus, les mêmes graces qu'il avoit accordées aux religieuses Clarisses, déclare qu'il veut que les quatre recluses de l'église de S. Pierre qui y demeuroident dans la chapelle de S. André, jouissent des mêmes

graces pendant le tems qu'elles y demeuroient, ou dans quelques autres lieux où elles garderoient le même genre de vie. Cet auteur n'ayant pu trouver à quel dessein elles avoient été renfermées dans cette chapelle, quelles étoient leurs fonctions ni quand elles en sont sorties, se contente de dire qu'elles étoient de l'ordre de l'Annonciade : mais comme Leon X dans la même bulle, parle aussi des religieuses du Tiers-Ordre de S. François, il y a plus d'apparence que ces recluses étoient plutôt de celui-ci que celui des Annonciades, puisque ces dernières n'ont pas passé en Italie.

Luc Wading, *Annal. Minor. tom. VIII. ad ann. 1515, n. 41*, & Dominic de Gubernatis, *Orb. Seraphic. tom. II.*

CHAPITRE XLIX.

Des Chevaliers de l'Ordre de la Conception de la Bienheureuse Vierge Immaculée.

L'AN 1617, trois freres gentilshommes de Spello en Italie, de la famille des Petrignans, firent le projet de l'institution d'un ordre militaire, sous le nom de la bienheureuse Vierge Marie mere de Dieu, & la regle  François d'Assise pour la défense de la foi catholique, l'exaltation de la sainte église, & pour s'opposer aux incursions des turcs. Ils en dresserent les articles qu'ils publièrent en diverses langues, afin d'exciter toutes les nations à entrer dans cet ordre. Il devoit y avoir trois sortes de chevaliers ; savoir des gentilshommes laïcs, appelés *chevaliers de justice*, des gentilshommes ecclésiastiques, & des chevaliers chapelains & servans d'armes. Ceux de la premiere & seconde classe devoient porter au cou une croix d'or émaillée de bleu, en mémoire de la robe de la sainte Vierge, & sur le côté gauche de leur manteau, qui devoit être blanc, une autre croix de satin bleu bordée d'argent, au milieu de laquelle seroit un ovale dans lequel il y auroit un chiffre, composé d'un S. & d'un M. couronnées, avec ces paroles à l'entour : *in hoc signo vinces*. Autour de l'ovale, entre les quatre branches de la croix, il devoit y avoir douze rayons d'argent, trois de chaque côté, pour représenter les

Chevalier de l'Ordre de la Conception
de la S^{te} Vierge

de Poilly f

49

douze Apôtres : sur chaque branche de cette croix doivent être aussi neuf autres rayons d'argent, pour marquer les neufs chœurs des Anges. Les branches devoient se terminer en fleurs de lys, pour signifier que cet ordre étoit institué en l'honneur de la sainte Vierge, le vrai lys des vallées; & au bout des quatre fleurs de lys on y devoit mettre quatre étoiles entourées de rayons, en mémoire des quatre Evangélistes. Les chevaliers de la troisième, qui étoit les chapelains & servans d'armes, devoient porter seulement la croix sur le manteau & au cou.

L'élection du premier grand-maître de cet ordre devoit être à la nomination du pape pour la première fois, & il devoit toujours élire le général de l'armée de terre, qu'on devoit appeller le maréchal de l'ordre. Ainsi les souverains pontifes devoient être protecteurs de l'ordre. Il devoit y avoir des chevaliers à la grande croix dans chaque province, & on devoit fonder des commanderies des deniers provenans de la réception des chevaliers.

Ces articles portoient encore que tous les grands-maîtres de l'ordre, à commencer par le premier, seroient tenus, après leur élection, de prêter serment de fidélité & d'obéissance à tous les souverains pontifes & au saint-siège apostolique, & de prendre connoissance de toutes les causes des chevaliers, tant civiles que criminelles; que les chevaliers laïcs pourroient se marier & épouser des veuves aussi bien que des filles, & pourroient après la mort de leurs femmes passer à de secondes noces; que tous les chevaliers, quoique mariés & bigames, pourroient avoir des pensions sur des bénéfices; que les chevaliers & leurs serviteurs pourroient porter toutes sortes d'armes, conformément aux privilèges accordés aux autres ordres militaires, & que l'on pourroit recevoir dans cet ordre des personnes de toutes sortes de nations indifféremment. Que le pape, comme chef & protecteur de l'ordre, leur donneroit son palais de Latran pour leur servir de maison conventuelle & de demeure ordinaire, & le port de Civita-Vecchia pour y faire leur arsenal de galeres. Enfin dans ce couvent de Rome il devoit y avoir des maîtres de toutes les façons, pour apprendre aux chevaliers les exercices qui conviennent à la noblesse.

Ce projet ne fut point exécuté; mais au moins il servit de

modèle pour l'institution d'un autre ordre militaire sous le titre de la conception de la bienheureuse Vierge Marie immaculée. Quelques auteurs ont avancé que Jean-Baptiste de Pettrignan, l'un des trois frères qui avoient dressé le premier projet, étant venu en France au commencement de 1618 pour le publier, passa ensuite à la cour de l'empereur, & que conjointement avec Charles de Gonzagues de Cleves, Duc de Nevers, & Adolphe Comte d'Athlan, il institua l'ordre de la conception. Ils ajoutent que la première assemblée se tint en pleine campagne, à quatre lieues de Vienne en Autriche, le 8 Mars de la même année. Que ces trois instituteurs firent accommoder un endroit en forme de parc, avec une enceinte de cordons de soie, où se rendirent dix-huit, tant Ducs que Comtes, & qu'après qu'on eut lû le projet du nouvel ordre, le comte d'Athlan, comme le plus vieux, fit faire le serment au duc de Nevers, & lui donna la croix de l'ordre, & qu'ensuite le duc de Nevers le donna à tous les autres, & qu'il le reçut pour le duc de Ruthelois son fils; que le prince Rarizvil, polonois, le prince de Lavenbourg de Saxe, & les comtes de Bucheim & de Dampierre furent du nombre de ces chevaliers, & qu'ayant tous prêtés serment sur les évangiles, ils tirèrent leurs épées & allèrent couper les cordons du parc, pour marquer en quelque façon que rien ne les empêcheroient d'exécuter ce qu'ils venoient de promettre à Dieu.

Cet ordre fut confirmé en 1623, par le pape Urbain VIII, qui ayant donné pour cet effet une bulle en date du 12 Février, dans laquelle, sans faire aucune mention de ce Jean-Baptiste Pettrignan, comme l'un des fondateurs de cet ordre, & n'attribuant cet honneur qu'à Ferdinand duc de Mentoue, Charles duc de Nevers, & Adolphe comte d'Athlan, le mit sous la règle de S. François, & la protection de S. Michel archange & de S. Basile; ordonnant que le grand-maître seroit élu dans un chapitre général, & que trois mois après son élection il seroit tenu d'en demander la confirmation au saint-siège; qu'il pouvoit assigner un lieu convenable pour être le couvent & chef de l'ordre; qu'il pouvoit fixer le nombre des chevaliers & des officiers; que ce grand-maître & les chevaliers seroient obligés de porter l'habit de l'ordre, que chacun d'eux donneroit à la réception deux cens écus d'or pour son passage; qu'il seroit

un noviciat dans quelque maison régulière de l'ordre, & qu'ensuite, outre les vœux de chasteté conjugale & de pauvreté, selon les statuts de l'ordre, il feroit profession de foi & serment de fidélité au saint siège & au pape, avec promesse que toutes les fois qu'on lui ordonneroit ou que l'occasion se présenteroit, il seroit obligé de combattre les infidèles & les hérétiques. Ce même pontife permit au grand-maître de recevoir des chevaliers nobles ou de famille honorable mariés ou non mariés, sans même en excepter ceux qui après la mort de leur première femme seroient passés à de secondes noces avec des filles ou des veuves; & consentit qu'ils eussent des pensions sur des bénéfices jusqu'à la somme de trois cens écus romains. Il donna aussi pouvoir au grand-maître & au chapitre général de faire des statuts & constitutions qui doivent être observés inviolablement, tant par les chevaliers que par les frères religieux de cet ordre, & comme ce chapitre général, pour de justes causes, ne pouvoit se tenir qu'à la Pentecôte de l'an 1625, il donna pouvoir au duc de Nevers, en attendant ce tems-là, d'établir un conseil de douze chevaliers dans les districts d'orient, du midi, de l'occident & du septentrion, pour gouverner l'ordre & faire les réglemens qu'ils jugeroient à propos. Enfin il exempta cet ordre de la juridiction de tous primats, patriarches, archevêques, évêques & ordinaires des lieux, & le soumit immédiatement au saint-siège.

Le même Urbain VIII, par une autre bulle du 14 novembre 1624, permit au grand-maître de recevoir dans cet ordre les patriarches, archevêques, évêques, auditeurs de rote, clercs de la chambre apostolique, protonotaires, référendaires de l'une & l'autre signature, & autres prélats de la cour romaine, pourvu qu'ils eussent exercé leurs offices pendant deux ans, les dispensant en ce cas de l'année de noviciat; il voulut qu'ils eussent voix active & passive dans les chapitres généraux, & qu'ils eussent les mêmes privilèges dont les autres chevaliers jouissoient. Il donna encore une autre bulle l'année suivante le 10 mai, par laquelle il prorogeoit pour un an à compter du jour de la pentecôte, la convocation du chapitre général qui ne pouvoit se tenir cette année à Rome à cause des guerres qu'il y avoit en Europe. Pendant ce tems-là le conseil suprême de l'ordre que ce pontife avoit établi à Rome, avoir

dressé des constitutions que ce pape confirma encore, à la prière du duc de Nevers, par une bulle du 24 du même mois 1625 : elles furent imprimées à Rome la même année, & ayant été traduites en françois par l'abbé de Maroles, elles furent aussi imprimées à Paris l'année suivante.

Conformément à ces constitutions, l'étendart général de l'ordre devoit être blanc, & avoir d'un côté l'image de Jesus crucifié, & au dessous un mont de calvaire, à côté droit du crucifix, la sainte Vierge compatissant aux douleurs de son fils, & à gauche, l'archange S. Michel perçant de sa main gauche avec une lance en forme de croix, le dragon renversé sous ses pieds & tenant à la droite une épée où ces paroles devoient être écrites, *quis ut Deus* ; de l'autre côté de l'étendart il devoit y avoir une grande croix bleue semblable à telle que portoit le grand-maître, au milieu de laquelle devoit être une image de la sainte Vierge convenable au mystère de sa conception, entourée d'un soleil, ayant la lune sous ses pieds, & portant sur sa tête une couronne entourée d'étoiles. L'image de saint François avec ses stigmates, devoit être au côté droit de celle de la sainte Vierge, & à la gauche S. Basile habillé à la façon des patriarches grecs.

Les chevaliers portoient au col une croix émaillée de bleu, où d'un côté étoit l'image de la conception de la sainte Vierge, entourée d'un cordon de S. François, & de l'autre l'image de S. Michel, tel qu'il étoit représenté dans l'étendart, & cette croix étoit attachée à un cordon bleu tissé d'or. Ils portoient, outre cela, sur leurs manteaux, une croix pareille, au milieu de laquelle étoit l'image de la sainte Vierge entourée du cordon de S. François. Entre les angles de la croix, il y avoit comme de petites langues de feu d'où sortoit un foudre ou une pointe de dard. Les compagnons d'armes portoient une croix de velours, au milieu de laquelle étoit l'image de la sainte Vierge, avec une bordure d'or.

Ceux qui vouloient être admis dans l'ordre pouvoient recevoir l'habit des mains des instituteurs de l'ordre ou du conseil suprême établi à Rome dans le palais de Latran, ou de ceux à qui le pape en avoit accordé le pouvoir ; mais quand le chapitre général auroit été tenu, & que le grand-maître auroit été élu, il devoit avoir le droit, ou de donner l'habit lui-même,

même, ou de commettre à cet effet d'autres personnes. En attendant que ce chapitre général se tint, les instituteurs pouvoient, en leurs détroits ou districts, assembler un conseil de douze chevaliers, dont quatre devoient être ecclésiastiques & les huit autres laïcs; ce conseil avoit droit de nommer deux chevaliers de justice pour examiner les preuves de noblesse des prétendans, & quand les preuves avoient été admises dans ce conseil particulier, on devoit les envoyer au conseil suprême, établi à Rome, avec l'argent du passage. Il falloit au moins être noble depuis quatre races, tant du côté paternel que maternel. Ceux néanmoins que leur propre vertu ou que celles de leurs parens avoient élevés à la dignité de prince, ou de général d'armée de l'empereur ou d'un roi, étoient exceptés de cette loi. Les personnes nobles du côté paternel seulement étoient admises avec dispense du grand-maître & le consentement du pape. On en recevoit aussi quoiqu'ils ne fussent point nobles, pourvu qu'ils eussent rendu service à l'ordre ou fondé quelque commanderie. Aucun bâtard n'y pouvoit être reçu, à moins qu'il ne fût fils d'empereur, de roi ou de prince qui eût pour vassaux des marquis & des comtes. Il falloit avoir au moins douze ans accomplis; mais on ne pouvoit faire profession avant seize ans. Personne ne pouvoit être aussi reçu, soit parmi les ecclésiastiques, soit parmi les laïques, s'il ne jouissoit au moins de deux cents écus d'or de revenu par an, excepté les compagnons d'armes auxquels il suffisoit d'avoir cent écus d'or de revenu. Les ecclésiastiques qui vouloient porter la croix au col ou sur le manteau, & parvenir aux dignités de l'ordre, comme de prieurs ou commandeurs, étoient obligés de faire des preuves de noblesse & de payer leur passage comme les autres chevaliers. Les compagnons d'armes donnoient seulement des attestations de vie & mœurs & de naissance honnête; ils ne payoient que la moitié du passage.

En attendant que l'ordre eût des églises particulières, celui qu'on avoit reçu ne pouvoit être revêtu de l'habit que dans un couvent où on observoit la règle de S. François. Le supérieur, après avoir béni l'habit selon la coutume, le présentoit au chevalier qui avoit reçu commission de le donner au postulant; & quand il l'avoit vêtu du manteau de l'ordre, il lui

mettoit le baudrier & l'épée, lui faisoit attacher les éperons, & en l'embrassant il lui disoit :

Je vous reçois en l'ordre & religion de la milice chrétienne , érigée sous le titre de la conception de la bienheureuse Vierge Marie toujours vierge immaculée , & sous la protection de la même vierge , de S. Michel archange , de S. François & de S. Basile ; afin que la Sainte-Trinité vous préserve par leurs intercessions , & vous fortifie pour avancer la gloire de son nom , procurer la paix des chrétiens & les délivrer de la captivité des infidèles.

Il lui mettoit ensuite la croix au col, où il la portoit attachée à un ruban blanc jusqu'à sa profession, & il étoit aussi vêtu d'une robe blanche. Il demouroit trois jours dans le monastère où la cérémonie avoit été faite, pour y vacquer aux exercices de l'oraison & à des œuvres pieuses. L'année de probation finie, il faisoit une retraite de quinze jours, ou au moins de huit, pour se préparer à recevoir plus dignement les sacrements de pénitence & d'eucharistie, & il faisoit ensuite profession entre les mains du supérieur du monastère, en présence du chevalier qui en avoit reçu commission. Voici la formule des vœux :

Moi, N. , je voue & promets à Dieu tout puissant , à la bienheureuse Vierge Marie , à saint-Michel archange , à S. François , à S. Basile , à tous les saints & au grand-maître , qu'avec l'aide de Dieu (en toutes les choses qui concernent notre ordre suivant les statuts) je rendrai tout le tems de ma vie obéissance au supérieur qui me sera ordonné par la religion de la milice chrétienne , érigée sous le titre de la bienheureuse Vierge Marie immaculée , que je garderai la chasteté conjugale & le vœu de pauvreté aux choses qui sont du même ordre. Je jure & promets de combattre par terre & par mer contre les infidèles & les ennemis de la sainte église romaine lorsqu'il me sera commandé par le grand maître , pourvu que je n'en sois point empêché par des causes légitimes de quelque notable intérêt , pour le sujet d'une charge publique ou de maladie , lesquelles causes je déclarerai au grand maître ; je promets aussi qu'en tant qu'il me sera possible & que j'en aurai les moyens , je m'employerai à la propagation de la foi catholique , au recouvrement de la Terre-Sainte , à une juste paix entre les princes & les peuples chrétiens , à leur délivrance du joug des

Chevaliers de l'Ordre de la Conception de la Sainte Vierge. 363
infidèles & à la défense & augmentation de cette sainte milice ,
& que je maintiendrai toujours la vérité de la conception im-
maculée de la Vierge Marie , & en cela & en toutes choses je
procurerai la gloire de la très-sainte mere de Dieu , selon l'o-
pinion de l'église romaine.

Après avoir prononcé ses vœux on le revêtoit du manteau
bleu avec le ruban de même couleur tissu d'or , auquel étoit
attachée la croix qu'il devoit porter au col. On lui mettoit
l'épée au côté, on lui attachoit les éperons , & il donnoit deux
cents écus d'or pour son passage , conformément à la bulle du
pape.

Les chevaliers ecclésiastiques prononçoient leurs vœux en
cette manière : *Moi, N., je promets en l'honneur de Dieu tout-*
puissant, de la bienheureuse Vierge Marie, de S. Michel ar-
change, de S. François & de S. Bazile, que je rendrai toute
l'assistance qu'il me sera possible au grand-maître de la milice
chrétienne, érigée sous le titre de la conception de la bienheu-
reuse Vierge Marie immaculée, lequel j'honorerai & respecterai
toujours, comme aussi les autres supérieurs de cette religion,
en tout ce qui concernera le règlement de cette milice, sa conser-
vation, l'accroissement de ses biens spirituels & temporels, sui-
vant les constitutions de l'ordre & autant que j'en aurai le pou-
voir, je procurerai par toutes sortes de moyens légitimes, la
propagation de la foi catholique, le recouvrement de la Terre-
Sainte, une juste paix entre les princes & les peuples chrétiens,
& leur délivrance de l'oppression des infidèles. Je maintiendrai
toujours la vérité de l'immaculée conception de la mere de Dieu,
& en cela & en toutes autres choses, je procurerai & soutien-
drai sa gloire selon l'opinion de la sainte église romaine.

Les chevaliers devoient communier aux fêtes de la nativité
de notre Seigneur, de la Pentecôte, de l'assomption de la
sainte Vierge, de l'invention & exaltation de la sainte
Croix, de S. Michel archevêque au mois de septembre, de S.
François & de S. Bazile, & toutes les fois qu'ils devoient
aller à la guerre. Ils récitoient tous les jours cinq fois l'orai-
son dominicale, en l'honneur & en mémoire des cinq plaies
de notre Seigneur, & cinq fois la salutation angélique pour
rendre l'honneur qui est dû à la sainte Vierge. Ils devoient
aussi réciter chaque jour, ou pour le moins les dimanches &

les fêtes, les litanies & l'office de la sainte Vierge, & quand ils avoient dit cinq fois le *pater*, ils disoient pour les défunts le *pseaume de profundis* & le *salve regina*, & ceux qui ne le savoient pas, récitoient trois *pater* & trois *ave*. Lorsqu'ils n'étoient point occupés à la guerre, ils devoient s'exercer aux œuvres de charité, comme visiter les malades, secourir les prisonniers, racheter les captifs, défendre les veuves & les orphelins, donner l'aumône aux pauvres, accompagner le S. Sacrement lorsqu'on le portoit aux malades, & qu'ils le rencontroient dans leur chemin, entendre tous les jours la messe, assister aux sermons & à d'autres semblables exercices.

Le conseil suprême établi à Rome, par autorité apostolique, devoit se tenir le mardi de chaque semaine. Le grand-maître ne devoit exercer son office que pendant six ans & il pouvoit être élu sans distinction de pays, étant choisi à l'alternative dans l'un des quatre détroits ou districts qui composoient l'ordre, savoir d'orient, d'occident, de midi & de septentrion. Mais cet ordre n'a pas subsisté long-tems.

Luc Wading, *Annal. Minor. Tom. VIII. Dominic. de Gubernatis, Orb. Seraph. Tom II. Mercure François, Tome V. Article de la fondation de l'ordre & milice des chevaliers institués par les sieurs Petrignans; & les constitutions des chevaliers de l'ordre de la conception, imprimées à Paris en 1626.*

CHAPITRE L.

De l'Archiconfraternité des Stigmates de Saint-François.

VOICI encore une congrégation ou archiconfraternité dont nous ne pouvons nous empêcher de parler, puisqu'elle appartient aussi à l'ordre de S. François, puisqu'elle a été érigée en l'honneur des stigmates de ce S. patriarche de l'ordre des mineurs. Ses commencemens furent peu considérables; mais elle est devenue dans la suite une des plus illustres qu'il y ait en Italie; la plupart des cardinaux, des prélats & des princes se font honneur d'être du nombre des confrères & de porter l'habit de cette archiconfraternité. Le zèle d'un nommé

Chartreux
en habit ordinaire dans la Maison

de Poilly
50

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Fridéric Pizzi, chirurgien de Rome, donna lieu à son établissement. Il s'affocia d'abord à quelques personnes pieuses, & formant une compagnie séculière, il résolut d'imiter autant qu'il seroit possible, l'humilité & la mortification de S. François. Ils en conférèrent avec un religieux de son ordre, du couvent de S. Pierre *in montorio*, qui approuva leur dessein, & après avoir recommandé cette affaire à Dieu, ils obtinrent le consentement du pape Clément VIII pour ériger cette compagnie. Ils s'assemblerent pour la première fois dans l'église de ce couvent, le 21 Août 1594, & plusieurs personnes animées d'un saint zèle voulurent être inscrites dans cette confrairie dont on dressa les statuts du consentement du cardinal Rusticucci, vicaire du pape, & ces statuts ayant été depuis corrigés & mis en meilleur ordre, furent confirmés par Clément X, en 1673, & sont observés avec beaucoup d'exactitude.

La difficulté d'aller à l'église de S. Pierre *in montorio*, qui est fort éloignée & située sur le mont *Gianiculus*, obligea les confreres de chercher un lieu plus commode; le pape Clément VIII leur accorda l'église des quarante martyrs au quartier *della pigna* ou de la pomme de pin, qui étoit une paroisse dont le titre fut supprimé, & ce pontife érigea cette compagnie en archiconfraternité. Elle devint ensuite très-considérable par le grand nombre de prélats & de noblesse romaine qui y entrèrent, & le même pontife lui accorda toutes les grâces, privilèges & immunités dont jouissoit l'ordre de S. François, ce qui a été confirmé par les papes Paul V & Clément X.

Les nobles & les roturiers y sont reçus indifféremment; pourvu qu'ils soient de bonnes mœurs, dont on fait une recherche exacte. Il y a néanmoins quelques professions qui n'y peuvent être admises, comme les cabaretiers & quelques autres. Les confreres s'occupent à divers exercices de piété; dont un des principaux est la visite des malades, des hôpitaux, & en particulier de celui de S. Jean de Latran, où tous les mercredis, ils vont tour à tour porter des rafraîchissemens aux malades; ce qu'ils diffèrent au jeudi, lorsqu'il arrive que le mercredi est fête. Ils ont soin des veuves & orphelins des pauvres confreres, soutiennent leurs intérêts en justice, entre-

tenant pour cet effet un procureur. Ils assistent gratuitement aux enterremens des confreres morts, dont les corps sont toujours portés par quatre autres confreres revêtus de leurs sacs. Ils font plusieurs processions pendant l'année, l'une après pâques pour visiter les sept églises ; d'autres pendant les trois jours de carnaval , pour visiter les églises où sont les prieres de quarante heures ; le jeudi-saint ils vont à S. Pierre ; ils en font une autre le jour de la portioncule , & le jour de S. Michel , vont à S. Jean de Latran où ils font la communion générale & montent ensuite l'échelle sainte à genoux. Mais la procession la plus considérable est celle du jour de S. Matthieu ; on y porte une phiole où il y a du sang qui sortit des stigmates de S. François qu'ils conservent dans un riche reliquaire. On voit ordinairement à cette procession quatre ou cinq cens de ces confreres avec l'habit de leur confrairie , accompagnés d'un pareil nombre de religieux de S. François, tant observans , réformés, conventuels , capucins, que du tiers ordre qui s'y trouvent chacun sous leur croix particuliere , avec un grand concours de peuple.

Tous les dimanches & les fêtes de l'année , ils récitent dans leur église l'office de la sainte vierge , excepté les premiers dimanches de chaque mois qu'ils disent l'office du S Sacrement, après lequel ils font la communion générale. Ils disent fort souvent celui des morts pour les confreres décédés , & tous les vendredis au soir l'office de la sainte croix , après lequel ils prennent la discipline en mémoire de la passion de notre Seigneur , & ce jour-là on leur fait une exhortation. Le lundi & le mercredi de la semaine sainte , ils prennent aussi la discipline , & tous les jours de carême ils disent les sept pseumes pénitenciaux , avec les grandes litanies des saints & les prieres qui suivent. Le saint Sacrement est exposé dans leur église tous les troisiemes dimanches du mois l'après dînée ; & pendant l'octave des stigmates , il y a soir & matin plusieurs sermons par les plus habiles prédicateurs de Rome.

Leur habillement consiste en un sac de couleur de cendre , lié avec une grosse corde , à laquelle est attaché un chapelet de bois tout simple : au côté gauche de leur sac , ils ont un écusson où sont les armes de l'ordre de S. François, savoir deux bras croisés l'un sur l'autre , l'un nud & l'autre revêtu

d'une manche, les mains percées de clouds, & ces bras sont posés sur une croix de bois. Lorsqu'ils vont en procession, ils sont nus pieds avec des sandales de cuir : quelquefois ils mettent un chapeau & ils se couvrent le visage de leur capuce : ils tiennent aussi entre leurs bras une croix de bois. Je n'en donne point ici la représentation, parce qu'elle est la même que celle que j'ai donnée au chapitre XLIV., à l'exception de la croix & de la nudité des pieds.

Carol. Bartholom. Piazza. *Eusevolog. Roman. Tratt. VI. Chap. XXV.*

CHAPITRE LI.

Origine & progrès de l'ordre des Chartreux, avec la vie de S. Bruno, fondateur de cet ordre.

TOUT le monde fait que S. Bruno, accompagné de six de ses amis, qui, à son imitation, avoient résolu de vivre dans la solitude, alla trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, & que ce prélat lui accorda le désert de la chartreuse, situé dans son diocèse, où il jeta en 1086, les fondemens de son ordre, & où il mena, avec ses compagnons, cette vie pénitente & austère, qui a été pratiquée jusqu'à présent par ses disciples avec tant de zèle & de ferveur, qu'ils n'ont voulu recevoir ni dispense ni mitigation. Mais les écrivains ne sont point d'accord sur le sujet de la retraite de ce Saint. S'il en faut croire l'ancienne tradition de l'ordre, il fut déterminé à embrasser la vie solitaire, par un événement singulier arrivé en sa présence, à l'enterrement d'un célèbre docteur de Paris, son ami particulier, qui mourut en 1082, avec la réputation d'un homme qui avoit vécu dans les pratiques d'une vie sainte & exemplaire. Ce docteur ayant été porté à l'Eglise, comme on chantoit sur son corps l'office des morts, lorsqu'on en fut à l'endroit des leçons de Job, *Responde mihi*, il leva la tête, en disant d'une voix terrible : qu'il étoit accusé par un juste jugement de Dieu, ce qui fit qu'on différa jusqu'au lendemain à lui donner la sépulture.

Mais l'office des morts ayant été recommencé, il redoubla sa voix au même endroit des leçons, & dit, qu'il étoit jugé par un juste jugement de Dieu. Enfin, le troisieme jour il ajouta en présence d'une infinité de monde, qu'un événement si extraordinaire avoit attiré à l'Eglise, qu'il avoit été condamné par un juste jugement de Dieu.

Cette hïstoire, qui avoit été insérée dans le bréviaire romain, & qui en fut retranchée dans la réforme qu'on fit de ce bréviaire, par ordre du pape Urbain VIII, donna lieu à plusieurs savans du dernier siecle de mettre au jour quelques écrits; les uns pour soutenir la vérité de cette hïstoire, & les autres pour la combattre. Le premier qui en prit la défense fut le pere Theophile Raynaud, de la compagnie de Jésus, dans une préface qu'il appelle *le premier mur contre les esprits forts*, & qui se trouve à la tête de sa dissertation sur S. Jean Benoît, que les Avignonois croyent avoir été envoyé de Dieu à l'âge de douze ans pour bâtir leur pont. Comme Theophyle Raynaud étoit un peu satyrique, & que M. de Launoy se trouvoit maltraité dans cette préface, où ce pere vengeoit quelques hïstoires qu'il avoit combattues, celui-ci donna en 1646 une dissertation sous le titre de *defensa breviarii romani correctio, circa historiam S. Brunonis, seu de vera causa recessus S. Brunonis in Exerum*, dans laquelle pour détruire l'hïstoire de ce docteur ressuscité, & montrer en même tems le sujet de la conversion de S. Bruno, il se sert d'une lettre que ce S. fondateur écrivit de Calabre à Raoul, prévôt de Reims, dans laquelle pour l'exhorter à l'imiter dans sa retraite, il lui rappelle la conversation qu'ils eurent ensemble avec Fulcius, dans le jardin d'un nommé *Adam*, où s'entretenant des faux plaisirs du siecle, & des délices de la vie éternelle, ils se promirent, & même firent vœu de quitter le monde & de prendre l'habit religieux, sans lui parler de ce spectacle, dont, selon M. de Launoy, il n'auroit pas manqué de lui parler, pour l'exciter plus efficacement à abandonner le monde, si cette hïstoire avoit été véritable, & qu'elle eut été la cause de sa retraite. Il s'appuie, outre cela, sur ce que Guignes, cinquieme prieur de la grande chartreuse, n'en a point parlé, lorsqu'il a marqué les commencemens de son ordre dans la vie de S. Hugues qu'il

à composée, non plus que plusieurs autres écrivains, jusqu'en 1322. Il rapporte encore le témoignage de Guibert, abbé de Nogent, près Coucy en Lannois, qui attribue la retraite de S. Bruno, à la vie scandaleuse de Manassés, archevêque de Reims, qui lui fit horreur, & l'obligea à quitter cette ville pour songer à la retraite; & conclut enfin par la citation d'un vieux manuscrit des statuts de cet ordre, où les vies de S. Bruno & des quatre premiers prieurs de la chartreuse qui lui ont succédé sont écrites, dans lequel il n'est fait aucune mention de ce prodige. Il convient que Gerson, chancelier de l'Université de Paris, & S. Antonin, archevêque de Florence, en ont parlé; mais outre que ces Auteurs ne vivoient que dans le quinzième siècle, il assure que Gerson ne l'a donnée que sur un bruit populaire, & sans oser l'affirmer; & dit que S. Antonin, qui l'a rapportée plus affirmativement, est un auteur auquel on ne doit donner aucune créance. Enfin pour montrer encore la fausseté de cette histoire, il prétend que dans ce tems-là on ne disoit à l'office des morts que des psaumes, sans ajouter aucune leçon de l'écriture sainte.

Le pere Colombi, aussi de la compagnie de Jésus, répondit à cette dissertation par une autre qui a pour titre: *dissertatio de carthusianorum initiis, seu quod Bruno adactus fuerit in eremum vocibus hominis redivivi Parisiis, qui se accusatum, judicatum & damnatum exclamabat*. Il y rapporte le témoignage de quelques historiens, qui ont parlé de cette merveille avant 1400, principalement l'auteur qui a écrit en 1150, une relation du commencement des chartreux, d'un religieux du même ordre de la chartreuse de Meyria en Bugei, dans une charte de 1298, de Guillaume d'Erbura ou Yporegia, qui écrivit en 1313, *lib. de origine & veritate perfecta religionis*; de l'auteur de la chronique des prieurs de la chartreuse qui a fleuri depuis 1383, jusqu'en 1391, & enfin de Henri de Kalkar, qui composa en 1398, un traité de l'origine des chartreux.

Le pere Innocent Masson, général de cet ordre, qui en avoit commencé les annales, dont il donna le premier volume en 1687, sous le titre d'*annales ordinis carthusiensis*, & qu'on changea en 1703, en celui de *disciplina seu statuta & constitutiones ordinis carthusiensis*, reconnoît que cet his-

toire du docteur ressuscité est l'ancienne tradition, à l'exception de quelques circonstances qu'il faut en retrancher; comme par exemple celle du lieu où arriva cette histoire, qui, selon un récit qui se trouve à la tête des anciens statuts, fut dans la maison du défunt & non pas dans l'Eglise, comme le dit la tradition ordinaire: *paratis autem & ordinatis omnibus, funus ad sepeliendum deportatur. Tunc subito defunctus en jam tertio altissimo & molestissimo clamore personuit dicens, &c.* d'où ce pere conclut que toutes les objections qu'on fait pour en combattre la vérité, tombent d'elles-mêmes, puisqu'en disant que ce prodige arriva dans la maison de ce docteur, pendant que S. Bruno & ses compagnons récitoyent l'office des morts autour de son corps, on peut conjecturer que peu de personnes en ayant été témoins, on a pu par devoir d'amitié ou de conscience le tenir secret pour conserver l'honneur d'une personne si distinguée, & qu'ainsi, quoique les historiens contemporains de ce Saint n'aient point parlé de cet événement tragique, il n'en est pas moins véritable, sans parler de la difficulté qu'il y avoit en ce tems-là de savoir ce qui se passoit d'un lieu à un autre, faute des postes qui n'étoient pas encore établies.

Ces raisons, n'étant fondées que sur la probabilité, ne sont guere capables de prouver la vérité de cette histoire; aussi le pere Masson ne s'y arrête pas trop, il semble même au contraire les abandonner, aussi bien que le témoignage de S. Antonin & de Gerson, pour s'appliquer uniquement à prouver de quelle maniere elle a pu se communiquer depuis S. Bruno jusqu'à nous: ce qui n'est pas le point de la difficulté, & ne suffit pas pour détruire le sentiment de ceux qui en combattent la vérité; d'ailleurs tous ses raisonnemens ne sont appuyés que sur des suppositions. Après s'être efforcé de désabuser ceux qui croient que l'abstinence de viande même dans les maladies, & les autres austérités des Chartreux, abrègent leurs jours, en prouvant le contraire par l'expérience de plusieurs vieillards décrépits, qui vivent quatre-vingts & quatre-vingt-dix ans, dont ils ont passé souvent plus de soixante en religion, dans une parfaite observance; il en conclut, qu'il est très-possible que cette tradition soit venue des compagnons de S. Bruno jusqu'à nous; pour cet

effet, il fait plusieurs suppositions que je passe sous silence, comme ennuyeuses & inutiles; je me contente de rapporter la suivante à laquelle toutes les autres se rapportent. Supposé, dit-il, qu'il y ait eu des compagnons de S. Bruno qui ayent vécu trente ans depuis leur arrivée au désert de Chartreuse; & qu'ils en ayent reçu quelqu'un qui ait vécu soixante dix ans dans l'Ordre; voilà déjà près de cent ans écoulés jusqu'en 1184, si on y ajoute l'âge de quatre vieillards de soixante-dix ans chacun de religion qui se soient succédés les uns aux autres, qui font ensemble deux cents quatre-vingts ans; on se trouve en 1474, temps auquel vivoit dom François du Pui, docteur célèbre, & personnage d'une grande érudition, qui étant général de l'Ordre fit imprimer en 1510 les anciens statuts, à la tête desquels se trouve l'histoire de ce docteur ressuscité, avec une estampe qui représente ce prodige; d'où il conclut que si elle avoit été une fable, un homme aussi éclairé que dom François du Pui n'auroit pas permis qu'on l'eût fait graver, & qu'il n'est pas croyable qu'elle ait été inventée à plaisir par des personnes d'une aussi grande piété que les premiers Chartreux.

Cette supposition, & les autres que j'ai omises, par lesquelles il nous fait remonter de ce siècle jusqu'à 1510, temps de l'impression de ces anciens statuts, & de cette même année jusqu'au temps de S. Bruno & de ses compagnons, font bien voir qu'il ne seroit pas impossible que la connoissance de cette histoire fût venue jusqu'à nous; mais elle n'en prouve pas la vérité, ce que le pere Masson a intention de faire, quoique sans en prendre les moyens, il donne au contraire tout sujet d'en douter par la contradiction qui se trouve entre le temps où il fixe l'arrivée de S. Bruno dans le désert de Chartreuse, qui fut, selon lui, en 1086, *omnino constat..... ad Carthusiam venisse anno 1086*, & entre celui où il est fixé dans le récit qui est à la tête des anciens statuts, dont nous avons parlé, qui fut en 1082. *Cum Parisiis circa annum Dominicæ incarnationis millesimum octogesimum secundum..... quidam Doctor....ultima præventus infirmitate diem clausit ultimum*: d'où on peut faire induire que S. Bruno & ses compagnons s'étant retirés en 1086, & ce chanoine étant mort en 1082, il n'est pas probable que ce spectacle ait été la cause de la

retraite de ces saints solitaires; puisque, selon ce même récit, il n'y eut point, ou peu d'intervalle entr'elles, c'est-à-dire, entre cette retraite & la mort de ce chanoine; car il dit positivement que S. Bruno & ses compagnons, épouvantés de ce qu'ils avoient vu, furent aussitôt trouver un S. Ermite, auquel ils demanderent ce qu'ils avoient à faire pour éviter la sévérité des jugemens de Dieu; n'en ayant point eu d'autre réponse que ces paroles du Psalmiste: *Je me suis éloigné en fuyant, & j'ai demeuré dans la solitude*; ils se déterminèrent à embrasser ce genre de vie, & allèrent trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, pour le prier de leur accorder quelque montagne déserte de son diocèse, où il y en avoit quantité: *Qui omnes tremefacti & salubriter compuncti: à quodam sancto Eremita, interrogantes qualiter tam horrendum divinum evadere possent judicium, audierunt, ecce elongavi fugiens & mansi in solitudine. Unanimiter igitur amore solitudinis accensi, adierunt S. Hugonem Gratianopolitanæ Ecclesiæ Antistitem, precantes, ut in ejus Dioecesi, quæ multis desertis montibus abundabat, congruum suo proposito locum concederet, &c.* Ainsi le pere Masson, en admettant la retraite de S. Bruno, en 1086, donne lieu de croire lui-même que ce ne peut pas être cet événement arrivé en 1082, qui en est la cause, puisqu'il y auroit eu quatre ans d'intervalle, ce qui est contraire à ce que nous venons de citer de ce récit sur l'autorité duquel il se fonde; on peut de-là conclure qu'étant faux que cet événement ait été le sujet de la retraite de ce Saint & de ses compagnons, on a fort sujet de douter de la vérité du fait, puisqu'il n'a jamais été attribué qu'à ces saints Solitaires, & qu'il ne se trouve point autre part que dans l'histoire que quelques Ecrivains ont faite de sa vie.

Quant à Guibert, abbé de Nogent, près de Coucy en Landis, que M. de Launoy regarde comme le plus ancien des Auteurs qui ont trouvé & écrit le vrai sujet de la retraite de S. Bruno, qu'il attribua à l'état déplorable où se trouva l'église de Reims sous Manassès I, qui après la mort de l'archevêque Gervais, s'étoit intrus sur le siège épiscopal par des voies simoniaques, & y vivoit d'une manière si peu conforme à son état & à sa dignité, qu'ayant été frappé d'anathème par Hugues de Die, archevêque de Lyon, & légat du Saint-Siège,

il fut déposé & chassé de son église par le clergé & la noblesse de Reims en 1079. Ce sentiment paroît souffrir encore beaucoup de difficultés; puisque s'il est vrai que S. Bruno sortit de Reims la même année, il est aussi très certain qu'il ne se retira dans le désert de la Chartreuse qu'en 1086, ce qui donne sujet de ne point ajouter foi à cet auteur, puisque les six ou sept ans d'intervalle qui se trouvent entre le départ de ce saint de la ville de Reims, & sa retraite dans le désert, sont un grand préjugé, que si les désordres de Manassés en avoient été le sujet, il ne l'auroit point différé jusqu'en 1086. Aussi l'abbé Guibert, pour autoriser son sentiment, met cette retraite immédiatement après sa sortie de Reims; mais c'est justement en cela qu'il donne lieu de ne point adhérer à ce même sentiment, puisqu'il l'appuie sur une fausseté, étant très-certain que ce S. Fondateur ne se retira dans le désert qu'en 1086.

Pierre le Vénérable donne une autre raison de la retraite de S. Bruno: il dit que ce saint & ses compagnons ne renoncèrent au monde qu'à cause du désordre de plusieurs religieux qui vivoient dans une tiédeur & dans une négligence criminelle, dont il voulut condamner les déréglemens par l'austérité de sa vie, & remettre l'état monastique dans sa première splendeur, par une retraite & une solitude aussi exemplaire que celle qu'il embrassa, & fit embrasser aux religieux de son ordre dont voilà l'histoire, sans m'attacher à aucun des sentimens que je viens de rapporter, n'étant pas appuyés sur des autorités assez solides, pour prouver le véritable sujet de sa retraite & de ses compagnons.

Ce saint nâquit à Cologne, peu après le milieu de l'onzième siècle, de parens illustres par leur noblesse; mais encore plus recommandables par leur piété. Dès son enfance il ne fit rien paroître de puérile. On le vit toujours élevé au-dessus des faiblesses ordinaires aux personnes de son âge, & dès lors on découvroit en lui tant de prudence & de modestie, qu'il étoit aisé de juger que le Seigneur l'avoit prévenu de ses graces & de toutes les qualités nécessaires à l'état auquel il le destinoit. Les sentimens sont partagés sur le lieu où il fit ses premières études de grammaire. Les uns disent que ce fut à Laon, d'autres dans l'abbaye du Bec en Normandie. Il y en a qui prétendent qu'il fut ensuite envoyé à Paris pour se perfectionner

dans l'université de cette ville, où il parut avec distinction, y ayant même enseigné la philosophie ; d'autres qui croient qu'il apprit cette science sous le fameux Berenger, chanoine de S. Martin de Tours. Quoiqu'il en soit, il s'appliqua aussi à la théologie, & fit une étude particulière des saints peres & des saints canons.

Rappelé à Cologne par son évêque S. Aimon, il fut pourvu par ce prélat d'un canonicat dans l'église de S. Cunibert, & il reçut dans cette ville les premiers degrés de l'ordination. Quelque tems après S. Aimon étant mort, il fut fait chanoine de l'église de Reims ; & l'on croit qu'il en fut aussi théologal ou écolastre, pour présider à l'instruction des clercs. Dégouté enfin par ses sérieuses & fréquentes réflexions des faux plaisirs du monde, & pénétré de la vérité des biens solides de l'éternité, il renonça à son bénéfice, à ses connoissances, & à tout ce qui l'auroit pu attacher dans le siècle, & résolut de vivre dans la solitude. Il porta six de ses amis à le suivre : c'étoient Laudwin, qui fut après lui prieur de la grande Chartreuse ; Etienne du Bourg & Etienne de Die, tous deux chanoines de S. Ruf en Dauphiné ; un prêtre déjà avancé en âge, nommé *Hugues*, qu'ils appeloient le *Chapelain*, à cause qu'il étoit le seul prêtre qu'il y eût parmi eux, & deux laïques, André & Guerin. Comme ils délibéroient du lieu où ils devoient se retirer, S. Bruno leur représenta qu'il ne leur suffiroit pas de trouver un désert pour les recevoir, s'ils n'avoient en même tems quelqu'homme éclairé & de sainte vie pour leur servir de guide. Sur cela les deux chanoines de S. Ruf dirent qu'ils connoissoient dans leur pays un S. évêque, dont les soins ne tendoient qu'à sauver tout le monde par la pénitence, & qu'il avoit dans son diocèse beaucoup de bois, de rochers & de déserts inaccessibles aux hommes, l'assurant qu'il ne manqueroit pas de favoriser leur dessein. Ce prélat étoit S. Hugues, évêque de Grenoble, qui depuis trois ans avoit repris les fonctions épiscopales qu'il avoit quittées en 1082, pour se retirer dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, où il avoit pris l'habit Religieux, & où il avoit mené une vie très-austère pendant près d'un an, jusqu'à ce que le pape Grégoire VII lui commanda de retourner à son église.

S. Bruno, fort content de cette découverte, se mit en che-

min, avec ses compagnons, pour aller trouver ce S. prélat; arrivés à Grenoble, vers la fête de S. Jean-Baptiste de l'année 1086, ils allèrent se jeter à ses pieds pour lui demander un lieu dans son diocèse où ils pussent servir Dieu sans être à charge aux hommes, & éloignés du commerce du monde. S. Hugues, à la vue de ces sept personnes inconnues, se souvint d'une vision qu'il avoit eue la nuit précédente dans un songe où il lui avoit semblé voir Dieu même, qui bâtissoit un temple dans le désert de son diocèse, qu'on appelloit *Chartreuse*, & sept étoiles qui s'élevoient de terre, & qui étant disposées en rond, marchaient devant lui jusqu'à ce lieu, comme pour lui en frayer le chemin. Il n'eut pas plutôt entendu Bruno & ses compagnons s'expliquer sur leur dessein, qu'il leur appliqua sa vision, & ne doutant point qu'ils ne fussent les sept étoiles mystérieuses qui s'étoient avancées vers le temple bâti de la main de Dieu dans le désert de la Chartreuse, il les embrassa avec beaucoup de tendresse, ne pouvant assez louer leur généreuse entreprise: il leur assigna ce désert pour retraite, & leur promit de leur donner tous les secours dont ils auroient besoin pour s'y établir; mais afin qu'ils se precautionnassent contre les difficultés qu'ils y trouveroient, & qu'ils n'entreprissent pas l'exécution de ce grand dessein sans y avoir fait toutes les réflexions nécessaires; il leur représenta en même-tems l'horreur de cette solitude, qui étoit toute hérissée de pointes de rochers qui, s'élevant jusqu'au milieu de l'air, étoient presque toute l'année couverts de neige & de brouillards qui les rendoient inhabitables. Ce récit ne les rebuta point, au contraire, il parut sur leur visage une joie qui témoignoit leur satisfaction d'avoir trouvé un lieu si propre & si convenable au desir qu'ils avoient d'être entièrement séparés du commerce des hommes. S. Hugues charmé de la constance de ces saints solitaires, les retint quelques jours dans son palais épiscopal. Comme on étoit dans le tems des chaleurs qui avoient fait fondre les neiges, & rendu les abords de la chartreuse plus accessible, ils partirent accompagnés de ce saint Prélat, qui voulut les y conduire lui-même, & les mit en possession de tout ce qui lui appartenoit dans ce désert. Peu de tems après, Siguin, abbé de la Chaise-Dieu, leur fit don aussi de ce qui dépendoit de son abbaye dans le même lieu.

Bruno & ses compagnons y bâtirent aussi-tôt un oratoire & des cellules fort basses & fort pauvres, à une distance médiocre l'une de l'autre, comme les anciennes laures de la Palestine. Ils se logerent d'abord deux à deux, comme ils croyoient qu'en avoient usé les anciens solitaires de l'Egypte. Tels furent les commencemens de l'ordre des chartreux qui a pris son nom de cette solitude de Chartreuse, & dont on rapporte l'origine suivant l'opinion la plus commune & le sentiment de plusieurs célèbres écrivains, à l'année 1086. D'autres auteurs, parmi lesquels il y en a de célèbres, mettent son origine en 1084; le pere Mabillon est de ce nombre, car dans sa préface du quatrième siècle des saints de son Ordre, il dit que celui des chartreux commença cette même année 1084, & il a été suivi par M. Fleury, dans son Histoire Ecclésiastique. Il est aisé néanmoins de prouver que ce fut en 1086, & non pas en 1084, puisque tout le monde convient qu'il y avoit déjà trois ans que S. Hugues étoit retourné à Grenoble, par ordre de Grégoire VII, pour y reprendre le gouvernement de son église, lorsque S. Bruno, & ses compagnons l'allèrent trouver. Or il est certain que S. Hugues fut élu évêque de Grenoble en 1080, & que deux ans après il quitta l'épiscopat pour se retirer à l'abbaye de la Chaise-Dieu, où il demeura près d'un an. Ainsi étant retourné à son église en 1083, & S. Bruno & ses compagnons l'ayant été trouver trois ans après son retour, c'étoit donc en 1086, & non pas en 1084.

Il est difficile d'exprimer la vie admirable que ces saints solitaires menèrent d'abord dans leur solitude: ils s'engagerent à un silence perpétuel; ils n'avoient de conversation qu'avec Dieu; ils employoient une grande partie du tems à chanter ses louanges. Il sembloit qu'ils n'eussent plus de corps que pour le tourmenter & l'accabler d'austérités. Le travail des mains succédoit à la prière: celui auquel ils s'occupoient le plus volontiers étoit à transcrire des livres de piété pour gagner de quoi subsister sans être à charge à personne. S. Bruno, comme celui qui leur avoit inspiré le désir de la solitude, étoit regardé comme le supérieur. Outre qu'il avoit plus d'étude & de doctrine que les autres, il les surpassoit encore par ses vertus; c'est pourquoi S. Hugues, qui l'avoit reçu comme son
enfant,

enfant, le prit ensuite pour son directeur & son pere spirituel, ce qui faisoit que, sans avoir égard à la difficulté des chemins, il se transportoit souvent de Grenoble à la Chartreuse, pour jouir de la conversation de notre saint & profiter de son exemple.

Pendant que S. Bruno ne songeoit qu'à goûter les célestes douceurs dont son ame étoit remplie dans un si saint lieu, le pape Urbain II lui ordonna de le venir trouver à Rome. Ce pontife avoit été son disciple, & le souvenir qu'il avoit de son rare mérite, joint à ce qu'il avoit appris des merveilles qui se pratiquoient dans la solitude de Chartreuse, le porta à vouloir lui donner des marques de sa reconnoissance & se servir encore de ses lumieres. Il n'y avoit pas six ans que S. Bruno s'étoit renfermé dans ce désert avec ses compagnons, lorsqu'il reçut ce bref qui l'obligeoit d'en sortir. L'affliction que ses disciples reçurent d'un tel commandement ne peut s'exprimer. Le saint eut beau les consoler & leur promettre qu'il reviendrait au plutôt les rejoindre, ils protestèrent tous qu'ils ne se sépareroient jamais de sa personne, & qu'il falloit nécessairement ou qu'il demeurât à la Chartreuse, ou qu'ils le suivissent à Rome. S. Bruno voyant leur résolution, consentit qu'ils l'accompagnassent, & pria avant son départ, Siguin, abbé de la Chaise-Dieu, d'avoir soin de son hermitage & de le lui conserver pour son retour. Saint Hugues bénit ces saints voyageurs, & quoiqu'il fût vivement touché de leur départ, il se consola néanmoins par l'espérance qu'il avoit qu'ils répandroient partout la bonne odeur de Jésus-Christ comme ils l'avoient déjà fait dans son diocèse.

S. Bruno fut reçu du pape avec tous les témoignages d'estime & d'affection imaginables : il fut retenu auprès de sa personne & admis dans le conseil ecclésiastique pour être consulté sur les affaires de la religion & de la conscience. Ses compagnons eurent aussi un logement dans la ville, où ils tâcherent de pratiquer les mêmes exercices que dans la Chartreuse ; mais ils sentirent bientôt la différence de la ville de Rome & du désert qu'ils avoient quitté. Ils n'y trouverent point la facilité de s'occuper à ces saintes méditations, à ces pieuses lectures, à cette douce psalmodie, & à ces oraisons ferventes qui faisoient tous leurs délices. Ils ne purent introduire chez eux ce silence

qui régnoit dans leurs rochers & qui leur étoit si nécessaire : ce n'étoit, au contraire, que troubles & distractions que les visites trop fréquentes leur causoient. Ce changement leur tiroit à tous les larmes des yeux & les faisoit soupirer après cette solitude qu'ils avoient quittée. S. Bruno souhaitoit avec ardeur de les y remener ; mais n'ayant pu obtenir la permission de sortir de Rome, il obtint au moins que ses six compagnons retournassent à la Chartreuse. Il leur nomma Landwin pour être leur prieur en sa place, & écrivit en leur faveur à l'abbé de la Chaîse-Dieu, qui en exécution d'un bref qu'il reçut du pape, les remit en possession de leur première demeure, en présence de S. Hugues, évêque de Grenoble, & de Hugues, archevêque de Lyon, légat du S. Siège.

Quoique S. Bruno fût demeuré à Rome, il n'abandonna pas pour cela ses disciples ; il leur écrivoit très-souvent pour leur donner de salutaires avis, & les instruire de toutes les pratiques de la vie solitaire ; il répondoit à toutes leurs difficultés & les consolait dans leurs peines, & les animant à la persévérance & à la vigilance contre les attaques des ennemis de leur salut. Quoique ces charitables avis eussent tout le succès possible sur leurs cœurs, ils se virent néanmoins sur le point de succomber à une tentation que le démon, jaloux de leur avancement spirituel, leur suscita ; il se servit pour cet effet de certaines gens qui ne voyant qu'avec peine & avec envie la sainteté & la bonne odeur de cet ordre naissant, firent leur possible pour leur persuader qu'ils n'étoient nullement dans la voie de Dieu, & qu'il y avoit de la témérité à sortir, comme ils faisoient, des regles communes de la vie religieuse, pour s'élever au-dessus des forces de la nature, en menant une vie qui ruinoit leur santé & abrégeoit leurs jours par des austérités indiscrettes ; ils leur représentoient l'horreur de leur solitude, la longueur de leurs jeûnes, l'éloignement où ils étoient de tous secours humains, & beaucoup d'autres choses qui leur donnerent beaucoup d'inquiétude ; mais Dieu leur rendit le calme, & les fortifia dans leurs saintes résolutions par une vision céleste, qui, en leur faisant connoître la malice du démon, les encouragea à demeurer jusqu'à la mort dans leur désert & dans la pratique de leur règle.

Cependant S. Bruno, qui étoit demeuré à Rome par obéissance

sance au souverain pontife, soupirant toujours après son retour dans le désert, & gémissant sous le poids des affaires dont il étoit chargé, sollicita sa retraite, & demanda cette grace avec tant d'instances, qu'il l'obtint enfin. Les habitans de Rheggio en Calabre ayant perdu leur archevêque, vinrent dans le même tems le demander pour pasteur, sur la réputation de sa vertu, qui s'étoit étendue jusques dans leur pays. Le pape, qui ne voyoit plus d'apparence de le retenir auprès de lui, consentit volontiers que ceux de Rheggio l'emmenassent en Calabre, témoignant que son élection lui étoit agréable. Mais le saint s'y opposa, préférant aux honneurs de l'épiscopat la solitude de la Chartreuse où il seroit retourné, si le voyage du pape qui venoit en France, ne lui eût fait appréhender que ce pontife ne l'engageât de nouveau dans les affaires; c'est pourquoi, changeant de résolution, il aima mieux chercher quelque solitude en Calabre, où il pût s'occuper uniquement de l'affaire de son salut.

Pour cet effet, il se mit en chemin avec quelques disciples qu'il avoit faits à Rome, & s'arrêta dans le désert de la Torre, au diocèse de Squilace, où il reprit les exercices de la vie solitaire avec plus de joie & de ferveur que jamais: ce lieu étoit fort convenable, par sa grande solitude, au dessein qu'il avoit de vivre inconnu aux hommes; mais quelque retiré qu'il fût, Roger, comte de Sicile & de Calabre, le découvrit un jour en chassant: ce prince, après un entretien qu'il eut avec lui, fut si touché de sa vertu, qu'il voulut marquer par des bienfaits combien il l'honoroit. Il fit aggrandir son ermitage, lui donna quelques domaines, & fit bâtir une Eglise double, qui fut dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge & de S. Etienne, & qu'on a depuis appelée S. Etienne *in Bosco*. La libéralité de Roger ne fut pas sans récompense: car peu de tems après, au siège de Capouë, un de ses Capitaines, nommé *Serge*, ayant promis, pour une somme d'argent, de le livrer, avec toute son armée, entre les mains des assiégés; la nuit que cette trahison devoit s'exécuter, S. Bruno apparut à ce comte, & l'avertit de se lever promptement, de prendre les armes, & de prévenir les ennemis. Il obéit à cette voix, & sa diligence eut tout le succès qu'il pouvoit espérer. *Serge* se voyant découvert, prit la fuite avec les conjurés; plusieurs des assiégés furent tués

ou blessés, la ville fut prise, & le comte retourna victorieux à son château de Squilace. A son retour, il offrit à S. Bruno tous les biens qui lui appartenoient dans le territoire de Squilace; mais l'amour de la pauvreté empêcha le saint de profiter davantage des libéralités de ce prince.

Ce S. Fondateur se voyant suffisamment pourvu, par les libéralités du comte Roger, de ce qui étoit nécessaire à l'entretien de son monastere, ne s'appliqua plus qu'à l'acquisition des biens spirituels de la grace, dont il tâcha d'enrichir les âmes de ses disciples. Il faisoit régner dans sa maison le même esprit d'humilité, de détachement, de retraite & de mortification, qu'il avoit établi dans celle de la Chartreuse, qui, nonobstant la prudence & la sagesse de ceux qui la gouvernoient, avoit recours aux lumieres & aux sages conseils de ce S. fondateur, dans les difficultés qui survenoient tant pour le spirituel que pour le temporel. Enfin le tems auquel Dieu vouloit récompenser les travaux de ce S. fondateur étant arrivé, il lui envoya une maladie sur la fin du mois de septembre 1101. Lorsque Bruno sentit les approches de la mort, il fit assembler ses religieux autour de son lit, & fit devant eux comme une confession publique de toute sa vie; ensuite il leur déclara ses sentimens sur tous les mysteres de la religion, protestant qu'il les croyoit avec une foi pure & inébranlable. Il s'étendit plus au long sur celui de l'Eucharistie, à cause du trouble que l'opinion de Berenger avoit causé de son tems parmi les fideles; & le dimanche suivant, sixieme jour du mois d'Octobre, il rendit son âme à Dieu, n'ayant pas encore atteint l'âge de cinquante ans.

Son corps fut enterré honorablement par ses religieux dans l'église de S. Etienne, derriere le grand autel. Dieu fit paroître sa sainteté par un grand nombre de miracles; un des plus remarquables fut celui d'une fontaine qui commença à paroître auprès de son tombeau, & dont l'eau salutaire rendoit la santé aux malades. Après la mort de ce S. fondateur, le monastere de Calabre ne persévéra guères dans sa premiere ferveur; son éloignement de la grande Chartreuse fut cause qu'on ne put y veiller, ni y envoyer commodément des Visiteurs: ce qui le fit tomber dans un tel relâchement, qu'on le donna aux religieux de l'ordre de Cîteaux, qui en firent

.....

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific information required.

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

dans la suite pour faire place à ceux de Flore ou de Fleury. Le pape Léon X le rendit en 1513, aux chartreux, jugeant qu'il étoit plus convenable qu'ils fussent les dépositaires du corps de leur S. fondateur, que les religieux d'un autre ordre, & qu'il n'étoit pas juste qu'une si célèbre congrégation fût privée du lieu où étoit ce sacré dépôt, pour les dérèglemens de quelques particuliers, qui, en perdant leur pere & leur fondateur, avoient abandonné son esprit & son zèle, & avoient été la cause de la perte de ce monastere. Jusques-là on avoit négligé sa mémoire, & on ne lui avoit rendu aucun culte religieux, au moins en Calabre, quoiqu'on fut persuadé de sa sainteté. Les autres Chartreuses, qui avoient conservé son esprit avec son institut, avoient eu plus de soin de lui rendre des honneurs, mais il sembloit qu'elles n'osassent pas le faire publiquement. Léon X en fut tellement touché, que sans faire aucune information des miracles de S. Bruno, n'ayant égard qu'aux actions saintes de sa vie, il ordonna, en 1514, qu'on feroit solennellement sa fête tous les ans le 6 Octobre dans toutes les maisons des Chartreux, avec office propre, & qu'on en feroit encore mémoire dans l'office de tous les jours. Il permit de dresser des autels, de bâtir des églises en son nom, & de l'invoquer par toute la chrétienté. Après une canonisation si célèbre, les Chartreux de S. Etienne *in Bosco* en Calabre, leverent de terre le corps de S. Bruno pour l'exposer à la vénération publique. L'abbé de S. Ruf fit la cérémonie de la translation, & il fut déposé sous le grand autel; mais pour la satisfaction des peuples, on sépara le chef qu'on mit dans un reliquaire fort riche, & l'on distribua, en cette occasion, de ses reliques en plusieurs lieux. Le prieur de la Chartreuse de Naples, qui agissoit dans toute cette affaire comme commissaire du pape, envoya à la grande Chartreuse en Dauphiné, une partie de la machoire inférieure, avec deux dents. Le prieur de la Chartreuse de Bologne, qui s'étoit trouvé à la translation, ayant eu permission du pape de tirer encore d'autres parties du chef, en envoya au Prieur de la Chartreuse de Fribourg en Brisgaw, qui les distribua en plusieurs Chartreuses du haut Rhin, où l'institut de S. Bruno s'étoit beaucoup multiplié, Celle de Cologne en eut aussi une portion aussi bien que celle de Paris. Le pape Grégoire XV étendit

la fête de ce Saint au delà de l'ordre des Chartreux; il fit insérer son office dans le bréviaire Romain, sous le rit sémi-double. Clément X ordonna qu'il seroit double.

Innocent Masson, *Annal. Ord. Carthuf.* Carol. Joseph, *Morftio. Theat. Chronolog. Ord. Carthuf.* Petr. Orland. *Chron. Carthuf.* Camil. Tutin. *Prospectus Hist. Ord. Carthuf. & Chronicon Monasterii S. Stephani in nemore.* Jacques Corbin, *Hist. sacrée de l'Ordre des Chartreux.* Juan de Madariaga, *Vida, de san Bruno. Opera ejusd. sancti Laurent.* Surius, *Vit. SS. tom. VI.* Baillet & Giry. *Vies des Saints, 6 octobre.*

CHAPITRE LII.

Continuation de l'Histoire de l'Ordre des Chartreux.

IL ne paroît pas que l'ordre des Chartreux ait fait de grands progrès dans ses commencemens, puisqu'il n'y eut que la grande Chartreuse en Dauphiné & celle de S. Etienne en Calabre qui furent fondées du vivant de S. Bruno; & que sous le généralat du bienheureux Guigues, mort en 1137, il n'y avoit encore que les trois Chartreuses, des Portes, de S. Sulpice & de Meriac, que dom Innocent Masson reconnoît dans ses annales pour les plus anciennes maisons de l'ordre, qui subsistoient avec celle de la grande Chartreuse; celle de S. Etienne de Calabre ayant déjà été enlevée aux Chartreux. Quoique Surius dise qu'ils l'ont possédée soixante ans depuis sa fondation en 1085, ou environ, jusqu'à ce qu'elle fut donnée aux religieux de Cîteaux, (ce qui est aussi le sentiment de M. Baillet) il est très-probable néanmoins qu'ils n'en jouissoient plus sous ce Général, & que l'ordre n'étoit composé pour lors que de quatre maisons, puisque, lorsqu'il fit les premières constitutions de l'ordre, qu'il adressa aux Prieurs des trois Chartreuses susdites, il ne fit aucune mention dans sa lettre dédicatoire, de celle de S. Etienne de Calabre. Il ne l'auroit pas sans doute oubliée si elle eut encore appartenu aux Chartreux, puisqu'il faisoit ces constitutions, afin que toutes les maisons de l'ordre se conformassent au chef

d'ordre, dont il étoit pour lors Prieur & cinquième Général : car lorsque S. Bruno resta à Rome, & qu'il renvoya ses compagnons à la grande Chartreuse, il leur donna pour Prieur le bienheureux Landwin, qui par conséquent fut le second général de l'ordre, quoique S. Bruno vécut; cet office ayant toujours été attaché à celui de Prieur de la grande Chartreuse. Celui-ci eut pour successeur Pierre le Franc, auquel on substitua, après sa mort, Jean I, qui reçut le bienheureux Guigues, doyen de l'église de Grenoble; celui-ci fit un si grand progrès dans la vertu, qu'après quatre ans de profession, Jean étant mort, on le mit en sa place; il l'occupa si dignement, qu'on peut le regarder comme le second fondateur de l'ordre, tant à cause de la sagesse de son gouvernement que de la solidité des loix qu'il y établit.

Il y avoit déjà environ quarante-quatre ou quarante-cinq ans que l'ordre étoit commencé, lorsque ce Général écrivit ces constitutions sous le nom de *coutume de la grande Chartreuse*, pour les rendre communes aux autres maisons de l'ordre, afin que les observances fussent uniformes, déclarant en même-tems qu'il ne le faisoit que pour obéir à S. Hugues, évêque de Grenoble, qui l'en avoit sollicité, & pour satisfaire aussi les Prieurs des maisons des Portes, de S. Sulpice & de Meirac, qui l'en avoient prié. Selon ces anciennes coutumes, le rit & les cérémonies de l'office divin étoient les mêmes qui sont encore en usage dans cet ordre, à la réserve du chant, qui étoit pour lors différent. Les veilles sont présentement plus austères qu'elles n'étoient dans ce tems-là; car tant l'hiver que l'été, ils n'interrompoient pas leur sommeil pour dire matines; comme les nuits sont plus courtes en été, leur office étoit aussi plus court, & ils dormoient moins aussi; mais il leur étoit permis de reprendre entre sexte & none ce qu'ils avoient perdu du sommeil de la nuit. Tous les jours de chapitre, c'est-à-dire, les fêtes solennelles, ils s'entretenoient ensemble après none, & ils avoient permission de parler au cuisinier, qui tenoit lieu d'économe & de sous-procureur. En considération des hôtes religieux, on leur accordoit un colloque avec les mêmes hôtes, & le prieur leur donnoit aussi permission de les entretenir en particulier. Ils pouvoient se visiter les uns les autres avec permission. Il leur étoit permis de tra-

vailler quelquefois ensemble, & pour lors ils pouvoient aussi parler; mais ils gardoient le silence quand il venoit quelque personne de dehors. On les pouvoit envoyer pour cause de maladie à la maison d'en bas; car il y avoit dans toutes les anciennes Chartreuses deux maisons, l'une en haut où demeuroient les moines, & l'autre en bas, où demeuroient les convers: ce qui se voit encore à la grande Chartreuse, où la corerie est la maison d'en bas. Toutes les veilles des fêtes ils s'assembloient au colloque, sous le cloître, pour les recordations, c'est-à-dire pour lire & répéter les leçons qu'on devoit dire à matines à l'église: le cloître où ils s'assembloient & tenoient le colloque, n'étoit pas le grand cloître où sont les cellules; mais le petit cloître qu'on voit dans presque toutes les Chartreuses, à côté de l'église, dont le côté où il y a des bancs étoit appelé *colloque*, parce qu'ils étoient destinés pour y parler.

Aux fêtes de chapitre, & en quelques autres, ils mangeoient ensemble au réfectoire, tant le matin que le soir. Ils observoient la même chose le jour de la mort d'un religieux, & n'étoient pas obligés de demeurer ce jour-là dans leurs cellules, afin de se consoler ensemble de la perte de leur frere. Il y avoit certains jours auxquels ils faisoient eux-mêmes leur cuisine dans leurs cellules. On leur donnoit pour cela des provisions, & quand elles étoient finies, ils en demandoient d'autres. Ils recevoient aussi, à certains jours, des mains du cuisinier, le pain, le vin & les pitances d'œufs, de poisson & de fromage, ils buvoient du vin à tous leurs repas, excepté les jours d'abstinence; mais ils ne pouvoient rien réserver de leurs pitances pour un autre repas; c'est pourquoi chaque jour ils rendoient ce qu'ils n'avoient pu manger, excepté le pain & le vin qu'ils ne rendoient que le samedi: trois fois la semaine il leur étoit libre de faire abstinence au pain, à l'eau & au sel, pourvu qu'ils en eussent permission du prieur. Cette abstinence leur étoit aussi permise de la même manière les veilles des huit fêtes principales; savoir, de tous les Saints, de Noël, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de S. Jean-Baptiste, de S. Pierre & S. Paul, & de l'Assomption de Notre-Dame. Ils se faisoient saigner cinq fois l'année, & ces jours-là on augmentoit leurs pitances, & on leur donnoit récréation.

Le jeûne de la religion commençoit à la fête de l'exaltation de la sainte Croix, & duroit jusqu'à Pâques. Ils ne prenoient pour lors qu'un repas par jour, & s'abstenoient des jeûnes, disciplines & autres austérités particulieres, à moins qu'on ne les fît par obéissance. On accordoit aux novices, au commencement de leur année de probation, quelques libertés; mais on les éprouvoit ensuite fortement. S'ils ne pouvoient pas supporter les austérités de l'Ordre, & qu'ils voulussent sortir, ils ne devoient pas retourner dans le monde, & on les obligeoit d'entrer dans un ordre plus doux. Le prieur étoit élu par la communauté; il n'étoit pas distingué des autres; il prenoit connoissance de toutes choses, rendoit visite aux hôtes, recevoit les religieux étrangers, & rompoit le jeûne de religion avec eux, à cause de l'hospitalité. Le procureur tenoit sa place & étoit son vicaire dans la maison d'en bas. Le prieur y alloit passer une semaine, après avoir demeuré pendant quatre autres semaines avec les moines de la maison d'en haut, & il ne lui étoit pas permis de sortir des termes de la Chartreuse; les religieux de cet ordre entendoient par le mot de *termes*, les limites des terres qu'ils possédoient dans chaque maison, qui, par une ordonnance faite au commencement de l'ordre, devoient être en telle quantité que ces mêmes religieux, ne fussent pas obligés de sortir pour chercher ce qui leur auroit été nécessaire pour la vie. De ces termes, il y en avoit de deux sortes, les unes qu'on appelloit *les termes des moines*, les autres *les termes des possessions*: les termes des moines étoient compris dans un espace qu'on leur désignoit pour se récréer & promener ensemble, soit en présence du Prieur, ou en son absence. Cette promenade a retenu le nom de *spatiament*, du mot latin *spatiari*, qui signifie *promener*: les termes des possessions étoient ceux qui comprenoient le reste de leurs terres: non-seulement le prieur de la grande Chartreuse ne pouvoit pas sortir des termes de sa maison, comme il ne lui est pas encore permis aujourd'hui; mais les autres Prieurs ne pouvoient pas non plus sortir des termes des leurs.

Quant aux freres convers, le procureur récitait en leur présence l'office divin, qu'ils devoient écouter avec beaucoup d'attention, en s'inclinant & faisant les mêmes cérémonies qu'il faisoit. Aux veilles des fêtes solennelles, qu'on appelloit *fêtes*

de chapitre, la moitié de ces convers alloit à l'église d'en haut pour y entendre matines & les autres offices; & après que les moines avoient tenu le chapitre, ils assistoient à l'exhortation que faisoit le prieur ou un religieux qu'il en avoit chargé, & ils demeuroient à la maison d'en haut jusqu'à vêpres, qu'ils alloient entendre dans la chapelle de la maison d'en bas. En l'absence du procureur, ils disoient eux-mêmes leur office, qui n'étoit pas alors si long que celui qu'ils disent à présent; car ils n'avoient pour l'office de la nuit que cinquante-huit *Pater* & douze *Gloria Patri*; & pour l'office du jour vingt-cinq *Pater* & vingt-quatre *Gloria Patri*, n'étant pas obligé, comme à présent, de dire, avec le nombre de *Pater*, l'office de la sainte Vierge.

Ils ne faisoient point leur cuisine comme les Moines la faisoient à certains jours dans leurs cellules. Un frere étoit préposé pour la faire; ce qui n'empêchoit point qu'il n'eût soin de la porte, de l'Eglise, & de tous les outils & meubles de la maison; si quelqu'un en perdoit, il reconnoissoit sa faute prosterné contre terre. Il y avoit aussi un boulanger, un cordonnier, un maître des bergers, un garde du pont & un autre qui avoit inspection sur les terres labourables, les granges & les bœufs: ceux qui demeuroient à la maison n'avoient du vin qu'une fois le jour, excepté le jeudi & les fêtes solennelles, qu'on leur en donnoit le soir & le matin. Les vendredis ils faisoient abstinence au pain, à l'eau & au sel, aussi bien que tous les mercredis pendant l'Avent, le Carême, les Quatre-temps & les veilles des fêtes de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, de S. Jean, des apôtres S. Pierre & S. Paul, de l'Assomption de Notre-Dame, de Noël & de tous les Saints. Les veilles des fêtes des apôtres S. Jacques, S. Barthelemi, S. Matthieu, S. Simon & S. Judes, de S. André & de S. Laurent, ils ne mangeoient qu'une fois le jour. Les autres jours que les moines jeûnoient, ils mangeoient deux fois; mais leurs mets n'étoient pas différens de ceux des moines, qui, à raison du jeûne, n'étoient assaisonnés qu'au sel. Le jeudi & les fêtes solennelles, outre l'ordinaire, on leur donnoit quelque chose de meilleur, excepté le jeudi de Pâques, de la Pentecôte, & celui qui suivait la fête des saints Innocens, qu'on ne leur donnoit que du vin sans pitance :

leurs mets ordinaires, à dîner ou à souper, quand ils ne mangeoient qu'une fois le jour, étoient des herbes crues, des fruits ou des racines. Depuis le premier jour de novembre jusqu'à Pâques, ils mangeoient du pain d'avoine; mais en Avent & en Carême, on leur donnoit, toutes les semaines, une torte ou petit pain de froment. Ils ne se faisoient saigner que quatre fois l'année, & on leur donnoit alors, pendant trois jours, une pitance le matin, du vin deux fois le jour, & pendant les deux premiers jours, des œufs le soir; s'ils avoient soif l'après-dînée, on leur permettoit de boire du vin. On les exemptoit ces jours-là du travail; depuis le dîné jusqu'à vêpres, ils s'entretenoient de bonnes choses, & ceux qui n'avoient pas été saignés étoient obligés de manger comme les autres: enfin, pendant l'Avent & le Carême ils recevoient la discipline toutes les semaines.

Telles étoient les principales observances de la grande Chartreuse, marquées dans les coutumes du bienheureux Guigues, qui ont servi de règle & de loi à toutes les maisons de l'ordre: il est vrai qu'il n'y est point parlé de l'abstinence de la viande à laquelle les Chartreux se sont si solennellement engagés sous le généralat de dom Bernard de la Tour, dans le chapitre général qui se tint en 1254, en présence de l'archevêque de Tarantaise & de l'évêque de Grenoble, qu'il ne leur est pas permis d'en manger, même dans les plus grandes maladies. Dom Innocent Masson attribue le silence de Guigues sur ce sujet, à ce qu'il ne vouloit pas apparemment donner lieu de parler à certaines gens qui ne cessoient point d'inquiéter l'ordre sur ses observances. Ce général étant mort en 1137, on lui donna pour successeur Hugues I^{er}, qui, deux ans après, se démit volontairement de sa charge, pour vaquer librement à l'oraison & à la contemplation, cédant sa place à S. Anthelme, qui introduisit l'usage des chapitres généraux dans l'ordre, & fut dans la suite évêque de Bellay. Dom Innocent Masson dit dans ses annales, qu'avant ce général on en avoit déjà tenu; mais ce n'est que sur des conjectures qu'il s'appuie; il avoue même que les plus anciens actes qui se trouvent aujourd'hui des chapitres généraux qui ont été tenus dans l'ordre, sont ceux du chapitre que S. Anthelme convoqua en 1141. Il paroît par ces

actes que dans toutes les maisons des Chartreux, le nombre des Religieux étoit fixé à celui qui avoit été déterminé par le bienheureux Guigues, pour la grande Chartreuse, (qui étoit de treize ou quatorze moines & de seize convers) puisqu'il y est marqué qu'attendu que le nombre des religieux de toutes les maisons est déterminé, on doit aussi fixer celui des domestiques & des animaux, afin que la modestie & l'uniformité soient également observées par-tout, & qu'ainsi aucune maison de l'ordre ne pourra avoir plus de vingt domestiques, plus de douze cens, tant brebis que chevres, sans compter les boucs, plus de douze chiens, plus de trente-deux bœufs & vingt veaux, plus de quarante vaches, & plus de six mulets. Mais les revenus de la plupart des maisons étant augmentés dans la suite par les terres & les rentes qui leur ont été données, ou qu'elles ont acquises, le nombre des religieux, des domestiques & des animaux a été aussi augmenté, en sorte que dans l'hermitage de la grande Chartreuse, qui renferme dans ses termes trois maisons unies ensemble, qui sont la grande Chartreuse, la Correrie & Chalais, il y a aujourd'hui environ cinquante cinq moines & autant de freres convers, & plus de cent quarante domestiques qui subsistent de ses revenus. Selon le pere Masson, ces revenus se montent à environ trente mille livres de fixe, & six mille livres de casuel, qui proviennent de la vente des bois, des animaux & autres choses semblables, ce qui, sans une disposition secrète de la Providence divine, ne suffiroit pas aux grandes dépenses qu'ils sont obligés de faire dans ce saint lieu, non-seulement pour l'entretien des religieux & des domestiques, mais encore pour tous les hôtes qui y viennent tous les jours, & quelquefois en fort grand nombre, auxquels on donne à manger fort honnêtement : ce qui n'empêche pas qu'ils ne fassent de grandes aumônes aux pauvres.

Entr'autres réglemens faits dans ce premier chapitre général, il fut ordonné qu'on n'obligeroit plus les novices qui voudroient sortir, d'entrer dans un autre ordre ; qu'à l'avenir on ne recevroit plus des religieux de l'ordre de Cîteaux, de Cluni & de Prémontré, & qu'en cas qu'on en reçût contre cette ordonnance, ils seroient renvoyés, même après leur profession ; & enfin, pour avoir deux autels dans l'église, il faudroit avoir

Ordre des Chartreux.

le consentement des couvens : ce qui marque qu'au commencement de l'ordre il n'y avoit qu'un autel dans les égl. Chartreux. Dom Basile, successeur de S. Anthelme, en 1117, ajouta quelque chose aux coutumes du bienheureux Guigues, & dans un chapitre général qu'il convoqua, il fut résolu que toutes les maisons se soumettroient à ses décisions. Il paroît qu'il n'y avoit dans ce tems-là que quatorze maisons. Mais il y en avoit cinquante-six, cent dix ans après, lorsque dom Bernard de la Tour, en 1258, fit la seconde compilation des statuts qu'on appelle à présent *les anciens statuts*, où sont renfermés toutes les ordonnances faites auparavant dans les chapitres généraux, & qui furent confirmés dans un chapitre général en 1259.

Par ces anciens statuts, le nombre des moines & des convers, déterminé par les coutumes du bienheureux Guigues, pour chaque maison, subsistoit toujours ; mais on y avoit ajouté encore sept autres couvens ou oblats, qu'on nommoit *Rendus*, auxquels on ne donnoit point le nom de freres, dont l'un étoit clerc, & même pouvoit être promu au diaconat ; mais s'il vouloit être Prêtre, il falloit qu'il passât dans un autre ordre. Dom Masson dit qu'on ne fait point quel étoit l'emploi de ces rendus, mais qu'on peut conjecturer qu'ils étoient destinés pour les affaires du dehors ; qu'ils avoient été premierement établis pour gérer celles des maisons de filles de cet ordre, & qu'ils avoient été introduits ensuite dans les maisons d'hommes. Cependant on trouve dans le Bullaire Romain une bulle de Grégoire IX, de 1232, qui approuvant l'institution de ces rendus, dit positivement qu'ils étoient employés pour la culture des terres : *Cum igitur, dit ce pere, sicut vestra petitio nobis exhibita continebat, septem oblatos qui redditu vulgariter appellantur in qualibet domo vestri ordinis habeatis, agricultura vestra operi deputatos, &c.* Ainsi il est surprenant que dom Masson dise qu'on ne fait pas quel étoit leur emploi, qui est suffisamment désigné dans cette bulle. Quoi qu'il en soit, ils faisoient un an de noviciat comme les moines & les convers, lequel, étant fini, ils faisoient leur profession au chapitre des convers, sous la même formule que les convers. Ils avoient aussi le même habillement, excepté le clerc, qui avoit un capuce quarré & une chape noire, & ils ne disoient

pour matines, que dix *Pater*, & pour les autres heures, trois.

Dom Guillaume Rainaldi, ou Rainaud, élu prieur de la grande Chartreuse, en 1367, qui refusa la dignité de cardinal, dont le pape Urbain V voulut l'honorer, fit de nouveaux statuts, en 1368, qu'on peut appeller la seconde compilation des ordonnances des chapitres généraux, puisqu'ils renferment celles qui avoient été faites dans les chapitres généraux tenus depuis la publication des anciens statuts. Il y est encore fait mention des Religieux de cet ordre qu'on appelloit rendus; & au lieu que, selon les anciens statuts, il ne devoit y avoir qu'un clerc de cet état dans chaque maison, qui ne pouvoit parvenir qu'au diaconat : ces nouveaux statuts ordonnèrent qu'on en pourroit recevoir plusieurs qui pourroient même être promus au sacerdoce & monter à l'état de moine. Un novice qui ne pouvoit pas supporter les austérités de l'ordre, pouvoit entrer parmi ces rendus. Ceux-ci devoient faire un an de probation, & faisoient leur profession comme les moines, mais on ne bénissoit pas leur habit, qui consistoit en une coule ou cucullé sans bande aux côtés; & s'ils montoient de l'état de rendu à celui de moine, on devoit les éprouver dans leur habit de rendu avec la chappe, & en faisant profession de l'état de moine, on bénissoit alors leur habit, mais non pas leur personne, ayant reçu la bénédiction à la première profession. Lorsque ces clercs rendus demeuroient avec les moines, ils étoient obligés aux mêmes jeûnes qu'eux; mais lorsqu'ils étoient à la maison d'en bas avec les convers, & qu'on les envoyoit dehors, ils n'étoient tenus qu'aux jeûnes des convers. Chaque maison pouvoit avoir deux ou trois de ces clercs, qui se trouvoient à l'église, au réfectoire & au chapitre avec les moines. Lorsqu'ils demeuroient dans la maison d'en haut, ils servoient à l'autel avec les moines, faisoient la lecture au réfectoire comme les autres; & quand ils avoient pris l'habit de moine, on leur permettoit de lire l'Épître, l'Évangile, & même de célébrer la Messe s'ils étoient prêtres. Il est aussi parlé pour la première fois dans ces nouveaux statuts, des donnés & des prébendaires. Les uns & les autres étoient séculiers. Les donnés portoient quelquefois, comme à présent, un habit religieux; mais les prébendaires

n'en portoient point : ils ont été supprimés dans la suite, ainsi que les Rendus. Lorsque ces statuts furent dressés, l'usage dans cet ordre, aussi bien que dans plusieurs églises, étoit de dire des Messes sèches, c'est-à-dire, sans offrir le sacrifice, ce qu'on faisoit principalement lorsqu'il y avoit deux Messes assignées pour un même jour, comme il arrive en carême lorsqu'il se trouve une fête avec le jour de jeûne ; mais actuellement les Chartreux se contentent de dire tous les jours, dans leurs cellules, une Messe de la Vierge, c'est-à-dire, qu'ils récitent seulement le texte de la Messe, comme elle est dans le Missel, en commençant par ces mots : *Salve sancta parens.*

Le schisme arrivé dans l'église après la mort de Grégoire XI, en 1378, qui divisa les fidèles, mit aussi la division dans l'ordre des Chartreux ; une partie reconnoissoit pour chef de l'église Clément VII, & l'autre s'étoit soumise à l'obéissance d'Urbain VI : ce dernier qui avoit de son côté les Italiens & les Allemands, nomma de son autorité pour visiteur général de l'ordre, en 1379, Dom Jean de Barri, prieur de la Chartreuse de Trisult, & en 1382 il fut fait général par le chapitre tenu la même année à Rome, & établit sa demeure dans la Chartreuse de Florence dont il avoit été prieur. Ces Chartreux de l'obéissance d'Urbain, tinrent tous les ans leur chapitre général, de même que ceux de l'obéissance de Clément le tenoient à la grande Chartreuse. Les premiers après l'avoir tenu à Rome en 1382, le tinrent l'année suivante, à la Chartreuse de Maubac, proche de Vienne en Autriche, l'année d'après, à Boulogne en Italie, & ainsi les autres années dans différentes maisons jusqu'en 1391, qu'ils résolurent de le tenir à l'avenir dans la Chartreuse de S. Jean de Seitz comme la plus ancienne de celles qui étoient unies ensemble ; ils avoient d'abord reconnu Urbain VI pour souverain Pontife & obéissoient alors à Boniface IX qui lui avoit succédé. Dom Jean de Barri étant mort la même année 1391, ils mirent en sa place Dom Christophe, prieur de Maggiani, avec le titre de vicaire général, jusqu'au chapitre de l'année suivante 1392, qu'ils le nommerent général. Il exerça cet office pendant six ans, & mourut en 1398. Après sa mort, les religieux de la Chartreuse de Seitz usant du même droit que ceux de la grande Chartreuse, élurent pour général Etienne Macon,

prieur de la Chartreuse de Milan; mais il n'accepta cet office qu'à condition qu'il y renonceroit quand l'occasion se présenteroit pour le bien de l'Ordre.

D'un autre côté les François, les Espagnols & ceux qui leur étoient unis, élurent pour général, en 1402, après la mort de Dom Guillaume Raynaud, Boniface Ferrier de Valois, frere de S. Vincent Ferrier. Mais en 1410, Gregoire XII & Benoît XIII ayant été déposés dans le concile de Pise, & Alexandre V ayant été élu pape par les peres du même concile, tous les Chartreux se réunirent pour le reconnoître comme souverain pontife. Dom Boniface Ferrier & Dom Etienne Macon renoncèrent chacun à leur office, & on élut pour général, Dom Jean de Griffomont Saxon, prieur de la Chartreuse de Paris, & par ce moyen l'union fut rétablie dans l'Ordre.

Dom François du Pui succéda dans cette dignité à Dom Pierre Ruffi, mort en 1495. Il fit encore un recueil des statuts & des ordonnances des chapitres généraux qu'on appella *la troisième Compilation des Statuts*, publiée en 1509. Il fut ordonné par ces statuts, que la fête de la Conception de la sainte Vierge, qu'on célébroit dans l'Ordre sous le nom de *Sandification de la Vierge*, se célébreroit à l'avenir sous le nom de *Conception* comme l'église l'avoit déterminé; que les religieux profès de l'ordre de Cîteaux & autres semblables ne pourroient avoir de charges ni d'emplois dans l'ordre des Chartreux sans dispense du chapitre général. Sur quoi Dom Innocent Masson remarque que par cet endroit des statuts, il paroît que l'usage parmi les Chartreux étoit de recevoir des religieux profès des autres Ordres qui suivent la règle de S. Benoît, puisque le statut exclut des charges ceux qui suivent cette règle, (qui est comprise sous ces mots *& autres semblables*), comme étant différens des Chartreux, qui quoiqu'ils aient plusieurs observances communes aux Ordres qui suivent la règle de S. Benoît, ont cependant un institut particulier. Nous avons remarqué ci-devant que dans le premier chapitre général tenu en 1141, il fut ordonné qu'on ne recevrait plus à l'avenir dans l'ordre des Chartreux de religieux de Cîteaux, de Clugni & de Prémontré: apparemment que cette ordonnance ne fut pas exécutée, puisque par les statuts de

1509, il est ordonné que ces mêmes religieux ne pourroient avoir aucun office dans l'Ordre que par dispense du chapitre général. Outre les ordonnances dont nous venons de parler, il fut encore réglé par ces mêmes statuts qu'on ne recevroit point les novices à la profession avant leur année de probation finie; que les freres convers & les rendus laïques, pourroient servir les Messes basses, ce qui ne leur étoit pas permis auparavant; que dans les lieux où il n'y avoit point de vignes, les freres convers ne devoient boire du vin que les jours de fêtes, & devoient se contenter de bierre les autres jours; & enfin que les religieux pourroient dormir dans leurs lits. Cette ordonnance fut faite à l'occasion des coutumes de Guigues & des anciens statuts qui leur défendoient de retourner à leurs lits après Matines, ce qui avoit été pratiqué jusqu'alors dans cet Ordre; c'est pourquoi dans toutes les cellules il y avoit de grands bancs, sur lesquels ils dormoient après Matines; mais le tems du sommeil ayant été considérablement interrompu dans la suite par les Matines, on jugea à propos de retrancher cet usage trop rude, principalement en hiver, à cause du froid.

Il y eut une autre compilation sous le généralat de Dom Bernard Carasse, successeur de Dom Pierre Sardel en 1566: le chapitre général tenu en 1572, ordonna que les coutumes de Guigues & les statuts qui se trouvoient dispersés, tant dans les anciens que dans les nouveaux, seroient assemblés avec toute l'exacritude & toute la brièveté possible, afin qu'ils fussent plutôt trouvés & en même tems plus faciles à rappeler. Quelques religieux instruits des résolutions du chapitre général causerent du trouble dans l'Ordre, en employant le crédit des séculiers pour obtenir quelques dispenses des austerités de leurs pratiques. Mais le chapitre général n'y voulut point consentir. Ces troubles furent cause que les nouveaux statuts ne furent dressés qu'en 1578, & publiés en 1581, sous le titre de *Nouvelle Collection des Statuts*, après avoir été confirmés par trois chapitres généraux, suivant la coutume de cet Ordre, où aucune ordonnance faite dans les chapitres généraux ne peut être reçue & ne peut passer pour loi qu'après cette formalité. Le chapitre général tenu en 1679, ordonna qu'on feroit une seconde édition de ces

statuts: ce qui fut exécuté en 1681, nonobstant les oppositions de quelques religieux de l'Ordre, qui ayant excité quelques troubles à ce sujet, obligerent le pere Dom Innocent Mafion, général, d'avoir recours au pape Innocent XI, qui nomma une congrégation de cardinaux pour les pacifier, & pour examiner cette nouvelle édition qu'il confirma par un Bref du 27 mai 1682, après que cette congrégation y eut fait quelques corrections & quelques changemens.

Il y a quelque différence entre ces nouveaux statuts, (qu'on observe présentement dans l'ordre) & les précédens, elle consiste en ce que l'office divin, avec ses rits & cérémonies y est plus spécifié & le chant plus long. La messe conventuelle se dit tous les jours, & les religieux prêtres célèbrent tous les jours la messe, s'il n'y a quelque raison qui les en dispense. Les veilles sont plus austeres qu'elles n'étoient anciennement, les religieux se levant avant minuit pour les matines. Ils retournent ensuite au lit; mais ils ne peuvent plus dormir pendant le jour. Les agendes pour les défunts qu'on disoit dans les cellules, se disent présentement à l'église, & sont toujours à neuf leçons, au lieu qu'autrefois elles n'étoient le plus souvent qu'à trois. Le colloque se tient encore les jours de fêtes de chapitres ou solennelles; mais ils n'ont plus la liberté de parler au cuisinier. On n'accorde plus de colloque en faveur des hôtes ni pour les récordations; toutes les semaines, il y a un spatiement, au lieu qu'auparavant le prieur ne l'accordoit que quand il vouloit. Il n'est plus fait mention de récréation pour les malades. Les jours d'abstinence on donne du vin aux religieux, excepté à ceux à qui le prieur auroit accordé d'observer en toute rigueur l'ancienne abstinence. Les lundis, mercredis & vendredis, il est permis de ne manger que du pain & du sel, & de ne boire que de l'eau; mais tous les moines y sont obligés au moins une fois la semaine. Les jours qu'ils ont été saignés ils peuvent se promener dans le jardin ou dans l'enclos de la maison. Le procureur peut aller à cheval quand les affaires de la maison le requierent, au lieu qu'auparavant il falloit qu'il en demandât la permission au Général.

Il y a encore parmi eux, au sujet de l'office divin, d'anciennes pratiques qui sont dignes de remarque. Quand on a commencé le *Gloria Patri* du premier pseaume du premier nocturne des



Frere Convers Chartreux
en habit ordinaire dans la Maison

matines & des autres offices, ils ne peuvent plus entrer à l'office sans permission du président, & personne ne peut entrer au chœur pour la messe, quand l'évangile est commencé. Si on sort au dernier pseaume du second nocturne & qu'on tarde si long-tems qu'on n'assiste ni aux *Prêces* ni à l'*Exultabunt*, ou si les jours de douze leçons on sort aux cantiques, on ne peut assister à laudes, à moins qu'on ne revienne avant le *Gloria Patri* du premier pseaume des laudes. Et pour les fautes qu'ils commettent au chœur, ils prennent le *Veniam*, c'est-à-dire, le pardon, à deux genoux. Ils donnent différens noms aux suffrages qu'ils disent pour les défunts, comme *Monachat*, *Agende*, & *Tricenaire*. Le *Monachat* consiste en deux pseauteurs & autres prières qu'on ne récitait autrefois qu'en présence des religieux nouvellement décédés ; & c'étoit l'occupation de ceux qui gardoient le corps ; mais présentement les religieux, de quelques maisons qu'ils soient, disent un *Monachat* à tous ceux qui meurent dans l'ordre : il est néanmoins permis aux prêtres de dire trois messes à leur dévotion pour chaque pseauteur, pourvu que la première soit une messe de *Requiem*. L'*Agende* est l'office des morts à neuf leçons, & le *Tricenaire* consiste en une messe qu'on dit pendant trente jours de suite, à compter du jour de la sépulture de celui pour qui on fait le *Tricenaire*. Les clercs étoient obligés de dire cinquante pseaumes, & les convers cent cinquante *Pater* ; mais ce nombre a été réduit depuis à vingt pseaumes pour les clercs, & cinquante *Pater* pour les convers, qui, pour chaque *Monachat*, les anniversaires, les brefs & les messes *De Beata*, doivent dire aussi certain nombre de *Pater*.

Quant aux observances de ces convers, au lieu qu'autrefois le procureur récitait l'office en leur présence & qu'on n'exigeoit d'eux, que l'attention & les mêmes cérémonies qu'ils lui voyoient faire, & qu'à la maison d'en haut ils devoient seulement assister à matines, avec les moines pour les entendre ; actuellement que le procureur soit présent, ou qu'il soit absent, ils doivent eux-mêmes réciter leur office qui est bien plus long que du tems du bienheureux Guigues, puisque, selon les coutumes de ce Général, ils ne devoient dire, en l'absence du procureur, que cinquante-huit *Pater* & douze *Gloria Patri* pour l'office de nuit, avec vingt-cinq *Pater* & vingt-quatre

Gloria Patri pour les offices du jour, & que présentement, outre l'office de la Vierge auquel ils sont obligés, ils ont encore presque autant de *Pater* à dire & environ vingt *Gloria Patri*, à la mort d'un religieux, soit prêtre, clerc, ou convers de la maison de leur profession pour chaque Monachar, ils disent trois cens *Pater* avec le *Veniam*. Chaque semaine ils disent sept fois neuf *Pater* avec le *Veniam*, pour sept anniversaires, soixante *Pater* avec le *Veniam* pour deux brefs, & cinquante pour chaque messe. *De Beata*, que les prêtres sont obligés de dire, sans parler de ceux qu'ils disent pour d'autres offices des défunts. Ceux qui demeurent dans la maison d'en haut avec les moines, doivent se lever avec eux pour aller à matines dans le chœur des convers, & y demeurer jusqu'à ce que les matines soient dites, à moins que le prieur ne leur fasse grace. Ils ne doivent jamais tenir aucun livre ni lire à l'église, mais seulement avoir un chapelet à la main. Toutes les semaines ils doivent faire une abstinence, ou se contenter de pain, d'eau & de sel; si par miséricorde on ne leur sert quelque autre chose; les infirmes & les vieillards n'y sont pas soumis. Ceux qui veulent qu'on leur fasse grace, la demandent à celui qui préside. Ils ne peuvent manger ni œufs ni laitage pendant l'avent & le carême. L'abstinence leur est encore ordonnée aux veilles des fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, du S. Sacrement, de toutes les fêtes de la Vierge, de S. Jean-Baptiste, des apôtres S. Pierre & S. Paul & de la fête de tous les Saints. Quand il n'y a pas de veilles ils doivent faire l'abstinence le vendredi, à moins qu'il n'y eût ce jour-là une fête de chapitre ou de douze leçons, & pour lors elle est remise à un autre jour à la volonté du supérieur. Dans l'avent, la quinquagésime, & les jeûnes des quatre-tems, ils la doivent faire aussi le vendredi. Les veilles des apôtres S. Jacques, S. Barthélemi, S. Matthieu, S. Simon & S. Jude, S. André, S. Thomas, S. Mathias & de S. Laurent, les quatre-tems, le lundi & le mardi des rogations, ils jeûnent en ne faisant qu'un repas par jour. Pendant l'avent & la quinquagésime ils jeûnent tous les jours, excepté le dimanche, & s'abstiennent de laitage ainsi que tous les vendredis de l'année, à moins qu'il n'arrive quelque fête de chapitre, hors l'avent & le carême, car alors ils peuvent faire deux repas, sans toutefois manger de laitage. Les autres jours de l'année ils peuvent manger deux fois le

jour ; mais on ne leur sert qu'une pitance, si le prieur n'en ordonne autrement. L'ancienne coutume étant dans l'ordre de faire de deux sortes de pain, l'un plus blanc & plus pur pour les moines, & l'autre d'une autre sorte pour les convers, quand le prieur trouve à propos de faire observer cette coutume dans sa maison, les convers doivent s'y soumettre sans murmurer.

Par ces nouveaux statuts, il est défendu de recevoir à l'avenir qui que ce soit à l'état de rendus, soit clercs, soit laïques, ni des prébendaires ; mais il est ordonné que toutes les personnes de l'ordre seront moines, convers, donnés, & religieuses. Les donnés seront reçus à condition qu'ils vivront en commun sans avoir rien en propre, & la maison pourvoit suffisamment à tous leurs besoins. Ils doivent être obéissans & fideles à tout l'ordre. Ils ne doivent rien cacher au prieur, & l'avertir de tout ce qui est préjudiciable à lui & à ceux de la maison. Ils doivent être affectionnés à leur honneur & à leur avantage, soumis à la correction de l'ordre, exacts à rendre au prieur & au procureur raison de leur administration, toutes les fois qu'ils en sont requis. Ils doivent garder la continence, & si par malheur ils pechent contre ce devoir, ou qu'ils manquent aux autres conditions sous lesquelles ils sont reçus, l'ordre peut annuler leur donation & les renvoyer sans leur donner aucune récompense pour les services qu'ils auroient rendus pendant qu'ils auroient été dans la maison. Quant à leurs observances, ils sont obligés de dire pour matines dix *Pater* & autant d'*Ave*, trois pour chacune des autres heures canonicales, trente pour un religieux nouvellement décédé, & dix toutes les semaines pour les anniversaires. Ils ne sont point tenus aux jeûnes de l'ordre, & ils jeûnent seulement le vendredi par dévotion. Leur pitance & leur portion de vin sont moins copieuses que celles des convers. Il leur est permis de manger de la viande hors le couvent seulement, excepté pendant l'avent & les mercredis, & ils n'en doivent jamais donner à d'autres, ni permettre qu'aucune personne en mange dans la maison.

L'habillement des moines ou religieux consiste en une robe de drap blanc, ferrée d'une ceinture de cuir blanc ou de corde de chanvre, ou de l'un & l'autre mêlés ensemble, avec une petite cuculle à laquelle est attachée un capuce aussi de drap

blanc. Au chœur & en public, ils mettent une cuculle plus grande qui descend jusqu'à terre, à laquelle est aussi attachée un capuce : aux côtés de cette cuculle il y a des bandes assez larges. Ces cuculles sont proprement ce qu'on appelle dans les autres ordres des *scapulaires*, & lorsqu'ils sortent, ils portent des chapes noires avec un capuce de même couleur, attaché à une mozette ronde par devant & terminée en pointe par derriere. Ils portent continuellement le cilice & un lombar ou ceinture de corde sur la chaire nue. L'usage du linge leur est interdit. Ils n'ont pour chemises que des tuniques de serge, couchent sur des pailliasses, & n'ont que des linceuls de laine. Voici la formule de leurs vœux. *Moi N. promets stabilité, obéissance & conversion de mes mœurs devant Dieu & ses Saints, & les reliques de cet hermitage qui est bâti à l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie & de S. Jean-Baptiste, & en présence de Dom N. Prieur.* Quoique l'église ne soit pas bâtie à l'honneur de la sainte Vierge ni de S. Jean-Baptiste, ils ne laissent pas de prononcer leurs vœux sous cette formule à laquelle ils ne changent rien.

L'habillement des convers consiste en une robe longue aussi de drap blanc, avec un chaperon de même, c'est-à-dire, un espee de scapulaire, auquel est attaché un capuce, avec une ceinture de cuir, ou pareille à celle des religieux ; & quand ils sortent ils ont une chappe de couleur de chataigne ou grise ; ils laissent croître leur barbe ; l'usage du linge leur est aussi interdit, & ils portent un lombar. Voici la formule de leurs vœux. *Moi frere N. pour l'amour & la crainte de Notre Seigneur Jésus-Christ, & le salut de mon ame, je promets obéissance, la conversion de mes mœurs, & persévérance en cet hermitage tous les jours de ma vie, devant Dieu & ses Saints, & les reliques de cette maison, qui est bâtie à l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie & de S. Jean - Baptiste, & en présence de Dom N. Prieur. Que si j'étois assez hardi de m'en aller & de m'enfuir de ce lieu, les serviteurs de Dieu qui s'y trouveront, pourront, de leur plein droit & autorité me rechercher, & me contraindre par force & par violence de retourner à leur service.*

A l'égard des donnés, leur habit doit être de couleur grise ou de chataigne, & de telle longueur, qu'il couvre & passe les genoux. Ils doivent toujours porter un chaperon de la même

des Chartreux

de Port'au-P

53

couleur que leur habit; cependant les jours de fêtes, quand ils montent à la maison d'en haut pour assister à l'office divin, ils portent une robe longue sans ceinture, & un chaperon comme les convers. Quoiqu'ils ne fassent point de vœux, ils ne peuvent pas sortir de leurs maisons sans ordre du prieur ou du procureur; & s'ils vont dans une autre sans obéissance, ils n'y peuvent être reçus que pour être mis en prison. On les renvoie ensuite à leurs prieurs, ou bien on les avertit de leur détention; si on néglige de le faire, celui qui a manqué à cette obligation est réduit pour sa nourriture à la rigueur de l'ordre, jusqu'à ce qu'il ait renvoyé ces donnés, ou qu'il ait averti de leur détention. Être réduit pour sa nourriture à la rigueur de l'ordre, c'est n'avoir que du pain & du potage les lundis & les mercredis; les mardis & les samedis du pain, du vin & du potage; les jeudis & les fêtes de douze leçons & de chapitre, l'ordinaire du couvent.

Toutes les cellules des religieux sont dans le grand cloître, & à une distance égale les unes des autres. Il y a dans toutes, les commodités nécessaires à un homme qui renonce entièrement au commerce du monde; elles sont composées d'une chambre à cheminée, d'une chambre à coucher, d'un cabinet d'étude, d'un réfectoire, d'une galerie, de quelques garde-robes, d'un grenier & d'un jardin. Les uns travaillent à leurs jardins, les autres à des ouvrages de menuiserie, de tour, ou autres semblables. On leur donne toutes sortes d'outils, & des livres. Ils ne sortent que trois fois le jour de leurs cellules pour aller au chœur, à matines, à la grande messe & à vêpres; le reste du tems ils demeurent enfermés, & mangent chez eux, où on leur apporte leur nourriture, qu'on passe par une ouverture qui est en dehors, sans interrompre leur silence. Les jours de fêtes ils vont dire au chœur toutes les heures de l'office, & mangent ensemble au réfectoire commun. Non seulement l'entrée de leur clôture, mais celle de leur église, & même de la cour, est interdite aux femmes: autrefois même ils n'exceptoient aucunes personnes de ce sexe. En 1418 le chapitre général imposa une sévère pénitence à un prieur de Paris, pour avoir laissé entrer la reine dans sa maison. Présentement la coutume l'a emporté; car ces princesses peuvent entrer chez eux; mais cela arrive rarement. Les femmes entrent néan-

moins dans l'église de la chartreuse de Rome, parce qu'elle n'est pas dans l'intérieur de la maison, comme celles des autres chartreuses.

On peut regarder le bref que le Pape Urbain II écrivit à Seguin, abbé de la Chaise-Dieu, pour remettre les premiers disciples de S. Bruno en possession de la grande chartreuse, comme la première confirmation que cet ordre a reçue du saint siege; mais Guigues II, neuvième général, en obtint une plus authentique du pape Alexandre III, par une bulle du 17 septembre 1170; ce pontife mit aussi cet ordre sous la protection du saint siege. Honorius III, en 1218, écrivit à tous les évêques qui avoient de ces maisons dans leurs diocèses, pour empêcher que ces religieux ne fussent inquiétés dans leurs solitudes, & qu'on ne les obligeât d'en sortir pour rendre témoignage. Boniface IX, en 1391, les exempta de la juridiction des évêques, & les remit sous la protection du saint siege. Martin V, en 1420, les exempta de payer les dîmes des terres qui leur appartenoient; & Jules II, en 1508, ordonna que toutes les maisons de l'ordre, en quelque partie du monde qu'elles fussent situées, obéiroient au prieur de la grande chartreuse, & au chapitre général de l'ordre.

On compte cent soixante & douze chartreuses, dont cinq de filles. Elles sont divisées en seize Provinces, qui ont chacune deux visiteurs, élus tous les ans dans le chapitre général: de toutes ces chartreuses, il y en a environ soixante-quinze en France, dont trois sont renfermées dans les termes de la grande chartreuse, qui contiennent environ trois lieues de circuit. Nous ne ferons point ici la description de ce chef d'ordre, qu'on peut voir dans les annales de cet ordre, de Dom Innocent Masson, dans les vies des saints peres des déserts de M. de Villefort, & dans le dictionnaire géographique de M. Corneille, où il est suffisamment parlé de ses bâtimens, qui quoique très considérables, le seroient encore davantage, si ce monastere n'avoit pas été six fois consumé par les flammes. Le premier incendie arriva sous le généralat de Dom Haimont, dans le quatorzième siècle; le second sous celui de Dom Guillaume Raynaldi, dans le même siècle; le troisième sous celui de Dom François Marcome, dans le quinzième siècle; le quatrième sous celui de Dom Antoine de Charno ou de Berno, dans le même siècle; & le sixième

en 1676, sous le généralat de Dom Innocent Masson. Il y a d'autres chartreuses qui sont d'une grande magnificence ; telles que celles de Pavie, dans le Milanois ; de Gaillon, en Normandie ; de Nanci en Lorraine ; & celle de Naples, qui quoique petite, surpasse les autres en ornemens & en richesses. Il suffit de dire que les religieux de cette maison ont employé, sous un seul prieur, plus de cinq cens mille écus en peintures, dorures, sculptures & argenterie. On ne voit dans l'église & dans la maison que marbre & jaspe. Le cloître est entierement composé de marbre très-fin de Carares : on y voit une infinité de bases, pieds-d'estaux, frises, statues, demi bustes & autres ouvrages, soutenus par soixante colonnes de marbre blanc. Le cinetiere des religieux, qui est au milieu, est fermé de belles balustrades & frises de marbre. Le pavé du cloître est de diverses sortes de marbres mêlés, ainsi qu'une galerie qui conduit à une terrasse, où l'on jouit de la plus belle vue qu'il y ait en Europe ; & de là on entre dans le magnifique appartement du prieur, où le marbre, l'or & les peintures qui le couvrent entierement, font croire que c'est plutôt l'appartement d'un prince que d'un pauvre religieux. On n'y voit que statues, bustes, colonnes, frises, bas-reliefs, fontaines, escaliers, galeries couvertes & découvertes, remplies d'orangers, & autres fleurs odoriférantes : ce qui joint à la vie sainte & exemplaire de ces bons religieux, y attire la curiosité des étrangers & des curieux.

Cet ordre a donné à l'Eglise plusieurs Saints, dont les principaux sont S. Hugues, évêque de Lincoln, S. Anthelme, évêque de Bellay, S. Etienne, le bienheureux Ulric, & le bienheureux Didier, tous trois évêques de Die. Il a eu quatre cardinaux, Jean de Neufchâteau en 1383, Nicolas d'Albergoti en 1417, Dominique de Bonne-Espérance en 1424, & en 1605, Louis-Alfonse de Richelieu, archevêque de Lyon, & grand aumônier de France, sans parler de Jean Birel, qui, ayant été proposé par les cardinaux pour être pape, après la mort de Clément VI, refusa le chapeau de cardinal, aussi bien qu'Elzeart Grimoaldi, & Guillaume Rainaldi. Cet ordre a donné à l'église soixante-dix archevêques ou évêques. Il s'est trouvé aussi des prélats qui ont quitté leurs églises pour embrasser cet institut ; & il en est encore sorti plusieurs écrivains

célebres, dont l'un des plus distingués est Denis Rikel, nommé communément *Denis le Chartreux*, & le Docteur extatique. Dom Martin, onzième général de cet ordre, lui donna pour symbole, une croix posée sur un monde, avec cette devise, *Stat Crux dum volvitur orbis*.

Innocent Mass. *Annal. Ord. Carthuf.* Petr. Orland. *Chron. ejusd. Ordin.* Carol. Joseph Morstio, *Theat. Chronolog. Ord. Carthuf.*

CHAPITRE LIII.

Des Religieuses Chartreuses.

SI le pere Dom Innocent Masson, général de l'ordre des Chartreux, avoit donné la continuation des Annales de son ordre, il auroit fait connoître l'origine des religieuses Chartreuses, suivant la promesse qu'il en avoit faite dans le premier volume de ces Annales qu'il donna au public en 1687. Mais les Chartreux s'étant opposés à la continuation de cet Ouvrage, pour des raisons qui nous sont inconnues, Dom Innocent Masson abandonna tellement son dessein, que dans une nouvelle édition de ce premier volume donnée en 1703, il en changea le titre, & lui donna celui de *Discipline de l'Ordre des Chartreux*, à cause qu'il renferme les coutumes du bienheureux Guigues, & les statuts de cet ordre, qui ont été faits en différens tems. Ainsi je ne puis rien dire de certain touchant la véritable origine des Chartreuses, m'étant inutilement adressé aux religieux du même ordre, qui gardent un grand silence sur tout ce qui les regarde.

Il paroît cependant que le premier monastere de ces filles a été fondé du vivant du bienheureux Guigues, cinquième Général, puisque dans le catalogue des maisons de cet ordre, qui se trouve à la fin des statuts imprimés sous le général Dom François du Puy en 1510, on trouve le monastere des religieuses de Bertaud, fondé en 1116. Le Chartreux Pierre Orlandus, dans la chronique de son ordre, dit qu'en 1207, il y avoit dans la chartreuse Destoges, ou plutôt des Escouges, une sainte fille nommée *Marguerite*, qui y vivoit en odeur de sain-



*Religieuse Chartreuse en habit de
Cérémonie le jour de sa Consécration*

de Poilly f

Religieuse Chartreuse
en habit de Chœur

de Portly f
55

teté; & qu'en 1215, Agnès, prieure de ce monastere, s'étoit aussi rendue recommandable par la sainteté de sa vie, & les miracles qu'elle faisoit. Cependant par deux actes de la fondation de la chartreuse Destoges ou des Escouges, il paroît que cette fondation avoit été faite pour des religieux, & qu'à la priere de Jean de Vivieu, religieux de cette maison, le Dauphin Humbert II, avoit ordonné, en 1340, l'enregistrement de ces actes. Il peut se faire que comme à côté des monasteres des religieuses Chartreuses, il y avoit un petit couvent où demeuroient les religieux du même ordre, tant prêtres que convers & rendus, pour leur administrer les sacremens, & avoir soin de leurs affaires temporelles; la fondation dont nous venons de parler, fut faite pour un de ces petits convents, ou bien qu'il y a eu deux différentes Chartreuses, sous le nom Destoges ou des Escouges, qu'on nommoit en latin *Excubia*, l'une pour des hommes, l'autre pour des filles : mais qu'il y en ait eu deux, ou qu'il n'y en ait eu qu'une, il n'y en a plus actuellement de ce nom, & elle ne subsiste plus, ainsi que celles de Bertaud, de Prébayon, de Polette, de Souribes, de Ramiere ou Ramires, de Parvalon & de Sallobrand, qui avoient été aussi fondées pour des religieuses. Cette dernière étoit située en Provence, au diocèse de Fréjus, & avoit eu pour fondateur, en 1320, Elie de Villeneuve, grand maître de Rhodes. Sainte Roseline, sa sœur, s'y fit religieuse, & y fut inhumée. Son corps s'est conservé sans aucune corruption jusqu'à présent : il est au pouvoir des religieux de S. François de l'Observance, à qui ce monastere de religieuses chartreuses a été cédé dans le quinzieme siècle.

Il n'y a plus présentement que cinq monasteres de filles de cet ordre, qui sont Prémol, à deux lieues de Grenoble, fondé en 1234 par Beatrix de Montferrat, épouse du Dauphin André; Melan dans le Faucigny en Savoye, & du diocèse de Geneve, fondé en 1288; Salette, sur le bord du Rhône, dans la baronnie de la Tour, fondé par le Dauphin Humbert I, Anne son épouse, & Jean leur fils, en 1299. (Marie de Viennois, aussi leur fille, s'y fit religieuse, & en fut prieure). Gosné, au diocèse d'Arras, fondé par l'évêque Thierrî Herisson en 1308, & Bruges, fondé en 1344.

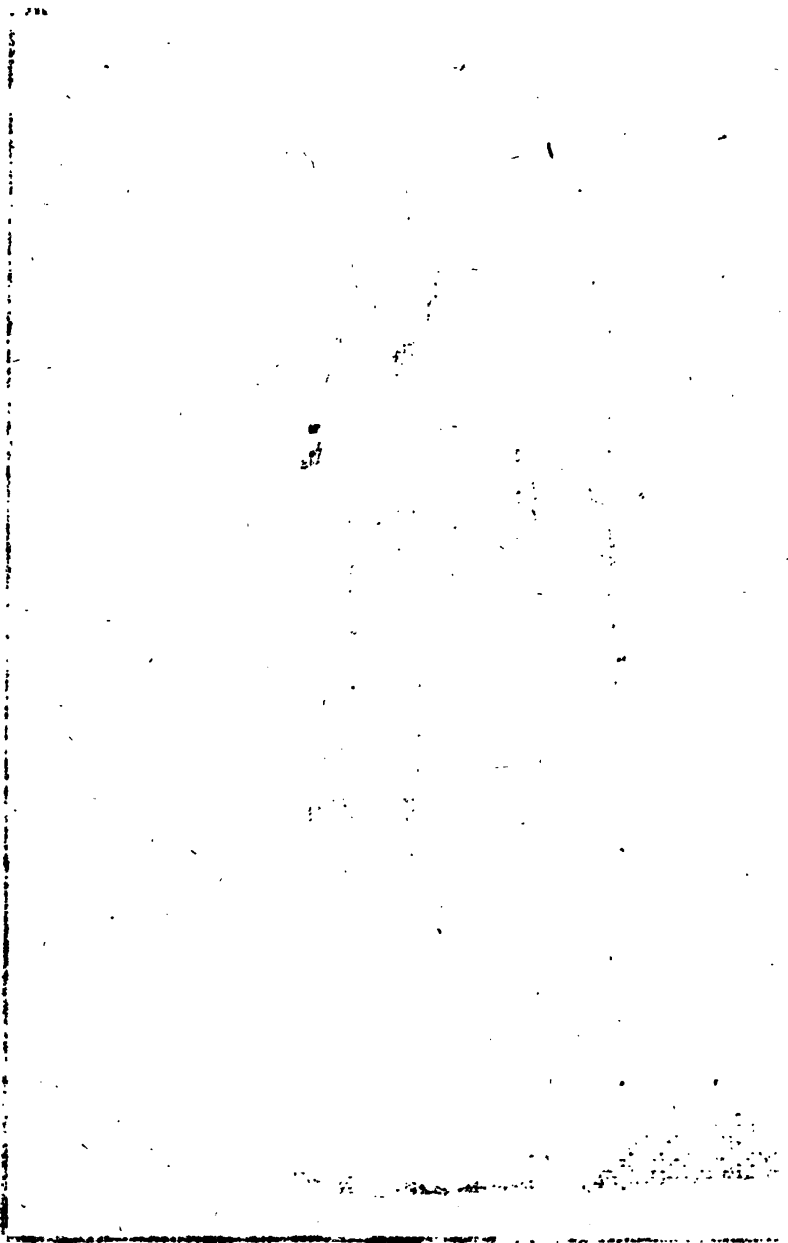
Quoique du tems du bienheureux Guigues, il y eut déjà des

religieuses de cet ordre, il n'en est point fait mention dans ses coutumes, & ce n'est que dans les anciens statuts rédigés par écrit par le général Dom Riffer en 1258, qu'il en est parlé pour la première fois, sans qu'il y soit question de leurs observances; ce que le pere Innocent Masson attribue à la conformité & ressemblance qu'elles avoient avec celles des religieux. Cependant, s'il en faut croire Camille Tutin dans son histoire de l'ordre des chartreux, les religieuses de cet ordre du monastere de Pré-Bayon ayant été fondées en 1230, le bienheureux Jean l'Espagnol leur donna des constitutions particulieres. Ce qui est certain, c'est que présentement toutes les religieuses chartreuses se conforment en toutes choses aux religieux du même ordre, tant pour l'office divin, les rits & les cérémonies de l'église, que pour les abstinences, les jeûnes, le silence, & les autres austerités, excepté qu'elles mangent toujours en commun, soir & matin, & jamais en particulier. Avant le concile de Trente, elles faisoient profession, à l'âge de douze ans, & alloient au spatiemment avec les chartreux leurs directeurs & les convers. Le nombre des religieuses étoit fixé dans chaque maison; elles ne prenoient point de dot, & ne recevoient de filles, qu'autant que les revenus de la maison suffisoient pour leur entretien; mais, à présent, elles reçoivent des dots, ne sortent plus de leur clôture pour aller au spatiemment, & ne font profession qu'à l'âge de seize ans.

Comme les chartreux ont toujours conservé les anciennes pratiques de l'église, les religieuses de cet ordre ont aussi conservé jusqu'à présent l'ancienne consécration des vierges qui se fait en la maniere prescrite dans les anciens pontificaux; elles ne la reçoivent qu'à l'âge de vingt-cinq ans, & conservent le voile blanc jusqu'à ce tems-là. Cette consécration est faite par l'évêque qui leur donne l'étole, le manipule & le voile noir: le manipule s'attache au bras droit, & l'évêque, en leur donnant cette étole & ce manipule, prononce les mêmes paroles qu'il dit à l'ordination des diacres & des sous-diacres. Elles portent ces ornements le jour de leur consécration, & à leur année de jubilé, c'est-à-dire, quand elles ont cinquante ans de religion, sont enterrés avec eux. Les prieures & les religieuses promettent obéissance au chapitre général de l'ordre, & sont obligés d'y envoyer tous les ans une lettre de leur promesse d'o-

Religieuse Chartreuse
en habit ordinaire dans la Maison

de Poilly f
55



obéissance : outre cela les prieures sont tenues d'obéir aux peres vicaires, c'est-à-dire, aux directeurs de leurs maisons; mais les religieuses & les converses promettent seulement obéissance à la prieure, quoique les unes & les autres fassent leur profession en la présence du vicaire, en le nommant avec la prieure, & qu'elles soient obligées de lui obéir en tout ce qui est licite & raisonnable. Les monasteres des religieuses, ont ainsi que ceux des religieux, leurs termes, au-delà desquels les derniers statuts défendent aux vicaires, & aux prieures de ces monasteres de filles, d'envoyer les religieux qui demeurent chez eux, sans la permission du chapitre général, sous peine à ces religieux d'être déclarés fugitifs, & à ceux qui les auroient envoyés, d'être punis sévèrement. Il y a ordinairement quatre ou cinq religieux tant prêtres que convers qui demeurent avec le vicaire des religieuses. S'il n'y a pas un plus grand nombre de monasteres de ces religieuses, on doit l'attribuer à la défense faite par les nouveaux statuts colligés par le général Dom Guillaume Rainaldi en 1368, d'en recevoir à l'avenir, ou d'en incorporer à l'ordre; ceux qui subsistoient pour lors, étant apparemment assez à charge aux religieux. Cette défense fut encore insérée dans la nouvelle collection des statuts, faite par le général Dom Bernard Garasse, publiée en 1581. Ces statuts sont présentement en usage dans l'ordre, & ont été confirmés par le pape Innocent XI qui y fit quelques corrections.

L'habillement de ces religieuses est une robe de drap blanc liée d'une ceinture pareille à celle des religieux, aussi bien que la cuculle ou scapulaire, ayant des bandes à côté. Ce qu'elles ont de particulier, c'est qu'elles portent un manteau blanc. Leurs voiles & leurs guimpes sont semblables à ceux des autres religieuses. Elles ne parlent jamais aux personnes séculières, si proches parentes qu'elles puissent être, que le voile baissé & accompagnées de la prieure ou sous prieure, ou bien d'une ou deux autres religieuses. Quoiqu'elles doivent se conformer en toutes choses aux observances des religieux, on a néanmoins égard à la foiblesse de leur sexe en modérant principalement l'austérité des silences & la demeure des cellules.

D. Innocent Masson, *Annal. Ord. Carthus. Petr. Sutor. de Vitâ Carthus.* Camil Tutin, *Prospéctus, historiæ ordinis Carthus. Petr. Orland, Chronic. ord. Carthus. & les constitutions des religieuses de cet ordre.*

CHAPITRE LIV.

*Des religieux de l'ordre de Grandmont, avec la vie de
S. Etienne de Muret, leur fondateur.*

C E n'est pas seulement dans le dernier siècle, qu'on a disputé pour savoir de quel institut étoit l'ordre de Grandmont, & s'il devoit être censé membre de celui de S. Augustin ou de S. Benoît; car du tems même de S. Etienne de Muret, fondateur de cet ordre, on étoit dans la même incertitude, c'est pourquoi on s'adressa à lui pour en être éclairci, en lui demandant s'il étoit moine, chanoine ou hermite; la curiosité de ceux qui lui firent cette demande n'en fut pas plus satisfaite; car il leur répondit que non, & comme on le pressoit de dire ce qu'il étoit, puisque tous les religieux se rapportoient à ces trois espèces; il répondit que ni lui ni ses religieux ne portoient point l'habit de moines ni de chanoines, & qu'ils ne s'attribuoient pas de si saints noms: que les chanoines, par leur institution ont le pouvoir de lier & de délier à l'exemple des apôtres: que les vrais moines n'ont soin que d'eux mêmes & ne s'occupent que de Dieu, & que les hermites doivent demeurer dans leur cellules & ne vaquer qu'à l'oraison & au silence. Nonobstant cette réponse de S. Etienne, les hermites de l'ordre de S. Augustin, ont unis l'ordre de Grandmont au nombre des congrégations qui ont suivi la règle de S. Augustin. Quelques uns d'entre eux, comme Crusenius, ont prétendu qu'il avoit seulement commencé sous cette règle en 1076, qu'il avoit été approuvé par le pape Alexandre II, & qu'ensuite, il avoit quitté la règle de S. Augustin, pour prendre celle de S. Benoît; mais comment cet ordre qui n'a commencé qu'en 1076, auroit-il pu être approuvé par le pape Alexandre II, mort en 1073? Ainsi le témoignage de Crusenius n'est pas recevable, non plus que celui de son confrere Elsius, qui en disant absolument que S. Etienne prescrivit à ses disciples la règle de S. Augustin, qu'il avoit alors trente ans, & qu'il étoit abbé de Muret, se trompe considérablement, principalement dans le dernier article, puisque cet ordre n'a eu pour supérieurs, que des prieurs jusqu'au tems du pape Jean XXII, qui le premier donna la qualité d'abbé au prieur de Grandmont.

Le cardinal Jacques de Vitri semble aggréger cet ordre à celui de Citeaux, plutôt qu'à celui des hermites de S. Augustin, lorsqu'il dit qu'il observoit la regle & les coutumes de cet ordre ; ce qui a fait que Chrysostome Henriquez a mis S. Etienne au nombre des saints. Mais S. Etienne ayant institué son ordre vingt-deux ans avant que celui de Citeaux commençât, on ne doit avoir aucun égard, ni au témoignage du cardinal de Vitri, ni à celui d'Henriquez.

Enfin plusieurs écrivains de l'ordre de S. Benoit n'ont point fait difficulté de dire que S. Etienne avoit prescrit la regle de S. Benoît à ses religieux : entr'autres Yepez qui dit qu'il leur donna cette regle avec des constitutions particulieres. Le pere Mabillon a été du même sentiment, & dit que le pape Gregoire VII lui permit d'établir un ordre monastique, suivant la regle de S. Benoit, qu'il avoit déjà long-tems pratiquée avec des moines de Calabre, lorsqu'il alla en Italie. C'est ainsi qu'il en parle dans sa préface du second siecle des saints de son ordre ; & dans ses annales du même ordre, il dit que celui de Grandmont n'étoit pas tout à fait assujetti à la regle de S. Benoit, non plus que celui des chartreux. *Alius ordo Carthusiensium atque Grandimotensium, quorum institutores Bruno & Stephanus benedictinæ regulæ non omnino addidit fuere.* Cependant la regle qui est actuellement en pratique dans l'ordre de Grandmont, & qui fut écrite après la mort de S. Etienne son fondateur, sur ce qu'on lui avoit entendu dire ou vu faire, est si différente de celle de S. Benoit, qu'il n'y a aucune apparence de vérité dans le sentiment de ces auteurs.

On ne doit pas être surpris si les Augustins & les Bénédictins ont aggrégé à leurs ordres celui de Grandmont, puisqu'il s'est trouvé des écrivains de cet ordre, dont les uns ont cru qu'il appartenoit aux Bénédictins, & les autres aux Augustins. Entr'autres le pere Jean l'Evêque, religieux Grandmontain, avoit fait une apologie pour prouver que son ordre étoit sous la regle de S. Augustin ; & les raisons qu'il en donnoit, étoient que S. Etienne, en fondant son ordre, en avoit eu pour modèle un qu'il avoit vu en Calabre, & qui étoit, selon cet auteur, de l'ordre de S. Augustin ; que ce Saint avoit été pendant un tems disciple de Gaucher, qui étoit aussi, à ce qu'il prétend, chanoine régulier ; que les Grandmontains sont ap-

pellés *Clercs* & non pas *Moines*: que depuis le pape Jean **XXII**, ils se sont qualifiés *chanoines réguliers, conventuels, collégiales, & stables*: que dans l'assemblée des grands jours, tenue à Tours, on donna un de leurs monasteres, où le relâchement s'étoit introduit, à des religieux réformés de l'ordre de S. Augustin: & enfin que depuis 1245, jusqu'à présent, les Grandmontains se servent au chœur de surplis & de bonnets carrés, & même que pendant un tems ils ont porté des aumusses. Mais après avoir examiné toutes choses avec plus de réflexion, il se rétracte dans ses Annales, en disant que l'ordre de Grandmont doit être regardé comme un ordre particulier, qui, ayant été autrefois Eremitique, est devenu cœnobitique, & est maintenant mixte, ayant une regle particuliere.

Quoiqu'il en soit, l'ordre de Grandmont eut pour fondateur S. Etienne, que plusieurs nomment de Muret à cause du lieu de sa retraite. Il vint au monde en 1046, dans le château de Thiers, ville de la Limagne en Auvergne, appartenante à sa famille en titre de vicomté. Son pere se nommoit aussi Etienne & sa mere Candide, tous deux aussi illustres par leur noblesse, que recommandables par leur insigne piété. Après avoir été long-tems sans avoir d'enfans, ils firent des prieres, des jeûnes & des aumônes pour en obtenir de Dieu, promirent de lui consacrer le premier qu'il leur donneroit. Leur vœu fut exaucé: Candide, quelque tems après, accoucha d'un fils auquel on donna le nom de son pere. Ses parens le considérant comme le fruit de leurs prieres, prirent un soin tout particulier de l'élever dans la piété. Ce qui leur réussit d'autant plus facilement qu'il s'y portoit de lui-même; il commença, dès ses plus foibles années, à s'adonner à la priere & à la retraite, Son pere ayant eu dévotion d'aller visiter quelques reliques des Saints en Italie, y mena avec lui son fils qui n'avoit que douze ans; mais comme il revenoit en France, le jeune Etienne étant tombé malade à Benevent, il fut obligé de l'y laisser sous la conduite de l'archevêque de cette ville, appelé *Milon*, qui étoit originaire d'Auvergne. Ce prélat en eut beaucoup de soin, le fit instruire dans les sciences, lui ayant donné pour cet effet d'excellens maîtres, sans parler du soin qu'il vouloit bien prendre lui-même de lui donner quelquefois des leçons. Etienne fit de si grands progrès dans la vertu, dans l'intelligence des saintes

saintes écritures & dans tout ce qui regarde la vie spirituelle, que ce saint prélat, qui s'appliquoit à le former, particulièrement pour le ministère de l'église, le jugeant digne de recevoir les ordres sacrés, lui donna le soudiaconat & enfin le diaconat, le faisant en même-tems, selon quelques-uns, son official & archidiaacre.

Après la mort du bienheureux Milon, Etienne, âgé de vingt-quatre ans, alla à Rome, où il s'arrêta chez un Cardinal pendant quatre ans, s'instruisant fort soigneusement de la conduite de divers religieux & du gouvernement de toute l'Eglise. Mais le desir qu'il avoit eu à Benevent de se retirer tout à fait du monde, lui fit prendre la résolution d'imiter certains moines de Calabre qui vivoient dans une très-grande observance, dont il avoit ouï souvent parler avec grande estime à l'archevêque Milon, & qu'il avoit fréquentés lui-même. Il s'adressa pour cet effet au pape Grégoire VII, qui le connoissoit dans le tems qu'il étoit archidiaacre de l'Eglise romaine, & lui demanda la permission de vivre quelque part dans la pénitence, conformément aux coutumes de cette communauté de moines de Calabre. Le pape différa quelque tems de lui accorder ce qu'il desiroit, se défiant de la délicatesse de son tempéramment : mais enfin pressé par ses continuelles instances, il lui permit de se joindre avec quelques autres saints personnages qui auroient le même dessein, en défendant à toutes personnes, laïques ou ecclésiastiques, de le troubler lui & ses compagnons, dans le lieu qu'il choisiroit pour faire pénitence, comme étant sous la protection du saint siege : ce que sa sainteté lui accorda par une bulle qui fut donnée à Rome en présence de l'impératrice Agnès & de six cardinaux, le premier mai de l'année 1073, & la première de son pontificat.

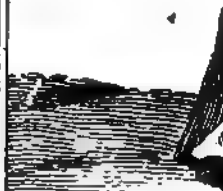
Etienne, satisfait de ce que le pape lui avoit accordé sa demande, revint en France & demeura quelque tems à Thiers avec ses parens, qui n'oublierent rien pour le retenir dans le monde. Mais dans le tems qu'ils se flatoient le plus de réussir dans cette entreprise, Etienne disparut, & se laissant conduire par l'esprit de Dieu, il alla d'abord à Aureil ou Soyat, à quelques lieues de Limoges, où il demeura quelque tems sous la conduite de S. Gaucher qui y avoit bâti un monastere occupé présentement par des chanoines réguliers, & qu'on appelle S.

AN. CINQUIEME PARTIE. CHAP. LIV.

Jean d'Aurillac. Mais S. Gaucher ayant fait bâtir aux environs un autre monastere pour des femmes qui avoient été touchées par ses instructions, & auxquelles, il prescrivit une règle & une discipline pour mener une vie spirituelle & retirée du monde. Etienne, appréhendant que le voisinage de ce monastere ne lui fut nuisible, quitta S. Gaucher & se retira à Muret en 1076. C'étoit une montagne assez près de Limoges, où, dans le milieu de quelques rochers couverts de grands bois, il se fit une petite loge avec des branches d'arbre entrelassées les unes dans les autres. Ce fut là que notre Saint, âgé d'environ trente ans, commença une nouvelle vie par un sacrifice de soi-même, en se vouant à Jesus-christ d'une maniere toute particuliere, & en lui consacrant la pureté de son corps & de son ame, qu'il avoit gardée inviolablement jusqu'alors; ce qu'il fit en prenant un anneau qui étoit la seule chose qu'il s'étoit réservée de tout le bien de son pere, en prononçant ces mots : *Moi Etienne, je renonce au diable & à toutes ses pompes, & je m'offre & me donne à Dieu le pere, le Fils & le S. Esprit, seul Dieu vrai & vivant en trois personnes.* Puis mettant cet écrit sur sa tête, il ajouta : *O Dieu tout puissant, qui vivez éternellement & regnez seul en trois personnes, je promets de vous servir en cet ermitage en la foi catholique : en signe de quoi je pose cette écriture sur ma tête, & mets cet anneau à mon doigt, afin qu'à l'heure de ma mort, cette promesse me serve de défense contre mes ennemis.* Ensuite de cela il s'adressa à la sainte Vierge par ces paroles : *Sainte Marie mere de Dieu, je recommande à votre fils & à vous-même, mon ame, mon corps & mes sens.*

Ce vœu fait, il résolut de ne plus retourner au monde pour quelque nécessité que ce fût; & s'enfermant dans sa cellule, il y supportoit également les chaleurs de l'été & les rigueurs de l'hiver, n'étant pas plus vêtu en une saison qu'en une autre, & se servant en tout tems d'une cotte de maille pour chemise; sa première nourriture fut d'herbes & de racines telles qu'il les trouvoit dans son désert; mais quelques bergers l'ayant découvert au bout d'un tems, s'accoutumerent à lui apporter du pain; depuis ce tems-là la nourriture ordinaire fut de pain & d'eau, & quelquefois un bonillon de farine très-insipide. Son lit ressembloit plutôt au sépulchre d'un mort qu'au lit d'un homme vivant; il étoit fait de deux ais enfoncés dans la

T. VII. p. 411.



Habillemeut de S.^t Etienne
de Graucimeut

reste, sans matelas, paille ni couverture. Outre le grand office de l'église, il récitait chaque jour celui de la Vierge, celui des Morts & celui de la Trinité, à neuf leçons; & si pour entretenir ceux qui le venoient voir, il avoit manqué à quelques-uns de ces offices, il le disoit ensuite avant que de manger: ce qui étoit cause qu'il passoit quelquefois les journées entières sans manger, n'y ayant rien qui le pût détourner d'entretenir ceux qui venoient à lui pour entendre la parole de Dieu. Sa ferveur étoit si grande, qu'il prioit toujours à genoux, & la tête nue; & il se prosternoit si souvent le visage contre terre, qu'il en étoit devenu tout livide, & que les calus paroissent à ses genoux, à ses coudes, & même à son front & à son nez.

Il demeura seul dans cette solitude pendant la première année, après laquelle il eut deux disciples; mais ils ne furent de long-tems suivis de personne, à cause de ses austérités, qui épouvantoient tout le monde. Cependant l'odeur de ses vertus y attira enfin un grand nombre de personnes qui se souvenant sa conduite, persuadés qu'il les mettoit dans le chemin assuré du salut, le Saint les reçut avec toute la tendresse & toute la charité d'un véritable père; à condition qu'ils ne lui donneroient jamais le nom de *maître* ni d'*abbé*, mais seulement l'humble titre de *correcteur*. Il adouciroit toujours en leur faveur ses austérités, afin de ne les point obliger à passer par un chemin qu'il ne frayoit que pour lui. Il prenoit garde surtout de ne leur point imposer un joug trop pesant qu'ils ne passent point porter. Il étoit avec eux comme le dernier de tous, exerçant les offices les plus vils, & lorsqu'ils étoient assis pour manger, il se mettoit à terre, au lieu de s'asseoir avec eux, & leur faisoit une lecture spirituelle pendant le repas.

Quoique ce St. fondateur voulût être caché aux hommes, sa réputation le fit connoître fort loin; elle lui attira la visite de deux des premiers cardinaux de la cour de Rome, envoyés en France en qualité de légats, dont l'un étoit Grégoire de Paperefcis, qui depuis fut pape sous le nom d'*Innocent II*, & l'autre Pierre de Léon, qui après l'élection de ce pontife, fut légitimement & si solennellement dans l'église, & se mit sur la chaise de St. Pierre en l'an 1130, & prit le nom d'*Achilles* l'an 1131.

fut ces deux cardinaux qui lui demanderent s'il étoit moine, chanoine ou ermite, le pressant de leur dire ce qu'il étoit : son humilité qui l'empêchoit de s'attribuer aucune de ces qualités, cédant pour lors à l'obéissance qu'il devoit à ces princes ecclésiastiques, il leur fit la réponse suivante. « Un mouvement » de la grace nous a fait chercher dans ces déserts un asyle » contre les pièges & les périls de ce monde, & la profession » de la pauvreté & de l'abaissement que nous avons embrassée » nous a été imposée par le souverain pontife romain, en » pénitence de nos péchés, selon la prière que nous lui en » avons faite. Notre foiblesse ne nous permet pas d'atteindre » à la perfection de ces saints ermites qui passaient autrefois » les semaines entières dans la contemplation, sans manger ; » mais entraînant de suivre l'exemple de nos freres, qui servent » Dieu si purement dans la Calabre, nous attendons la miséri- » corde de Jésus-Christ au jour de son dernier jugement. Vous » voyez aussi que nous n'avons ni l'habit des chanoines ni celui » des moines. Nous n'avons pas la témérité de nous attribuer » la puissance des chanoines, qui par leur institut ont le pou- » voir de lier & de délier à l'exemple des Apôtres ; ni la sain- » teré des moines, dont la profession fait voir l'excellence de » leur état. »

Huit jours après le départ des cardinaux, S. Etienne connut par inspiration divine, que sa fin étoit proche : c'est pourquoi il s'appliqua tout entier à la prière & à l'instruction de ses disciples, qui lui demandant quelque tems avant qu'il mourut, de quelle maniere ils pourroient subsister après la mort, vu qu'ils n'avoient aucuns biens temporels ; il leur répondit : je ne vous laisse que Dieu à qui tout appartient, & pour lequel vous avez renoncé à tout & à vous-même. Si vous aimez la pauvreté & vous attachez à lui constamment, il vous donnera par sa providence tout ce qui vous sera nécessaire. Cinq jours après il se trouva mal ; on le porta à la Chapelle, où après avoir entendu la Messe, il reçut l'Extrême-onction & le S. Viatique, & mourut un Vendredi huitieme de Février 1124, âgé de près de quatre-vingt ans.

Son corps fut enterré secrètement dans l'église de Muret, de peur que les peuples n'accourussent à son tombeau, & ne troublassent le repos des religieux ; mais les miracles que Dieu

fit pour manifester la sainteté de son serviteur, annoncerent la mort de tous côtés. On lui donna pour successeur Pierre de Limoges, qui étoit prêtre avant que d'entrer dans l'Ordre; mais à peine quatre mois furent-ils écoulés, que les religieux d'Ambazac (qui, selon quelques auteurs, étoient des chanoines réguliers de l'Ordre de S. Augustin, contre le sentiment de M. l'Abbé Châtelain, qui dans le premier tome de son *Martyrologe*, prétend que c'étoient des Bénédictins qui dépendoient de l'abbaye de S. Augustin de Limoges, & qui desservoient la prévôté d'Ambazac) inquiéterent ceux de Muret sur la possession de ce lieu, quoiqu'il y eût près de cinquante ans qu'ils y fussent établis; prétendant, sans fondement, que Muret leur appartenoit; ils les menaçoient de les en chasser s'ils n'en sortoient de bon gré. Les disciples de S. Etienne, pour mettre en pratique les vertus que leur maître leur avoit enseignées, résolurent d'abandonner cette montagne, & cherchèrent effectivement un autre lieu où ils pussent servir Dieu en paix & sans trouble. Ils en visitèrent beaucoup; mais n'en trouvant pas de propre, ils jugerent qu'ils le devoient demander à Dieu qui avoit désigné à Abraham celui où il vouloit qu'il le servît. Le Prieur fut chargé d'offrir pour cela le saint sacrifice de la Messe, & les prières des religieux furent si ferventes & si agréables à Dieu, qu'immédiatement après qu'on eut entonné trois fois l'*Agnus Dei*, une voix se fit entendre, qui dit aussi par trois fois, à *Grandmont*. Plusieurs ayant entendu distinctement cette voix, l'Assemblée se persuada aisément que c'étoit-là le lieu que le Ciel leur indiquoit. Les Religieux y coururent sans perdre de tems: ils bâtirent à peu de frais une chapelle & de petites cellules, après quoi ils retournerent à Muret, où ils avoient laissé quelques-uns des leurs pour garder le corps de leur bienheureux Pere. Ils s'en chargerent. Ils revinrent dans le désert de Grandmont, & l'enterrerent sous le marchepied de l'autel de leur nouvelle chapelle. Cette translation du corps de S. Etienne, & la transmigration de cette sainte famille se firent le 25 Juin de la même année 1124.

Après la mort de Pierre de Limoges, arrivée en 1239, on élut à sa place Pierre de S. Christophe, qui ne gouverna ce monastere que jusqu'en 1241 qu'il mourut: on lui donna

pour successeur Etienne de Lysiac, qui réduisit par écrit la règle de l'Ordre, sur ce qu'on avoit entendu dire ou vu faire au saint fondateur. Jusques-là on n'avoit presque connu que par conjecture les austérités extraordinaires de la pénitence & de la pauvreté de ces saints solitaires & de leur chef, mais lorsqu'on vit cette règle écrite, on cessa de s'étonner pour quoi le nombre de ces Religieux pénitens étoit si petit. Sous le gouvernement d'Etienne de Lysiac, Dieu répandit tant de bénédictions sur cet Ordre, qu'en moins de trente ans on fonda plus de soixante maisons en divers lieux, principalement dans l'Aquitaine, qui comprenoit le Limosin; dans l'Anjou & dans la Normandie, qui appartenoient alors à l'Angleterre, dont les rois firent de grands biens à cet Ordre, qui prit le surnom de *Grandmont*, à cause qu'on soumettoit à ce monastère, qui avoit titre de Prieuré, tous ceux qu'on bâissoit, auxquels on donnoit le nom de *Celles*; on donnoit celui de *Bons-Hommes* aux religieux de cet Ordre, comme il paroît par les Actes de donations de ce tems-là, dans lesquels les Bienfaiteurs déclarent qu'ils donnent à Dieu, à la sainte Vierge, au prieur & aux frères ou *Bons-Hommes* de *Grandmont*.

Le premier monastère de cet Ordre bâti en France fut celui de Vincennes près de Paris, fondé par le roi Louis VII. en 1164: il a toujours été une des principales maisons de l'Ordre tant qu'il en a été en possession. Jean XXII l'érigea en prieuré. Le correcteur étoit le premier visiteur de l'abbaye de *Grandmont*, chef d'Ordre, & confirmoit aussi l'élection de l'abbé, avec les prieurs de *Boisrayer*, du *Pui-Chevrier* & *Deffends*; & lorsque le roi Louis XI eut institué l'Ordre de *S. Michel*, il voulut que le prieur de ce monastère de Vincennes fût chancelier né de cet Ordre militaire; ce qui fit qu'il fut bien-tôt en commande. Le cardinal de Lorraine fut le premier commandataire; Gabriel le Veneur, aussi cardinal, lui succéda, & après lui Michel de Chiverni, chancelier de France, qui fut aussi le premier chancelier de l'Ordre du *S.-Esprit*, & en même-tems chancelier de celui de *S.-Michel*. Enfin, en 1584, le roi Henri III donna ce couvent à des religieux de l'ordre de *S. Jérôme*, qui le cédèrent l'année suivante aux *Minimes* qui en sont encore en possession. Le roi, pour dédommager les religieux de *Grandmont*, leur donna en échange le

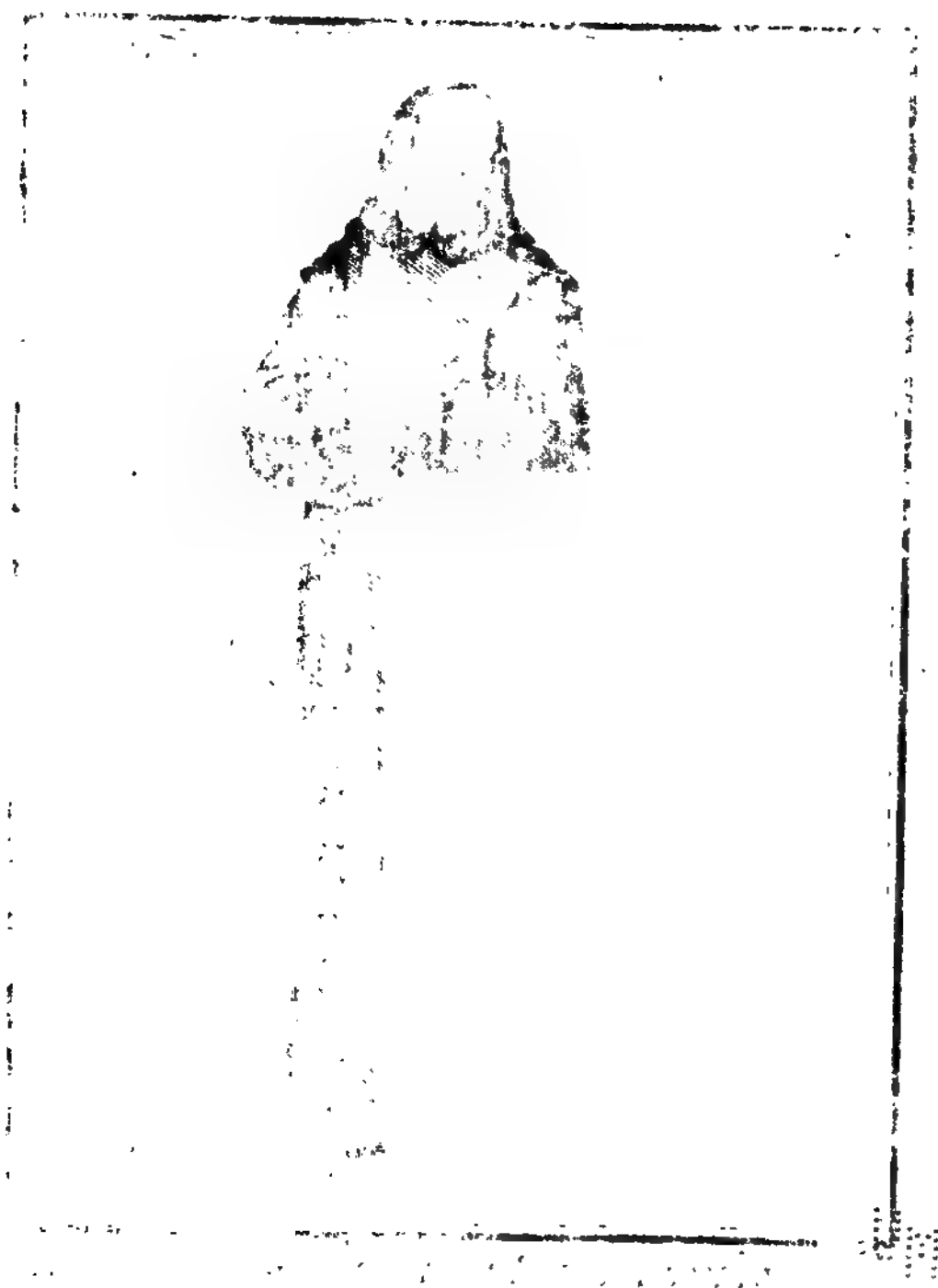
collège de Mignon à Paris, qui porte présentement le nom de collège de Grandmont.

Dans les commencemens de cet Ordre le nombre des freres convers étoit plus grand que celui des prêtres & des clercs, ce qui causa souvent de la division entre eux : les convers pousferent même si avant leur insolence qu'ils retinrent en prison Guillaume de Treynac, sixieme prieur de Grandmont, & voulurent le déposer. Ce différend dura près de trois ans, & ne fut terminé que par le pape Innocent III. Son prédécesseur Lucius III avoit déjà commis cette affaire aux soins de l'évêque de Chartres & de l'abbé de S. Victor à Paris, qui rétablirent Guillaume de Treynac. Ce prieur mourut en 1188, & eut pour successeur Gérard Ichier, qui poursuivit la canonisation de S. Etienne, fondateur de cet Ordre. Urbain III en avoit déjà instruit le procès à la sollicitation du roi d'Angleterre & de quelques seigneurs françois ; mais ce fut Clément III qui publia la bulle de sa canonisation en 1189, & la cérémonie s'en fit à Grandmont la même année par le cardinal de Saint-Marc, légat du pape, accompagné de vingt-huit prélats du royaume. Le même pape confirma, en 1188, la règle de cet Ordre qui avoit déjà été approuvé par ses prédécesseurs, Adrien IV en 1156, Alexandre III en 1174, Lucius III en 1182 & Urbain III en 1186. Célestin III y fit quelque changement en 1191, aussi bien que ses successeurs Innocent III en 1202, Honorius III en 1218 & Grégoire IX en 1234. Mais Innocent IV, en 1245, y fit plus de changemens que les autres, car il en retrancha plusieurs chapitres. Clément V y fit encore quelques additions & des changemens vers l'an 1309, aussi bien que Jean XXII.

Nous avons dit que, sous Guillaume de Treynac, les freres convers avoient commencé à mettre la division dans l'Ordre, s'étant soulevés contre les clercs, & que même ils mirent ce prieur en prison, à cause qu'il prenoit leur parti. Casurem, élu en 1216, souffrit de leur part une autre persécution, parce qu'il prenoit encore le parti des clercs ; mais il réduisit si bien les convers qui exerçoient l'office de correcteur, ainsi que les clercs, qu'il leur donna l'exclusion pour toutes les supériorités des maisons de l'Ordre. Ce prieur, après avoir gouverné l'Ordre pendant douze ans, renonça à son office, & Hélie

Agnaudi lui succéda en 1228. Sous son gouvernement le pape Grégoire IX ordonna que deux religieux de l'Ordre des Chartreux & autant de celui de Cîteaux se trouveroient, pendant trois ans consécutifs aux chapitres généraux qui se tiendroient à Grandmont, & qu'ils feroient dans cet Ordre telle réforme qu'ils jugeroient à propos sans qu'on pût appeler de leurs ordonnances. Les religieux ayant dénoncé leur prieur au Saint-Siège comme coupable de plusieurs crimes qu'on lui imputoit, le pape nomma l'évêque de Poitiers, les abbé de Savigni & un autre de l'Ordre de Cîteaux, & les prieurs de Ligerz & de Glandiere de l'Ordre des Chartreux, pour commissaires apostoliques. Ceux-ci ayant examiné cette affaire, prononcèrent contre lui une Sentence de déposition sous peine d'excommunication, s'il s'ingéroit dans le gouvernement de l'Ordre; mais le jour qu'on devoit lui signifier la sentence, il fit enfermer l'évêque & les autres commissaires, & alla à Rome trouver le pape qui l'envoya à l'Abbé de S. Laurent *extra muros*, se faire absoudre de l'excommunication qu'il avoit encourue pour être venu à Rome sans sa permission; & comme il poursuivoit son rétablissement, il mourut dans la même ville en 1245.

Après sa déposition Jean de Laigle fut élu à sa place dans un chapitre général qui se tint à Vincennes, dans lequel on publia les statuts & les réglemens qui avoient été faits par les commissaires apostoliques, pour la réforme de l'Ordre. Ce prieur renonça à son office pour mener une vie privée, n'ayant gouverné l'ordre que pendant trois ans & demi. Iriers de Merle, quinzième prieur, se démit aussi de cette supériorité en 1250. Ce fut de son tems que les religieux françois voulurent avoir un général & transférer le chef d'Ordre au monastere de Vincennes. Le roi de France les protégea d'abord; mais il les obligea ensuite d'obéir au prieur de Grandmont, après qu'Iriers de Merle lui eut fait connoître le tort que recevroit l'Ordre s'il étoit divisé, & soumis à deux généraux. Pierre de Causac, pour mener une vie plus tranquille, se démit pareillement de la supériorité de cet Ordre à laquelle il avoit été élu en 1282. Son gouvernement ne fut pas paisible; car deux ans après son élection, les visiteurs de l'Ordre le déposèrent, & firent élire à sa place Bernard Riffé, Pierre
do



Religieux de l'Ordre de Grandmont
en habit ordinaire dans la Maison

de Poully, f.

de Caussac en appella au pape, qui nomma pour juges de cette affaire, & réformateurs de l'Ordre, Bernard de Montaigu, abbé de Moissiac; Géraud, provincial des Dominicains, & Radulphe, doyen de l'église de Poitiers. Ces commissaires, après avoir écouté & pésé les raisons pour & contre, prononcèrent en faveur de Pierre de Caussac, qui fut rétabli dans son office, dont il se démit en 1290. Gui de Foucheres fit la même chose après avoir gouverné l'Ordre pendant quinze ans. Ce fut de son tems que le pape Clément V alla, en 1306, à Grandmont, avec sept cardinaux & toute la cour Romaine. Il y demeura cinq jours, & fit venir devant lui le prieur & les religieux auxquels il dit qu'il y avoit environ vingt ans qu'il avoit appris les divisions qui étoient dans l'Ordre; qu'il étoit venu exprès pour cela de Lyon à Grandmont, & qu'après avoir examiné leur règle, & les privilèges des visiteurs de ce chef d'Ordre, le pouvoir qu'ils avoient après la mort ou la démission du prieur, de nommer douze électeurs, tant clercs que convers, & d'élire tous les ans, avec le prieur, neuf diffinites clercs, selon le privilège qu'ils avoient obtenu d'Innocent IV, il révoquoit tout cela, à cause que les visiteurs du tems du Prieur Pierre de Caussac (qu'il avoit connu dès l'enfance, lorsqu'il étoit correcteur de la maison de Defends dans laquelle il avoit été élevé) l'avoient déposé injustement en lui imputant des crimes dont il étoit innocent.

Guillaume de Pré-Morelle, après la démission de Gui de Foucheres, fut élu son successeur dans le chapitre général. Le même Clément V accorda, à la priere de ce prieur, des dispenses à l'Ordre, touchant l'abstinence de la viande, & cita le même prieur pour se trouver au concile général de Vienne; mais étant mort en 1312, Jordan de Rapistang lui succéda, & fut le dernier prieur de Grandmont. Son gouvernement ne fut pas tranquille: en 1314, il y eut encore de grandes divisions dans l'Ordre. La plupart des religieux ne voulant plus reconnoître ce prieur, qu'ils accusoient d'avoir dissipé les biens du monastere, le déposerent, & mirent à sa place Helie Ademart: ce qui causa un schisme; car il y en eut d'autres qui obéirent toujours à Jordan de Rapistang. Cette division dura jusqu'en 1316, que Jean XXII, ayant été mis sur la chaire de saint Pierre, & ayant pris connoissance de ces différends, réforma

l'Ordre ; & changea beaucoup de choses à la regle. De cent quarante Celles ou environ qui dépendoient de Grandmont, il en érigea trente-neuf en prieurés conventuels, à chacun desquels il unit quelques unes des autres Celles, & divisa ces prieurés en neuf provinces ; savoir, France, Bourgogne, Normandie, Anjou, Poitou, Saintonge, Gascogne, Provence & Auvergne. Il permit aux religieux de ces prieurés d'élire leurs prieurs, & les obligea d'en demander la confirmation à celui de Grandmont. Il ajouta un quatrième visiteur aux trois qui avoient toujours été dans l'Ordre ; quant aux deux prieurs qui s'en disputoient le gouvernement, il les mit d'accord, en ne recevant ni l'un ni l'autre. Il érigea le monastère de Grandmont en abbaye, en 1317, & nomma pour premier abbé Guillaume Pellicier, qui, selon la coutume, reçut le bâton pastoral des mains du cardinal d'Osie, en 1318, & gouverna l'Ordre jusqu'en 1337. Pierre d'Albert, son successeur, fut confirmé par le pape Benoît XII. Clément VI lui accorda le droit de nommer aux quatre premiers prieurés de l'Ordre qui viendroient à vaquer lorsqu'il auroit reçu la bénédiction abbatiale ; & les abbés de Grandmont ont joui jusqu'à présent de ce droit. Guillaume de Fumel, qui fut patriarche d'Antioche, s'étant démis de cette abbaye entre les mains du pape Paul II, en 1471, ce pontife la donna au cardinal de Bourbon, archevêque de Lyon, qui en fut le premier abbé commendataire Antoine Allemand, évêque de Cahors, lui succéda. Après lui, quatre cardinaux de la suite posséderent, Guillaume Briçonnet, Sigismond de Gonzagues, Charles de Caretto & Nicolas de Fiesque, après la mort duquel on redonna cette abbaye au cardinal de Gonzagues, qui s'en étoit démis en faveur du cardinal Caretto. Le dernier abbé commendataire fut François de Neuville, qui résigna cette abbaye à son neveu, & depuis ce tems-là, les abbés ont toujours été réguliers jusqu'à présent.

Il y avoit plus de cent trente ans qu'on n'avoit point tenu de chapitres généraux dans cet Ordre, lorsque dom Georges Barnu, abbé de Grandmont, & quarante-deuxième général, en convoqua un dans cette abbaye, en 1643, pour établir dans l'Ordre l'observance régulière. A cet effet, on dressa des statuts, qui contiennent douze chapitres, dont le premier :

qui regarde l'office divin, ordonne que tous les jours les prêtres célébreront la sainte Messe, selon la coutume de l'Ordre; & que tous les religieux assisteront à la messe conventuelle, pendant laquelle on n'en pourra dire d'autres, ni chanter aucun office canonial; que dans tous les prieurés conventuels, on chantera aussi tous les jours une messe haute, pourvu qu'il y ait un nombre de religieux suffisant, & que dans l'abbaye de Grandmont on en chantera deux; que tous les dimanches, les fêtes de premiere classe, & celles de la sainte Vierge, excepté le jour de Notre-Dame des Neiges, on fera la procession autour du cloître. Le pere l'Evêque, dans les annales de cet Ordre, imprimées en 1663, dit néanmoins qu'on fait tous les jours trois processions; la premiere après primes, dans le cimetiere, & où il n'y en a point, à l'entrée du cloître; la seconde après vêpres, de la même maniere; & que la troisieme, qu'on faisoit aussi autrefois dans le cimetiere avant complies, se fait présentement hors l'église. Il ajoute que dans le commencement de l'Ordre, les Religieux alloient si souvent prier dans le cimetiere, qu'on ne permettoit à aucun venant de dehors de parler à personne qu'il n'y eut été prier. Selon ces mêmes statuts, tous les lundis, hors le tems de l'Avent & du Carême, on doit dire une messe pour les religieux décédés dans l'Ordre; on en doit dire une de la Vierge, tous les jours, dans l'abbaye de Grandmont, & une fois la semaine dans les prieurés, pour la conservation du même Ordre, pourvu que ce ne soient point des jours de la premiere & seconde classe. Ils réciteront l'office selon l'usage de l'église Romaine; personne ne pourra s'absenter des offices, tant de jour que de nuit, sans la permission du supérieur; & les clerics, outre le grand office, réciteront encore tous les jours au chœur celui de la Vierge & celui des Morts sous un nocturne, excepté les dimanches & les fêtes doubles, pendant les octaves & pendant la Semaine-Sainte; mais alors ils seront obligés de les réciter en leur particulier. Les convers, pour matines, diront treizé *Pater*, trois pour chacune des autres heures, & cinq pour vêpres. Personne ne peut rien avoir en propre: en sorte que quand quelqu'un, par obéissance, sort d'un couvent pour aller demeurer dans un autre, il ne peut emporter ni livre, ni ses propres écrits, ni autre chose, sans le

consentement du supérieur, qui est maître de l'en priver s'il le veut. Les supérieurs exerceront l'hospitalité, & distribueront les aumônes, selon ce qui aura été prescrit par les visiteurs. Il est défendu de manger de la viande tous les mercredis & les samedis d'après Noël, jusqu'à la Purification de la sainte Vierge, quoiqu'ils se trouvent dans les lieux où il est permis d'en manger; ce qu'ils doivent même observer dans les voyages, ainsi que depuis la fête de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte. Ils jeûnent depuis la fête de tous les Saints jusqu'à la Nativité de notre Seigneur, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, & tous les vendredis de l'année, hors le tems Paschal. Ils jeûnent aussi le jour de S. Marc, les veilles de la fête du S. Sacrement, celle de la sainte Vierge, excepté celles de la Visitation & de Notre-Dame des Neiges; les veilles des Apôtres, excepté celle de S. Jean l'Evangéliste; les trois jours des Rogations, & les jours ordonnés par l'Eglise, & depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à Noël, les Quatre-Tems, & tous les vendredis, quand il n'y a point d'office double. Toutes les veilles des fêtes de la Vierge, & les autres jeûnes de l'Eglise, ils ne doivent manger que des viandes quadragesimales, autant que cela se peut. Le silence, selon ces mêmes constitutions, doit être observé exactement dans l'église, le cloître, le dortoir & le réfectoire.

Telles sont les principales observances prescrites par ces statuts, bien différentes de celles qui se pratiquoient avant les mitigations de cette règle par les souverains Pontifes; car ils ne mangeoient jamais de viande, même dans les maladies, & ils jeûnoient depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques. Le silence étoit égal à celui des Chartreux. Ils avoient seulement une conférence une fois le jour, & si quelqu'un y avoit parlé d'affaires du monde ou de choses inutiles, il étoit sévèrement puni. Il y avoit un porche ou portique hors le couvent, proche l'église, pour parler aux séculiers, qui n'entroient jamais, ou que fort rarement, dans le couvent. On exerçoit l'hospitalité envers les étrangers, pour lesquels il y avoit une maison hors le couvent.

L'habillement consistoit en une robe & scapulaire, auquel étoit attaché un capuce pointu. Clément V ordonna que les habits seroient noirs. Quelques auteurs disent que dans ce



T. VII. p. 421.



Religieux de l'Ordre de Grandmont
en habit de Chœur

de Podly f.

tems-là ils devoient être de laine naturellement noire ; & le pere l'Evêque dit qu'il a vu dans l'abbaye de Macherets un titre , par lequel Henri, comte de Champagne, donna cent aunes de bureau pour habiller les religieux. Présentement leur habillement consiste en une robe de serge noire, avec un scapulaire fort large de même étoffe, auquel est attaché un capuce ou chaperon assez ample. Ils ont un petit collet de toile large de deux doigts : au choeur ils mettent un surplis avec un bonnet carré.

Il y a aussi trois monasteres de religieuses de cet Ordre ; mais on ne fait point par qui elles ont été fondées, ni en quel tems. Le pere l'Evêque dit qu'en 1340, il y eut une convention entre l'evêque de Limoges & l'Abbé de Grandmont, au sujet du monastere de Drouille-la-Blanche, par laquelle toute la juridiction sur ce monastere fut laissée à l'abbé de Grandmont, qui en a toujours joui, aussi bien que sur le monastere de Drouille-la-Noire, qui est un autre monastere de religieuses de cet Ordre. François de Neuville, abbé de Grandmont, fonda le prieuré de Castenette, qui est du nombre des quatre auxquels les abbés de Grandmont ont droit de nommer, après avoir reçu la bénédiction abbatiale, lorsqu'ils viennent à vaquer. Les religieuses ont les mêmes observances que les religieux, & sont aussi habillées de noir.

Joan. Levêque, *Ann. Ord. Grandmont.* Bollandus, *Ad. SS. tom. II. Febr.* Sainte Marthe, *Gallia Christ. tom. IV.* Henri de la Marche, *Vies de S. Etienne de Muret.* Baillet & Giry, *Vies de Saints. Regula S. Stephani edit. ann. 1671 & Capii. General. ejusd. Ord. celebr. ann. 1643.*

C H A P I T R E L V.

Des Religieux réformés de l'Ordre de Grandmont, appelés de l'Etroite Observance, avec la Vie du révérend pere Charles Fremont, leur Réformateur.

L'ORDRE de Grandmont s'étant beaucoup relâché de son ancienne observance, comme on a vu dans le chapitre précédent, dom Charles Fremont, religieux de cet Ordre, fut

inspiré de Dieu pour la rétablir. Il nâquit à Tours, en 1610, de parens distingués parmi les Bourgeois de cette Ville, & prit l'habit de cet Ordre à l'âge de dix-huit ans. Il fit son noviciat avec une exactitude qui alloit au-delà de ce qu'on pouvoit désirer de lui. Sur le point de faire profession, il s'y prépara par un renouvellement de ferveur, bien résolu d'observer, après la prononciation de ses vœux, la regle primitive dont l'inobservance lui étoit tout-à-fait sensible : ce qu'il exécuta en effet comme il l'avoit résolu ; car à peine fut-il engagé dans cet état de pénitence, qu'il s'étudia à en pratiquer sectetement toutes les austérités, principalement l'abstinence de la viande. Quelque soin qu'il eût de se cacher aux yeux des hommes, l'ennemi du genre humain, jaloux de sa sainteté, fit en sorte qu'on les découvrit, & qu'on mit des empêchemens à son zèle ; mais Fremont n'en avança pas moins dans le chemin de la perfection, par sa parfaite soumission aux ordres de ses supérieurs, & par la pratique de plusieurs autres vertus & mortifications, qu'il substitua à la place de cette inobservance, éludant ainsi tous les efforts de l'ennemi de son salut. Tous les jours il servoit cinq ou six messes, avec une modestie angélique ; & après qu'il eut reçu la prêtrise, dom Georges Barni, élu général, en 1635, le fit prieur de l'abbaye de Grandmont. Il s'acquitta de cet emploi au contentement de tous les Religieux ; mais voyant qu'il ne pouvoit, en ce poste, entreprendre la réforme, qui occupoit son esprit nuit & jour, il demanda permission au général de venir à Paris, sous prétexte d'y étudier en théologie, espérant qu'il trouveroit dans cette grande ville quelque moyen de réussir dans son entreprise. Il obtint cette permission, & le général le fit prieur du collège de Grandmont, où en effet il étudia en théologie, jusqu'à ce qu'enfin se croyant suffisamment versé dans cette science, pour remplir son ministère, il demanda au général la permission de se retirer en quelque maison de l'Ordre, pour y observer à la lettre la regle que le pape Innocent IV avoit mitigée, & qui est regardée dans l'Ordre comme la regle primitive. Ce général, bien loin de lui accorder sa demande, s'y opposa fortement ; mais Charles qui n'avoit souhaité aller à Paris que dans l'espérance d'y trouver quelque protection qui lui pût faire surmonter les obstacles qu'il pré-

Religieux de l'Crâre de Grandmont
Réformé

de l'Ordre de
60

voyoit à l'exécution de son dessein, & principalement le refus de son Abbé, dont il étoit presque certain, s'adressa au cardinal de Richelieu, qui lui fit obtenir ce qu'il souhaitoit; en sorte qu'il commença sa réforme le 4 août 1642, nonobstant l'opposition de l'abbé, qui lui donna enfin une obédience pour se retirer dans le prieuré d'Epoisse, près de Dijon, avec dom Joseph Boboul, religieux du même Ordre, qui le premier embrassa la réforme. Cette maison, fondée en 1189, par Odon, duc de Bourgogne, étoit presque ruinée; mais ces religieux y menerent une vie si sainte & si pénitente, que leur réputation s'étant érendue par toute la Bourgogne, cette maison changea bientôt de face; par la libéralité de ceux qui étoient les témoins de leurs vertus & de leurs austérités. Il seroit difficile d'exprimer ce que ces religieux eurent à souffrir de la part de ceux de l'observance mitigée, & particulièrement le pere Charles Fremont; mais ce saint religieux ne fit paroître qu'une patience & une douceur admirable, pardonnant de bon cœur les entreprises de quelques religieux mal intentionnés contre sa personne.

Dans le tems que les hommes s'efforçoient de le persécuter & de renverser les desseins, Dieu bénissoit son travail. Sa réforme fut augmentée en 1650, par une nouvelle maison; dont les fondemens furent jettés, le 24 Mars, dans la ville de Thiers en Auvergne, où S. Etienne, fondateur de cet Ordre, avoit pris naissance. Cette maison fut bâtie par les libéralités des habitans, à cause de leur dévotion à ce saint fondateur, dont les parens étoient vicomtes de ce lieu. Le roi Louis XIV, par les lettres-patentes qu'il accorda pour cet établissement, permit à ces religieux réformés de recevoir des novices dans cette maison. Cette réforme fut introduite, en 1668, dans le couvent de Chavanan, au diocèse de Clermont; dans celui de S. Michel de Grandmont, au diocèse de Lodève en 1679; dans celui de Louie, au diocèse de Chartres en 1681; dans celui de Vieux-Pont, au diocèse de Sens en 1683; & dans l'abbaye de Marcherets, au diocèse de Troyes, en 1687.

Ce fut dans la maison de Thiers, qui est la plus considérable de cette Etroite Observance, quoiqu'elle ne soit pas la plus riche, que dom Charles Fremont dressa les statuts pro-

pres à cette réforme & à l'observance de la regle, qu'il vouloit rétablir dans sa pureté. Les points principaux & auxquels tous les autres se réduisent, sont l'assiduité à l'office & à l'oraison, auxquels on emploie plus de huit heures par jour. L'abstinence de la viande, tant au dedans qu'au dehors de la maison, excepté dans les maladies, selon la regle modifiée par Innocent IV, les jeûnes de près de huit mois l'année, l'usage des viandes quadragésimales, depuis la fête de tous les Saints jusqu'à Noël, & depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, & la solitude; les religieux ne sortent que très-rarement, & jamais pour voir leurs parens & leur rendre visite.

La communauté de la maison de Thiers, où le père Fremont faisoit sa résidence ordinaire, étoit si bien réglée, que toute la Providence édifiée de la sainteté de ces religieux, ne pouvoit s'empêcher de donner des louanges & des bénédictions à ce saint réformateur, qui y exerça, pendant trente ans, l'office de supérieur, animant les inférieurs, & les autres religieux de la réforme, par ses exemples & ses exhortations, à maintenir cette réforme. Enfin, dans ses dernières années, il étoit si rempli de la pensée de sa fin, que pour s'y disposer plus particulièrement, quoique toute sa vie eût été une préparation continuelle à la mort, il fût plus assidu à l'oraison & à ses autres exercices de piété & de mortification. Non content des instructions qu'il avoit faites à ses religieux, il voulut encore leur en donner par écrit, en composant un livre de piété qu'il leur adressa, dans lequel, entr'autres avis qu'il leur donne pour bien remplir les devoirs de leur solitude, il les exhorte à être dans une continuelle méditation des mysteres de la Trinité & de Jésus-Christ, dans sa vie cachée à Nazareth; mystere qui le ravissoit, & qu'il disoit souvent devoir être un objet particulier aux religieux de la réforme de Grandmont, qui, par leur état pauvre, caché, humble, pénitent, & uniquement attaché à Dieu, devoient représenter celui de Jésus-Christ à Nazareth, souhaitant qu'ils y fussent sans cesse unis. Enfin, il inspire dans ce livre une dévotion singulière à la sainte Famille de Jésus, Marie & Joseph, pour laquelle il avoit une si grande dévotion & un amour si parfait, qu'il en faisoit les délices de son ame. Il termina sa carrière dans la priere & l'oraison, avec une parfaite soumission

Religieux Minime
sans Manteau

de Poilly f
61

soumission à la volonté de Dieu, en 1689, âgé de près de 79 ans. Sa mort ayant été divulguée dans la ville de Thiers, une si grande foule de peuple accourut au monastere, qu'on rompoit tout pour le voir & pour en approcher.

Cette réforme s'est maintenue jusqu'à présent dans les maisons où elle fut introduite du vivant du réformateur ; mais depuis sa mort elle n'a fait aucun progrès. Avant que toutes ces maisons fussent réformées, elles étoient en désordre : il n'y avoit dans chacune qu'un ou deux religieux, qui y vivoient à leur liberté, sans aucune régularité, & sans célébrer l'office divin. Maintenant il y a au moins dans chacune de ces maisons huit ou dix religieux, & même dans quelques-unes il y en a jusqu'à vingt. Les religieux de cette étroite observance dépendent du général, reçoivent de lui leurs obédiences, & ne font point de corps séparé.

Ils ont été long-tems en possession de toutes les maisons dont nous venons de parler, sans qu'on les inquiétât ; mais l'abbé de Macherets qui les avoient appelés dans son abbaye en 1687, se repentant de les avoir fait venir, voulut les en chasser sous prétexte qu'ils y avoient été introduits sans lettres-patentes du roi, contre l'édit de sa majesté, du mois de juin 1671, qui défend aux réformés de s'introduire dans des monasteres sans lettres-patentes ; mais par un arrêt du conseil d'état, du 27 juin 1700, le roi confirma & autorisa cet établissement, & permit aux réformés d'y vivre en communauté religieuse sous la juridiction de leur général, suivant leur institution ; après avoir reconnu que cette réforme n'étoit en aucune maniere contraire à son édit de 1671, dont les motifs ne regardent que les monasteres indépendans qu'on assujettit à un nouveau chef, & que l'inconvénient auquel elle avoit voulu remédier par le même édit, regarde seulement les nouvelles congrégations exemptes & les établissemens nouveaux des maisons religieuses. L'abbaye de Macherets étoit autrefois prieuré, & fut érigé en abbaye par le pape Innocent X, en 1650. Ces religieux réformés ont pris l'ancien habillement de l'ordre, qui consistoit en une robe de drap noir avec un scapulaire, auquel est attaché un capuce terminé en pointe, aussi de couleur noire, avec une ceinture de cuir.

Mémoires manuscrits.

Tome VII.

H h h

CHAPITRE LVI.

*Des Religieux Minimes , avec la vie de Saint - François de
Paule leur Fondateur.*

LES religieux minimes prétendent avoir quelques prérogatives au-dessus des autres religieux & les surpasser par l'austérité : c'est pour cela que le pere Joseph-Marie Perimezzi, religieux Minime, dans la vie qu'il a donnée de S. François de Paule, fondateur de cet ordre, entre plusieurs dissertations qu'il y a jointes, tant sur l'âge de ce Saint, son pays, sa famille, son érudition & son voyage en France, que sur les actions de sa vie & l'ordre qu'il a fondé, en fait une pour prouver que le vœu de la vie quadragesimale, qui est le distinctif de cet ordre, lui donne une supériorité de mortification sur ceux des Chartreux & des ordres Mendians. Mais je crois que pour en juger plus sâinement, il auroit fallu que le pere Perimezzi eût auparavant éprouvé l'abstinence de viande des Chartreux, dans les plus grandes maladies, leur silence, l'usage continuel du cilice, la grande pauvreté des autres, leurs voyages à l'apostolique & la nudité des pieds. On ne peut pas nier que le vœu de la vie quadragesimale ne rende leur ordre fort austere, & ne les assujettisse à une mortification continuelle : mais qu'ils surpassent en cela tous les religieux, c'est ce qu'on ne peut leur accorder sans faire tort à plusieurs saints instituts & réformes, qui sont la bonne odeur de Jésus-Christ, & auxquels on ne peut disputer une pénitence beaucoup plus austere que celle des Minimes.

Cet Ordre a eu pour fondateur S. François de Paule, ainsi appelé du lieu de sa naissance dans la Calabre citérieure au royaume de Naples. Il vint au monde vers l'an 1416, ses parens l'ayant obtenu de Dieu par l'intercession de S. François d'Assise, auquel ils firent vœu & dont ils lui donnerent le nom par reconnoissance : son pere se nommoit Jacques Martorille, & sa mere Vienne de Fuscado, qui eut une sœur nommée *Brigante*, mariée à Antoine d'Alessio, son cousin germain, dont deux enfans vinrent en France, l'un

desquels Pierre d'Alessio se fit religieux dans l'ordre des Minimes, & l'autre Antoine d'Alessio épousa Jacqueline ou Jaquette Molandrin. De ce mariage naquit Jean d'Alessio, qui, de la sœur de l'évêque d'Orléans, Mathurine de la Saussaïe, mere de l'évêque Jean de Morvilliers, Garde des Sceaux de France, eut Michelle, mariée à Nicolas le Clerc de Courcelle; Anne, femme d'Olivier le Febvre d'Ormesson; François, qui épousa Marie de Vigni; André, qui épousa Marie de Longüeil; Magdelaine, femme de Pierre Chaillou, qui tous ont eu des descendans, qui, quoique fort recommandables par leur probité & les grandes charges auxquelles ils ont été élevés en France, se sont tenus plus honorés d'être petits neveux de S. François de Paule, que de la qualité de présidens, de conseillers d'état, de maîtres des requêtes & autres semblables qu'il ont portés; aussi le pere Claude du Vivier, religieux Minime, ayant écrit en 1620 que S. François de Paule étoit fils unique, ils en firent des plaintes au général de cet ordre, qui ordonna au pere du Vivier de se rétracter, & le pere Chapat écrivit ensuite pour prouver que S. François de Paule avoit eu une sœur mariée à André d'Alessio.

Ce Saint, que ses parens regardoient comme un dépôt que Dieu leur avoit confié, l'éleverent dans tous les exercices de dévotion capables de le rendre agréable aux yeux de Dieu auquel, en conséquence de leur vœu, ils se croyoient obligés de le restituer. Comme il se trouva porté de lui-même à la piété, son éducation leur coûta peu; dès son enfance il aimait la solitude, l'abstinence & la priere; il n'eut point d'autres maîtres qu'eux jusqu'à l'âge de treize ans. Ils crurent alors qu'il étoit tems d'accomplir le vœu qu'ils avoient fait pour sa naissance & qu'ils avoient renouvelé depuis pour sa conservation; ils le donnerent donc aux Religieux de S. François qui le reçurent dans leur couvent de Saint-Marc, ville épiscopale de la même province. Le jeune François, animé par les bons exemples de ces saints religieux, & prévenu des graces du Ciel, commença cette vie austere qu'il pratiqua jusqu'à la mort. Il surpassa en peu de tems les religieux les plus robustes & les plus fervens dans l'exacte observance de la règle; il s'interdit dès-lors l'usage du linge, & s'abstint de manger de

la viande, quoiqu'on en mangeât dans cette maison, selon l'usage des mineurs auxquels elle n'est pas défendue par leur règle. Il y passa un an sans faire profession, & ayant été rendu à ses parens, ils le menerent en divers pèlerinages, à Assise, à Nôtre-Dame des Anges, à Laurette & à Rome, visitant les plus célèbres monasteres de leur route, & les lieux qui étoient les plus fréquentés par la dévotion des fideles. De retour à Paule, François se retira dans un endroit solitaire éloigné de la ville de cinq cens pas, où ses parens, qui avoient consenti à sa retraite, lui procurerent la subsistance pendant quelque tems, afin qu'étant dispensé de la peine d'aller en chercher, il pût vaquer aux exercices de la retraite sans distraction. Mais ce lieu, qui appartenoit à ses parens, ne lui semblant pas assez éloigné pour éviter la conversation des hommes, à cause des visites fréquentes qu'il y recevoit, il ne s'y arrêta pas long-tems, & cherchant une solitude plus écartée, il alla se cacher dans le coin d'un rocher, où il trouva moyen de se creuser une loge. Quoiqu'il eût à peine quinze ans lorsqu'il s'y renferma, il n'eut besoin de la conduite d'aucun maître pour régler sa vie dans la pénitence & les exercices spirituels. Il n'avoit point d'autre lit que la pierre même du roc, point d'autres alimens que les herbes & les racines d'un petit bois voisin, ou ce que lui fournissoit la charité de ceux qui le visitoient en ce lieu. Il portoit un rude cilice sous un habit fort vil, & menoit une vie semblable à celle des solitaires de la Thébaïde.

Sa réputation se répandit bientôt dans toute la Calabre, plusieurs personnes voulurent être les témoins & les imitateurs de ses vertus, & il ne put résister aux instances qu'on lui fit d'en recevoir quelques-uns & d'en prendre la conduite, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans. Ce fut en 1435 qu'il commença d'avoir des disciples avec lesquels il sortit de cette solitude pour retourner auprès de Paule, dans un lieu qui appartenoit à ses parens, où il jeta les fondemens de son Ordre. Ils y bâtirent des cellules avec une chapelle où ils chantoient ensemble les louanges de Dieu; & comme elle étoit apparemment dédiée à S. François d'Assise, on leur donna le nom d'*Hermites de S. François*. Ils vécurent ensemble près de dix ans; mais les habitans de Paterne, ville située aussi

dans la Calabre, proche Cariati, & du diocèse de Cozenza, souhaitant avoir part à la bénédiction que ces saints solitaires attiroient sur les habitans de Paul, supplierent le saint de venir chez eux, & offrirent de lui donner un lieu pour y bâtir un couvent. Paul de Rendac, gentilhomme de cette ville, qu'il avoit reçu au nombre de ses enfans, joignit ses prières à celles de ses compatriotes, pour le faire consentir à leur accorder cette grace. Il se rendit enfin à leurs instances, & ayant pris quelques autres religieux avec lui, il vint établir sa seconde colonie à Paterno en 1444. Le nombre de ses disciples augmentant avec les charités des personnes de piété qui contribuoient au soutien de son nouvel institut, il prit la résolution, en 1452, de bâtir à Paule, avec la permission de Pyrrhus son évêque, un monastère d'une juste étendue & une église plus spacieuse. Il fut aidé en cette entreprise par S. François d'Assise, qui lui apparut dans le tems qu'il commençoit cet édifice, & lui fit prendre de nouveaux alignemens. La même année 1453, il fit un troisième établissement à Spezano-le-Grand, aussi du diocèse de Cozenza, & jeta les fondemens d'un nouveau couvent à Cortone en 1460.

Le saint visitoit ces couvens alternativement pour l'avancement de leurs édifices & pour le gouvernement de ses religieux qui n'avoient point encore d'autres regles que celles qu'il leur donnoit de vive voix avec les exemples de sa vie ; mais il fut obligé de les quitter pour un tems ; le bruit de ses vertus & de ses miracles s'étoit tellement répandu en Sicile, qu'il n'y avoit point de ville dans toute cette isle qui ne souhaitât avec ardeur jouir de sa présence ; surtout les habitans de Milazzo le demandoient avec instance & lui envoyèrent des députés pour le prier de venir établir chez eux une communauté. Après avoir donné ses ordres pour le gouvernement de ses maisons de Calabre, il partit en 1464, avec deux de ses religieux pour aller en Sicile, où il arriva heureusement à la faveur de son manteau qu'il étendit sur la mer, & qui servit de vaisseau à lui & à ses deux compagnons, à la honte & au grand étonnement de quelques mariniers qui voyant sa grande pauvreté, lui avoient refusé le passage dans leurs barques. Etant donc abordé en Sicile, il alla à Milazzo, où il fut reçu comme un ange descendu du Ciel, & où on

lui bâtit en peu de tems un couvent qui fut le premier de de son Ordre en ce royaume , & qui donna bientôt naissance à d'autres. Le S. Fondateur , après y avoir demeuré près de quatre ans retourna , en 1468 , en Calabre , où il assista les pauvres dans une extrême famine qui affligeoit toute cette province , & peu de tems après il fut invité à aller commencer un nouveau monastere de son Ordre à Carigliano dans le diocese de Rossane.

Cependant les actions prodigieuses qu'il faisoit de tems en tems faisant grand bruit dans toute l'Italie , le pape Paul II voulut en avoir des nouvelles assurées , & envoya pour cela un de ses cameriers à l'archevêque de Cozenza , afin qu'il s'en informât pleinement. L'archevêque , qui connoissoit la sainteté du serviteur de Dieu , parla avantageusement de lui à ce Prélat , & lui conseilla d'aller à Paule , afin de l'interroger lui-même , de l'examiner & de ne rapporter au pape que ce qu'il auroit vu. Le camerier le crut , & sans donner avis de son voyage , il se rendit au plutôt à Paule. Dès qu'il vit S. François , il voulut lui baiser les mains par respect ; mais le saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité , lui disant , qu'il étoit plus à propos qu'il lui rendît lui-même ce devoir comme à celui qui étoit honoré , depuis trente-trois ans , de la dignité Sacerdotale ; ce qui étant vrai , surprit le camerier , qui pour exécuter sa commission , l'entretint de sa vie & de celle de ses disciples , & commença à la taxer de rigueur indiscrette & d'une singularité dangereuse , sur quoi il s'étendit fort au long. Le saint l'écouta tranquillement ; mais comme il s'agissoit de soutenir l'établissement de la vie quadragesimale dont il avoit reçu l'Ordre du Ciel , il prit des charbons ardens entre ses mains , & les tenant long-tems sans se brûler , il dit au prélat que puisqu'il voyoit ce qu'il faisoit par la vertu de Dieu , il ne devoit pas douter aussi qu'assisté de cette vertu , on ne pût supporter la vie la plus austere & les plus grandes rigueurs de la pénitence. Le camerier effrayé de ce prodige , voulut se jeter à ses pieds pour lui demander excuse & recevoir sa bénédiction ; mais le saint l'en empêcha & lui demanda au contraire la sienne avec tant d'humilité , que celui-ci le quitta aussi édifié de la sainteté de ses discours & de sa profonde humilité , qu'étonné de ce qu'il avoit vu faire.

Le rapport qu'il en fit au pape & à toute la cour Romaine, donna lieu aux graces que le S. Siège accorda depuis à l'Ordre des Minimes ; mais principalement à celle de son approbation authentique qu'il reçut en 1473, sous le pontificat de Sixte IV qui avoit succédé à Paul II. En 1471, Pirrhus, archevêque de Cozenza, avoit accordé à S. François de Paule beaucoup de privilèges pour son Ordre dans toute l'étendue de son diocèse, avec permission d'y faire de nouveaux établissemens. Geoffroi, évêque de S. Maur, examina ces privilèges par ordre du pape Sixte IV en 1473, & sur le rapport qu'il en fit, ce pontife approuva cet Ordre sous le nom des *Hermite de S. François*. Le même Sixte ayant examiné lui-même ces privilèges, établit l'année suivante, S. François de Paule supérieur général de sa congrégation qu'il exempta de la juridiction des ordinaires.

La bénédiction sensible que Dieu répandoit sur cet Ordre qui s'augmentoît de jour en jour par les nouveaux établissemens qu'on offroit à ce S. fondateur, lui attiroit l'amour & la vénération des peuples qui venoient à lui de toutes parts comme au dépositaire des graces & des faveurs célestes. Le souverain pontife & tous les prélats de Calabre n'étoient pas moins persuadés de sa sainteté qui le rendoit digne de l'admiration de tout le monde ; mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût persécuté par son propre prince Ferdinand I^{er}. roi de Naples, & par ses deux fils le duc de Calabre, & le cardinal d'Aragon, sous prétexte de la liberté qu'il prenoit de bâtir des monasteres & de faire de nouveaux établissemens dans le royaume sans permission. On prétend que le saint avoit choqué aussi le roi Ferdinand par quelques avis importans qu'il lui avoit fait donner pour le bien de sa personne & de son état, & qui plurent encore moins à ses enfans qui abusoient de son autorité & profitoient de ses exactions. Ce prince animé contre le saint, sachant qu'il étoit dans son couvent de Paterno, y envoya un capitaine de galere avec des soldats, pour se saisir de lui & l'emmener prisonnier à Naples. Cette nouvelle jeta la consternation dans le pays. Les habitans de Paterno s'employèrent avec zèle auprès du capitaine pour le détourner d'arrêter le Saint, lui remontrant que ce seroit attirer sur lui & sur toute la maison royale, la colere de Dieu & le fléau de son indignation. Il vouloit cependant exécuter les ordres

qu'il avoit reçus; mais lorsqu'il eut vu S. François de Paule & qu'il lui eut signifié la volonté du roi, il fut si touché de son humilité & de la disposition où il étoit de le suivre, & surtout des discours admirables qu'il lui tint, qu'il s'en retourna à Naples sans rien faire. Il dit au roi ce qu'il avoit vu & entendu, & lui fit si bien comprendre le danger qu'il y auroit eu d'enlever le serviteur de Dieu au milieu des peuples qui le regardoient comme un saint, qu'il le détermina à le laisser en liberté.

Cependant le bruit de sa sainteté & de ses miracles parvint jusqu'à la Cour de France où le roi Louis XI étoit dangereusement malade dans le château du Plessis-lès-Tours. Ce prince, qui avoit un grand attachement pour la vie, avoit épuisé l'art des médecins & usé de tous les remèdes imaginables pour rétablir sa santé: ces secours ayant été inutiles, il avoit eu recours à des moyens surnaturels pour l'obtenir du Ciel par des vœux, des neuvaines, des pèlerinages & autres dévotions; mais comme cela avoit été inutile jusqu'alors, il crut que S. François de Paule, qui étoit le Thaumaturge de son tems, pourroit faire quelques miracles en sa faveur, & obtenir de Dieu sa guérison par ses prières. Il lui fit d'abord écrire pour l'inviter à venir le trouver en France où il lui promit tous les avantages qu'il pourroit souhaiter pour l'établissement de son Ordre & pour lui-même. Le saint, qui étoit mort au monde, ne se laissa pas toucher par ses promesses; il leur préféra les douceurs & les biens célestes dont il jouissoit dans sa solitude, dont il ne voulut point sortir malgré les instances d'un si grand monarque; c'est pourquoi Louis XI en fit parler au roi de Naples par son ambassadeur. Ce prince fit son possible pour persuader à S. François de Paule de donner cette satisfaction au roi de France, mais ce fut encore inutilement. Enfin Louis XI s'adressa au pape Sixte IV qui envoya deux brefs à ce saint homme, par lesquels il lui ordonnoit de se rendre promptement à la cour de France. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer, & la voix du souverain pontife fut pour lui comme un ordre venu du Ciel. Après avoir réglé ce qui lui parut plus important pour l'administration des couvens de Calabre & de Sicile, il partit le 2 février 1482, avec le maître d'hôtel du roi qui l'étoit venu querir. Il fut reçu à

à Naples avec la même pompe que si c'eût été un légat apostolique ou le roi même. Ferdinand avec ses enfans & ce qu'il y avoit de grands seigneurs à sa cour, allerent au devant de lui ; & la foule du monde étoit si grande, que sans la diligence du prince de Tarente, fils du roi, qui étoit allé le prendre à Salerne, il eût été impossible de le faire passer. A Rome, le pape lui fit rendre des honneurs qu'on n'y accordoit pas même aux princes. Les cardinaux le virent en cérémonie, & en trois différens audiences particulières qu'il eut du pape, il fut assis dans un fauteuil égal à celui de la sainteté qui l'entretint chaque fois pendant l'espace de trois ou quatre heures. Ce pontife voulut l'élever aux dignités ecclésiastiques ; mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité, & n'accepta de tous les pouvoirs que lui offrit le pape, que celui de bénir des églises & des chapelotes pour saint ses présens en France : ce qui fut la source d'une infinité de miracles qu'il fit en ce royaume. Il parla à la sainteté du vœu de la vie quadragesimale qu'il vouloit établir dans son ordre ; mais comme le pape faisoit beaucoup de difficulté pour le lui accorder, le Saint, sans insister davantage, prit par la main le cardinal de la Rouvère, & dit au pape que celui-ci feroit ce que la sainteté avoit tant de peine à faire, lui prédisant par là qu'il seroit pape ; ce qu'il confirma encore à ce cardinal lorsqu'il se réfugia en France sous le pontificat d'Alexandre VI, & en effet il le fut depuis sous le nom de Jules II, & approuva la règle des minimes avec le quatrième vœu de la vie quadragesimale.

Peu de temps après ce saint fondateur alla s'embarquer à Ostie pour prendre la route de France, & dans presque tous les endroits où il passa, il laissa des marques du pouvoir qu'il avoit reçu de Dieu, par les guérisons miraculeuses qu'il fit. Le roi Louis XI, apprenant son arrivée en France, en eut tant de joie qu'il fit présent au porteur de cette nouvelle d'une bourse de dix mille écus, comme qu'il faisoit donner tous les mois à son médecin depuis sa dernière maladie. Informé que le Saint approchoit de la Touraine, il envoya ordre au dauphin de France son fils, qui fut depuis roi sous le nom de Charles VIII, de l'aller recevoir à sa requeste, & de lui offrir tous les témoignages possibles de respect & de vénération. Depuis ce temps-là, le saint

prince Louis & Honoré comme son propre père. Le roi ne le consenta pas d'avoir envoyé son fils le recevoir, sachant qu'il étoit proche de Tours il voulut aller lui-même au devant de lui avec toute sa cour & le reçut avec autant d'honneur & de soumission que si c'eût été le pape. Il se jeta à genoux devant lui, le conjurant de faire en sorte que Dieu voulut lui prolonger sa vie. Le Saint lui répondit ce qu'une personne aussi humble & aussi pénétrée de l'esprit de Dieu qu'il l'étoit, devoit répondre à une pareille demande; il lui fit entendre que la vie des rois, ainsi que celle des autres hommes étant entre les mains de Dieu qui a compté tous nos jours, il falloit s'adresser à lui par la prière pour connoître sa volonté & s'y soumettre aveuglément. Le roi le fit loger dans la basse cour de son château en une petite maison proche la chapelle de St. Martin; afin de pouvoir jour plus facilement de son vicaire, par le moyen d'un nommé Ambroise Rombaut, qui savoit également le latin, le françois & l'italien, & chargea deux officiers d'avoir soin de sa subsistance & de celle des religieux qu'il avoit amenés avec lui. La vénération que le roi, les princes & les seigneurs de la cour les mieux sentés avoient pour ce grand serviteur de Dieu, n'empêcha pas que plusieurs courtisans, plus versés dans les manières du monde que dans celles des Saints, ne se moquassent de lui & ne l'appellassent par dérision *le bon homme*, le tournant en ridicule, sur ses habits, ses cheveux qu'il ne coupoit point, & sur-tout son extérieur négligé. Le médecin du roi, Jacques Costier, ne fut pas des derniers à le railler, y étant excité par sa jalousie; mais l'année suivante il se réunit avec le Saint pour disposer enfin le roi à la mort qu'il appréhendoit tant. S. François fit la principale affaire de ce dernier devoir, & il obtint par ses prières auprès de Dieu & par la force de ses exhortations, le changement du cœur du roi, qui mourut entre ses mains le 4 Août 1483, avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu, après lui avoir recommandé ses trois enfans & le repos de son âme.

Charles VIII, successeur de Louis XI, honora notre Saint d'une manière plus particulière que le roi son père: il ne faisoit rien que par ses avis dans tout ce qui regardoit sa conscience & ses affaires de l'empire d'Espagne & de France.

dans son cabinet : il lui fit rendre le Dauphin son fils (sur les fonts de baptême, & voulut même qu'il le nommât : il lui fit bâtir un beau couvent dans le parc du Plessis au lieu appelé des *Momils*, avec une pension suffisante pour lui & ses religieux, sous le nom de *Saint Antoine*, sous laquelle même on il l'avoit surnommé à son arrivée en France, lorsqu'il n'étoit encore que Dauphin, & voulut que les religieux de ce monastère fussent entretenus sur les revenus annuels de ses finances. Son affection pour ce saint homme, ne se borna point à lui faire de bien dans les États. Étant à Rome en 1497, où il avoit fait une entrée triomphante, & où le pape Alexandre VI l'avoit proclamé empereur de Constantinople, il y fonda un autre couvent de son ordre, sous le nom de la sainte Trinité, au Mont-Pincio, qui, selon les intentions de ce prince, approuvées par notre Saint & confirmées par les souverains pontifes, n'a été jusqu'à présent rempli que de religieux françois, sans qu'aucun autre de quelque nation qu'il soit, y puisse seulement coucher une nuit, pas même le général, s'il n'est pas françois.

Pour de plus après que ce saint fondateur eut établi son ordre en France, il eut la consolation de le voir établir en Espagne, sous les rois catholiques Ferdinand & Isabelle. Il y envoya pour cet effet des religieux du couvent du Plessis les-Tours, auxquels on donna un couvent à Malaga où ils furent nommés les *Freres de la Virginité*, à cause de la prise de cette ville par les Maures que Ferdinand attribua aux prières de S. François ; puis il composa la première règle en 1497, & la fit approuver par le pape Alexandre VI, à la recommandation du roi de France, & ce pontife changea le nom d'ermite de S. François d'Assise que portoient ces religieux en celui de religieux des freres hermites de François de Paule. La même année qu'il jeta les fondemens du couvent de Nigebrun près Paris, d'après l'avis de Bretonne on fit la fondation de son ordre à ce couvent le nom des *Bons Hommes*, qui lui est resté jusqu'à présent à cause du nom de *Bon Homme*, qu'on avoit donné à son fondateur. Le même Alexandre VI confirma en 1495, toutes les grâces que ses prédécesseurs avoient accordées à cet ordre, & lui communiqua encore tous les privilèges des religieux mendiants.

Après ces choses, le 14 septembre 1497, le saint fondateur

envoya de ses religieux en Allemagne, à la prière de l'empereur Maximilien. Ils y établirent d'abord trois convents, qui ont servi de pépinière aux autres, qu'on a depuis bâtis dans le même pays. L'année suivante 1498, Louis XII parvint à la couronne de France par la mort de Charles VIII, arrivée à Amboise. Comme le nouveau roi avoit toujours été éloigné de la cour, & qu'il ne connoissoit pas S. François de Paule, il lui laissa d'abord la liberté de s'en retourner en Italie; mais ayant appris à cette occasion la valeur du trésor, qu'il alloit perdre, il révoqua sa permission, & voulut encore enchaîner sur ses prédécesseurs, en affection & en bienfaits à l'égard du Saint, de ses religieux & de ses neveux en quoi les uns & les autres furent bien servis par l'archevêque de Rouen, Georges d'Amboise, ministre d'état, qui avoit été fait cardinal l'année de l'avènement de Louis XII à la couronne.

Ce prince agréa, comme son prédécesseur, les bulles de Sixte IV. & d'Innocent IV. en faveur de l'ordre des minimes, & en ordonna la publication, & en 1500, pour donner plus de force à cette ordonnance, il l'a confirmée par d'autres lettres patentes, & donna pouvoir au saint homme, de bâtir des couvents dans tous les lieux de son obéissance, les exemptant de toutes sortes d'impositions, de subventions & de subides. En 1501, S. François de Paule ayant perfectionné sa première règle, réduit en dix chapitres, les treize dont elle étoit d'abord composée, & établi la vie quadragesimale en vœux, dressa une règle pour les personnes de l'un & l'autre sexe, qui vivoient dans le monde. Il fit encore approuver ces deux règles par le pape Alexandre VI. en 1502. Il retoucha ensuite ces deux règles, auxquelles il fit quelques changemens, & les présenta au sacré college des cardinaux; elles furent trouvées conformes aux sacrés canons, & confirmées par une bulle du même Alexandre VI. qui, outre les privilèges des quatre ordres mendiants, dont jouissoit celui des minimes, le fit encore participer à ceux qui avoient été accordés aux ermites de S. Jérôme de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise. Tous ces privilèges furent confirmés en 1505, par le pape Jules II, qui en ajouta de nouveaux, & nomma, pour protecteur de cet ordre, le cardinal Bernardin de Carvajal, que le saint fondateur lui avoit demandé. Enfin en 1506, S. François de Paule ayant mis à dé-

niere main à ses deux regles, & en ayant fait une troisieme pour des religieuses, le même pape les approuva, & les confirma par une bulle du 25 juillet de la même année.

Le Saint ajouta encore à ces trois regles d'autres ouvrages, savoir un correctoire, dans lequel il marque les pénitences qu'il faut imposer dans son ordre pour les transgressions des commandemens de Dieu & de l'église, & les prévarications de la règle; un cérémonial, dans lequel il prescrit ce qu'on doit observer dans la récitation des offices divins, & dans les fonctions ecclésiastiques. Le correctoire fut approuvé par Jules II qui donna une autre bulle l'année suivante en faveur des religieux de cet ordre, contre ceux qui vouloient les empêcher de jouir de leurs privilèges, & pour les y maintenir la sainteté leur donna des conservateurs.

Peu de tems après Dieu fit connoître au saint fondateur qu'il ne tarderoit pas à le retirer de ce monde, pour lui donner la récompense promise à ceux qui l'aiment & qui le servent fidèlement jusqu'à la fin. Quoiqu'il se fût préparé à la mort pendant tout le tems de sa vie, il voulut s'y disposer d'une manière encore plus parfaite. Trois mois avant que de mourir, il demeura caché dans sa cellule du couvent du Plessis - les - Tours sans se communiquer aux hommes. Ce fut le jour des Rameaux 1507, ou sur la fin de 1506, comme on comptoit alors les années en France, qu'il fut attaqué d'une fièvre qui devoit terminer sa vie mortelle. Il ne voulut pas qu'on eût aucun soin de lui, ni qu'on lui donnât aucun soulagement. Le jeudi saint il assembla, selon l'ordonnance de la règle, les religieux dans la sacristie, qui tenoit lieu de chapitre, pour leur recommander l'amour de Dieu, & la charité entre eux, la fidélité à leur règle, & principalement l'exactitude dans l'observance de la vie quadragesimale, qui les distinguoit d'avec les autres religieux. De-là il se fit conduire à l'église, où, après s'être confessé, il reçut la sainte eucharistie de la manière que les religieux la reçoivent ce jour-là; c'est-à-dire les pieds nus & le cordon au cou. On le reconduisit ensuite à sa cellule, appuyé sur les bras de ses religieux. Un frere lui demanda s'il vouloit qu'on lui lavât les pieds l'après-dinée, suivant la coutume de l'église, il répondit que non; mais que le lendemain on feroit de son corps ce que l'on voudroit. En effet il mourut le lendemain, qui étoit le

vendredi saint, deuxième jour d'avril. L'opinion commune est que ce Saint, avoit alors près de quatre-vingt-onze ans. Le pere Giry, provincial de son ordre en la province de France, a fait voir dans une dissertation qu'il donna en 1680, que ce sentiment devoit être suivi plutôt que celui du pere Papebroch, qui dit qu'il n'avoit que soixante-neuf ans, l'ayant fait naître en 1438. Ce savant jésuite s'est ensuite rendu aux raisons du pere Giry, & le pere Perimezzi, aussi de l'ordre des minimes, qui a donné la vie de ce Saint, y a joint la dissertation du pere Giry, & n'a pas manqué de rapporter la rétractation du pere Papebroch.

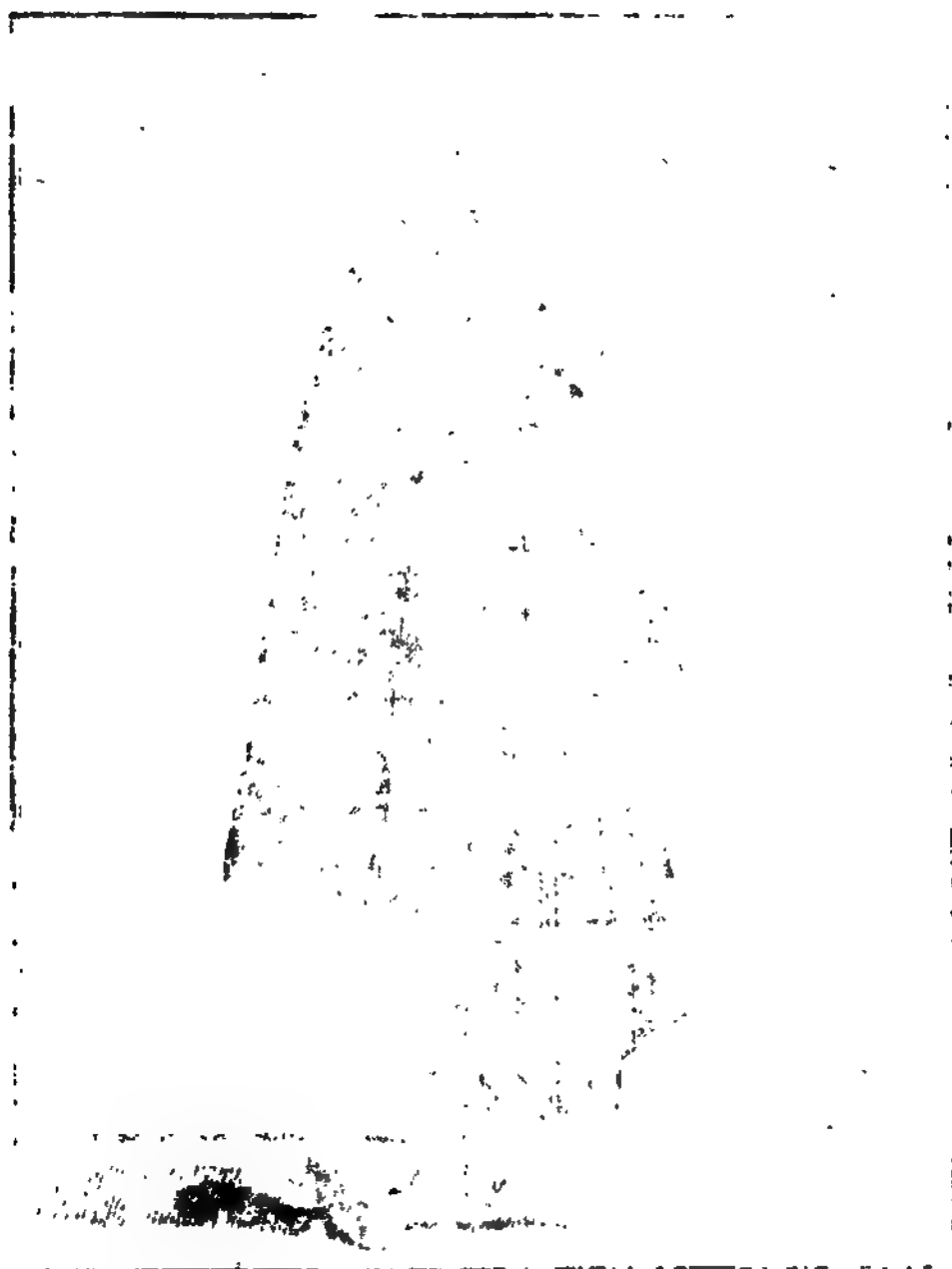
Le corps de S. François de Paule fut porté dans l'église de son couvent, où il demeura pendant trois jours, sans qu'on put l'enterrer, à cause de la grande affluence du peuple qui venoit pour le voir & l'honorer; & il ne fut mis en terre que le lundi de Pâques. La duchesse de Bourbon, fille de Louis XI & la comtesse d'Angoulême, mere du roi François I, ayant appris qu'on l'avoit mis en terre, n'en furent pas contentes, à cause, principalement, que ce lieu étoit fort humide, & sujet aux inondations de la riviere du Cher: c'est pourquoi elles obligèrent le jeu de suivant les religieux de le lever de terre: il fut encore exposé plusieurs jours sans se corrompre, & on le plaça ensuite dans une grotte de maçonnerie bien visitée & ornée, qui fut faite au fond de la chapelle qu'on avoit choisie d'abord pour le lieu de sa sépulture. On commença dès lors à réclamer son intercession, & à lui faire des vœux pour obtenir, par son moyen, les faveurs du ciel. On travailla peu de tems après, même du regne de Louis XII & sous le pontificat de Jules II, à faire des informations juridiques des actions saintes de sa vie & de ses miracles. Quelques-uns veulent que sa béatification ait été faite le 7 juillet 1513, mais on pourroit depuis les mêmes procédures en France, en Calabre, & dans les autres endroits où on savoit que le Saint avoit été. Ce fut le pape Leon X qui le canonisa en 1519. Son corps fut conservé précieusement dans l'église de son couvent du Plessis, jusqu'à ce qu'en 1562, les huguenots, qui mettoient la France en combustion, y étant entrés les armes à la main pour le sacrifier, comme ils avoient fait en divers endroits du royaume, jetèrent son corps du haut du clocher, où il se trouva en pièces.

vert de la peau, qu'où'il y eût cinquante-cinq ans qu'il fut mort, le traînerent revêtu de ses habits comme il étoit, avec une corde qu'ils lui mirent au cou, dans la chambre destinée pour recevoir les hôtes, & l'y brûlerent avec le bois du grand crucifix de l'église qu'ils avoient arraché. Ses offemens furent cependant pour la plupart retirés du feu par des catholiques zélés, qui se mêlerent parmi les soldats calvinistes, dans la chambre où se commettoit le sacrilège; & dans la suite des tems ils furent distribués à diverses églises.

Le saint fondateur avoit nommé quelque tems avant sa mort pour vicaire général en sa place jusqu'au premier chapitre, le pere Bernardin de Cropulato, provincial de la province de Touraine. Celui-ci indiqua le chapitre général pour le mois de décembre de la même année 1507. Il se tint à Rome, & le pere François Binet, correcteur du couvent de la Trinité à Rome, y fut élu général le premier janvier 1508. L'ordre étoit alors divisé en cinq provinces, qui étoient celles d'Italie, de Tours, de France, d'Espagne & d'Allemagne; mais comme l'ordre s'est si fort multiplié dans la suite, qu'il a présentement environ quatre cens cinquante couvens; il est divisé en trente & une provinces, dont il y a douze en Italie, onze en France & en Flandres, sept en Espagne, & une en Allemagne. Ces religieux ont même passé dans les Indes, où ils ont quelques couvens, qui ne composent pas des provinces, & qui relevent immédiatement du général, aussi bien que les couvens de la Trinité du mont Pincio, de S. François de Paule, & de S. François *delle Fratte* à Rome. Dans ce premier chapitre général, auquel le cardinal de Senogallia, de l'ordre des mineurs, présidoit en l'absence du cardinal Carvajal, protecteur, il fut ordonné, sur la difficulté que quelques-uns faisoient de recevoir la regle de S. François de Paule, & de se soumettre au vœu de la vie quadragésimale, que ceux qui s'y opposeroient & ne voudroient point accomplir ce vœu, seroient privés de tous droits de suffrages dans les élections: ce qui produisit un bon effet; car tous les vœux se jetterent aux pieds du cardinal, & firent de nouveau profession entre ses mains, de la quatrième regle de S. François de Paule, & du vœu de la vie quadragésimale. D'abord les généraux ne furent que pour trois ans; & ils commencerent à l'être pour six en 1605, par autorité

du saint siége. Le premier qui exerça cet office pendant six ans fut le pere Etienne Augier François, élu dans le chapitre général tenu à Genes, & qui étoit le trente-troisième de l'ordre. Ceux qui ont droit d'assister à ces chapitres généraux sont le général, les colleges généraux, les provinciaux, le zeleur ou procureur général, seulement quand le chapitre se tient à Rome, ou aux environs. Les vœux des chapitres provinciaux qui se tiennent tous les trois ans, sont les provinciaux, les colleges, les correcteurs & un commis de chaque province. Il y avoit autrefois quatre vigiles ou visiteurs généraux qui étoient élus dans les chapitres généraux, & qui avoient droit d'y assister, aussi bien que les colleges provinciaux & deux commis de chaque province; mais les vigiles ont été supprimés, & les colleges provinciaux n'y assistent plus, chaque province y envoyant seulement un commis.

Nous avons dit que la regle de S. François de Paule contenoit dix chapitres; il commence par l'observance des préceptes & des vœux. Ainsi tous les freres observeront les commandemens de Dieu & les préceptes de l'Eglise. Ils rendront obéissance au pape, & promettent de garder jusqu'à la fin de leur vie les vœux d'obéissance, de chasteté, de pauvreté & de la vie quadragesimale. Ceux qui voudront entrer dans l'Ordre ne pourront y être reçus qu'en qualité de freres clercs, de freres laïcs, ou de freres oblats, & demeureront tout le reste de leur vie dans l'état de leur profession. L'habit des freres clercs & des freres laïcs descendra jusqu'aux talons, sera d'une grosse vile, de laine naturellement noire & sans teinture. Le chaperon sera aussi de la même espèce, & descendra devant & derrière jusqu'au milieu de la cuisse, ou à-peu-près. Ils auront encore une ceinture de laine de semblable couleur, nouée de cinq nœuds; & ils ne pourront jamais, ni jour ni nuit, quitter le cordon, ni l'habit, ni le chaperon. Ils se serviront à leur choix de soques ou de sandales, faites de genets ou de feuilles de palmier, ou de paille, ou de corde, ou de jonc, ou bien ils pourront se servir de souliers par-dessus, à moins qu'une pressante nécessité, ou la dispense des supérieurs ne les exemptent d'aller nus pieds: il y a plus de cent ans que cette dispense leur a été accordée, & ils sont présentement chaussés.



Religieux Minime
avec le Manteau

Les oblats auront un habit de la même couleur, qui n'ira que jusqu'au gras de la jambe ou environ. Ils auront aussi un cordon noué seulement de quatre nœuds. Ils seront chauffés, & porteront un chaperon honnête avec sa cornette, ou bien un bonnet décent & commode, suivant que la qualité du pays le requerra. Il sera permis à tous les frères de porter sous leur habit, selon leurs besoins, des tuniques de vile étoffe, & des petites tuniques de serge, des hauts de chausses & des bas de chausses raisonnablement étendues sur les genoux. Ils pourront encore se servir à leur volonté d'un manteau de la couleur de l'habit, auquel sera attaché une cucule propre à couvrir la tête, & cousue par derrière. Les oblats se serviront à leur discrétion, tant au-dedans qu'au-dehors du couvent, d'un petit manteau fermé de la longueur de leur habit ou environ, sans capuce ni cucule. Ils pourront tous, dans les voyages, se servir, avec la permission du correcteur, d'un âne pour monture, & au défaut d'âne, le correctoire leur permet de se servir de mulets, & même de chevaux, s'ils ne trouvent point de mulets.

Les frères qui auront été reçus pour le chœur, suivront en tout l'ordre & le calendrier de l'église Romaine, & s'acquitteront des offices divins, en observant toutes les cérémonies, selon l'usage de la même église. Les frères convers diront, pour matines, trente fois l'oraison dominicale & la salutation angélique; dix pour laudes; douze pour vêpres; ajoutant aux dernières salutations le *gloria Patri*; & pour l'office des morts, ils diront tous les jours dix *Pater* & autant d'*Ave*, ajoutant à la fin du dernier le *requiem æternam*. Les oblats diront, pour matines, vingt *Pater*, & pour chacune des autres heures cinq, & autant d'*Ave*, ajoutant à la fin du dernier le *gloria Patri*; & pour l'office des morts, ils diront cinq autres *Pater* tous les jours, & autant d'*Ave*, ajoutant au dernier le *requiem*.

Tous les frères s'abstiendront entièrement de viandes grasses ou pasciales; & pour faire de dignes fruits de pénitence, ils observeront la vie quadragésimale, jusqu'à ne point manger de chair, & ainsi non-seulement la chair & la graisse, mais aussi les œufs, le beurre, le fromage, & toutes sortes de laitages, & même tout ce qui en est composé ou formé, est abso-

lument défendu, tant au-dedans qu'au-dehors du couvent, à tous les freres, tant clerics que laïcs & oblats, si ce n'est dans les grandes maladies : car si quelqu'un tombe malade, il doit être conduit par l'infirmier dans l'infirmierie claustrale, où on doit le secourir avec beaucoup de soin, le nourrissant des viandes de carême, qui seront les plus propres à le soulager ; mais si la maladie augmente, il doit être conduit dans l'infirmierie extérieure, bâtie dans la clôture du couvent, où on lui donnera tous les alimens propres à rétablir sa santé, qui seront apportés par un autre endroit que par le cloître du couvent, qui doit être éloigné de l'infirmierie pour le moins de cinquante pas, & personne n'y peut entrer sans la permission du supérieur.

Les jeûnes sont ainsi prescrits. Les freres clerics & les laïcs jeûneront également depuis le lundi de la Quinquagésime jusqu'au samedi Saint inclusivement, & depuis la fête de tous les Saints jusqu'à Noël exclusivement. Ils jeûneront aussi tous les autres jours ordonnés par l'Eglise, & tous les mercredis & vendredis de l'année, excepté le jour de Noël, quand il arrivera un vendredi. Les oblats jeûneront seulement tous les vendredis de l'année, & depuis la fête de sainte Catherine jusqu'à Noël exclusivement, & tous les jours ordonnés par l'Eglise. Aucun des freres ni des oblats, étant en santé, ne peut être exempt du jeûne, que dans les voyages ; néanmoins les supérieurs peuvent, pour de justes raisons, dispenser les uns & les autres de chacun de ces jeûnes en particulier.

L'exercice de l'oraison leur est recommandé, & afin qu'ils aient plus de facilité pour s'y adonner, ils doivent garder le silence en tout tems dans l'église, dans le cloître, dans le dortoir, au réfectoire, durant la premiere & la seconde table, & en tous lieux, depuis l'heure de complie jusqu'à primes du jour suivant. Les supérieurs ont le nom de *correcteurs*, afin qu'ils se corrigent premierement eux-mêmes, & qu'ensuite ils corrigent les autres. Tous les ans, le jour de S. Michel, ces correcteurs sont élus par les religieux de chaque couvent, & ne peuvent exercer cet office qu'un an, pendant lequel ils ne peuvent sortir du couvent que pour de justes causes, après en avoir donné connoissance au chapitre, & demandé le consentement des anciens du couvent. Voici la formule des vœux de cet Ordre.

Je frere N. voue & promets à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à toute la cour céleste, & à vous, mon révérend pere N. & à cet Ordre sacré, de demeurer ferme, & de persister tout le tems de ma vie sous la maniere de vivre & la regle de l'Ordre de freres de l'Ordre des Minimes de S. François de Paule, laquelle est approuvée par notre très-saint pere le pape Jules II, après Alexandre VI, d'heureuse mémoire, aussi pontife de Rome, en vivant avec persévérance sous les vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, & de la vie de carême, suivant les déterminations & les circonstances marquées & prescrites dans la même regle. Les oblats ajoutent, & de plus, je promets garder la foi à ce même Ordre, & de représenter fidèlement les aumônes qui lui seront faites.

Cet Ordre a produit plusieurs personnes recommandables par leur piété & par leurs écrits; il y en a eu aussi plusieurs qui ont été élevés aux dignités de l'église. Les Minimes de France ont donné des évêques aux églises de Marseille, de Mâcon & de Riez. Louis d'Attichi, évêque de Riez, religieux du même Ordre, en a donné une histoire en françois, le pere de la Noue une chronique en latin, & le pere Montoia les annales en espagnol. Le pere Thuillier a donné une histoire particuliere de la province de France, sous le titre de journal des religieux & religieuses de l'Ordre des Minimes de la province de France, & une traduction de la regle, du correctoire & du cérémonial, avec des remarques historiques sur ces trois ouvrages.

Cet Ordre a pour armes le mot CHARITAS, d'or, entouré de rayons de même en champ d'azur.

Francisc. Lanovius, *Chronicon Generale. Ord. Minim.* Louis Doni d'Attichi, *Hist. générale de l'Ordre des Minimes.* Luc de Montoia, *Chronic. generale de la Orden de los Minimos.* Hilarion de Coste, *Hist. Catholique.* Bolland. *Act. Sanct. tom. I, Aprilis.* Giri & Baillet, *Vies des Saints, 2 Avril.* Baltazar d'Avila, *Manipulus Minim.* René Thuillier, *Traduction de la regle du Correctoire & du Cérémonial des Minimes, avec des remarques historiques.*

CHAPITRE LVII.

Des Religieuses de l'Ordre des Minimes.

Les historiens françois de l'Ordre des Minimes se plaignent de ce que les historiens espagnols, du même Ordre, n'ont donné que fort peu de connoissance de l'origine des religieuses Minimes qui ont pris naissance en Espagne. Tout ce qu'on en fait, c'est que dom Pierre de Lucena Olit, non content d'avoir fondé un couvent de Minimes dans la ville d'Andujar, donna sa propre maison pour y bâtir un monastere de religieuses du même Ordre, dont deux de ses petites filles furent les premieres qui y prirent l'habit de cet Ordre en 1495. Elles le reçurent des mains du pere Germain Lionet, religieux François, que S. François de Paule avoit envoyé en ce royaume avec quelques autres pour y établir son Ordre. Il est certain qu'il n'y avoit point alors de regle particuliere pour ces religieuses, & que ce ne fut qu'en 1506, c'est-à-dire au tems que le saint fondateur changea quelque chose de sa premiere regle pour les religieux, qu'il songea à en donner une aux religieuses. En effet, par la lettre qu'il écrivit au pape Jules II, la même année, il lui témoigna qu'outre la regle de ses religieux, qu'il a beaucoup perfectionnée, & celle pour les personnes de l'un & l'autre sexe, qui vivent dans le monde, il en a composé une troisieme pour des religieuses.

Le pere Jean du Bois, aussi François, premier directeur de ce monastere, & les autres qui lui succéderent, les gouvernerent apparemment jusqu'à ce tems-là, sur la premiere & la seconde regle, autant que leur sexe le permettoit. S. François de Paule, pour marquer son affection à cette nouvelle colonie de Vierges, leur envoya à chacune, en 1505, un chapelet qui étoit le présent ordinaire qu'il faisoit à ses amis & aux bienfaiteurs de l'Ordre, il n'y avoit alors que huit religieuses dans ce monastere. Le pere de la Noue, dans ses chroniques de l'Ordre, remarque que ces chapelets étoient de gui de chêne, qui, étant travaillé autour, représente de tous côtés une croix entourée de rayons : ce que les écrivains Espagnols



THE HISTORY OF THE

ROYAL NAVY

— — — — —

du même Ordre ont publié comme une merveille, quoiqu'il n'y ait rien que de naturel; il est vrai qu'ils produisoient des effets admirables & miraculeux, principalement dans la guérison des malades; mais c'étoit en vertu de la bénédiction que le Saint leur donnoit en conséquence du pouvoir qu'il en avoit reçu du pape. Ces religieuses avoient été jusques-là sous l'obéissance du correcteur des Minimés du couvent d'Andujar; mais le saint fondateur les mit sous celle du provincial d'Espagne.

La règle qu'il leur donna est peu différente de la quatrième qu'il donna aux religieux; il n'y a d'autres changemens que ceux que la diversité du sexe a nécessairement obligé d'y faire: les mêmes vœux, les mêmes jeûnes, les mêmes observances du silence & de la modestie y sont ordonnés, & ce sont par-tout les mêmes termes, excepté lorsque ce sont des réglemens propres pour des filles, & qui ne peuvent pas convenir aux hommes. On ne voit point qu'on ait parlé de cette règle dans le premier chapitre général tenu à Rome en 1507; elle y fut cependant reçue avec celle des religieux, puisque la même bulle approuve l'une & l'autre. Tous les monastères des religieuses Minimés qui ont été fondés depuis ce tems-là, tant en France qu'en Italie & en Espagne, l'ont été sous l'obligation de cette règle qu'on y a toujours observée fort exactement: la différence qu'il y a entre les correctrices de ces religieuses & les correcteurs des religieux, c'est que les correctrices ne sont élues que tous les trois ans, & que les correcteurs doivent être élus tous les ans.

Le second monastère de religieuses Minimés fut aussi fondé en Espagne, à Gia, diocèse de Seville, en 1509; mais les Carmes s'étant opposés à cet établissement, à cause que ce monastère étoit trop proche de leur couvent, & que par un de leurs privilèges, on ne peut bâtir de maisons religieuses qu'à une distance de près de cent quarante toises des leurs, ces religieuses Minimés furent transférées ailleurs; mais les historiens Espagnols ne font point mention du lieu où elles furent transférées. Le plus ancien monastère de cet Ordre, au même royaume, après celui d'Andujar, dont on ait connoissance, est celui de Xérés de la Frontera, fondé en 1524. Il se fit encore d'autres établissemens en Espagne, à Archidona,

Baïza, Cordoue, Seville, Fuentes de Leon, Antequera, & autres lieux. Ces religieuses furent introduites en Sicile par Hector Pignatelli, qui en étoit vice-roi, & qui, après avoir fondé un couvent de religieux de cet Ordre à Palerme, voulut être aussi fondateur d'un couvent de religieuses Minimes, qu'il fit bâtir en 1532, dans la même ville, & qui, dans la suite, est devenu plus considérable par la libéralité & la magnificence de Philippe III, roi d'Espagne. Enfin, en 1621, il se fit un établissement de ces religieuses, en France, dans la ville d'Abbeville: la mere Gabrielle Fouquart en fut fondatrice. Elle étoit fille de François Fouquart, receveur des tailles de la même ville, & de Marie Caïsier; elle avoit toujours eu dessein d'être religieuse; mais après la mort de son pere, ayant été obligée d'obéir à son oncle, qui avoit conclu son mariage avec un homme veuf, fort riche, on la maria à l'âge de vingt-six ans. Deux ans après, son mari étant mort, elle résolut de quitter le monde. Elle fut la première qui reçut l'habit du tiers Ordre de S. François de Paule à Abbeville, en 1601, & fut pendant vingt ans correctrice de quelques filles & femmes séculieres de ce tiers-Ordre. Elle vécut quatorze ans en communauté avec quelques filles dévotes qui avoient fait profession du tiers Ordre, & elle employa ce tems-là à traiter de l'établissement des religieuses Minimes; mais les religieuses s'y opposoient toujours, & ce ne fut qu'en 1621 qu'elle obtint le consentement du pere Riviere, visiteur général des Minimes, qui la reçut religieuse du second Ordre, lui donna le voile & à treize autres filles de sa communauté, après en avoir obtenu la permission de l'évêque d'Amiens: quelques religieux du même Ordre y formerent encore de nouvelles oppositions; mais elles furent enfin levées par le pape Grégoire XV, qui érigea cette maison en monastere par une bulle du 10 Juin 1623; elles firent profession, en 1624, entre les mains du pere Nicolas Lesguillier, qui avoit été commis à cet effet par le cardinal Hippolyte Aldobrandin, protecteur de l'Ordre, & par le pere Cyrille Camart, pour lors général. La mere Fouquart fut établie correctrice de ce nouveau monastere, où, après avoir encore vécu plusieurs années dans les exercices de piété & de mortification, elle mourut saintement en 1639. Il s'est fait depuis un autre établissement de ces religieuses dans la ville de Soissons.



Religieuse Minime
avec le Manteau

de Paddy f
64

Dans le tems qu'on faisoit l'établissement du monastere d'Abbeville, le pere Louis Doni d'Artichi, depuis Evêque de Riez, écrivoit son histoire générale de l'Ordre des Minimes; il n'a pas parlé des religieuses de cet Ordre en France; mais il a donné les vies de quelques religieuses Espagnoles & Italiennes mortes en réputation de sainteté. Il dit qu'en 1623, il y avoit trois cens religieuses de cet Ordre en onze couvens: ainsi, avec les deux d'Abbeville & celui de Soissons, il y auroit quatorze monasteres de religieuses Minimes. Leur habit est semblable à celui des religieux de cet Ordre: nous en donnons deux estampes, dont l'une représente une de ces religieuses sans manteau, & l'autre en manteau ou en habit de chœur.

Francisc. Lanovius, *Chronic. générale Ord. Minim.* Louis Doni d'Artichi, *Hist. générale de l'Ordre des Minimes.* Lucas de Montoia, *Chronic. general de la Orden de los Minimos.* Hilarion de Coste, *Eloges des Dames illustres, tom. II.* Ignace de Jésus Marie, *Hist. d'Abbeville*, & René Thuillier, *Traduction des Regles, Corrétoire & Cérémonial des Minimes, avec des Remarques historiques.*

CHAPITRE LVIII.

Du Tiers-Ordre des Minimes.

LE tiers-Ordre des Minimes, pour les personnes de l'un & l'autre sexe qui vivent dans le monde, avoit été établi par S. François de Paule dans la Calabre, long-tems avant qu'il vint en France; car par les procès faits en Italie pour la canonisation, on voit qu'il recevoit des personnes séculieres en cette congrégation, & qu'il leur donnoit le petit cordon, qui est la marque de cet Ordre. Le procès même qui fut fait à Altilie, porte que lorsqu'il y passa pour aller en France, il y laissa une communauté de Tertiaires, au nombre de dix-sept, qui avoient pour correctrice une sœur nommée *Perne*, & pour confesseur & directeur, un prêtre appelé *Serra*, qui étoit aussi de ce tiers-Ordre. Mais il ne paroît pas que S. François

de Paulé ait dressé en Italie aucune règle pour le gouvernement & la direction de ce tiers-Ordre. Les bons exemples de sa vie, & les leçons spirituelles que lui & ses religieux faisoient assiduelement à ceux qui se rangeoient sous sa conduite, leur tenoient lieu de règle & de statuts; jusqu'à ce qu'enfin, en 1561, qu'il retoucha la règle qu'il avoit faite pour ses religieux en 1493: il en fit une pour son tiers-Ordre, dont il obtint l'approbation du pape Alexandre VI, l'année suivante 1562. Cette approbation fut renouvelée par le même pape, de l'avis & du consentement des cardinaux, ensuite de quelques changemens que le Saint fit à ses règles; & l'année 1566, elle le fut plus solennellement par le pape Jules II, qui joignant ensemble la règle des religieux, celle des religieuses & celle du tiers-Ordre, n'en fit qu'un corps, & les confirma toutes par une même bulle.

La règle du tiers-Ordre des Minimes contient sept chapitres. Elle ordonne aux freres & aux soeurs l'observance des commandemens de Dieu & de l'Eglise. Ceux qui sont clercs doivent réciter l'office divin selon l'usage de l'Eglise Romaine, ceux qui ne sont pas obligés de réciter le bréviaire, doivent dire pour matines, sept *Pater* & autant d'*Ave*, sept pour ~~ludes~~ *ludes*, cinq pour vêpres & trois pour complies, & pour chacune des autres heures, ajoutant au dernier le *gloria Patri*; tous les jours ils doivent dire encore trois autres *Pater* & autant d'*Ave* pour les défunts, & à la fin du dernier le *Requiem æternam*. Ils doivent s'accuser de leurs péchés aux confesseurs qui leur sont assignés par le correcteur général de l'Ordre des Minimes, & communier le Jeudi-Saint, le jour de Pâques, à Noël, à la Pentecôte & à la fête de l'Assomption de Notre-Dame. Ils assisteront à la messe avec beaucoup de respect, & payeront les dîmes qu'ils doivent à leurs curés. Ils doivent fuir le monde & les emplois deshonnêtes, éviter les festins & les vanités du siècle. L'abstinence de viande leur est ordonnée depuis la fête de sainte Lucie jusqu'à Noël exclusivement, & trois jours avant les quatre jours de communion prescrits par la règle, aussi bien que tous les mercredis de l'année. Les confesseurs peuvent néanmoins dispenser du jeûne & de l'abstinence ceux qu'ils jugent à propos, & peuvent changer ces jeûnes en d'autres œuvres de piété. On accorde aux freres & aux soeurs la

liberté

liberté d'observer la vie quadragésimale, s'ils ont assez de ferveur pour la pratiquer. Les vêtemens extérieurs seront, selon leur état & leur condition, entièrement ou presque semblables pour la couleur aux habits des religieux Minimes. Les freres & les sœurs recevront avec dévotion des correcteurs de l'Ordre, ou de quelqu'un commis par eux, un cordon noué seulement de deux nœuds, & après un tems convenable, s'ils désirent persévérer dans l'observance de cette regle, ils feront aussi profession entre leurs mains. Ils peuvent, dès le bas âge, recevoir le cordon; mais la profession ne se doit faire qu'à l'âge de quinze ans. Enfin, pour la conduite de cette congrégation de fideles de l'un & l'autre sexe, les provinciaux de l'Ordre des Minimes ou les supérieurs majeurs, lui assigneront en chaque lieu un correcteur ou une correctrice qu'ils pourront eux-mêmes changer toutes les fois qu'ils le jugeront à propos. Ces correcteurs & correctrices doivent s'appliquer de tout leur pouvoir à assoupir les procès & les disputes qui peuvent naître entre les freres & les sœurs, & à les remettre, par charité, dans la paix & l'union d'une amitié sincere. Ils doivent tous avoir un grand amour les uns pour les autres, & ne point rougir de s'appeler mutuellement freres & sœurs, & comme tels ils doivent se visiter & se consoler les uns les autres dans leurs afflictions, leurs adversités & leurs maladies.

Voilà, en abrégé, la regle que S. François de Paule prescrivit aux freres & aux sœurs de son tiers-Ordre. Nous avons dit que la marque de cet Ordre est un cordon noué de deux nœuds. Quoique la ressemblance que leurs habits doivent avoir avec ceux des religieux Minimes, ne soit que par rapport à la couleur, & non pas à la forme, il y a néanmoins des pays où les Tiertiaires de cet Ordre s'habillent de même que les freres & les sœurs de ce même Ordre. Ils font profession en ces termes :

Je N. promets à Dieu tout-puissant & à toute la cour céleste, & à vous mon révérend pere N. d'amender de plus en plus mes mœurs & ma vie, & d'observer, autant que je le pourrai, les préceptes salutaires de la regle des fideles de l'un & l'autre sexe, de l'Ordre des Minimes, confirmée par notre saint pere le pape Jules II, & d'obéir aux successeurs de S. François de Paule, les

correlleux généraux de cet Ordre des Minimes, & de suivre les bons conseils & les instructions de ladite regle, & de procurer l'honneur & l'utilité dudit Ordre. En foi de quoi j'ai signé & marqué de ma main ce présent écrit pour témoignage de ma profession, en ce couvent des freres Minimes de N. Ete.

En 1539, quelques filles du tiers-Ordre qui vivoient en commun dans la ville de Tolède en Espagne, depuis environ cinq ans, dans une maison particulière d'où elles ne sortoient que pour aller à l'église entendre la messe & recevoir les sacrements, voulurent changer leur maison en un monastere, & faire des vœux solennels sous la troisieme regle des Minimes. Elles s'adresserent pour cela au cardinal Pucci, protecteur de l'Ordre, qui, approuvant leur dessein, en parla au pape Paul III. Le souverain pontife érigea cette maison de Tertiaires en un monastere, sous le titre de Jésus & Marie, & l'observance de la troisieme regle des Minimes de S. François de Paule, leur permettant de faire les vœux solennels de chasteté, pauvreté & obéissance, & leur accordant tous les privilèges dont jouissoient les religieux & les religieuses du premier & du second Ordre. Ces religieuses, quoiqu'approuvées par le pape, ne purent jamais obtenir le consentement des supérieurs de l'Ordre pour y être reçues sous leur juridiction. Elles présenterent d'abord pour ce sujet une requête au chapitre général assemblé à Fréjus en 1547; mais leur demande ne fut point accordée, non plus que dans les chapitres généraux tenus après à Fréjus en 1556 & à Valence en 1561; quoique le roi d'Espagne, Isabelle de France, s'intéressât pour elles, pour cela fut inutile. Cette priante les faisoit subsister par ses libéralités; mais, après sa mort, la ville se voyant chargée de son soin, demanda au cardinal de Quiroga, archevêque de Tolède, d'en être déchargée. Ce prélat transféra ces religieuses, de leur consentement, dans un autre monastere appelé *Notre-Dame de la Blanche*, où elles demeurèrent quelque temps avec l'habit de Minimes, & firent un si grand progrès dans la vertu, que quelques-unes d'entr'elles sont mortes en odeur de sainteté. Ce sont les seules religieuses Tertiaires qu'il y ait jamais eu dans cet Ordre, qui ayant été abolies à cause de leur grande pauvreté, n'ont jamais été rétablies: ainsi le tiers-Ordre des Minimes ne comprend que des per-

hommes séculiers de l'un & l'autre sexe, parmi lesquels il y a eu le bienheureux Grace de Valence. Les Minimes prétendent que Louis XI, Charles VIII & Louis XII, Rois de France, étoient de cet Ordre, ainsi que S. François de Sales, évêque de Genève.

Francisc. Lascovius, *Chronicon generale Minimorum*. Louis Doni d'Autichi, *Hist. génér. de l'Ordre des Minimes*. Lucas de Montois, *Chron. génér. de la Ord de los Minimos*. René Thuillier, *Traduction des regles corréctes & cérémoniel des Minimes avec des remarques historiques*. François Giry, *Préface de la règle du tiers-Ordre des Minimes*, & Bazarin d'Amis, *Manipulus Minimorum*.

CHAPITRE LIX.

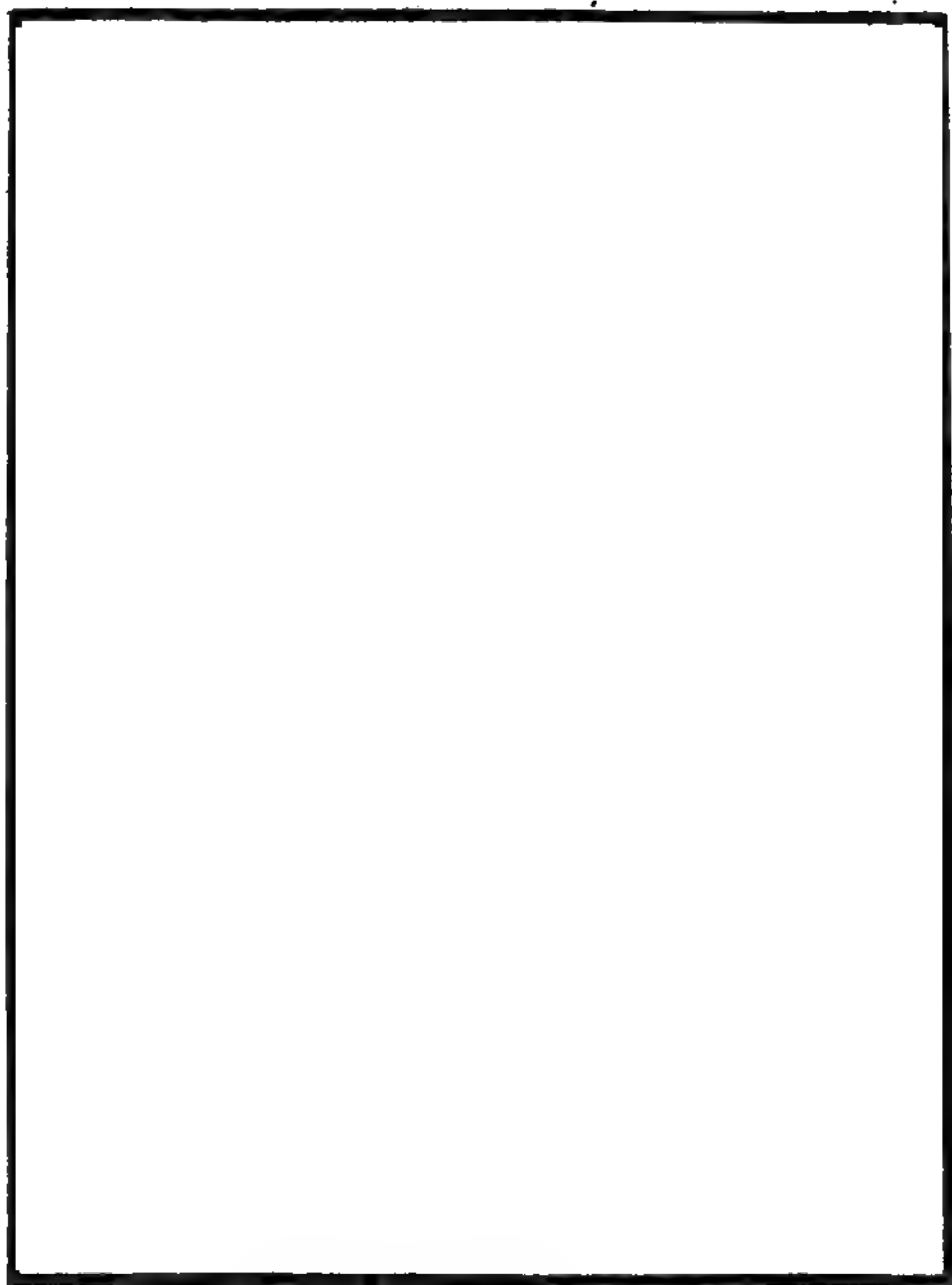
Des Clercs réguliers de la Société ou Compagnie de Jésus, avec la Vie de saint Ignace, leur Fondateur.

IL s'est élevé, de tems en tems, des hérésies dans l'église, & Dieu a toujours suscité des saints personnages remplis de son esprit pour les combattre & en arrêter le progrès, par leurs écrits, leurs prédications, & autres travaux évangéliques, & pour maintenir la foi catholique dans sa pureté. Ainsi, il a opposé S. Athanase aux Arriens, S. Augustin aux Pélagiens & aux Manichéens, S. Cyrille aux Nestoriens, S. François & S. Dominique aux Albigeois, & enfin S. Ignace de Loyola & ses compagnons aux Luthériens & aux Calvinistes. Un célèbre écrivain de la vie de ce Saint, a remarqué que dans le tems que Luther soutint publiquement son apostasie dans la diète de Wormes, & que s'étant retiré dans la solitude d'Alstat, il composa un livre contre les vœux monastiques, qui fit une infinité d'apostats, S. Ignace se consacroit à Dieu dans l'église de Mont-Serrat, & écrivoit dans la retraite de Manreze les exercices spirituels qui servirent à former son Ordre & à repeupler tous les autres : que lorsque Calvin commença à dogmatiser & à se faire des disciples à Paris, S. Ignace, qui y étoit venu étudier, assembla de son côté des compagnons pour déclarer la guerre aux ennemis de la

foi; & qu'enfin, dans le tems qu'Hennî VIII se fit nommer chef de l'église anglicane & qu'il ordonna, sous peine de mort, à ses sujets d'effacer le nom du pape de tous les papiers & de tous les livres qu'ils avoient entre les mains, S. Ignace jeta les fondemens de son Ordre, qui fait profession particulière d'obéissance aux souverains pontifes, par rapport aux missions dans les pays étrangers.

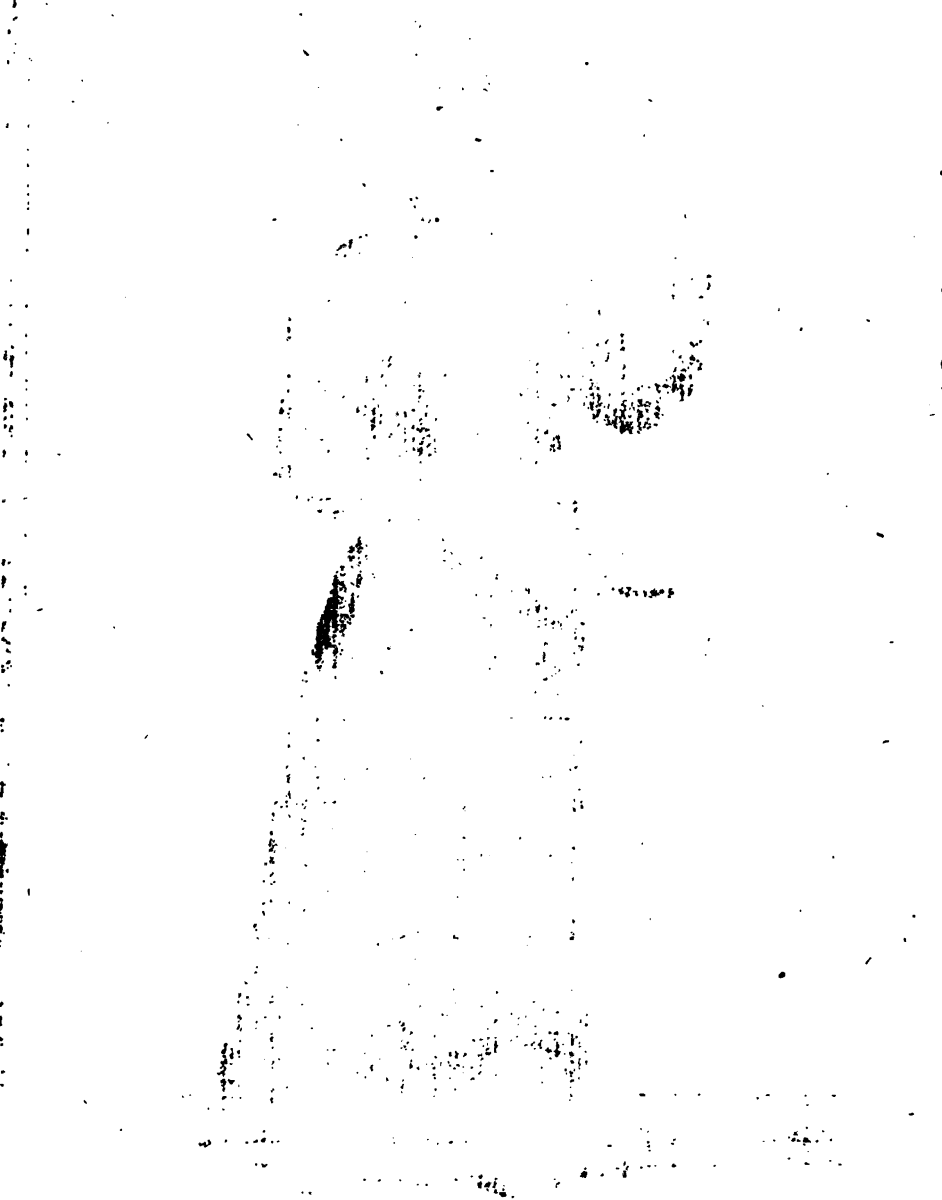
Ce saint naquit, en 1491, au château de Loyola, dans une partie de la Biscaye Espagnole qui porte aujourd'hui le nom de Guipulcoa, & fut le dernier d'onze enfans qu'eurent Don Bertrand son pere, seigneur d'Oguez & de Loyola, & Martine Saëz de Balde. Ils l'éleverent dans les sentimens que pouvoit leur inspirer l'amour du siècle. Son pere le jugeant propre pour la cour, l'y envoya de bonne heure, & le fit page du roi catholique Ferdinand V. Mais Ignace, qui avoit une passion ardente pour la gloire, se dégoûta bientôt de la cour, & suivant l'exemple de ses freres, qui se signaloient dans l'armée de Naples, il voulut prendre le parti des armes. Il s'en expliqua au duc de Najare don Antonio Manrique son parent, & ami particulier de sa maison, qui approuva son dessein: il lui fit apprendre ses exercices, s'appliqua lui-même à le former, & le rendit en peu de tems capable de servir son prince dans ses armées. Il se signala dans la premiere campagne au siège de Najare même, petite ville, située sur la frontiere de Biscaye, dont la prise fut attribuée en partie à sa bravoure. Quoique cette ville eut été abandonnée au pillage, il ne voulut point y avoir de part, & se contenta pour toute récompense, de la gloire d'avoir fait une belle action, jugeant qu'il étoit indigne d'un grand cœur de profiter de la disgrâce des malheureux. Sa conduite alors n'étoit pas fort régulière; plus occupé de la galanterie & de la vanité que de toute autre chose, il ne suivoit gueres dans toutes ses actions que les fausses maximes du monde; & il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, que Dieu lui ouvrit les yeux.

Le moyen dont la Providence se servit pour lui toucher le cœur, fut l'accident qui lui arriva, lorsque défendant, en 1521, le château de Pampelune, capitale de la Navarre, contre les François qui l'assiégeoient, il fut blessé d'un éclat de pierre à la jambe droite, & d'un boulet de canon à la gauche,



Jesuite
En habit ordinaire dans la Maison

de Poully
65



dont elle fut cassée. Les Navarrois le voyant blessé, perdirent courage, & se rendirent à discrétion; mais les François usant bien de la victoire, transporterent Ignace au quartier du général, où ils prirent le soin de le faire panser, & quand sa jambe eut été remise & que l'état de sa plaie lui permit de changer de lieu, ils le firent porter en litière au château de Loyola, qui n'est pas éloigné de Pampelune.

A peine y fut-il arrivé, qu'il sentit de grandes douleurs. Les chirurgiens qu'on appella jugerent que les os de sa jambe n'étoient pas remis dans leur situation naturelle, & lui dirent, que pour les lui remettre il lui falloit casser la jambe de nouveau. Ignace les crut, & s'étant mis pour cet effet entre leurs mains, il ne fit paroître aucune foiblesse dans une si cruelle opération. La douleur qu'il en ressentit lui causa une fièvre si violente, qu'elle le réduisit à l'extrémité. Il reçut ses Sacremens la veille de la fête des Apôtres S. Pierre & S. Paul, mais avec tant de foiblesse & d'abattement, qu'on ne crut pas qu'il pût passer la nuit. S. Pierre, la même nuit, lui apparut en songe, & le touchant de la main, le guérit de la fièvre, en sorte qu'à son réveil on trouva ses douleurs cessées, ses forces revenues, & sa vie hors de danger. Cette guérison miraculeuse ne lui fit pas perdre l'esprit du monde; sa jambe, qu'on avoit cassée une seconde fois, ne fut pas si bien rétablie, qu'il n'y restât une difformité: c'étoit un os qui avançoit trop au-dessous du genouil, & qui empêchoit que sa botte ne fut bien tirée. Comme il aimoit la bonne grace & la propreté, la vanité le porta à se faire scier cet os; opération qui ne se fit pas sans d'extrêmes douleurs: il aimoit mieux subir volontairement une nouvelle torture, que d'avoir rien de difforme en sa personne, car une de ses cuisses s'étant retirée depuis sa blessure, & craignant étrangement de paroître boiteux, il se fit tirer très-violemment la jambe durant plusieurs jours avec une machine de fer; mais la jambe droite demeura toujours plus courte que l'autre.

Durant cette longue cure, Ignace, qui étoit obligé de garder le lit ou la chambre, avoit tout le tems de s'ennuyer: il demanda un roman pour se divertir, & comme il n'y en avoit point dans la maison, on lui apporta la vie de Jésus-Christ & celle des Saints. Il les lût, précisément pour s'amuser,

& n'y trouva d'abord aucun plaisir; mais la grace de Dieu agissant sur ce cœur mondain, il se laissa toucher par la douceur de ses attraits, prit goût insensiblement à cette lecture; & fut si charmé & si édifié des exemples de vertu qu'il y trouva, qu'il forma au même tems le dessein de les imiter. Il se proposa pour cela de visiter les saints lieux, & de s'enfermer dans un héritage; mais ces bons mouvemens duroient peu, étant combattus par la passion pour la gloire & par l'amour qu'il portoit à une dame de la cour de Castille & des premières maisons du royaume. Ainsi oubliant en un moment les projets qu'il venoit de faire, il n'avoit l'esprit occupé que de la guerre & de l'amour, & se formoit des chimères de vanité & de plaisir; dont les folles idées l'enchantotent à un tel point, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût vivre sans une grande ambition, ni être heureux sans un grand attachement.

Lorsqu'il étoit las de rêver, il se remettait à la lecture, qui enfin, par le secours de la grace, l'éclaira si bien, que n'estimant plus que les véritables honneurs & les plaisirs du Ciel, il commença à connoître la vanité de la gloire du monde à laquelle il aspirait, & le danger où il s'exposoit en suivant ses maximes; c'est pourquoi prenant la résolution de le quitter entièrement & de se consacrer à Jésus Christ, il se proposa d'entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte, pieds nus & revêtu d'un sac, résolu, à son retour, de se cacher dans quelque solitude où, inconnu aux hommes, il pût penser uniquement à son salut, & passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence. Comme sa jambe n'étoit pas encore tout-à-fait guérie, il ne put pas exécuter sitôt ces projets; il se contentoit pour lors de se lever toutes les nuits, & d'en passer une partie la face tournée contre terre, pleurant amèrement ses péchés. Lorsqu'il fut en état de marcher, ne songeant plus qu'à suivre la voix qui l'appeloit à la perfection, il sortit de Loyola, résolu d'aller en pèlerinage au monastère de Mont-Serrat, fameux par la dévotion des pèlerins qui, de tous les endroits du monde, y viennent implorer le secours & honorer l'image miraculeuse de la sainte Vierge; dont nous avons déjà parlé ailleurs. Pour mieux cacher son dessein, il alla à Navaret, sous prétexte de rendre visite au duc de Najare, qui avoit souvent envoyé demander des nouvelles

de sa santé. Sa visite faite, il renvoya les deux vassaux qui l'avoient accompagné jusqu'alors, & prit seul le chemin de Mont-Serrat. En sortant de Navaret il fit vœu de chasteté perpétuelle, pour se rendre plus agréable à la sainte Vierge, sous la protection de laquelle il alloit se mettre, & se disposa à se réconcilier avec Dieu par une sincère confession de tous ses péchés. Dom Jean Chavannes, françois de nation, qui, avant sa retraite à Mont-Serrat, avoit été grand-vicaire de l'évêque de Mirepoix, fut le religieux auquel Ignace s'adressa pour faire une confession générale de ses péchés, qu'il écrivit avec toute l'exactitude possible. Il la fit avec une douleur si vive & une telle abondance de larmes, qu'il fut obligé de l'interrompre souvent, ce qui la fit durer trois jours. Il lui découvrit toutes ses pensées, & surtout il lui fit le plan de la vie austère qu'il vouloit mener. Ce saint homme, qui vivoit lui-même très-austèrement, le confirma dans son dessein, en lui prescrivant néanmoins des règles de prudence pour sa conduite, & pour éviter les pièges que le malin esprit pouvoit lui tendre dans ses premières terveurs.

Ignace fit présent de son cheval au monastère, pendit son épée à un pilier proche l'Autel, pour marque qu'il renonçoit à la milice séculière, & n'emporta avec lui que les instrumens de pénitence qu'il avoit demandés à son confesseur. Puis revêtu de l'habit d'un pauvre, auquel il avoit donné le sien, jusqu'à sa chemise, il sortit de Mont-Serrat le bourdon à la main, la calobace au côté, la tête & un pied nud (car pour l'autre, qui se sentoient de sa blessure, & qui s'enflait toutes les nuits, il jugea à propos de le chauffer); il marchoit avec une vigueur qui surpassant la force d'un homme élevé aussi délicatement qu'il l'avoit été, ne pouvoit venir que d'en-haut; fort consolé de ne plus porter les livrées du monde, & tout glorieux d'être revêtu de celles de Jésus-Christ. A peine eût-il fait une lieue, qu'il entendit derrière lui un cavalier qui courroit à bride abattue: c'étoit un officier de la justice du Mont-Serrat, qui venoit lui demander s'il étoit vrai qu'il eût donné de riches habits à un gueux, parce qu'étant soupçonné de les avoir volés, on l'avoit mis en prison jusqu'à ce qu'on en eût conduit le véritable. Ignace, à ces paroles, fut pénétré de douleur, & se reprochant d'avoir été cause de la disgrâce de ce pauvre homme,

il le déchargea du crime dont on l'accusoit, sans vouloir dire qui il étoit. Après cette aventure il poursuivit son chemin vers Manreze, où il avoit résolu de se cacher, en attendant que la peste cessât à Barcelone, & que le port fût ouvert, espérant y trouver quelque bâtiment sur lequel il pût monter, pour commencer son voyage de la Terre-sainte.

Manreze est une petite ville à trois lieues de Mont-Serrat, fameuse aujourd'hui par la pénitence de S. Ignace, & par la piété des peuples qui y viennent de tous côtés en pèlerinage ; mais alors de peu de conséquence, n'ayant rien de considérable qu'un monastère de l'ordre de S. Dominique, & un hôpital pour les pèlerins & les malades. Le Saint entra dans cet hôpital, qu'on appelloit pour lors l'hôpital de sainte Luce : fort content de se voir au nombre des pauvres, & en état de faire pénitence sans être connu. Il commença par jeûner toute la semaine au pain & à l'eau, excepté le dimanche qu'il mangeoit un peu d'herbes cuites, encore y mettoit-il de la cendre. Il ceignit ses reins d'une chaîne de fer, & prit un cilice sous l'habillement de roile dont il étoit revêtu. Il prenoit la discipline trois fois le jour, dormoit peu & couchoit à terre. Outre le service divin, qu'il entendoit tous les jours avec une piété & une dévotion toute singulière, il faisoit sept heures de prières : il visitoit souvent l'église de Notre Dame de Viladordis, qui n'est qu'à une demie lieue de Manreze ; & dans ces petits pèlerinages il ajoutoit d'ordinaire au cilice & à la chaîne de fer qu'il portoit, une ceinture de certaines herbes très-piquantes.

Le démon ne pouvant supporter cette ferveur, employa sous ses efforts pour l'en détourner, en lui représentant la dureté de la pénitence, & la difficulté qu'il y avoit d'y persévérer, le désagrément d'être dans un hôpital, la honte qu'il y avoit pour un homme de sa qualité d'être toujours avec des pauvres, & le grand profit qu'il feroit à la cour, où par la régularité de sa conduite, & l'exemple de ses vertus, servant de modèle aux courtisans, il les attireroit insensiblement au service de Jesus-Christ, & à la pratique des vertus chrétiennes. C'étoit prendre le nouveau soldat de Jesus-Christ par des endroits bien sensibles ; mais ayant reconnu la malice de l'esprit tentateur, il repoussa ses suggestions par la pratique
des

Jesuite
dans un autre habillement de Maïcen

de Feillo f
55

des vertus qui leur étoit opposées. Bien loin de fuir les pauvres; il se familiarisa avec eux plus que jamais. Non content de demeurer dans cet hôpital, il s'attacha aux malades les plus dégoûtans; & au lieu de retourner à la cour, il résolut de se cacher encore plus aux yeux des hommes. Cependant; nonobstant toutes ses précautions pour réussir dans cette dernière résolution, le bruit courut dans Manreze que ce pèlerin, qu'on ne connoissoit point, étoit un homme de qualité qui faisoit pénitence; ce qu'on conjectura par la nouvelle qui s'y répandit de l'aventure du pauvre de Mont-Serrat, auquel il avoit donné ses habits: c'est pourquoi on commença à le regarder avec d'autres yeux dans l'hôpital & dans la ville. On le venoit voir par curiosité, & on l'admiroit d'autant plus, qu'on l'avoit traité avec mépris. Le Saint s'en aperçut, & prenant ce changement pour un nouveau piège que le démon lui rendoit, & qu'il devoit éviter, il se retira dans une caverne qui étoit au pied d'une montagne éloignée de six cens pas de la ville. Peu de gens connoissoient cette caverne, & personne n'avoit osé y entrer, tant elle paroissoit affreuse; mais Ignace jugeant que ce lieu en étoit d'autant plus propre à se cacher aux yeux des hommes, perça les broussailles qui en fermoient les avenues, & s'y étant coulé au travers des ronces, il y établit sa demeure. L'horreur de ce lieu lui inspira un nouvel esprit de pénitence; il s'y livra avec tant de rigueur, qu'on le trouva un jour évanoui à l'entrée de sa caverne: ce qui ayant découvert le lieu de sa retraite, on le ramena malgré lui à l'hôpital de Manreze, où il fut attaqué de nouveau par la tentation de changer le genre de vie austère qu'il avoit embrassé; mais une fièvre maligne, dont il fut attaqué si violemment qu'on désespéroit de sa vie, le délivra de cette tentation, qui fut immédiatement suivie d'une autre de présomption, qui le portoit à se regarder comme un grand Saint. Il se délivra de celle-ci, en rappelant dans sa mémoire les péchés de sa vie passée dont il conçut tant d'horreur; qu'il tomba dans un état beaucoup plus funeste, que celui dont il sortoit. A peine eut-il recouvré la santé du corps, qu'il perdit la tranquillité dont son ame avoit joui depuis qu'il s'étoit donné à Dieu. Toutes les joies spirituelles qu'il avoit goûtées jusqu'alors & les consolations dont Dieu l'avoit favorisé, se changèrent en amertume & en tristesse.

par les scrupules dont il se sentit accablé. On eut beau lui défendre de s'arrêter à ses doutes & d'écouter les scrupules, tout cela ne servoit de rien. Plus il s'efforçoit de s'en débarrasser, plus il étoit accablé d'inquiétudes; & s'imaginant qu'il ne recevoit plus aucun secours du ciel, il crut que Dieu l'avoit délaissé, & que sa damnation étoit certaine. Dans cette pensée il se trouva agité de plusieurs mouvemens de désespoir, auxquels il auroit infailliblement succombé, si Dieu, par un effet de sa miséricorde, ne l'eût soutenu contre ces attaques de l'esprit tentateur, qui, ne pouvant réussir de ce côté-là, le tenta avec plus de succès du côté de la présomption. Il lui persuada de ne prendre aucune nourriture, jusqu'à ce qu'il eût recouvré la paix de son ame. Il jeûna effectivement sept jours entiers, sans boire ni manger : il auroit même poussé ce jeûne plus loin, si son confesseur, religieux de l'ordre de S. Dominique, ne lui eût ordonné de l'interrompre. Enfin ses troubles se calmerent; il fut délivré de tous ses scrupules, & obtint le don de guérir les consciences scrupuleuses, & reçut diverses faveurs du ciel, qui le dédommagerent du passé.

Jusques-là il ne s'étoit proposé, dans toutes ses pratiques de piété, que la perfection particulière; mais la providence qui le destinoit au ministère évangélique, & qui l'y avoit d'abord préparé sans qu'il le fût, par le mépris du monde qu'elle lui avoit inspiré, par la retraite & la mortification, lui donna d'autres vues : elle lui inspira de s'appliquer à la conversion & à la sanctification des ames : dans ce dessein, quelque chère que lui fût sa solitude, il en sortit. Il corrigea ce que son extérieur avoit d'affreux & de rebutant, afin de ne pas éloigner ceux qu'il vouloit attirer à Dieu. Il modéra ses austérités, & prit un habillement de gros drap, modeste & propre. Il parloit publiquement des choses du ciel; & pour mieux se faire entendre du peuple qui l'environnoit, il montoit sur une pierre qu'on montre encore aujourd'hui dans l'ancien hôpital de sainte Luce. Quelques personnes furent si touchées de ses exhortations, qu'elles renoncèrent au siècle pour embrasser une vie pénitente. Les réflexions fréquentes qu'il fit sur la force des maximes évangéliques qu'il enseignoit, le porterent à composer son livre des exercices spirituels, pour le profit des ames mondaines. Le pape Paul III l'approuva depuis, comme

un livre auquel on ne sauroit donner trop d'éloges, & qui renferme une méthode admirable pour retirer les ames du désordre, & pour les conduire à la perfection du christianisme.

Après ce travail, se sentant assez fort pour entreprendre son voyage de la terre Sainte, sachant que la peste étoit cessée à Barcelone, & le commerce rétabli, il quitta Manreze, où il étoit depuis plus de dix mois. Il s'embarqua à Barcelone, sans autre provision qu'un peu de pain qu'il avoit mendié, & il arriva en cinq jours au port de Gayette, d'où il prit la route de Rome, seul, à pied, jeûnant tous les jours, & mendiant à son ordinaire. Il y arriva la veille du dimanche des Rameaux en 1523, & en partit huit jours après Pâques pour aller à Venise. Il étoit fort tard lorsqu'il entra dans cette ville; & ne sachant où se retirer, il alla se mettre sous un portique de la place de S. Marc, pour y prendre un peu de repos; mais Dieu ne voulut pas que son serviteur y passât la nuit. Il y avoit, parmi les sénateurs de la république, un homme d'un mérite extraordinaire, nommé *Marc - Antoine Trevisani*, que sa vertu éleva depuis à la dignité de doge. Ce sénateur, qui logeoit dans la place de S. Marc, s'étant couché & endormi, il lui sembla entendre une voix qui lui disoit : que tandis qu'il étoit à son aise, dans son lit, le serviteur de Dieu étoit sous un portique de la place. Un songe si extraordinaire l'éveilla aussi tôt, & ne pouvant s'imaginer que le hasard en fût la cause, il se leva & alla lui-même chercher celui que la voix du Ciel lui indiquoit, le conduisit à son logis avec honneur; & après lui avoir rendu tous les devoirs de charité, il lui procura une audience du doge André Gritti, dont il obtint une place dans la capitale de la République, qui alloit à l'isle de Chypre. Il s'y embarqua, & après quarante-huit jours de navigation, il arriva enfin le dernier jour d'août de la même année au port de Jaffa, d'où il prit le chemin de Jérusalem par terre, & s'y rendit le 4 septembre. Son dessein étoit de s'arrêter dans la Palestine, pour travailler à la conversion des peuples de l'Orient; mais le provincial des religieux de S. François, qui avoit un pouvoir du S. siège de renvoyer les pèlerins ou de les retenir, selon qu'il jugeroit à propos, ne le lui permit

pas : ce qui l'obligea de revenir en Europe. Il arriva heureusement à Venise sur la fin de janvier 1524, après une navigation de plus de deux mois, pendant laquelle il eut tout le tems de faire des réflexions. Il conçut que pour travailler à la conversion des ames, il falloit avoir des connoissances qui lui manquoient, & jugeant qu'il ne pourroit jamais rien faire de solide sans le fondement des lettres humaines, il prit la résolution de retourner à Barcelone pour s'y appliquer à l'étude. Il n'eut point de honte, quoiqu'agé de trente-trois ans, d'étudier les premiers principes de la langue latine, & de se trouver tous les jours en classe avec des enfans, sous la conduite de Jérôme Ardebale, qui y enseignoit publiquement la grammaire. Il fit un si grand progrès dans l'étude de la langue latine pendant deux ans, que son maître lui conseilla d'aller faire son cours de philosophie dans l'université d'Alcala, fondée depuis peu par le cardinal Ximenès. Il suivit ce conseil, & y mena avec lui trois disciples, qu'il avoit fait durant son séjour à Barcelone. A son arrivée il y commença ses études, & s'y fit un quatrieme disciple d'un jeune françois, qui avoit été page de dom Martin de Cordouë, viceroi de Navarre. Quoiqu'ils ne demeurassent pas ensemble (Ferdinand de Para & André d'Arze en logeoient deux par charité, & Ignace avoit une chambre à l'hôpital d'Antezena) ils étoient néanmoins tous cinq habillés de même façon, portant un habit long de drap gris, avec un chapeau de même couleur, & ne vivoient que d'aumônes. L'impatience qu'il avoit de se donner à la conversion des ames, lui fit embrasser l'étude avec une extrême ardeur; & croyant avancer beaucoup en abrégéant les matieres, à peine eut-il commencé son cours, qu'il se jeta dans la physique & la théologie scholastique. On expliquoit aux écoles la logique de Soto, la physique d'Albert-le Grand, & la théologie du maître des sentences; il prenoit ces trois leçons l'une après l'autre, & étudioit sans relâche jour & nuit; mais ces différentes études lui mirent tant de confusion dans l'esprit, que son travail ne produisit pas ce qu'il en espéroit. Rebuté du peu de progrès qu'il faisoit dans les sciences, il s'appliqua entierement, avec ses quatre disciples, aux bonnes œuvres & à l'explication de

la doctrine chrétienne, à servir les malades de l'hôpital, à soulager les pauvres honteux, & particulièrement à réformer les mœurs des écoliers débauchés.

La conversion surprenante qu'il fit d'un prélat qui corrompoit les jeunes gens de l'université par ses mauvais exemples, ses libertés & ses carresses, fit du bruit par tout le pays, surtout lorsqu'on vit qu'elle fut suivie de celle d'un grand nombre d'écoliers, que le prélat lui-même entreprit de retirer du libertinage où il les avoit jettés. Le peuple eut d'étranges idées d'Ignace ; quelques-uns le prenoient pour un enchanteur, & disoient, que sans magie on ne pouvoit faire ce qu'il faisoit ; & d'autres, que c'étoit un hérétique, qui, sous prétexte de porter les jeunes gens à la vertu, leur inspiroit des erreurs. Les inquisiteurs de Tolède en voulurent prendre connoissance ; mais voyant qu'il n'étoit ni hérétique, ni visionnaire, ils remirent le reste de l'information au grand vicaire, qui traita S. Ignace très-favorablement, & lui permit de continuer ses fonctions pour le service du prochain ; il l'avertit que lui & ses compagnons n'étant pas religieux, on n'approuvoit pas qu'ils fussent tous habillés de la même sorte ; ce qui étoit une distinction dans laquelle il y avoit, selon le sentiment de plusieurs personnes, beaucoup d'affectation. Le saint, qui ne le faisoit que par un bon motif, ne voulant donner aucun sujet de plainte, s'habilla de noir avec un autre, laissa un habit gris au françois, en fit prendre un de couleur minime aux deux autres espagnols, & prit des souliers, pour obéir au grand vicaire qui le lui ordonna. L'indiscrétion de deux dévotes, riches & de qualité, qui suivoient ses conseils, & qui entreprirent alors, sans sa participation, quelques pèlerinages, vêtues en pélerines, à pied & demandant l'aumône, donna lieu à de nouvelles plaintes contre lui, comme étant l'auteur d'un zèle si outré & si peu conforme à leur sexe ; on le mit en prison avec ses compagnons, d'où il ne sortit qu'au retour de ces dévotes, au bout de six semaines ; après qu'elles eurent avoué que S. Ignace n'avoit point eu de part à leur pèlerinage, qu'au contraire il les en avoit détournées. On les crut, & le saint fut élargi par une sentence du premier juin 1725. Ce jugement, en lui rendant sa liberté, lui donna du chagrin. Il fut ordonné en même-tems que lui & ses compagnons

prendroient l'habillement des écoliers ; & que n'étant pas théologiens , ils s'abstiendroient d'expliquer au peuple les mystères de la Religion , jusqu'à ce qu'ils eussent étudié quatre ans en théologie.

Ignace , peu satisfait de ce jugement rendu par le grand-vicaire d'Alcala , alla trouver l'archevêque de Tolède , qui lui conseilla de quitter cette université , & d'aller étudier à Salamanque , & l'exhortant fortement à continuer ses fonctions de piété envers le prochain , il lui promit sa protection. Notre saint y alla , & en attendant qu'il pût reprendre le cours de ses études , il commença par travailler au salut des âmes avec d'autant plus de ferveur & de liberté , que sa mission sembloit être autorisée par l'archevêque ; mais on y trouva encore à redire. Il fut mis une seconde fois en prison avec ses compagnons , & après y avoir été retenu pendant trois semaines , ils furent renvoyés absous par une sentence qui permettoit à Ignace d'instruire le peuple , à condition que dans ses catéchismes & dans ses entretiens , il ne se mêleroit point de vouloir marquer la différence qu'il y a entre le péché mortel & le péché véniel. Ignace , surpris de ce dernier article de la Sentence , vit bien que c'étoit un piège qu'on lui tendoit , d'autant plus qu'il fut que ses ennemis l'avoient fait mettre , afin d'avoir lieu de le chicaner & de lui faire une querelle quand ils voudroient : c'est pourquoi persuadé de leur malice , qui lui ôtoit les moyens de satisfaire son zèle , il prit la résolution de quitter Salamanque , & même de sortir de l'Espagne. Il forma le dessein d'aller en France pour continuer , ou plutôt , pour recommencer ses études dans l'université de Paris , qui étoit depuis long-tems , la plus célèbre de l'Europe.

Ses compagnons n'étant pas disposés à le suivre , il partit seul , sur la fin de décembre , arriva à Paris au commencement de février 1528 , & se logea au quartier de l'université , avec des écoliers espagnols. Pour mieux posséder la langue latine , il reprit ses humanités au collège de Montaigu ; mais ayant été volé par un de ses compagnons , auquel il avoit confié une somme d'argent que ses amis lui avoient donnée en partant d'Espagne , pour la continuation de ses études , il fut contraint de se retirer à S. Jacques de l'Hôpital , où les espagnols étoient reçus. Il n'y avoit que le couvert , & il falloit que pour vivre

il mendiât son pain de porte en porte. Comme il demeureroit loin du collège de Montaigu, & qu'il perdoit du tems à chercher des aumônes, il auroit bien voulu servir un des professeurs, mais quelque diligence qu'il fit, il ne put jamais l'obtenir. Malgré sa grande misère, il excitoit les gens de la connoissance à faire la charité aux pauvres, auxquels il faisoit donner ce qu'il auroit pu demander pour lui. Ses paroles firent tant d'impression sur l'esprit de trois espagnols, qu'ils vendirent d'eux-mêmes leurs meubles, en donnerent l'argent aux pauvres, & se retirèrent aussi à S. Jacques de l'Hôpital, où ils vivoient d'aumônes comme lui.

Cette nouvelle société rendit encore notre saint suspect. Il fut déferé à l'inquisiteur Mathieu Ory, religieux de l'ordre de S. Dominique, & prieur du grand couvent de la rue Saint-Jacques. (Quoique le tribunal de l'inquisition n'ait jamais été établi en France de la manière qu'il l'est en Espagne & en Italie, il y a eu néanmoins, dans de certains tems, des inquisiteurs délégués du Pape, pour y conserver la pureté de la foi, & tenir les peuples dans l'obéissance de l'église; & cette qualité avoit été déferée à Mathieu Ory, par le pape Clément VII, à l'occasion des hérésies d'Allemagne.) Cet inquisiteur ayant donc pris connoissance de cette affaire, & reconnu l'innocence d'Ignace par les perquisitions qu'il fit, le renvoya absous. Après avoir étudié les humanités près de dix-huit mois au collège de Montaigu, il commença son cours de philosophie au collège de Sainte-Barbe. Le docteur Govea, espagnol, principal de ce collège, prévenu contre Ignace par les faux rapports qu'on lui en avoit fait, voulut d'abord l'en chasser; mais ayant examiné avec diligence la conduite de notre saint, & n'y ayant rien trouvé qui fût digne de réprehension, & qui ne méritât, au contraire, l'estime & l'approbation de tout le monde, il lui fit satisfaction publique devant tous les écoliers, & rendit justice à sa vertu par l'éloge qu'il en fit. Le professeur Pegna, qui avoit été la cause de cette prévention, voulant aussi réparer l'injure qu'on lui avoit faite, lui donna pour répétiteur un garçon fort capable, nommé Pierre le Fèvre, Savoyard, qui demeureroit au même collège, avec François Xavier, gentilhomme navarrois, peu riche, & presque aussi pauvre que le Fèvre. Ignace se mit

avec eux pour la commodité de ses études, & avança tellement par le soin que le Fèvre prit de lui, qu'à la fin de son cours, qui fut de trois ans & demi, selon l'usage de ce temps-là, il fut reçu maître-ès arts, & continua ensuite la théologie aux Jacobins. Ce fut alors que sentant croître en lui le zèle pour le salut des âmes, à proportion qu'il avançoit dans la connoissance des mystères de la foi, & des vérités évangéliques, il forma le dessein d'établir une compagnie d'hommes apostoliques qui pussent l'aider à porter & étendre ce même zèle jusqu'aux extrémités de la terre. Persuadé que le penchant qu'il se sentoit pour l'instruction des peuples, & la conversion des Infidèles, étoit un secret mouvement de la grace de Dieu, qui le destinoit à un si noble emploi, & si digne de l'ambition d'un véritable chrétien, & ne comptant plus sur ses anciens compagnons qu'il avoit laissés à Barcelone, où ils avoient pris différens partis, il s'en associa quelques autres qui étoient de l'université. Le premier qui se joignit à lui fut Pierre le Fèvre, son répétiteur: il gagna ensuite François Xavier, & peu de temps après il eut quatre nouveaux compagnons, qui furent Jacques Lainez, d'Almazan, au diocèse de Sigüenza; Alfonse Salmeron, d'auprès de Tolède; Nicolas Alfonse, surnommé *Bobadilla*, du lieu de sa naissance, village proche de Palenze, au royaume de Léon; & Simon Rodriguez d'Azendo, gentilhomme portugais.

✓ x \ x - Quoique le choix de ces six personnes parut venir de la main de Dieu, & qu'Ignace, persuadé de leur zèle pour l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, n'eût aucun lieu de douter de leur fidélité & persévérance dans le dessein qu'ils se proposoit: cependant se ressouvenant de l'inconstance de ceux qui s'étoient joints à lui en Espagne, & faisant réflexion sur la légèreté de l'esprit humain, il se persuada que quelque bonne que fût la volonté de ses nouveaux disciples, il étoit nécessaire de les fixer par des engagements indispensables. Le jour de l'Assomption de Notre-Dame, de 1534, après les avoir préparé sur son dessein, il les mena dans l'église de l'abbaye de Montmartre près Paris, où Pierre le Fèvre, qui avoit été fait prêtre depuis peu, leur ayant dit la messe & les ayant communés dans la chapelle souterraine, ils firent tous sept ensemble, d'une voix haute & distincte, vœu d'entre-

prendre

prendre le voyage de Jérusalem pour la conversion des infidèles du Levant ; de quitter tout ce qu'ils avoient au monde , hors ce qu'il leur faudroit pour aller en Terre-Sainte ; & en cas qu'ils ne pussent y entrer , ou y demeurer , de s'aller jeter aux pieds du pape , pour lui offrir leurs services , & aller sous ses ordres par tout où il voudroit les envoyer.

Comme il y en avoit parmi eux qui n'avoient pas fini leur théologie , il leur laissa continuer cette étude jusqu'au 25 Janvier 1537 , & en les attendant , il travailla à arrêter le cours & les désordres que causoient en France les nouvelles hérésies. Il avoit coutume de se retirer , ou à Notre-Dame des Champs , où l'on a bâti depuis le couvent des Carmélites du fauxbourg S. Jacques , ou dans les carrieres de Montmartre , qui , lui représentant la caverne de Manreza , l'exciterent à reprendre des exercices de pénitence ; mais ses nouvelles austérités ayant ruiné ses forces , le réduisirent dans une langueur , qui ne lui permettoit pas même de s'appliquer aux exercices de piété. Comme les remèdes ne le soulageoient pas , les Médecins lui persuaderent d'aller reprendre l'air de son pays. Il se détermina à ce voyage ; mais avant son départ , qui fut au commencement de Janvier 1535 , il convint avec ses disciples qu'il iroit les attendre à Venise , & qu'ils partiroient le 25 Janvier 1537 , pour l'y venir trouver. Sa foiblesse ne lui permit pas de faire le voyage à pied , il le fit sur un cheval que ses compagnons lui acheterent , & à peine eut-il passé les Pyrénées & respiré l'air de Guipuscoa , qu'il recouvra sa santé & sentit revenir ses forces.

Pendant son séjour en Espagne , ses compagnons , qu'il avoit laissé à Paris , poursuivirent leurs études. Le Fèvre les gouvernoit en son absence , & augmenta leur nombre de trois autres théologiens , Claude le Jai d'Annessi , Jean Codure & Paquier Brouet , tous deux François , l'un du diocèse d'Embrun & l'autre du diocèse d'Amiens. Ces trois derniers firent à Montmartre le même vœu que les autres y avoient fait , & qu'ils firent encore pour la seconde fois. Ces neuf disciples d'Ignace , qui avec lui firent les fondemens de la compagnie de Jésus , étoient tellement unis ensemble , que quoique différens & de nation & d'humeur , ils sembloient n'avoir qu'un cœur & qu'une ame : ce qui étoit d'une grande consolation

pour ce saint fondateur. Ignace, après avoir demeuré presque un an en Espagne, en partit pour aller à Venise, où il arriva sur la fin de l'année 1535. Son zèle ne lui donna pas de relâche dans cette ville; il n'y fut pas plutôt entré, qu'il s'y occupa à gagner des âmes à Dieu; mais ce qui lui devoit attirer de l'estime, fut le sujet d'une nouvelle persécution. Elle lui fut suscitée par les libertins, qui ne pouvant souffrir la censure qu'il faisoit de leur vie, firent courir le bruit qu'Ignace étoit un hérétique déguisé, qui, après avoir infecté la France & l'Espagne, venoit gâter l'Italie. Dès que le Saint fut ce qu'on disoit publiquement de lui, il alla trouver Jérôme Veralli, nonce du pape Paul III, auprès de la République, pour le prier de lui faire son procès, s'il étoit coupable. Le nonce examina l'affaire avec son assesseur, & ne trouvant rien qui pût donner lieu aux bruits qui couroient, il porta en faveur du Saint une sentence juridique, qui le disculpoit de ces fausses accusations. Pierre Caraffe, qui fut élevé au souverain pontificat, sous le nom de Paul IV, & qui auparavant, d'archevêque de Théate, s'étant fait compagnon de S. Gaëtan de Tyennes, avoit été l'un des fondateurs de l'Ordre des Théatins, du nom de l'archevêché qu'il quitta, ne contribua pas peu à confondre ces calomnies, par l'estime & les liaisons qu'il eut avec Ignace dans le séjour qu'il fit à Venise, où enfin il eut la consolation de voir ses compagnons, plutôt qu'il ne l'espéroit qu'ils n'en étoient convenus. La guerre se ralluma plus que jamais entre François I, roi de France, & l'empereur Charles V, par la mort de François Sforze, duc de Milan, sur l'état duquel ces deux princes avoient des prétentions; au premier bruit que ces fideles disciples en eurent, ils résolurent d'avancer leur voyage & de sortir du royaume, avant que les passages fussent fermés. Ils partirent de Paris le 15 novembre 1536, trois mois plutôt qu'ils n'étoient convenus avec leur saint fondateur, sans autre équipage qu'un bâton à la main & une petite valise sur le dos, où chacun avoit ses écrits. Ils prirent leur chemin par la Lorraine pour éviter la Provence, & arrivèrent à Venise, le 8 Janvier 1537. Ignace les reçut avec beaucoup de joie, & leur donna un onzième compagnon, nommé Jacques Hozez. En attendant qu'ils pussent aller ensemble recevoir la bénédiction du pape, pour le voyage de

Jérusalem, le saint fondateur les occupa dans les hôpitaux à instruire les ignorans, à servir les malades, à assister les mourans & à ensevelir les morts. Ils s'occupèrent de la sorte jusqu'à vers la mi Carême, que tous partirent pour Rome, excepté Ignace, qui ne jugea pas à propos de paroître dans un lieu où sa présence eût pu faire tort à ses compagnons. Caraffe, que Paul III avoit fait cardinal, sembloit alors fort contraire aux desseins du Saint, soit par ressentiment de ce que lui & Hozes n'avoient pas voulu entrer parmi les Théatins, ou soit qu'il eût ajouté foi aux bruits qu'on avoit semés à Venise. Ses compagnons étant arrivés à Rome, furent reçus si favorablement du pape, que sur le récit qu'on lui avoit fait de leur savoir & de leur piété, non-seulement il leur accorda ce qu'ils lui demandèrent, mais même après leur avoir donné sa bénédiction, il leur donna de l'argent pour leur voyage, & permit à ceux qui n'étoient pas prêtres, du nombre desquels étoit Ignace, qui, quoiqu'absent, fut compris dans cette permission, de recevoir les ordres sacrés de quelques évêques que ce fût, & accorda une dispense d'âge à Alfonse Salmeron, afin qu'il reçut l'ordre de la prêtrise avec les autres, dès qu'il entreroit dans sa vingtième année. De retour à Venise, ils firent vœu de pauvreté & de chasteté perpétuelle entre les mains du nonce Varelti, & le jour de la nativité de S. Jean-Baptiste, ceux qui n'étoient pas prêtres, furent ordonnés par Vincent Nigulati, évêque d'Arbe. La ligue, qui fut conclue dans ce tems-là entre l'empereur & la république contre le Turc, ayant rompu le commerce du Levant, les empêcha de faire leur voyage de Jérusalem : c'est pourquoi, après avoir restés un an entier sur les terres de la république, comme ils s'y étoient obligés, & n'y ayant nulle apparence que la navigation fût libre de long-tems, Ignace les rassembla tous à Vicenze, où il leur fit entendre que puisque la porte de la Palestine leur étoit fermée, ils ne devoient pas différer d'accomplir l'autre partie de leur vœu, qui étoit d'aller offrir leur service au pape. Il fut résolu que le saint fondateur, le Fevre & Lainez iroient les premiers à Rome exposer à sa sainteté les intentions de toute la compagnie. Avant que de se séparer, ils se prescrivirent une manière de vie uniforme & des règles qu'ils s'obligèrent de suivre. Comme on leur demandoit souvent qui ils étoient & quel étoit leur institut,

S. Ignace leur dit de répondre qu'ils étoient de la compagnie de Jésus, puisqu'ils étoient unis ensemble pour combattre les hérésies & les vices sous la bannière de Jésus-Christ. Le saint fondateur, le Fevre & Lainez, arriverent à Rome sur la fin de l'année 1537. Ils eurent, dès les premiers jours, audience du pape, qui, recevant avec joie leurs offres, employa aussitôt le Fevre & Lainez à enseigner la théologie dans le college de la Sapience à Rome, & Ignace à la réformation des mœurs par la voie des exercices spirituels & des exhortations, qu'il faisoit d'une maniere si pathétique & si édifiante, que plusieurs personnes de grand mérite se mirent sous sa conduite.

Pendant que ces trois hommes apostoliques travailloient si utilement dans Rome, Xavier & Bobadilla s'employoient dans Boulogne au salut des ames; le Jay & Rodriguez faisoient de même dans Ferrare; Brouet & Salmeron dans Sienne; Codure & Hozes dans Padoue; mais ce dernier étant mort quelque tems après, S. Ignace retrouva presque aussitôt un autre compagnon, qui fut François Strada. Jusqu'alors Ignace n'avoit eu d'autre vue que de travailler au salut des ames, de concert avec ses compagnons, sans aucun engagement particulier; mais Dieu qui l'avoit destiné à être le chef d'un corps, qui devoit être si utile à son église, lui donna des notions plus distinctes de l'institut, dont il devoit être le fondateur, & une forte pensée de l'établir au plutôt. Il en communiqua avec le Fevre & Lainez, & manda les autres qui étoient dispersés en Italie, afin que convenant avec eux ils pussent faire un établissement solide. A peine ces ouvriers évangéliques eurent-ils reçu l'ordre du Saint, qu'ils quitterent tout pour se rendre à Rome, où ils arriverent sur la fin du carême 1538. Ils logerent tous ensemble chez un gentilhomme romain nommé *Quirino Garzonio*, qu'Ignace avoit gagné à Dieu. Le Saint leur déclara le motif pour lequel il les avoit fait venir; ils l'approuverent & convinrent qu'il falloit ériger leur société en religion; & que pour cela il falloit préparer l'esprit du pape, qui sembloit fort éloigné des nouveaux établissemens; mais comme le pape partoît de Rome pour aller à Nice, cette affaire fut retardée. En attendant le retour de sa sainteté, S. Ignace & ses compagnons traitant souvent du projet de l'institut, résolurent dans une de leurs assem-

blées, suivant les propositions du saint fondateur, de joindre aux vœux de pauvreté & de chasteté, qu'ils avoient faits à Venise, celui d'obéissance perpétuelle à leurs supérieurs, & déterminèrent dans une autre que ceux qui feroient profession dans leur compagnie, ajouteroient aux trois vœux de pauvreté de chasteté & d'obéissance, un vœu exprès d'aller par tout où le vicaire de Jésus Christ les enverroit pour travailler au salut des âmes, & d'y aller sans viatique & en demandant l'aumône, s'il le jugeoit à propos. Dans d'autres conférences, ils arrêterent que les profès ne posséderoient rien ni en particulier, ni en commun; mais que dans les universités on pourroit avoir des colleges avec des revenus & des rentes, pour la subsistance de ceux qui y étudioient.

Au milieu de ces projets, il s'éleva contre eux une tempête, qui pensa renverser leur plan & leurs espérances, pour avoir attaqué un prédicateur célèbre accusé de lutheranisme. Celui-ci eut l'adresse de rejeter sur S. Ignace le soupçon d'hérésie, & gagna trois Espagnols, qui avoient un air de sagesse & de probité propre à autoriser une calomnie. Il corrompit encore Michel Navarre, qui avoit été à Paris compagnon de François Xavier, & qui haïssoit S. Ignace, à cause qu'ayant voulu être de ses disciples, il ne l'en avoit pas jugé digne. S. Ignace fut dénoncé au gouverneur de Rome, comme un hérétique & un forcier, qui avoit été brûlé en effigie à Alcala, à Paris & à Venise. Sur cette accusation le peuple se souleva contre lui & ses compagnons; mais leur innocence fut reconnue, & leurs accusateurs contraints de se dédire, & d'avouer leurs impostures. Le gouverneur, par ordre du pape, rendit une sentence qui contenoit l'éloge des accusés, & les justifioit entièrement. Ils parurent de nouveau en public, & recommencerent leurs exercices de charité, tant en soulageant les pauvres dans une famine, qui affligea dans ce tems-là la ville de Rome, qu'en les instruisant des devoirs du christianisme : ce qui leur attira l'estime du peuple, qui leur donna autant de bénédictions, qu'il leur avoit souhaité de mal au sujet des accusations susdites.

S. Ignace crut qu'il devoit profiter d'une si heureuse conjoncture pour l'exécution de son dessein. Il fit un abrégé de l'Institut, que lui & ses compagnons avoient concerté ensemble,

& le présenta au pape Paul III, par l'entremise du cardinal Gaspard Contarini. Le saint pere reçut cet écrit, & le donna aussi-tôt à examiner au maître du sacré palais, Thomas Badia, qui fut depuis cardinal. Badia le retint deux mois, après lesquels il se rendit à sa sainteté, lui protestant qu'il n'y trouvoit rien que de très-louable, & le pape le lut lui-même & l'approuva de vive voix. Ignace le pria de le confirmer authentiquement; mais quoique ce souverain pontife s'y sentît porté, il ne voulut rien faire que par l'avis de trois cardinaux, dont le premier, qui fut chargé de l'affaire, se nommoit *Barthélemi Guidiccioni*. Cependant sa sainteté demanda à Ignace quelques-uns de ses disciples pour réformer un monastere de religieuses qui étoit dans un grand désordre, & en destinât d'autres à des emplois aussi honorables. Le Jay alla à Brescia pour extirper l'hérésie, que des prédicateurs peu catholiques y avoient semée. Bobadilla fut envoyé à l'isle d'Ischia, vers les côtes de Naples, pour accorder les principaux du pays, qui se haïssoient mortellement. Lainez & le Fevre accompagnèrent le cardinal de saint Ange dans sa légation de Parme. Lainez resta à Plaisance, & le Fevre demeura à Parme, d'où il fut retiré ensuite pour aller à Wormes assister à un colloque qui se devoit tenir entre les catholiques & les protestans. Enfin Rodriguez & Xavier partirent pour les Indes, sur la demande que Jean III, roi de Portugal, avoit fait de ces nouveaux missionnaires.

Il est difficile d'exprimer la joie que S. Ignace eut de voir ses compagnons engagés dans les emplois de l'apostolat; mais elle fut un peu troublée par les oppositions que firent les trois cardinaux à son grand dessein. Il continua ses poursuites auprès du pape avec plus de chaleur que jamais, & redoubla ses prières auprès de Dieu, avec d'autant plus de confiance, que ne doutant point du succès de son entreprise, il lui promit trois mille messes, en reconnaissance & en action de grâces de cette faveur, qu'il espéroit obtenir de sa divine majesté. Son espérance ne fut pas trompée, Dieu permit que les hérésies qui se multiplioient en France, en Allemagne & en Angleterre, & qui avoient même pénétré jusqu'en Italie, fissent juger aux trois cardinaux que cette nouvelle religion seroit nécessaire pour en arrêter le cours, & les fissent changer de sentimens. Le pape approuvant les conversions merveilleuses que faisoient les dif-

ciplés d'Ignace dans les lieux où ils étoient employés hors de Rome, se détermina enfin à confirmer le nouvel Institut par une bulle du 27 septembre 1540, donnant à ce nouvel ordre le nom de *Compagnie de Jésus*, & permettant à S. Ignace & à ses compagnons, qu'il fixa au nombre de soixante profès, de dresser des constitutions, telles qu'ils le jugeroient à propos.

CHAPITRE LX.

Continuation de l'histoire de la Compagnie de Jésus, & de la vie de S. Ignace de Loyola.

DÈS que le saint siege eut approuvé la Compagnie de Jésus, S. Ignace jugea qu'il falloit commencer par lui donner un chef. Pour cet effet il rappella à Rome, avec la permission du pape, ceux de ses compagnons qui pouvoient se trouver à l'élection. Il ne s'y en trouva que six, car Xavier & Rodriguez étoient en Portugal, en attendant l'occasion de passer aux Indes; mais ils avoient laissé en partant de Rome leur suffrages par écrit. Le Fevre envoya le sien à Wormes, où il assistoit à la diette. Il n'y eut que Bobadilla qui ne concourut pas à l'élection, étant resté à Naples par ordre du pape & n'ayant point envoyé son suffrage; mais il confirma à son retour le choix que firent les autres, & qui tomba sur S. Ignace. Le Saint, quoiqu'il eût toutes les voix, ne pouvant consentir à accepter cette charge, les obligea à recommencer l'élection; mais ayant encore eu toutes les voix dans cette seconde élection, après avoir fait de nouveaux efforts pour ne point accepter cet emploi, il y fut enfin déterminé par l'avis du pere Théodore, religieux de S. François, son confesseur.

Il prit donc le gouvernement de la compagnie de Jésus le jour de Pâques 1541, & le vendredi suivant 27 avril, tous ceux de ses disciples qui étoient à Rome firent dans la basilique de S. Paul, hors les murs de la ville, leur profession solennelle, par laquelle ils s'engagerent tous à garder pauvreté, chasteté, & obéissance perpétuelle, selon la forme de vie contenue dans la bulle de leur institution. Ils firent pareille-

ment le vœu d'obéissance spéciale au souverain pontife, à l'égard des missions, marqué dans la même bulle, & s'obligèrent d'enseigner aux enfans la doctrine chrétienne. La différence qu'il y eut entre la profession du S. Fondateur & celle des autres, c'est qu'il fit sa promesse immédiatement au Pape, & que ses compagnons lui firent la leur à lui même, comme à leur général & à leur chef.

Ce nouveau général commença sa charge par faire le catéchisme dans l'église de S^{te}. Marie de Strata, qui fut ensuite donnée à sa compagnie. Il continua cet exercice pendant quarante-six jours; & c'est à son exemple que les supérieurs de son institut font quarante jours le catéchisme quand ils entrent en charge. Il dressa ensuite quelques reglemens pour le gouvernement de cette société naissante, dans laquelle, outre les six profès qui avoient concouru à son élection, douze autres personnes étoient entrées, & furent suivies peu de tems après d'un plus grand nombre, entre autres, de deux Espagnols, dont l'un parent d'Ignace, se nommoit *Emilien de Loyola*. Nous avons dit que Xavier & Rodriguez étoient en Portugal: le Roi procura au premier, sans qu'il le sut, un bref de légat apostolique aux Indes. Il partit de Lisbonne la même année, & y laissa Rodriguez. Bobadilla & le Jay allèrent prendre à Vienne & à Ratisbonne la place de le Fèvre, qui fut envoyé à Madrid. Le Pape envoya aussi en Irlande Salmeron & Broüet, avec le caractère de Nonces, pour maintenir la foi catholique parmi ces peuples, qui nonobstant les édits d'Henri VIII, étoient demeurés fideles au S. Siège; & l'année suivante 1542, la république demanda Lainez. Saint Ignace envoya étudier à Paris quelques-uns de ses nouveaux disciples, qu'il joignit à d'autres, qui y étoient dès l'année précédente, & qui demeuroient au collège des Lombards, au nombre de seize. Cette même année le premier collège de la compagnie de Jesus fut fondé à Conimbre par Jean III, roi de Portugal, pour être le Séminaire des apôtres du nouveau monde. Ce collège se trouva composé de vingt-cinq sujets dès l'année suivante 1543, & le pere Rodriguez écrivit à S. Ignace que l'intention du Roi étoit d'y en entretenir cent.

La nouvelle compagnie étoit déjà composée de quatre-vingts, répandus en divers pays; & comme ce nombre surpassoit celui qui

Jesuite
en habit de Ville

de Poilly
6^m

qui avoit été limité par la bulle du Pape, le S. Fondateur alla trouver sa Sainteté, pour lui représenter la nécessité qu'il y avoit d'augmenter leur nombre. Paul III., convaincu du grand profit que ces hommes apostoliques avoient faits pour le salut des ames, ôta la restriction qu'il avoit mise dans sa premiere bulle, permit à cet ordre de s'étendre sans limitation de personnes & de tems, & le confirma de nouveau par une autre bulle le 15 mars 1543. Ce pontife leur donna la même année l'église de S. André de Phraeta, qui n'étoit pas éloignée de celle de Ste. Marie de Strata; ils y jetterent dès la même année les fondemens de leur maison professe, qui fut en état d'être habitée l'année suivante, & qui a été tellement aggrandie dans la suite, qu'elle est entourée de quatre rues. L'église, sous le nom de *Jesus*, a été bâtie avec beaucoup de magnificence, par les libéralités du cardinal Alexandre Farnese, qui en fit jetter les fondemens en 1568.

Dans le tems qu'on travailloit aux bâtimens de cette maison, Ignace, dont le zele étoit sans relâche pour le salut des ames, songea aux moyens de procurer une retraite à des filles & des femmes, que la nécessité avoit jettées dans le désordre. Il y avoit déjà un monastere de filles & femmes repenties, sous le titre de *Sainte Magdelaine*; mais on n'y recevoit que celles qui vouloient être religieuses. Notre Saint considérant que la grace qui excite les pécheresses à quitter le vice, ne les porte pas toujours à quitter le monde, & que l'état du mariage ne s'accorde pas avec celui de la religion, forma le dessein de fonder une autre maison, où des personnes séculieres, tant femmes que filles fussent admises indifféremment. Il s'en ouvrit à plusieurs seigneurs Romains, qui approuverent son dessein, & fournirent de grosses sommes pour cet établissement: de sorte qu'en peu de tems on bâtit une maison pour ces pécheresses, sous le titre de *Sainte Marthe*. Il eut encore soin des jeunes filles, qui sont exposées à de grands périls, ou faute d'éducation ou faute de biens: il fit fonder pour elles un autre monastere sous le nom de Ste. Catherine *delli Funari*, où il y a ordinairement cent filles, qui y sont entretenues sous la conduite de quelques religieuses de la regle de S. Augustin.

Pendant que le S. fondateur s'employoit ainsi dans Rome à de bonnes œuvres, & qu'il travailloit aux constitutions de son

ordre, plusieurs villes d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, & des Pays-bas, lui demandèrent de ses disciples, & lui offrirent des collèges ; elles suivoient en cela l'exemple de Jean III, roi de Portugal, qui avoit fondé le premier collège de la compagnie à Conimbre, & un séminaire à Goa-Alcala, Valence, Gandie, Cologne, Louvain & Padoue, furent les premières villes qui voulurent en avoir ; & leur exemple fut bientôt suivi de plusieurs autres villes de différens Etats & Royaumes : en sorte que cette compagnie s'étendit en fort peu de tems dans tous les pays catholiques, à l'exception de la France quoiqu'elle y eut pris naissance, elle n'y fût pas reçue dans ses commencemens, soit parce que les hérétiques, qui commençoient à s'établir dans ce Royaume, la rendoient odieuse ; soit parce que la guerre s'étant renouvelée entre Charles-Quint & François I, on n'aimât pas une Société, dont le chef & les principaux membres étoient Espagnols : de sorte que bien loin d'être recherchés des villes de France, ceux de cette compagnie qui étudioient à Paris & qui n'étoient pas François, furent contraints de sortir du Royaume, pour obéir à l'édit qui bannissoit les sujets de l'empereur.

De si heureux commencemens annonçoient le progrès de cette société. Plusieurs savans personnages de toute sorte de nations, & même des François, vinrent à Rome pour se mettre sous la conduite du S. Fondateur & pour embrasser son institut. Il les reçut avec d'autant plus de joie, qu'il reconnut qu'ils étoient d'un mérite distingué, & d'un caractère à remplir dignement l'esprit de leur vocation ; en quoi il ne se trompa pas, excepté dans la personne de Guillaume Postel. Ce dernier, né à Barenton en Normandie, sur le bruit que faisoit la compagnie de Jesus dans toute l'Europe, alla exprès à Rome en 1545 ; pour voir le fondateur de ce nouvel ordre ; charmé de ses manieres & de la beauté de son institut, il fit vœu d'y entrer. Il sollicita si fortement le Saint de l'y recevoir, qu'il ne put le lui refuser ; mais ce fut pour fort peu de tems ; car le S. reconnoissant dans son novice un fond d'impiété & d'erreur, le renvoya, nonobstant les grands talens dont il étoit doué, puisque sans parler de la connoissance qu'il avoit de tous les secrets des Rabins & des Cabalistes (ce qui auroit été un grand avantage pour les confondre, s'il eût voulu en faire un bon usage) il savoit les langues latine, grecque, hébraïque, chaldaïque & syriaque ; il parloit

Postel

& entendoit si bien celles qui sont vivantes, qu'il se vantoit de pouvoir faire le tour du monde sans truchemens. Il étoit bon mathématicien, & il possédoit quasi toutes les sciences. Il s'étoit tellement acquis l'estime de François I, qui aimoit les belles-lettres, que ce prince l'envoya en Orient pour y rechercher des manuscrits, & lui donna une chaire de professeur dans le collège royal, qu'il avoit fondé à Paris. Postel s'y distingua plus que jamais. La reine de Navarre, sœur du roi, l'estimoit singulièrement. Les plus grands seigneurs de la cour, & sur tout les cardinaux de Tournon, de Lorraine & d'Armagnac, recherchèrent son entretien. Postel enfin faisoit l'admiration des plus savans. Heureux, si doué de tant de science, il se fût attaché à celle des Saints; mais la lecture des ouvrages des Rabins lui ayant mis des chimères & des illusions dans la tête, il ne put si bien cacher ses sentimens au sujet d'un nouvel avènement de Jésus-Christ, qui devoit être, selon lui, dans peu de tems, que le Saint Fondateur ne s'en apperçut. Cette découverte l'obligea à le chasser de la compagnie, après avoir tenté toutes sortes de voyes pour le retirer de ses erreurs; mais ce fut toujours si inutilement, quedès qu'il fut sorti, il se mit à dogmatiser dans Rome. Il se retira ensuite à Venise, où il se crut plus en sûreté. Il s'y infatua tellement d'une certaine religieuse, appelée *la Mere Jeanne*, qu'il osa dire, que dans le nouvel avènement de Jesus-Christ, elle seroit la redemptrice des femmes, de même que Jesus-Christ avoit été le redempteur des hommes, & composa sur ce sujet un livre intitulé *Virgo Veneta*. On lui attribue aussi d'autres erreurs grossieres, qui l'ont fait mettre au nombre des hérétiques, & entr'autres, d'avoir publié que l'Ange Raziel lui avoit révélé les secrets divins; qu'il n'y avoit que six sacremens; & que ses écrits étoient les écrits de Jesus-Christ même. Il se reconnut néanmoins sur la fin de ses jours, & mourut dans la communion de l'église au monastere de S. Martin des champs à Paris, en 1581, dans un âge fort avancé.

La fermeté que le S. Fondateur fit paroître en chassant Guillaume Postel de sa compagnie, fut une preuve si convaincante de son attachement à la foi catholique, que le pape lui demanda deux de ses théologiens pour assister en son nom, avec ses légats, au concile général, qui devoit se célébrer à Trente. Le Saint choisit Lainez & Salmeron, & leur donna des

instructions pour remplir dignement leur ministère dans une si célèbre assemblée. Le pere le Jay y vint aussi d'Allemagne, comme théologien de l'évêque d'Ausbourg; & le pere le Fèvre y fut aussi envoyé dans la suite. La premiere session du concile commença le 13 décembre 1545, & la dernière ne finit que dix-huit ans après. Le pere le Jay y arriva le premier, & gagna d'abord la bienveillance & l'estime du cardinal de Trente, qui le consulta sur des affaires épineuses. Le pere Salmeron prononça un discours latin devant les peres du concile, qui mérita l'applaudissement de l'assemblée. Le pere Lainez se fit admirer dès la premiere fois qu'il parla, & tous trois firent paroître une érudition si profonde, que les légats du pape les chargerent de recueillir toutes les erreurs des hérétiques anciens & modernes, avec les autorités de l'écriture & des peres, capables de les confondre.

Quoique les Jésuites eussent déjà plusieurs collèges, ils ne s'employoient pas encore à l'instruction de la jeunesse, excepté dans le séminaire de Goa, où le pere Nicolas Lencicotti, italien, avoit commencé à enseigner aux enfans les principes de la langue latine; mais en 1546, ils eurent des écoles publiques pour enseigner toutes sortes de sciences. Le premier collège où ils commencerent cet exercice si utile, fut celui de Gandie que S. François de Borgia, duc de Gandie, leur fonda avant qu'il entrât dans cette compagnie, dont il fut le troisieme général. Pour rendre ce collège célèbre, il obtint du pape & de l'empereur qu'on l'érigerait en université, & que les écoliers qui y prendroient les degrés, auroient tous les privilèges, dont jouissoient les gradués d'Alcala & de Salamanque. Ce duc avoit fait vœu à Grenade d'embrasser l'état religieux, sans se déterminer à aucune religion en particulier; mais enfin résolu d'exécuter son vœu, il choisit la compagnie de Jésus & écrivit à S. Ignace pour lui demander la grace d'y être reçu. Le S. Fondateur la lui accorda avec joie; à condition qu'avant son entrée, il prendroit du temps pour mettre ses enfans en état de n'avoir plus besoin de sa conduite, ni de ses soins paternels. Le Duc qui avoit une sainte impatience d'entrer dans la compagnie avant l'exécution des choses qui lui avoient été prescrites, écrivit une seconde lettre au saint fondateur, dans laquelle il demandoit cette grace avec tant d'ardeur, qu'il lui obtint du pape

en 1547, la permission de faire les vœux de profès, sans quitter le monde, avec le pouvoir de garder ses biens pendant trois années : en sorte que ce ne fut qu'en 1551, après avoir cédé son Duché de Gandie à son fils aîné, qu'il prit l'habit de la compagnie dans le collège d'Ognate à quatre lieues de Loyola.

La compagnie avoit déjà fait alors beaucoup de progrès, elle étoit divisée en quatre provinces, qui étoient celles d'Italie, d'Espagne, de Portugal & des Indes. Celle d'Espagne fut même divisée en deux l'année suivante, & en trois en 1554. Il n'y avoit que la France où les Jésuites n'avoient point encore d'établissmens, quoique leur ordre y eut pris naissance. Ils avoient toujours été renfermés dans le collège des Lombards, où ils étoient au nombre de treize, soit en qualité de pensionnaires, soit en qualité de boursiers : encore ne se vantoient-ils pas d'être membres de la société ; mais ils se déclarèrent enfin en 1559. Le pere Viole, leur supérieur, voyant que dans ce collège ils ne pouvoient pas s'acquitter des exercices qui conviennent à des religieux, obtint de Guillaume Duprat, évêque de Clermont, son hôtel pour les loger. Ils y allèrent tous, à l'exception de trois, qui restèrent au collège des Lombards jusqu'à l'année suivante, que S. Ignace leur ordonna d'aller demeurer avec ceux qui étoient à l'hôtel de Clermont. Ce S. fondateur fit une sévère réprimande au pere Viole, de ce qu'il avoit accepté la charge de proviseur du collège des Lombards, & voulut qu'il la quitta incessamment, quoique cet emploi ne l'obligeât point d'aller à ce collège. Comme il n'y avoit point de profès en France, il lui ordonna quelque tems après de faire ses vœux, selon la formule qu'il lui envoya de Rome, & pria l'évêque de Clermont de vouloir les recevoir.

A peine les Jésuites furent-ils entrés dans l'hôtel de Clermont, qu'ils trouverent beaucoup d'oppositions à leur établissement ; mais ils ne manquerent pas de protecteurs. Le cardinal de Guise, qu'on nomma le cardinal de Lorraine, après la mort de son oncle, fut un des principaux. Ce prince fit connoître au roi Henri II, S. Ignace & ses enfans, & leur fit obtenir des lettres de réception, qu'on leur avoit refusées. Elles furent expédiées en 1550. Le roi leur permettoit par ces lettres d'avoir un collège à Paris, & de s'établir dans son Royaume. Le parlement refusa d'enregistrer ces lettres, mais le roi, persuadé par le

cardinal de Lorraine & par les commissaires qu'il avoit lui même nommés, pour examiner l'institut des Jésuites, qu'il ne contenoit rien de contraire au bien de l'état & de l'église, donna de secondes lettres avec ordre au parlement de les enregistrer, sans avoir égard aux remontrances de son procureur général. Le parlement, pressé par des ordres réitérées de la cour, donna un arrêt le 3 août 1554, portant que comme l'affaire des Jésuites regardoit principalement la religion, les bulles qu'ils avoient obtenues du S. Siège, seroient communiquées à l'évêque de Paris & au doyen de la faculté de théologie, & que l'un & l'autre en rendroient compte à la cour.

L'évêque de Paris, par son rapport, fut entièrement opposé à leur établissement & entr'autres choses fit entendre que leur institut bleissoit les droits des évêques & les concordats faits entre les papes & les rois de France. Le doyen de la faculté de théologie poussa l'affaire plus loin; il assembla les docteurs qui firent le décret suivant:

Que la nouvelle société, qui s'attribue le nom de Jésus, reçoit sans nul choix toute sortes de gens, quelque crime qu'ils aient commis & quelques infâmes qu'ils soient: qu'elle ne diffère en rien des prêtres séculiers, n'ayant ni l'habit, ni le chœur, ni le silence, ni les jeûnes, ni les autres observances, qui distinguent & qui maintiennent l'état religieux: qu'elle semble violer la modestie de la profession monastique par tant d'immunités & de libertés qu'elle a dans ses fondations, surtout dans l'administration des sacrements de pénitence & d'eucharistie, sans nulle distinction des lieux ni des personnes, dans le ministère de la parole de Dieu & dans l'instruction de la jeunesse, au préjudice de l'ordre hiérarchique, des autres religieux & même des princes ou des seigneurs temporels, contre les privilèges des universités & à la charge du peuple: qu'elle énerve le saint usage des vertus, des pénitences & des cérémonies de l'église: qu'elle donne occasion d'apostasier librement des autres sociétés religieuses: qu'elle refuse aux ordinaires l'obéissance qui leur est due: qu'elle prive injustement de leurs droits les seigneurs ecclésiastiques & les seigneurs temporels: qu'elle introduit par tout des divisions, des jaloussies, des querelles & des schismes: enfin que pour toutes ces raisons cette société semble être périlleuse en manière de foi, ennemie de la paix de l'église, fatale à la religion monastique, & plutôt née pour la ruine que pour l'édification des fideles.

Les peres de Rome, à qui le général communiqua cet écrit, furent tous d'avis qu'on y répondit dans les formes, pour défabuser la France & pour instruire les docteurs de Paris, qui sembloient n'avoir nulle connoissance de l'institut des Jésuites; mais le saint fut d'un autre sentiment. Outre qu'il honoroit la forbonne qu'il regardoit comme une des plus fortes colonnes de l'église, il crut que ce qu'on leur imposoit dans ce décret, étoit trop outré pour faire aucun mal, & qu'une réponse publique, quelque modeste qu'elle put être, ne serviroit qu'à irriter davantage les esprits, les assurant que malgré tout les obstacles qui sembloient faire désespérer de leur réception en France, la compagnie s'y établirait, & que le collège de Paris seroit un jour très célèbre. Il eut soin néanmoins de faire venir de tous les lieux où sa compagnie étoit établie, des témoignages authentiques de la bonne conduite qu'y tenoient ses enfans & des fruits qu'ils y faisoient. De plus il permit au pere Martin Olave, professeur de théologie dans le collège Romain & docteur de forbonne, d'envoyer à ses confreres une réponse modeste & solide à tous les articles de leur décret. La publication de ce décret ne laissa pas d'émouvoir tout Paris contre les Jésuites. Les professeurs, les prédicateurs & les curés attaquèrent publiquement leur institut & en donnerent d'horribles idées. On afficha aux carrefours de la ville des papiers très-injurieux, pour décrier leur doctrine & leur conduite, & le peuple leur fit diverses insultes. Il sembloit alors que le meilleur parti qu'ils eussent à prendre, étoit celui de se retirer de cette grande ville; mais dans le tems qu'il paroissoit y avoir le moins à espérer, l'orage se dissipa, & la compagnie restant tranquille, eut un libre exercice de ses fonctions. Elle commença à enseigner dans la ville de Billom, où le même Guillaume Duprat, évêque de Clermont, fonda un collège en attendant qu'on ouvrit celui de Paris.

Ce n'étoit pas seulement en France que la compagnie étoit maltraitée. Jean Silic, archevêque de Tolède, se déclara contre elle, sous prétexte que les Jésuites entreprenoient sur les droits de l'épiscopat, par la liberté qu'ils se donnoient d'administrer les Sacremens en tous lieux sous ombre de leurs privilèges. Il n'y avoit dans son diocèse qu'un collège de ces peres, qui étoit celui d'Alcala; il les interdit tous en un jour,

& fulmina une sentence d'excommunication contre toutes les personnes qui se confessoient à eux : ordonnant aux religieux & aux curés de son diocèse de ne laisser ni prêcher, ni dire la messe dans leurs églises à aucun de la compagnie ; défendant même la confession à tous les prêtres qui auroient fait sous leur conduite les exercices spirituels. Ce n'étoit qu'une suite des oppositions qu'ils avoient déjà trouvées dans le royaume d'Espagne, où, dès 1548, on avoit employé plusieurs moyens pour les détruire dans l'esprit du peuple. Entre les autres, Melchior Canus, de l'Ordre de S. Dominique, & docteur de Salamanque, y avoit publié tant de choses à leur désavantage, que le peuple qui comptoit beaucoup sur les paroles de ce docteur, traita d'imposteurs ceux qui lui avoient paru auparavant des hommes descendus du ciel. On croyoit peut-être en cela faire plaisir à l'empereur Charles-Quint, qui avoit chassé de l'empire le pere Bobadilla, parce-qu'il s'étoit opposé à la formule de foi qu'on appella l'*Interim*, que ce prince, par condescendance pour les hérétiques d'Allemagne, avoit fait publier dans la diète d'Ausbourg. Ce qui consolait les Jésuites dans leurs peines, étoit que leur fondateur n'en avoit pas été exempt ; car, dès 1553, il en avoit souffert beaucoup, au sujet de son livre des Exercices spirituels, qu'on taxoit d'hérétique, nonobstant l'approbation qu'il avoit eu de Paul III, en 1546 ; ensorte qu'il y auroit peut-être succombé, si plusieurs Théologiens, & entr'autres Barthélemi Torres, qui fut dans la suite évêque des Canaries, n'eussent pris sa défense & celle du S. Siège qu'on attaquoit indirectement, & si les Inquisiteurs, entre les mains desquels on avoit mis ce livre, n'en fussent devenus les apologistes, après avoir fait connoître la mauvaise foi de l'accusateur.

Tant d'oppositions n'étoient que trop capables de dégoûter ces nouveaux hommes apostoliques ; mais Dieu les soutint toujours dans leurs peines. Tandis qu'on s'opposoit à eux, en France & dans une partie de l'Espagne, ils avoient la consolation de faire un grand progrès dans l'Italie. Outre la nouvelle confirmation que le S. Fondateur obtint de son Institut, en 1550, on lui fonda des collèges & des maisons à Rome, à Lorette, à Naples, à Florence, à Boulogne, à Venise, à Pérouse, à Modene & en d'autres endroits : sans parler de l'établissement du collège germanique qu'il procura, en 1552, pour

pour l'éducation des enfans de la pauvre noblesse étrangere. Ignace fit des statuts pour cette maison, & les peres de la compagnie en eurent la conduite.

La paix, dont cette société jouissoit en Italie, & principalement à Rome, fut troublée par le pape même, qui, en 1553, s'irrita contre les Jésuites. Il crut que ceux d'Espagne, qui étoient à la cour de Castille, s'étoient rangés du côté de Charles-Quint, contre les intérêts du S. Siège; mais ces soupçons se dissipèrent par les bons offices de Ferdinand, roi des Romains, & le pape donna de nouvelles marques de son affection à la compagnie. Son successeur, Marcel II, n'eut pas moins de bienveillance pour elle; mais son pontificat n'ayant duré que trois semaines, les Jésuites tomberent dans de nouvelles appréhensions, lorsqu'ils virent en sa place le cardinal Caraffe, qui prit le nom de *Paul IV*. Ils le croyoient irrité contr'eux, tant à cause que S. Ignace avoit refusé d'unir son Ordre à celui des Théatins, dont Caraffe étoit un des fondateurs, que parce qu'il avoit fait casser par le pape Paul III, une sentence que le même Caraffe, archevêque de Naples, avoit donné contre lui, pour l'obliger de rendre un jeune Néapolitain, qui avoit été reçu dans sa compagnie, & que ses parens redemanderent; mais ils reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés. Paul IV leur fut si favorable, que dès les premiers jours de son pontificat, il voulut faire le pere Lainez, cardinal, si S. Ignace ne s'y fût opposé fortement, comme il avoit déjà fait, lorsque Paul III voulut revêtir S. François de Borgia de la même dignité, & lorsque Ferdinand, roi des Romains, nomma le pere le Jay à l'évêché de Trieste. Le S. Fondateur ne consentit jamais que ses enfans reçussent aucune prélature, si ce n'est dans les pays étrangers, où il manque de pasteurs capables de retirer les peuples des ténèbres de l'erreur & de l'idolâtrie; comme les peres Nugnez, Carnero & Oviedo, qui furent envoyés en Ethiopie; le premier, en qualité de patriarche; le second, comme évêque de Nicée; & le troisieme, comme évêque de Hyerapolis; auxquels on donna dix compagnons pour les aider dans leurs missions. Enfin, S. Ignace, après tant de travaux pour la gloire de Jesus-Christ, & pour le salut des ames, mourut à Rome, le 31 Juillet 1556, âgé de 65 ans, trente-cinq après sa conversion, & seize après

la fondation de sa compagnie. Il eut la consolation de la voir, avant sa mort, répandue par tout le monde, & divisée en douze provinces, qui toutes ensemble avoient au moins cent collèges; il la vit même honorée du martyre, en la personne du pere Antoine Criminal, & en celles des freres Pierre Correa & Jean de Fosa, qui furent mis à mort par les Barbares; le premier dans les Indes, & les deux autres au Brésil. Le corps du S. Fondateur fut enterré à Rome, dans l'église de la maison Professe, au pied du grand autel, du côté de l'évangile, où il demeura jusqu'en 1568, qu'on l'en retira pour jetter les fondemens de la nouvelle église, que le cardinal Farnese fit bâtir, & ce sacré dépôt fut porté dans un autre endroit de l'ancienne église. Lorsque la nouvelle fut entièrement bâtie, le pere Aquaviva, en 1587, étant général, le transféra dans cette église; & après que le pape Grégoire XV l'eut canonisé, en 1622, on érigea en son honneur une chapelle, qui a été embellie sur la fin du dernier siecle, avec beaucoup de magnificence.

Après la mort de S. Ignace, on fut deux ans sans lui donner de successeur. La guerre survenue entre le pape Paul IV & Philippe II, roi d'Espagne, ayant fermé les passages aux Espagnols, on ne tint point la congrégation générale. Les Italiens, pendant ce temps-là, élurent pour vicaire général, le pere Jacques Lainez; & les Espagnols qui ignoroient ce que les Italiens avoient fait, élurent de leur côté le pere Natal; mais celui-ci par humilité, céda à Lainez la supériorité. Il n'en fut pas de même du pere Bobadilla, qui, comme un des premiers compagnons de S. Ignace, prétendit avoir part au gouvernement de l'Ordre; mais il fut obligé de céder à Lainez, qui indiqua la congrégation générale; elle se tint en 1558, & il y fut élu général. Après son élection, le cardinal de Trana lui déclara de la part du pape, que sa sainteté trouvoit deux choses à redire dans l'institut de la compagnie; la première, qu'on n'y récitoit point l'Office canonial au chœur; la seconde, que le général n'étoit point triennal, mais perpétuel. La congrégation ayant délibéré sur les difficultés que le pape proposoit, chargea le pere Lainez d'aller trouver sa sainteté, & de lui présenter une lettre signée de toute l'Assemblée, par laquelle on lui faisoit connoître la nécessité qu'il y avoit que

Hospitalliere de l'ordre de la Passion

de Poilly f

99

le général fût perpétuel, sans parler des heures canoniales. Le pape les reçut très-mal, & leur déclara, avec des expressions très-fortes, qu'il vouloit que le général fût triennal, & qu'ils chantaient au chœur les heures canoniales, n'en exceptant que le général, & ceux qui seroient occupés. Le pere Lainez appaisa le pape, par un discours qu'il lui fit; mais le pontife persista à vouloir que le général fût triennal, & qu'on récitât au chœur les heures canoniales. Il fit faire un décret, par lequel il fut ordonné que dans les collèges on chanteroit la messe & les vêpres, les dimanches & les fêtes, & que dans les maisons professes on diroit toutes les heures canoniales. Les Jésuites souffrirent, avec peine, qu'on les assujettît à ces obligations, si contraires aux missions, confessions & prédications, auxquelles ils étoient continuellement occupés; mais ils se consolèrent, lorsque le cardinal del Pozzo ou du Puis, savant interprète, les assura que le décret du pape, n'étant qu'un simple commandement, n'auroit de valeur que pendant la vie de ce pontife. Pie V les obligea encore, en 1567, à réciter l'office au chœur, & leur défendit de faire promouvoir au sacerdoce aucun de leurs peres, qu'il ne fût profès, & n'eût prononcé ses vœux solennels; mais Grégoire XIII, par une bulle de 1573, rétablit la compagnie dans son premier état, dispensât les Jésuites de réciter leur office au chœur & en commun, & permit à ceux qui n'auroient fait que les vœux simples, de recevoir la prêtrise. La compagnie fit de nouveaux progrès, sous le gouvernement du pere Lainez, principalement en Europe. Il se trouva, en 1561, au colloque de Poissy, où son Ordre obtint enfin la permission de s'établir en France, dans le collège de Clermont. Ce collège s'est beaucoup augmenté dans la suite, par les libéralités des rois de France, Henri IV, Louis XIII, & principalement de Louis XIV, qui déclara, en 1683, ce collège de fondation royale; en reconnaissance des grands bienfaits de ce prince, on lui a donné son nom, & il est présentement connu sous le titre de *collège de Louis-le-Grand*. Le pere Lainez, après avoir gouverné cet Ordre pendant huit ans, mourut en 1564, & eut pour successeur S. François de Borgia. La compagnie avoit alors cent trente maisons ou collèges, divisés en dix-huit provinces, qui furent encore beaucoup augmentées par les soins de ce Saint,

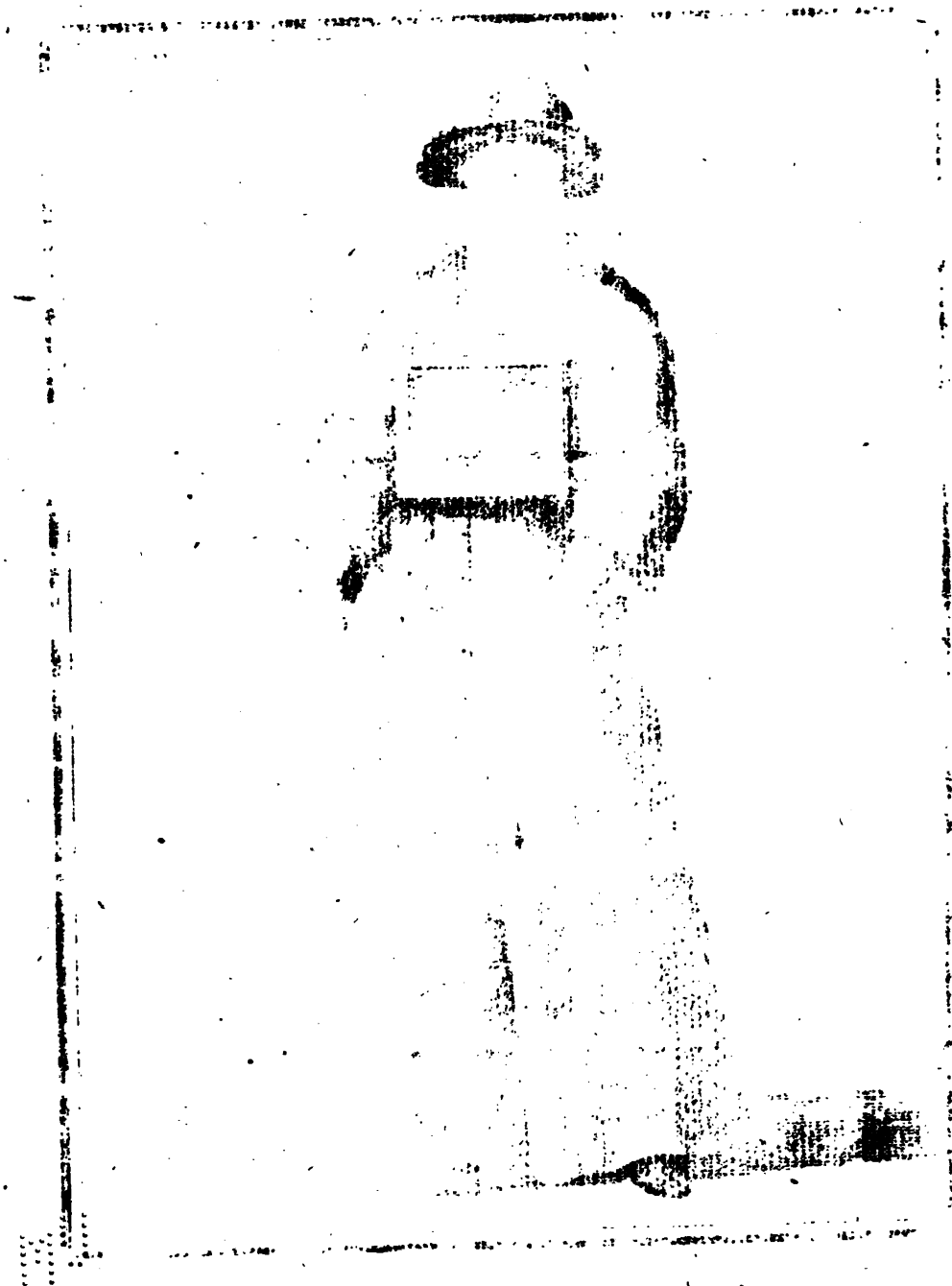
qui fit plusieurs établissemens, tant en Europe que dans l'Amérique. Les Jésuites avoient déjà cinq maisons à Rome; savoir, la maison professe, le noviciat, le collège romain, le collège germanique & le séminaire romain, lorsque S. François de Borgia obtint du pape Pie V, en 1570, le collège des pénitenciers de S. Pierre. Les colleges des Grecs, des Maronites, des Anglois, des Écossais & des Irlandois, leur ont été donnés depuis: ce qui marque l'estime que les souverains pontifes ont eu pour cette compagnie.

Après la mort de S. François de Borgia, arrivée en 1572, le pere Mercurien, Flamand, fut élu général de cet Ordre. Il eut pour successeur, en 1581, le pere Aquaviva, de la maison des ducs d'Atri, au royaume de Naples, qui occupa cette place jusqu'en 1615, qu'on lui donna pour successeur après sa mort le pere Vitelleschi, mort en 1645. Ce fut sous ce général qu'on solennisa avec beaucoup de pompe & de magnificence à Rome, en Allemagne, & en plusieurs provinces, l'année séculaire de l'Ordre. Cette cérémonie fut d'abord commencée à Rome, dans le collège romain, en 1639, le 25 Septembre, fête des saints Martyrs Côme & Damien; auquel jour, cent ans auparavant, l'Ordre avoit reçu de vive voix sa premiere approbation du pape Paul III. Il étoit alors si multiplié par toutes les parties du monde, que suivant le catalogue des maisons, publié en 1626, il s'en trouvoit plus de huit cents, tant collèges, maisons professes & de probation, que résidences; le tout divisé en trente-six provinces, dans lesquelles il y avoit plus de quinze mille Jésuites. La compagnie a fait depuis ce temps-là de nouveaux progrès, sous les généraux qui ont succédé au pere Vitelleschi, qui sont les peres Nickel, Oliva, Gonzales & Tamburin.

Les constitutions que S. Ignace dressa pour sa compagnie, sont divisées en dix parties, qui sont précédées de l'examen qu'on doit faire de ceux qui se présentent pour y être reçus, auxquels on doit faire plusieurs demandes, dont il fait un grand détail. Après leur réception, il veut qu'on les éprouve pendant un mois dans la maison, en leur faisant faire les exercices spirituels, & une confession générale; après laquelle ils doivent prendre l'habit ordinaire de la compagnie; que le noviciat soit de deux ans, & qu'ils apprennent tous les



*Missionnaire jesuite
en habit de Mandarin a la Chine*



jours quelque chose par cœur pour cultiver la mémoire, sans néanmoins leur permettre l'étude. Il ordonne de plus qu'ils serviront les malades, l'espace d'un mois dans un hôpital, & que pendant un autre mois ils feront un pèlerinage de dévotion à pied, sans viatique, en demandant l'aumône. Après les deux années de noviciat, il veut que les jeunes gens de la compagnie soient appliqués aux études, & il détermine les sciences qu'ils étudieront; & dans la crainte qu'il avoit que l'amour de la science n'affoiblît peu à peu l'esprit de piété, il a prescrit les pratiques qui peuvent l'entretenir pendant le temps des études; après lesquelles il ordonne un second noviciat d'un an, où on ne s'applique qu'aux exercices de la vie spirituelle, pour apprendre à pratiquer ce qu'on doit enseigner aux autres.

Le S. fondateur mit dans son ordre trois différens degrés, l'un de profès, l'autre de coadjuteurs formés, & l'autre d'éccoliers approuvés, outre les novices. Parmi les profès il y en a de deux sortes; les uns de quatre vœux, les autres de trois seulement. Il y a aussi de deux sortes de coadjuteurs, les uns spirituels & les autres temporels. Les vœux des profès sont solennels, ceux des coadjuteurs sont publics, mais simples. Ceux des écoliers sont seulement simples, ils ne se font qu'en présence des domestiques, & personne n'est député du général pour les recevoir; au lieu que ceux des profès & des coadjuteurs formés se font entre ses mains, ou de personnes qu'il a députées pour cet effet: voici la formule des vœux des profès.

Moi N. fais profession & promets à Dieu tout-puissant, en présence de la très sainte Vierge, de toute la Cour celeste, & de tous les assistans, & à vous, révérend pere général de la compagnie de Jesus, tenant la place de Dieu, & à vos successeurs, pauvreté, chasteté & obéissance, & selon cette obéissance, d'avoir un soin particulier pour ce qui regarde ce que l'on doit enseigner aux jeunes gens, selon la forme de vivre contenue dans les lettres apostoliques de la compagnie de Jesus, & dans ses constitutions: fait, &c. Ceux qui font les quatre vœux ajoutent: & en outre je promets spécialement obéissance au souverain pontife pour ce qui regarde les missions, comme il est porté par les mêmes lettres apostoliques & les constitutions. Les coadjuteurs ne disent point, je fais profession, mais

seulement *je promets à Dieu*; & les coadjuteurs temporels retranchent ce qui regarde l'instruction de la jeunesse. Les Ecoliers approuvés, qui font seulement des vœux simples & non publics, s'engagent à la compagnie, promettant d'y vivre & mourir dans l'observation des vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance; & s'obligent par les vœux exprès d'accepter le degré, qu'on trouvera dans la suite leur être plus convenable. Comme ces vœux ne sont que simples, sous le bon plaisir du pape, S. Ignace laissa à la compagnie le droit d'en dispenser pour de justes causes, laissant par là aux écoliers le domaine & la propriété de leurs biens, quoiqu'il leur ôte le pouvoir d'en jouir & d'en disposer indépendamment des supérieurs; & c'est un usage reçu en Italie, en Espagne, en Flandre, & en tous les autres pays, excepté en France où ces écoliers & ces coadjuteurs ne peuvent disposer de leurs biens, tant qu'ils sont dans la compagnie; mais s'ils en sortent, ils peuvent redemander partage des biens dans leurs familles. Les profès, avant que de faire profession, & les coadjuteurs formés, avant que de prononcer leurs vœux, doivent faire la quête & mandier de porte en porte pendant trois jours; & les supérieurs ont droit d'y obliger les écoliers avant qu'ils soient réputés approuvés. Quoique les coadjuteurs ne soient pas profès, ils ne laissent pas d'être recteurs des collèges & régents: ils peuvent être quelquefois élus pour assister à la congrégation générale; mais ils n'ont point de voix dans l'élection du général, & ne peuvent précéder les profès de quatre vœux.

S. Ignace veut que le général soit perpétuel & maître absolu dans toute la compagnie; il veut même que ce soit lui qui fasse les provinciaux, les supérieurs de maisons professes & de probation, & les recteurs des collèges; & afin qu'il connoisse tous les sujets propres à remplir les postes, les provinciaux de toute l'europe lui écrivent une fois tous les mois; les recteurs, les supérieurs des maisons, & les maîtres des novices tous les trois mois; & ceux des Indes, lorsque la commodité de la navigation se présente, lui rendent un compte général de leurs inférieurs. On lui envoie de trois ans en trois ans les catalogues de chaque province, contenant l'âge de chaque religieux, ses forces, ses talens naturels, son



*Missionnaire jesuite
en habit ordinaire a la Chine*

*de Poilly f
69*

40

avancement dans les lettres & dans la vertu, & toutes ses qualirés bonnes ou mauvaises. S. Ignace donne au général quatre assistans qui sont comme les ministres; mais on en a ajouté depuis un cinquieme pour la France : ainsi les cinq assistans du général, sont présentement d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne & de Portugal, & sont élus par la congrégation générale, comme tous les autres supérieurs. Outre ces assistans, il a encore auprès de lui un admoniteur, aussi élu par la congrégation générale, qui est en droit de représenter au général ce que lui ou les assistans auroient remarqué d'irrégulier dans son gouvernement ou en sa personne.

Comme S. Ignace aimoit fort la pauvreté, il la recommande en plusieurs endroits de ses constitutions. Il ne veut pas que les maisons professes ayent aucun revenu, il n'y a que les collèges & les maisons de probation qui en peuvent avoir. Il défend de recevoir des fondations pour des messes à perpétuité, ni aucune rétribution, soit pour les messes, les confessions, les prédications, les visites des malades, pour enseigner ou pour quelque autre emploi que la compagnie est obligée d'exercer selon son institut. Il ne donne point d'autre habillement à ses religieux que celui des ecclésiastiques. Il ordonne qu'il sera honnête selon l'usage du pays, sans avoir néanmoins rien de contraire à la pauvreté religieuse. Cet habit consiste en une soutanne & un manteau long, comme celui des ecclésiastiques; mais ils n'ont point de rabat, parce qu'au tems de leur établissement les ecclésiastiques n'en portoient pas. Les écoliers approuvés portent aussi en France le manteau long; & en Italie, au lieu de manteau, ils ont une robe à peu près semblable à celle qui est représentée à la page 456. Le dessein que le S. fondateur avoit de convertir tous les hommes, s'il étoit possible, lui fit juger que la compagnie ayant à traiter souvent avec les hérétiques & les libertins, qui se moquent de l'habit des religieux, elle n'en devoit point prendre de singulier, pour avoir plus d'accès par-tout. On voit ici l'habit qu'ils ont été obligés de prendre dans les pays infidèles où ils annoncent la foi. Enfin le S. fondateur regle le logement, la nourriture & le reste, conformément à l'habit, selon les loix de la bienséance & de la pauvreté, & il ne prescrit aucune austérité d'obligation.

Cette compagnie a eu une infinité d'illustres écrivains en toutes sortes de genres. Le pere Alegambe en a donné le catalogue, qui a été augmenté depuis par le pere Bonanni. Elle auroit fourni un grand nombre de prélats à l'église, si S. Ignace n'eut point obligé ses religieux par vœu à renoncer aux prélatures, & à les refuser, quand on les leur offriroit: c'est encore un vœu simple que les profès font après leur profession. Il y a eu néanmoins quelques cardinaux de cet ordre, qui sont les cardinaux Tolet, Bellarmin, de Lugo, Palavicin, Pasmani, qui fut aussi archevêque de Strigonie; Nitard & Ptolomeï, nommés par Clément XI; auxquels il a fallu un précepte de la sainteté pour accepter le chapeau. Les Jésuites mettent encore au nombre des cardinaux de leur ordre, Alexandre des Ursins, qui fit seulement les vœux simples de la compagnie, étant cardinal, sans quitter pour cela sa dignité. Enfin cet ordre a eu trois saints canonisés, qui sont S. Ignace, fondateur, S. François Xavier, surnommé l'*Apôtre des Indes*, & S. François de Borgia. Trois autres béatifiés, savoir: les bienheureux Stanislas Koske, Louis de Gonzague, & Jean François Regis. Trois Martyrs, reconnus pour tels par l'église, savoir: les saints Paul Michi, Jean de Goto, & Jacques Chisai; sans parler d'un grand nombre d'autres qui ont répandu leur sang dans les différens pays où ils ont porté la foi. Cet ordre a pour armes un nom de Jésus d'or, entouré de rayons de même en champ d'azur, avec cette devise: *Ad majorem Dei gloriam*.

Orlandin. Sachin. & Possevin, *Hist. Societ. Jesu. Imago primi sæculi Societ. Jes.* Jacob Danian *Sinops. primi sæculi Societ. Jes.* Mathias Tanner, *Europ. Barthelem. Telez, Chron. de la companhia de Jesu na provinc. de Portugal.* P. de Rybadenejra. *Vide S. Ignazo.* Bouhours, *Vie de saint Ignace.* Eusebe. Nieremberg. *Claros Varones de la compania di Jesus.* Philip. Alegamb, *Morte illustres Societ Jesu.* Herman, *Hist. des Ordres Religieux. Tom. 3.* Baillet & Giri, *Vie des saints Régul. Comm. Constit. Litter. Apostol. & privileg. Soc. Jesu.*



*Missionnaire jesuite
au Royaume de Tunquin*

de Foilly f
70

44

CHAPITRE LXI.

Des Jésuitesses, & de leur suppression.

PENDANT le séjour de S. Ignace à Barcelone, il fut entretenu par les aumônes d'une dame très-vertueuse, qui se nommoit Isabelle Rozel, & qui lui en procuroit aussi d'autres. Cette dame ayant appris, quelques années après, que le saint avoit fondé sa compagnie, alla le trouver à Rome en 1545, & étant veuve, elle forma le dessein de se retirer du monde, & de vivre selon les conseils évangéliques sous l'obéissance de la Compagnie. Elle se joignit à deux dames romaines, & obtint du pape Paul III la permission d'embrasser ce genre de vie. Quoique S. Ignace vit bien que ces sortes de directions ne convenoient guere à son institut, la reconnoissance qu'il avoit pour sa bienfaitrice, & le petit nombre de ces nouvelles religieuses, le déterminèrent néanmoins à prendre soin d'elles; mais il s'en repentit bientôt, avouant que le gouvernement de trois dévotes lui donnoit plus de peine que toute la compagnie; car ce n'étoit jamais fait avec elles, & il falloit à toute heure résoudre leurs questions, guérir leurs scrupules, écouter leurs plaintes, & même terminer leurs différends. Cela l'obligea de représenter au pape combien une telle charge nuiroit à la Compagnie & de quelle importance il étoit que la sainteté l'en délivrât, jugeant bien que si cette petite communauté de filles, qui n'étoit que de trois personnes, devenoit plus nombreuse dans la suite & se multiplioit dans les autres villes, il n'en seroit que plus embarrassé. Le pape lui accorda sa demande & délivra, en 1547, la Compagnie du gouvernement des religieuses; ainsi cette Communauté qui vouloit vivre selon les loix prescrites par S. Ignace, fut détruite en peu de tems. Sous le pontificat d'Urbain VIII, ou sur la fin de celui de Gregoire XV, son prédécesseur, certaines femmes ou filles, en quelques endroits d'Italie, & en d'autres provinces, prirent le nom de *Jésuitesses*, & s'assemblerent en communauté, sous prétexte de mener une vie religieuse, quoiqu'elles n'en eussent pas eu la permission du S. siège. Elles prirent un

habit particulier, avoient des édifices accommodés en forme de collèges & des maisons de probation, & élurent une supérieure générale à qui elles donnoient le nom de Préposée. Elles faisoient entre les mains les vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance à la manière des vœux solennels de Religion, sans être astreintes à aucunes loix de la clôture. Elles alloient de côté & d'autre sous prétexte de procurer le salut des ames, & de faire plusieurs autres choses qui ne convenoient point à la foiblesse de leur sexe & de leur esprit, & que des hommes d'une grande expérience, savans dans les lettres saintes & recommandables par l'innocence de leur vie, n'entreprennent que difficilement & avec beaucoup de circonspection. Outre la générale, elles avoient encore des visitatrices, des rectrices & d'autres noms de dignités selon les différens offices qu'elles exerçoient.

Urbain VIII les fit avertir par son Nonce dans la basse-Allemagne & par quelques évêques des autres lieux où elles s'étoient établies, de se désister de leur entreprise. Mais ces Jésuitesses n'ayant eu aucun égard à toutes les remontrances qu'on leur fit, & ayant même osé enseigner des choses contraires à la saine doctrine, le pape, par un bref du 21 mai 1631, supprima cette prétendue congrégation, priva de leurs offices la générale, les visitatrices, les rectrices & les autres officieres, les absout de tous vœux & promesses auxquels les femmes & filles de cette congrégation s'étoient engagées, leur ordonna en vertu de sainte obéissance, & sous peine d'excommunication encourue *ipso facto*, de sortir incessamment des collèges & des maisons où elles avoient demeuré jusqu'alors, & de vivre séparément les unes des autres. Il leur commanda aussi de ne s'assembler jamais pour délibérer ensemble sur quoi que ce soit, & de quitter leur habit de Jésuitesses, sans pouvoir le reprendre, & encore moins le donner, ni admettre aucune femme & fille à le recevoir.

Ce pontife déclara encore tous les vœux qu'elles avoient faits nuls, permit à celles qui en avoient fait, de vivre dans le monde, séparément toutefois des autres de la même congrégation, sous l'obéissance de leur évêque avec l'usufruit, mais non pas le domaine de leurs biens, leur accordant la permission d'en pouvoir disposer pendant leur vie, & à leur mort en œuvres



*Missionnaire jésuite
au Royaume de Madure*

de Poilly f.

44

pieuſes, ordonnant que ces biens retourneroient à leurs parens ou à ceux qui devoient naturellement leur ſuccéder ſi elles n'en avoient pas diſpoſé par teſtament. Il leur permit auſſi de ſe marier en cas qu'elles le vouluſſent ; mais il les exhorta d'entrer plutôt dans quelque ordre approuvé & de ſ'y conſacrer à Dieu par des vœux ſolemnels, ſe reſſouvenant toujours du deſir ſincere qu'elles avoient eu de ſe faire religieuſes.

Je m'étonne que M. Richard Simon, dans ſa *Bibliothèque critique*, ait avancé que c'eſt inutilement qu'on cherche dans le Bullaire romain, la ſuppreſſion de cet ordre, & qu'il diſe qu'on ne peut pas l'y trouver, parce que le pape Urbain VIII n'a point donné de bulle ſur ce ſujet ; mais un ſimple Bref. Seroit-il poſſible que ce ſavant critique n'eût jamais lu le Bullaire romain, & pouvoit-il ignorer que la plus grande partie des conſtitutions apoſtoliques qu'il contient ne ſont point des bulles, mais des brefs ? Quiconque voudra ſe donner la peine de lire le bullaire, y trouvera certainement la ſuppreſſion de ces Jéſuiteſſes au tome quatrieme de l'édition de Rome de 1638, page 115.

Fin de la cinquieme Partie.

44

TABLE

DES CHAPITRES ,

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME PARTIE,

Contenant les ordres de saint-François , et les autres
qui ont des Règles particulières.

CHAPITRE I. <i>DE l'ordre des Frères Mineurs , avec la Vie de S. François d'Assise , patriarche et fondateur de cet ordre , p.</i>	1
CHAP. II. <i>Continuation de l'histoire de l'ordre des Frères Mineurs , et de la Vie de saint-François d'Assise , leur fondateur ,</i>	21
CHAP. III. <i>Des Frères Mineurs , appelés Césarins</i>	37
CHAP. IV. <i>Des Frères Mineurs Célestins ,</i>	43
CHAP. V. <i>Des Frères Mineurs de la congrégation de Narbonne , et des Spirituels ,</i>	50
CHAP. VI. <i>Des Frères Mineurs Clarenins ,</i>	61
CHAP. VII. <i>De la congrégation de Philippes de Majorque ,</i>	66
CHAP. VIII. <i>De la réforme des Frères Jean des Vallées et Gentil de Spolète ,</i>	68
CHAP. IX. <i>Des Frères Mineurs de l'Observance , appelés Soccolans , Observantins , et Cordeliers ,</i>	72
CHAP. X. <i>Des Frères Mineurs de la réforme de Villacrexés ,</i>	95
CHAP. XI. <i>Des Frères Mineurs Collettans , avec la Vie de la bienheureuse Colette de Corbie , leur réformatrice ,</i>	99
CHAP. XII. <i>Des Frères Mineurs Amedeistes ,</i>	106
CHAP. XIII. <i>Des Frères Mineurs des congrégations de Philippes Berbegale et des Neutres ,</i>	113
CHAP. XIV. <i>Des Frères Mineurs Caperalans ,</i>	114
CHAP. XV. <i>Des Frères Mineurs , des réformés d'Antoine des Castelsaint-Jean et de Mathias de Tivoli ,</i>	116
CHAP. XVI. <i>Des Frères Mineurs de la réforme du bienheureux Jean de la Puebla ,</i>	118
Tome VII.	

CHAP. XVII. Des Frères Mineurs de l'étroite observance en Espagne, appelés les Déchaussés, et dans leur origine, les Frères du Capuce ou du Saint Evangile,	122
CHAP. XVIII. Des Frères Mineurs de l'étroite observance en Italie, appelés gli Réformati, ou les réformés,	131
CHAP. XIX. Des Frères Mineurs de l'étroite observance en France, appelés Recollets,	135
CHAP. XX. Des Frères Mineurs de la plus étroite observance, dits de saint-Pierre d'Alcantara, avec la Vie de ce Saint,	139
CHAP. XXI. Des Frères Mineurs, des réformes de saint-Jean Paschase et de Jérôme de Lança,	150
CHAP. XXII. Des Frères Mineurs Conventuels,	152
CHAP. XXIII. Des Frères Mineurs Conventuels réformés,	160
CHAP. XXIV. Des Frères Mineurs Capucins,	165
CHAP. XXV. Origine du second ordre de saint-François, ou des religieuses Clarisses, appelées les Pauvres Dames, avec la Vie de sainte-Claire, première religieuse de cet ordre,	182
CHAP. XXVI. Des religieuses de sainte-Chaire, dites Urbanistes, appelées aussi anciennement, de l'Ordre de l'Humilité de Notre-Dame, avec la Vie de sainte-Isabelle de France, leur fondatrice,	196
CHAP. XXVII. Des religieuses Clarisses, dites les Filles de la Passion, ou Capucines, avec la Vie de la V. M. Marie Laurence Longa, leur fondatrice,	205
CHAP. XXVIII. Des religieuses Clarisses de la plus étroite observance et des solitaires de l'institut de saint-Pierre d'Alcantara,	215
CHAP. XXIX. Origine du tiers ordre de saint-François, appelé l'ordre de la Pénitence,	216
CHAP. XXX. De l'origine des religieux du tiers ordre de saint-François,	229
CHAP. XXXI. Des religieux pénitens du tiers ordre de saint-François, de la régulière observance en Italie, dite la congrégation de Lombardie,	239
CHAP. XXXII. Des religieux pénitens du troisième ordre de saint-François, de la régulière observance, des congrégations de Sicile, de Dalmatie, et d'Istrie, présentement unies à celle de Lombardie,	243
CHAP. XXXIII. Des religieux pénitens du tiers ordre de saint-François, de la congrégation de Zepperen, appelés Begghards, présentement unis à la congrégation de Lombardie,	249
CHAP. XXXIV. Des religieux pénitens du tiers ordre de saint-François en Allemagne,	255
CHAP. XXXV. Des religieux pénitens du tiers ordre de saint-François de la régulière observance en Espagne,	257
CHAP. XXXVI. Des religieux pénitens du tiers ordre de saint-François, de la régulière observance en Portugal,	262

DES CHAPITRES.

- CHAP. XXXVII. *Des religieux pénitens du tiers ordre de saint-François, de l'étroite observance et congrégation de France, avec la vie du réverend père Vincent Mussart, leur réformateur,* 270
- CHAP. XXXVIII. *De l'origine des religieuses du tiers ordre de saint-François, avec la vie de sainte-Elisabeth de Hongrie, veuve du Landgrave de Turinge, première religieuse de cet ordre,* 290
- CHAP. XXXIX. *Des religieuses du tiers ordre de saint-François vivant en clôture, avec la vie de la bienheureuse Angeline de Corbère, leur fondatrice et première générale de cet ordre,* 297
- CHAP. XL. *Des religieuses Hospitalières du tiers ordre de saint-François, dites les Sœurs Grises, où il est parlé aussi des religieuses Hospitalières du même ordre, appelées de la Faille et de la Celle, et des Sœurs Grises réformées de Mons,* 304
- CHAP. XLI. *Des religieuses pénitentes du tiers ordre de saint-François, de l'étroite observance, avec la vie des révérendes mères François et Claire François de Besançon, leurs fondatrices,* 309
- CHAP. XLII. *Des religieuses pénitentes du tiers ordre de saint-François, dites les Recollectines, avec la vie de la mère Jeanne Néerich de Jesus, leur fondatrice,* 316
- CHAP. XLIII. *Des frères Hospitaliers du tiers ordre de saint-François, appelés les frères Infirmiers Minimes ou les Obregons, avec la vie de Bernardin, d'Obregon, leur fondateur,* 323
- CHAP. XLIV. *Des frères pénitens du tiers ordre de saint-François, appelés communément les Bon-Fieux,* 329
- CHAP. XLV. *Des frères et sœurs des sociétés ou confraternités du consort à Milan, de la charité de Paoïolo à Reggio, et des pénitens Gris à Paris, du tiers ordre de saint-François,* 332
- CHAP. XLVI. *Des religieuses de l'ordre de la conception de Notre-Dame, avec la vie de la bienheureuse Beatrix de Silva, leur fondatrice,* 336
- CHAP. XLVII. *Des religieuses de l'ordre de la bienheureuse Vierge Marie, communément appelées de l'Annonciade, ou des dix vertus de la sainte-Vierge, avec la vie de la bienheureuse Jeanne de Valois, leur fondatrice,* 341
- CHAP. XLVIII. *Des chanoinesses de Noli dans l'état de Gennes, et autres communautés de filles soumises à l'ordre de saint-François,* 352
- CHAP. XLIX. *Des chevaliers de l'ordre de la conception de la bienheureuse Vierge Immaculée,* 356
- CHAP. L. *De l'archiconfraternité des Stigmates de saint-François,* 364
- CHAP. LI. *De l'origine et progrès de l'ordre des Chartreux, avec la vie de saint-Bruno, fondateur de cet ordre,* 367
- CHAP. LII. *Continuation de l'histoire de l'ordre des Chartreux,* 382
- CHAP. LIII. *Des religieuses Chartreuses,* 402

4 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. LIV. <i>Des religieux de l'ordre de Grandmont, avec la vie de saint-Etienne de Muret, leur fondateur,</i>	406
CHAP. LV. <i>Des religieux réformés de l'ordre de Grandmont, de l'étroite observance, avec la vie du révérend père Charles Fremont, leur réformateur,</i>	421
CHAP. LVI. <i>Des religieux Minimes, avec la vie de saint-François de Paul, leur fondateur,</i>	426
CHAP. LVII. <i>Des religieuses Minimes,</i>	444
CHAP. LVIII. <i>Origine du tiers ordre des Minimes,</i>	447
CHAP. LIX. <i>Des clers réguliers de la compagnie de Jesus, communément appelés Jésuites, avec la vie de saint-Ignace, leur fondateur,</i>	451
CHAP. LX. <i>Continuation de l'histoire de la compagnie de Jesus et de la vie de saint-Ignace de Loyola,</i>	471
CHAP. LXI. <i>Des Jésuitesses, et de leur suppression,</i>	489

